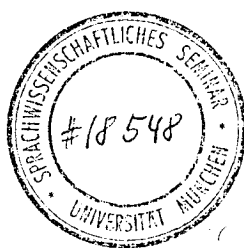


ACTES DU QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

TENU À COPENHAGUE
DU 27 AOÛT AU 1^{ER} SEPTEMBRE 1936



KB
JL5
1936

Copenhagen 1938

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein

1972

Le Comité d'organisation du Congrès tient à exprimer ici sa profonde reconnaissance

au *Ministère danois de l'instruction publique* et à la *Fondation Rask-Ørsted*, dont les subventions généreuses ont rendu possible l'organisation de notre congrès,

au *Ministère danois des affaires étrangères* qui a bien voulu soutenir nos efforts et faciliter notre œuvre,

à la *Fondation Ny-Carlsberg* et à *M. Ejnar Munksgaard*, à la générosité desquels nous devons la médaille de commémoration du congrès,

à la *Fondation Zeuthen*, qui a généreusement assuré par une subvention la publication de ces Actes.

Reprinted by permission of
Cercle Linguistique de Copenhague, Copenhague

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1972

Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

CIRCULAIRE D'INVITATION

IV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DE LINGUISTES

LE PRÉSIDENT DU COMITÉ

Le 20 décembre 1935

LUNDEHAVE, ELSENEUR, DANEMARK

Monsieur et cher Confrère,

Les Congrès Internationaux de Linguistes, dus à une initiative néerlandaise, ont tenu leurs assises, vous le savez, à la Haye en 1928, puis à Genève en 1931 et à Rome en 1933.

Sous les auspices du Comité International Permanent de Linguistes qui en assure la continuité, ils ont réussi à faire consacrer l'autonomie de la Linguistique — science qui possède depuis longtemps son domaine propre à côté de la philologie et la philosophie. Ils ont démontré de manière incontestable la fécondité d'une coopération internationale entre spécialités et écoles linguistiques différentes. Ils ont grandement favorisé le contact amical et la compréhension mutuelle entre linguistes de pays et de milieux divers.

A la séance de clôture du Congrès de Rome, la délégation danoise, présidée par Otto Jespersen, a proposé au Congrès de se réunir la prochaine fois à Copenhague — vieille ville universitaire, située près des grandes voies de communication de l'Europe. Notre suggestion ayant pu réunir les suffrages des congressistes, on a procédé ici à la constitution d'un Comité d'organisation et de préparation scientifique — comité réunissant des linguistes danois des disciplines les plus diverses et des représentants de la jeune Faculté des Lettres d'Aarhus aussi bien que de l'Université de Copenhague. Approuvé par le C.I.P.L., notre projet a trouvé chez nous l'accueil le plus favorable: Sa Majesté le Roi de Danemark a bien voulu agréer le Haut Patronage du Congrès, nous avons pu obtenir l'approbation et le soutien des autorités danoises, et l'Université a mis ses salles à notre disposition. Nous avons donc l'honneur de vous informer que le quatrième Congrès International de Linguistes aura lieu à Copenhague du 27 août au 1^{er} septembre 1936, et nous vous prions de vouloir bien soutenir nos efforts par votre présence personnelle, par votre collaboration efficace aussi bien que par votre sympathie active pour notre entreprise commune.

Pour la préparation et l'organisation du quatrième Congrès, nous n'avons pas cru devoir nous écarter des principes qui ont assuré le succès de nos prédécesseurs — tout en nous réservant naturellement une certaine liberté

dans le détail de leur application. — Les questions d'ordre pratique — et par exemple d'organisation de notre science — ne se prêtent guère à être tranchées par le Congrès. Il n'empêche que celui-ci puisse utilement émettre des vœux, contrôler ou sanctionner des propositions, nommer des commissions chargées de problèmes spéciaux. Le Congrès de Copenhague entendra et discutera ainsi un rapport sur les travaux exécutés par le C.I.P.L. conformément aux décisions du Congrès de Rome.

Comme indication sommaire de notre but, on nous permettra de renvoyer à un passage important de la circulaire d'invitation au Congrès de Genève:

« Vous ne vous étonnerez pas si notre programme fait une large place à la linguistique générale. C'est aux congrès spéciaux (de romanistes, de slavistes, de phonéticiens, etc.) qu'il appartient d'aborder des sujets qui relèvent uniquement de telle ou telle discipline particulière; nous n'entendons naturellement pas discuter des problèmes de théorie pure, ni faire concurrence aux psychologues et aux philosophes. Les faits concrets doivent demeurer la base solide de tous nos travaux; linguistes, nous voulons rester toujours en contact avec la réalité linguistique. En revanche, nous ne perdons pas un instant de vue l'ensemble de notre science, et il importe que tous les travaux présentés au Congrès, aussi bien en sections qu'en séances plénières, aient pour objectif d'éclairer quelque principe fondamental. »

Pleinement d'accord avec les termes essentiels de ce programme — qui à notre avis pourrait faire partie d'une *Charte* de nos congrès —, nous nous bornerons à y ajouter quelques précisions:

1° Nous nous inspirerons, dans l'organisation et la préparation scientifique du Congrès de Copenhague, d'une impartialité que nous voudrions absolue. On pourra étudier ici toutes les formes du langage humain: parole individuelle aussi bien que langues nationales ou spéciales de tous les pays et de toutes les époques. On accueillera avec une égale faveur tous les points de vue: historique et géographique aussi bien que descriptif et général. On invitera des savants de toutes les écoles.

2° Etant donné que dans un congrès scientifique international la science qui se fait doit primer la science acquise, et que, d'autre part, il s'agit de rendre plus intime la collaboration entre spécialités trop isolées les unes des autres, il nous paraît évident qu'il serait souhaitable de choisir des sujets qui comportent une démonstration ou discussion de méthode ou qui se prêtent à un commentaire méthodologique.

3° De nos jours, un élan vers un nouvel esprit scientifique s'est emparé de notre science, comme de plusieurs sciences voisines. En plus d'un centre, et souvent indépendamment, on a émis des idées nouvelles sur la structure des langues; on a esquissé les bases d'une théorie générale. Un peu partout, on en discute la valeur théorique et la fécondité pour l'étude des faits. Vous trouverez donc justifié que notre Congrès soit largement ouvert à toute tentative sérieuse d'une révision approfondie des concepts fondamentaux de la linguistique — seule base possible d'ailleurs d'une véritable réforme de notre terminologie.

Pour assurer au Congrès le maximum possible d'unité et de cohérence et en même temps pour ménager les forces des congressistes en leur laissant un temps précieux pour les entretiens privés, nous nous proposons:

1° de n'accepter qu'un nombre relativement restreint de communications et de les distribuer sur cinq journées de travail (le dimanche, 30 août, sera jour de repos);

2° de réduire considérablement le nombre de travaux à présenter dans chaque séance;

3° de réserver un temps normal de 40 minutes à chaque communication, un intervalle de 20 minutes étant régulièrement prévu pour la discussion et le repos.

Il s'ensuit que le Comité se réserve le droit de limiter strictement le nombre total des communications et, le cas échéant, de réduire le temps réservé à la présentation de certains travaux (qui par leur nature s'y prêteront) à 20 minutes par exemple.

Sans procéder à une consultation générale préalable, nous demanderons à un petit nombre de savants qualifiés des rapports sur tel ou tel problème que nous jugerons d'une grande importance ou d'une actualité particulière. Ces rapports seront présentés et discutés en séance plénière ou devant sections combinées.

La division en sections — mesure que nous considérons comme une simple nécessité d'organisation — dépendra du nombre et de la nature des communications annoncées.

Auront seules le droit de vote les personnes qui recevront la présente circulaire ou seront agréées par le Comité.

Pour les détails de l'organisation, on est prié de se reporter au Programme provisoire ci-joint.

Dans le ferme espoir que vous puissiez approuver le plan que nous venons d'esquisser et que vous vouliez bien répondre favorablement à notre invitation, nous vous prions d'agréer, Monsieur et cher Confrère, l'expression de notre considération très distinguée.

*Pour le Comité d'organisation et de préparation scientifique
du quatrième Congrès International de Linguistes:*

Otto JESPERSEN, *président.*

Viggo BRÖNDAL, *secrétaire général.*

SÉANCE D'INAUGURATION

SOUS LA PRÉSIDENCE DE

S. M. LE ROI DE DANEMARK

ET DES

PRÉSIDENTS D'HONNEUR,

LE JEUDI 27 AOÛT À 9 HEURES 40,

SALLE DES FÊTES DE L'UNIVERSITÉ

M. J. ØSTRUP, Vice-Recteur de l'Université de Copenhague et Délégué de cette Université auprès du Congrès, remercie S. M. le Roi de Danemark de sa présence et présente aux congressistes les souhaits de bienvenue de l'Université.

DISCOURS DE M. OTTO JESPERSEN,
Président.

*Your Majesty,
Friends and Colleagues from all over the world.*

In the first place it is my pleasant duty to express the most respectful and heartfelt thanks of the Committee to his Majesty the King, who has most graciously deigned to be the high Protector of this Congress. We are very much obliged indeed to Your Majesty for the great honour Your Majesty has bestowed on us by being present to-day and thus showing your well-known interest in the intellectual life of our country. Our most humble thanks!

We are glad and proud to see so many able and famous linguists gathered here for the purpose of peaceful collaboration at a time that is characterized politically by international distrust and brutal self-assertion and by hatred of other nations and other races. It is good to see that scholars are still able to meet and to work together scientifically in spite of all the strong forces that nowadays are set dead against "goodwill and peace, peace and goodwill to all mankind".

We are proud that Copenhagen has been selected as the seat of this congress, and we venture to hope that it will be possible for us to continue the glorious traditions of the three earlier linguistic congresses. But it is

a matter of regret that none of the illustrious scholars who presided over the first three congresses, neither Uhlenbeck nor Bally nor Pavolini, has been able to attend this congress. We shall miss them very much because we cannot forget their brilliant work at the Hague, at Geneva, and in Rome.

Here in Copenhagen we have a long tradition of linguistic studies. Rasmus Rask is everywhere celebrated as one of the founders of Comparative Linguistics. His contemporary Bredsdorff, though less known, did excellent work both as a linguistic thinker and especially on Scandinavian languages. Rask's pupils, Niels Mathias Petersen and Westergaard, continued his work, each in his special field, Petersen Scandinavian and Westergaard Oriental languages. Madvig, though best known as a classical scholar, wrote also on the science of language in general and may to some extent be said to have anticipated some of the ideas of the American Whitney. Coming down to more recent times I may mention that as an undergraduate I had the good fortune to sit at the feet of such prominent men as Vilh. Thomsen, Karl Verner and Herman Möller, whose colleague I was later to become as a professor in this University, as was also my friend and contemporary Kristoffer Nyrop. It would be invidious to mention any of the Danish linguists still living, but I am sure that each of the foreigners who are assembled here to-day, is familiar with the work of one or more of those who represent linguistic studies at our University. And I trust that this previous knowledge will contribute to your feeling at home in our midst.

It is a curious fact that though language plays an eminent role in the life of the individual as well as of the nation, the science of language has had some difficulty in asserting its claim as the equal of other sciences. There is no recognized name for it in English corresponding to French *linguistique*, Italian *glottologia*, Danish *sprogvidenskab* or German *sprachwissenschaft*. English people generally say *philology*, *comparative philology*, and the man who studies it is called a *philologist*, which is rather confusing as the corresponding term in continental languages means something different — what in English is generally covered by the terms *scholar* and *scholarship*. Most English people take a linguist to mean a man with a wide practical as distinguished from a scientific knowledge of foreign languages. There seems, however, to be a growing tendency to use *linguist* and *linguistics* in the same sense as on the continent, thus, for instance, in the Linguistic Society of America, which corresponds to the Philological Society of London, and I shall take the liberty of using the words *linguist* and *linguistics* in this sense.

Linguistics as the science of language in its widest sense — comprised in three French terms, *parole*, *langage*, *langue* — has points of contact with many other branches of science:
 through phonetics with physics and physiology,
 through the thoughts expressed in language with logic and psychology,
 through the linguistic communities with sociology,
 and thence also with anthropology and ethnology,
 further with history, especially with cultural history as expressed in the slogan "Wörter und sachen", and finally
 through the spread of languages with geography — thus in the study of

place-names and in the great linguistic atlases now published or in process of being published in many countries.

We learn from all these sciences, but I think we may also maintain that the science of language is capable of throwing light on many problems in each of these sciences, so that there is a fruitful interaction between all these branches of human knowledge.

This multiplicity of linguistic studies has naturally set its mark on the previous congresses and will show itself in the present congress as already obvious in the collection of summaries distributed before our meetings. Recent developments in our field manifest themselves in various ways, negatively and positively. Negatively perhaps most in the comparative scarcity of papers dealing with such subjects as would probably have been most numerous in a similar congress if held in the days of Brugmann and Johs. Schmidt — etymologies, sound-laws in Indo-European, construction of supposed original forms in the parent speech, etc. Such forms, denoted by a preposed star, played an immensely greater role in the linguistics of forty years back, but I think we may congratulate ourselves on their relative infrequency nowadays. That shows perhaps that we have grown to be more realistic than our spiritual fathers, and that linguistics has become more of a living science than it ever was before.

There is nowadays a perfectly natural reaction against much of what was taught when I was a young man. People have got tired of the problems and methods of a former generation. But like all reactions this one is apt to overshoot the mark. It has become quite the fashion to attack the *jung-grammatiker* (young-grammarians) as if they were responsible for every error committed and as if their views were merely "atomistic" and took no account of languages or sound-systems as wholes or of the functions of speech-sounds. I personally cannot hold any brief for the young-grammarians: on the contrary I earned my first spurs as a linguist by attacking their chief tenets just 50 years ago in an article "Zur lautgesetzfrage", of which I am so little ashamed that I had it reprinted in 1933. Nevertheless I venture to say that much of what is now said against these people is unjust, or rather, objection should be raised not against the young-grammarians as such, but against what was common to them (the Leipzig school of those days) and their opponents (Curtius, Collitz, the Berlin school) — independent of their controversies with regard to the invariability (*ausnahmslosigkeit*) of sound-laws and the importance of analogy.

No doubt the Prague school and their phonological adherents all over the world have done excellent work in bringing out new points of view and thus fertilizing our science. But I am afraid they tend to exaggerate the difference between their predecessors and themselves. Even if the word *phoneme* was not used the fundamental conception underlying the Prague school — that the chief interest of a sound to a linguist is its distinctive function in the system of each particular language — was not so alien to the phoneticians of former days as is now often asserted.

Rather than expatiate upon what separates us from earlier linguists I should like to lay stress on the continuity of all linguistic research. We stand on the shoulders of Brugmann and Sweet, just as they stood on the

shoulders of Schleicher and Curtius and they again on those of Bopp and Grimm — and why not go further back and mention Comenius and Leibniz — both of them fertile in ideas which have not lost their value in the intervening centuries? Indeed, why not go yet further back to Arabic, Latin, Greek, and Indian grammarians? In spite of all divergencies the link is unbroken between Pāṇini and Trubetzkoy: linguists of all ages have one purpose in common: the endeavour to find out truths about human language or languages.

Thus also, contemplating all the scholars who have come to-day from more than thirty different countries, each with his own special subject and interests, I feel that we are *one* body, working together with *one* end in view. For it is this which justifies congresses like ours: we meet in a friendly way to teach one another what we have found out separately each in the quiet seclusion of his own study.

Indo-European has been for most linguists if not always the centre, at any rate the starting-point, of their studies. Speculations on the aspect of primitive Indo-European have of late years been profoundly modified by the brilliant rediscovery of two (or three) old languages which had sunk completely into oblivion, Tokharian and Hittite. These languages have upset much of what we thought quite certain and have made us reconsider many old theories. Independently of these discoveries the last few years have been characterized by the appearance of some bold views with regard to the relationship of our own family of languages with other families. The question of a possible old kinship between the Indo-European and the Finno-Ugrian groups — a kinship which had been surmised in former times by more than one linguist — was treated very ably at the Congress of Rome. Now that veteran scholar, Uhlenbeck, the president of the Congress at the Hague, comes forward with an original view of two strata within the old Indo-European language, supposed to explain on the one hand the great irregularity and complexity of its forms, and on the other to account for the regularity found in other forms. In connexion with this view he has found not a few points of similarity between our family of languages and Eskimo. I am not competent to form an opinion on these views, but they seem to be better founded on facts than certain other theories concerning Basque, Etruscan and languages of the Caucasus. On the whole it must be said that this period has been extremely fertile in bold comprehensive theories, which are not, perhaps, all of them destined to be long-lived. But this much is certain: for the general theory of languages much may be expected, and much has already been achieved, through our better knowledge of such formerly neglected groups of languages as those of Africa, of the Far East, and of the American Indians.

In linguistics as in other fields of human science there are two opposed tendencies, one towards broad philosophical theories, and the other towards patient research and investigation of details, even minutiae. I do not know who is the author of the witty saying that nowadays philosophers know less and less about more and more, and men of science know more and more about less and less. The Scylla and Charybdis are foggy abstractionism and

meticulous pedantry, silbenstecherei. Neither of these extremes is unknown in our science, though the really great steer clear of both. Darwin was fond of saying that "without speculation there is no good and original observation": a working hypothesis assists one in knowing what to look for, even if sometimes one must have to give it up because the facts it helps one to observe go against one's first theories. One should never lose sight of details and never forget that the value of details is that they lead us to a greater whole. As Goethe says:

Willst du dich am ganzen erquicken,
So musst du das ganze im kleinsten erblicken.

Now, since I have begun quoting great writers, I may be allowed to read still another of my favourite quotations, namely from Thomas Huxley: "Science is, I believe, nothing but trained and organized common sense". Now I know very well that there are some who look down upon mere common sense and think that science is much more exalted, but for them I should like to stress the words in Huxley's dictum: "trained and organized", for training and organization is just what separates scientific observation and thought from everyday application of common sense.

It would be good however for everybody if common sense were applied more extensively than it is. Let me mention one field that touches our interests as linguists, the alphabet. I am thinking less of the question which was discussed at some length at the Hague Congress, the creation of a uniform phonetic notation for scientific purposes, than of the practical everyday way of writing languages, the way in which the ordinary citizen writes or should write his mother-tongue. Linguists ought as a matter of course to have their say whenever the question is raised of a change in the wretched orthographies that most nations are saddled with. A few years ago the Paris Institute of Intellectual Co-operation under the League of Nations sent out questions to a great number of nations on the advisability and possibility of adopting the Latin alphabet in all those countries that have up to now used other manners of writing. The outcome is printed in a most interesting and valuable book of about 200 pages: "L'Adoption universelle des Caractères Latins". In the Introduction to this volume which the Institute did me the honour of asking me to write, I spoke both of the great advantages that would follow from the introduction of the Latin alphabet everywhere, and also of the great hindrances opposed to such a reform, not only on account of the blessed conservatism of most people, but also from political, nationalistic, and even religious motives. The special work of the linguist is greatly facilitated if those languages which he wants to compare are written in the same or an analogous way, and it is therefore of the greatest value that some languages are printed now in the Latin alphabet though originally written differently. This is the case with Gothic and Pāli, in the latter language thanks to our countryman Fausbøll, the first European editor of Pāli texts. With regard to other languages practice varies: in linguistic works, comparative grammars, etc., a Latin transcription is used even if the natives use or used another alphabet, in Sanskrit, Old Iranian, and even to some extent in Russian, etc., while editions of texts, even in

Europe, are given in the native script. The same ought, I think, to be applied to Greek. A hundred years ago, Rask was in favour of using the Latin alphabet extensively or exclusively in linguistic works, he even went so far during his stay at Colombo in 1821 as to print a "Singalesisk skriftlære" — in Danish, if you please!

Science is in its essence and in its idea international more perhaps than any other human activity; if we study the history of any branch of science, we shall find side by side names of Germans, Frenchmen, Italians, Englishmen, Americans, etc., even Japanese and other Asiatics. That scientists form a brotherhood in spite of all national hatreds, was shown in the last century by such memorable events as these: In the middle of the Napoleonic wars the English chemist Humphry Davy was honoured in Paris on his way from London to Italy. During the war between Germany and France in 1870 the eminent French linguist Gaston Paris praised publicly the work of German philologists in his own branch, Romanic languages and literatures, and extolled it at the cost of what his own countrymen had done. Alas, in this respect times are not progressing: during the late world-war we witnessed the exactly opposite tendencies. Still, one of the greatest of German linguists, Hugo Schuchardt, wrote the following lines which ought never to be forgotten:

"Unter allen äusseren zwecken welchen die wissenschaft dienen kann, gibt es gewiss keinen edleren als den: die völker zu versöhnen und zu befreunden. . . . Wer nicht meint, der friede sei nur eine pause um für den krieg zu rüsten, der muss wünschen dass die zerrissenen bande wieder zusammengeknüpft werden, ja fester als sie es waren, und für diese aufgabe haben sich gerade die männer der wissenschaft zu begeistern."

A language is a bond of union between those who speak it, the strongest that we know, but when we come to consider the plural "languages" we do not need Schiller's famous epigram to remind us that the difference of languages is one of the worst hindrances to common understanding and friendship. But then linguistics steps in: as the science of language in the singular and of languages in the plural it should as far as possible assist humanity to break through the barriers which diversities of human speech have raised between the nations of the earth. Let us all work together towards the realization of this high ideal!

DISCOURS DE M. V. BRÖNDAL,
Secrétaire général du Congrès.

*Sire,
Messieurs les Présidents d'honneur,
Mesdames, Messieurs.*

Le succès d'un Congrès international dépend de l'harmonieuse coopération de nombreux et divers facteurs, publics et particuliers, étrangers et nationaux. Sans sympathie ni aide efficace un Comité d'organisation ne pourra rien faire.

Nous nous sommes donc adressés aux Autorités de ce pays, adminis-

tratives aussi bien qu'universitaires, et à ces grandes Fondations auxquelles notre science et notre art doivent l'aide la plus continue et la plus efficace. Partout on a apprécié l'importance de notre réunion, partout nous avons trouvé approbation, conseils et soutien. Il m'est donc un premier et agréable devoir d'être, auprès des Présidents d'honneur du Congrès, l'interprète de la très vive gratitude du Comité d'organisation pour l'intérêt éclairé qu'ils ont témoigné à notre œuvre, pour l'éclat que confère leur présence à notre Séance d'Inauguration.

Pour donner à nos assises le caractère le plus largement international, nous avons convié les linguistes du monde entier. Nous avons invité les Gouvernements, les Universités, les Académies et Sociétés savantes à désigner des délégués. Nous avons le grand plaisir de constater qu'on a suivi notre invitation dans une très large mesure:

27 Gouvernements nous ont fait l'honneur de nommer des délégués officiels.

La Société des Nations a désigné un délégué qui représente à la fois l'Organisation de Coopération intellectuelle de Genève et l'Institut de Coopération intellectuelle de Paris, Institut qui a rendu à la collaboration internationale entre linguistes des services dont nous sommes très reconnaissants.

58 Universités et Hautes-Écoles ont nommé des représentants.

Un nombre considérable d'Académies, d'Instituts scientifiques et de Sociétés savantes, surtout philologiques et linguistiques, ont enfin délégué un ou plusieurs de leurs membres pour les représenter ici.

Je viens en dernier lieu à deux importantes Corporations internationales: l'International Auxiliary Language Association qui vient de siéger ici, et le Comité International de Linguistes qui assure la continuité de nos Congrès.

Par ce nombre important de délégués sont représentées à nos assises des cultures, des disciplines et des compétences à la fois très nombreuses et très diverses, dont l'expression donnera au Congrès de Copenhague tout son sens et toute sa valeur.

Au nom du Comité je tiens à remercier respectueusement toutes les autorités et institutions qui ont tenu à contribuer ainsi à l'œuvre que nous poursuivons, et j'exprime notre sincère gratitude à tous les délégués d'avoir assumé cette mission ainsi que notre profonde satisfaction à pouvoir les saluer ici.

Je me permets de prier Mgr. *Schrijnen*, secrétaire général du Comité International, de vouloir bien prendre la parole en leur nom.

DISCOURS DE MGR. JOS. SCHRIJNEN,

Secrétaire général du Comité International Permanent de Linguistes.

Sire,

Messieurs les présidents d'honneur,

Monsieur le président de ce congrès.

Je le considère comme un très grand honneur de pouvoir prendre la parole pour quelques instants afin de vous offrir mon hommage, ainsi que

le tribut de ma plus vive reconnaissance, comme secrétaire général du Comité international permanent de linguistes en premier lieu, et puis au nom de tous les délégués de gouvernements, d'universités, d'académies et d'autres sociétés savantes.

En le faisant j'ai de la peine à reprimer, comme Hollandais, mes sentiments personnels envers ce pays danois et ce peuple, avec lesquels nous partageons tant de traditions, tant de bonheur, et tant de conformité de caractère. Je parle comme représentant des linguistes, mais comme tel ma sympathie, mon admiration même, ne sont pas moindres: car la linguistique actuelle plonge pour une grande part ses racines dans les doctrines élaborées à l'université de Copenhague par des maîtres comme Rask, Verner, Thomsen et tant d'autres dont la science garde et gardera le souvenir reconnaissant. L'université de Copenhague est restée fidèle à ces nobles traditions, et je vous porte l'assurance que le quatrième congrès de linguistes est fier de se réunir sous la présidence d'Otto Jespersen, sous l'égide de l'université de Copenhague et sur le sol franc et hospitalier du Danemark, dont l'auguste souverain a daigné patronner notre initiative.

Sur la proposition du Secrétaire général du Congrès, on procède aux élections des Présidents et Secrétaires des Séances plénières et des Séances de sections.

Rapport général sur l'activité du Comité international permanent de linguistes depuis le congrès de Rome, présenté par Mgr. Jos. Schrijnen, secrétaire général, jeudi 27 août, à 14 heures, à la salle des fêtes de l'université, sous la présidence de M. Otto Jespersen: Voir p. 298.

PREMIÈRE PARTIE

Séances plénières

PREMIÈRE SÉANCE PLÉNIÈRE

Vendredi, 28 août, 10—12 h.

Président: M. J. VENDRYES.

Secrétaire: M. J. MAROUZEAU.

Sujet: Rapport de la linguistique avec la psychologie et la sociologie.

1. — RAPPORT DE M. LEO WEISGERBER

Sprache und Begriffsbildung.

Das Problem « Sprache und Begriffsbildung », über das ich der ehrenvollen Aufforderung der Kongressleitung folgend hier zu sprechen habe, ist von *drei Seiten* aus anzufassen. Zwei davon sind in dem Gesamtthema dieser Sitzung bereits genannt: die *psychologische*, die die Zusammenhänge von Sprache und Begriffsbildung im Leben des Einzelmenschen betrifft, und die *soziologische*, die die Bindungen zwischen Sprache, Begriffsbildung und Gemeinschaftsleben umfasst. Als dritte ist die *philosophische* zu nennen, bei der es sich darum handelt, was die für das Menschengeschlecht kennzeichnende Sprachfähigkeit zu tun hat mit der ebenfalls nur innerhalb der Menschheit anzutreffenden Fähigkeit des begrifflichen Denkens. Diese drei Gesichtspunkte bilden ein Ganzes; sie dürfen nicht auseinandergerissen werden, weil jeder der genannten Tatbestände nur in Hinblick auf die beiden anderen richtig verstanden werden kann. Deshalb ist auch der naheliegende Gedanke, hier in der kurzen verfügbaren Zeit nur auf *eine* dieser Seiten einzugehen, nicht durchführbar. Es muss vielmehr versucht werden, die entscheidenden Tatsachen aus allen drei Bereichen so zueinander zu ordnen, dass erkennbar wird, wie hier die Daseinsbedingungen und Arbeiten der Menschheit, der Völker und der Einzelmenschen ineinandergreifen, um eine der wichtigsten Grundlagen des Menschenlebens zu schaffen: die sprachlich-begriffliche Formung des menschlichen Daseins.

Von den drei genannten Seiten der Sprache her ergeben sich in Hinblick auf die Begriffsbildung *drei Grundtatsachen*: a) Die für das Menschengeschlecht kennzeichnende Sprachfähigkeit ist die Hauptgrundlage für das

Schaffen von Begriffen. — b) In den verschiedenen Sprachen leben die Formen der begrifflichen Bewältigung des Lebenskreises, die für das Denken der einzelnen Sprachgemeinschaften massgeblich sind. — c) Bei jedem einzelnen Menschen wirken die eigene Sprachfähigkeit und die in der erlernten Muttersprache beschlossene Begriffswelt zusammen, um die begrifflichen Grundlagen seines Denkens und Handelns aufzubauen.

Um die Voraussetzungen, das Ineinandergreifen und die Auswirkungen dieser Tatsachen zu verstehen, muss man sich folgende Kette von Überlegungen gegenwärtig halten, in der aus zahllosen Einzelheiten nur jeweils der entscheidende Gesichtspunkt hervorgehoben werden kann:

1. Der Zusammenhang von Sprache und Begriffsbildung ist begründet in dem *Wesen der menschlichen Sprachfähigkeit*. Wir wissen alle, dass die Sprachfähigkeit ein kennzeichnendes Merkmal des Menschengeschlechts ist; oft genug ist gesagt worden, dass der Mensch durch die Gabe der Sprache erst Mensch sei. Aber worin die menschliche Sprachfähigkeit besteht, darüber hat man in den letzten hundert Jahren merkwürdig wenig nachgedacht, obwohl doch hier der Ausgangspunkt für die Beurteilung aller sprachlichen Fragen liegt. Wenn wir heute über alle zu äusserlichen Bestimmungen — die an der Lautbildung, der Ausdrucksfähigkeit u. ä. hängen bleiben — hinaus zum Wesentlichen vorzudringen suchen, so knüpfen wir an Gedankengänge von *Herder*, *Humboldt* und ihren Zeitgenossen an. Wir haben in der menschlichen Sprachbegabung vor allem die Fähigkeit zu sehen, mit Hilfe lautlicher (sinnlicher) Zeichen geistige Mittel zu schaffen, durch die die Sinnes- und Geisteswelt dem menschlichen Verstande fassbar, überschaubar und begrifflich beherrschbar wird. Die sprachlichen Zeichen sind die Ansatzpunkte, mit deren Hilfe der Mensch eine Begriffswelt aufbauen kann, die ihm ohne die Sprachbegabung nicht erreichbar wäre, und die deshalb mit Recht als *sprachliche Denkwelt* bezeichnet werden kann.

2. Diese Grundlage, die Sprachfähigkeit, ist allen Menschen eigen. Aber sie gewinnt nicht unmittelbar und in einheitlicher Weise Gestalt, sondern sie prägt sich in einer bestimmten *Ordnung der Erscheinungsformen* aus. Weder führt die dem ganzen Menschengeschlecht gleichmässig zukommende Sprachfähigkeit zu einer einheitlichen Sprache, noch kann jeder einzelne Mensch seine Sprachbegabung unmittelbar auswerten. Vielmehr gliedert sich die Menschheit zunächst allgemeingültig in *Sprachgemeinschaften*. Innerhalb jeder Sprachgemeinschaft schafft sich die Sprachfähigkeit im Zusammenwirken der Glieder dieser Gemeinschaft eine dauerhafte Form, eine Sprache, die als gemeinsamer Besitz dieser ganzen Sprachgemeinschaft zugeordnet ist und in ihr lebt. Solche Sprachgemeinschaften mit ihren Sprachen sind die primären Formen, in denen die menschliche Sprachfähigkeit wirksam wird. Durch sie werden dann *die einzelnen Menschen* erfasst: mit einer fast naturgesetzlichen Gewalt wird jeder Mensch in frühester Jugend einer Sprachgemeinschaft eingegliedert, seine Sprachbegabung wird hingelenkt auf die Erlernung der Muttersprache, er erwirbt sich aus dieser einen Schatz von Sprachmitteln, einen Anteil an der Muttersprache, der für sein sprachliches Tun massgebend wird. In diesem Umfang liegt beim einzelnen Menschen eine sekundäre Wirksamkeit der

Sprachfähigkeit vor: seine Sprachbegabung verwirklicht sich durch die Muttersprache hindurch; an den dauerhaften Leistungen der Sprache hat er Anteil, insofern er Glied einer Sprachgemeinschaft ist. Diese Ordnung ist grundlegend für die Beurteilung der sprachlichen Erscheinungen; sie gilt dementsprechend auch für die auf der Sprachfähigkeit beruhenden Formen der Begriffsbildung.

3. Die Untersuchung der sprachlichen Begriffsbildung im Konkreten hat also zu beginnen bei den einzelnen Sprachen, den *Sprachen der Völker*. Hier im Bereich des Gemeinschaftslebens sind mit den Denkmitteln der Soziologie die entscheidenden Vorgänge aufzuzeigen. Zunächst hat die Soziologie uns gelehrt, die *Daseinsform* der Sprachen der Völker zu verstehen. Die Zeiten, in denen die Sprachforschung die einzelnen Sprachen nur als Grammatikerabstraktionen, bestenfalls als Summen von Individualsprachen zu begreifen vermochte — und damit im Grunde die Wirklichkeit ihrer Hauptgegenstände leugnete — sind vorbei. Die Erkenntnis, dass der Sprache einer Gemeinschaft eine besondere Art des Daseins, die überpersönliche « Wirklichkeit » eines Kulturgutes zukommt, ist wohl allgemein. Es gilt nun, diese Erkenntnis noch weiter auszubauen: eine Sprache ist nicht nur gemeinsamer Besitz einer Sprachgemeinschaft, sondern noch in viel höherem Masse eine gestaltende Kraft innerhalb des Gemeinschaftslebens. Sie ist eine Lebensfunktion der Gemeinschaft, durch die in steter Wechselwirkung der Zusammenhalt der Gemeinschaft gesichert und jeder einzelne Mensch erfasst, geistig geprägt und in die Welt der Gesamtheit eingegliedert wird.

4. In dieser Wechselwirkung zwischen einer Gemeinschaft und ihrer Sprache führt nun die Sprachfähigkeit zu einer begrifflichen Bewältigung des Lebens. In seiner Sprache baut sich jedes Volk eine gedankliche Zwischenwelt auf, die für sein geistiges Leben massgeblich ist. Denn dem Grundgesetz der menschlichen Sprachfähigkeit entsprechend ist jedes lautliche Sprachmittel unlösbar mit seinem « Inhalt » verbunden, und dieser Inhalt ist nicht einfache Spiegelung der Aussenwelt, sondern gedanklich geformte, « begriffene » Welt. So ist jede Sprache ihrer *Leistung* nach nicht eine Summe von äusseren Sprachmitteln, sondern *die Ganzheit einer sprachlichen Denkwelt*. Insbesondere umfasst der Wortschatz einer Sprache die Gesamtheit der begrifflichen Denkmittel, die innerhalb einer Sprachgemeinschaft Geltung haben. Hier liegen die Arten des Ordnen und Begreifens vor, durch die hindurch diese Menschen die unendliche Fülle der Welt überschauen und geistig bewältigen. Dass diese « Inhalte » nicht *ausserhalb* der Sprache liegen, sondern dass sie zur Sprache gehören, ja das Wesentliche an der Sprache sind, das ist der Mittelpunkt dieser ganzen Überlegungen. Die lautlichen Sprachmittel treffen nicht unmittelbar die Tatbestände der Aussenwelt, sondern sie erreichen sie durch diese Schicht von Sprachinhalten, von sprachlichen Begriffen hindurch. So ist es auch vor allem die Aufgabe der Sprachbeschreibung, den Aufbau und die Gesetze einer solchen sprachlichen Begriffswelt zu erforschen.

5. Hieraus erklärt es sich auch, warum die menschliche Sprachfähigkeit erst innerhalb von Sprachgemeinschaften Form gewinnen kann: wenn in einer Sprache eine gedankliche Ordnung, eine begriffliche Prägung der

Welt vorliegt, so ist das eine Leistung, die weit über die Kräfte des Einzelmenschen hinausgeht, die vielmehr nur in einem Zusammenwirken vieler Menschen über Raum und Zeit hinweg möglich ist. Damit ist eine weitere Tatsache offenbar: welches der tiefere Sinn der Sprachverschiedenheit und der Sprachgeschichte ist. Die Grundlagen eines solchen sprachlichen Weltbildes sind zwar gegeben in der objektiven Wirklichkeit und in den Erkenntnisgesetzen des menschlichen Seins. Aber die besondere Art, die Welt zu begreifen, ist in den verschiedenen Sprachen nicht gleich und nicht unveränderlich. Jede Sprachgemeinschaft formt ihre sprachliche Denkwelt nach ihren besonderen Anlagen, Lebensumständen und Schicksalen. In der Vielheit der Sprachen öffnet die menschliche Sprachfähigkeit eine Vielheit von Wegen, um die den Lebensbedingungen der einzelnen Sprachgemeinschaften angemessenste Form der Begriffsbildung allmählich aufzubauen und durchzuführen; sie sichert damit zugleich die Bewahrung der dauerhaften Ergebnisse menschlicher Geistesleistung aus allen Teilen der Erde. Den Umfang der daraus erwachsenden Verschiedenheiten aufzuzeigen, ist das Ziel der Sprachvergleichung; den besonderen Bedingungen der Entwicklung einer sprachlichen Begriffswelt nachzugehen, gehört zur Kernaufgabe der Sprachgeschichte.

6. Alle bisher besprochenen Tatsachen muss man im Auge behalten, wenn man das *Verhältnis von Sprache und Begriffsbildung beim einzelnen Menschen* verstehen will. Man sieht unmittelbar, wie hier die philosophischen, die soziologischen und die psychologischen Probleme ineinandergreifen. Der einzelne Mensch hat seiner Natur nach Anteil an der menschlichen Sprachfähigkeit. Aber das Leben überlässt es ihm nicht, diese Fähigkeit allein auszuwerten, sondern es zwingt ihn mit unerbittlicher Gewalt in eine Sprachgemeinschaft hinein. Seine Sprachbegabung muss sich richten auf die Erlernung der in dieser Gemeinschaft lebenden Muttersprache. Das ist ein Vorgang von unabschätzbarer Tragweite. Wenn die *Erlernung der Muttersprache* die erste grosse Aufgabe des Menschen ist und seine Jugendzeit weithin ausfüllt, so zeigt sich bereits darin, dass es sich dabei nicht um eine äusserliche Aneignung von Verständigungsmitteln handelt, sondern um eine innere Formung des kindlichen Geistes. Das Entscheidende bei der Spracherlernung ist die Aneignung des Weltbildes, der Begriffswelt der Muttersprache. In einem unbewussten Lernvorgang übernimmt der Einzelmensch das in der Muttersprache niedergelegte begriffliche Ergebnis der tausendjährigen Gedankenarbeit seiner Sprachgemeinschaft.

7. Der *Verlauf dieses Vorganges* lässt sich an der Entwicklung der Kindersprache deutlich beobachten. Bei jedem Menschen äussert sich vom Lebensbeginn an die eigene Sprachfähigkeit in den verschiedensten Versuchen, sich in dem gegebenen Lebensraum zurechtzufinden. Diese Ansätze werden durch die sprachliche Umgebung allmählich auf die Lautsprache und auf die Erlernung der Muttersprache hingelenkt. Im Zusammenhang mit den eigenen Lebenserfahrungen werden die sprachlichen Bezeichnungen zu festen Ansatzpunkten für die Bildung von begrifflichen Denkmitteln. Zunächst bleibt dabei der Eigenbetätigung der kindlichen Sprachfähigkeit noch ein gewisser Spielraum im inhaltlichen Ausbau der Sprachmittel. Bald aber stellt sich das Kind vollständig auf das Erlernen der vorgefunde-

nen Sprachmittel seiner Sprachgemeinschaft ein. Die Denk- und Begriffswelt der Muttersprache wird immer stärker wirksam. Sie bestimmt in zunehmendem Masse, welche Erfahrungen und Eindrücke beachtet werden, wie sie zusammengefasst, geordnet und beurteilt werden. Dabei wird auch der unmittelbare Erfahrungskreis des Kindes immer stärker überschritten: mit dem Hineinwachsen in die Muttersprache wird dem Menschen der gedankliche Zugang zu Gebieten geöffnet, die ihm sonst immer verschlossen bleiben würden. Bei alledem gelangt er in den Besitz der Erfahrungen, die seine sprachlichen Vorfahren in langen Jahrtausenden gesammelt haben; er übernimmt in frühester Kindheit als Erbe das Ergebnis der geistigen Arbeit seiner Sprachgemeinschaft. So gewinnt jeder Mensch in einem unbewussten, nur aus den Gesetzen der Sprache erklärbaren Lernvorgang einen «sprachlichen Lebensraum», eine auf der Denkwelt der Sprachgemeinschaft beruhende geistige Zwischenwelt, die in ihrem begrifflichen Aufbau die Grundlagen für sein bewusstes, überlegtes Verhalten zu den Erscheinungen der Sinnes- und Geisteswelt umschliesst.

8. Das *Ergebnis* dieses Vorganges ist der *sprachegebildete Mensch*. Von der frühesten Kindheit abgesehen treffen wir den Menschen nirgends mehr in eigenständiger geistiger Entwicklung an, sondern immer als sprachgebildeten Menschen, als Mitträger einer Muttersprache, als Glied einer Sprachgemeinschaft. In dem Umfang des erlernten Sprachbesitzes ist er eingegliedert in die Denkwelt seiner Muttersprache, den Geist seiner Sprachgemeinschaft. Man muss sich diesen Sachverhalt in seiner ganzen Tragweite bewusst machen: wie unser geistiges Leben sich ohne diese Bindung an Muttersprache und Sprachgemeinschaft gestalten würde, davon können wir uns keine Vorstellung machen. Wir können uns die Begriffswelt der Muttersprache nicht aus unserem Leben hinwegdenken, wir können uns keiner Zeit erinnern, in der unser Denken und Begreifen nicht in diesen Formen verlaufen wäre. Die in frühester Kindheit übernommenen muttersprachlichen Begriffe werden dem Menschen zum selbstverständlichen Besitz; er nimmt sie als naturgegeben hin, ist sich ihrer sprachlichen Natur gar nicht mehr bewusst und hat auch keine Möglichkeit, sie aus seinem Leben wieder auszuschalten. Wo wir es mit dem bewussten Menschen zu tun haben, müssen wir ihn als einen durch die Sprache, die Begriffswelt der Muttersprache Geformten ansehen.

9. Es bleibt nun noch eine Reihe von Folgerungen, die uns *die Auswirkungen und den Sinn dieser Zusammenhänge zwischen Sprache und Begriffsbildung* veranschaulichen. Zunächst eine Überlegung, die den Sinn und die Tragweite der Formung des kindlichen Geistes durch die Begriffswelt der Muttersprache verständlich macht. Überall, wo der Mensch bewusst am geschichtlichen, gemeinschaftlichen und kulturellen Leben teilnimmt, ist er auf den Einsatz von Sprachmitteln angewiesen, sowohl im Sprechen und Schreiben wie im Hören, Lesen und Verstehen, wie im bewussten Denken und im überlegten Handeln. Mit dem Erwerb der muttersprachlichen Begriffswelt werden ihm alle diese Tätigkeiten zu einer Zeit und in einer Form möglich, die er auf sich allein gestellt nie erreichen könnte. (Man kann sich den Umfang dieser Einwirkung veranschaulichen an der geistigen Lage derer, die nicht im Vollbesitz der Sprache sind.) Nun

bedeutet aber der Einsatz von Sprachmitteln notwendig, dass zugleich die muttersprachliche Begriffswelt wirksam wird, aus der diese Sprachmittel stammen. Das heisst also, dass das bewusste Denken und Tun des Menschen in weitestem Umfang mitbestimmt ist durch die Denkwelt der Muttersprache, das Weltbild der Sprachgemeinschaft. Was dieser Tatbestand für die Beurteilung des geistigen Schaffens eines Menschen zu bedeuten hat, ist offenbar.

10. Die frühe und nachhaltige Eingliederung des Menschen in die Begriffswelt seiner Muttersprache steht aber auch im Dienste einer noch wichtigeren Aufgabe. Es sind ja nicht einzelne Menschen, die für ihr individuelles Leben mit diesem Wissenserbe ausgestattet werden, sondern es sind ganze Menschengruppen, ganze Generationen, ganze Völker, die über Raum und Zeit hinweg durch die gleiche Muttersprache in die gleiche Denkwelt hineingeführt werden. Auf diesem Zusammenhang zwischen der in der Sprache einer Gemeinschaft lebenden Denkwelt und der Begriffsbildung ganzer Gruppen von Menschen beruht *die Möglichkeit bewussten und dauerhaften Zusammenwirkens von menschlichen Gemeinschaften*. Man muss die ganze Tragweite der Tatsache ermessen, dass das Sich-Verständigen unter den Menschen gebunden ist an die Sprache, und zwar primär an die Teilhabe an der gleichen Muttersprache. Es ist nicht abzusehen, wie eine grössere Anzahl von Menschen bei der Kürze ihrer Lebenszeit, der Vielfältigkeit ihrer Anlagen, der Verschiedenheit ihrer Erfahrungen und Lebensumstände von sich aus ihre Umwelt in so gleichartiger Weise begreifen könnte, dass daraus eine ausreichende Grundlage für die bewusste und dauerhafte Zusammenarbeit auf allen Gebieten des menschlichen Geistes- und Kulturlebens gewonnen würde. Dies ist vielmehr eine Leistung der gemeinsamen Muttersprache. Indem die Sprachgemeinschaft die Begriffswelt einer Menschengruppe über Raum und Zeit hinweg in gleiche Richtung lenkt, schafft sie im eigentlichsten Sinne eine Verständigungsmöglichkeit unter ihren Angehörigen: nicht nur die äussere, lautliche, sondern vor allem auch die innere, begriffliche Grundlage des Sich-Verstehens ist durch den Anteil an der gleichen Muttersprache gegeben.

11. Von hier aus versteht man auch, *wie diese Zusammenhänge zwischen Sprache und Begriffsbildung sich in der Geschichte und im Kulturleben der Völker auswirken*. Die Sprachgemeinschaft ist der erste, naturgegebene Raum, innerhalb dessen eine bewusste, dauerhafte und gleichgerichtete Zusammenarbeit von Menschen möglich ist. Die Gleichgerichtetheit der Begriffswelt zielt ja gerade darauf hin, im gemeinschaftlichen Handeln Leistungen zu ermöglichen, die innerhalb des individuellen Lebens nicht erreichbar wären. Soweit nun diese Vorgänge des geschichtlichen und kulturellen Lebens an Sprachgebrauch gebunden sind, soweit reichen die Wirkungen der Sprachgemeinschaft, der Begriffswelt der einzelnen Sprachen. Daher ist die Denkwelt jeder Sprache zugleich eine der tragenden Kräfte in allen Formen des Kulturlebens: sie ist ebenso eine gestaltende Macht in der Geschichte jedes Volkes wie eine entscheidende Grösse in der Entwicklung von Wissenschaft, Recht, Kunst, Religion, Technik, Wirtschaft und allen anderen Kulturleistungen. Gerade diesen « durch die Sprache erreichbaren Zwecken des Menschen » (W. von Humboldt) nach-

zugehen, ist eine der wichtigsten und reizvollsten Aufgaben der Sprachwissenschaft, mit ihr rundet sich erst das Bild von den Zusammenhängen zwischen Sprache und Begriffsbildung ab, so wie sie ihrerseits weiterführt zu der Frage, ob und wie die an die einzelnen Sprachgemeinschaften gebundenen Formen der Begriffsbildung überbaut werden können oder sollen durch übervolkliche oder allgemeingültige Arten des Begreifens und gedanklichen Beherrschens der Welt.

12. Wenn man dies alles zusammenfasst, so versteht man auch den tiefsten Sinn jenes Gesetzes, das undurchbrechlich über dem geschichtlichen Leben der Menschheit waltet, des *Gesetzes der Sprachgemeinschaft*. Die Menschheit gliedert sich naturnotwendig, ausnahmslos und in nie unterbrochenem Zusammenhang in Sprachgemeinschaften; kein Mensch kann sich diesem Gesetz entziehen. Eine so unvergleichlich feste Bindung dient gewiss nicht einem nebensächlichen Menschheitsziel, sondern es ist offenbar, dass sie eine Leistung sichert, ohne die das menschliche Dasein zerfallen müsste. Unsere Überlegungen bestätigen, dass es tatsächlich so ist: Jede Sprache stellt in ununterbrochener Folge den geschichtlichen Zusammenhang über Raum und Zeit hinweg sicher, indem sie vor allem die gedanklich-begrifflichen Ergebnisse des Arbeitens der Generationen zusammenfasst und weitervermittelt. Jede Sprache führt die Menschen ihres Wirkungskreises zu einer handlungsfähigen, durch das gleiche gedanklich-begriffliche Weltbild verbundenen Kulturgemeinschaft zusammen. Jede Sprache hebt ihre einzelnen Angehörigen zu einer Höhe der begrifflichen Übersicht und Beherrschung der Welt empor, die sie auf sich selbst gestellt nie erreichen könnten. Indem das Gesetz der Sprachgemeinschaft alle Menschen ausnahmslos erfasst und jeden Einzelnen in frühester Jugend eingliedert und das ganze Leben hindurch festhält, sichert es die Grundlagen und das Fortschreiten des geschichtlichen, geistigen und kulturellen Lebens der Einzelnen, der Völker und der Menschheit.

Dies sind die Zusammenhänge zwischen Sprache und Begriffsbildung. Die Bedeutung dieser Tatsachen für die Soziologie und die Psychologie ist unverkennbar. Weder die Grundlagen und Bedingungen des Gemeinschafts- und Kulturlebens noch die Triebkräfte des seelisch-geistigen Lebens des Einzelmenschen können verstanden werden, wenn man diesen sprachlichen Einschlag nicht berücksichtigt. Dieser Tatbestand macht uns nachdrücklichst bewusst, dass uns Sprachwissenschaftlern eine der Grundbedingungen des menschlichen Lebens zur Erforschung anvertraut ist. Die damit gestellten Aufgaben sind nur zu lösen, wenn wir unsere Arbeit beziehen auf die Ganzheit des menschlichen Lebens, wenn wir uns richten nach der Sinn- und Wertordnung der Erscheinungsformen des Sprachlichen, und wenn wir die Leistung der sprachlichen Tatsachen als Massstab für ihre Bearbeitung und Einordnung festhalten. Nur so gewinnen wir eine Form des Arbeitens, die Raum bietet für jede notwendige Einzelforschung und zugleich die Erfüllung unserer Hauptaufgabe sichert: die gestaltende Kraft der Sprache im Menschenleben in ihren Wurzeln, ihren Erscheinungsformen und ihren Auswirkungen aufzuzeigen.

M. MUKAŘOVSKÝ: Il me semble que M. Weisgerber simplifie l'état réel des choses en identifiant la pensée avec langue. La pensée, surtout sous sa forme la plus pure, comme pensée scientifique, surpasse toute langue singulière, il va de soi qu'elle n'est pas située hors du temps, mais l'histoire de la pensée humaine ne fait partie de l'histoire d'aucune langue singulière. Il ne faut pas négliger non plus ce que les phénoménologistes appellent « la couche des objets intentionnels »; ceux-ci, eux aussi, dans leur plupart, ne sont pas bornés à un seul collectif linguistique.

M. FRAENKEL: regt des Thema der Doppelsprachigkeit an. Er berichtet über Erlebnisse aus dem Osten (Lettland und Wilnagebiet).

M. VENDRYES aimerait à avoir quelques précisions sur ce « primärer Zustand » dont a parlé M. Weisgerber et qui conditionne « la capacité du langage » (Sprachfähigkeit). Il estime que le point central du débat consiste à expliquer comment l'individu, en se servant de l'outil commun de la langue, peut exprimer sa personnalité. C'est un des problèmes fondamentaux de la linguistique. Pour prendre un exemple dans un domaine voisin, quoique assez différent, si l'on se demandait ce qu'est pour l'homme la « Schreibfähigkeit », il faudrait tenir compte, en plus du papier et de la plume qui sont indispensables à l'écriture et dont la qualité conditionne celle-ci, 1° des habitudes imposées à l'ensemble des écoliers par le maître d'école et 2° des dispositions individuelles de chacun. Il existe, si l'on peut dire, une « Schreibgemeinschaft » constituée par les règles de l'écriture sur la manière de tenir la plume et de former les pleins et les déliés. Mais au bout de quelques mois et plus encore dans la suite de la vie, chacun des écoliers a une écriture personnelle, où même les graphologues prétendent reconnaître les traits du caractère. L'opposition de la « Sprachgemeinschaft » et de la « Sprache » de chacun est due à des causes plus profondes et plus complexes; la recherche et l'analyse de ces causes est une des tâches essentielles du linguiste.

M. WEISGERBER: Zu Prof. Mukařovský: Auch das Fortschreiten des Denkens der Menschheit unterliegt dem Gesetz der Sprachgemeinschaft. Es gibt für die Menschheit als Ganzes und für den Einzelmenschen keinen anderen Weg des begrifflichen Fortschreitens als über die einzelnen Sprachgemeinschaften. Erst in dem Zusammenwirken der letzteren kann die Bindung an eine einzelne Sprache zwar nicht gelöst, aber doch gelockert werden. Die Geschichte der Begriffsbildung in jeder Wissenschaft liefert den deutlichen Beweis dafür.

Zu Prof. Fraenkel: Die Erscheinungen der Zweisprachigkeit verhalten sich zu dem Gesetze der Sprachgemeinschaften so, dass die Zugehörigkeit zu einer Sprache das Grundgesetz, die Teilhabe an mehreren Sprachen die Ausnahme darstellt. Soweit wir wirklich eine volle Zweisprachigkeit antreffen, ist sie an ganz besondere Lebensbedingungen geknüpft; sie beansprucht ein so grosses Mass der geistigen Leistungsfähigkeit des Menschen, dass sie nur bei besonders guten Vorbedingungen möglich ist, ohne dass andere Aufgaben des Menschen geschädigt werden.

Zu Prof. Vendryes: Die sprachliche Stellung des Einzelmenschen ist gerade aus dem Ineinandergreifen der genannten Tatsachen zu verstehen. An der Sprache kann man am deutlichsten beobachten, wie die Wirkungen aus dem Bereich des Allgemein-Menschlichen, des Gemeinschaftslebens und des Individuellen zusammentreffen, um die Persönlichkeit des Einzelmenschen zu formen.

2. — RAPPORT DE M. L. LÉVY-BRUHL

Des rapports de la linguistique et de la sociologie.

(Résumé.)

Que la linguistique et la sociologie ne puissent pas rester étrangères l'une à l'autre, cela résulte, à première vue, de la nature même de leurs objets respectifs. D'une part, les faits linguistiques ont nécessairement un aspect social. Une langue ne se conçoit pas sans un groupe où elle est parlée,

et se transmet d'une génération à la suivante. D'autre part, les coutumes, les institutions, les traditions qui sont le propre des sociétés humaines ne pourraient naître ni se maintenir sans le langage. Selon Descartes, la différence essentielle entre l'animal raisonnable et les autres, c'est qu'il parle. Sous l'influence quotidienne du milieu social où il se développe, le petit enfant devient peu à peu maître de sa langue. Mais on dirait tout aussi bien que c'est la langue qui prend possession de l'enfant, et imprime en lui les façons de penser et de sentir communes au groupe où il est né.

Jusqu'à ces derniers temps, cependant, la linguistique et la sociologie n'avaient pas prêté grande attention l'une à l'autre. Ce sont de jeunes sciences. Elles ont dû se préoccuper d'abord d'assurer leur indépendance et d'affirmer la spécificité de leur objet. Elles se sont « posées en s'opposant ». Depuis que leur autonomie ne court plus risque d'être méconnue, une nouvelle période a commencé, et elles entrent volontiers en relation avec leurs voisines. Aussi bien est-ce par abstraction, pour la commodité de la recherche, que les sciences isolent les faits qui leur sont propres. Ceux que la linguistique étudie ne lui appartiennent pas à elle seule. Dans la réalité concrète, ils intéressent aussi la physique, la physiologie, la psychologie, la logique, la pathologie et enfin la sociologie.

Par suite, la linguistique trouvera avantage, du moins en certains cas, à tenir compte de ce que la sociologie peut lui apporter : par exemple, en ouvrant des vues nouvelles, en contribuant à l'explication de faits déjà connus, ou en conduisant à en apercevoir de nouveaux, etc. Ce point a été mis en lumière, il y a trente ans, par un grand maître de la linguistique dont nous déplorons aujourd'hui l'absence, M. A. Meillet, que les sociologues aussi sont fiers de regarder comme un des leurs. Dans un admirable mémoire, intitulé *Comment les mots changent de sens* (*Année Sociologique*, t. IX), il a prouvé que, si l'on veut ne pas se borner à constater les changements de sens, mais en discerner les causes, celles-ci ne sauraient être trouvées ailleurs que dans des faits sociaux qui se produisent simultanément avec eux. Sa démonstration, fondée sur un grand nombre de faits décisifs, et très suggestive pour le linguiste, fournit aussi au sociologue une ample matière à réflexion. Elle lui ouvre les yeux sur le profit que sa science pourrait tirer des travaux de sémantique.

Entre toutes les provinces du vaste domaine de la sociologie, c'est surtout à l'ethnologie que le concours de la linguistique est précieux, ou, pour mieux dire, indispensable. L'ethnologue oserait-il s'attaquer aux énigmes que lui présentent des institutions d'une étrangeté parfois si déconcertante, si, pour entrer dans les habitudes mentales de ces hommes qu'on appelle du mauvais nom de « primitifs » il ne disposait pas de la voie que lui ouvrent leurs langues ? Voie particulièrement difficile sans doute, puisque beaucoup de leurs idées, et par suite des termes qui les expriment, ne rencontrent pas chez nous d'idées et de termes qui y correspondent avec une approximation suffisante. Il faut ici au sociologue l'aide de linguistes habiles à manier la méthode comparative, et d'une grande ouverture et souplesse d'esprit.

Quelques exemples tirés de langues dites « primitives » ont servi à illustrer les considérations qui précèdent.

DEUXIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Samedi, 29 août, 10—12 h.

Président: M. PAUL KRETSCHMER.

Secrétaire: M. LOUIS HJELMSLEV.

Sujet: Formation et caractère d'une langue commune.

1. — RAPPORT DE M. ALF SOMMERFELT

Conditions de la formation d'une langue commune.

Quand on veut discuter la question des conditions de formation d'une langue commune, il faut d'abord se mettre d'accord sur ce que l'on doit comprendre par ce terme. Je m'en sers dans le sens d'une langue sensiblement une qui fonctionne comme outil linguistique à un nombre de groupes sociaux, groupes qui forment une seule société ou plusieurs sociétés. Ce peut être la langue habituelle de ces groupes, comme c'est le cas dans les nations européennes modernes, langue qui prend des nuances différentes suivant les classes et les groupes sociaux qui les emploient, mais dont les traits fondamentaux restent les mêmes. Ou bien c'est la langue dont se sert une société ou des groupes sociaux dans leur vie de civilisation et dans leurs rapports avec d'autres groupes sociaux, tandis qu'ils emploient un autre idiome dans leur vie quotidienne. Ce cas est également fréquent en Europe, on le sait, où des populations nombreuses parlent des patois ou des dialectes, que ces patois ou dialectes soient de la même origine que la langue commune avec laquelle ils se trouvent en contact ou bien qu'ils appartiennent à des branches linguistiques différentes. Par langue commune on comprend, de plus, une langue qui s'est étendue d'un centre et d'une classe sociale donnés. Elle est l'expression de l'action d'un centre et de groupes sociaux définis. Il ne faut donc pas confondre la langue commune avec d'autres outils linguistiques qui servent aussi à des relations internationales et surtout commerciales. Nous connaissons beaucoup de telles langues commerciales, comme par exemple au Caucase, où l'awar est la *lingua franca* dans les districts d'Andi, de Kazikoumoukh et de Dargi, et où le koumyk, langue turque, fait fonction de langue commerciale dans tout le Nord-Est. Certaines de ces langues sont de vraies langues mixtes, comme par exemple le *russeorsk*. Il ne faut pas, non plus, confondre langue commune et ensemble dialectal, résultant du scindement d'une tribu ou d'un peuple en groupes différents. C'est ainsi que l'on a en Australie des groupes de hordes, selon la terminologie de M. Radcliffe-Brown, qui parlent des formes linguistiques apparentées, et que l'on réunit sous le nom de tribus, sans que ce lien linguistique corresponde normalement à une unité politique (cf. A. R. Radcliffe-Brown, *The Social Organization of Australian Tribes*, The Oceania Monographs, Sydney). Il en est de même chez nos peuples indo-européens. Au temps des vikings, les Norvégiens ont parlé des dialectes semblables, mais ils n'ont pas eu de langue commune. Au moment où, avec le chris-

tianisme, l'art d'écrire en lettres latines a été introduit, on a créé une langue littéraire dont les traits ont été déterminés par la contrée où se trouvait l'administration centrale et les écoles monastiques, c'est à dire par le pays de Trondheim d'abord, de Bergen ensuite. Cette langue a été une langue littéraire fortement traditionaliste qui n'a pas été parlée d'une façon ordinaire. Nous ignorons s'il a existé une forme linguistique indépendante des particularités locales et parlée par les gens de la cour. Si une telle forme a existé, chose nullement impossible, elle n'a dû être que la langue d'un groupe très restreint d'individus.

La langue commune provient de conditions sociales particulières et bien définies. Elle surgit là où il se constitue un état ayant une administration centralisée ou possédant des groupes sociaux qui ont une vie de civilisation commune. Elle est donc surtout l'expression d'états ou de groupements d'états. Nous ignorons quand et comment les premières langues communes ont apparu dans le monde, mais il est vraisemblable qu'elles sont contemporaines des premiers états de l'ancien Orient. Nous connaissons tous les conditions qui ont déterminé la création de la *koiné* grecque et du latin de l'empire romain. Nous savons que ces langues sont des créations des classes sociales qui dominaient dans l'administration et dans la vie supérieure de la société. C'est une histoire qui se répète en Europe, on le sait. Au moyen âge, c'est le dialecte de la cour du roi de France qui devient le français commun. Déjà au XII^e siècle les gens de la cour se moquaient de l'accent picard de Conon de Béthune. Et au XIII^e siècle, le français commun avait un grand prestige. L'auteur du fameux livre norvégien, appelé le *Speculum regale*, datant probablement des environs de 1250, dit: « Tu dois apprendre surtout le latin et le français. Car ces langues vont le plus loin. »

La nécessité qu'il y a pour les langues communes de s'appuyer sur des centres d'administration et de civilisation se voit clairement dans les difficultés qu'ont ceux qui veulent créer des langues communes nouvelles sans disposer de tels centres. On sait que les Irlandais tâchent de faire revivre l'ancienne langue celtique du pays, qui, au début de notre siècle, n'était parlée que sous forme de patois dans les districts ruraux les plus pauvres de l'île. On s'imagine alors la tâche immense que représente la réintroduction de l'irlandais, et l'on peut prédire que, si les Irlandais ne parviennent pas à créer un véritable foyer de civilisation et de langue irlandaise, l'irlandais ne deviendra jamais une langue commune au sens propre du mot. Nous pouvons observer les mêmes difficultés en Norvège où le *landsmål* n'a pas encore pu créer un centre de civilisation. On sait que cette langue a commencé comme une langue purement littéraire, création du génie d'un seul homme, Ivar Aasen, qui, s'inspirant des anciennes traditions linguistiques du pays, avait posé une grammaire et un vocabulaire avec l'aide surtout des parlers archaïques de l'Ouest de la Norvège. Cette langue, qui sert maintenant de langue littéraire à un groupe d'auteurs et dans une partie de l'administration, ne dispose pas encore d'un centre de civilisation. On tâche de la faire vivre comme langue parlée autour d'écoles normales et de lycées situés à la campagne. Il n'y a pas encore de véritable unité de cette forme parlée du *landsmål*; chacun retient bien des particularités de son parler natal, mais l'on saisit quand même sur le vif la naissance d'une

langue commune, et l'on y voit le rôle que jouent les instituteurs dans le mouvement linguistique, rôle qui se retrouve aussi dans d'autres pays européens où l'on a créé une langue commune nouvelle par opposition à une langue commune d'origine étrangère.

Si l'on voulait décrire dans le détail l'état des langues communes de l'Europe et montrer comment elles se sont constituées, on manquerait, dans la plupart des cas, de données nécessaires. Nous sommes bien mieux renseignés sur les caractères de beaucoup de patois que nous ne le sommes sur la plupart des langues communes, excepté, naturellement, quand il s'agit de leur aspect littéraire conventionnel. Il y a du vrai dans la boutade de M. Meillet que nous ignorons comment on parle à Paris. Certains traits de caractère général sont pourtant bien connus. On sait le rôle que jouent, pour les langues communes, des langues littéraires de la même source ou d'une origine différente. Cela se voit surtout pour ce qui est du vocabulaire. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance du grec et du latin pour les langues de l'Europe. On sait que ces langues ont fourni le fond du vocabulaire abstrait, et surtout scientifique, de toutes nos langues, qu'il s'agisse d'emprunts directs ou de calques. Mais il est moins connu qu'une langue commune peut provenir d'une fusion complète d'un parler et d'une langue littéraire, de façon que le produit en est, en ce qui concerne aussi bien le vocabulaire que la grammaire et la forme phonologique des mots, un compromis à tradition double. C'est le cas du riksmål norvégien. Je dois insister un peu sur ce point.

On sait que la tradition littéraire norvégienne est morte à la fin du moyen âge. Les parlers s'étant éloignés trop de l'ancien fond linguistique auquel appartenait la langue littéraire, et le pays manquant de centre administratif puissant, on s'est mis à écrire le danois, langue prochement apparentée au norvégien. Avec la réforme, le danois est devenu la langue religieuse du pays. Mais cette langue n'a pas été, à vrai dire, une langue parlée. En la lisant à haute voix, on s'est servi des traits du système phonologique norvégien, des phonèmes norvégiens et des tons norvégiens. On n'a pas essayé de reproduire l'articulation des voyelles danoises, ni celle du *stød*, par exemple. Souvent aussi on a dû donner aux mots un aspect plus conforme à celui du norvégien parlé, par exemple dans le cas des anciennes occlusives sourdes intervocaliques *p*, *t*, *k* qui sont écrites *b*, *d*, *g* en danois et prononcées spirantes dans la plupart des cas. C'est cette langue qui est devenue la langue de la lecture, la langue solennelle comme on l'appelait. Ensuite, au XVIII^e siècle, peut-être déjà au siècle précédent, il a surgi une langue commune parlée dans le Sud-Est du pays qui, depuis la fin du moyen âge, était devenu la partie la plus importante de la Norvège du point de vue économique. Le fond phonologique de cette langue est constitué par les parlers des villes de cette partie du pays. Mais la forme des mots et la grammaire proviennent d'un compromis entre la langue solennelle et les parlers des villes. Cette langue a été l'organe de l'aristocratie des fonctionnaires de l'état et des riches bourgeois. Elle se distinguait de la langue solennelle et du danois surtout pour ce qui est du vocabulaire; la langue qu'écrivaient les auteurs norvégiens contient d'ailleurs aussi un nombre considérable de mots spécifiquement norvégiens. Mais elle se distinguait aussi de la langue

solennelle par certains traits grammaticaux, dans le pluriel des noms ou dans les prétérits des verbes, par exemple. Les phonèmes étaient tous de type norvégien, et, dans beaucoup de cas, la forme des mots correspondait à celle des mots norvégiens; on disait *bake*, *pipe*, *støte* pour *bage*, *pibe*, *støde* de la langue littéraire. Dans certains cas on s'est servi des diphtongues norvégiennes là où la langue écrite et le danois avaient des monophthongues. Les classes moyennes des villes parlaient un idiome de caractère plus local qui, pour le fond, était le parler du petit peuple de la ville, mais qui sur de nombreux points était influencé par la langue des fonctionnaires et par la langue solennelle. Ces différentes espèces linguistiques n'étaient d'ailleurs pas nettement séparées les unes des autres. Tout le monde se comprenait, et les conditions ont dû être comme elles étaient encore à Trondheim dans le Nord de la Norvège, il y a 25 ans environ. Personnellement j'ai parlé, dans ma jeunesse, avec mes camarades d'école la langue de la classe moyenne, mais comme mes parents étaient originaires d'Oslo je me suis servi de leur langue à la maison, comme l'ont fait aussi d'autres de mes contemporains qui étaient dans le même cas. Arrivés au *gymnasium*, à l'âge de 15 ans environ, nous nous sommes mis à parler le riksmål ordinaire avec plus ou moins d'accent suivant les conditions particulières de chacun, mais il va de soi que beaucoup de mots et d'expressions locales subsistaient dans notre langue. Dans le Sud-Est la langue des fonctionnaires et celle de la classe moyenne ont fusionné dans le riksmål parlé. La classe des fonctionnaires n'existe plus; il n'y a qu'une bourgeoisie où la situation de fortune tient la plus grande place. Les revenus des fonctionnaires étant relativement bien plus petits maintenant qu'au siècle dernier, ceux-ci appartiennent de plus en plus à la bourgeoisie moyenne et petite.

Ainsi nous nous trouvons devant une langue commune qui contient un fort élément d'origine littéraire dans la forme des mots, dans la grammaire et dans le vocabulaire. Mais ce n'est pas tout. La norme de cette langue a varié considérablement. Il est vrai qu'elle n'a pas subi de changements de fond. Dans l'histoire du riksmål, nous ne constatons rien qui puisse être comparé à l'évolution qui a transformé l'anglais moyen en anglais moderne, par exemple. Mais la proportion des divers éléments linguistiques a varié considérablement. Au début du siècle dernier, le développement de l'éducation a, pour commencer, renforcé les éléments littéraires et danois. On s'est efforcé d'écrire un danois pur, et ce souci a influencé la langue parlée. Mais au milieu du siècle le courant a tourné. Avec le développement d'une vie de civilisation autonome, les éléments norvégiens de la langue commune ont subi un changement de valeur. Et ils se sont multipliés. La démocratisation de la société y a fait introduire des formes de la langue moyenne. Le grand intérêt que l'on a porté aux choses de la civilisation rurale a déterminé l'introduction de beaucoup de termes des parlers. De l'autre côté, un nombre considérable de mots d'origine danoise ont disparu de la langue. L'agrandissement rapide des villes, et surtout de la capitale, a été un facteur puissant dans ce développement. En 1800 Christiania n'avait que 9500 habitants; Oslo avec ses faubourgs et sa banlieue en a actuellement près de 400 000, et cet agrandissement est surtout dû à une immigration de gens de la campagne. Le développement du sport et de la vie en plein air a aussi été un

facteur considérable. La langue du sport devait nécessairement être influencée par les conditions spécifiquement norvégiennes et devait contribuer à donner aux mots et aux formes norvégiennes une expressivité spéciale qui a réagi sur la langue ordinaire. La concurrence avec le landsmål a aussi aidé à la norvégisation de la langue. Peu de mots ont été pris directement au landsmål — nous voyons actuellement leur nombre grandir quelque peu à cause de la position du landsmål comme langue littéraire dans l'administration — mais le landsmål a sa part dans le changement de valeur des formes norvégiennes. On s'est servi des parlers pour des besoins artistiques; c'est là un mouvement qui se retrouve aussi dans d'autres pays européens, même en France qui possède une langue si fortement traditionnelle.

La langue littéraire a suivi ce développement; il y a eu de nombreuses actions réciproques de l'une sur l'autre. En 1907 les règles de l'orthographe ont été modifiées pour parer à certaines des discrédances entre la langue parlée et la langue littéraire; en 1917 elles ont été changées radicalement, et l'on a introduit aussi des formes grammaticales de la langue commune et même certaines formes qui n'appartenaient qu'aux nuances familières de celle-ci quand elles étaient d'accord avec les formes des parlers.

Nous voyons donc ici le cas d'une langue commune qui change constamment de caractère, cas qui montre bien l'extrême complexité que peut avoir l'histoire d'une langue commune. Du point de vue généalogique il sera bien difficile de classer cette langue. On sait que c'est par la grammaire que l'on classe les langues du point de vue historique. Ici nous nous trouvons devant une langue mixte dano-norvégienne, dont les éléments grammaticaux d'origine norvégienne étaient d'abord d'un nombre très restreint, nombre qui allait même se diminuant pendant quelque temps pour augmenter considérablement ensuite. Le mouvement n'est pas encore déterminé. Actuellement, on prépare encore un changement de la langue littéraire. On propose même d'y introduire des éléments grammaticaux inconnus à la langue commune pour essayer de rapprocher les deux langues littéraires. Il sera bien intéressant de voir comment la langue commune se comportera vis-à-vis de ce projet s'il est réalisé.

Ayant pris naissance dans une classe et dans un centre sociaux, la langue commune a tendance à se répandre. C'est là un mouvement social connu de l'antiquité jusqu'à nos jours. Et c'est un mouvement linguistique de caractère relativement conscient. Tandis que l'évolution linguistique proprement dite, l'évolution interne, s'accomplit sans que les sujets parlants s'en rendent compte — les anciens Allemands, par exemple, n'ont jamais eu l'idée de leur seconde mutation consonantique —, la propagation d'une langue commune témoigne du prestige et de l'influence d'une certaine classe et d'un certain centre social. Elle s'est faite, à l'antiquité comme de nos jours, par l'intermédiaire des villes. Des villes la langue commune attaque les campagnes environnantes en suivant les voies de communication. Ce mouvement est particulièrement aisé à suivre dans les cas où la langue commune est totalement différente des parlers, comme dans les pays celtiques, et surtout en Irlande et en Bretagne. En Irlande pratiquement toutes les villes parlent anglais; en Bretagne elles sont fortement entamées, et le breton n'est d'habitude parlé que par les petits gens.

En se répandant la langue commune subit certains changements. Le substrat se fait sentir plus ou moins fortement selon que les différences qui séparent la langue commune et le parler sont plus ou moins considérables. Les classes instruites s'assimilent plus rapidement la langue commune que les autres classes de la société. La langue commune ne s'introduit pas d'un seul coup. Elle mine le parler par le bas, le vide d'une grande partie de son vocabulaire et de sa phraséologie pour démolir, en dernier lieu, ses cadres grammaticaux. Mais des traits de caractère phonologique et phonétique, lexicologique et phraséologique restent encore plus ou moins longtemps dans la forme locale de la langue commune. Ce procès peut être étudié particulièrement bien en Irlande et en Bretagne. L'anglais parlé par les populations irlandaises qui ont été anglicisées dernièrement est étrange et presque incompréhensible pour celui qui ne connaît que l'anglais commun. En Donegal, par exemple, on trouve dans beaucoup de cas la voyelle mixte *i* pour anglais *i* (*bit*, *littl*), la voyelle *o*, classée comme *low-in-mixed* par Sweet, alternant avec *i*, pour anglais *u*, par exemple *kot* « cut », *somans*, *sīmans* « summons », etc. La voyelle anglaise *ou* est souvent représentée par irlandais *ɔ*, qui est en réalité un *a* postérieur, et l'on peut y entendre les occlusives vélarisées, par exemple dans *p^wɔst* pour anglais *po^ust*. Tous ceux qui ont vécu en Irlande connaissent le grand nombre d'expressions anglo-irlandaises qui sont de pures traductions de l'irlandais, expressions qui apparaissent aussi dans la langue littéraire, par exemple chez un auteur comme Synge. La même chose est vraie du français de Bretagne. En Léon on trouve dans le français des petits gens le même système vocalique que dans le breton léonard: voyelles tendues quand elles sont longues sous l'accent, ouvertes dans la plupart des autres conditions sauf en fin de mot absolue. L'accent frappe l'avant-dernière syllabe du mot comme en breton. On dit *arīvɛ* « arriver », *arivɛrɛ* « arriverez ». Les règles du sandhi breton se retrouvent en français. Une dame de St. Pol de Léon me disait qu'elle avait visité Paris, et qu'elle avait pris une chambre à *sele gotel*. J'ai été assez fier quand j'ai compris qu'il s'agissait de *Select Hôtel*.

On voit donc que la première forme que la langue commune prend en dehors du centre proprement dit est de caractère local. Mais ce caractère diminue quand les tendances unificatrices continuent. Nous en voyons des exemples partout dans les pays européens.

Les changements qui caractérisent la substitution d'un parler par une langue commune sont, je l'ai déjà dit, d'un caractère relativement conscient chez les sujets parlants. Ils se distinguent par là de certaines des altérations des parlers. On peut constater dans les parlers certains changements qui s'étendent comme des vagues sur un territoire donné, sans dépendre, à ce qu'il semble, d'un centre social donné. Ils se distinguent aussi de l'évolution intérieure des langues, par exemple de l'évolution des systèmes vocaliques anglais et scandinaves, du moins dans les localités où ces changements ont pris naissance. Mais il ne faut pas exagérer ce contraste entre les parlers et la langue commune. La géographie linguistique nous a montré que pour les parlers il s'agit, dans la plupart des cas, de substitution de vieilles formes par de nouvelles, venues à travers les parlers voisins. Somme toute, substitution est un fait beaucoup plus fréquent dans le monde des

langues qu'évolution. Pour ce qui est des langues communes, il s'en faut que toutes les évolutions qui semblent être de caractère intérieur le soient vraiment en dernier lieu. Celui qui étudie les langues extra-européennes ne peut pas ne pas être frappé par les ressemblances de structure générale qui unissent les langues européennes. Il est donc probable que les évolutions phonologiques telles que les changements dans l'expression de l'intensité et la réduction de la flexion grammaticale ont, en dernier lieu, des aires de départ limitées, tout comme les autres changements sociaux qui ont créé et modifié la civilisation européenne.

2. — RAPPORT DE M. J. A. LUNDELL

Caractère d'une langue nationale.

(Résumé.)

Rapports entre la langue nationale et les dialectes populaires (variations locales). La langue nationale permet des différences 1) *microphoniques*, lesquelles pour le public n'existent pas (p. ex. consonnes clusiles aspirées et non-aspirées, petites nuances de voyelles); 2) *synthétiques*: on croit prononcer et entendre un *j* dans suéd. *vånja*, un *r* dans angl. *care* auprès de *care of*; 3) *répandues* sur de grandes aires: en France, en Allemagne, en Suède on est accoutumé à deux sortes de *r*, l'un vibré, l'autre fricatif. *Conditions générales*: que par les variations tolérables la communication sociale ne soit pas troublée. *Problème scientifique*: examiner quelles sont les variations, tolérées ou approuvées parmi les gens cultivées. *Applications pratiques*: pour l'enseignement à l'école et pour l'orthographe.

Le rapport de M. Lundell sera publié ailleurs in-extenso.

TROISIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Lundi, 31 août, 10—12 h.

Président: M. SEXTIL PUŞCARIU.

Secrétaire: M. A. ROSETTI.

Sujet: Symbiose des langues.

1. — RAPPORT DE M. ROMAN JAKOBSON

Sur la théorie des affinités phonologiques des langues.

Rappeler que la linguistique appartient aux sciences sociales et non à l'histoire naturelle — n'est-ce pas aujourd'hui émettre un truisme évident? Pourtant, comme il arrive souvent dans l'histoire de la science, malgré l'abolition d'une théorie surannée, il en subsiste pas mal de résidus, échappés au contrôle de la pensée critique.

La doctrine du grand naturaliste en linguistique est ébranlée depuis longtemps, mais il en restent maintes survivances. C'est à la thèse schleicherienne sur la physiologie des sons comme « base de toute grammaire » qu'est due la place d'honneur qui reste réservée dans la science du langage à cette discipline auxiliaire et, à proprement parler, extrinsèque. En cédant le terrain à la conception totaliste, la tradition linguistique ne renonce qu'avec peine à la règle enracinée qu'avait soutenue l'auteur du *Compendium*: « vor allem versenkt man sich in das genaueste Einzelstudium des Objektes, ohne an einen systematischen Aufbau des Ganzen zu denken ». Mais c'est la tendance à expliquer les similitudes phoniques et grammaticales de deux langues par leur descendance d'une langue-mère commune, et à n'envisager que les similitudes susceptibles d'être expliquées d'une telle manière, qui reste sans aucun doute l'élément le plus stable de la doctrine en question. Même chez ceux qui ne prennent plus au sérieux la généalogie simpliste des langues, l'image du *Stammbaum*, selon la remarque juste de Schuchardt, reste malgré tout en vigueur; le problème du patrimoine commun dû à une souche une persiste à être la préoccupation essentielle de l'étude comparée des langues. Cependant cette tendance est en désaccord avec l'orientation sociologique de la linguistique moderne, car l'exploration des ressemblances héritées d'un état préhistorique commun n'est dans les sciences sociales comparées, par ex. dans l'étude de l'art, des mœurs ou des costumes, qu'une des questions à traiter, et le problème du développement des tendances mutatives l'emporte ici sur celui des résidus.

D'ailleurs ce penchant pour les énigmes et les solutions nettement généalogiques ne correspond pas non plus à l'état actuel de l'histoire naturelle, et la linguistique court le danger de rester plus naturaliste que les sciences naturelles elles-mêmes. Nous nous permettons de citer quelques spécialistes éminents tels que L. Berg, A. Meyer, M. Novikoff, H. Osborn, L. Plate¹. A l'atomisme de jadis on oppose la conception de la totalité qui détermine toutes ses parties. Si l'évolutionisme orthodoxe enseignait que « l'on doit prendre en considération uniquement telles similitudes de structure des organes qui dénotent la descendance des porteurs de ces organes d'un seul et même ancêtre », les recherches de nos jours font au contraire voir l'importance des similitudes secondaires acquises ou bien par des organismes apparentés sans avoir appartenu à leurs ancêtres communs ou bien par des organismes d'origine essentiellement différente à force d'un développement convergent. Ainsi « les ressemblances dans l'organisation de deux formes peuvent être un fait secondaire, acquis, neuf et au contraire les différences un fait primaire, hérité ». Dans ces conditions, la délimitation des organismes apparentés et non-apparentés perd son caractère décisif. Le développement convergent, englobant des masses immenses d'individus sur un territoire vaste, est considéré comme une loi prédominante.

C'est un des mérites inoubliables du maître de la linguistique moderne, Antoine Meillet, d'avoir fait ressortir un fait pour la plupart méconnu malgré sa grande portée: les concordances entre deux ou plusieurs langues surgissent fréquemment après la dissolution de la langue-mère et pro-

¹ Cf. surtout L. Berg, *Nomogenesis*, Londres 1926, et M. Novikoff, *L'homomorphie comme base méthodologique d'une morphologie comparée*, Prague 1936.

viennent, beaucoup plus qu'on ne l'imagine au premier abord, de développements parallèles. A l'image traditionnelle de deux états successifs — *unité*, *pluralité* — la doctrine de Meillet oppose d'un côté l'idée de l'unité dans la pluralité et de l'autre celle de la pluralité dans l'unité: dès le début — enseigne-t-il — la communauté « n'emporte pas identification complète de la langue ». Ainsi surgit à côté du concept traditionnel de « l'identité initiale » la notion importante du « développement identique ». Le prince Troubetzkoy a essayé de délimiter les deux notions en proposant au Premier Congrès de Linguistes de distinguer deux types de groupes de langues — les alliances (*Sprachbünde*), possédant des ressemblances remarquables dans leur structure syntaxique, morphologique ou phonologique, et les familles (*Sprachfamilien*), caractérisées avant tout par un fonds commun de morphèmes formels et de mots usuels (notons d'ailleurs que selon Meillet « ce n'est jamais par des différences ou des concordances de vocabulaire qu'on peut établir des parentés de langues »)¹. Or, une famille de langues peut posséder et possède d'ordinaire, à côté de ce « détail matériel », des similitudes de structure grammaticale et phonologique. Cela revient à dire que la similitude de structure est indépendante du rapport génétique des langues données et peut indifféremment rallier des langues d'une même origine ou de descendance différente. La similitude de structure n'est donc pas opposée, mais superposée à la parenté originaire des langues. Ce fait rend nécessaire la notion de *l'affinité linguistique*: l'affinité, selon la définition juste du P. van Ginneken au III^{ème} Congrès de Linguistes, n'exclut pas la parenté originaire, mais en fait seulement abstraction.

Une affinité ou, en d'autres termes, une similitude de structure unifiant des langues contiguës les réunit en une *association*. La notion de l'association des langues est plus large que celle d'une famille qui n'est qu'un cas particulier de l'association. Si Meillet fait observer que « dans les cas où l'évolution a été sensiblement identique, le résultat est le même que s'il y avait eu unité dès le début », c'est que le développement identique est une prémisses infaillible de toute similitude de structure. La *convergence des développements* — *Wahlverwandtschaft* d'après le mot de Goethe — se manifeste autant dans les modifications du système que dans les tendances conservatrices et notamment dans le tri des principes constructifs destinés à rester intacts. L'« identité initiale » que révèle la grammaire comparée, elle non plus n'est qu'un état de développement convergent et n'exclut aucunement des divergences simultanées ou antérieures.

On connaît la tendance de maints faits phonologiques de faire tache d'huile sur la carte, et on a plus d'une fois fait remarquer que les langues contiguës d'origine diverse offrent quantité de ressemblances dans leur structure phonologique ainsi que grammaticale (Jespersen, Sandfeld, Schmidt,

¹ C'est la distinction de la parenté originaire ou *consanguinité* et de la parenté acquise ou *affinité* qui correspond à ce classement dans la pensée linguistique italienne, s'inspirant de la tradition d'Ascoli (Bartoli, Pisani). — Le P. Schmidt rallie les langues contiguës offrant des ressemblances de structure dans un *Sprachkreis*, mais il ne voit dans un tel groupement qu'un résidu d'un état antérieur (um so grössere Zeittiefen) à celui que nous révèle l'étude d'une famille de langues. Ainsi le problème des similitudes acquises menace de s'effacer de nouveau devant celui des similitudes originaires.

Vendryes et en particulier Sapir). Fréquemment ces affinités tout en rapprochant des langues contiguës non-parentes scindent des familles de langues. Ainsi le domaine du russe (y compris celui du blanc russe et de l'ukrainien) et du polonais s'oppose à la région tchécoslovaque par le manque de l'opposition quantitative des voyelles et forme à cet égard un tout avec le gros des langues finno-ougriennes et turques de ce qu'on appelle la Russie Européenne ou Cisouralienne¹, tandis que quelques autres langues des familles finno-ougrienne et turque possèdent cette opposition, et que par ex. le hongrois appartient à ce point de vue au même ensemble que le tchèque et le slovaque. Les isophones d'une affinité croisent non seulement les limites d'une famille de langues, mais souvent même celles d'une langue. Ainsi les parlers orientaux du slovaque se rangent, par le manque de l'opposition quantitative, du côté des langues voisines du nord-est, c'est à dire du russe et du polonais. Pourtant la linguistique, tout en entrevoyant la question troublante des affinités phonologiques, la laisse à tort à la périphérie de ses recherches. Les faits attendent d'être dépouillés et mis au clair.

Il est connu que le langage n'est pas le même chez deux sujets parlant entre eux une même langue. Le grand révélateur des antinomies linguistiques, Ferdinand de Saussure, a fait valoir ces deux aspects antithétiques — la *langue*, intention vers l'identité, condition indispensable de la compréhension, et la *parole*, manifestation personnelle, qui individualise le rôle de chacun des deux interlocuteurs. C'est à un dualisme semblable que F. de Saussure réduit le rapport réciproque des parlers régionaux d'un idiome. Là aussi « deux forces agissent sans cesse simultanément et en sens contraires »: c'est d'une part l'esprit particulariste ou, en d'autres termes, l'« esprit de clocher » et de l'autre l'esprit de communauté ou la force unifiante dont l'« intercourse », d'après l'expression empruntée par l'auteur à l'anglais, n'est qu'une manifestation typique. Mais le jeu de ces deux forces opposées ne se confine pas dans les limites d'une langue: les convergences, aussi bien conservatrices qu'innovatrices, dans la structure de deux ou plusieurs langues contiguës, relèvent de la force unifiante, tandis que les divergences sont dues à l'esprit particulariste.

Il n'y a pas de différence de principe entre la manifestation de la force unifiante dans le cadre d'une langue et à l'intérieur d'un groupe de langues contiguës. Là où le contact est le plus intense — à la frontière, dans une région mixte, ou dans un centre d'échange — on observe une tendance vers des moyens de communication mutuelle, vers une langue commune; maints traits de cette langue commune manifestent souvent une facilité particulière à se répandre au-delà de la zone de l'intercourse. Somme toute, il est indifférent que la langue commune dont il s'agit soit une langue interdialectale cherchant à relier les parlers d'une même nation ou une langue mixte desservant les échanges internationaux. La tendance de parler comme « l'autre » ne se borne pas aux limites de la langue maternelle. On veut se faire comprendre par un étranger et on a l'intention de parler comme lui. Ainsi les Russes et les Norvégiens s'entretenant dans leurs relations commerciales en *russenorsk*, langue mixte, finement analysée par M.

¹ Cf. V. Skalička, *Archiv Orientální* VI, 272 sqq.

Broch, étaient sûrs de parler la langue de l'interlocuteur, fait que traduit d'ailleurs le terme par lequel le russenorsk se désigne lui-même — « *moja pà tvoja* » (moi comme toi). Les Russes de l'Extrême-Orient, en parlant leur langue maternelle avec les Chinois, la déforment à la chinoise à un tel point que leurs interlocuteurs jaunes, dont le russe est plus correct, au dire de M. Georgijevskij, protestent souvent. Les particularités phonologiques de formations mixtes quelconques ont l'attrait exotique de l'étranger; le langage expressif et la mode s'emparent de ces éléments, leur imposent des fonctions nouvelles et contribuent à leur propagation.

Par conséquent ni la naissance d'une langue mixte ni l'extension des résultats du mélange ne supposent avec nécessité un croisement biologique, de même que le croisement biologique ne mène pas *nécessairement* à un mélange de langues. Autrement nous serions obligés d'admettre que la langue d'Alexandre Puškin, mulâtre typique et créateur du russe littéraire moderne, ne soit qu'une *artfremde Sprache*¹. Hugo Schuchardt, un des grands esprits de la pensée allemande, est porté à nier non seulement un rapport de causalité nécessaire entre l'hybridation linguistique et biologique, mais même la possibilité d'un pareil rapport: « *Wo Blutmischung im Verein mit Sprachmischung auftritt, beruht diese nicht auf jener, sondern beide auf einem dritten. Die Ursache der Sprachmischung ist immer sozialer, nicht physiologischer Art* ». Si le passage de l'affriquée *c* en *s* dans la prononciation grecque du russe s'est implanté dans le langage des citadines russes au littoral de la mer d'Azov, de même que les Grecs eux-mêmes ont trouvé chez elles bon accueil, le fait linguistique accompagne le métissage sans en être bien entendu un effet biologique.

L'imitation est certes un facteur puissant dans la formation des ondes linguistiques, quelle que soit l'aire de leur propagation — celle d'une langue ou bien celle d'un groupe de langues contiguës. Cependant on aurait tort d'y voir le facteur unique ou du moins décisif et indispensable. Selon la thèse pénétrante de Meillet, c'est l'existence d'une tendance collective qui domine tout, tandis que le rôle de l'imitation, grand ou petit, n'est dans la réalisation des changements qu'un élément accessoire de sorte que le linguiste se résigne aisément à l'ignorer. Un changement de structure linguistique ne pourrait se produire dans un parler local s'il manquait une tendance collective identique vers ce changement. C'est donc la convergence qui est le phénomène essentiel; le rôle facultatif de l'individu initiateur consiste uniquement à anticiper et à hâter le développement convergent. De même, dans les limites d'une langue ou d'une association de langues, une innovation de structure peut se répandre, comme nous l'avons déjà fait remarquer, par *contagion*, selon le terme de F. de Saussure (*Cours* 283), ou bien par simple égalité de tendances; le dernier cas est celui d'une évolution parallèle indépendante. La contagion ne pourrait s'effectuer si l'égalité des tendances n'existait pas, mais la contagion elle-même n'est pas indispensable, bien qu'un foyer de rayonnement soit un auxiliaire favorable à l'extension d'un changement et que l'évolution convergente soit facilitée et accélérée quand elle peut s'appuyer sur un modèle. L'action de conta-

¹ Cf. *Muttersprache* 1933, 420 sqq.

gion n'est donc ni nécessaire ni suffisante pour qu'une affinité linguistique (et en particulier phonologique) ait lieu.

Sous l'influence de l'accent initial du carélien quelques parlers russes du gouvernement d'Olonec ont retiré l'accent de la dernière syllabe du mot sur la première, tandis que l'accent des autres syllabes du mot est resté intact. Malgré ce changement imitatif, l'accent du mot a gardé dans ces parlers sa fonction *significative*, étrangère à l'accent carélien (*posypali* — pluriel du prétérit, aspect perfectif du verbe « recouvrir »; *posypáli* — même forme de l'aspect imperfectif du même verbe), tandis que la fonction *délimitative* de l'accent carélien (l'accent marquant le commencement du mot) n'a reçu dans les parlers en question qu'un équivalent partiel et négatif (la syllabe accentuée ne pouvant pas être la finale d'un polysyllabe)¹. Les parlers du sud-ouest de la Macédoine peuvent servir d'exemple contraire. Dans ces parlers, l'accent libre a été modifié, et c'est probablement la règle grecque des trois syllabes qui en a fourni le modèle. Mais tandis qu'en grec l'accent remplit une fonction significative et que sa fonction délimitative est uniquement négative (la troisième syllabe après l'accent ne pouvant pas appartenir au même mot), dans une partie des parlers macédoniens la troisième (ou dans d'autres la deuxième) syllabe avant la fin du mot a été généralisée comme place de l'accent, et celui-ci s'est changé d'un moyen significatif en un moyen purement délimitatif (l'accent marquant la place de la finale). Le changement a donc été plus radical que ne l'avait été la suggestion du modèle. Dans aucun de ces deux exemples la contagion n'a abouti à une affinité nette. — Mais il se présente des cas où l'effet de l'imitation et le modèle manquent même d'une ressemblance partielle. Selon l'observation de M. Sergijevskij, la langue des Tsiganes russes accentue ordinairement la dernière syllabe du mot, mais dans les mots empruntés au russe, y compris les oxytons de ce dernier, l'accent frappe toujours l'avant-dernière syllabe (rus. *zimá, sud'ba, vesná* — tsig. *zýma, súd'ba, vósna*). Du point de vue du tsigane, le principe de l'accent libre est inadmissible et la dépendance de l'accent de la fin du mot doit rester en vigueur, mais les Tsiganes s'étaient aperçus qu'en russe, contrairement à leur langue maternelle, l'accent n'est pas attaché à la finale; c'est pourquoi ils l'ont fixé sur la pénultième, d'autant plus que c'est la place de l'accent dans la majorité relative des mots russes². La classe des mots ressentis comme autochtones et celle des mots perçus comme étrangers forment dans la langue, comme l'a bien fait voir M. Mathesius dans ses études sur la structure des emprunts, deux couches stylistiques particulières, qui dans le cas donné s'opposent l'une à l'autre par une place distincte de l'accent fixe. Si le sentiment de l'origine étrangère des emprunts du tsigane au russe s'effaçait et si les deux couches fusionnaient, il en résulterait ou bien une unification de la place de l'accent ou bien une

¹ Sur la différence entre ces deux catégories de moyens phonologiques v. N. Trubetzkoy, *Proceedings of the IInd Intern. Congr. of Phonet. Sciences*, 45 sqq.

² Pour des causes semblables les gens du peuple tchèques sont persuadés en écoutant le russe qu'il a l'accent stable sur la pénultième. Au point de vue du tchèque, avec son accent initial, l'accent est nécessairement lié aux limites du mot, et, comme le montre l'examen de l'accent tchèque emphatique, secondaire et dialectal, c'est l'accent de la pénultième qui est la variante admissible.

opposition de deux accents — celui de la finale et celui de la pénultième — comme moyen de différencier les significations des mots. Ainsi nous voyons que les emprunts par eux-mêmes ne modifient pas la phonologie propre de la langue, et ce n'est que leur assimilation qui est capable d'y introduire des éléments nouveaux. Or, même dans ce dernier cas, la langue ne s'approprie pas nécessairement des éléments insolites. La solution la plus simple et, semble-t-il, la plus usitée, est celle d'adapter les mots d'origine étrangère aux lois de la structure indigène. De même que nous pouvons reproduire des mots étrangers avec nos propres habitudes de prononciation, de même nous pouvons imiter et reproduire la prononciation étrangère de notre propre lexique. Le célèbre réformateur tchèque du XV^e siècle Jan Hus reprochait à ses compatriotes de prononcer « more Teutonicorum » *l' ordinaire* au lieu de *l dure*. C'est l'extension du tchèque dans la population allemande des villes de Bohême qui a influencé le tchèque urbain, et par son intermédiaire le tchèque de la campagne, et qui lui a fait perdre la distinction des deux phonèmes latéraux. Le fait des emprunts de vocabulaire ne suffit donc pas pour qu'une contagion phonologique ait lieu, et il n'en est pas non plus la condition indispensable. Il n'y a donc pas de connexion nécessaire entre une affinité phonologique (ou grammaticale) et un fonds commun de lexique.

La langue n'accepte des éléments de structure étrangers que quand ils correspondent à ses tendances de développement. Par conséquent l'importation de vocabulaire ne peut être une force motrice du développement phonologique, mais tout au plus l'une des sources utilisées pour les besoins de ce développement.

En examinant les cas de contagion phonologique on ne saurait expliquer par l'intervention de facteurs externes ni le tri des faits à imiter, ni même la direction de la contagion. Si la « langue commune » russe (cf. la définition de M. Sommerfelt) a sanctionné et propagé le trait phonologique essentiel du dialecte méridional du grand-russe, à savoir la fusion de *o* et *a* atones en un phonème unique, on ne pourrait expliquer cette préférence par aucune condition d'ordre sociologique, tandis que la raison interne du phénomène en question est bien évidente: la suppression d'une distinction phonologique est plus apte à s'imposer aux parlars qui la possèdent qu'une distinction supplémentaire à s'introduire là où elle manque.

Les circonstances externes admettent les deux directions opposées de la contagion phonologique. Contrairement à l'opinion courante, l'action qu'une langue exerce sur la structure phonologique d'une autre ne suppose pas nécessairement la prépondérance politique, sociale ou culturelle de la nation parlant la première langue. S'il est vrai que l'idiome des dominés subit l'influence de l'idiome des dominants, d'autre part celui-ci cherchant à s'étendre s'adapte aux usages linguistiques des dominés. Les Polonais ont occupé du XV^e au XVII^e siècle une position prédominante par rapport à leurs voisins immédiats à l'est, et c'est à cette époque-là que s'est formé le blanc-russe, dont les caractères phonologiques essentiels relèvent du russe prononcé par des Polonais, et en même temps, ainsi que la linguistique polonaise le démontre, le polonais commun s'est adapté à la structure phonologique du blanc-russe et de l'ukrainien. C'est sur la faculté de la

langue des dominés de passer ses principes de structure à la langue des dominateurs que se base à présent la théorie du *substrat*¹.

A côté des caractères phonologiques portés à dépasser les limites d'une langue et à s'étendre sur des domaines *continus* de grande amplitude, on en observe d'autres qui ne sortent que rarement des bornes d'une langue ou même d'un dialecte. Les premiers sont nettement ressentis comme une marque distinctive séparant les langues qui la possèdent de celles des alentours. C'est ainsi que l'opposition des consonnes mouillées (molles) et non-mouillées (dures) est appréciée comme la dominante phonologique du russe et des langues voisines. C'est cette opposition et les faits concomitants qu'un poète et linguiste russe, K. Aksakov, déclare être « l'emblème et la couronne » du système phonique du russe. D'autres poètes russes y saisissent un caractère touranien (Bat'uškov, A. Belyj), étranger aux Européens (Trediakovskij, Mandel'stam). Les savants régionaux recherchent avec passion l'essence pure précisément dans la variation locale du phénomène en question: l'Ukrainien Puškar vante « l'opposition supprimable » propre à sa langue maternelle, tandis que le Votiak Baušev met au contraire en relief la netteté de « l'opposition constante » telle que nous la trouvons en votiak et en zyriène². Il est également curieux que les représentants des langues auxquelles la mouillure phonologique des consonnes reste inconnue éprouvent parfois envers elle une véritable aversion. « Et ceci est », note à ce propos M. Chlumský, « un point de vue assez répandu de voir dans les sons mouillés une faiblesse articulatoire. Et non seulement cela. On est porté à attribuer une part de cette faiblesse aux personnes qui possèdent des sons mouillés, notamment par exemple aux Russes: . . . Oh! ces pauvres Russes! Chez eux tout est mouillé »³. Dans les langues de l'Europe confinant aux « langues mouillantes » on observe des cas fréquents de mouillure servant à la formation de mots péjoratifs⁴. Ces attitudes prononcées d'adhésion et de répulsion éclaircissent la force de contagion et la persévérance du phénomène en question.

Les langues possédant l'opposition systématique des consonnes mouillées et non-mouillées forment un vaste domaine continu. Cette affinité désagrège plusieurs familles de langues. Ainsi parmi les langues slaves ce ne sont que le russe (y compris le blanc-russe et l'ukrainien), la plupart des dialectes polonais et les parlers bulgares de l'est qui font partie des langues mouillantes, parmi les langues romanes et germaniques aucune sauf les parlers moldaves d'une part et le yidich de la Blanche Russie de l'autre, parmi les langues indo-aryennes seuls les parlers des Tsiganes russes et polonais; dans la famille finno-ougrienne ce sont le mordve, le tchérimisse, le votiak et le zyriène, les parlers orientaux du lapon, du suomi et de l'estonien, les dialectes méridionaux du carélien, le vepse et l'ostiak qui appartiennent à l'association en question. A part quelques cas périphériques (comme l'ouzbek iranisé), les langues turques de l'URSS, de la Pologne et de la Bessarabie en font également partie; toutefois dans la plupart des

¹ Cf. J. Pokorny, *Mitteilungen d. Anthropol. Ges. in Wien*, LXVI, 70 sq.

² Pour les termes v. N. Troubetzkoy, *Journ. de Psychol.*, XXXIII, 12.

³ *Recueil des travaux du 1er Congrès des philologues slaves*, II, 542.

⁴ Cf. V. Machek, *Fac. Phil. Univ. Carolinae Pragensis—Práce*, XXII, 10 sqq.

langues turques de ce domaine l'opposition des consonnes mouillées et non-mouillées est un moyen *délimitatif*, tandis que dans la plupart des langues finno-ougriennes citées et dans le reste des langues du même domaine géographique elle fonctionne comme moyen *significatif*¹. L'affinité examinée englobe de même à l'est le groupe samoyède, le gros du groupe mongol, le dialecte doungan du chinois, le coréen et le japonais, au sud les langues caucasiennes septentrionales et à l'ouest le lituanien et en partie le lette. Elle gagne en relief si l'on prend en considération qu'à l'exception de l'irlandais l'ainsi dite *Eurasia sensu latiore* ne connaît pas en dehors du domaine continu que nous venons de tracer la mouillure des consonnes comme fait phonologique.

Une langue peut en même temps faire partie de différentes affinités phonologiques qui ne se recouvrent pas, de même qu'un parler peut avoir des particularités le ralliant à des dialectes divers. Tandis que le noyau de l'association mentionnée ne contient que des langues monotoniques (dépourvues de polytonie), ses deux périphéries — celle de l'est (le japonais, le coréen, le dialecte doungan du chinois), et celle de l'ouest (parlers lituaniens et lettes et l'estonien) appartiennent à deux vastes associations de langues polytoniques (c'est à dire de langues capables de distinguer les significations de mots au moyen de deux intonations opposées). La polytonie tend d'ordinaire à embrasser un nombre considérable de langues. C'est par exemple le cas de l'Afrique centrale et de l'Amérique. L'association des langues polytoniques de l'Extrême-Orient contient à côté du japonais et du coréen l'aïnou, les langues sino-tibétaines, le groupe annamite et le malais. En Europe l'aire de la polytonie comprend les langues confinant à la Baltique: à côté des langues mentionnées longeant son littoral oriental c'est le gros des langues scandinaves, le dialecte kachoub septentrional et quelques parlers allemands maritimes; elle fait saillie vers le sud en embrassant, comme l'a surtout fait voir M. Frings, des parlers allemands et hollandais du bassin rhénan². La question des limites géographiques de la polytonie allemande reste encore ouverte³. J'apprends du Prince Trubetzkoy que M. Eberhard Kranzmayer a découvert des oppositions phonologiques d'intonations de mot dans plusieurs parlers alpins de l'allemand. Plus au sud nous retrouvons un domaine polytonique fermé, comprenant la majorité des parlers serbo-croates et slovènes et l'albanais du nord. Cette profonde enclave méridionale de l'association baltique des langues polytoniques a des interruptions. Mais les langues polytoniques de l'Europe ne forment qu'une ramification d'une association plus vaste, à savoir celle des langues à deux variétés distinctives de l'accent du mot. Cette duplicité se réalise ou bien

¹ Parmi les langues finnoises c'est le tchérimisse qui, dans une partie de ses parlers, emploie l'opposition en question comme moyen délimitatif (cf. p. ex. V. Vasiljev, *Elementarnaja grammatika mărijskogo jazyka*, 1927), et d'autre part ce sont certains dialectes turcs du groupe kiptchak tels que 1) le caraïte du nord-ouest, 2) l'arméno-kiptchak éteint, tous les deux étudiés par M. Kowalski, et 3) les parlers de la Crimée centrale signalés par M. Polivanov, qui ont par des procédés similaires transformé ladite opposition d'un moyen délimitatif en un moyen significatif.

² *Braunes Beiträge*, LVIII, 110 sqq.

³ Cf. P. Menzerath, *Teuthonista*, V, 208 sqq.

sous la forme de deux intonations contraires (la polytonie au sens propre du mot), ou bien c'est un accent à coup de glotte qui est opposé à un accent sans coup de glotte (à ce type appartiennent, à côté du live, ceux des parlers danois, lituaniens et lettes qui n'adhèrent pas au premier type: il y en a qui combinent les deux distinctions), ou enfin l'accent à coupe forte vient s'opposer à l'accent à coupe faible (fait répandu dans le domaine de l'allemand et du hollandais). Le passage entre ces trois types est aisé et flottant.

Ainsi l'étude de la répartition géographique des faits phonologiques fait ressortir que plusieurs de ces faits dépassent d'ordinaire les limites d'une langue et tendent à réunir plusieurs langues contiguës indépendamment de leurs rapports (ou manque de rapports) génétiques. A côté des affinités mentionnées¹ signalons à titre d'exemples l'association phonologique embrassant le vaste territoire entre l'Alaska du Sud et la Californie centrale, peuplé de nombreuses langues qui appartiennent à différentes familles mais possèdent toutes une série de consonnes à coup de glotte², l'association des langues du Caucase, munie de ce même caractère du consonantisme et englobant les langues caucasiques septentrionales et méridionales, l'arménien, l'ossète et les parlers tsiganes et turcs de la Transcaucasie³, l'association balkanique⁴ et celle des langues variées de la région de Samarkand (divers idiomes iraniens, une partie de l'ouzbek et des résidus de l'arabe)⁵. Mais ce ne sont là que les premières tentatives isolées dans un vaste domaine qui est encore à explorer. Vu que les isophones brusquant les limites des langues sont un cas fréquent, on dirait presque habituel, de la géographie linguistique, et que visiblement la typologie phonologique des langues n'est pas sans rapport avec leur répartition dans l'espace, il serait important pour la linguistique (aussi bien historique que synchronique) de déployer une activité collective et de dresser un *atlas d'isoglosses phonologiques* du monde linguistique entier ou du moins des continents entiers⁶.

L'examen des faits phonologiques confiné dans les limites d'une langue donnée court le danger de morceler et de défigurer le problème; ainsi les faits considérés dans les confins d'une langue ou d'une famille de langues nous apparaissent simplement comme l'effet d'un esprit particulariste, mais dès qu'on les consulte dans un contexte plus large, on y découvre l'action simultanée de l'esprit de communauté. — Ainsi la polytonie des parlers kachoubs septentrionaux, tout en les opposant au reste du domaine kachoubo-polonais, marque en même temps leur participation à l'association baltique des langues polytoniques; les langues qui touchent la frontière occidentale du russe possèdent pour la plupart dans leurs parlers limitrophes la mouillure phonologique des consonnes, et c'est précisément l'adhésion de ces parlers à la grande association des langues mouillantes et non pas la simple divergence à l'intérieur du suomi, du lette, du polonais,

¹ Cf. R. Jakobson, *K charakteristike evrazijskogo jazykovogo sojuza*, Paris 1931.

² E. Sapir, *Language*, XX, chap. IX.

³ N. Trubetzkoy, *Trav. CLP*, IV, 233.

⁴ B. Havránek, *Proceedings of the 1st Intern. Congr. of Phonet. Sciences*, 28 sqq.

⁵ E. Polivanov, *Uzbekskaja dialektologija i uzb. liter. jazyk*, Tachkent 1933, 10 sq.

⁶ L'Association internationale pour les études phonologiques, dans sa séance du 29 août 1936, a pris décision de préparer un atlas phonologique de l'Europe.

du roumain etc. qui est à noter. La dislocation, au moyen âge, du monde slave en idiomes polytoniques (serbo-croate et slovène), monotoniques à quantité libre (slave occidental) et monotoniques à accent libre (bulgare et slave oriental) ne peut pas être complètement élucidée si l'on ne tient pas compte des trois associations distinctes auxquelles les idiomes slaves ont pris part.

L'analyse complète d'un phénomène phonologique ne peut se confiner ni dans les limites d'une langue, ni même dans celles d'une association de langues présentant ce phénomène. La répartition mutuelle des différentes associations phonologiques, elle non plus, n'est pas fortuite. On observe des faits phonologiques tendant à former des aires voisines. L'aire de la polytonie confine d'ordinaire à celle de l'accent à coup de glotte — le voisinage favorise la naissance ou la persistance de phénomènes phonologiques proches, présentant à côté des particularités certains traits communs: ainsi l'association des langues polytoniques entre en Europe dans une plus vaste association de langues à double forme d'accent. Nous avons fait remarquer que l'association des langues mouillantes passe à l'ouest de même qu'à l'est dans une association de langues polytoniques. Il est peu probable que cette symétrie des deux frontières de la même association soit due à un simple hasard. Il s'agit dans ce cas plutôt de deux dominantes contrastantes — la hauteur du son caractéristique des consonnes qui se fait valoir dans l'opposition des consonnes mouillées et non-mouillées, et la hauteur du ton vocal engagée dans la polytonie, et on pourrait se demander si ce n'est pas une manifestation de l'esprit particulariste d'une association de langues envers son entourage, un « repoussement » phonologique mutuel.

En confrontant les isophones diverses formant des affinités linguistiques d'une part et la répartition des faits de la structure grammaticale de l'autre, on voit se dessiner des faisceaux d'isoglosses, de même qu'on est frappé par les concordances entre les limites des associations de langues d'une part et quelques isolignes de géographie politique et physique de l'autre. Ainsi l'aire des langues monotoniques mouillantes coïncide avec le monde géographique connu dans la science moderne sous le nom d'*Eurasia sensu stricto* et se détachant du domaine européen et asiatique par plusieurs particularités de sa géographie physique et politique. Certes les correspondances des isolignes variées ne sont habituellement qu'approximatives; ainsi à l'ouest la limite de la mouillure phonologique des consonnes dépasse la frontière occidentale de l'Eurasie, telle que la tracent les géographes, mais le surplus ne fait qu'un pour-cent du domaine des langues monotoniques mouillantes, et la coïncidence reste tout à fait probante.

Il ne s'agit pas de déduire les affinités linguistiques d'un facteur extrinsèque. Ce qui importe actuellement, c'est de les décrire et de mettre en relief leurs correspondances avec les unités géographiques de nature différente, sans parti pris et sans généralisations prématurées telles que l'explication du fait de l'affinité phonologique par la parenté, par le mélange ou par l'expansion des langues ou des collectivités parlantes.

M. TERRACINI approuve complètement le point de vue de M. Jakobson, et demande pourquoi il garde encore une terminologie influencée par le naturalisme en expliquant le développement des langues d'une façon historique.

M. van GINNEKEN: M. Jakobson dans toute sa largeur d'idées n'admet proprement qu'un seul point de vue.

Je veux avoir la liberté d'expliquer les zones phonologiques par la biologie aussi bien que par l'expansion historique. Je veux avoir la liberté d'expliquer les zones phonologiques par l'influence d'un substrat ancien aussi bien que par une innovation.

Je regrette que M. J. ait cru nécessaire de disqualifier la biologie. Pourquoi anticiper sur la science de l'avenir? Je veux donc dire: Pas de dogme ici.

M. SOMMERFELT insiste sur le rôle du bilinguisme dans les changements phonologiques convergents. Les grands changements du norvégien se sont imposés après les périodes où il y a eu le plus de bilinguisme, celle de la migration des peuples et la période des vikings.

Des observations personnelles lui ont permis de constater comment le bilinguisme affecte l'opposition phonologique entre consonnes vélarisées et palatalisées, fortes et faibles en irlandais.

M. COHEN: Il est très utile d'établir des « cartes phonologiques »; on peut le faire sans chercher provisoirement d'explication.

Néanmoins l'exposé même de M. J., qui parle de « contagion », invite à rechercher quelle est la communauté sociale qui peut se refléter dans une « affinité » se révélant dans des groupes de langues généralement cohérents au point de vue géographique. On peut entrevoir ainsi des recherches qui aboutiraient à préciser la notion de substrat, en ne l'entendant pas forcément dans le sens d'une ancienne communauté de langues.

Le travail positif auquel M. J. convie les linguistes est actuellement un de ceux qui ont les perspectives les plus fécondes.

M^{lle} HOMBURGER: Les langues africaines justifient la thèse de M. J., car le ton musical joue un rôle moins important lorsqu'il y a régulièrement des alternances consonantiques.

M. JAKOBSON: Les termes traditionnels ne supposent pas nécessairement des notions traditionnelles; d'ailleurs les termes « parallélisme » et « convergence » ne restent pas confinés aux sciences naturelles.

Les notions du substrat et du croisement biologique sont des prémisses extrinsèques auxquelles le phénomène des affinités n'est pas avec nécessité lié, et ce qui importe actuellement, c'est l'étude immanente des affinités sans parti pris.

2. — RAPPORT DE M. KR. SANDFELD

Problèmes d'interférences linguistiques.

La conférence devant paraître — avec quelques additions — dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, on se bornera ici à en donner un résumé succinct.

Les influences que les langues peuvent exercer les unes sur les autres ont été observées d'abord dans le domaine du lexique, et assez longtemps on a pensé qu'elles se bornaient là, opinion partagée aujourd'hui encore par quelques-uns. L'expérience montre qu'il en est tout autrement et qu'en effet il n'y a pas de domaine linguistique où une influence étrangère ne puisse pas se faire sentir. On a surtout contesté la possibilité d'emprunts morphologiques, mais ils existent aussi bien que ceux d'ordre phonétique ou syntaxique, p. ex. méglénite *aflum* « je trouve » *aflīš* « tu trouves » (pour *aflu*, *aflī*) avec des désinences bulgares, grec d'Asie Mineure ἐρχούμαι « je venais », ἐρχούσσαι « tu venais » refaits sur la troisième personne ἐρχούτοϛ d'après la série turque *geldim*, *geldiŝ*, *geldi*. Les emprunts syn-

taxiques s'observent sur tous les points de la syntaxe: en finnois, les adjectifs s'accordent avec les substantifs comme dans les langues indo-européennes (*korkealla vuorella* « sur une haute montagne » en face de magy. *magas hegyen*); slovène *vi ste ta sol te zemlje* « vous êtes le sel de la terre » montre l'imitation de l'article défini de l'allemand; polonais *za młody* « trop jeune » est formé sur le modèle d'all. *zu jung*; magyar *el kell hogy menjek* « il faut que je parte » au lieu de la construction primitive *el kell menjem* est attribué par Simonyi à l'influence du roumain (*trebuie să mă duc*)¹; si dans l'allemand parlé dans le Slesvig on peut entendre *es ist nicht leicht und werden fertig*, c'est qu'en danois *det er ikke let at blive færdig* le mot *at* se prononce exactement comme le mot *og* « et »; le sorabe a emprunté le verbe allemand *werden* pour l'employer à la formation du passif, tandis que l'estonien se sert de la même manière du verbe indigène correspondant; en méglénite, les possessifs et les génitifs se placent devant le substantif comme en bulgare; en estonien, le verbe se place à la fin de la proposition subordonnée comme en allemand; le français de Friedrichsdorf a adopté la façon allemande de placer le mot *aber*: *elle est mais aussi belle* « *sie ist aber auch schön* ».

Assez souvent il est difficile — ou même impossible — de faire le départ net entre les emprunts syntaxiques et les développements indépendants parallèles dans deux ou plusieurs langues. On trouve un peu partout l'emploi curieux de la préposition « entre » répétée devant le deuxième de deux substantifs reliés par *et* (il s'observe en latin, en grec, en hébreu, en allemand, en roumain, en slave, sporadiquement aussi en scandinave et en français). Rien n'indique qu'il y ait ici une connexion quelconque, et il en est de même pour nombre d'autres cas dus à ce que Schuchardt a appelé « Elementarverwandtschaft ». Toutefois, il importe de remarquer que ce qui s'est développé spontanément dans un certain nombre de langues peut très bien être dû ailleurs à l'emprunt. Bien des langues connaissent indépendamment les unes des autres la construction allemande *dem mann sein hut*. Néanmoins, le tour *c'est à X son cheval*, noté chez les Français de Friedrichsdorf, est manifestement calqué sur l'allemand et n'a rien à faire directement avec le tour *c'est le cheval à X* qui est courant dans le français populaire.

Pour ce qui est du lexique, il convient de faire observer que toutes les parties du discours, sans aucune exception, sont susceptibles d'être empruntées. Rappelons seulement que l'emprunt de pronoms et de noms de nombre est assez fréquent et que dans beaucoup de langues un nombre considérable de mots-outils (prépositions, conjonctions, etc.) sont d'origine étrangère. Si on ajoute à tout cela les emprunts d'ordre sémantique et phraséologique, on n'exagérera guère en disant qu'en fait d'interférences linguistiques tout est possible en principe. Mais, bien entendu, les diverses possibilités se réalisent en mesure très diverse selon la nature des rapports

¹ Le même auteur mentionne aussi que la combinaison *az én házam* « ma maison » devient *az ényem ház* sous l'influence du slovaque; que ce soit là peut-être un tour rare et de peu d'extension — cf. plus bas la remarque de M. Laziczus — ne prouve rien contre la possibilité d'une influence pareille, seule chose qui importe ici.

qui existent entre les populations qui parlent les langues en question. D'une façon générale, comme l'ont relevé M. Bartoli et d'autres, deux langues semblables s'influencent plus profondément que deux langues qui présentent peu de ressemblances. Ainsi, l'influence du turc sur les langues balkaniques ne dépasse guère le lexique. Mais il ne faut pas oublier que ces langues avaient toutes les conditions pour résister à une pénétration profonde du turc. Il en est tout autrement des parlers grecs isolés d'Asie Mineure, qui, en dépit de la grande diversité des deux langues, fourmillent de traits où l'influence du turc est manifeste.

Dans plusieurs cas, l'emprunt semble facilité par le fait que la langue recevante possède d'avance des formes ou des combinaisons qui présentent des points de rattachement. C'est surtout Brugmann qui, à plusieurs reprises, a insisté sur ce fait, signalé déjà par Schuchardt. Toutefois, il ne faut pas trop dogmatiser. Il serait faux de prétendre que tous les emprunts s'effectuent sous des conditions pareilles.

Les influences étrangères sont souvent bornées aux régions limitrophes de la langue en question, mais elles peuvent aussi se répandre sur tout le territoire linguistique et même embrasser plusieurs langues, soit simultanément, soit successivement. Les langues balkaniques en fournissent beaucoup d'exemples. Mais il va sans dire que dans plusieurs cas où un phénomène linguistique est commun à une pluralité de langues il peut être difficile de décider s'il y a connexion ou non. C'est un fait remarquable que les langues qui possèdent des temps dits composés, formés à l'aide du verbe « avoir », composent une continuité géographique, à savoir les langues romanes et germaniques, l'albanais et le grec moderne, et beaucoup pensent que c'est un développement qui a pour point de départ le latin vulgaire. Une aire encore plus vaste est couverte par les langues d'Europe qui emploient l'article défini: langues romanes et germaniques, grec, albanais, bulgare et magyar. La possibilité d'une connexion subsiste, mais les avis sont encore très partagés. Il en est de même pour des cas comme le développement d'un sujet neutre des verbes impersonnels en français et en germanique, le passage de « homme » au pronom « on » en roman et en germanique.

Toute une série de problèmes se rattachent à la question de savoir comment s'effectuent les divers emprunts. Windisch a essayé d'établir cette règle générale que là où un groupe linguistique s'approprie une autre langue, c'est sa propre langue qui devient mélangée et non pas la langue étrangère. Mais cette règle ne vaut que pour le lexique, comme le montre clairement l'allemand parlé dans le Slesvig. Il fourmille de particularités danoises qui ne s'expliquent que par le fait qu'une population danoise a été germanisée. C'est, bien entendu, de l'allemand et non pas du danois empreint par l'allemand.

Discussion: voir p. 64.

QUATRIÈME SÉANCE PLÉNIÈRE

Mardi, 1^{er} septembre, 10—12 h.

Président: M. HOLGER PEDERSEN.

Secrétaire: M. CHRISTIAN S. STANG.

Sujet: Reconstruction de l'indo-européen.

1. — RAPPORT DE M. ÉMILE BENVENISTE

Problèmes de morphologie indo-européenne.

(Résumé.)

Conditions où se fait actuellement la reconstruction de l'indo-européen. Difficultés et insuffisances de la méthode. Bases proposées pour cette reconstruction. Définition de la notion d'indo-européen aux points de vue statique et chronologique.

Observations préliminaires d'ordre phonétique. Notions sur le système phonique indo-européen: exemple du *a* et du *b*. Restauration de phonèmes et possibilité d'une phonologie.

Définition de la racine: faits acquis et remarques complémentaires. Incompatibilités phonétiques dans la structure. Comparaison avec la racine sémitique. Problème de l'infixation radicale et des préverbes.

Valeur et fonction des éléments additifs: suffixes et élargissements radicaux. Alternances vocaliques. Mécanisme morphologique et jeu fonctionnel.

Etude morphologique et syntaxique des désinences nominales; leur rapport avec les suffixes. Constitution des cas, du genre et du nombre. Position des pronoms.

Problème du verbe: structure des formes et valeur des types de présent. Origine des désinences verbales et situation des formes verbales par rapport au nom.

Synthèse des questions considérées. Les systèmes dans la chronologie. Typologie de l'indo-européen. Linguistique des notions et linguistique générale. Rapports de la linguistique générale et de la grammaire générale.

M. BARTOLI souligne une idée de M. Benveniste qui est importante et juste: qu'il n'y a pas eu de « racines » ario-européennes du type *ereg-*. En effet, le type *ereg-* est une innovation vis-à-vis le type *reg-*, comme l'on voit de cette petite table aréale:

germain	baltique	slave	tokharien
celtique	albanais	arménien	iranien
latin	grec	hittite	indien

M. TERRACINI fait observer que la comparaison avec d'autres langues que l'indo-européen peut aider la glottogonie entamée par M. Benveniste d'un point de vue seulement indo-européen. Il observe aussi qu'avant d'affirmer l'origine

nominale du verbe indo-européen on pourrait songer à un moment où verbe et nom n'étaient pas différenciés.

M. POKORNY: Auch das Baskische kennt kein *r*- im Anlaut. Da Griechisch, Armenisch, Hettitisch ein armenoides ethnisches Substrat aufweisen, besteht die Möglichkeit, dass der Vokal vor *r*- eine dem Substrat zuzuschreibende Neuerung sei.

M. BENVENISTE, répondant à M. Terracini, se déclare d'accord sur la nécessité de comparer à l'indo-européen d'autres structures linguistiques. Quant à la distinction du nom et du verbe, il indique que la racine, nue ou suffixée, peut fonctionner comme nom, non comme verbe. Ceci montre, avec les autres faits rappelés, qu'il y a antériorité du nom sur le verbe.

2. — RAPPORT DE M. J. KURYŁOWICZ

Les problèmes de la phonétique indo-européenne.

(Résumé.)

Au fur et à mesure que procède l'examen des matériaux linguistiques hittites et tokhariens, des détails phonétiques dont les autres langues historiques seules ne nous permettaient pas de rendre compte, trouvent une explication relativement facile et naturelle. Ainsi le mot grec *χείρ* « main », dont le prototype indoeuropéen restait pendant si longtemps indéfini (**ǵhers-*, **ǵhersu-*), s'explique par hittite *keššar* « main » comme la continuation phonétique de **ǵhesr-*. Ou bien, pour citer un exemple plus important, le nom de la terre *χθών* provient, on le sait maintenant par les formes hittite et tokharienne, de **ḫχών* (métathèse parallèle à **τιτνω > τίχτω*), tandis que dans les autres langues européennes et en iranien le groupe s'est réduit de façon normale. L'indien *kṣam-* doit donc nécessairement provenir de **tṣam* < **tšam*, ce qui jette une lumière sur l'évolution d'indoeur. *ks* > indien *kṣ*: l'étape intermédiaire **tṣ* apparaît en fin de mot (p. e. *viṭ* < **viṭṣ*) et est supposée par le développement iranien (indoeur. *ks* > *š*).

Mais les résultats acquis de cette manière, quoique utiles et parfois importants, ne nous permettent pas d'aborder les grands problèmes du système phonétique indoeuropéen si peu discutés depuis les résumés de Bechtel et les premiers ouvrages de H. Hirt. Le renouvellement de l'intérêt scientifique à cet égard est dû d'abord à l'importance de la chronologie relative, mise en évidence de plus en plus. D'autre part l'outil théorique de la phonétique fonctionnelle (phonologie) à lui seul nous fournit des critères nouveaux d'appréciation qui nous permettent de déduire de quelques données historiques générales la possibilité ou l'impossibilité des solutions proposées jusqu'ici et d'avancer des solutions nouvelles.

Un exemple intéressant, c'est le problème classique des trois séries gutturales de l'indoeuropéen. On reconnaît couramment ou bien a) l'origine indoeuropéenne de toutes les trois séries ou bien b) l'origine indoeuropéenne de deux séries seulement. Si l'on admet trois séries et la disparition de la série palatale dans les langues centum, il reste inexpliqué pourquoi dans toutes les langues qui ont conservé cette série (langues satem), et unique-

ment dans ces langues, la série labiovélaire a disparu (l'hypothèse de la différenciation dialectale d'une seule série indoeuropéenne se heurte à une difficulté analogue). Il en résulte 1) qu'une des trois séries repose sur innovation; 2) que dans les langues satem l'apparition de la série palatale entraîne automatiquement la disparition de l'ancienne série labiovélaire ou, vice versa, que dans les langues centum l'apparition de la série labiovélaire entraîne la disparition de l'ancienne série palatale. Or les données historiques nous permettent de choisir parmi ces alternatives. La phonologie générale nous explique ce phénomène et d'autre part les données historiques nous permettent de choisir parmi les deux alternatives (innovation satem ou innovation centum).

Un autre problème intéressant c'est celui du nombre des éléments consonantiques inhérent aux voyelles longues originaires. L'exemple v. ind. *pibati* (v. irl. *ibaim* etc.) nous renseigne que l'élément consonantique β de la racine $*pē < *pe\tilde{\alpha}$ a été sonore (*pibati* $< *pīp\tilde{\alpha}ti$ comme grec $\epsilon\pi\iota\beta\delta\alpha\iota < \sqrt{p\tilde{e}d}$). Or on sait que dans le sandhi interne ce ne sont pas les sons sonores, mais uniquement les phonèmes sonores qui sonorisent, en indoeuropéen, une consonne sourde précédente. P. e. les liquides et les nasales n'y fonctionnent pas comme des sonores (n'ayant pas de pendant sourd) et par conséquent n'affectent pas un *p*, *t*, *k* précédent. Le phonème β disparu dans *pibati* suppose donc nécessairement l'existence d'un autre phonème étant en relation *sourd:sonore* avec le phonème β de $\sqrt{p\tilde{o}}$. Cette supposition a priori a été confirmée par une observation de M. Couvreur qui attribue à *b* hittite deux valeurs différentes.

Les changements de prononciation n'ont pas d'effets grammaticaux qu'au moment où ils deviennent phonologiques. On verra que ce simple principe nous permet d'établir, dans des cas importants, la chronologie relative des synopes vocaliques en indoeuropéen.

Le rapport de M. Kuryłowicz a été publié sous le titre de *Quelques problèmes de consonantisme indoeuropéen* dans les *Prace filologiczne* XVII, p. 79—96.

Observations du Prince TRUBETZKOY.

Mardi, 1^{er} septembre, 14 h.

Président: M. SEXTIL PUȘCARIU.

Secrétaire: M. A. ROSETTI.

DISCUSSION SUR LE RAPPORT DE M. SANDFELD

(de Lundi, 31 août; voir p. 59).

M. CAPIDAN: L'influence réciproque des langues balkaniques dans le domaine de la phonologie est très réduite. D'après mes recherches dans les Balkans j'ai observé que la propagation des sons étrangers dans une langue se fait plus souvent chez les populations bilingues. Ainsi la substitution des sons roumains par les sons grecs a lieu chez les Roumains d'Epire et manque chez les Roumains de

Macédoine; par contre celle des sons roumains par les sons bulgares qui existe chez les Roumains de Macédoine manque chez les Roumains d'Épire etc.

M. BARTOLI remercie M. S. de ce qu'il a dit avec bienveillance à propos de la formule sur le rôle de la ressemblance des langues. M. Bartoli est d'accord avec M. S. que la formule n'est pas suffisante: il faut y ajouter du moins « à égalité de condition », surtout par rapport au prestige.

D'ailleurs M. B. exprime toute son admiration pour la conférence si profonde et si riche de M. S., et il n'a qu'à confirmer les nombreux faits qu'il a entendus et qui se rapportent aux patois de l'Adriatique (italiens, slaves, roumains, albanais) qu'il étudie.

M. HAVRÁNEK: Man weiss, wie viel und gründlich schon über die wechselseitigen Beziehungen der einzelnen Balkansprachen gearbeitet worden ist; doch glaube ich, dass eine grössere Arbeit noch zu leisten ist. Man hat meistens nur die einzelnen Erscheinungen betrachtet; ich halte es aber für eine notwendige Aufgabe, die ganze grammatische Struktur, besonders die Verbalstruktur der Balkansprachen zu vergleichen. Dann wird man auf die aktuellen Probleme der konvergierenden Entwicklung näher eingehen können, denn die Balkansprachen bieten gerade ein sozusagen natürliches Experiment zur Überprüfung solcher Probleme.

M. von LAZICZIUS: Prof. Sandfeld hat die sprachlichen Entlehnungen verschiedenster Art besprochen. An zahlreichen Beispielen hat er uns gezeigt, dass Entlehnungen auf jedem Gebiete vorkommen: es gibt nicht nur Lehnwörter, sondern auch lautliche, morphologische und syntaktische Entlehnungen. Das angeführte Material war sehr gross und hochinteressant, aber nicht ganz einwandfrei. Die Heranziehung ungarischer Beispiele wie *enyém házam* 'mein Haus' und ähnlicher Fälle war meiner Meinung nach nicht glücklich, da diese zwar einzelsprachlich eventuell vorkommen, aber sicher nicht zum Etat des Ungarischen gehören. Das sind weder gemeinsprachliche, noch volkstümliche Formen, und wenn sie überhaupt vorkommen, so immerhin nur bei jenen, die die ungarische Sprache nicht voll beherrschen. Ganz anders ist die Sache bei der Konstruktion *el kell menjek* 'ich muss weg'. Ja, das ist schon eine reguläre Dialektform, die sehr verbreitet ist. Ob sie aber wirklich aus dem Rumänischen entlehnt ist, das ist jedenfalls höchst fraglich.

Dessen ungeachtet bin ich mit den Ausführungen des Vortragenden natürlich einverstanden.

M. JABERG: Die morphologische Beeinflussung benachbarter Sprachen kann eine indirekte sein und auf einem doppelten « Sprachgefühl » beruhen, wie das etwa der Fall ist in gewissen Bündner Tälern. Im Mison fallen Singular und Plural lautlich zusammen: *illam vaccam* > *la vacca*; *illas vaccas* > *la vacca*. Das erscheint dem Mison'er, der auch deutsch kann, unerträglich; von seinem deutschen Sprachgefühl aus bildet er den Plural *la vacchen* nach dem Vorbild *canta* (< *cantat*), *canten* (< *cantant*). Analoge Erscheinungen beobachtet man auf dem lexikologischen Gebiet: *nepos* 'Neffe' und *nepos* 'Enkel' erscheinen vom deutschen Sprachgefühl aus unerträglich, daher *nepos* 'Neffe' und *abiadi* 'Enkel'. *corona* 'Krone' und 'Kranz' führt zur Einführung des deutschen Lehnwortes *Kranz* etc.

M. TERRACINI: approva tutta la teoria svolta dal conferenziere soprattutto per i suoi rapporti con i fenomeni del sostrato. Però, a proposito dell'area dell'articolo rilevata dal Sandfeld: greco-latino-germanico, per quanto concerni il latino, si può in parte prospettare con ragioni cronologiche e geografiche che il latino abbia acquistato l'articolo parte per influenza del greco, parte in Africa, per sostrati camitici, il libico avendo o l'articolo o una serie di prefissi indicanti genere e numero, assimilabili a un articolo.

M. COHEN: Sans prendre aucunement position contre les études sur les « contagions », « ambiances », « influences de substrat », on ne doit jamais oublier les « convergences » qui se produisent soit entre langues contiguës soit entre langues éloignées par leur situation comme par leur origine.

Aussi il semble bien que l'article défini s'est développé de manière indépendante dans certaines langues indo-européennes d'une part, dans certaines langues sémitiques d'autre part, alors que d'autres langues des mêmes groupes en restaient

dépourvues; il s'agit sans doute de nécessités internes provenant des évolutions fonctionnelles en divers systèmes linguistiques.

M. HÖEG: Même les linguistes ne doivent pas oublier de prendre en considération des faits d'ordre historique, si l'on veut essayer de trouver la raison des interférences linguistiques dont a parlé M. Sandfeld. Cela devient particulièrement clair si l'on oppose au point de vue de M. S. celui qu'a exposé M. Capidan dans sa belle conférence sur la romanité balkanique, dans laquelle il va jusqu'à nier la prépondérance grecque. Car l'unité balkanique se retrouve dans d'autres domaines, par exemple celui du folklore; les coutumes de mariage des peuples balkaniques, qui ont été si bien illustrées par M. Skok dans un travail récent, témoignent d'une unité qui se laisse ramener à l'influence de l'église orthodoxe; de même par exemple pour les chansons de colinde et d'autres qui se chantèrent à la fête de Noël, de l'Épiphanie etc., et dont l'histoire en partie peut être retracée à l'aide des livres liturgiques de l'église grecque, et qui offrent même des ressemblances saisissantes avec des usages des Grecs anciens. Si donc la prépondérance grecque sur un domaine est assurée, il faut bien être préparé à retrouver des phénomènes analogues dans le domaine de la linguistique.

M. PUŞCARIU: Die lebhafteste Diskussion zeigt, wie inhaltreich die Ausführungen des Herrn Sandfeld waren. Seine weiten Sprachkenntnisse haben es ihm ermöglicht, Beispiele aus fast allen Sprachen zu bringen, die auf diesem internationalen Kongress vertreten sind.

Eine Bemerkung möchte ich machen: es ist oft sehr schwierig festzustellen, ob eine Entwicklung oder eine Beeinflussung durch eine fremde Sprache vorliegt. Oft können wir beides vermuten. So glaubt beispielsweise Sandfeld, dass der rumänische Vokativ *doamne* nicht auf *domine* beruht, sondern aus dem Bulgarischen entlehnt ist, wie dies sicherlich der Fall ist beim Femininum: *soro, tuo*. Ich glaube im Gegenteil, dass der lateinische Vokativ auf *-e* im Rumänischen erhalten ist, und da er mit dem bulgarischen Vokativ auf *-e* übereinstimmt, einen Vokativ auf *-o* bei den Feminina nach bulgarischem Muster erzeugt hat.

M. VOČADLO: 1° C'est sans doute dans le domaine du *vocabulaire* que les emprunts sont les plus fréquents. On en peut citer une preuve négative: Dans les langues du type *homogène*, où les tendances puristes sont très prononcées, ce sont toujours les *mots* étrangers qui sont victimes de persécution, pour la simple raison qu'ils sont reconnaissables. Il est beaucoup plus difficile d'identifier sans l'assistance d'un linguiste averti 2° les emprunts *syntactiques*. Mais des cas intéressants en ont été cités par MM. Sandfeld et Vendryes, et ils sont très nombreux (les professeurs des langues vivantes les connaissent très bien, et on peut les étudier dans les traductions).

3° C'est un fait incontestable que la *phonétique* n'y entre presque pour rien. Mais je voudrais attirer votre attention sur quelques emprunts inconscients d'ordre phonétique qui ont pris racine en tchèque. Il s'agit surtout de la prononciation *allemande* de certains groupes de consonnes, particulièrement *r + s* et *n + s* dans des mots d'origine latine, où la structure du tchèque (comme celle du serbo-croate) a été atteinte par l'influence allemande. P. ex. *versus* [-z-], *universita* [-z-] et même *Versailles* [-z-]. De même *mensa* [-z-], *konsul* [-z-] etc. Ces barbarismes (au point de vue du français) sont contraires à la structure phonologique du tchèque (cf. les formes des emprunts anciens *verš, konšel* ou la prononciation russe et polonaise de *universitet, uniwersytet*). Dans les noms indigènes on trouve la prononciation normale: *Jirsa, Jansa* (s'il n'y a pas d'ingérence allemande). Ce phénomène est sans doute le résultat du bilinguisme des classes cultivées de la Bohême au temps de la germanisation des villes tchèques au XVIII^e siècle (les écoles supérieures étaient allemandes). C'est une irrégularité qui, je le crois, a échappé à l'observation de nos puristes.

Réponse de M. SANDFELD.

DEUXIÈME PARTIE

Séances des sections réunies.

PREMIÈRE SÉANCE

Samedi, 29 août, à 9 h.

(la discussion a eu lieu à 13 h. 30)

Président: M. OLAF BROCH.

Secrétaire: M^{me} HALLFRID CHRISTIANSEN.

COMMUNICATION DE M. PAUL MENZERATH

Neue Untersuchungen zur Wortartikulation (mit Vorführung eines Röntgentonfilms von Janker und Menzerath).

Die hier darzulegenden Untersuchungen beschäftigen sich mit der « Wortartikulation », mit der Frage, wie sich die Lautartikulation vollzieht, und wie sie sich in der Verbindung mit anderen Lauten wandelt. Dass sie sich verändern *muss*, ist ohne weiteres jedem klar, der nicht der alten « Backsteintheorie » anhängt, nach der eine Lautreihe (Wort oder Silbe) aus isolierten Lauten zusammengesetzt ist. Da jedem Laut noch eine besondere Artikulations*stellung* zukommen sollte, war es schwierig, die Verkettung der Laute zu erklären. Man half sich durch folgende Überlegung: wenn aus « *Stellungen* » keine Bewegung erfolgen kann — und Sprechen ist ganz offenbar Bewegung —, dann muss zur Lautstellung noch eine verbindende Bewegung (Abglitt-Anglitt) hinzukommen.

Heute wissen wir, dass es einen in Stellung artikulierten *Sprechlaut* — mindestens bei Lautfolgen — überhaupt nicht gibt; jeder Laut wird in *dauernder* Bewegung, ohne Ab- und Anglitt, gesprochen; die Art der Bewegung richtet sich stets nach den Nachbarlauten. Für diesen Tatbestand haben wir die Bezeichnung « Steuerung » eingeführt¹. Die *Ausgangsstellung* wird durch den vorhergehenden Laut (bzw. die Indifferenzlage) bestimmt. Damit ist also die Artikulation eines jeden Lautes nach beiden Seiten hin festgelegt und auch dadurch variiert. Dazu kommt noch, dass alle zum selben Wort gehörigen Artikulationen grundsätzlich gleichzeitig ablaufen. Die Artikulationen durchsetzen sich also gegenseitig; sie werden zusam-

¹ P. Menzerath und A. de Lacerda: Koartikulation, Steuerung und Lautabgrenzung. Ferd. Dümmlers Verlag. Berlin und Bonn. 1933.

men eingeleitet (Synkinese oder Koartikulation), aber einzeln erst beendet (Realisierung), wenn der Laut «an der Reihe» ist.

An Lichtbildern wurde der Tatbestand der Steuerung erläutert, zuvor aber das Zustandekommen der Aufnahmen kurz beschrieben.

In den letzten Jahren ist es mehr und mehr deutlich geworden, dass frühere Kurvendeutungen nicht sehr zuverlässig gewesen sind; einfach deshalb, weil wir uns über die *Natur* der einzelnen Kurven nicht klar waren. Grundsätzlich müssen wir aber Artikulationskurven und Klangkurven unterscheiden. Der Hauptfehler war, dass wir Artikulatorisches dort suchten, wo in Wirklichkeit Akustisches zu suchen war. Das gilt in erster Linie für die stark umstrittene Mundstromkurve. Heute sind wir uns wohl alle vollkommen klar darüber, dass sie eine einwandfreie *artikulatorische* Ausdeutung nicht gestattet. Sie ist im Grunde ein durch die Sprechatmung verzerrtes Oszillogramm; also eher akustisch als artikulatorisch zu deuten. Der sog. «Anglitt» des Anlautes ist auf der Mundstromkurve ebensowenig feststellbar wie der «Abglitt» des Auslautes.

Die Diskussion geht in der Hauptsache noch um die «*Lautabgrenzung*», eine in der Tat schwierige Frage, die dazu mit unnötiger Leidenschaft behandelt wurde. Sie ist trotz ihrer Schwierigkeit ein Problem, das gelöst werden *muss* und auch, wie später gezeigt wird, gelöst werden *kann*, falls man sich freimacht von der Vorstellung, dass ein Wort aus (artikulatorisch) isolierten Lauten besteht, und anderseits wieder von dem Schluss, dass es deshalb abgrenzbare oder isolierbare Laute überhaupt nicht gebe.

Eine unbestreitbar rein-artikulatorische Kurve ist das *Geniogramm* (Kurve der Unterkieferbewegung), das nun die Stelle des Labiogramms unserer früheren Untersuchungen einnimmt. Das Labiogramm hatte an sich den Vorzug, einfach, klar, übersichtlich und daher leicht deutbar zu sein. Das Geniogramm ist sehr kompliziert. So kompliziert, dass man sich recht lange orientieren, «hineinfinden» muss, bevor man Klarheit gewinnt. Ist man aber zu dieser Erkenntnis vorgedrungen, dann ist die Kurvenfolge auf einmal so zwingend und so natürlich, dass man jede Kurvenform in ihrem Verlauf voraussagen kann, sie also wissenschaftlich beherrscht.

Eine weitere rein-artikulatorische «Kurve» ist das Elektrolabiogramm. Es zeichnet allerdings keine Kurven im bisherigen Sinne, es gibt nicht die volle Bewegung, sondern nur die Momente des Lippenschlusses und der Lippenöffnung.

Ob das Rhinogramm (Nasenstromkurve) als artikulatorische Kurve gelten darf, lassen wir hier als nebensächlich in der Schwebe.

Es wäre übertrieben, wollte ich die Aufnahmen als ganz normales und natürliches Sprechen bezeichnen. Trotzdem sollte man aber die Behinderung durch die Apparate nicht so stark unterstreichen, wie das hin und wieder geschieht. Eine sehr geübte Versuchsperson wird dadurch weniger gestört als man glaubt. Jedenfalls viel weniger, als wenn man Registrierapparate oder sonstige Hilfsmittel in den Mund selbst hineinbringt.

Das *Geniogramm* bestimmt die hier zu wählende Aufnahmegeschwindigkeit. Sie ist etwa halb so gross wie die für ein «schönes» Spirogramm erforderliche Geschwindigkeit; das muss mit in Kauf genommen werden. Das Geniogramm gibt die verhältnismässig langsam verlaufenden Kiefer-

bewegungen wieder. Das kann der Kymograph leisten. Und da das Problem die Methode bestimmt, ist diese scheinbare Inkonssequenz geklärt.

Die Untersuchung der Wortartikulation führt uns sozusagen zwingend zum lebhaft umstrittenen Problem der «Silbe».

Die *Silbentheorien* sind recht zahlreich, und jede spätere Silbentheorie hat alle früheren dadurch auszuschalten versucht, dass sie deren Inkonssequenzen und Widersprüche in den Vordergrund schob. Gegen die Sonoritätshypothese hat man Wörter wie *stets*, *spitz*, *strotzt* u. ä. angeführt, die als Atemsilben einsilbig sind, aber von der Sonoritätslehre aus dreisilbig sein müssten. Typen wie *stare* oder *spero* galten von jeher als zwei- und nicht dreisilbig, was zwar der Sonorität offenbar widerspricht, aber dadurch nicht aus der Welt geschafft werden kann.

Stetson hatte gegen die *Sonoritätssilbe* einen scheinbar entscheidenden Einwand in die Debatte geworfen, als er sagte: die Sonorität kann deshalb nie ausschlaggebend sein, weil Taubstumme, die der Sonorität völlig einflusslos gegenüberstehen, doch in Silben sprechen, und zwar in «Atemsilben», wie er hinzufügt.

Damit wäre also die Atmung das letzte Constituens. Nun ein experimentum crucis: ich kann durch Sprechartikulationsbewegungen zum Taubstummen «sprechen», *ohne irgendwie die Atmung zu bemühen*. Zudem kann auch kein Taubstummer einen Leidensgenossen sprechen lehren.

Der Nachweis des Sprechens ohne Atem wurde durch ein Lichtbild geführt, das die Artikulationen des Wortes «Manometer» zeigt, bei dem jede Atemausgabe vermieden, die normale Artikulation dagegen erhalten ist und damit dem Taubstummen verständlich bleibt.

Dann wäre also das zuletzt Entscheidende — das Übrigbleibende — nicht die Atmung, sondern die *Artikulation*. Schliesslich könnte aber hier ein Kritiker wieder einwerfen, dass man auch sehr leicht ohne Kieferartikulation auskommt, wie jede zwischen den Zähnen gehaltene Pfeife deutlich bewiese.

Das würde zwar stimmen, aber nichts entscheiden: wird nämlich die Kieferartikulation ausgeschaltet, bleibt die Artikulation der übrigen Organe (Lippen, Zunge, Velum, Kehlkopf, dazu Nase) vollkommen — sogar verstärkt, zum mindesten kompensatorisch verändert — erhalten. Davon ist die Nase nicht sehr wichtig; man kann sie vorne schliessen und bleibt immer noch verständlich. *Ein Sprechen durch die Nase allein* wurde zwar zu Beginn dieses Jahrhunderts von Psychologen in dem berühmt gewordenen Falle eines rechnenden Pferdes als Lösung des Rätsels angenommen; aber man hätte den praktischen Versuch machen sollen, einem anderen selbst durch reines (flüsterndes oder lautes) Nasensprechen (bei ganz geschlossenem Munde!) etwas zu sagen und wäre niemals auf diese Absurdität verfallen.

Die Lippen scheinen dagegen hierbei wichtig zu sein; es bleiben ausserdem Zunge und Gaumensegel. Davon ist das letzte Organ das wichtigere (wie die Erfahrung der Pathologie an Nasengaumenspalten zeigt). Beim Normalfall dürfte die Zunge nicht weniger wichtig sein (auch sie ist zwar zu ersetzen; aber ihr Fehlen ist nicht normal). Und nun kann man schliessen: erst wenn nach den sämtlichen anderen Organen Zunge und Velum

an der Bewegung gehindert werden, hört das Sprechen auf; d. h. *Artikulation ist in jedem Falle erforderlich*. Ohne Artikulation ist jedes Sprechen unmöglich. Gegen die Argumentation per exclusionem ist aber vorzubringen: nicht das ist entscheidend, was man tun *kann*, sondern das was man tut. Die Physiologie des Gehens studiert sich nicht am Prothesenträger; die Physiologie des Sprechens nicht am « Pfeifenhalter ». Die Pathologie kann den Normalfall nicht erklären.

Und so bin ich auch der Meinung, dass jede der bisher vorgeschlagenen Theorien von sich aus zurecht besteht, dass aber keine den wirklichen Kern getroffen hat.

Alle diese Gesichtspunkte geben Teilerscheinungen: akustischer, respiratorischer, artikulatorischer Art. Doch ist die Silbe nicht nur eine Sonoritätsfolge; sie ist auch nicht nur ein « Atemstoss » (chest pulse); und sie ist auch nicht einfach eine Artikulationsfolge schlechthin.

Stets hat man mit Recht betont, dass die Sonoritäten bestimmten Regeln folgen müssen (wobei sich allerdings wichtige Ausnahmen ergeben); wir wissen auch, dass der Atemstoss nicht nur den Silbenbeginn kennzeichnet, sondern auch für die Laute dieser Silbe verwandt werden muss; wir wissen endlich, dass die Artikulationsfolgen eine bestimmte Reihe zeigen müssen, eine Reihe aber, die der Sonoritätsfolge gegenüber viel freier ist und so die dortigen « Ausnahmen » restlos einbegreift.

Aber das ist alles noch nicht die *Silbe*. Wer sie als « rhythmische Einheit » zu begreifen versucht, sieht sie mit den Augen des Metrikers. Das ist zweifellos berechtigt; aber der Phonetiker verlangt anderes: er fordert eine Definition innerhalb seines engsten Bereiches.

Und so glaube ich, dass die genannten Bestimmungen die Silbe nicht definieren, da sie sämtlich nur deren Symptome, nicht aber deren Wesen treffen.

Ich sehe in der Silbe vornehmlich eine *Struktur*, deren leichtest zu fassendes Grenzsymptom eben der Atemstoss ist, und deren akustische und artikulatorische Symptome der Art sind, dass sie harmonisch in den Aufbau eingehen. Dass diese Harmonie, wie gesagt, auf der Seite der Artikulation sogar grösser ist als im Bereiche der Sonorität, werden wir zeigen können.

« Struktur » ist aber nichts absolut Starres; sie gestattet, ohne ganz willkürlich zu sein, Inbeziehungsetzungen verschiedener Art; und damit wird auch die relative Freiheit in der silbischen Trennung deutbar, die eine wirkliche Silbentheorie beachten und erklären muss.

Erst vom Strukturstandpunkt aus wird die Silbe in ihrem Wesen verständlich. Die akustische und die respiratorische Seite lassen wir hier ausser Betracht. Wir untersuchen nur den *artikulatorischen* Aufbau der Silbe. Da, wie wir sahen, die Artikulation in keinem Falle fehlt, ist das Bemühen um ihre Erforschung wohl begründet. Damit soll nicht gesagt sein, dass sich neben der Artikulation nicht auch andere Strukturformen nachweisen lassen; die Artikulation ist besonders eindringlich und dabei übersichtlich.

Es wurden auf Grund dieser Voraussetzungen einige Aufnahmen durchgesprochen und die Schlussfolgerungen gezogen.

Jede Silbe fällt unbedingt in einen einzigen *Bewegungsbogen des Kiefers*; zur Silbe macht man buchstäblich den Mund einmal auf und zu. Der «Silbengipfel» ist stets relativ geöffnet, so dass er bei den Geniogrammen *unten* zu suchen ist, während die Konsonanten in den Kurven mehr *oben* liegen¹. Dazu ist aber der Silbengipfel auch *absolut* am weitesten geöffnet. Die grösste Öffnung in der Silbe liegt stets im Vokal; daraus ergibt sich die Art der Bewegung im Öffnungs- und Schliessteil der Silbe. Man hat oft behauptet, der Beginn einer neuen Silbe sei nicht exakt festzustellen. In bestimmten Fällen ist das aber sehr wohl möglich; z. B. in «Ampel», «Handel» u. ä.

Hier ist die Silbengrenze mit aller Klarheit anzugeben. *m* oder *n* ist tatsächlich «implosiv» (son fermant); der Kurvenzug markiert das sehr schön; *p* oder *d* ist «explosiv» (son ouvrant). Diese von *de Saussure* stammende Auffassung ist uns förderlich gewesen. Artikulatorisch endet die Silbe «implosiv», sie beginnt «explosiv»². Aber explosiv kann nur der *erste*, implosiv nur der *letzte* Laut sein. Was *de Saussure* weiter dazu sagt, ist unhaltbar. Der Vokal ist Silbengipfel und verbindet die vor ihm stehenden Konsonanten mit den ihm folgenden. Auch hier, wie mit seinem point vocalique, hat *de Saussure* nicht richtig gesehen.

Artikulatorisch baut sich die Silbe auf aus Lauten, deren Öffnung bis zum Silbengipfel zu- und von da abnimmt.

Aber dieses Artikulationsgesetz ist nur silbisch zu begreifen und kann nicht aus den Artikulationen der isolierten Laute verstanden werden; denn jede Silbe ist möglich, wenn sie sprechbar ist. Von diesem Gesichtspunkt aus wird man die in den verschiedenen Sprachen bestehenden — und schon durch ihre Existenz als «möglich» bewiesenen — Silben systematisch untersuchen müssen. Eine oberflächliche Betrachtung zeigt bereits, dass die «Schallfülle» dabei nicht in dem bisher behaupteten Ausmass entscheidend sein kann. Rein theoretisch gibt es Sonoritätsfolgen oder Umkehrungen dieser Folgen am Silbenende, die «möglich» sind, aber nie vorkommen, und anderseits werden Lautfolgen wohl verwendet, die der Sonoritätstheorie widersprechen; nur einem Gesetz müssen diese Lautreihen unbedingt folgen, sie müssen sprechbar sein. Die «Sprechbarkeit» ist dabei für die Einzelsprachen ein relativer Begriff.

Die Bewegung selbst ist ballistisch, aber «gezielt» (damit gebe ich dem von *Stetson* in den Vordergrund gebrachten Begriff ein besonderes Attribut, das mir erforderlich zu sein scheint). Ausserdem ist der Zeitablauf nicht stetig, sondern fast immer unstetig: beschleunigt oder verlangsamt.

Als «Öffnung» galt bisher der Abstand der gegeneinander artikulierenden Organe des Ansatzrohres. Für mich ist es hier «Kieferöffnung». Die verläuft allerdings ganz anders als die bisher angenommenen sieben, acht oder mehr Öffnungsgrade. Diese Grade gelten aber nur für die isoliert gesprochenen Laute (Vokale wie Konsonanten); im Silbensprechen wird das vollkommen anders. Die Artikulationen erfolgen hier jeweils *typisch*, nie jedoch *spezi-*

¹ Es gibt zwar einige Ausnahmen. Die sind aber aus den speziellen Bedingungen leicht zu erklären.

² Auch hier gibt es vielleicht gewisse Ausnahmen. Sie sind gleichfalls aus speziellen Bedingungen abzuleiten.

fisch. Sie müssen sich der silbischen Artikulation strukturgemäss eingliedern. Diese Eingliederungsfähigkeit — nicht aber die Sonorität, auch nicht die Artikulationsart (Verschlusslaut, Reibelaut) — gibt erst das Mass der sprechbaren Silben ab.

Wenn wir nun auf dem Geniogramm (nicht auf dem Spirogramm!) die artikulatorische Silbengrenze bestimmen konnten und damit etwas taten, was nach der Meinung vieler Forscher unmöglich sein soll, dann können wir vielleicht noch einen Schritt weiter gehen und noch einmal etwas tun, was unmöglich sein soll, nämlich versuchen, auch noch die *Laute* abzugrenzen.

Es liegt nahe, hier eine neue Inkonsequenz zu vermuten. Wenn vorher gesagt wurde, dass die Laute synkinetisch gebildet werden, so ist der Einwand der Inkonsequenz fast zwingend. Ich muss also diesen scheinbaren Mangel an Folgerichtigkeit klären und die Begriffe ganz scharf fassen. Wenn ich behaupte, dass die Laute synkinetisch artikuliert werden, so heisst das offenbar nicht, dass sie *synchron* gesprochen werden. Man muss das so verstehen: die Lautartikulationen erfolgen gleichzeitig, soweit sie sich nicht stören (Prinzip der Koartikulation). Der Laut wird aber erst vollendet, wenn er « an der Reihe » ist. Wenn wir vorhin sagen konnten, dass wir die Silbe nicht aus isolierten Lauten aufbauen, so können wir das nun so ausdrücken, dass wir nicht in artikulierten Lauten schlechthin sprechen. Sagt man z. B. *ap*, so wird *a* in Dauerbewegung in das *p* hineingesteuert; sobald *p* « da » ist, wird es lautbar, im Moment, « wo *a* verschwunden ist ». Nicht also die ganze Artikulation — weder von *a* noch von *p* — wird hörbar, sondern *nur der fertige Laut*. Kurz: wir sprechen nicht in artikulierten sondern in « realisierten » Lauten. Erst dieser artikulatorisch wie akustisch bedeutsame Lautbegriff wird dem in der Silbe stehenden Laut gerecht: einmal umfasst er den artikulatorischen Vorgang der « Lautsetzung », und weiter die nicht abzuleugnende relative akustische(!) Selbständigkeit jedes Lautes. Zunächst aber müssen die Beweise dafür geliefert werden!

Ist diese Sprechlaut-Theorie richtig, dann muss auch die *Lautabgrenzung* möglich sein: ein Wort, das ich z. B. im Tonfilmverfahren aufnehme, muss ich so abteilen können, dass ich die Einzellaute auseinander schneide (buchstäblich zu nehmen: mit der Schere nämlich), und dass bei der Wiedergabe die (realisierten) Einzellaute auftreten. Diesen Versuch habe ich gemacht: das Wort »Manometer« ist in der geschilderten Weise in seine Laute zerschnitten worden; die Laute wurden durch Blankstücke voneinander getrennt; und wenn meine Hypothese richtig ist, muss das betreffende Wort « lautiert » herauskommen, d. h. die Laute müssen rein sein.

Dieser Versuch ist vorzüglich gelungen. Damit ist die artikulatorische Untrennbarkeit¹ und die akustische Trennbarkeit der Einzellaute bewiesen. Die « Trennmethode » wird sich auch zur Lösung anderer Probleme (z. B. Diphthonge, *h* oder ähnl.) als nützlich erweisen.

Nun kann man von dort offenbar zu einem weiteren, naheliegenden Versuch fortschreiten. Auch den habe ich gemacht. Er liegt im Worte « Baumeister », das gleichfalls demonstriert wurde.

¹ In Wirklichkeit hat noch niemand einen zwischen anderen Lauten stehenden Laut artikulatorisch abgrenzen können, wenn er es auch gemeint, gewollt und behauptet hat. Nur den realisierten (fertigen) Laut hat er getroffen.

Aus den Wörtern *Bahn, Gauss, Mehl, Leiste, Kiste, Peter* wurden die passenden Laute herausgeschnitten und zu «*Baumeister*» vereinigt. Dieser erste Versuch einer *Wortsynthese* ist gleichfalls gelungen. Das ist natürlich nur möglich, wenn die Laute eben «realisiert» sind.

Auf der Suche nach Methoden, die unsere alte, wenig klare Kymographie ersetzen sollen, habe ich mich seit einigen Jahren mehr und mehr der photographischen Registrierung zugewandt, die unbestreitbar zuverlässiger ist als die alte Technik. Also dem Film in jeder Form: Zweifrontenfilm, Silhouettenfilm, Stereofilm, Tonfilm und vor allem Röntgentonfilm. Auch das ist natürlich z. Z. noch nicht besonders vollkommen; aber die Fortschritte der letzten Jahre sind bereits so gross, dass man nur das Beste erwarten kann. Diese Technik setzt allerdings Einrichtungen voraus, über die ein Phonetisches Institut i. allg. nicht verfügt; der Phonetiker ist also gezwungen, sich zur Aufnahme mit anderen Fachleuten zu verbinden.

Wir waren wiederum in der glücklichen Lage, zusammen mit dem Röntgeninstitut (Prof. R. Janker) der Bonner Chirurgischen Klinik (Prof. Dr. Frhr. E. v. Redwitz) auch diese Aufnahmen durchführen zu können.

Inzwischen hat man nun darauf aufmerksam gemacht, dass der heutige Stand der Röntgentechnik es nicht erlaube, eine genügende Anzahl von Bildern in der Sekunde zu erreichen, die eine Interpolation zur Feststellung der Bewegung gestatteten. Die bisher erreichte Bildzahl war tatsächlich 12 in der Sekunde. Dauert nun ein Laut durchschnittlich eine Siebentel- bis eine Sechstelsekunde, so ist das offenbar zu wenig, da nicht einmal zwei Bilder auf jeden Laut fallen. Die Aufnahmen mit Röntgentonfilm bieten aber schon 24 Bilder in der Sekunde. Ein *a* dauert etwa $\frac{1}{4}$ Sekunde; es fallen also acht Bilder darauf. Das ist nicht ganz wenig. Es dürfte sogar genügen, zum mindesten zur Lösung der uns beschäftigenden Fragen. Doch leider ist das auch bisher die Höchstbildzahl; wohlgemerkt, nicht der *Röntgentechnik* wegen, sondern der *Tontechnik* halber. Es gibt z. Z. eben kein Tonverfahren, das mehr als 24 Bilder in der Sekunde aufzunehmen und wiederzugeben gestattet. Der Röntgenfilm selbst lässt schon bedeutend höhere Geschwindigkeiten zu. Auch davon wurden einige Beispiele gezeigt. Es sind Aufnahmen mit 48 Bildern in der Sekunde; und selbst 96 Bilder in der Sekunde sind durchaus möglich. Da sie mit der Normalgeschwindigkeit von 24 wiedergegeben werden, so wird in unserem Falle (bei 48 Bildern) die aufgenommene Bewegung auf die Hälfte der Zeit reduziert. Wir haben somit eine «Zeitlupenaufnahme».

Dort also, wo man die Schwierigkeiten hat feststellen wollen, liegen sie gar nicht.

Wenn der unmittelbare *optische* Eindruck zwingend ist und zweifellos unsere bisher dargelegte Auffassung bestätigt, so stehen leider der exakten *Ausmessung*, wegen der im Laufbild an sich gar nicht zu Tage tretenden unscharfen Konturen, vorerst noch ziemliche Schwierigkeiten entgegen. Trotz seiner unbestreitbaren Unvollkommenheit muss aber das photographische Verfahren — nicht etwa nur der Röntgenfilm — unbedingt als das aussichtsreichste gelten. Die dort zu erzielenden Einsichten und Möglichkeiten sind noch gar nicht abzusehen. Wir stehen am Anfang eines neuen Aufschwunges, von dem die Linguistik allergrössten Nutzen haben wird.

Mlle ROBSON: expressed the pleasure she had had in hearing and seeing Professor Menzerath's film. There had been something *Spukhaftes, Geisterhaftes* about it all the same. — She was, however, rather at a loss to discover exactly where the professor differed from the older phoneticians. Without being able to refer to any of the older authorities, it seemed to her that sentences having this tenor might be found: Every sound in a language influences every other sound. Each sound is more particularly influenced by the one immediately preceding or succeeding it. Language is a stream of sound. The breath-group is a reality. — When, however, the question of the definition of the syllable arose, Miss Robson agreed that it was one of great difficulty, and still awaited its solution.

M. J. FORCHHAMMER: Zunächst herzlichen Dank für den Vortrag und besonders für die Vorführung des interessanten Tonfilms. Beneidenswert sind die jungen Phonetiker, die bei ihren Studien so wundervolle Hilfsmittel zur Verfügung haben. Ich muss jedoch bedauern, dass die theoretische Behandlung des gewonnenen Stoffes immer noch vorwiegend auf Grundlage der alten Phonetik der 80er und 90er Jahre vorgenommen wird, deren Unzulänglichkeit längst erwiesen ist. — Ein paar Beispiele aus dem Vortrag: Die alte Phonetik sagt: «Jeder Sprachlaut ist durch die Stellung sämtlicher Organe bestimmt — jeder Sprachlaut ist gleich zusammengesetzt.» Wenn man nun einen Film wie den heutigen sieht, wo alles in Bewegung zu sein scheint, so wird man auf Grundlage dieses alten Satzes leicht zu der Auffassung kommen, dass alles fliesse, und dass die Sprachlaute demnach nicht Stellungs-laute sein können. Nun ist es aber nachgewiesen, dass der genannte Satz der alten Phonetik nicht stichhaltig ist, dass vielmehr jeder Sprachlaut durch ganz wenige, meistens durch drei Organstellungen bestimmt wird, während alles andere neutral, d. h. an der Artikulation nicht beteiligt ist. Beschränkt man nun seine Untersuchung auf die wirklich artikulierenden Organe, so wird man zweifellos finden, dass diese bei jedem Sprachlaut einigermaßen feste Stellungen annehmen, dass die Sprachlaute also tatsächlich Stellungs-laute sind, im Gegensatz zu den Übergangslauten, die alle Bewegungs-laute sind. — Was nun den Unterkiefer betrifft, so ist dieser ja kein eigentliches Artikulationsorgan, und man wundert sich deshalb zunächst darüber, warum Prof. M. seine Aufmerksamkeit gerade diesem Organ zugewandt hat. Die Erklärung hierfür dürfte wohl die sein, dass der Unterkiefer als nichtartikulierendes Organ keine bestimmten Artikulationsstellungen hat, sondern einigermaßen frei ist und noch dazu mit unseren wichtigsten Artikulationsorganen, Unterlippe und Zunge, in engster Verbindung steht. Deshalb dürfte der Unterkiefer sich besonders gut für Studien der Wortartikulation eignen. Ob man aber durch Untersuchungen eines derartigen indifferenten Organs sichere Schlüsse über die phonetische Silbentrennung ziehen kann, dürfte wohl zweifelhaft sein. — Bei der Definition der «Silbe» nannte Prof. M. die Erklärung der alten Phonetik, dass die Silbe durch die *Schallstärke* bestimmt sei, ohne zu erwähnen, dass diese Erklärung längst als hinfällig erwiesen worden ist, indem die Stärke des *Stimmtons* in dieser Hinsicht entscheidet; vgl. z. B. das Wort «*Arzt*», das trotz dreier Schallmaxima nur als einsilbig gilt. Jedenfalls ist die Silbe eine akustische Erscheinung; und es scheint mir deshalb nicht sehr wahrscheinlich zu sein, dass man durch Untersuchungen eines neutralen, nichtartikulierenden Organs zu einer sicheren phonetischen Silbentrennung sollte gelangen können. Sollte es aber Prof. M. gelingen, durch seine Filmaufnahme eine brauchbare phonetische Lösung der Silbenfrage zu finden, wäre dies natürlich sehr zu begrüßen.

M. BAADER: 1° Zum Punkte, den der Vortragende nannte «Wenn man etwas tut, was man eigentlich nicht kann», ich meine das Auseinanderschneiden der «Einzellaute» und ihre Wiederausammenstellung zum «Worte»: Ist bereits versucht worden, die Schnittgrenzen zu verlegen, um zu der Feststellung zu gelangen, wo die Erkennbarkeit des «phonologisch» funktionierenden Lautes beginnt und wo sie aufhört? Diese Feststellungen würden wohl Grenzfragen zwischen der «Phonetik» und «Phonologie» bereinigen können. 2° Der Film liess besonders deutlich die «Lautintensionsbewegungen» beobachten. Sind diese

Filmmittel schon dazu benutzt worden, um die « kymographischen » Registrierungen hinsichtlich der Lautabgrenzung zu präzisieren? Durch das Isochronisierungsverfahren dürfte sich wohl die Möglichkeit bieten, für das Lautpsychologische zu bestimmten Einsichten zu gelangen.

M. PROCOPOVICI: Ich finde die äusserst interessanten und anregenden Ausführungen Prof. Menzeraths sehr geeignet, auch Forscher, welche im allgemeinen solchen Untersuchungen skeptisch gegenüberstehen, zur Experimentalphonetik zu bekehren. Auch erlaube ich mir auf meinen Aufsatz « Principiul sonorității în economia limbii », erschienen in Dacoromania IV (Cluj), hinzuweisen, in welchem ich ohne phonetische Apparate zu benützen zu ähnlichen und zum guten Teil gleichen Schlüssen gelangt bin, namentlich in Betrachtung der Silbe. Ich will noch besonders die Wichtigkeit des Ineinandergreifens der Artikulationen, über welche Herr Menzerath sprach, sie uns in seinem Film anschaulich vorführend, für die Erklärung gar manchen Lautwandels hervorheben. Nur in gebührender Wertung dieser Tatsache konnte das dreifache Resultat von lat. *scamnum* im Rumänischen (> *scamn*, *scaun*, *scand*) erklärt werden, und es gibt noch viele andere ähnliche Fälle. Dass aber im Wortanfang Lautverbindungen mit abnehmender Sonorität stehen könnten, ist eine Behauptung, welche ich bezweifle, sollte sie nicht etwa auf exakten experimentalphonetischen Messungen beruhen, worüber ich um Aufschluss bitte.

M. HAMMERICH: Die Untersuchung der Kieferbewegung betrifft ein sekundäres Merkmal und kann gegen die Sonoritätstheorie nichts Entscheidendes aussagen.

M. ROSETTI: La remarquable communication de M. Menzerath et le film ont bien montré qu'il n'existe pas d'arrêt dans l'émission des sons. Les recherches de MM. Panconcelli-Calzia et Gemelli-Pastori avaient conduit au même résultat: la syllabe n'a pas d'existence physiologique. — Sur les tracés de M. Menzerath on ne peut pas établir des frontières syllabiques. Mais il y a un moyen de délimiter physiologiquement la syllabe en considérant les mouvements de la cage thoracique (muscles de la respiration). Recherches et résultats de M. Stetson: groupes respiratoires (inspiration—expiration). Un groupe respiratoire, que l'on peut reconnaître sur les tracés, contient une ou deux syllabes. — Côté psychologique du problème: la syllabe est une réalité psychologique; nous avons tous le sentiment de son existence. Tendance au groupement rythmique (de Groot). Voir mon exposé: Sur la théorie de la syllabe, dans Bulletin linguistique III, Bucarest 1935.

M. DILLON: pressed the question of syllabic division. In Old Irish disyllabic *ia* (*liac*) is distinct in verse from monosyllabic *ia* (*fian*). What is the phonetic difference? In modern Irish the diphthong *ia* is sounded in some places so that the acoustic impression is almost *iā*. Is there a means of testing experimentally whether a particular series *ia* is monosyllabic or disyllabic?

DEUXIÈME SÉANCE

Lundi, 31 août, à 9 h.

Président: M. O. E. RAVN.

Secrétaire: M. KAJ BARR.

COMMUNICATION DU P. ALFRED POHL

Schrift und Sprache in der Entwicklung des Sumerischen um das Jahr 4000 v. Chr. (Mit Projektionen.)

Die Sprache der im Mündungsgebiet des Euphrat und Tigris wohnenden Sumerer ist eine agglutinierende, in der Wortstämme und grammatikalische Elemente scharf von einander getrennt gehalten werden. Um das Jahr 2000

v. Chr. herum sterben die Sumerer aus. Ihre Schrift ist im dritten Jahrtausend eine Wort- und Silbenschrift, deren Zeichen mit einem dreikantigen Griffel in weiche Tontafeln eingedrückt wurden. Wir nennen diese Schrift nach dem Einsatzdruk Keilschrift.

Die Entwicklung dieser sumerischen Keilschrift im vierten Jahrtausend möge uns die beigefügte Übersicht veranschaulichen. Die erste Spalte links enthält die Periode mit ungefähre Zeitangabe, die nächste die Ergebnisse der Grabung von Uruk (Warka) nebst Schichtenfolge (in *m* ausgedrückt), die dritte bietet die verschiedenen Ziegelformen, in der vierten finden sich knappe Angaben über die gleichzeitige Keramik und in der letzten fünften ein Überblick über die Entwicklung der Schrift.

Nach Spalte 2 lassen sich vom Grundwasser an, wo unberührter Boden vorliegt, bis zur Höhe von $16\frac{1}{2}$ *m* zwei schriftlose Schichten scharf auseinanderhalten, die Obēd-Schicht als älteste Schicht ohne Ziegelbau (in 10 *m* Höhe) und $6\frac{1}{2}$ *m* höher die Schicht Warka V, in der der Ziegelbau auftritt. Die Obēd-Periode ist noch ganz neolithisch; die Menschen wohnen in Rohrhütten und benutzen als Fundament derselben Riemchen (Ziegeln mit quadratischem Grundriss). Mit Warka V beginnt der Ziegelbau (mit Riemchen). Wichtig sind in dieser Schicht die vielen Tonsstifte, mit denen man die Stiftmosaikwände zusammenstellte. Einen Meter höher ($17\frac{1}{2}$ *m*) stehen wir bereits in Warka IV, der Schicht der Schrifterfinder. Es ist die Zeit einer Hochkultur: herrliche Wände aus Stiftmosaik in den drei Farben schwarz, weiss und krapprot, kühn komponierte Rollsiegel, viel Keramik, Bauten mit Riemchen und das erste Auftreten von Tontafeln mit einer Bilderschrift von etwa 1600—1800 Schriftzeichen. Ein bis zwei Meter weiter ($18\frac{1}{2}$ *m*) stossen wir auf die Jemdet-Našr-Periode, der in Uruk die Schichten Warka III und II entsprechen. Auch hier baut man noch mit Riemchen. Die Schriftzeichen sind noch Bilder, aber der Übergang, die Vereinfachung und Auslese macht sich doch schon bemerkbar. Wiederum ein bis zwei Meter höher (20,8 *m*) gelangen wir in die Fara-Periode, der Warka I entspricht. Für diese Schicht ist der erstmalig auftretende plankonvexe Ziegel charakteristisch. Aus der Bilderschrift von Warka IV ist über die Jemdet-Našr-Zeit in Warka I die eigentliche Keilschrift geworden, in der die Bilder schon stark durch graphische Veränderungen verdeckt sind. Die Anzahl der Schriftzeichen beträgt in der Fara-Periode gegenüber Warka IV nur noch etwa die Hälfte, und dabei ist die Auslese keineswegs abgeschlossen. In den folgenden 3 Jahrhunderten werden weitere 200 Zeichen ausser Kurs kommen. In der Fara-Zeit sind die einzelnen Schriftzeichen innerhalb der Fächer einer Tontafel noch wahllos, ohne dem Wortlaut und der Lautfolge Rechnung zu tragen, angeordnet. Auch darin bringen die weiteren drei Jahrhunderte eine grundlegende Änderung. Soweit die Übersicht über das vierte Jahrtausend.

Gehen wir nun auf die Entstehung der sumerischen Schrift näher ein, wobei einige kurze Hinweise über die Technik der ältesten Tafeln vorausgeschickt seien¹.

¹ Den folgenden Ausführungen liegt zu Grunde das Buch A. Falkenstein: *Archaische Texte aus Uruk* (Berlin 1936).

Zeitperiode	Warka-Grabungen	Ziegelformen	Keramik	Schrift
Urukagina: 2670 Entemena: 2700 Ur-Nina: 2800		 Riemchen.  plankonvexe Ziegel.		Etwa 600 Zeichen.
Fara-Periode: 3100	20,8 m Warka I. Frühe Keilschrift, plankonvexe Ziegel.		Beginn bunter Keramik.	Etwa 800 Zeichen.
{ Jemdet-Nasr-Periode	19,5 m Warka II } Bildmässige. 18,5 m Warka III } Schrift.	 Riemchen (etwa 9 × 9 × 20 cm).	Mit Wachs ge- glättete rotbe- malte Keramik.	
	Warka IV-Periode: 3700	 Riemchen (etwa 9 × 9 × 20 cm).		Etwa 1800 Zeichen.
Warka V-Periode	16,5 m Keine Schrift, Siegelabrol- lungen auf Ton, Tonstifte für Mosaik, Ziegelbau be- ginnt, Keramik. 10,5 m Kupfergeräte beginnen. 10,0 m Rohrhütten, Riemchen als Fundament, Bestattung in Matten, neolithische Kultur.	 Riemchen.  Riemchen (Breite = Höhe).	Schwarzbemalte Keramik.	
Obäd-Periode: 4000	0,0 m Grundwasser 1931, keine Kultur.			

Das Material dieser Tafeln, die etwa 4—5 cm lang und 2½—3 cm breit sind, ist ein vor der Beschriftung noch geglätteter, sehr guter Ton. Der Rohrgriffel, mit dem die Zeichen in den weichen Ton eingedrückt werden, hat in dieser Periode einen Spitzenwinkel von kaum 10 Grad. In der Fara-Zeit verwendet man schon solche von 45° und noch später solche von 90°. Da grobe Griffel zum Ziehen stark gekrümmter Linien ungeeignet sind, hängt die Umänderung der Zeichenformen notwendig mit der Wandlung der Griffelform zusammen. Neben dem spitzen Griffel kennt Warka IV noch zwei runde zum Schreiben der Zahlen, einen von etwa 4 mm Durchmesser für die Einer und Zehner, den anderen von 8—11 mm Durchmesser für die Sechziger und Hunderter.

Die Richtungen, in denen die Schreiber die einzelnen Linien in den Ton eindrückten, ergeben eine geschlossene Windrose; es kommt also auch die Horizontale von rechts nach links vor, desgleichen die Senkrechte von unten nach oben. Allerdings sind bereits in Warka IV diese Linien schon teilweise durch die entgegengesetzten ersetzt.

Die Richtung der Schriftzeichen erscheint um 90° nach links (gegen die Uhrzeigerrichtung) gedreht. Der Schreiber wird die kleinen Tafeln mit der linken Hand schräg um 45° zur Körperquerachse gedreht gehalten und bei schwer schreibbaren Linien noch durch Drehung der beiden Hände geholfen haben. Soviel über die Technik der ältesten Schrift.

Nun zu ihrer Entwicklung.

Wenn auch die Art und Weise, die einzelnen Linien zu schreiben, im Belieben des Schreibers stand, so liegen doch die Zeichenformen von Warka IV, gerade im Vergleich zu den unmittelbar folgenden Perioden, ungewöhnlich fest. Da nur der kleinere Teil der Zeichen bildhaft ist, dürfte nicht die Bildhaftigkeit der Hauptgrund dieser Beharrung sein, sondern wohl die einheitliche Norm, gegen die sich andere Tendenzen nicht leicht durchsetzen konnten.

Der Zeichenbestand von Warka IV lässt sich in zwei Gruppen teilen, die eine, die man fast Zeichnungen nennen könnte, so klar geben sie das Objekt wieder, die andere deutet ihr Vorbild nur ganz knapp an. Zur ersten Gruppe gehören eine Anzahl von Zeichen, die nicht häufig vorkommende Tiere bezeichnen.

Die Jemdet-Nasr-Periode (Warka III—II) zeigt durch die Einführung eines gröberen Griffels schon stärkere Veränderungen der bildhaften Zeichen, man ersetzt gekrümmte Linien durch im Winkel zueinander stehende, die Schreibweise wird schematischer, kursiver. Auch die Zahl der Zeichen scheint schon bedeutend herabgemindert. So sind von den 31 Weiterbildungen des Zeichens *udu* (Schaf) von Warka IV in den Jemdet-Nasr-Tafeln nur noch 3 nachzuweisen.

In der inneren Entwicklung der Schrift steht an erster Stelle der Übergang von der Wortschrift zur Silbenschrift. Während im Sumerisch des dritten Jahrtausends die gleichen Zeichen für Wort- wie für Silbenzeichen benutzt werden (z. B. das Zeichen für den Verbalstamm *ra* auch für das Dativsuffix *-ra*), ist die Schrift von Warka IV, soweit wir bis jetzt urteilen können, eine Wortschrift, keine Silbenschrift. Jedem Zeichen oder jeder Zeichengruppe entspricht also ein Wort. Somit fehlen



alle grammatikalischen Bildungselemente. Allerdings sucht schon die älteste Schrift ihre Ausdrucksfähigkeit zu erweitern, indem sie zwei Zeichen zum Ausdruck eines schwer wiederzugebenden Begriffs kombiniert (Weib + Fremdland = Sklavin) oder das gleiche Zeichen auch für verwandte Begriffe verwendet (Sonne für hell, weiss u. ä.).

Naturgemäss musste das Hauptziel der Schrifterfinder und -benutzer sowohl grössere Ausdrucksfähigkeit wie auch möglichst hohe Eindeutigkeit sein. Das bildhafte Element der Schriftzeichen tritt zugunsten des lauthaften zurück, und so ergibt sich der wichtigste Fortschritt, der Übergang von der Wortschrift zur Silbenschrift eigentlich ganz natürlich. Nun konnte man grammatikalische Bildungselemente und schwer zu schreibende Nomina und Verba wiedergeben. Schon die Jemdet-Našr-Periode (Warka III—II) kennt ein Beispiel dafür, das Pluralsuffix *-me*. Zugleich sucht die Schrift die Vieldeutigkeit der Wortzeichen durch Determinative oder Deutezeichen herabzumindern, durch die das vorhergehende oder folgende Wort einer bestimmten Begriffsgruppe (Göttern, bestimmten Berufen, Holz, Stein, Pflanzen usw.) zugeordnet wird. Den Schlussstein auf diesem Wege bildet die Verteilung der Zeichen nach dem Laut. Noch in der Fara-Zeit (Warka I) wurden die Zeichen in den einzelnen Fächern unbekümmert um die Lautfolge verteilt. Das Auftreten der historischen Inschriften, die grösste Eindeutigkeit fordern, macht dieser Freiheit ein Ende. Etwa um 2700 v. Chr. ist diese Entwicklung abgeschlossen.

Die Tafeln von Warka IV sind zum grössten Teil Wirtschaftstexte, und zwar Beurkundungen des Wirtschaftsbetriebes des Tempels. Nur einige sind ausserhalb des Tempels geschrieben worden.

In einer ganz knappen Auswahl wollen wir noch einige in Warka IV vorkommende Zeichen für bestimmte Objekte und Begriffe betrachten, um damit auch einen Einblick in die Kultur der Schrifterfinder zu gewinnen¹.

Dem menschlichen Kopf ohne Bart und Haupthaar (1) begegnen wir auch ähnlich auf dem mittleren Streifen der bekannten Kultvase von Uruk.

Als Wohnungen dienten in der Zeit Warka IV Bauten aus ungebrannten Lehmziegeln. Das Zeichen für Haus (*é*) scheint eine auch auf Siegeln sich öfters findende Tempelfront mit schmalem Eingang zu sein (2). Vielleicht sind von der ärmeren Bevölkerung sogar Rohrhütten bewohnt worden. Die auf Siegeln und Reliefs mit Haustieren begegnende Rohrhütte scheint die Hürde zu bezeichnen. Das Schriftzeichen für den Stall (*tūr*) stellt eine ähnliche tonnenartige Hütte mit einem darüber hinausragenden Symbol vor (3). Nach dem Zeichenbestand muss die Zucht von Kleinvieh, Schafen und Ziegen eine sehr grosse Rolle gespielt haben. Von den etwa 30 von *udu* = Schaf (4) abgeleiteten Zeichenformen ist die wichtigste die für die Ziege (*üz*), die ein Schaf mit Euter darstellt (5). Von den grösseren Haustieren sind das Rind (*gud*) und die Kuh (*áb*) vertreten (6 u. 7). Auch findet sich ein ziemlich genaues Abbild des Urs = *bos primogenius* (8). Der Tierkopf mit den langen Ohren könnte den Esel (*anšu*) vorstellen (9).

¹ Die Nummern beziehen sich auf die Nummern der Abbildung. *a* bezeichnet die Schicht Warka IV, *b* die Jemdet-Našr-Periode und *c* die Fara-Zeit.

Das Pferd dagegen fehlt noch in Warka IV. Erst in der Jemdet-Našr-Periode erscheint es als *anšu kur-ra* = Esel des Fremdlandes.

An Jagdwild ist der Löwe (10), der Fuchs (11), die Bergziege (12) und der Damhirsch (13) vertreten. Für die Jagd verwandte man schon damals (nach Ausweis der bildlichen Darstellungen) Jagdhunde (14). In dem an der Stadt vorbeifliessenden Euphrat war natürlich reiche Gelegenheit zum Fischfang, was die Urkunden auch bestätigen (15). Eine Fischart (*suḫur*) fällt in den Texten durch sehr grosse Mengenangaben auf.

Das gewöhnliche Zeichen für Getreide, die Ähre, bezeichnet die Gerste = *še* (16). Das Zeichen für Schilf = *gi* (17) ist in Warka IV auch zur Bezeichnung für Getreide gebraucht worden. Der Weizen ist vielleicht mit dem Zeichen 18 bezeichnet worden.

In Babylonien ist stets ein intensiver Gartenbau getrieben worden. Das Zeichen für Garten (*sar*) stellt wohl zwei Bäume oder Ähren an einem Wasserlauf (Teich) vor (19). Das folgende Zeichen (20) könnte die Datelpalme (*gišimmar*) sein. Durch das Blatt vom Weinstock (*tin*) ist die Weinkultur bereits für Warka IV bezeugt (21).

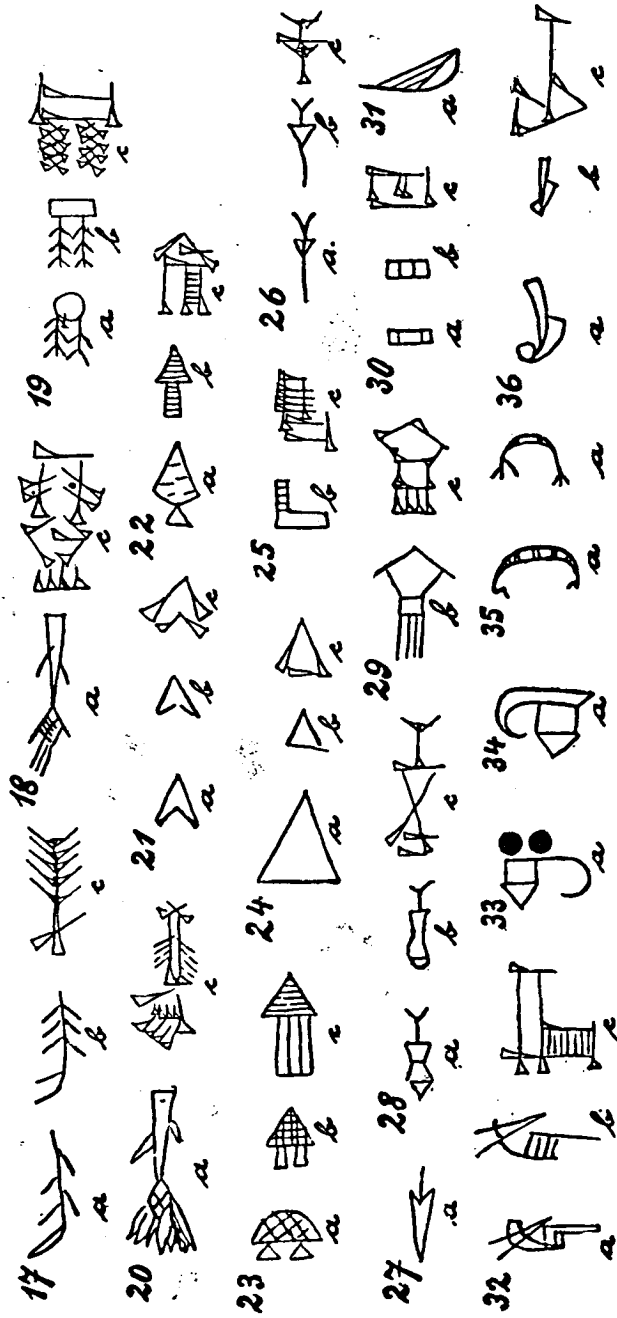
Häufig sind natürlich die Gebrauchsgegenstände des täglichen Lebens vertreten: Näpfe, Kannen (mit Henkeln oder Traggriffen), Tüllenkannen, Krüge mit zwei Ausgüssen usw. Bemerkenswert ist, dass der Inhalt des Bierkruges (*kas*) durch schräge Strichelung (22), der des Milchtöpfes (*ga*) durch sich kreuzende Innenstriche angegeben wird (23).

Werkzeuge aus Metall sind selten. Der Pflock (*kak*) dürfte wohl aus Holz gewesen sein (24). Die Tüllenaxt (*tun*) lässt sich erst für die Jemdet-Našr-Zeit belegen (25). An Waffen sehen wir den Pfeil (*ti*), und eine Pfeilspitze mit Widerhaken (26 u. 27). Von den Handwerkszeugen dient der Bohrer (28) zur Bezeichnung des Tischlers (*nagar*), ein Kohlenbecken mit aufsteigendem Rauch (29) zur Bezeichnung des Schmiedes (*simug*). Angeschlossen seien hier noch der Sessel = *ku* (30) und als Musikinstrument die Harfe oder Leier (31).

Das für den Ackerbau wichtigste Gerät den Pflug (*apin*) treffen wir auch bereits in Warka IV (32). Ebenso sehen wir bereits den vierrädrigen Wagen (33), der aus dem Schlitten entstanden sein dürfte (34). Zu erwähnen sind noch mehrere Formen von Schilfbooten mit hohen Vorder- und Achterstegen (35).

Das wichtigste religiöse Symbol, das uns auch auf den Denkmälern entgegentritt, ist das Schilfringbündel, das Zeichen der Göttin *Inanna*, der »Himmelsherrin« (36).

Schon dieser knappe Überblick zeigt, welche geistige Kraft und hohe Kultur die Schrifterfinder hatten.



TROISIÈME PARTIE

Séances de sections.

SECTION I (générale)

QUESTIONS DE PRINCIPE ET DE MÉTHODE

Jeudi, 27 août, 14 h. 30—17 h.

Président: M. A. BELIĆ.

Secrétaire: M^{lle} HEDVIG OLSEN.

1. — COMMUNICATION DE M. EDUARD HERMANN

Die Sprache als Sinngebilde.

Bei allen Sprachäußerungen kommt es auf ihren Sinn an. Sie werden darum stets in das Kleid gehüllt, das am besten zu dem gewünschten Sinn zu passen scheint. Auch wer den anderen täuschen will oder ein Rätsel aufgibt, nimmt genau auf den Sinn, auf den Sinn auch jedes einzelnen Wortes Rücksicht. Selbst der nachlässige Sprecher und Schreiber, der sich aus Bequemlichkeit keine Mühe gibt, dem Empfänger das Erfassen des Sinnes zu erleichtern, setzt seine Worte immerhin so gut, als er es ohne Anstrengung kann. Die Sprache ist eben ein Sinngebilde. Der Sprachforscher muß daher von dem Sinn der Sprachäußerungen ausgehen. Wenn er das übersieht, wird er seine Wissenschaft nie in ihrer ganzen Tiefe erfassen können. Wie wichtig es ist, die Sprache als Sinngebilde zu betrachten, will ich an drei Beispielen erörtern.

1) Bei der Erforschung der Bedeutungsseite des Wortes ist das Begriffliche meist zu stark in den Vordergrund gerückt worden, obwohl seit Erdmanns Buch über die Bedeutung des Wortes niemand die Wichtigkeit des Nebensinnes und des Gefühlswertes, des Stimmungsgehaltes, bestreitet. In den politischen Kämpfen der Gegenwart geben nicht der begriffliche Gehalt, sondern Nebensinne und Gefühlswert dem Schlagwort erst seine weitreichende Kraft. Das muß auch der Sprachforscher beachten. Im Klassenkampf gilt dem Arbeiter der Arbeitgeber nicht als der Brotherr, sondern als der gewissenlose Ausbeuter, der bis aufs Blut bekämpft werden muß. Der spanische Bürgerkrieg hat seine innerste Wurzel in dem Gegensatz des Nebensinns und Gefühlswertes der beiden Schlagwörter Faschismus und

Kommunismus. Was auf der einen Seite aufs höchste gepriesen wird, ist auf der anderen Gegenstand tiefster Verachtung und erbittertsten Hasses. So ist das stets auch bei religiösen Kämpfen gewesen, und auch bei gelehrten Streitigkeiten ist es in gewissen Ausmaßen nicht anders. Auch die Rassengegensätze muß man von der Sprache her betrachten und begreifen. In seinem grundlegenden Aufsatz in Wört. u. Sachen untersucht Weisgerber das Verhältnis von Volk und Sprache, ohne zu einem befriedigenden Ergebnis zu kommen. Er sagt XVI, 227 wörtlich, «daß es ebenso unmöglich ist, ein Volk zu schaffen, indem man ein paar tausend Familien von Europäern, Negern und Mongolen zusammenpfercht und ihnen die gleiche Sprache beibringt, wie umgekehrt ein volkliches Zusammenwirken von Menschen eng verwandter Herkunft zu verwirklichen, wenn ihnen die Gemeinsamkeit der Sprache fehlt». Diese Alternative erlaubt nur die enge begriffliche Auffassung der Sprache. Das genannte Rassengemisch kann aber nicht dieselbe Sprache sprechen, wenn man unter Sprache ein Sinngebilde versteht. Europäertum, Negertum und Mongolentum mit dem, was jedesmal mit dazugehört, wird von Europäern, Negern und Mongolen je so verschieden aufgefaßt, daß sie sich trotz «derselben» Sprache nicht verstehen können. Ausgeprägte Rassenunterschiede bilden in der Sprache unüberbrückbare Gegensätze. Die von Debrunner IF LIII 316 f. aufgeworfenen Fragen finden ebenfalls leicht ihre Antwort unter der Voraussetzung, daß die Sprache als Sinngebilde gilt. Ein Volk wird von der Sprache bestimmt. Man braucht nicht neben Sprache auch noch die Sitte mit Stavenhagen in dem Aufsatz Volk und Muttersprache Nation und Staat III zu nennen. Hinter ausschlaggebend verschiedenen Sitten stecken jedesmal auch verschiedene Sprachen in der hier vorgeführten Auffassung.

2) Den Sinn eines Satzes offenbart häufig erst seine musikalische Gestaltung. Ob *du gehst mit*, nach Form und Wortstellung ein Aussagesatz: eine Mitteilung, einen Befehl oder eine Frage ausdrücken soll, entscheidet außer der Situation und dem Zusammenhang nur der Satzton. Die musikalische Gestaltung steht also über der Form des Satzes, wie Gardiner in seinem Buch *Speech and Language* scharf hervorgehoben hat. In dem Ton steckt aber mehr noch als Aussage, Befehl und Frage; er verrät auch die Stimmung des Sprechenden: Freude, Trauer, Verzweiflung usw. Nicht nur im Deutschen und in den verwandten Sprachen hat der Satzton diese entscheidende Bedeutung, sondern das geht weit darüber hinaus. Leider wissen wir nur nicht, wohin dabei Übereinstimmungen und Abweichungen in den Sprachen der Erde reichen. Es wäre aber äußerst wichtig, feststellen zu können, was davon allgemein menschlich ist. Für ein Einzelproblem habe ich eine kleine Untersuchung begonnen: ob der Fragesatz, soweit er keine besondere syntaktische Auszeichnung hat, seine eigene Betonung besitzt. Obwohl viele grammatische Werke das Problem nicht berühren, habe ich doch schon so viel gesehen, daß ein Sonderton — von welcher Art, ist eine Sache für sich — weithin über die Erde verbreitet ist. Daß auch Ton Sprachen einen Frageton haben können, ist nicht nur theoretisch leicht einzusehen, sondern hat sich mir auch am Chinesischen bestätigt. Arendt sagt im Handbuch der nordchinesischen Umgangssprache, S. 127: «Durchaus unrichtig ist es, wenn man, wie vielfach geschieht, dem Chinesischen den

Frageton ganz absprechen will, weil derselbe durch den dritten Ton, welcher aber gar nichts mit ihm zu tun habe, in Anspruch genommen sei. Daß der Frageton als solcher dem Chinesischen nicht fremd ist, daran muß ich entschieden festhalten.» Arendt fügt aber hinzu: «Es ist sehr nötig dies zu sagen und zugleich auch gehörig zu beschränken; denn diese Töne haben sich im Chinesischen nicht so viel und frei entfalten können wie in anderen Sprachen.» Das letztere wird nicht ganz richtig sein. Das Chinesische hat sich erst allmählich zur Tonsprache entwickelt; man wird also annehmen dürfen, daß umgekehrt der Frageton mit der Entwicklung zur Tonsprache allmählich etwas verkümmert ist. Sollte das bei den anderen Tonsprachen ähnlich sein? Jedenfalls wird man nicht gerade die Gestaltung der Frage in den Tonsprachen ohne weiteres für den Urtypus der Frage ansprechen dürfen.

Du gehst mit wird Frage durch den Ton. *Gehst du denn mit?* ist Frage durch die Wortstellung und das Wörtchen *denn*. Den Fragesatz *gehst du denn mit?* kann ich verschieden modulieren. Ich kann ihn so betonen wie den als Frage gesprochenen Satz *du gehst mit*; aber ich brauche es nicht. Ebenso ist es bei dem Fragesatz *wer geht mit?* Der syntaktisch gekennzeichnete Fragesatz kann also den Frageton entbehren, weil in der Sprache Übercharakterisierung gern gemieden wird. Es wird zu untersuchen sein, ob, wie ich vermute, wirklich der Frageton älter ist als die Kennzeichnung durch syntaktische Mittel und welcher Art er ist. Sollte sich herausstellen, daß der Frageton in fast allen Sprachen der Erde in der Hebung der Stimme besteht, so wäre das schon für sich bedeutsam; denn welches Resultat der Sprachwissenschaft reicht ebensoweit? Es ergäbe sich dann das weitere Problem, welchen inneren Zusammenhang die Hebung der Stimme mit der Frage als solcher hat.

Wir könnten auch ohne Frage in unserer Sprache auskommen. Jede Frage läßt sich auch anders wenden. Statt zu fragen: *verreist du morgen?* kann ich sagen: *nenne mir den Tag deiner Abreise*, und statt: *verreist du?* kann ich sagen: *entweder bleibst du hier, oder du reist weg, gib Auskunft*. Statt zu fragen: *verreist du?* kann ich auch mit der Behauptung: *du verreist also* aus der Zustimmung oder dem Widerspruch das, was ich wissen will, herausbekommen. Obwohl die Frage entbehrlich wäre, besitzen doch die meisten Sprachen ausgebildete Fragesätze. Und wenn es vielleicht in manchen Sprachen keine ausgesprochenen Fragesätze gibt, so haben doch auch sie Ausdrucksweisen, die der Hörer ohne weiteres als Fragen auffaßt. Es dürfte wohl keine menschliche Sprache geben, in der man nicht fragen kann. Die Frage führt eben schneller und sicherer zum Ziel als Umgehungen der Frage, wie ich sie oben vorgelegt habe. Die Frage ist eine Leistung der menschlichen Sprache, die das Tier ebensowenig besitzt wie die Darstellung.

Daß die Frage eine besondere Leistung der Sprache ist, hat man bisher nicht immer zugeben wollen. Nach Bühler kennt die Sprache nur drei Leistungen: Kundgabe, Auslösung und Darstellung oder, wie er jetzt sagt: Ausdruck, Appell und Darstellung. Bühler hat recht, wenn er hervorhebt, daß in der sprachlich formulierten Frage teils Kundgabe teils Auslösung teils Darstellung steckt. Aber, was er IJ VI 17 über die Frage sagt, ist nicht

richtig. Zweifellos kann der Aussagesatz einen Sachverhalt darstellen und eine Überzeugung kundgeben, und zweifellos gibt es Sachverhaltsfragen und Überzeugungsfragen. Aber Sachverhaltsfragen und Überzeugungsfragen bleiben Fragen; in der Sachverhaltsfrage wird der Sachverhalt nicht dargestellt, sondern gefragt, und in der Überzeugungsfrage wird die Überzeugung nicht kundgegeben, sondern gefragt. Die Frage ist und bleibt eine besondere Leistung neben Kundgabe, Auslösung und Darstellung. Hinter der Kundgabe steht besonders das Fühlen des Sprechers, hinter der Auslösung besonders sein Wollen, hinter der Darstellung besonders sein Denken, und was steht hinter der Frage? Die Frage gibt nicht, wie die drei anderen Leistungen, in erster Linie etwas von den eigenen Seelenvorgängen des Sprechers, sondern erwartet etwas von den Seelenvorgängen, dem Fühlen, Wollen und Denken, des Hörers; sie offenbart ihm, daß der Sprecher zur Aufnahme einer Kundgabe, einer Auslösung oder einer Darstellung bereit ist. Darstellung und Frage sind die beiden höheren Leistungen der Sprache, und die Frage ist von diesen beiden wieder die höhere; denn sie schafft am innigsten die Intersubjektivität, sie ermöglicht am meisten das Sprechen der Menschen untereinander. Von da aus gesehen, gewinnt das Problem, ob der Frage eine besondere Betonung an sich zukommt, eine erhöhte Bedeutung.

3) Auch bei Beurteilung der Sprachveränderungen ist es wichtig, daß man die Sprache als ein Sinngebilde auffaßt. Die Sprache ändert sich nur dann, wenn unter gewissen Bedingungen gewisse Triebkräfte wirksam werden. Die Bedingungen sind von dreierlei Art; sie finden sich vor: in der Sprache als Lautsprache, in dem Menschen als einem psychophysischen Wesen und in der Umwelt im weitesten Sinn (historisch, kulturell, geographisch usw.). Mehr Bedingungen kann es nicht geben. Die Triebkräfte sind ebenfalls von dreierlei Art, sie bestehen im Fühlen, Wollen und Denken des Sprechenden; mehr kann es auch hier nicht geben. Welche von den Bedingungen spielen wohl die Hauptrolle? Selbstverständlich diejenigen, welche selbst den stärksten Veränderungen ausgesetzt sind. Die Sprache als Lautsprache kommt hier nicht in Betracht, auch schon weil die Veränderungen der Sprache auf Bedingungen und Triebkräfte hin erst untersucht werden sollen. Der Mensch als psychophysisches Wesen ist auch nicht umstürzenden Änderungen unterworfen. Wohl aber kann sich in der Umwelt manches schnell und gründlich ändern. Hier bringen die politischen, religiösen und geistigen Strömungen auch in kurzer Zeit große Umwälzungen hervor. Demnach müssen sie die größte Rolle in den Veränderungen der Sprache spielen. Nun besitzen wir eine Untersuchung, die grundsätzlich Bedingungen und Triebkräfte nach ihren Arten zu sondern bestrebt ist: das Handbuch der vergleichenden Syntax von Havers. Wenngleich ich nicht überzeugt bin, daß hierin die Bedingungen und Triebkräfte immer richtig voneinander abgetrennt sind, scheint mir doch der Umfang der einzelnen Teile recht aufschlußreich zu sein: die großen politischen, religiösen und geistigen Umwälzungen nehmen aber nicht vielleicht einen großen Raum ein, sondern verschwinden hier. Wie ist das möglich?

Versuchen wir von einer anderen Seite an unser Problem heranzukommen. In manchen Schriften wird die Geschichte einer Sprache abgehan-

delt; unter ihnen hebe ich zwei heraus, weil in ihnen ausdrücklich den Zusammenhängen zwischen den kulturellen Strömungen und den Veränderungen der Sprache nachgegangen wird: Voßlers Buch Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung und von Wartburgs *Évolution et structure de la langue française*. Wenn ich mir überlege, welche Zusammenhänge mir von den hier aufgestellten Behauptungen einleuchtend vorkommen, so stellt sich heraus, daß nur Fragen des Lexikons damit erklärt zu werden scheinen, also Bedeutungsveränderungen und Wortbildung, aber nicht solche der Laute, der Formen und der Syntax. Wie ist das zu verstehen?

Beachtet man, daß die Sprache ein Sinngebilde ist, so hat man die Antwort auf beide Fragen leicht bei der Hand. Der Sprechende gestaltet bewußt den Sinn seiner Äußerung; er muß also auf die Bedeutungen und die Wortwahl und Wortbildung achten; aber die Form seiner Äußerung ist ihm verhältnismäßig gleichgültig. Die großen kulturellen Strömungen und Umwälzungen haben stets vielerlei Umgestaltungen der Bedeutung eines Wortes und viele Neubildungen von Wörtern im Gefolge; das haben wir seit dem Weltkrieg überall beobachten können. Auf die äußere Form seiner Sprachäußerung achtet besonders, wer an der künstlerischen Gestaltung in höherem oder geringerem Grade interessiert ist. Daß auch Laute, Formen und Syntax im Gefolge jener Strömungen Veränderungen erleiden, ist recht wahrscheinlich; aber das spielt sich mehr unbeachtet und unbemerkt ab, ausgenommen den Fall, daß eine Sprachgemeinschaft gezwungen ist, eine andere Sprache anzunehmen.

(Der Vortrag enthält Ausschnitte aus dem in Vorbereitung befindlichen Buch: Die Sprache.)

M. KRETSCHMER: Prof. Hermann sagte, es sei unbeachtet geblieben, dass die Fragesätze ohne eigenes Fragewort in den meisten Sprachen der Erde eine besondere Intonation auszeichne. Ich erinnere hier daran, dass ich in dem Teil « Sprache » von Gercke-Nordens « Einleitung in die Altertumswissenschaft » und ausführlicher in einem schon gedruckten, aber noch nicht erschienenen Beitrag zur Festschrift für Trombetti den Frageton, d. h. die Nichtsenkung der Stimme am Ausgang einer Satzfrage (die Wortfrage endet mit Stimmensenkung wie der Aussagesatz) daraus erkläre, dass dieser Fragesatz ein *abgebrochener Disjunktivsatz* ist: der Frageton stellt also die Stimmlage in der Mitte eines Satzes dar. Ich habe a. a. O. die Gestaltung der Fragesätze in den meisten Sprachen der Erde untersucht, ohne natürlich Vollständigkeit anzustreben, und muss schon im voraus um Nachsicht bitten, wenn der Indogermanist auf dem Gebiet der nicht-indogermanischen Sprachen manches übersehen hat und mehrfach aus abgeleiteten Quellen schöpft. Daraus, dass die Wortfrage keinen Frageton kennt, geht hervor, dass er kein unentbehrliches Kennzeichen der Frage ist.

M. J. FORCHHAMMER: Nicht nur die afrikanischen Negersprachen, sondern auch die sehr verbreiteten ostasiatischen Sprachen haben festgelegte Tonhöhen und Tonhöhenbewegungen. Bei meiner Untersuchung der siamesischen Sprache hiess z. B. eine meiner Versuchspersonen *Tfumsai* mit Mittelton auf *Tfum*, Tiefton auf *-sa*, steigend bis zum Hochtone auf *-i*, also etwa $\smile$. Es ist nicht gut denkbar, dass in einer solchen Sprache ein Fragesatz melodisch angegeben werden kann, denn das Wort *Tfumsai* muss in allen Verbindungen, ob Behauptung oder Frage, mit der gleichen melodischen Bewegung gesprochen werden. Ich möchte darum Prof. Hermann fragen, ob eingehendere Untersuchungen in dieser Hinsicht bei derart melodisch festgelegten Sprachen vorgenommen worden sind.

M. KURYŁOWICZ: Die Frage kann in die drei Bühlerschen Funktionen der Darstellung, Kundgabe und Auslösung aufgelöst werden. Sie deckt sich, was die erste Funktion anbelangt, mit der betreffenden Aussage und besitzt dabei ein Mehr an Kundgabe (Spannung, Wissensbegierde) und Auslösung (Aufforderung zur Aussage).

M. OTTO: Das Problem, ob die Frage eine besondere Leistung der Sprache sei, liegt jenseits der Bühlerschen Kategorien. Bühler will ein *Strukturschema* der menschlichen Rede geben. Für das Schema, dass jemand über etwas zu einem anderen sagt, ist die Unterscheidung: Aussagesatz — Fragesatz etc. sekundär. Beide Probleme liegen auf verschiedenen Ebenen.

Was die Hebung des Stimmtones in der Frage betrifft, so kann der Stimmton im Fragesatz auch gesenkt werden, wenn der Fragesatz mit einem Fragewort beginnt. So ist es in den westeuropäischen Sprachen wohl allgemein der Fall. Das Problem liegt aber tiefer. Es fragt sich erstens: Ist dieses Verfahren, die Stimme zu heben oder in der Schwebe zu halten, wenn der Satz nicht abgeschlossen ist oder eine Frage darstellt, ein *allgemein* psychisches Faktum, aus dem sich ohne weiteres eine sprachliche Konvention entwickeln kann? Zweitens: Welche *psychischen* Zusammenhänge bestehen letztthin zwischen bestimmten Sinngehalten (bzw. den entsprechenden Sätzen) und bestimmten Führungen des Stimmtones? Darüber können wir vorläufig nichts sagen.

M. POS: Die Frage ist, wenn man sie ihrem logischen Sinn nach betrachtet, nur auf Grund eines Gedankens oder einer Behauptung zu verstehen. Nur steht diese Behauptung im Modus der Unsicherheit. Sie ist mit der Vermutung nahe verwandt. Die genetische Erklärung von Herrn Kretschmer trifft freilich nur zu für die Entscheidungsfrage. Bei der Ergänzungsfrage dürfte die Sache so liegen, dass das darin auftretende Fragewort ursprünglich als Indefinitum und dieses wohl als aus einem Demonstrativum entstanden zu deuten ist. Neben der vom Vortr. erwähnten negativ-affektiven Betontheit der Bedeutung von Eigen- und Völkernamen tritt erfahrungsmässig auch eine positiv-affektive auf und ein neutraler Sinn: der begrifflich-objektive.

M. HERMANN: Die Entstehung der Fragesätze erklären zu wollen, scheint mir verfrüht zu sein. Auch die Tonsprachen können einen Fragesatz durch eine besondere Intonation auszeichnen, indem die Differenz der Silbentöne bleibt, aber die Differenz zwischen den Wörtern sich ändert. Die Bühlersche Dreiteilung der Leistungen (Ausdruck, Appell, Darstellung) wird auch bei ihrer Kombination in den verschiedenen Satzarten der Sonderheit der in einer Frage liegenden Leistung nicht gerecht.

2. — COMMUNICATION DE M. H. J. POS

Les fondements de la sémantique.

Dans la sémantique les sciences physiques et celles dites morales se rencontrent et se confondent. Les faits qui en constituent le point de départ sont accessibles à l'observation physique et intérieure. Ces deux côtés ne peuvent pas manquer: ni les phénomènes auditifs et visuels ni les significations sans corps phonique ne valent.

Le point de départ de la sémantique est donc dans l'expérience. Mais elle ne saurait devenir une véritable science, si elle devait s'arrêter là. Le problème se pose de la nature du rapport qui unit le côté physique de la signification à celle même. Dans la plupart des cas, ce rapport paraît contingent: aucun lien intelligible entre le mot et sa signification. Cependant la recherche trouve un moyen pour se tirer de l'impasse où amène

la tentative de comprendre d'une façon directe ce rapport. C'est un détour qui mène au but: au lieu de comparer le mot isolé avec sa signification, on compare certains rapports des mots avec les rapports entre les significations correspondantes. Cette correspondance permet d'établir un parallélisme entre le domaine physique et sémantique. Mais ce parallélisme n'est jamais tout à fait intégral, il est croisé par des facteurs contingents. Dans le rapport *cheval* — *chevaux*, qui est parallèle au rapport *canal* — *canaux*, les mots *cheval*, *canal*, la forme du pluriel sont *contingents*: mais une fois données ces contingences, le pluriel *canaux* est *nécessaire*. Par là on voit que l'explication qui vient éclaircir la constatation des faits sémantiques, a sa base dans un rapport sémantique (le pluriel en ce cas) qui est nécessaire. Il est nécessaire, en effet, que l'idée du pluriel soit présente d'une façon quelconque dans la langue. Ainsi l'empirisme originaire qui n'admettait de significations que données dans et par des mots cède à l'idée de rapports de significations conçus en eux-mêmes; désormais la recherche sémantique sera dirigée par l'idée de tels rapports. L'étude des systèmes de mots, après avoir aidé à découvrir les systèmes sémantiques, se subordonne à ces derniers. — La signification qui est attachée au mot, ne participe pas avec lui au caractère de fait qui se constate, elle n'est pas objet de la connaissance au même titre que le mot. Quand on essaie d'en faire un objet dans le même sens, on retient le mot et la signification s'évanouit. La différence est que le mot est connu grâce à la constatation, tandis que la signification est connue par le fait qu'on la pense.

Quand on pense une signification, on remarque que c'est une unité qui a une articulation intérieure et qui n'est pas seule. En images spatiales on dira que pour la pensée la signification ne laisse pas seulement se détacher des moments à l'intérieur d'elle-même, mais qu'elle se relève en même temps d'une ambiance d'autres significations. La pensée qui préside à ce double mouvement n'accomplit jamais l'un sans l'autre. Or, ce mouvement de la pensée est au fond même de la « vie » des significations.

Les changements de mots concernent ou bien le côté physique ou le côté sémantique ou les deux. La causalité des changements phonétiques a d'autres lois que celles des changements de signification. Ces dernières ne sont pas des constatations généralisées par l'induction, mais de nature intelligible: ce sont des lois que nous comprenons vraiment à mesure qu'elles se réduisent au mouvement même de la pensée. On peut formuler un changement de signification en des termes physicalistes: le mot *a*, ayant la signification *A*, fut remplacé dès un certain moment par un mot *b*, qui prit la signification *A*, et qui jusque là avait la signification *B*. A son tour, le mot *a* a disparu ou bien il a pris la signification *C*. Impossible d'établir aucune régularité dans ce jeu de déplacements, autant qu'on traite ceux-ci comme des faits constatés, attitude qui les abandonne à la plus chaotique contingence. Cette formalisation est incapable de rendre compte du fait que nous croyons *comprendre* les transitions par le rapport qui unit les significations qui successivement se sont attachées à un même mot, p. ex. celles de « peur » et de « fuite ». Ce qui y paraît compréhensible, c'est que la pensée de « peur » par son propre mouvement et sans être influencée de dehors atteint la signification de « fuite ». Le champ des significations qui sont disposées à s'inter-

changer, est délimité par l'ensemble que la pensée d'une signification embrasse en la pensant.

Ce point de vue de la pensée comme dernier fond et des systèmes sémantiques et de leurs changements contient en lui comme spécifications les explications biologiques, psychologiques et sociologiques des changements de signification, tout en les dépassant. Il est vrai que bon nombre de significations ne sont pas intelligibles en dehors de la structure de la vie humaine et de l'expérience que nous en avons. Cependant l'explication anthropologique et pragmatique p. ex., quand elle veut être universelle, fait tort au rôle de la pensée dans le langage puisqu'elle considère celle-ci comme une sorte d'épiphénomène qui se serait enté sur une activité antérieure que l'homme aurait eue en commun avec les animaux. Max Muller a supposé que le langage aurait débuté par une racine signifiait: creuser. A notre opinion, le fondement de la signification de creuser est tout à fait différent de l'activité même de creuser: sans cela, certains animaux devraient connaître ce mot. Les points de vue anthropologique, psychologique etc., sans constituer le fond même de l'explication sémantique, dérivent de ce fond — qui n'est autre chose que la pensée — et sont indispensables pour la recherche qui tâche de comprendre les faits par l'élimination du contingent. Inversement, entre la constatation du pur contingent et le pur intelligible l'intermédiaire de l'explication par les circonstances est inévitable et fécond. Mais la pensée aura toujours pour but de réduire le changement constaté à un rapport intelligible qui en contenait le schéma d'avance. Ce rapport s'établira, non pas par la voie d'une constatation extérieure, mais par un effort de la pensée, laquelle, se repliant sur elle-même, saisira a priori l'acte dans lequel se constitue la transition d'une signification à une autre. Cet acte n'est que la suite de celui qui produit la signification. La pensée n'est pas seulement le fond de toute constatation sémantique, elle l'est aussi, sinon davantage, du changement de signification et de son explication. Insistons sur le rapport de ces deux.

Si la pensée d'une signification contient un ensemble de moments, qui s'en distinguent comme les propriétés de la substance, il est évident que chaque élément de cet ensemble, grâce à sa cohésion intime avec les autres, représente dans un sens et les autres et l'ensemble. Une certaine disposition mentale suffira pour que le mot d'un élément soit mis à la place d'un autre. Pareille disposition est donnée par l'usage ordinaire de la langue. Les applications des mots y sont trop hâtives, l'attention des sujets parlants est trop intéressée pour permettre de distinguer tout le temps les éléments de la signification et entre eux et de l'ensemble. Quand une signification change involontairement, cela est dû à une sorte de défaillance nécessaire de l'esprit. Mais tout en étant involontaire le changement ne se fait aveuglément. L'impulsion qui préside au changement, aveugle en elle-même, se trouve toujours déterminée dans sa direction par l'ensemble d'éléments qui sont contenus dans la signification en question. Lequel de ces éléments ira prendre la place de l'autre, c'est affaire de contingence; mais ce qui empêche le changement d'être arbitraire, c'est qu'il se fera au dedans d'une limite qui est tracée par la structure de la signification.

La pensée considérée comme réalité fondamentale ne peut pas être

conçue en dehors des facteurs psychologiques qui déterminent le processus sémantique. La considération « logique » des faits de signification exige le rétablissement du lien, rompu par la psychologie des associations et celle du vécu, entre la pensée et la réalité mentale entière. Cette réhabilitation de la pensée n'évitera le reproche d'intellectualisme que quand on ne laisse pas coïncider la réalité psychique avec le contenu de la conscience. Si la signification d'un mot était limitée à ce qui remplit la conscience aux moments de son application, il serait impossible de comprendre ni la constance ni le changement dans ce mot. En considérant les faits sémantiques, on est amené à poser que la conscience est le côté de la réalité psychique qui trouble la signification et devient cause du changement, tandis que c'est le côté non-conscient qui assure la stabilité logique de la signification et qui en est le fidèle gardien. En effet, dans l'application d'un mot, qui suppose une activité plus ou moins volontaire, il arrive nécessairement que ce à quoi et la situation dans laquelle on applique le mot l'emporte sur la signification même, qui, tout en étant la base de l'application, n'en est pas moins sujette à être influencée par l'activité consciente. C'est donc la signification appliquée qui est parfois vague et non pas la signification non-consciente.

Certains changements de significations s'expliquent aisément, une fois qu'on accepte la logicité inconsciente de la signification. Un mot aura une signification particulière, c. à d. de la chose qu'il nomme il n'en existe qu'une seule. L'unicité de cette chose est présente à la conscience chaque fois que le mot est usité. Cette unité est exclusive: elle exclut la multiplicité, sans s'en rendre compte. Cependant, pour la *pensée*, unicité et multiplicité sont inséparables, l'une étant posée avec l'autre. Pour la conscience, l'unicité est l'absence de la multiplicité, le particulier est l'absence du général. Ici la vérité est le privilège de l'inconscient. Car la conscience paraît croire à l'unicité comme telle, et elle se trompe. Car voilà que tel nom propre, véritable symbole linguistique de l'unicité, tourne en nom appellatif, changement pourtant exclu par la valeur qu'attache à ce mot la conscience! Toutefois ce changement n'a rien de contingent quand on considère l'unité logique du particulier et du général, qui n'est pas un fait de conscience. Le changement invers, la pars pro toto et maintes autres sortes de changements de signification s'expliquent également par l'acceptation de la pensée pure et inconsciente qui préside aux actes significatifs.

M. WEISGERBER: Viele der aus dem Vortrag sich ergebenden Fragen werden klarer, wenn man die mit den Begriffen *signification*, *changement de signification*, *sémantique* gegebenen Probleme durchschaut. Nicht ohne Grund hat man in der deutschen Sprachforschung die entsprechenden Begriffe (und Termini) *Bedeutung*, *Bedeutungswandel*, *Bedeutungslehre* kritisiert und weitgehend ausgeschaltet; es äussert sich darin die Erkenntnis, dass es von der Betrachtungsweise der Bedeutungslehre aus keinen Zugang zur eigengesetzlichen Erforschung der Sprachinhalte gibt. An ihre Stelle tritt die Wortfeldforschung, in der losgelöst von der Vorherrschaft der lautlichen Seite des Wortes und mit soziologischen Denkmitteln die Veränderungen der Sprachinhalte von ihrer richtigen Grundlage ausgeforscht werden.

M. TERRACINI: Quel rôle M. Pos réserve-t-il à l'élément sociologique dans le mouvement sémantique?

M. BELIĆ: Nous, les linguistes, approuvons pleinement l'idée fondamentale de M. Pos que le rapport entre les significations est le fondement même de la sphère sémantique. M. Pos voudrait étudier cette sphère, en faisant une transposition logique des faits linguistiques; on pourrait faire inversement une transposition linguistique des catégories données par M. Pos. Et je suis sûr que ces deux transpositions, si elles sont bien faites, aboutiront aux mêmes résultats, ce qui est la preuve certaine qu'elles sont bien conduites toutes les deux. On peut se réjouir de la clarté de la pensée de M. Pos et de son admirable virtuosité de manier d'une main tellement sûre ces rapports très fins et très souples. L'exposé de M. Pos nous rappelle un des exposés psychologiques et philosophiques de M. Cassirer (le langage et le monde des objets) donnant une aussi juste que profonde idée du contenu des représentations des objets.

M. Pos: antwortet, dass nach ihm der Bedeutungswandel kein Irrweg der Sprachwissenschaft ist, insofern die Tatsachen, die vorliegen, eben die an den Wörtern der Sprache auftretenden Abwandlungen der Bedeutung sind. Ein Irrweg wäre es, bei diesen Tatsachen stehen zu bleiben und nicht zu ihrem letzten Grund vorzudringen. Die soziologische Erklärung ist neben der psychologischen und anderen fruchtbar anzuwenden, nur erreicht sie deswegen nicht den letzten Grund des Bedeutungswandels, weil sie die Bedeutung als einen von aussen her beeinflussten Gegenstand, d. h. als Objekt auffasst. Nur die Selbstauffassung des Gedankens (pensée) in der Bedeutung macht diese und ihre Wandlungen vollkommen verständlich. Wenn man bei «sprachlichen Feldern» stehen bleibt, so erreicht man nicht die apriorischen Grundlagen des in den Bedeutungen sich selbst mit Inhalt erfüllenden Denkens.

La linguistique a le droit de se limiter aux faits linguistiques, cependant les faits sémantiques ne sauraient être éclaircis à moins de remonter de la langue à la pensée qui en est l'origine.

3. — COMMUNICATION DE M. JOST TRIER

Über die Erforschung des menschenkundlichen Wortschatzes.

Der Wortschatz einer Sprache ist wie ein Haus. Es gibt Hausteile von großer Beharrsamkeit. Durch die Jahrtausende bleiben Stellen wie «fünf» oder «Vater» merkwürdig fest. Andere erregen Erstaunen durch ihre Wandlungen in der Zeit, durch ihre Verschiedenheiten im Raum. Das Begriffspaar «groß/klein» oder das Paar «rechts/links» gehören zu diesen wandelbaren Teilen des Wortschatzhauses. Sie sind unersättliche Verbraucher immer neuen Wortstoffes. Aber auch ein Bereich wie derjenige, der im Neuhochdeutschen mit den Worten *Kunst/Wissenschaft/Bildung* umrissen und aufgeschlossen wird, gehört zu den Hausteilen stärkster geschichtlicher Veränderung und damit zwischenvölkischer Verschiedenheit. Die zeitlichen Veränderungen und völkischen Verschiedenheiten sind jedoch von zweierlei streng zu trennenden, sehr verschiedengewichtigen Gattungen. Veränderungen wie sie sich in den Gegensatzgefügen «groß/klein» oder «rechts/links» abgespielt haben, ersetzen an einer Stelle des Hauses einen Stein durch einen anderen, einen Balken durch einen anderen, die Stellen selbst aber, ihre gegenseitige Lagerung und ihre Bedeutsamkeit für das Haus bleiben sich trotz aller stofflichen Neuerung gleich. Wenn der Übergang von *michel* zu *groß*, von *zese* zu *rechts* einmal vollzogen ist, dann ist alles wieder beim alten, die Sprache sagt nichts neues an diesen Stellen.

Es ist für den Inhalt, den die Sprachen hier ihren Sprachgenossen bereitstellen, gleichgültig, ob es *dexter* und *sinister*, *droit* und *gauche* oder *rechts* und *links* heißt. Wäre es überall so, dann gäbe es längst eine künstliche Weltsprache. Betrachtet der Sprachforscher solche Art von Veränderungen, dann gilt seine Aufmerksamkeit dem Vorgang der Veränderung selbst; er fragt sich, wie es zu Wandlungen kommen kann, deren Ergebnis geistig alles beim alten läßt.

Solchen äußerlichen, nur die Steine und Balken ersetzenden, aber nicht die Lage der Stellen und damit die Gestalt des Baus verändernden Ereignissen stehn andere gegenüber, in denen nicht Steine an unangetastet bleibenden Stellen ersetzt, sondern in denen Teile des Gebäudes umgebaut werden. Solche Art von Ereignissen ist es, die sich im Bereich « Kunst/Wissenschaft/Bildung » abgespielt haben oder in dem Bereich, welcher neuhochdeutsch durch *weise*, *klug*, *gescheit*, *begabt*, *intelligent*, *schlau*, *gerissen*, *listig*, mittelhochdeutsch durch *wise*, *witsec*, *sinnec*, *bescheiden*, *listec*, *kundec*, *karc* aufgeschlossen wird. Hier gibt es keinen Ersatz eines Steines durch einen anderen, hier gibt es keine Vorgänger und Nachfolger in dem Sinne, in dem *zese* der Vorgänger von *rechts*, *groß* der Nachfolger von *michel* ist. Hier wäre die Stelle nicht wiederzufinden, an der das neue Wort eingesetzt wurde, weil die Stelle im allgemeinen Umbau gar nicht das geblieben ist was sie war. Die Aufmerksamkeit des Sprachforschers gipfelt hier nicht in der Frage: warum sind alte Steine durch neue ersetzt, sondern in der Frage: wie unterscheidet sich das neue Baugesüge als Gefüge, d. h. geistig, von dem alten, welche neuen Sprachinhalte schließt die Sprache ihren Genossen auf? In einem tiefer dringenden Sinne werden wir nur solche Bereiche als Bereiche der Veränderlichkeit ansprechen, in denen bauliche, d. h. geistige Veränderungen vor sich gehen, und « rechts/links » und « groß/klein » werden wir trotz ihres unersättlichen Verbrauchs von Wortstoff den — wenn auch nicht stofflich, so doch geistig — beherrschten Bereichen zurechnen. Daß es ein Stück höheren menschenkundlichen Wortschatzes ist, an dem wir uns die Gattung der in einem bautümlichen und geistigen Sinne veränderlichen Wortschatzbereiche verdeutlichen, das ist kein Zufall. Daß alles Menschenkundliche in einem besonderen Sinne dem Bereich der Umbauten angehört, liegt in dem innigen Verhältnis begründet, das zwischen dem Menschenkundlichen und der Geschichte waltet. Überall da, wo wahrhaft Geschichte ist und nicht nur ein Ablauf von Geschehnissen in der Zeit, überall da handelt es sich um Änderungen im Selbstverständnis des Menschen.

Wie aber das Bild des Menschen aussieht, darüber kann das einzelne Wort nichts aussagen, sondern nur das gefügehafte Miteinandersein aller Worte, die den Bereich der Menschenkunde sprachlich aufbauen. Dieses Ganze ist nicht aus den Teilen zusammengesetzt, sondern die Teile ergliedern sich aus dem Ganzen und seinem gefügehafte Aufbau. Es war Saussures große Leistung, diesen Humboldtischen Gedanken von der durchgehenden Gliedertheit alles Sprachlichen zu erneuern, ihn aus der Ebene des halb Dichterisch-Ahnungsvollen, auf der er bei Humboldt lebt, in die *clarté* und harte Begrifflichkeit seiner Sprache zu heben und unsre Aufmerksamkeit auf das inhaltschaffende Miteinandersein der Worte im

Wortschatz zu lenken. Aber in einem, dem wichtigsten, dem eigentlich geschichtlichen Punkt können wir Saussure nicht folgen. Gepackt vom Kernrätsel der Sprache, daß sie nämlich in jedem Augenblick ein seiendes und Weltaufschluß leistendes Gefüge und dabei dennoch ständigem Wechsel unterworfen ist, hatte Saussure einen Ausweg gesucht, der ein Ausweg der Verzweiflung war. Ich meine jene harte Trennung des Seins vom Werden, die so weit geht, daß er zwei Arten von Sprachbetrachtung forderte. Am Wortschatz der Menschenkunde muß sich zeigen lassen, daß das gefügehafte Miteinandersein nicht nur zum ruhenden und leistenden Sein der sprachlichen Wagerechten gehört, während in der Senkrechten des Werdens alles nur an den Einzelworten sich vollziehe, sondern daß auch im Werden stets das Ganze als Ganzes, das Gefüge als solches im Flusse ist, und daß alles Geschehen am Einzelwort in der Senkrechten des Werdens nur einzelwortliche Erscheinungsweise eines auf das Gefüge als solches gerichteten umfassenden Umbaus ist.

Ich wähle den Wortschatz im Bereich der dem Menschen wesensmäßig mitgegebenen Geisteskräfte. Zu Beginn treffen wir unsre Sprache an, wie sie grade in mächtigen Umbildungsvorgängen ringt. Drei altererbte Worte finden wir, das indogermanische *witzi*, das urgermanische *list*, das deutsche *sin*, die unter sich und mit einigen gelehrten Neubildungen um eine innere Erneuerung des begriffsetzenden Gefüges im Sinnbereich der wesensmäßig dem Menschen zukommenden Geisteskräfte ringen. *list* steht außerhalb; wir brauchen es aber, weil wir sonst *witzi* nicht verstehen. *list* ist etwas, was man sich angeeignet hat, was man gelernt hat. Man ist einer Spur gefolgt und nun kennt man sich aus. *list* ist ein Haben und Gehabtes und zugleich das Tun, das aus dem Haben folgt. Es ist nicht selbst die Kraft, welche da hat. Es ist ein erworbenes Sichauskennen in drei bevorzugten Lebensgebieten: in Kampf und Krieg, im Umgang mit den übermenschlichen Gewalten und im Handwerk des Erzarbeiters. Wissen, wie man dem Feind begegnet, Wissen, wie man den Gott anspricht, Wissen, wie man das Erz zum Schwerte zwingt, das ist *list*.

Daß der Inhalt dieses urgermanischen *list* seit jener Zeit für die Schicksale von *witzi* mitbestimmend ist, das liegt daran, daß überhaupt erst in urgermanischer Zeit aus noch älteren Vorzuständen heraus die habende und wirkende Kraft sich begrifflich loslöst von dem Gehalt des Gehabten und Gewußten. Das Wort, welches kennzeichnend ist für das Noch-in-einanderhängen der habenden und wirkenden Kraft und der gehabten und gewußten Gehalte ist das aus indogermanischer Zeit ererbte *witzi*. *witzi* hat das mit *list* gemein, daß es auch Hinweise auf Gehabtes, auf Gehaltliches in sich enthält. *witzi*, besonders wenn es in der Mehrzahl gebraucht wird, heißt oft Einfall, Einfälle, Gedanken, auch solche, die von einem Menschen auf den andern übergehen können, also Lehren, Wissensinhalte, und steht dann *list* sehr nahe. Andererseits aber ist *witzi* die innere Anlage, die dem Menschen mitgegebene natürliche Möglichkeit, daß er Einfälle und Gedanken haben kann. *witzi* ist ein Urwort des Verstandesbereiches und empfängt seinen Sinn aus einer Schicht des Denkens, in welcher die geistige Kraft sich vorzugsweise im Erlebnis des Einfällehabens sieht. *witzi* ist etwas wesentlich Mengenhaftes, etwas, in dem viel und vielerlei drin ist, in dem

viel Nützliches griffbereit zur Hand liegt, wenn man es braucht. Wer so ausgestattet ist, kann von sich sagen, daß er *witzi* habe, und zwar sowohl in der Einzahl wie in der Mehrzahl. *witzi* meint den Verstand als einen Ort, in dem eine Menge von Einfällen und Gedanken und Wissensinhalten sich bisher verwirklicht hat und möglicherweise weiterhin verwirklichen wird, so zwar, daß dieser Ort von der versammelten Menge der geschehenen und möglichen Einfälle begrifflich nicht getrennt ist. Wenn nun in urgermanischer Zeit *list* heraufkommt mit seinem Hinzielen auf das Gehaltliche, auf das Gehabte, Gekonnte, Gewußte, mit seinem Absehen von dem Ort, an dem alles dies Gehaltliche sich vollzieht und versammelt, wie müssen sich dann *list* und *witzi* auseinandersetzen? Das ist die Frage.

Aber schon wenn ich die Frage so forme, wie ich das eben getan habe, mache ich grade jenen Fehler mit, den ich vermeiden wollte, nämlich den, den Raum der Auseinandersetzungen in der Wagerechten abzutrennen vom Raum des Werdens in der Senkrechten. Es ist nicht so, daß im Urgermanischen das Wort *list* aufkommt und sich nun, nachdem es einmal da ist, mit dem älteren *witzi* auf diese oder jene Art zu einem beruhigten Miteinander vergleicht, sondern es ist so, daß schon das Werden, schon die Bildung dieses urgermanischen *list* ganz unter dem Schatten des älteren *witzi* vor sich geht. Jeder Schritt dieses Werdens wird von dem schon vorhandenen Inhalt von *witzi* auf das Nachhaltigste beeinflusst, das Neue wird schon unter Einfluß des Alten. Aber auch das Alte bleibt nicht das was es war, es ändert sich gleichzeitig mit dem Aufstreben des Neuen. Nur darf das eine nicht als Folge des andern verstanden werden. Wir dürfen hier nicht in der Weise der Bedeutungsgeschichte vom einzelnen Wort ausgehen, dürfen uns auch nicht begnügen, den sogenannten Wirkungen nachzugehen, die das Geschehen am Einzelwort auf die Umgebung dieses einzelnen Wortes angeblich ausübt, sondern wir müssen uns klar machen, daß es sich hier um einen Gesamtvorgang im ganzen Felde handelt, und daß das, was am einzelnen Wort zu beobachten ist (gleichgültig ob es das alte oder das neue Wort ist), nur einzelwortliche Erscheinungsweise eines umfassenden Umgliederungsvorganges ist. Was ich vom einzelnen Worte her, insbesondere von der Bedeutungsgeschichte des einzelnen Wortes her zu sehen bekomme, ist nur ein Spiegelbild und Schattenspiel der sprachgeschichtlichen Wirklichkeit. Diese Wirklichkeit besteht darin, daß die Gehaltsbestandteile von *witzi* sich nach *list* hin verschieben, daß *witzi* sich künftig mehr und mehr auf den Ort des Habens und auf die Kraft, die dort wirkt, einschränkt, und daß diese Kraft und dieser Ort damit zuerst als etwas besonderes und eigenes bemerkt werden. Dieser wirklich geschichtliche, weil inhaltliche Umbau am Haus des Wortschatzes folgt aus dem rein geistigen in urgermanischer Zeit sich herausbildenden Bedürfnis, zwischen dem Ort und der Kraft auf der einen, den Gehalten auf der anderen Seite zu scheiden. *witzi* spaltet sich gleichsam auf und entläßt in der Neubildung *list* einen Teil seiner bisherigen Inhaltsbestände aus sich. Nach vollzogener Änderung stellt die Sprache ihren Genossen neue Inhalte bereit. Das ist etwas ganz anderes als der Ersatz von *micel* durch *groß* oder dergleichen. Die Aufmerksamkeit des Sprachforschers ist auf den neuen Zustand in seiner geistigen Unterschiedlichkeit gegenüber dem alten Zustand gerichtet,

nicht nur auf die Änderung als Vorgang. Solche Ereignisse müssen wir aus dem nicht wägenden und nicht wertenden Sammelbegriff der « Sprachgeschichte » als etwas besonderes, nämlich als das eigentlich Geschichtliche sondernd herausnehmen und eigenen Betrachtungswegen zuführen.

Vom urgermanischen unterscheidet sich das deutsche Gefüge dadurch, daß außer *witzi* und *list* nun auch *sin* da ist. Im Schwerpunkt von *sin* ruht der Gedanke der gerichteten Aufmerksamkeit. In *sin* ist stets ein Wollen und Zielen lebendig. Es lebt eine Kraft der Hervorbringung in ihm, die weder bei *list* noch bei *witzi* anzutreffen war. In *sin* steckt nichts von dem Mengenmäßigen, das in *witzi* so vordringlich war, *sin* ist auch kein behälterartiger Ort, in welchem sich die Mengen der Einfälle und Gedanken verwirklichen, es meint auch nicht die Ansammlung der Gehalte, sondern es ist die Kraft selbst, die in ihrer aus der Tiefe kommenden Spannung alles Gehaltliche erst ermöglicht. Und auch hier steht schon der Akt der Schöpfung des neuen Wortes ganz im Schatten der beiden alten Worte *list* und *witzi*, wie umgekehrt *witzi* schon bei der Entstehung von *sin* sich inhaltlich ändert, nicht als Folge und Wirkung, sondern als Teil des Gesamtvorgangs, von dem die Entstehung von *sin* ihrerseits nur ein Stück ist. Daß das neue Wort entsteht, folgt einem geistigen Bedürfnis zum Um- und Neubau des ganzen Gefüges, und was sich in der Entstehung von *sin* und in der Inhaltsänderung von *witzi* vollzieht, sind wiederum einzelwortliche Erscheinungsweisen des umfassenden Umgliederungsvorgangs. Wie im Mitdasein von *list* das Orthafte, das Behälterhafte von *witzi* sich verselbständigte gegenüber dem Gehaltlichen der Einfälle, Gedanken und Wissensbestände, die sich an diesem Orte abspielen und vorfinden, so wird nun in der Entstehung von *sin* die Kraft begrifflich verselbständigt, die an jenem *witzi*-Orte wirksam war. *witzi* ist künftig der Ort des Habens, und *sin* ist die Spannkraft, die an diesem Orte wirkt.

So überlappen sich die drei und streben doch zu andern Teilen auseinander. In der Überlappungsstelle von *sin* und *witzi* liegt das, was für die ganze zukünftige Geschichte dieses sprachlichen Feldes das wichtigste ist, nämlich jenes etwas, das, wenn man es mit *sin* zu fassen suchte, sich als strebend gespannte Kraft, wenn man es mit *witzi* benannte, als Stätte mengenhaft gehabter Gedanken und erst insofern als Möglichkeit, solche zu haben, darbot. Es ist dies die Stelle, auf welche nun in frühdeutscher Zeit die erste Berührung mit den hochentwickelten lateinischen Wörtern *ratio* und *intellectus* einwirkt. Freilich, mit keinem der beiden einzelnen Wörter *witzi* oder *sin* war das ganz zu fassen, was im *ratio*-Begriff des Lateinischen lebendig war. Aber wegen der beschriebenen gegenseitigen Lagerung mußte das gefügehafte Bestehen einer *ratio*-verwandten Stelle im Wortschatz den Sprachgenossen deutlich sein. Und man hatte auch ein Mittel, diese Stelle in ihrer eingegrenzten Besonderheit zu benennen, nämlich die Kopplung *sin enti witzi*. Diese Kopplung ist zwar erst später bezeugt, in ihrer tiefen Volkstümlichkeit aber dürfen wir sie als alt voraussetzen. Sie meint nicht eine Häufung der beiderseitigen Gesamtinhalte von *sin* und *witzi* auch außerhalb der Überlappungsstelle, sondern sie zielt auf jene den beiden Wörtern gemeinsame Stelle. *sin enti witzi* — das bezeichnete die schaffende Mitte der geistigen Kräfte, den Ausstrahlungsherd alles Vernünftigen und

Geistigen. Wenn man die Kopplung brauchte, dann konnte und wollte man absehen von der richtungshaften Besonderheit und von den sinnlichen Beständen in *sin* und von der behälterartigen Besonderheit und dem orthaften Wesen von *witzi* und eben das nennen, was diesseits des Auseinandergehens beiden gemeinsam ist. So ist die Einwirkung der lateinischen *ratio* vorbereitet, die seit karlingischer Klosterzeit die Überlappungsstelle von *sin* und *witzi* mit ihren Inhalten auffüllt. Es geschieht nun zum ersten Mal, daß Nachbildungen fremder Wörter und ein ganz unter dem Einfluß von *ratio* stehendes Wort in unserm Bereich Eingang finden, *firstantnissi*, *fernunest*, *reda*. Sie zielen scharf auf die Überlappungsstelle von *witzi* und *sin*, meinen diese aber schon mit den neuen Füllungen, die sie von der lateinischen *ratio* her empfangen hat, und sie bringen gegenüber dem bisherigen Zustand den Vorteil, daß man jene Stelle nicht mehr mit einer Kopplung benennen muß, sondern nun eigene einheitliche Wörter zur Verfügung hat; freilich in den verschiedenen Klöstern und Übersetzungswerkstätten verschiedene Wörter. Daß es drei sind, bedeutet keinen inneren Reichtum, sondern auf lange hinaus mehr eine Verwirrung. Sie dringen auch nicht durch alle Schichten der Sprache. Jahrhundertlang sind sie auf das gelehrte Schrifttum beschränkt, derart, daß man etwa im 12. Jahrhundert *vernunst*-Texte und *witze*-Texte zu unterscheiden hat. Alle weltliche Dichtung kommt bis in das späte Mittelalter ohne die neuen Wörter aus, bis dann im Übergang zur Neuzeit geistliche und weltliche Ströme ineinanderfließen und ganz neue Gefügegliederungen entstehen. Dem kann ich hier nicht mehr nachgehen, insbesondere muß ich die sehr fesselnde Frage, wann zuerst *Verstand* und *Vernunft* wirklich gefügebildend zueinander-treten, an dieser Stelle unbeantwortet lassen.

Auch in allen anderen Stücken habe ich nur Andeutungen geben können. Was ich habe zeigen wollen, ist kurz dies: Es gibt eine Rangordnung der Ereignisse am Wortschatz. Nur diejenigen Veränderungen haben Anspruch auf den Rang des wahrhaft Geschichtlichen, in denen den Sprachgenossen neue Wirklichkeitsbestände, andere Gliederungen des Seins sichtbar gemacht werden, mit denen und unter deren bestimmender Macht sie leben dürfen und leben müssen, bis neue Geschehnisse gleichen Ranges ihnen neue Bilder des Seins eröffnen. Solche Ereignisse haben ihr Wesen in der Umgliederung des begriffschaffenden Wortschatzgefüges. Die Geschehnisse im Wortschatz der Menschenkunde gehören in diesen Rang. Was hier geschieht ist einmalig und nicht in jedem Zeitpunkt möglich, d. h. es ist geschichtlich, und zwar deshalb, weil es geistigen und nicht allzeit möglichen seelischen Antrieben entstammt. Solche Geschehnisse sind nicht von der Bezeichnungsgeschichte und nicht von der Bedeutungsgeschichte her zu fassen. Von der Bezeichnungsgeschichte nicht, weil das, was hier bezeichnet wird, selbst gar nicht gleich bleibt; und von der Bedeutungsgeschichte nicht, weil diese nicht die Wirklichkeit des sprachlichen Geschehens am Gefüge zu Gesicht bekommt, sondern nur sein Schattenspiel am einzelnen Wort abzulesen versucht. So muß auch eine geschichtliche Betrachtung sich auf das Feld als ganzes richten (s. Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung 10, 1934, 428—449).

M. WEISGERBER: begrüsst die Ausführungen des Vortragenden besonders auch deshalb, weil hier an einem klaren Beispiel zu sehen ist, dass der Übergang von der Bedeutungslehre zur Wortfeldforschung nicht lediglich ein terminologischer Wechsel ist; es äussert sich vielmehr darin das Bemühen, die Wortinhalte nicht mit den Massstäben der lautlichen Wortformen zu messen, sondern endlich die Erscheinungen der sprachlichen Begriffsbildung von ihrem Wesenskern aus zu verstehen.

M. BELIĆ: Herr Trier hat uns mit Klarheit gezeigt, wie das Gesamtgefüge eines Teilbereiches (Feldes) auf die Veränderungen von den Bedeutungen aller Mitglieder dieses Ganzen wirken kann. Die Beispiele des Wortschatzes, die er aus verschiedenen Epochen der deutschen Sprache angeführt hat, haben wirklich dargetan, dass die einzelnen Bedeutungsveränderungen einer Sprache nur im Zusammenhange mit dem Wesen der Sprachzustände eruiert werden können, welches Wesen zuerst in seiner Totalität festgestellt sein muss.

Vendredi, 28 août, 13 h. 30—16 h. 30.

Président: Le P. J. VAN GINNEKEN.

Secrétaire: M^{lle} CHRISTINE MOHRMANN.

1. — COMMUNICATION DE M. JAN MUKAŘOVSKÝ

La dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue.

I.

La communication présente a pour but de délimiter par rapport aux autres espèces de dénomination la dénomination poétique. Sous ce terme, nous comprenons toute dénomination paraissant dans un texte à fonction esthétique dominante, non seulement la dénomination figurée, puisque d'une part la dénomination figurée dépasse largement les limites de la poésie, et cela non seulement sous forme d'image pétrifiée, mais aussi comme image fraîchement créée (cf. l'image émotionnelle), et que d'autre part la dénomination figurée n'est pas la seule possible dans une œuvre poétique: on trouve même des écoles poétiques bornant son usage au minimum.

Quelle est donc la qualité caractéristique distinguant la dénomination poétique de la dénomination communicative si ce n'est le caractère figuratif? On a déjà suffisamment prouvé que le caractère spécifique de la langue poétique ne réside pas dans la « plasticité »: une dénomination poétique peut très bien ne pas intentionner l'évocation d'une image distincte. De même serait-il faux de citer la « nouveauté » comme qualité essentielle de la dénomination poétique, puisqu'il n'est pas rare de trouver des poètes ou même des écoles poétiques entières aimant à employer des dénominations traditionnelles, parfois « poétiques », parfois même appartenant au lexique du langage courant.

Le caractère spécifique de la dénomination poétique est donc à trouver; pour point de départ de notre recherche nous prendrons une locution quelconque, de préférence une locution qui, grâce à son indifférence sémantique, puisse être interprétée alternativement comme faisant partie d'une

manifestation linguistique communicative et comme fragment emprunté à un texte poétique supposé. Telle est p. ex. la phrase « La nuit tombe » que, spontanément, on perçoit comme communication, mais qui, avec un changement de direction de l'attitude sémantique, peut — sans grande difficulté — être interprétée comme citation poétique, empruntée à un texte imaginaire. Dans chacun de ces deux cas, cette phrase prendra un aspect sémantique différent. Prise pour communication, elle attirera l'attention du sujet récepteur sur le rapport entre la dénomination et la réalité visée. En l'entendant, on se posera, si cela devient nécessaire, la question de sa valeur documentaire, de son rapport avec la réalité; on se demandera: le jour baisse-t-il vraiment? ou cette affirmation est-elle une fiction? un mensonge? ou même serait-ce un exemple de grammaire sans aucune relation envers la situation actuelle? etc. La réponse à de telles questions — dont la formulation expresse n'est, évidemment, que facultative — décidera de la portée de la manifestation linguistique précitée pour une action éventuelle. L'état de choses changera complètement dès que la même phrase commencera à être perçue comme citation poétique. En ce moment, au centre de l'attention se trouvera situé son rapport sémantique avec le texte supposé; ne connaissant pas le contexte on hésitera: cette phrase doit-elle être interprétée comme commencement, comme conclusion ou comme refrain répété du texte poétique supposé? Selon la solution pour laquelle on voudra se décider, l'aspect sémantique de notre prétendue citation changera sensiblement. Si, au lieu d'une citation fictive, nous avions pris pour exemple un texte poétique complet, p. ex. un poème lyrique, nous aurions pu constater tout un groupe de rapports, reliant, les uns aux autres, les éléments (mots, phrases etc.) du contexte et déterminant, par la place qu'il occupe dans cette chaîne, le sens de chacun de ses éléments.

On peut donc dire que la dénomination poétique n'est pas, au premier rang, déterminée par son rapport à la réalité visée, mais par la manière de son encadrement dans le contexte. Par là s'explique aussi le fait connu qu'un mot ou un groupe de mots, caractéristique pour un ouvrage de poésie renommé, s'ils apparaissent dans un nouveau contexte, même communicatif, y apportent avec eux l'atmosphère sémantique de l'œuvre à laquelle ils sont associés dans la conscience linguistique de la collectivité en question.

Par l'inclusion intime de la dénomination poétique dans le contexte, il faut aussi expliquer le penchant typique — quoique non essentiel — de la langue poétique pour les dénominations figurées, et, parmi elles, surtout pour les images vivantes, non automatisées. De telles images doivent leur possibilité même à la cohésion sémantique du contexte, qui permet l'introduction d'un rapport nouveau et original entre le mot, appliqué au sens figuré, et une réalité que ce mot ne signifie pas d'habitude; c'est le contexte qui suggère au lecteur la signification attribuée au mot par la décision individuelle et unique du poète (Tomaševskij). On peut même aller jusqu'à affirmer que tous les procédés stylistiques de la poésie, ainsi p. ex. les divers moyens phoniques, provoquant des réactions sémantiques mutuelles entre les mots qu'ils relient, sont au service de cette tendance essentielle de la poésie qui est de déterminer la dénomination surtout par son enchaînement dans le contexte (Tynjanov).

Il y a donc, dans la poésie, en opposition avec la langue communicative, un renversement de la hiérarchie des rapports: là, l'attention se concentre surtout sur le rapport, important du point de vue pratique, entre la dénomination et la réalité, tandis que ici c'est la relation entre la dénomination et le contexte encadrant qui ressort au premier plan. Ce n'est pas dire que la dénomination communicative soit absolument exempte de l'influence du contexte ou que, d'autre part, la dénomination poétique soit privée de tout contact avec la réalité; il ne s'agit, pour ainsi dire, que d'un déplacement du centre de gravité. Quant à la dénomination poétique, l'affaiblissement de son rapport immédiat avec la réalité en fait un procédé artistique; cela veut dire que la dénomination poétique n'est pas évaluée selon son adaptation à une destination extralinguistique, mais par rapport au rôle qui lui incombe dans l'organisation de l'unité sémantique de l'œuvre.

II.

Il est temps maintenant que — avant de pousser plus loin notre analyse de la dénomination poétique — nous rappelions le schème bien connu des fonctions fondamentales du signe linguistique, tracé à plusieurs reprises par M. Karl Bühler, dernièrement dans sa « Sprachtheorie ». D'après lui, il y a trois fonctions inhérentes à la nature même de la langue, et qui sont: représentation (Darstellung), expression (Ausdruck), appel. Chacune de ces fonctions consiste en une relation active entre le signe linguistique et une des trois instances extralinguistiques, présentes à tout fonctionnement de la parole; ces instances sont: la réalité visée par le signe, le sujet émetteur de la parole et le sujet récepteur. Tant qu'il s'agit de la langue communicative, le schème de Bühler est parfaitement applicable. Grâce à lui, on parvient sans difficulté à distinguer, dans toute manifestation communicative, les traces des trois fonctions fondamentales; souvent, une d'entre elles prédomine sur les deux autres. Toute différente devient la situation avec la langue poétique. Ce n'est pas qu'on ne puisse y constater les traces des trois fonctions énumérées plus haut; mais le devant de la scène s'y trouve pris par une quatrième fonction, restée sans mention dans le schème précité. Cette fonction s'oppose à toutes les précédentes; pendant que celles-ci sont orientées vers des instances extérieures à la langue et vers des buts dépassant le signe linguistique, la fonction nouvelle place le signe lui-même au centre de l'attention. Les trois premières fonctions font donc entrer la langue en des connexions d'ordre pratique, la quatrième l'en détache, autrement dit, celles-ci sont du nombre des fonctions pratiques, celle-là est esthétique. La concentration de la fonction esthétique sur le signe même apparaît donc comme une conséquence directe de l'autonomie, propre aux phénomènes esthétiques. Cette fonction esthétique, nous l'avons déjà trouvée sur notre route pendant l'analyse du rapport de la dénomination avec la réalité: si, dans un texte poétique, le rapport de la dénomination avec le contexte environnant occupe le premier plan au détriment du rapport avec la chose signifiée, c'est à la fonction esthétique que la langue de la poésie doit ce déplacement des valeurs sémantiques. Mais, nous pourrait-on objec-

ter, ce phénomène ne regarde que la poésie, et l'abus qu'on fait, justement dans cet art, de la langue, en jouant avec elle et en la détournant de sa destination pratique, empêche que le comportement de la langue dans la poésie puisse être traité à l'égal de l'usage normal; ce qui vaut pour la poésie, ne vaut pas pour la langue en général. A ces objections, nous répondrions: 1) L'abus est une opposition nécessaire, parfois même salutaire, de l'usage normal de toute chose; ce n'est que grâce à lui que le monde des fonctions peut évoluer: abuser de la chose n'est souvent qu'en essayer, consciemment ou inconsciemment, un usage nouveau, jusqu'ici impossible. — 2) La ligne de démarcation, séparant la fonction esthétique des fonctions pratiques, n'est nullement toujours nette, surtout elle ne coïncide pas avec la limite entre l'art et les autres activités humaines. Même dans l'art le plus autonome les fonctions pratiques — dans notre cas les trois fonctions linguistiques citées plus haut — ne sont pas supprimées; ainsi toute œuvre poétique est, du moins virtuellement, aussi une représentation, une expression et un appel. Parfois même ces fonctions pratiques ressortent assez considérablement dans une œuvre d'art; ainsi la fonction de représentation dans le roman, la fonction d'expression dans la poésie lyrique. Et vice versa, aucune action pratique n'est fatalement privée de la fonction esthétique; on peut même dire que cette fonction est, du moins potentiellement, impliquée dans tout acte humain; ainsi dans le langage, même le plus courant, tout procédé faisant ressortir les relations sémantiques qui organisent le contexte, éveille la fonction esthétique: toute similitude ou opposition de sens relevée, toute ressemblance phonique frappante, toute inversion inaccoutumée de l'ordre des mots etc. éveillent un frisson de plaisir esthétique. Si forte est la fonction esthétique potentielle que, parfois, dans un texte intellectuel, tendant à une communication toute pure, on doit écarter, pendant la revision, toute trace de déformation des rapports sémantiques, de peur qu'elle ne détourne l'attention du lecteur. La fonction esthétique est donc omniprésente; c'est pourquoi la linguistique, elle non plus, n'a pas le droit de lui refuser la place qui lui est due à côté des autres fonctions fondamentales de la langue.

Mais il reste encore une objection que les linguistes pourraient opposer à notre thèse, en disant que la fonction esthétique, même si on en reconnaît la portée, ne peut être rangée parmi les fonctions linguistiques du même droit que les trois autres, puisqu'elle n'est pas limitée à la langue. A cela il suffit de répondre que la fonction esthétique, en sa qualité de négation dialectique de toute fonction pratique, accepte, partout et toujours, le caractère de la fonction à laquelle elle s'oppose dans le cas donné; comme négation des fonctions linguistiques elle devient linguistique elle-même. Aussi la part qu'elle prend à l'évolution de la langue et à sa culture est-elle considérable, même si l'on ne l'exagère pas à l'exemple de l'école de Vossler; ainsi p. ex. les innovations lexicales prennent assez souvent, pour pénétrer dans l'usage, l'aspect esthétique.

Un dernier malentendu possible est à écarter: on pourrait citer contre nous la théorie affirmant le caractère essentiellement émotionnel de la langue poétique (Bally). Il est vrai que la langue poétique a une ressemblance extérieure considérable avec la langue émotionnelle. Les deux ont,

auprès de la langue intellectuelle (où prédomine la fonction de représentation), une tendance prononcée à faire valoir le sujet-émetteur de la parole. Dans la langue intellectuelle, plus fort y sera l'élément intellectuel, plus on y supprimera l'influence du sujet-émetteur sur le choix des dénominations; le but idéal serait d'exclure absolument cette influence et de rendre le lien entre la dénomination et la réalité visée définitif, indépendant du sujet dénominant de même que du contexte; c'est pourquoi, dans la science, on fixe la signification du mot-terme en le définissant une fois pour toutes. La dénomination émotionnelle et la dénomination poétique font au contraire ressortir le moment du choix et rendent par là palpable l'acte même de dénomination exécuté par le sujet; dans les deux cas, il y a une tendance à faire sentir que la dénomination choisie n'est qu'une des possibles; derrière la dénomination actuelle on fait toujours entrevoir la présence virtuelle du système lexical entier de la langue donnée¹. Tel est surtout le cas des dénominations figurées dans les deux langues, poétique et émotionnelle. Mais les ressemblances que nous venons d'énumérer sont contrebalancées par des différences décisives. Dans la langue émotionnelle, la dénomination est évaluée dans son rapport à l'état mental du sujet-émetteur: on tâche de deviner la sincérité des sentiments exprimés, la portée des volitions qu'ils impliquent etc. Dans la langue poétique, au contraire, l'attention, cette fois aussi, reste concentrée sur le signe même; l'évaluation par rapport à l'état mental du sujet-émetteur passe au second plan ou n'a pas lieu du tout: avec la perte de sa portée réelle, l'expression des sentiments devient un procédé d'art. La dénomination poétique, qui est subjective auprès de la dénomination intellectuelle, apparaît comme objective en comparaison de la dénomination émotionnelle. De nouveau, nous avons donc pu constater que, de quelque côté qu'on aborde la dénomination poétique, toujours on revient vers le signe même. La fonction esthétique qui est la cause de ce retour de l'activité de la parole sur elle-même, nous est apparue, au cours de notre analyse, comme une négation dialectique omniprésente des trois fonctions fondamentales de la langue, et, par suite, comme un complément nécessaire du schème de M. Bühler.

¹ Au fond, tout acte de dénomination consiste en une mise en relation de la réalité dénommée avec le système lexical tout entier. Cf. à ce propos quelques citations, empruntées à l'étude de M. S. Karcevskij «Du dualisme asymétrique du signe linguistique» (Travaux du Cercle linguistique de Prague I, 1929): «Si les signes étaient immobiles et n'avaient chacun qu'une seule fonction, la langue deviendrait un simple répertoire d'étiquettes... La nature d'un signe linguistique doit être stable et mobile, tout à la fois... Tout signe linguistique est virtuellement homonyme et synonyme, à la fois... Nous transposons continuellement la valeur sémantique du signe. Mais nous ne nous en apercevons que lorsque l'écart entre la valeur «adéquante» (usuelle) du signe et sa valeur occasionnelle est suffisamment grand pour nous impressionner... Il est impossible de prévoir où pourra être entraîné un signe par suite de ses déplacements sémantiques.» — La dénomination poétique et la dénomination émotionnelle ne font donc que déplacer, dans l'antinomie de la stabilité et de la mobilité, l'accent sur le pôle «mobilité».

III.

A la fin du premier chapitre, nous avons abandonné l'analyse du rapport entre la dénomination poétique et la réalité après la constatation que ce rapport se trouve affaibli au profit de l'attention concentrée sur le signe même. L'œuvre poétique — en tant qu'œuvre d'art — est-elle donc privée de toute relevance envers la réalité? Au cas que la réponse à cette question soit positive, l'art serait réduit à un jeu, ayant pour seul but la stimulation du plaisir esthétique. Une telle conclusion serait au moins incomplète. Il faut donc reprendre l'analyse de la dénomination poétique pour démontrer que l'affaiblissement du rapport entre le signe et la réalité visée immédiatement n'exclut pas, et même soutient, l'existence du rapport entre l'œuvre et l'univers. Nous avons déjà constaté plus haut que la dénomination poétique fait transparaître, avec beaucoup plus de netteté que la dénomination intellectuelle, à travers l'acte par lequel elle se fait, l'intention active du sujet dénominant. Par suite de la cohérence sémantique intime du contexte, qui caractérise la poésie, cette intention ne se renouvelle pas avec toute dénomination particulière, mais reste la même au cours de l'œuvre entière qui, grâce à cette unité de l'intention dénominante, prend le caractère d'une dénomination globale (Potebnja). Et c'est justement cette dénomination d'ordre supérieur, représentée par l'œuvre entière, qui entre en rapport intense avec la réalité. Est-ce dire que l'œuvre poétique, en tant qu'œuvre d'art, signifie ce qu'elle communique directement par son thème? Prenons, pour répondre à cette question, comme exemple « Crime et châtiment » de Dostoïevski. Il est extrêmement probable que le plus grand nombre de ceux qui ont jamais eu et qui auront ce roman entre les mains ni ont ni auront commis aucun meurtre; de plus, il est sûr que nul crime d'aujourd'hui ne saurait être commis en une situation sociologique, idéologique etc. exactement égale à celle qui a engendré le crime de Raskolnikov. Et cependant ceux qui lisent l'œuvre de Dostoïevski réagissent à cette lecture par certaines de leurs expériences les plus intimes; chacun des lecteurs a l'impression que « sua res agitur ». Il est extrêmement probable que les associations psychologiques et les combinaisons sémantiques mises en mouvement par la lecture différeront d'un individu à l'autre; aussi peuvent-elles, dans leur ensemble, n'avoir rien de commun avec les expériences personnelles de l'auteur qui ont donné naissance à l'œuvre. Quoiqu'il en soit, dans tous les cas, ces expériences vitales par lesquelles l'individu réagira à une œuvre poétique le touchant profondément, ne seront que des symptômes partiels de sa réaction à l'attitude du poète envers la réalité. Plus cette réaction sera intense, plus grande sera la quantité des expériences mises en mouvement par elle, et plus forte aussi sera l'influence produite par l'œuvre sur la conception que l'individu-lecteur a de l'univers. Puisqu'enfin l'individu est membre d'une collectivité et que sa conception de la réalité se modèle en ses grandes lignes sur le système des valeurs qui est en vigueur pour cette collectivité, on peut affirmer que, par intermédiaire de l'individu, la poésie influe sur la manière dont la collectivité conçoit l'univers. Ainsi nous voyons que le rapport de la poésie avec la réalité est considérable, d'autant plus que l'œuvre poétique ne vise

pas seulement les réalités concrètes, mais l'univers entier. Puisque la dénomination poétique, comme nous l'avons vu, fait toujours entrevoir le système lexical entier de la langue donnée, on pourrait aussi dire que la poésie, à travers son évolution, est une confrontation perpétuelle du lexique avec l'univers des choses qu'il est destiné à reproduire et aux changements duquel il s'adapte sans cesse. Mais il ne faut pas croire que le rapport global de l'œuvre d'art avec la réalité, tel que nous venons de le constater, soit limité à la poésie: il existe dans toute manifestation linguistique. Il y a un contrebalancement mutuel entre lui et le rapport immédiat de toute dénomination particulière à la réalité qu'elle vise: le renforcement de l'un affaiblit l'autre. La fonction communicative sous tous ses aspects tend vers le pôle du rapport immédiat, la fonction poétique au contraire vers celui du rapport global.

Pour terminer, nous résumons les thèses principales de notre communication: La dénomination poétique diffère de la dénomination communicative en ce que son rapport avec la réalité est affaibli au profit de son enchaînement sémantique dans le contexte. Les fonctions pratiques de la langue, qui sont la représentation, l'expression et l'appel, se trouvent, dans la poésie, subordonnées à la fonction esthétique qui attire l'attention sur le signe même; c'est justement à la prédominance de cette fonction que le contexte, dans la poésie, doit son importance pour la dénomination. La fonction esthétique, comme une des quatre fonctions essentielles de la langue, est potentiellement présente dans toute manifestation linguistique; aussi le caractère spécifique de la dénomination poétique ne consiste-t-il que dans un déplacement plus ou moins radical des tendances inhérentes à toute dénomination. L'affaiblissement du rapport de la dénomination poétique avec la réalité visée immédiatement par tout signe particulier est contrebalancé par la faculté que l'œuvre poétique doit à cet affaiblissement même, et qui est d'entrer, comme dénomination globale, en relation avec l'univers entier, tel qu'il se reflète dans l'expérience vitale du sujet récepteur ou émetteur.

M. COHEN: Dans tout fragment de langage on pourrait sans doute faire apparaître une parcelle au moins de l'élément poétique. Ce que fait inconsciemment et imparfaitement presque tout individu parlant naturellement, l'artiste exerce le fait de manière voulu et technique lorsqu'il charge une phrase unie et d'apparence ordinaire de résonances sentimentales et diversement évocatrices. (Voir Jean Richard Bloch, *Encyclopédie française*, vol. VII.)

M. MUKAŘOVSKÝ: Je suis d'accord avec M. Cohen que la fonction esthétique est potentiellement présente dans toute manifestation poétique de même que dans tout acte humain. Elle est par essence la négation dialectique de toutes les fonctions et elle apparaît partout et chaque fois qu'il y a besoin d'un déplacement dans la hiérarchie des fonctions de n'importe quelle chose ou de n'importe quel acte.

2. — COMMUNICATION DE M. J. MAROUZEAU

Fait de langue et fait de style.

(Résumé.)

Un des problèmes les plus difficiles que pose l'étude du langage est la distinction entre fait de langue et procédé de style, le fait de langue étant défini comme le moyen linguistique propre à exprimer un sens défini, le procédé de style comme le choix fait entre les possibles en vue de conférer à l'expression une certaine qualité.

La difficulté qu'il y a à distinguer entre les deux phénomènes se trouve accrue du fait que le passage de l'un à l'autre se trouve à chaque instant réalisé par l'évolution linguistique. Ce qui est à un moment donné fait de langue peut devenir procédé de style, et inversement.

De ces évolutions en sens contraire, voici deux exemples empruntés au mécanisme de la construction.

I.

Le latin a hérité de l'indo-européen l'usage de réserver la seconde place dans la phrase aux mots accessoires, d'ordinaire enclitiques. Sont soumis à ce traitement en latin ancien les mots introducteurs de subordonnées: relatifs et conjonctions.

Caton, dans son *De agricultura*, dont la langue est sobre et exempte de recherche, use couramment de cette construction: I, 4 Ad uillam *cum* uenies. Varron la pratique également dans le *Rer. Rust.*: I, 1 Otium *si* essem consecutus. César s'y tient encore; mais Cicéron s'en dégage, et à partir de la fin de la République les auteurs qui suivent le mouvement de la langue en font de moins en moins usage. Dès lors, devenue exceptionnelle, la construction apparaît comme notable et significative: on l'emploie de préférence lorsqu'on veut mettre en relief le mot initial de la phrase, détaché par ce moyen du corps de la proposition (Cic. *de diu.* II, 24, 51 quod non rideret haruspex, haruspice *cum* uidisset) ou même disjoint de son appartenant (Hor. *Sat.* II, 4, 12 longa *quibus* facies). Dès lors cette construction, devenue expressive, joue le rôle d'un procédé de style, et comme telle on la trouvera employée avec complaisance par les poètes de l'époque impériale.

II.

L'adjectif possessif en latin ancien peut se placer avant ou après son substantif; mais, s'il est antéposé, il porte un accent expressif et a pour rôle d'insister sur la possession ou l'attribution: uidi patrem *tuom*: j'ai vu ton père; odit *suom* patrem: il déteste son propre père. La langue a donc à choisir entre un ordre inexpressif et un ordre de valeur. Or l'idée de la personne, évoquée par le possessif, est une de celles que le sujet parlant est amené, par suite de la concurrence des rôles dans le dialogue et dans

la vie, à mettre fréquemment en relief. En particulier, le sujet parlant est tenté d'accentuer le possessif de la première personne dans les formules qui lui servent à affirmer son droit, son mérite, sa volonté: dans les Discours de Cicéron, alors que la postposition est normale pour l'expression banale *oratio mea*, l'antéposition est à peu près de règle dans: *mea gratia* (29 ex. sur 35), *meo iure* (sans exception) . . . A la recherche de l'expressivité vient se joindre ici la tendance à l'égoïsme pour déterminer chez le sujet parlant une préférence pour l'antéposition. Cette préférence est devenue si exclusive dans le latin parlé des bas siècles que le français a reçu comme usuel l'ordre *mon père*; lequel, en devenant normal, a perdu sa valeur expressive au point de constituer désormais un fait de langue¹.

Il semble qu'il soit aisé de multiplier les observations de ce genre: dans le domaine de l'expression comme dans le domaine du vocabulaire, le mouvement qui entraîne la langue se fait en partie par la recherche de l'expressivité et par l'usure des moyens qui la réalisent: la recherche met en œuvre les procédés de style; l'usure aboutit à l'établissement de faits de langue.

M. OTTO: dankt für den lehrreichen Vortrag, namentlich für die guten Beispiele, die den Zusammenhang zwischen Sprache und Stil veranschaulichen. Die Eigenart des Stils liegt nicht nur im Moment der Wahl. Zum Besonderen des Stils gehört auch, dass er immer ein *Sprachakt*, immer *persönlicher* Ausdruck ist und zwar aus der *Ganzheit* der Persönlichkeit fließt. Sonst fehlt die Einheit des Stils.

M. JAKOBSON: Les faits de style ne peuvent pas être opposés à ceux de langue; l'inventaire des « possibles » et la valeur de leurs oppositions sont donnés dans la langue (dans la signification saussurienne du terme).

M. MAROUZEAU: Le mécanisme du style suppose chez le sujet écrivant une conscience linguistique, philologique, littéraire, qui dépasse de beaucoup sa personnalité et qui nous oblige à la considération de l'évolution diachronique; or c'est l'examen diachronique qui nous révèle l'interdépendance entre fait de langue et procédé de style et nous explique la confusion souvent faite entre l'un et l'autre.

3. — COMMUNICATION DE M. MARCEL COHEN

Observations sur des compléments de phrase détachés par une ponctuation.

(Résumé avec explications complémentaires.)

Voici deux phrases françaises: « il a mangé beaucoup de salade au déjeuner », « il a mangé de la salade avant-hier ». Les voici maintenant sous un autre aspect: « au déjeuner il a mangé beaucoup de salade », « avant-hier il a mangé de la salade ».

La différence est-elle seulement dans l'ordre des termes, la position en tête servant à mettre en relief à volonté ceux des éléments de la phrase

¹ Le fait que dans d'autres langues romanes un ordre différent a été adopté n'infirme pas l'explication présentée ici: une évolution prévisible et explicable n'est pas pour cela nécessaire, vu la multiplicité des facteurs susceptibles d'intervenir.

française dont la place n'est pas fixe? Non. L'essentiel, c'est que dans le second aspect des phrases l'élément mis en tête se trouve détaché par une légère *punctuation*. Dire *punctuation*, c'est dire un phénomène phonétique, marqué ou non dans l'écriture par une virgule, dont les éléments les plus habituels sont un très léger arrêt ou une légère élévation de la voix.

D'ailleurs, en français, la position en tête est loin d'être toujours préférée pour les éléments détachés. Ainsi on peut détacher en queue: «il a mangé beaucoup de salade, au déjeuner» ou au milieu «il a mangé, au déjeuner, beaucoup de salade».

Dès lors on peut considérer que l'élément détaché ne fait pas partie de la phrase au même titre que les autres éléments; on peut dire qu'il n'est pas *dans* la phrase, mais *en annexe* à la phrase; il est grammaticalement indépendant de chacune des composantes, en particulier du verbe.

Une vue claire sur les éléments annexes, détachés par une *punctuation* si légère soit-elle, permettrait de mieux décrire la syntaxe, non seulement du français, mais sans doute de toutes les langues, au moins de celles dont l'ordre des mots est partiellement mobile. (En particulier, pour prendre l'exemple le plus simple, on devrait distinguer les adverbess en fonction adjectivess dans la phrase et les adverbess en fonction autonome, en annexe à la phrase.)

Tel était le résumé de ma communication, adressée au Secrétariat avant le Congrès. Voici quelques explications complémentaires.

Dans le résumé, comme dans mon exposé oral, seule la phrase simple de construction normale a été examinée. Mais le sujet ne pourrait être éclairé complètement que si on envisageait l'«anticipation» du sujet ou d'un complément, et si on traitait aussi des propositions subordonnées qui peuvent jouer le rôle d'un complément dans la phrase, ou le rôle d'annexe.

L'exposé oral a été fait en prenant des exemples à la langue amharique (langue officielle de l'Abyssinie, parlée par environ cinq millions d'individus et qui est devenue une langue littéraire écrite); le détail des faits est très proche de ceux du français; se reporter maintenant à mon *Traité de langue amharique* (Paris, Institut d'ethnologie, 1936), pp. 340—351.

J'ajoute que sur la même question il sied de se reporter au développement de Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française* (1932), livre I, chap. II, et spécialement *Phrase segmentée* pp. 84—93 et *Phrase liée et formes dérivées* pp. 93—99; toutefois les faits n'y sont pas examinés sous le même angle que ci-dessus.

Malgré quelques indications éparsses sur ce sujet, qui devait inquiéter des linguistes se préoccupant de syntaxe, la notion proposée d'«annexe de phrase» (détachée par une *punctuation* orale) n'a pas pénétré dans les descriptions habituelles de langues, scientifiques ou pédagogiques, et ce manque est une source d'analyses fausses. (Voir à ce sujet quelques lignes écrites par moi dans *Bulletin de la Société de linguistique*, Tome XXXVI, comptes-rendus, p. 62—63).

Marcel Cohen.

M. BRÖNDAL 1° souligne l'importance du problème soulevé par M. Cohen; 2° émet des doutes sur la suffisance de termes tels que *annexe* et *membre détaché* pour exprimer le phénomène en question;

3° voudrait voir traiter la question en connexion avec une révision de l'analyse syntaxique en général.

M. MAROUZEAU: Les observations présentées par M. Cohen viennent rejoindre celles qu'a faites M. Marouzeau en étudiant la place de l'adverbe dans la phrase latine: sous le nom d'adverbe on réunit d'ordinaire des concepts syntaxiques très

différents, qui vont depuis la simple détermination adverbale ou adnominale jusqu'à l'annexe ou appendice de phrase, et qu'il importe de distinguer, sinon par la terminologie, du moins par l'analyse.

M. JAKOBSON: Le phénomène en question est d'une importance toute particulière dans des langues dépourvues de copule et tendant vers l'asyndète comme le russe, et les manuels du russe, surtout les ouvrages de Peškovskij, l'ont considéré:

M. HÖEG: La soi-disante notation ekphonétique possède des signes spéciaux pour mettre en relief des « annexes » dont a parlé M. Cohen. Ce qui est curieux, c'est que dans quelques cas le sujet peut prendre cette place, par exemple dans la phrase: *καὶ ὁ Ἰησοῦς εἶπεν τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ*.

M. COHEN: La nomenclature actuelle n'est pas à changer, mais à compléter: *adverbe* restant le terme général, on pourrait dire par exemple dans certains cas *adverbe de phrase*. D'autre part l'emploi de *annexe* ou *appendice* n'exprimerait pas un détachement plus effectif que celui qui se révèle en réalité; en effet le terme qui est en dehors du cœur ou du noyau de la phrase est bien séparé par une ponctuation véritable, c'est à dire un mouvement quelconque du débit.

4. — COMMUNICATION DE M. HJALMAR LINDROTH

Das Sprachgefühl, ein vernachlässigter Begriff.

(Résumé.)

Was ist Sprachgefühl? Eine brauchbare *Definition* ist nicht gegeben. Ursachen: 1. Das S. ist zweifelsohne etwas Schillerndes. Unsicher ob ihm nur ein « Ort » in der Psychologie zukommt. Gewisse Vergleiche mögen von Wert sein: Etwa mit der Musikalität? 2. Das S. geht wenigstens zwei Wissenschaften an, und die Methoden ihm beizukommen sind nicht a priori gegeben. 3. Das unter (1 und) 2 angeführte macht das Fehlen von systematischen Untersuchungen verständlich.

Der Vortragende will eine vorläufige, anregende Orientierung bieten.

Distinktionsversuche: Das S. kann sein: *produktiv — reproduktiv; latent — manifest; stabil — labil; spontan — deliberativ; frei wirkend — mechanisiert; konkret* (vorstellend) — *abstrakt; lustbetont — unlustbetont*. Eine Unterart des S. ist das *Stilgefühl*. Das S. wirkt sich z. gr. T. innerhalb des *sprachlichen Systems* aus.

Einige Problemkomplexe: 1. Die Entwicklung des S. bei Kindern. 2. Verschiebungen im S. eines Individuums. 3. Das S. in der Erlernung von fremden Sprachen. 4. S. und Sprachmischung. 5. Was « verletzt » das S. und was nicht? 6. Wie erlebt man das S. (wenn nicht ganz latent)? 7. S. und Gedächtnis. 8. S. und Mechanisierung. 9. S. und Vorstellungskraft. 10. S. und praktische Sprachbegabung. 11. S. und Orthographie.

Methoden: 1. Selbstbeobachtung. 2. Freies Ausfragen. 3. Planmässige Experimente mit Versuchspersonen.

Die Erforschung des S. dürfte auch der Sprachpädagogik zu Gute kommen.

La communication de M. Lindroth a été publiée dans les *Indogermanische Forschungen* LV, p. 1—16.

M. HERMANN: Sprachgefühl und Sprachbeherrschung stehen in engstem Zusammenhange mit der Tatsache, dass die Muster, nach denen die Muttersprache erlernt wird, jedesmal mit dem Aussprechen wieder verschwinden. Diese Tatsache scheint zunächst einen Mangel zu bedeuten; in Wirklichkeit aber zwingt sie gerade den Sprechenden erst dazu, im Sprechen selbständig zu werden.

M. KLOEKE: Neben Beobachtungen an Kindern, Erwachsenen, Gesunden, Abnormen müssen auch Wahrnehmungen inbezug auf das verschiedene Verhalten von Männern und Frauen angestellt werden. Diese Beobachtungen könnten zu einem besseren Verständnis der psychologischen Korrelationen führen.

M. WEINREICH: Ich glaube, dass das, was man Sprachgefühl nennt (der Ausdruck selbst scheint mir nicht sehr glücklich gewählt, «Sprachsinn» wäre aus verschiedenen Gründen vorzuziehen), am ehesten in Erscheinung tritt bei der Berührung von zwei Sprachen, und zwar nicht nur, was der Vortragende hervorhob, beim Erlernen einer Fremdsprache, sondern auch, und besonders, in zweisprachigen Gebieten. Insbesondere offenbart sich der Sprachsinn bei der Begegnung von zwei in der Form *nahe verwandten* Sprachen, etwa Polnisch und Russisch oder Jiddisch und Deutsch. Die Ähnlichkeit des Wortmaterials und der Flexion erleichtert zwar das Verständnis, macht aber eine vollkommene Beherrschung der zweiten Sprache um so schwieriger. Wenn also jemand, wie dies auf mehrsprachigen Territorien der Fall ist, mindestens zwei Sprachen handhaben muss, so zieht er immer wieder, ob bewusst oder unbewusst, seinen Sprachsinn zu Rate, und auch die Hörer müssen ihren Sprachsinn wachhalten. Hier, in der Zweisprachigkeitssituation, dürften sich also die Tatsachen und Erscheinungsformen des Sprachsinnes mit besonderem Erfolg erforschen lassen.

M. OTTO: Zunächst ist das Gefühl nicht *definierbar*. Sodann ist zu beachten, dass Gefühle immer an *Vorstellungen* (bzw. Strebungen) gebunden sind. In der Muttersprache ist das *Sprachgefühl* leitend, in künstlich gelernten Sprachen dagegen die Vorstellungen, d. h. die sogenannte Regel. Je mehr hier das Sprachgefühl erwacht, um so mehr können die in der «Regel» zusammengefassten Vorstellungen zurücktreten. Es bestehen also Wechselwirkungen zwischen Vorstellungen und Gefühlen. Im übrigen ist der Terminus Gefühl sehr vieldeutig.

Observations de M. TRAMPE BÖDTKER.

M. van WIJK: Ich glaube, dass der Begriff «Sprachgefühl» von der jüngeren Generation der Sprachforscher etwas anders aufgefasst wird als von der vorhergehenden. Ich möchte speziell auf den Wert hinweisen, welchen die phonologische Schule den in den Sprachgemeinschaften vorhandenen «Tendenzen» beilegt.

M. van GINNEKEN: Nach meiner Meinung ist es eigentlich noch schlimmer, als Herr Kollege van Wijk sagt. Der Begriff Sprachgefühl ist anfänglich eine *denominatio a potiori*, geschaffen für Persönlichkeiten, die sich auszeichnen durch ein «feines Sprachgefühl». Dadurch wird auch das Wort «Gefühl» erklärt, das in diesem Ausdruck für einen Komplex von bewunderten Geschmacks- und Taktempfindungen im Gebrauch ist. Für den gewöhnlichen Sprach- und Schriftgebrauch ist kein Sprachgefühl nötig. *Causae non sunt multiplicandae sine ratione*. Nur für den Dichter, für den Redner und die ästhetischen Sprachschöpfer ist ein feines Sprachgefühl erforderlich. Und bei der Erlernung fremder Sprachen kann von Sprachgefühl gar keine Rede sein.

Ich gebe zu, dass im jetzigen Sprachgebrauch das Wort im Sinne Lindroths vorkommt. Aber die wissenschaftliche Terminologie soll der schon bei Schleicher vorkommenden Bedeutungsverschiebung nicht sklavisch folgen.

M. LINDROTH: Zu dem, was Prof. Weinreich gesagt hat, möchte ich nur eine Aufforderung hinzufügen, sich eben in zwei- oder mehrsprachigen Gebieten mit gewissen hierhergehörigen Fragen zu beschäftigen.

Prof. Otto sagt uns, es gebe keine Definition der Gefühle. Aber kann man nicht jedenfalls zwischen *Gefühl* im gewöhnlichen Sinne und *Gefühl für etwas* einen Unterschied machen? Gehört letzteres überhaupt zu den Gefühlen?

Gegenüber Prof. van Ginneken möchte ich nur auf die Definition Schleichers, des Urhebers des Terminus, hinweisen. Da sehen wir, dass das Wort vom Anfang an nicht nur in Verbindung mit gewissen Epitheten gebraucht wurde.

5. — COMMUNICATION DE M. B. TERRACINI

Semantica evolutiva e la persona storica dell'individuo linguistico.

Harry v. Velten, occupandosi recentemente di semantica, disse che essa fu per un pezzo la Cenerentola della linguistica, una Cenerentola però che ha trovato finalmente il suo principe, cioè una folla anche troppo numerosa, pensa il v. Velten, di ammiratori. Se oggi i cultori della semantica sian troppi, se per i begli occhi della semantica si smarriscano in ogni sorta di questioni che paion condurre lontano dalla via maestra, non tocca a me a dire, che mi avvio per gli stessi tortuosi sentieri. Certo la semantica fu per un pezzo trascurata, e la ragione sta nelle sue origini; nata dalla vana ricerca di una legge generale che desse all'etimologia una base sicura, conserva ancor oggi un resto di questo sorpassato intento, sorpassato, perchè, alla prova, il mutamento semantico, con le sue relative « cause », si mostrò più di qualsiasi altro mutamento ribelle ad entrare negli schemi di una formola generale. Le conseguenze di questo ibridismo furono letali per la semantica: incerti i confini del suo dominio, fra la storia e la psicologia, più incerta che mai la distinzione fra semantica statica ed evolutiva, incerto, come è noto, il significato stesso di semantica, che a rigore comprende tutto quanto il sistema di una lingua, che tutto intero è significativo. Quest'ibridismo d'altra parte fu utilissimo perchè l'imperfezione che certe concezioni della linguistica mostrano palesemente in semantica, spinge a rivederle anche in quegli altri campi della linguistica dove esse sono meno facili da scoprire. Se l'Osthoff disse che la etimologia è il combustibile che mantiene in moto la linguistica, noi diremo che la semantica è la bussola che ne indica la rotta.

Io mi propongo di esaminare davanti a voi appunto il principale aspetto di quell'ibridismo che dicevamo, cioè il carattere eterogeneo che riveste ogni classificazione delle varie specie di mutamento semantico, e quindi il carattere eterogeneo delle cosiddette cause di esso mutamento. La distribuzione in « cause » e specie del mutamento varia a seconda che esso venga studiato dal punto di vista individuale (come accade ad uno psicologo quale lo Stern, o ad un linguista strettamente ligio alla impostazione psicologica del problema, quale il Carnoy), oppure sia visto sotto la prospettiva sociale della lingua, come dal Vendryes o dal Meillet; l'eterogeneità resta in un caso e nell'altro. Le categorie anzi, sono parecchie, ma possiamo ridurle a due; quelle in cui trovano posto tutti i mutamenti che col Meillet, diremo di indole sociale, dovuti alla ripartizione degli uomini, parlanti una medesima lingua, in gruppi distinti, e dall'altra tutti i mutamenti che chiameremo di carattere psicologico; questi dipendono da un mutamento che intervenga nel rapporto fra il soggetto ed il segno linguistico di cui egli si serve, sia che il segno venga considerato dal lato del significante, come è il caso di mutamenti dipendenti da un movimento qualsiasi del sistema linguistico, sia che il segno venga considerato dal lato del significato.

Questi due ordini di fatti, che dipendono dal doppio carattere del linguaggio: individuale e sociale ad un tempo, furono messi in relazione tra di loro più di una volta: dal Paul al Vossler si riconobbe p. es. che le pos-

sibilità psicologiche del mutamento trovano un limite nella loro comprensibilità, cioè diminuiscono quanto più si allontanano dalla tradizione linguistica di un gruppo sociale determinato; ed a riscontro, dal Jaberg e dal Carnoy al Vossler, si riconobbe come un bisogno di chiarezza concettuale o espressiva possa portare l'individuo alla volontà di staccarsi dalla tradizione comune; ma il particolare punto di vista degli studiosi, ora soprattutto attenti all'individuo, ora alla collettività, non permise di indagare mai a fondo l'essenza di questi rapporti, donde il carattere eterogeneo con cui il mutamento ci appare. Ed anche se alcuni, come il Bally o il Vossler, concependo, — sia pure in modo alquanto diverso l'uno dall'altro — lingua e pensiero, intellettualità ed espressività, individuo e collettività, non come opposizioni, ma come antinomie tutt'altro che irriducibili, si vengono a porre nel fulcro della questione e ci additano la via da seguire, non risolvono il problema, soprattutto perchè non lo trattarono in sede di linguistica evolutiva.

* * *

Il Bally, da un punto di vista linguistico e recentemente, tra i filosofi, lo Stenzel misero in luce che la espressività linguistica, la lingua animata dalla presenza del soggetto, il linguaggio insomma, è un atto sintetico unitario, il che si traduce linguisticamente nella impossibilità di scindere la parola dalla frase, e anzi dalla situazione, dal gesto, ecc. Entro questa sintesi, e in forza di essa, ogni elemento che la compone acquista un significato preciso, concreto, evocatore di ciò che il soggetto esprime intorno alla realtà che lo circonda, inimitabile, unico, dalla frase più banale « *datemi un bicchier d'acqua* » al verso d'un poeta. Nella sintesi espressiva, nel linguaggio quindi, non c'è luogo per un mutamento di significato.

Ma l'individuo determina, entro questa sintesi alcuni elementi che egli, come consegue dalla definizione stessa di segno linguistico, par trarre dal linguaggio altrui per una serie di successivi atti di analisi. Non riassumerei qui cose molto elementari, se esse non mi fornissero l'occasione di osservare che quest'atto di analisi è un'operazione assai più complicata di quanto appaia a prima vista. Anzitutto si suol dire, usando un'espressione assai poco corretta, che il parlante sceglie nella lingua che lo circonda le parole aventi il significato che a lui in quel momento occorre. Il che non è esatto; il significato concreto, preciso non esiste che nella sintesi; mediante l'analisi la lingua fornisce al parlante semplicemente elementi (praticamente « parole ») dotati di un campo significativo indeterminato nell'ampiezza, mobile nei confini che è negativamente circoscritto da quelle che il De Saussure chiamò associazioni mnemoniche, precisato positivamente, ma non perciò fissato, dalle associazioni cui possiamo conservare il nome di sintagmatiche, dando a sintagma il senso più ampio che la parola comporti, cioè di ogni gruppo, mobile o fisso, *mio padre, padre cappuccino, buono come un padre* entro cui la parola viene colta nella lingua viva. Soltanto entro tali gruppi un segno acquista infatti la capacità e la caratteristica di essere distinguibile da tutti gli altri, cioè di essere un segno; questi gruppi insomma costituiscono la sola realtà che l'analisi abbia dinanzi. Le distin-

zioni fra significato principale e secondario, occasionale o stabile, sono quindi tutte questioni legittime soltanto quando, sull'esempio dei filosofi preoccupati soprattutto del valore intellettuale o psicologico del segno, si spinga l'analisi sino all'isolamento della parola (come accade nei vocabolari), cosa che il parlante non fa mai. Secondariamente l'analisi della lingua è diversa per ciascun parlante ed anzi variabile ad ogni momento; la cosa è visibilissima in casi estremi: nel linguaggio infantile, nel linguaggio degli alloglotti quando analizzano la lingua altrui sul modello della propria, è visibile pure nella differente sensibilità grammaticale di individui secondo la loro cultura, per cui accade che nei bambini, nei contadini, la sensibilità all'analisi puramente esteriore sia così forte da rompere l'unità stessa del suono o della parola cui invece è più ligio l'adulto, o la persona colta. Scendendo di qui a variazioni più sottili, basta pensare a tutti i mutamenti di senso che risalgono a momenti affettivi del linguaggio, a quelli che muovono addirittura da un'intenzione del parlante, come nei gerghi, e soprattutto a quelli che nascono direttamente dalla espressività della sintesi, come il valore che a *naufragare* diede il Leopardi nel verso « e naufragar mi è dolce in questo mare » per concludere che è la personalità stessa del parlante esprimendosi nel linguaggio a determinare di volta in volta in che modo si eserciti quel lavoro complesso che chiamiamo sintesi.

Perché i casi estremi che abbiamo prima considerato, e i calchi di cui pullula la lingua, ci conducono a ritenere che costantemente questa analisi si esercita per una sorta di bilinguismo: l'individuo estrinseca la propria espressione linguistica per mezzo di elementi che egli trae dalla tradizione linguistica che lo circonda perché in quel momento sente ciascuno di essi come perfettamente equivalente ad altrettanti elementi per mezzo dei quali, per una sorta di analisi interna, si svolge la sintesi espressiva che in quel momento compie. Per questa equivalenza, è bene sottolineare questo punto, entro la catena della sintesi il significato dei singoli elementi può concretarsi in modo così uguale, così fuso che il campo significativo di ciascuna parola non risulta spostato: Così le parole di Pia dei Tolomei: « Quando sarai tornato al dolce mondo, E riposato dalla lunga via . . . », sono, prese analiticamente, le più banali che si possano immaginare. Invece quel vago desiderio di annientamento, di venir meno, che è nel Leopardi, fa sì che egli, associando (possiamo teoricamente pensare per la prima volta) *naufragare* a *questo mare* in un sintagma speciale venga a spostare il significato usuale di questo verbo (cfr. *n. in un mare di guai*) che non è più « rompersi », ma « sperdersi », in forza di quel gioco associativo che il Carnoy definirebbe come parasemia. L'equivalenza fra l'analisi determinantesi nel nostro linguaggio sintetico mentre si attua, e quella della lingua che ci è in quel momento di modello, è dunque ottenuta talvolta in forza di uno di quei processi associativi che sogliono essere indicati come processi psicologici del movimento semantico, processi variamente classificati ma pur sempre riducibili ad una formula unica. Psicologicamente la indicò lo Stern: un mutamento di rapporti fra il soggetto, il significante e il significato; linguisticamente potremmo tentarla noi nel modo più generale, dicendo che il meccanismo di un mutamento di significato è dato dalla identificazione dei due segni aventi in comune parte del loro campo significativo. Il Bally mostrò come la espres-

sitivà intacchi il significato; la stessa cosa affermiamo noi mostrando che la sintesi espressiva, che è cosa unica al di sopra di qualsiasi mutamento, ha facoltà di spostare di volta in volta i singoli termini dell'analisi tradizionale modificandone il campo significativo ed immettendovi un elemento personale che viene sentito come nuovo; resta che vediamo che cosa questa novità significhi per chi parla e che cosa significhi per chi ascolta; a questo fine ci gioverà di esaminare più da vicino il concetto di equivalenza cui siamo ricorsi.

* * *

Il linguaggio non è solo sintesi espressiva imprigionante tutti i momenti successivi dell'analisi che in essa si svolgerà in uno schema che una volta, balzato alla mente, si snoda e si rinnova insistente con il ritmo di una strofa (ricordate il Manzoni dei Promessi Sposi, dove è proprio lui a parlare: Addio monti sorgenti dalle acque, cime ineguali elevate al cielo, addio . . .), il linguaggio in quanto è vita piena, in quanto intenzione comunicativa, in quanto si rivolge ad un interlocutore è pure sintesi comunicativa, è la scelta del tono più adatto per farsi intendere, per persuadere: un tono che ci avvicini con simpatia al nostro simile quanto più è possibile, un tono che viene adottato in forza di un libero istinto, proprio come il ritmo della frase e che, una volta adottato, determina la scelta analitica dei termini linguistici adatti all'uditore. Il tono crea anzitutto un'atmosfera di comprensione fra ascoltatore e parlante, pone l'ascoltatore sull'avviso per superare ad ogni momento la distanza culturale e spirituale che lo separa da chi gli rivolge la parola; ci vuole tutto l'atteggiamento classicheggiante che è diffuso nelle liriche del Carducci (e ci vuole anche tutto l'impero che la tradizione classica ha naturalmente sulla prosa e sulla poesia italiana), ci vuole l'ambientamento sintattico di tutto il verso « che giallo mesce frumento nel fervente rame » perchè il poeta possa risuscitare senza inconvenienti un significato di *fervente* che l'italiano moderno ignora.

Ma la scelta del tono è qualchecosa di più: è il segno della posizione storica che il parlante assume in un determinato momento, del suo aderire ad una tradizione determinata, perchè in quel momento in essa si esprime pienamente la sua personalità che non è solo quella di un semplice soggetto isolato, ma piuttosto di uno spirito immerso nell'attualità della storia, che soffre, opera in mezzo ai suoi simili sui quali irraggia il suo influsso e dai quali accoglie sempre nuovi elementi di vita; una personalità avente per nucleo la propria coscienza, una personalità dotata di perpetua mobilità ed evanescenza di limiti, che fanno dell'individuo linguistico — la definizione risale a Leo Spitzer — qualche cosa come un'areola linguistica. Il linguaggio fu cento volte concepito come apprendimento e come imitazione della lingua di chi esercita su di noi un prestigio, una imitazione che talvolta è persino segno di ignavia mentale, e tutto ciò è vero. Ma l'apprendere, il porsi un modello è pure sviluppo della personalità, ed è — cosa essenziale agli effetti della storia linguistica — l'arricchire questa personalità affermandola e quasi prendendone coscienza entro gli schemi di una tradizione liberamente scelta. Che cosa sarebbe la religiosità della Chanson de Roland senza

l'arcaismo tradizionale entro cui soltanto la personalità del poeta si esprime interamente?

Ma la lingua si deve pure concepire come insegnamento, come il modo per cui l'individuo arricchisce l'ambiente di nuove forme di pensiero e di nuovi mezzi di espressione, purché si avvicini a questo ambiente in modo da esserne inteso. Tutta la prima storia dei nostri volgari romanzi si intesse sulle conseguenze di un insegnamento di questo genere; mi permetto di soffermarmi un momento su questo punto perchè da esso risulterà in modo immediato quale sia precisamente il senso di equivalenza fra la propria analisi e quella altrui che l'individuo prova nel momento in cui si esprime. Sia, ad es., fra Giordano da Rivalto, uno dei tanti prosatori del 300 che infusero al volgare toscano le possibilità e le ricchezze di espressione che prima erano riservate al latino, dotto professore di teologia che predica ai popolani di Santa Maria Novella. Le sue prediche talvolta, per sua stessa confessione, sono « asciutte », cioè schematiche non solo, ma soprattutto redatte in uno stile che troppo direttamente eccheggia di gergo scolastico, che troppo è lontano dalla mentalità del pubblico, che è errato di tono insomma e quindi procede ineguale, ora tutto aggrovigliato, ora pedantisticamente monotono, e qualche lampo di fare popolare che il professore vi immette, vi stride come un anacoluto. Questa però è l'eccezione: di solito fra Giordano sa addirittura farsi popolano; l'insegnamento morale prende un tono narrativo che lo drammatizza, il dialogo scolastico diviene conversazione, il periodo iniziandosi con forma latinamente logica e simmetrica si spezza, si snoda pur senza perdere la sua forma sintetica che ritorna visibile al momento opportuno, quasi a mostrare come frate Giordano si faccia sì popolano, ma sappia rimanere sempre lui, frate Giordano. Da questa sua posizione nascono una sequela di incroci efficacissimi, come là dove il predicatore esclama: *Quest'arte di ricomperare il tempo si è arte sottilissima molto ed è utilissima novella arte*, cioè foggia popolarmente il superlativo con l'avverbio, ma non rinuncia al suo *'issimo* e lo riserva, come oggi ancora l'italiano usa, a sottolineare un non so che di ammirativo e di esclamativo che gli permetterà altrove di usare con naturalezza perfetta l'audace superlativo di un gerundio ed esclamare: *« Tutte queste sono resie perroch' egli è peccato mortalissimo e se tu mi di: andrommi allo ninferno? Si bene: ritto ritto, correndissimo! »* Qui il frate con l'analisi sua propria in quel momento sottilmente padroneggia l'analisi dell'ascoltatore volgare, la piega alla sua personalità perfettamente e l'arricchisce dei propri mezzi espressivi. Quando dunque l'analisi personale, sotto la spinta della sintesi, compenetra l'analisi tradizionale e la domina piegandola a sé senza sforzo si ha linguisticamente il segno che chi parla sente la propria lingua come perfettamente equivalente a quella dell'ambiente; il segno che la mentalità di chi parla è perfettamente fusa con quella di chi ascolta in forza di un equilibrio che permette all'uno di espandere tutta la sua personalità, all'altro di afferrarla, un equilibrio nel quale si esplica a pieno la libertà dell'individuo parlante.

* * *

In forza di questo equilibrio la personalità del parlante imprime al discorso l'impronta sua, unica più che nuova, senza che di necessità questa importi qualche cosa di esteriormente, di visibilmente nuovo nei singoli elementi analitici. Ma in fra Giordano queste novità ci sono assai chiare e, se poniamo mente alla distanza che separa il frate dal suo pubblico, comprendiamo immediatamente perchè e quando le novità semantiche sieno afferrabili e visibili. Poniamoci dinanzi due prosatori moderni i quali — l'uno sempre, l'altro quando si trova in stato di grazia — sanno parlare ai loro lettori con perfetta armonia: Manzoni e D'Annunzio. In questo non una parola, si può dire, non un costrutto che non appaia analiticamente nuovo: ora è la preziosità di una voce tecnica, ora di un arcaismo, ora un sintagma inaspettato che dà un senso profondo all'aggettivo più banale. Orbene tutto ciò è analiticamente, direbbe il Vossler, permutazione o arcaismo, è insomma un distacco dalla tradizione consueta, cosciente nel D'Annunzio, stilista volitivo per eccellenza, con il quale egli viene ad esprimere il sentimento che la sua persona, con il suo animo, con la sua cultura, con tutti i suoi atteggiamenti, è qualche cosa di ben distinto dalla persona di tutti gli altri. Ed anche il Manzoni che, per un bisogno estetico, con gli altri tende addirittura a confondersi, il Manzoni che cerca di conservare ad ogni parola il significato più trito, anche lui, oltre che nelle intime finesse della sintassi, finisce per lasciar trasparire questa sua distinzione, spesso in modo paradossalmente esteriore « *il cielo di Lombardia così bello quando è bello* »; « *la mattina seguente Don Rodrigo si destò Don Rodrigo* », quasi cioè con giochi di parola che sono anche vere e proprie permutazioni. Scendiamo ora agli umili mortali che dalla lingua prendono più che non diano; quando io adotto un neologismo, introduco nel mio italiano una voce straniera o ne la scaccio, uso popolarmente una voce dotta o cado nel gergo (come se, alla stazione dovendo domandare ad un guardiasala a che ora parte il treno per Milano, mi dò delle arie da ferroviere e dico semplicemente « il Milano » o anche, poniamo, « il 1914 »), non voglio tanto farmi comprendere meglio, quanto dare alla mia persona la sfumatura di un atteggiamento definito che la distingua da quella dei miei simili. Ed esprimo questo mio senso di distinzione adattando il mio linguaggio ad un elemento inconsueto che risulta pure men consueto alla comune tradizione linguistica, Ottengo così un distacco da essa, il quale esprime linguisticamente la distinzione della mia persona storica, e questo distacco è più visibile quando il senso di distinzione è rafforzato da una forte differenza di cultura, come è il caso di frate Giordano. Questo distacco ha valore per sè: non occorre cioè che l'immagine su cui esso si fonda sia bella, o il termine da cui prende le mosse sia perfettamente chiaro a chi, col solo fatto di chiamarlo in uso, lo modifica. Non giurerei che sapesse molto di enciclopedie e di enciclopedisti quel proprietario di un piccolo bazar in un paesello piemontese che scrisse sulla sua insegna « bottega enciclopedica ». La parola gli doveva parere tanto più efficace, quanto più lontano era l'ambiente da cui la traeva, e appunto per questa sua lontananza gli serviva meravigliosamente per mettersi in vista.

Possiamo ora asserire che la novità di una innovazione consiste appunto in questo distacco dalla tradizione; ma questa novità ha un valore diverso

per l'individuo parlante e per l'interlocutore. Per chi parla siamo qui dinanzi a quelli che comunemente si chiamano fatti di stile. In altre parole chi parla, in forza di quel sentimento di distinzione che dicevamo, sente, o cerca la novità di un significato, sincronicamente, cioè soltanto in quanto misura il significato che egli imprime ad una parola in rapporto con il significato che questa parola aveva prima che egli la usasse, cioè con il significato consueto. Ciò si vede nel modo più elementare quando chi parla cerca deliberatamente nella lingua una forma nuova di pensiero, come succede p. es. a Galileo, uno dei creatori della lingua scientifica in Italia, quando sottolinea con una spiegazione, una circonlocuzione, comunque con una distinzione, un termine usuale per fare avvertiti che esso assume un valore tutto nuovo: *« quella affezione grata o molesta che poi noi abbiamo denominata caldo, bruciamento, scottamento »*.

Per l'interlocutore le cose sono alquanto più complicate: il neologismo vien compreso perchè chi ascolta è in grado di afferrarlo in base allo stesso riferimento sincronistico che fa chi parla. Quando sia analizzabile, cioè isolabile dal vivo discorso, il neologismo diventa riproducibile; in quel momento stesso esso diventa, come si dice, un fatto di lingua, non più mezzo espressivo, ma semplicemente denominazione. Si è molto insistito, e con molta finezza, su questa opposizione, ma forse non si è abbastanza avvertito come, ogni qualvolta l'interlocutore, oltre a comprendere un neologismo, lo riproduce a sua volta, egli faccia questo essenzialmente perchè intende di seguire chi parla in quel distacco dalla tradizione di cui ogni neologismo è segno. Solo in forza di questa equivalenza di posizione storica, il termine nuovo si stacca per lui da quello vecchio che l'ha generato, si fa autonomo, e quel che più conta, è ritenuto capace di sostituire per equivalenza semantica un termine già esistente nella lingua che in grazia di questa sostituzione diventa arcaico.

Questa capacità di sostituzione costituisce la vera caratteristica di ciò che noi chiamiamo innovazione, quindi l'innovazione è reale solo nella lingua, non nel linguaggio. Con ciò però non si eleva affatto una opposizione fra lingua e linguaggio, fra individuo e collettività perchè innovazione non è se non l'aspetto sotto cui diacronicamente ci appare quel distinguersi dalla tradizione comune con cui l'individuo afferma la propria persona storica. In conclusione: dato che in sede di evoluzione semantica sia ancora il caso di parlare di cause, una eterogeneità di queste non esiste. In conformità del doppio aspetto del linguaggio, cause psicologiche e sociali concorrono nel segnarci la varia individualità di chi parla; agli effetti della storia linguistica le cosiddette cause sociali hanno maggiore interesse, perchè da esse traspare più direttamente quell'ossequio, o quella ribellione alla tradizione linguistica dalle cui vicende soltanto questa storia si intesse.

Samedi, 29 août, 13 h. 30—17 h.

Président: M. PAUL MENZERATH.

Secrétaire: M. J. LAZICZIUS.

1. — COMMUNICATION DU PRINCE N. TRUBETZKOY

Die Quantität als phonologisches Problem.

Dass jeder Laut als physikalische Erscheinung eine bestimmte Dauer haben muss, — das unterliegt keinem Zweifel. Es fragt sich nur, inwieweit der Lautdauer eine wirkliche Sprachfunktion zukommt und zukommen kann. Seitdem unser verehrter Präsident, Otto Jespersen, die Unterscheidung von Sprachen mit äusserlich bestimmter und Sprachen mit innerlich bestimmter Quantität in die Lautwissenschaft eingeführt hat, ist diese Unterscheidung Allgemeingut geworden. Man weiss nunmehr, dass es Sprachen gibt, in denen die Lautdauer keine wirkliche Sprachfunktion besitzt, in denen sie für die Wortunterscheidung irrelevant ist, oder — wie wir heute sagen würden — in denen sie phonologisch gar nicht existiert. Nun aber die anderen Sprachen, die Sprachen mit innerlich bestimmter Quantität! Besitzt in ihnen die Lautdauer *als solche* wirklich eine wortunterscheidende Kraft? ist sie wirklich phonologisch relevant? Bei näherem Betrachten stellt sich heraus, dass die Beantwortung dieser Frage gar nicht so einfach ist, wie es wohl manchem scheinen möchte.

Phonologisch irrelevant ist alles, was vom Standpunkt des gegebenen Lautsystems selbstverständlich ist. In einer Sprache, z. B., die keine stimmhaften Konsonanten besitzt, ist die Stimmlosigkeit aller Konsonanten selbstverständlich, und daher phonologisch irrelevant. Ebenso ist nun der Umstand, dass jede Silbe eine gewisse Dauer haben muss, etwas selbstverständliches. Daher ist die Minimaldauer, die einer Kürze zukommt, selbst in einer Sprache mit innerlich bestimmter Quantität als solche phonologisch irrelevant. Die Kürze ist in einer solchen Sprache ein zeitloser Punkt, von dessen Dauer abgesehen werden muss. Dann kann aber auch die Dauer der Länge als solche keinen phonologischen Wert haben. Denn, da es sich beim Sprechen nicht um absolute, sondern um relative Dauer handelt, kann die Länge nur als eine Ueberschreitung der Kürze erfasst werden, und da die Dauer der Kürze vom phonologischen Standpunkt überhaupt gar nicht existiert — so wäre die Länge nur die Ueberschreitung einer nichtexistierenden Grösse, was offenbar widersinnig wäre. Somit ist nicht *die Dauer*, sondern *das Dauern* für die Länge in ihrem Gegensatz zur Kürze charakteristisch. Vom phonologischen Standpunkt aus verhält sich die Länge zur Kürze nicht wie ein grösserer Zeitabschnitt zu einem kleineren, sondern wie eine Einheit mit einer Dimension zu einer Einheit ohne Dimension. Mit anderen Worten: *ist die Kürze ein Punkt, so ist die Länge eine Linie*. In Sprachen mit innerlich bestimmter Quantität sind Kürze und Länge nicht Abschnitte verschiedener Lautdauer, sondern vielmehr zwei verschiedene *Aspekte der Lautung*, ein punktartiger und ein linienartiger. Das Wesen der Länge besteht darin, dass sie ohne Gefahr für die Wort-

bedeutung, ohne irgendwelche Vorbeugungsmassnahmen beliebig gedehnt werden kann, während dies bei der Kürze nicht zulässig ist.

Die Definition der Kürze als punktartigen und der Länge als linienartigen Aspekts der Lautung führt uns somit zu einer anderen, wonach die Länge das Dehnbare, Dehnungsfähige, die Kürze das Dehnungsunfähige sein soll. Eine solche Definition kann uns aber nicht befriedigen. Denn eine Fähigkeit muss irgend eine Ursache in der Beschaffenheit der betreffenden Dinge haben, etwas, was dem Dinge diese Fähigkeit verleiht. Es muss also nach der Ursache der Dehnungsfähigkeit der Länge und der Dehnungsunfähigkeit der Kürze gefragt werden. Und *das* ist die eigentliche Frage nach dem phonologischen Wesen der Quantität.

Auf diese Frage lässt sich keine einheitliche, für alle Sprachen gültige Antwort geben. Es gibt aber einige ganz wenige Typen, auf welche die Mannigfaltigkeit der Sprachen reduziert werden kann. Untersuchen wir zuerst die Quantität der Silbenträger — d. i. der Vokale, Diphthonge und der diphthongischen Verbindungen.

In einer sehr grossen Anzahl von Sprachen dienen die Quantitätsunterschiede der Silbenträger zum Ausdruck von Intensitätsunterschieden. Solche Sprachen unterscheiden zwei Arten von Silbenträgern, starke und schwache. Die starken sind eben infolge ihrer Stärke dehnungsfähig (d. i. «lang»), die schwachen infolge ihrer Schwäche der Dehnung unfähig (d. i. «kurz»). Dass hier die Quantität wirklich den Intensitätsgrad ausdrückt, ist daraus ersichtlich, dass die betreffenden Sprachen keine phonologische Verwertung der anderen Intensitätsfaktoren, speziell der Druckstärke zulassen. Der expiratorische Akzent ist in ihnen entweder gar nicht vorhanden (wie z. B. im Tamilischen, im Tungusischen usw.), oder seine Stellung im Worte ist automatisch geregelt, so dass er keine distinktive Funktion und, folglich, auch kein phonologisches Dasein besitzt. In den meisten Sprachen dieses Typus ruht der expiratorische Druck auf der ersten Wortsilbe und ist bloss ein Signal des Wortanfanges: so z. B. im Gälischen, Isländischen, Tschechischen, Slovakischen, Ungarischen, Ostjakischen, Mongolischen, Kalmükischen, Jakutischen, Tschetschenischen, Lakkischen usw.; — in anderen, z. B. im Turkmenischen, ruht der expiratorische Druck auf der letzten Wortsilbe und signalisiert das Wortende; — in noch anderen Sprachen ist die Stellung des Akzents durch die Quantität der äusseren Silben bestimmt, z. B. im klassischen Latein, im Mittelindischen, im Arabischen, im Ossetischen usw. In allen diesen Fällen ist die Stellung des Akzents äusserlich bestimmt und hat daher keinen phonologischen Wert. Die phonologische Intensität der Silbenträger wird in solchen Sprachen eben nur durch die Quantität ausgedrückt. Es liegt hier eine *quantitative* Realisation der Intensität vor — während, umgekehrt, in Sprachen mit freiem expiratorischen Akzent und ohne freie Quantität (wie z. B. das Italienische, das Neugriechische, das Russische, das Awarische usw.) eine dynamische Realisation der Intensität vorliegt.

In einer anderen Gruppe von Sprachen dienen die Quantitätsunterschiede dazu, anzugeben, ob ein Silbenträger prosodisch zweiteilig oder einteilig ist. Hierher gehören vor allem Sprachen wie Altgriechisch, Litauisch, Slovenisch, der čakavische Dialekt des Kroatischen, die nordkaschubischen

Mundarten des Polnischen, das Japanische usw. — d. i. Sprachen, wo zwei verschiedene Betonungsarten der Längen, aber nur eine Betonungsart der Kürzen phonologisch relevant sind. Dabei ist es ganz gleichgültig, ob die zwei langen Akzente mehr musikalisch oder mehr expiratorisch sind, ob es sich um den Gegensatz von fallend und steigend, oder fallend und eben, oder steigend und eben usw. handelt. Wichtig ist nur, dass die verschiedene Behandlung des Anfangs und des Endes einer Länge zur Wortunterscheidung verwendet wird, während die Kürze als prosodisch unzerlegbares Ganzes behandelt wird, in welchem Anfang und Ende nicht unterschieden werden, und welches entweder ganz hervorgehoben (d. i. betont) oder ganz unhervorgehoben (d. i. unbetont) sein kann. Es ist klar, dass in solchen Sprachen die Länge als zwei prosodische Momente, die Kürze dagegen als ein einziges prosodisches Moment gilt. Die Dehnbarkeit der Länge ist hier eben der Ausdruck der gesonderten Existenz der zwei prosodischen Momente, zwischen denen ein beliebig langer Lautabschnitt liegen kann. Dagegen drückt die Undehnbarkeit der Kürze den Zusammenfall des Anfangs und des Endes in einem Punkt aus. Wenn manchmal die Kürzen ebenfalls Tonverlaufunterschiede aufzuweisen scheinen, so erweisen sich bei näherem Betrachten diese scheinbaren Ausnahmen als illusorisch. So z. B. unterscheidet die nordchinesische Mundart von Mukden (Provinz Kin-chow-fu) zwei kurze und zwei lange Akzente: der eine kurze Akzent ist fallend, der andere steigend; von den langen aber ist der eine steigend-fallend, der andere fallend-steigend. Hier ist die kurze steigende Tonbewegung offenbar nur Ausdruck der Hervorhebung, die kurze fallende dagegen Ausdruck der Nichthervorhebung oder Senkung; die Kürzen sind entweder hervorgehoben oder nicht, während bei den Längen entweder nur der Anfang oder nur das Ende hervorgehoben wird — ein für diesen Sprachtypus normales Verhältnis.

Die Unterscheidung von prosodisch-einteiligen und prosodisch-zweiteiligen Silbenträgern tritt ferner auch in jenen Sprachen zu Tage, die den sogenannten « Stød » oder Stimmstoss kennen, wie z. B. das Dänische, das Lettische, das Livische usw. Der Umstand, dass der Stimmstoss nur bei langen Silbenträgern auftritt — d. i. bei langen Vokalen, Diphthongen und Verbindungen von Vokalen mit Sonorlauten — beweist, dass in den betreffenden Sprachen gerade bei den langen Silbenträgern Anfang und Ende als gesonderte Momente behandelt werden, und dass folglich die Länge der Silbenträger auch in diesen Sprachen Ausdruck ihrer Zweiteiligkeit ist.

Der Unterschied zwischen prosodisch-einteiligen und prosodisch-zweiteiligen Silbenträgern braucht aber nicht immer durch verschiedene Quantität ausgedrückt zu werden. In vielen afrikanischen sogenannten « Ton-sprachen » kommen Silben vor, deren Anfang nicht denselben Ton wie der Ausgang aufweist, wobei solche Tonverlaufunterschiede bedeutungsunterscheidende Kraft besitzen. Für einige von diesen Sprachen geben die Beobachter ausdrücklich an, dass die musikalisch zweiteiligen Silbenträger länger als die musikalisch einteiligen sind (so z. B. im Efik). Für die meisten Sprachen dieses Typus liegen aber keine diesbezügliche Angaben vor. Es mag sein, dass ein solches Schweigen der Beobachter über diesen Punkt zum Teil die Folge ihrer Nachlässigkeit ist. Es ist aber sicher nicht überall

so. Und man darf wohl behaupten, dass in vielen afrikanischen « Tonsprachen » die prosodisch-mehrteiligen Silbenträger tatsächlich nicht länger als die einteiligen sind. Die Mehrteiligkeit wird hier schon genügend durch die Struktur der Silbenmelodie angegeben und braucht nicht mehr durch die längere Lautdauer ausgedrückt zu werden.

Es bleibt uns noch ein Sprachtypus, der durch eine viel geringere Anzahl von Sprachen, darunter durch das Englische, Holländische und Deutsche vertreten ist. Hier ist die Länge eines Vokals der Ausdruck seines normalen, ungehemmten Ablaufs, die Kürze dagegen ein Zeichen, dass der Vokal in seinem Ablaufe gehemmt, durch den Beginn des folgenden Konsonanten « abgeschnitten » ist. Es werden also eigentlich nicht lange und kurze, sondern volle und abgeschnittene Vokale einander gegenübergestellt, und der Quantitätsgegensatz ist nur der Ausdruck eines Silbenschnittgegensatzes. Daher bestehen in solchen Sprachen die Quantitätsgegensätze nur vor Konsonanten (z. B. deutsch *Saat—satt, Miete—Mitte, Hüte—Hütte* usw.), während in offenen Auslautsilben alle Vokale lang sind.

Somit zerfallen die Sprachen in Bezug auf das phonologische Wesen der Silbenträger in drei Typen: die Länge oder Dehnbarkeit eines Silbenträgers ist im ersten Typus Ausdruck seiner Stärke (im Gegensatz zur Schwäche der Kürze), im zweiten Typus Ausdruck seiner Mehrteiligkeit (im Gegensatz zur Einteiligkeit der Kürze), im dritten Typus Ausdruck seines vollen, ungehinderten Ablaufes (im Gegensatz zum abgebrochenen Ablauf der Kürze).

Die ersten zwei Typen lassen sich auch bei der Quantität der Konsonanten beobachten. Der Gegensatz zwischen geminierten und ungeminierten Konsonanten ist ja offenbar nichts anderes, als ein Gegensatz zwischen zweiteiligen und einteiligen Phonemen. Diese Art von Konsonantenquantität liegt am deutlichsten in jenen Sprachen vor, wo die langen Konsonanten nur zwischen Vokalen geduldet werden, wobei der Abglitt des Konsonanten zur vorhergehenden, der Abglitt zur folgenden Silbe gerechnet wird, z. B. im Altgriechischen, im Prakrit, im Italienischen, im Tamil, im Japanischen, im Tschetschenischen usw. Dasselbe darf aber auch von jenen Sprachen gesagt werden, wo lange Konsonanten nur im Inlaute oder nur in solchen Stellen geduldet werden, in denen nach den Gesetzen der betreffenden Sprache Konsonantenverbindungen stehen dürfen, z. B. im Finnischen. — In jenen Sprachen aber, wo die langen Konsonanten anders als die Konsonantenverbindungen behandelt werden, dürfen sie nicht als zweiteilige betrachtet werden. Bei näherer Betrachtung erweist sich, dass in solchen Fällen die langen Konsonanten nicht nur länger, sondern auch energischer artikuliert werden als die entsprechenden kurzen, und dass die Länge nur eine Begleiterscheinung ist, die eventuell ausbleiben kann. Daher darf in solchen Fällen die Länge der Konsonanten nur als Ausdruck ihrer Stärke, ihrer Intensität betrachtet werden. Dies ist z. B. der Fall in den meisten Sprachen des Daghestans, z. B. im Awarischen, im Lakkischen, im Kürinischen usw.

Manchmal verbinden sich beide Arten der konsonantischen Quantität miteinander in derselben Sprache, und zwar auf verschiedene Weise. In einigen Daghestansprachen — z. B. im Andischen, Tabassaranischen, Ku-

batschinischen — weisen die Liquidae und Nasale den Geminierungsgegensatz auf, die Geräuschlaute aber den Intensitätsgegensatz. Eine komplizierte Art der Verbindung der zwei konsonantischen Quantitätsarten liegt im Lappischen vor. Hier zerfallen die Konsonanten in kurze und geminierte, wobei diese letzteren nur im Inlaute stehen dürfen; die geminierten Konsonanten zerfallen ihrerseits in stärkere und schwächere, wobei die ersteren natürlich länger als die letzteren sind. Das phonetische Bild wird noch dadurch komplizierter, dass im Lappischen auch die Vokale phonologisch relevante Quantitätsunterschiede aufweisen, wobei jede Art von Konsonanten nach einem phonologisch langen Vokal etwas kürzer als nach einem phonologisch kurzen gesprochen wird. So entstehen 6 Quantitätsstufen der Konsonanten und ebenso viel Quantitätsstufen der Vokale — da die Dauer eines Vokals im Lappischen immer im umgekehrten Verhältnis zur Dauer des folgenden Konsonanten steht. Dieses Bild ist aber nur vom phonetischen Standpunkte aus richtig. Phonologisch betrachtet bestehen im Lappischen nur drei Arten von Konsonanten — ungeminierte, schwache Geminaten und starke Geminaten — und nur zwei Intensitätsstufen der Vokale. — Eine noch andere Art der Verbindung des konsonantischen Geminierungsgegensatzes mit dem konsonantischen Intensitätsgegensatz bietet eine eigenartige afrikanische Sprache, das Gweabo (in Liberia), das von Ed. Sapir beschrieben worden ist. Auch hier werden ungeminierte, schwachgeminierte und starkgeminierte Konsonanten unterschieden. Dabei äussert sich aber die Verstärkung hauptsächlich nicht in der Quantität, sondern in der Steigerung der Artikulationsenergie, und die starken Geminaten zerfallen noch in zwei Unterklassen, je nachdem die Verstärkung sich gleichmässig auf den ganzen Konsonanten erstreckt, oder nur seinen Schlussteil betrifft (in welchem letzterem Falle auch der Anfang des folgenden Vokals in Mitleidenschaft gezogen wird, was aber irrelevant ist). Somit bestehen hier vier Arten von Konsonanten: ungeminierte, schwache Geminaten, gleichmässig-starke Geminaten und steigend-starke Geminaten. Es muss aber bemerkt werden, dass diese vier Arten nur bei stimmhaften Konsonanten unterschieden werden.

Aus dem vorhergehenden ergibt sich, dass der Gegensatz zwischen kurzen und langen Lauten in Sprachen mit innerlich bestimmter Quantität immer nur der phonetische Ausdruck irgendeines tiefer liegenden phonologischen Gegensatzes ist. Und zwar wird durch den Quantitätsgegensatz entweder ein Intensitätsgegensatz, oder der Gegensatz zwischen eingliedriger und mehrgliedriger Einheit, oder — speziell bei Silbenträgern — ein Unterschied in der Struktur des Silbenschnittes ausgedrückt. Alle diese Dinge haben ihrem Wesen nach mit der Dauer gar nichts gemein. Das ist auch begreiflich. Denn das Sprachgebilde (« la langue ») ist an und für sich zeitlos. Erst im Sprachakte (« la parole ») entsteht eine Beziehung zur Zeit, und werden die Elemente des Sprachgebildes durch zeitlich messbare physikalische Erscheinungen, durch Sprachlaute ausgedrückt. Die Aufgabe des Phonetikers ist, die Dauer dieser Sprachlaute zu messen. Je strenger und genauer solche Messungen vorgenommen werden, desto besser. Jeder Fortschritt in dieser Hinsicht kann nur begrüsst werden. Dabei muss man sich aber darüber klar werden, dass der Phonetiker nicht das Sprachgebilde,

sondern den Sprechakt untersucht, und dass mit seinen Mitteln nur der Sprechakt untersucht werden kann. Der Phonologe hat dagegen nicht den Sprechakt, sondern das Sprachgebilde zu untersuchen, und diese Aufgabe kann nicht mit den naturwissenschaftlichen Methoden der Phonetik, sondern nur mit den sprachwissenschaftlichen Methoden der Phonologie gelöst werden, d. i. *mutatis mutandis* mit denselben Methoden, welche der Grammatiker bei der Ermittlung des grammatischen Systems einer bisher unbekannten Sprache oder bei der Erforschung der Grundbedeutung irgendeiner grammatischen Form anwendet. Die Bereiche der Phonetik und der Phonologie sind streng geschieden. Jede von diesen Wissenschaften kann und muss in ihrer Elementenlehre auf die andere Bezug nehmen, soll aber dabei niemals die Grenze ihres eigenen Bereiches verkennen.

Observations de M. COLLINDER.

M. KURYLOWICZ: Die Zweiteiligkeit der Silben im Litauischen und im Griechischen scheint zwei verschiedene Dinge zu sein, da im Griechischen das ganze morphologische System das Verhältnis Länge: Kürze = 2:1 zu Grund legt (z. B. εὐγεν-ῆ: ἐλπ-ῖδα), was im Litauischen nicht der Fall ist.

M. BELIĆ: Dans quel groupe de langues faut-il mettre le serbo-croate qui possède deux accents brefs qui ont une valeur phonologique toute faite (*jârîca: jârîca*)? Si l'on prend les commencements avec d'autres types d'accent, nous verrons qu'il y a quatre ou même cinq commencements possibles: ̣, ̤, ̥, ̦, ̧ (sans accent). Les différentes langues slaves doivent supposer des systèmes accentologiques avec deux différents accents.

M. TRUBETZKOY: Selbstverständlich muss jeder Beobachter, der eine Sprache beschreiben soll, phonetisch vorgehen, d. h. von den Lauten ausgehen. Damit aber seine Beschreibung brauchbar sei, muss er das gesammelte Material auch zu deuten verstehen.

Das Litauische und das Griechische haben bei aller Verschiedenheit dennoch einen gemeinsamen Zug — nämlich die phonologische Autonomie des Anfangs und des Endes der langen Silbenträger — und nur darauf kommt es ja an.

Die fallenden Akzente der serbokroatischen Schriftsprache dürfen nur auf der ersten Silbe des Worts ruhen und werden beim Herantreten von Proklitika auf diese übertragen. Daher sind es keine wirklichen « Akzente », sondern Grenzsignale, was R. Jakobson in den Travaux du Cercle Linguistique de Prague IV sehr überzeugend nachgewiesen hat.

2. — COMMUNICATION DE M. BJÖRN COLLINDER

Lautlehre und phonologismus.

Literatur. ANDRADE: Some questions of fact and policy concerning phonemes (Language XII, 1936). BLOOMFIELD: Language, 1933. COLLINDER: Einige grundbegriffe der lautlehre (Uppsala Universitets Årsskrift 1933: Språkv. sällsk. handl.; sonderdruck 1930). JESPERSEN: Fonetik, 1897—99; Phonetische Grundfragen, 1904; Linguistica, 1933. LAZICZIUS: Bevezetés a fonológiába, 1932; Jeltan, elemtan (Nyelvtudományi Közlemények XLIX, 1935). MERIGGI: Proceedings of the international Congress of phonetic sciences (Indogerm. Forsch. LII 65). NOREEN, ADOLF: Vårt språk I, II, 1903—10; Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache, 1923.

SAPIR: Sound patterns in language (Language I, 1925); La réalité psychologique des phonèmes (Psychologie du langage, 1933). TRAGER: The phonemes of Russian (Language X, 1934). Travaux du Cercle Linguistique de Prague I—IV, 1929—31. TRUBETZKOY: La phonologie actuelle (Psychologie du langage). TWADDELL: On defining the phoneme, 1935. WINTELER: Die Kerenzer Mundart, 1876.

Der begriff sprachlaut wird von NOREEN folgendermassen definiert: « Unter einem gewissen, qualitativ bestimmten laut verstehen wir — — nicht einen unter allen umständen identisch gleichen laut. — — Sondern wir verstehen z. b. unter dem neuschwedischen *i*-laut eine menge lautvarietäten, die einander dermassen ähnlich sind, — — dass sie — — entweder garnicht oder wenigstens nur mit grosser schwierigkeit als verschiedene aufgefasst werden, und deren qualitative differenz, wenn sie auch dem ohr merkbar sein sollte, jedenfalls nicht zu sprachlichen zwecken, d. h. als träger irgendeiner bedeutungsdifferenz verwendet wird. Auf diesem grunde kann eine solche gruppe von minimal verschiedenen lauten füglich als in sich ganz homogen betrachtet werden, und jedes lautindividuum der gruppe kann somit ohne übelstand denselben namen tragen — —, der mithin ein gattungsname, kein eigenname ist. »

Die von mir gesperrten worte (aus d. j. 1905) stimmen offenbar recht gut zu der in den letzten jahren vom Prager linguistenkreis verkündeten lehre, die ich der deutlichkeit halber phonologismus (als betrieb phonologistik) nennen möchte. In Vårt språk ist die phonologie (lautlehre) als wissenschaft von den sprachlich relevanten lautfaktoren, lauten und lautverbindungen nicht nur programmatisch entworfen, sondern systematisch und ausführlich verwirklicht worden. Die synchronische phonologie des neuschwedischen umfasst bei NOREEN rund 1.200 seiten, davon die qualitative kombinationslehre 45 (mit genauen statistischen angaben!) und die prosodie 420, während dagegen der phonetik 63 seiten gewidmet sind. So steht es mit der behauptung, dass die gedanken WINTELERs keinen einfluss auf die entwicklung der wissenschaft geübt hätten.

Bezüglich der von JESPERSEN vor und nach der jahrhundertwende veröffentlichten ausführungen über die abhängigkeit der lautlichen variationsbreite von der funktion und über den zusammenhang zwischen lautlicher differenziertheit, bzw. lautwandel, und semantischem unterscheidungsbedürfnis siehe Linguistica 210.

Es sei dies gegen die bei den phonologen nicht selten vorkommenden vindikationen (z. b. Travaux I 44, z. 9—27; IV 148, z. 4—10; 227, z. 14, 15) vorausgeschickt.

Hinsichtlich des terminus sprachlaut verweise ich auf meine oben angeführte schrift.

Die lautlehre im weitesten sinn hat als gegenstand nicht nur die einzelnen sprachlaute und die verbindungen von je zwei, drei od. mehreren sprachlauten, sondern die lautgestalt sämtlicher wörter, affixe und wortverknüpfungen muss in der lautlehre wenigstens implizite angegeben werden. Insofern gehört jede vorschrift darüber, wie irgendein bewusstseinsinhalt lautlich ausgedrückt wird, in die lautlehre. Solche vorschriften kann auch

ein analphabetisches zweisprachiges kind erteilen. Sobald wir aber die lautgebilde der wörter analysieren und ihre elemente — seien es silben, laute oder «phoneme» — bezeichnen können, kann die lautliche darstellung der wörter und affixe in die formenlehre und das wörterbuch übergeführt werden.

Die physiologische gliederung der rede können wir hier nicht erörtern. Es sei nur eingeschränkt, dass das traditionelle griechisch-lateinische alphabet nur die kodifikation einer — praktischen zwecken dienenden und wissenschaftlich unzureichenden — lautlichen analyse ist. Dasselbe gilt gewissermassen von allen sog. phonetischen alphabeten. Das alphabet kann keinen aufschluss darüber bieten, ob z. b. das sog. aspirierte *p* ein, zwei oder drei «phoneme» ausmacht, oder ob das *t* von *taub* dasselbe «phonem» ist wie das *t* von *baut*. Wenn wir andere «lautvorstellungen» studieren wollen als die durch die traditionelle schrift hervorgerufenen, müssen wir versuche mit analphabeten anstellen. (Über die beweiskraft der beobachtungen SAPIRS siehe TWADDELL 11.) Sonst sind wir der gefahr ausgesetzt, nicht lautlehre, sondern eine art algebra des lateinischen alphabets zu treiben.

Die erste aufgabe der lautlehre ist die beschreibung der lautgebilde. Für praktische zwecke genügen angaben, die dem lernenden die aneignung einer einwandfreien aussprache (der einzelnen sprachlaute) ermöglichen; eine wissenschaftliche lautlehre soll auch die variationsbreite der aussprache angeben. Wenn BLOOMFIELD den ergebnissen der beobachtungsphonetik jeden wissenschaftlichen erkenntniswert abspricht, hat er sich entweder über die beobachtungsphonetik oder über die bedingungen wissenschaftlicher beobachtung überhaupt geirrt. Die von BLOOMFIELD verwendete transkription ist weder für wissenschaftliche noch für praktische zwecke genügend.

Die meisten phonologen sprechen von «lautabsichten» als ob die absicht, eben ein gewisses «phonem» — oder sagen wir etwa zwölf phoneme in einer gewissen reihenfolge — auszusprechen, etwas allgemeingültig festgestelltes wäre. In wirklichkeit bezieht sich die bewusste absicht (jedenfalls des analphabeten) höchstens wohl darauf, ein gewisses wort auszusprechen. Es lässt sich natürlich sagen, dass die absicht, ein gewisses wort auszusprechen, die absicht in sich schliesse, sämtliche bestandteile des wortes hervorzubringen. Dies hat aber nur dann einen sinn, wenn es sich um akustisch oder motorisch gesonderte bestandteile handelt (nicht etwa um hundertstel); und dass eben die durch buchstaben bezeichneten «phoneme» solche beabsichtigten bestandteile seien, ist jedenfalls nicht bewiesen. Im russischen bedeutet *rot* teils (mit *t* geschrieben) «mund», teils (mit *d* geschrieben) «gattung». Während *rot* «mund» im genitiv *rta* heisst, heisst der genitiv von *rot* «gattung» *roda*. Der laut *t* soll (nach TRAGER) als «phonem» im ersteren fall *t*, im letzteren fall *d* sein! «The same sound may belong to different phonemes.» Wenn man *rot* in der bedeutung «gattung» ausspricht, hat man angeblich die absicht, ein *d* auszusprechen. Man könnte ebenso gut behaupten, dass ich die absicht habe, *m* und *n* auszusprechen, wenn ich *seeleute* sage.

In den veröfentlichungen des Prager linguistenkreises findet man eine

befremdende menge von neuen termini, hinter denen man aber nicht selten seit altersher wohlbekannte dinge wiederfindet. Der angelpunkt dieser terminologischen mannigfaltigkeit ist das «phonem». Leider hat man sich über die bedeutung dieses wortes nicht einigen können. Es scheint beinahe ebenso viele definitionen des phonems zu geben, wie es phonologen gibt.

LAZICZIUS zieht aus dem phonologismus die konsequenz, dass jeder lautwandel sprunghaft erfolgen muss. «Vom gesichtspunkt der sprache gibt es nur dann und nur dort lautwandel, wo die lautabsicht sich verändert. Zwischen den verwirklichten lauten der rede treten übergänge im physischen sinn auf, aber daneben leben die lautabsichten von einander scharf getrennt im bewusstsein der sprechenden und warten auf die verwirklichung. Die sprache kennt keine übergangs-lautabsichten, keine übergangsphoneme. Daher kommt es, dass die lautveränderungen in der sprache immer und ohne ausnahme sprunghaft sind.»

Um diese äusserung zu widerlegen, genügt es, den fall KANNISTOS anzuführen, der nach einem zweijährigen aufenthalt unter den wogulen kaum einen einzigen vokal seiner finnischen muttersprache korrekt aussprechen konnte. Die normativen lautvorstellungen verschieben sich unter umständen allmählich und unvermerkt, nicht nur bei phonetisch naiven menschen, sondern sogar bei beobachtungsphonetikern von beruf.

Es ist experimentell festgestellt worden, dass der unterschied zwischen den silben *ak*, *at*, *ap* hörbar sein kann, auch wenn sie ohne lösung des verschlusses ausgesprochen werden. Diese tatsache lässt sich nur so erklären, dass im augenblick unmittelbar vor dem verschluss die verschiedene form der mundhöhle, die durch den übergang in die *k*-, bzw. *t*-, *p*-stellung bedingt ist, jedesmal einen verschiedenen vokaltimbre auslöst, sagen wir etwa: vor *k* ein *y* (russ. *j* e *y*), vor *t* ein *i*, vor *p* ein *o*. Oder sagen wir dass *a* am ende rasch in *y*, bzw. *i*, *o* übergeht. Nur ein geübter beobachter dürfte diese übergangsvokale apperzipieren können. Nach phonologistischer auffassung haben wir es schlechterdings mit den entitäten *a*, *k*, *p*, *t* zu tun. Machen wir nun das gedankenexperiment, dass wir in unserem traditionellen kadmeischen alphabet ein besonderes zeichen für die artikulierte pause hätten! Die phonologen würden dann gewiss ebenso wenig das «*p*» von *pause* mit dem «*p*» von *aptieren* identifizieren, wie man *ps* mit *sp* identifiziert.

Die einsicht, dass gewisse phonetische faktoren — wie melodie, intensität, stimmton der klusile — in einigen sprachen eine grammatische rolle spielen, in anderen nicht, ist z. b. von NOREEN systematisch verwertet worden. Es sei in diesem zusammenhang hervorgehoben, dass nichtverwendung irgendeines phonetischen merkmals an sich nicht grosse variationsbreite der einschlägigen laute bedeutet. So ist z. b. der *b*-laut dem finnischen fremd, und den buchstaben *b* nennt der mann vom volke «das *p* der herrschaften». Nichtsdestoweniger ist die variationsbreite des finnischen *p* viel geringer als diejenige des schwedischen *p*.

SAPIR fragt, warum es einem engländer schwer fällt, *n* und *ts* (in *sing*, *hats*) anlautend auszusprechen, während er ohne schwierigkeit die frikative von *azure* (*ž*) auch anlautend aussprechen kann. SAPIR beantwortet die frage in psychologisierender phonologistischer weise. Vgl. hierzu TWAD-

DELL 10. Nun ist *ts-* in *tsa* nur in der traditionellen schrift, aber nicht in physiologischer hinsicht, dasselbe wie *-ts* in *hats*. Im anlautenden *ts* fehlt ein wichtiges merkmal zur unterscheidung des *t*, nämlich der vorhergehende vokalische übergangslaut, von dem wir schon gesprochen haben. Akustisch unterscheidet sich *ts-* von *ks-* und *ps-* höchstens nur durch das fehlen eines stimmlosen vokallautes vor dem *s* sowie durch einen *i*-artigen timbre des *s*-lautes gleich am anfang desselben. Diese geringfügigen merkmale entgehen den meisten, und sie fassen mithin das *ts-* höchstens als pause + explosion + *s* auf. Aber auch die explosion wird leicht überhört, und es bleibt alsdann nur pause + *s*. Und wenn das wort isoliert ausgesprochen wird, lässt sich die anlautende pause nicht auffassen. Dies ist die ursache warum auch die schweden z. b. deutsches anlautendes *ts* mit *s* substituieren. Was das *ž* (in *azure*) betrifft, so ist es an seinem geräusch leicht erkennbar, während das *ɒ* (in *sing*) nur eine geringfügige modifikation des primären klanges enthält. Um sich dies zu vergegenwärtigen, braucht man nur z. b. das «Yankee doodle» zuerst auf *ž*, dann auf *ɒ* und zuletzt auf *n* zu summen. Ähnlich verhalten sich *ž* und *ɒ* auch in motorisch-genetischer hinsicht. Man wird leicht darüber klar, wie *ž* klingt und wie es hervorgebracht wird; bei *ɒ* ist dies garnicht der fall. Die «pattern»-erklärung SAPIRS ist ganz überflüssig.

MERIGGI hat den phonologismus a limine abgelehnt. Obgleich ich prinzipiell denselben standpunkt einnehme wie MERIGGI, sehe ich erwartungsvoll den weiteren errungenschaften der phonologistik entgegen. Wir, die wir den phonologismus nicht akzeptieren können, werden die vorwürfe der anhänger derselben ruhig ertragen. Auf solche vorwürfe antworten wir mit LAPLACE: «Je n'ai pas eu besoin de cette hypothèse.»

M. JAKOBSON: Der Vortrag hat keinen einzigen sachlichen Einwand weder gegen die Phonologie, noch sogar gegen die phonologische Terminologie gebracht. Übrigens wimmelt gerade der programmatische Aufsatz Collinders mit solchen nutzlosen Neubildungen wie «phonese», «lalem», «phthegma» u. ä. Das Phonem ist in den Arbeiten des Prager Kreises ein eindeutiger Begriff, und wenn über seine theoretische Erläuterung diskutiert wird, so ist es der geläufige Fall der wissenschaftlichen Grundbegriffe (z. B. des Begriffes «Satz» auf dem Gebiete der Syntax). Wenn einige phonologische Begriffe eine ältere Tradition in der Sprachwissenschaft besitzen, desto besser; übrigens wurde schon öfters in der phonologischen Literatur auf alle Vorgänger hingewiesen. Jede Entstehung oder Aufhebung eines distinktiven Wertes ist sprunghaft, denn entweder ist der Wert vorhanden oder nicht, tertium non datur.

M. MUKAŘOVSKÝ: M. Collinder a dit dans son résumé une phrase qui me semble assez remarquable du point de vue philosophique. Elle est rédigée comme suit: «Die phonologen sprechen von «lautabsichten», als ob die absicht, ein gewisses «phonem» auszusprechen, etwas allgemeingültig festgestelltes wäre. In wirklichkeit bezieht sich die absicht . . . höchstens wohl darauf, ein gewisses wort auszusprechen.» M. Collinder, en faisant cette objection d'ordre philosophique, a négligé la différence essentielle entre la notion d'ordre noétique qu'est l'intention et la notion d'ordre psychologique qu'est la volition. L'intention peut se faire valoir sans que la conscience du sujet, agissant dans sa direction, soit en jeu. Elle est objectivement constatable aux effets produits par cette action. Pour le prouver, je me bornerai à poser à M. Collinder une simple question: S'il n'y a pas de «Lautabsicht», pourquoi a-t-on besoin d'articuler, et même d'articuler dans les limites d'un système phonologique donné, pour se faire comprendre?

M. von LAZICZIUS: Prof. Collinder scheint den Lautwandel mit dem Phonemwandel zu verwechseln. Der Lautwandel kann wohl stufenweise, allmählich erfolgen, das gebe ich gerne zu, der Phonemwandel ist immer ein sprunghafter, aus dem einfachen Grunde, weil es Übergangsphoneme nicht gibt.

Réponse de M. COLLINDER.

3. — COMMUNICATION DE M. ERNST OTTO

Phonologie und Phonetik.

Der systematischen Scheidung von Phonologie und Phonetik liegen nicht zu leugnende Unterschiede zugrunde. Es fragt sich nur, welches das momentum dividendi ist, und ob die Grenzlinie, die man bisher zwischen beiden Disziplinen gezogen hat, auch den berechtigten Ansprüchen einer *neuzeitlichen Phonetik* gerecht wird.

In allen Geisteswissenschaften, wozu unbedingt die Wissenschaft von der menschlichen Rede zu rechnen ist, hat man zwischen geschichtlichen «Entwicklungen» und zwischen «Handlungen» (oder Betätigungen) zu unterscheiden. Dem entspricht auf sprachlichem Gebiete die Sonderung von geschichtlich gewordener Sprache (Sprachkunde) und vom Sprechakt (Sprechkunde). Vgl. meine Grundlegung der Sprachwissenschaft, 2. und 3. Teil. Vom lautlichen Standpunkt betrachtet, fällt die *Phonologie* in das Gebiet der *Sprachkunde*, die *Phonetik* in das Gebiet der *Sprechkunde*. Die Sprachkunde umfasst weiterhin die Lehre von den Bedeutungsgehalten und den syntaktischen Beziehungsmitteln (Flexion, Stellung, Wortart, Stimmmodulation etc.); die Sprechkunde behandelt dagegen, neben der Artikulation der Laute, die Erlebnisse des Bedeutens und der Satzgliederung im Sprechakt. Alle diese Gebiete greifen natürlich wechselseitig ineinander.

Diese Einteilung ist immer wieder verfehlt worden, beispielsweise von W. Wundt, auch von H. Paul und F. de Saussure, die beide nur eine historische Sprachkunde anerkennen wollen, dennoch aber in das Gebiet des Sprechens abgleiten. —

Die *Phonologie* ist mit Recht dadurch charakterisiert worden, dass sie die Lautklänge des historischen Sprachgutes wesentlich von der *akustischen* Seite betrachtet, wobei von der «Funktion» der Laute, d. h. von den Bedeutungen der Worte und den Beziehungsbedeutungen des Satzes keineswegs abgesehen werden darf. Die Aufstellung des Relevanzprinzips, die Darstellung der Lautklänge in Vokaldreiecken und ähnlichen Anordnungen, das Problem der Erkennbarkeit und Wiedererkennbarkeit gehörter Laute, die grundlegende Verknüpfung von Phonologie und Orthographie etc. weisen auf die akustische Aufnahme der (gerade noch) zu unterscheidenen Lautklänge und auf deren Veranschaulichung mittels der historischen Schriftsprache hin, nicht aber auf die experimentell zu untersuchende Motorik des Sprechaktes. Die Phonologie beschränkt sich daher grundsätzlich auf die akustische Ausdeutung der geschichtlich überlieferten Zeichen, kann und will aber nie erschliessen, wie die Laute in früheren Zeiten einmal artikuliert wurden. Ihre Aufgabe liegt demnach in den Feststellungen

der akustischen Struktur der verschiedenen Lautsysteme in Vergangenheit und Gegenwart sowie in deren gesetzlichen Entwicklung. Die Phonologie ist somit ein Teilgebiet der historisch orientierten Sprachkunde.

Wenn dagegen behauptet wird, dass die *Phonetik* nur eine Hilfswissenschaft der Linguistik sei und von der «Funktion» (Bedeutung und Beziehungsbedeutung?) absehen könne, so hält man die Phonetik auf dem alten Standpunkt künstlicher Abstraktion fest, dem sich jetzt alle Wissenschaften vom Menschen entwinden. Natürlich kann man die Lautbildungen des Sprechaktes zunächst einmal physikalisch untersuchen — aber auch die akustischen Klangwirkungen, zumal beide ständig ineinandergreifen.

Ein wesentlicher Anstoss zu dieser naturwissenschaftlichen Auffassung einer bedeutungsfreien Phonetik liegt in Saussures Behauptung, dass die Phonetik von der Bedeutung des Wortes absehen könne. Zugleich erklärt aber dieser Forscher, dass die Phonetik eine historische Wissenschaft sei und somit in die diachronische Linguistik falle! Eine bedeutungsfreie historische Wissenschaft ist aber ein Widerspruch in sich. So erklärt sich der Irrtum der Phonologen, die immer wieder auf F. de Saussure und seine unhaltbare Unterscheidung von *langue* und *parole* zurückgreifen.

Die neueren Untersuchungen Ed. Hermanns und W. Havers' jedoch, die an die phonetischen Arbeiten von Rousselot und Gauchat bzw. Parmenter, Trerriño und Bevans anknüpfen, beweisen, dass eine sinnvolle Phonetik auf die Bedeutung der Wörter innerhalb des gesprochenen Satzes zurückgehen muss. Also ist auch die neuere wissenschaftliche Phonetik ganzheitlich zu betreiben¹.

M. KLOEKE: beanstandet den Ausdruck «die Junggrammatiker haben nur die historische Sprachforschung gelten lassen» und weist auf Sievers' Phonetik hin.

M. JAKOBSON: Die Phonetik untersucht den Lautstoff als akustisch-motorisches Problem, während die Phonologie die Verwendung dieses Stoffes zu den Sprachzwecken untersucht. Man darf weder die «Sprechkunde» der akustischen Problematik berauben und das Akustische vom Motorischen künstlich losreißen noch die Phonologie mit der Akustik verwechseln.

M. MØLLER: Die Bedeutungsvariationen sind für die Phonemvorstellungen nicht notwendig (ich verweise auf meine Abhandlung «Thesen und Theorien der Prager Schule», *Acta Jutlandica* VIII,2).

M. OTTO: bestätigt, dass gerade Paul nur die historische Betrachtungsweise gelten lassen will. — Was die Funktion betrifft, so darf nicht nur die (begriffliche) Bedeutung der Wörter berücksichtigt werden, sondern auch die (syntaktische) Beziehungsbedeutung. In den «Travaux» wird immer wieder das lautliche Element, nicht die Artikulation, mit dem phonologischen Gesichtspunkt verknüpft. V. Mathesius definiert geradezu «funktionelle Lautwissenschaft oder Phonologie». — Die Ausführungen Herrn Møllers betreffen Sonderfragen der Phonologie.

¹ Der Vortrag ist in erweiterter Fassung in den Indogermanischen Forschungen, LV (1937), S. 17 ff. erschienen.

4. — COMMUNICATION DE M. B. TRNKA

General Laws of Phonemic Combinations.

In examining the combination and iteration of English phonemes the present writer has stated the rule that phonemes differentiated by one mark of correlation never combine in the same morpheme. This rule, which may be reduced to the logical formula *p⁰ must be neither followed nor preceded by p¹*, applies to all linguistic systems of which he has some phonological knowledge and may be regarded — at least provisionally — as the general law of the minimal phonological contrast. It accounts e. g. for the non-occurrence of such combinations as *pf, fp, tb, bt* and *pb, bp, td, dt, kg, gk* in Anglo-Saxon and Modern English, as due to the fact that both occlusion and voice are correlative marks in both linguistic systems. Similarly the combinations *ph-p, p-ph, th-t, t-th, k-kh, kh-k* do not occur in Sanscrit and Old Greek¹, because aspiration is a correlative mark in both languages. In Modern French the nasalized vowels are never preceded or followed by the corresponding oral ones, and in Czech (as well as in Magyar) the combinations of the short vowels with the corresponding long ones do not exist, owing to the phonological function of nasality in French and quantity in Czech and Magyar as marks of the respective correlations. The same cause is responsible for the non-occurrence of such phonemic combinations as *t't, tt', d'd, dd', nn, nñ, vv, vv'* . . . in Russian, etc.

The law of the minimal phonological contrast is an important negative test of the correlative character of phonemic oppositions, because it helps to distinguish correlation from another kind of phonemic relationship that may be called *parallelism*. The latter phonological oppositions differ from the former only in the combinative capability of their member phonemes: Whereas the phonological difference of the members of the parallel pairs (such as *m/b, n/d, v/g* in English) is so wide as to allow them to combine with each other (cf. *mb, nd, vg*), the combinations of the marked members of correlation with the corresponding unmarked ones (e. g. *p/b, t/d* in English) are below the limit of the minimal phonological contrast. They may occur only at the morphological suture (cf. *bathed beið-d* in English), but if the suture is shifted or disappears, the law of the minimal contrast begins to operate through the assimilation, or dissimilation, of both sounds (cf. AS *pæt þe* > ME *thatte*).

The comparison of monomorphemic combinations in various languages allows the formulation of the rules as follows:

(1) The existence of phonologically parallel combinations (e. g. *mb, nd, ng* in English) presupposes the presence of the maximal degree of phonemic contrast, i. e. that of *vowel + consonant*, or *consonant + vowel*.

(2) The combinations of "symmetrical" phonemes² (e. g. *pt, kt* in

¹ In *Sappho* the combination *pph* may be accounted for as the geminated phoneme *ph*.

² The explanation of this term is given in *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. VI, pp. 59—60, where the present paper is printed in full.

Czech) presuppose the existence of the combinations consisting of purely disjunct phonemes (e. g. *pr*, *pl*, *ps*, *tl*, *lh*, etc. in Czech).

(3) The occurrence of consonantal combinations at the beginning, or end, of words involves the possibility of their use between vowels, but not vice versa.

(4) Independent words can never be constituted by a single consonant phoneme (cf. *trn*, *prst* in Czech).

M. BRÖNDAL: 1° One thing is the phonological system, another the possible combinations of a given language.

2° Is there a necessary relation between the two things? I should think not.

3° Are the laws of combinations given by Prof. Trnka really general? I should think they are partly only general tendencies of a psychological nature, partly depend on the structure of the syllable (or word) in the given language (or dialect).

Lundi, 31 août, 13 h. 30—16 h.

Président: M. ROMAN JAKOBSON.

Secrétaire: M. ANDRÉ MARTINET.

1. — COMMUNICATION DE M. ALAN S. C. ROSS

Prolegomena to a Definition of the Morpheme.

In beginning this paper I should like to express my indebtedness to Stefanyja Olszewska and to Dr. Louis Hjelmslev with both of whom I have had a number of interesting discussions on the morpheme, especially a year ago at Criccieth. I must also express a vaguer and more general debt to Professor Polivanov's book *Vvedenie v jazykoznanie dlja vostokovednykh vuzov*.

In this paper I wish to put before you two criteria which may, I hope, ultimately form the basis of a definition of the morphematic unit. I have to take examples from a comparatively 'highly-inflected' language and a comparatively 'uninflected' one. As the former I choose Finnish, as the latter English.

I. Consider the Finnish sentences:—

(a) *Matka kylään ei olisi ollut hauska* 'a journey to the village would not have been pleasant'.

(b) *Tuletteko kylistä?* 'do you come from the villages?'

(c) *Matka metsään ei olisi ollut hauska* 'a journey to the wood would not have been pleasant'.

(d) *Tuletteko metsistä?* 'do you come from the woods?'

There is one 'grammatical element', and only one, common to sentences (a) and (b) — something which means 'village' (this we shall indicate by the notation = 'village') and is expressed by that which is common to *kylään* and *kylistä* (this we shall indicate by the notation *kylään/kylistä*); similarly there is one grammatical element, and only one, common to sen-

tences (c) and (d) — *metsään/metsistä* = 'wood'. We therefore state that the difference between *kylään/kylistä* = 'village' on the one hand and *metsään/metsistä* = 'wood' on the other enables us to write down two 'grammatical equations':—

(1) *kylään/kylistä* = 'village'

(2) *metsään/metsistä* = 'wood'.

By choosing examples with other 'cases' we can clearly write these grammatical equations as:—

(1) *kylään/kylistä/kylä/kylän/kylää/kylälle/kylät/kylässä/* = 'village'

(2) *metsään/metsistä/metsä/metsän/metsää/metsälle/metsät/metsissä/* = 'wood'.

II. Consider the Finnish sentences:—

(a) *Matka kylään ei olisi ollut hauska* 'a journey to the village would not have been pleasant'.

(b) *Menettekö metsiin?* 'are you going to the woods?'.

(c) *Matka kylästä ei olisi ollut hauska* 'a journey from the village would not have been pleasant'.

(d) *Tuletteko metsistä?* 'do you come from the woods?'.

There is one grammatical element, and only one, common to sentences (a) and (b) — something which implies 'motion to' and is expressed by *kylään/metsiin*; similarly there is one grammatical element, and only one, common to sentences (c) and (d) — *kylästä/metsistä* = 'from'.

We may therefore write down two grammatical equations:—

(1) *kylään/metsiin* = 'to'

(2) *kylästä/metsistä* = 'from'.

By choosing examples with other nouns we can clearly write these grammatical equations as:—

(1) *kylään/metsiin/Helsinkiin/Turkuun/Lontooseen/* = 'to'

(2) *kylästä/metsistä/Helsingistä/Turusta/Lontoosta/* = 'from'.

III. Consider the English sentences:—

(a) *A journey to Leeds would not be pleasant.*

(b) *Had you come to the moors?*

(c) *A journey from Leeds would not be pleasant.*

(d) *Had you come from the moors?*

By proceeding exactly as in Example II we may write down two grammatical equations:—

(1) *to Leeds/to the moors/to London/to Oxford/* = 'to'

(2) *from Leeds/from the moors/from London/from Oxford/* = 'from'.

IV. Consider these English sentences, noting the difference in intonation between sentences (a) and (c) and between sentences (b) and (d):—

(a) *David is English?*

(b) *We should not have talked Hungarian?*

(c) *David is English.*

(d) *We should not have talked Hungarian.*

There is one grammatical element, and only one, common to sentences (a) and (b) — something which implies a surprised question and is expressed by that which is common to them, i. e. a particular intonation ('Intonation α '); similarly there is one grammatical element, and only one, common to sentences (c) and (d) — something which implies an assertion and is expressed by that which is common to them, i. e. a particular intonation ('Intonation β '), different from the intonation in (a) and (b). We may therefore write down two grammatemetic equations:—

(1) all sentences with Intonation α = surprised question

(2) all sentences with Intonation β = assertion.

By definition we say that all grammatemetic equations are either 'semantematic' or 'morphematic', and we further define a semantematic equation negatively, viz. as a grammatemetic equation which is not morphematic. At the present day it does not seem possible to define a morphematic equation satisfactorily. Here, however, I wish to state two criteria which might later form the basis of a definition.

There are three methods of expressing grammatemetic differences (and any, or all, of these methods may be used together):—

(A) Differences between phonemes, viz. simple, as between *keep:deep*, or complex, as between *instinct:further*.

(B) Differences between 'modifications' (i. e. 'accent' and 'intonation'), as between *increase:incréase*, or *David is English?:David is English*.

(C) Differences in 'order', as between *The wood-fire is burning well: The fire-wood is burning well*.

I suggest that: if a grammatemetic equation fulfils the two following conditions, it is morphematic, though the converse is not always true:—

I. That the list of terms on the left-hand side of the grammatemetic equation is either (α) very large and/or (β) can be indefinitely extended at will.

II. That the differences involved are not either (α) entirely or (β) almost entirely, a constant difference in phonemes.

To take examples:—

In Example II above, the series *kylään/metsiin/Helsinkiin/Turkuun/Lontooseen/* is very large and can be indefinitely extended at will (e. g. by adding the illatives of foreign names such as *Leeds'iin*). Hence the grammatemetic equation

kylään/metsiin/Helsi.kiin/Turkuun/Lontooseen/ = 'to'

satisfies Condition I. Further the differences involved are not a constant difference in phonemes (cf. *Helsinkiin:Turkuun:Lontooseen:metsiin*). Hence this grammatemetic equation satisfies Condition II as well as Condition I and is therefore morphematic.

In Example IV above, the series comprising all sentences with Intonation α can clearly be indefinitely extended at will. Further a difference in modification, and not a difference in phonemes, is involved. Hence this

grammatematic equation satisfies both conditions and is therefore morphematic.

In Example I above, the series *kylään/kylistä/kylä/kylän/kylää/kylälle/kylät/kylissä/* is not large nor can it be indefinitely extended at will. Hence the grammatematic equation

kylään/kylistä/kylä/kylän/kylää/kylälle/kylät/kylissä/ = 'village' does not satisfy Condition I, and we should therefore suspect that it was not morphematic.

In Example III above, the series *to Leeds/to the moors/to London/to Oxford/* is (like the corresponding series in Example II) very large and can be indefinitely extended at will. Hence the grammatematic equation

to Leeds/to the moors/to London/to Oxford/ = 'to'

satisfies Condition I. But the differences involved are a constant difference in phonemes, since they merely consist in the addition of the "unit" *to*. Hence Condition II is not satisfied and we should therefore suspect that the grammatematic equation was not morphematic.

If we consider the (French) grammatematic equation

plus méchant/plus pauvre/ /meilleur/pire/moins = 'more'

the series on the left-hand side of the equation is very large and can be indefinitely extended at will. Hence Condition I is satisfied. But, in all except the three last cases, the differences involved are a constant difference in phonemes, since they merely consist in the addition of the unit *plus*. Hence Condition II β ('almost entirely') is not satisfied and we should therefore suspect that the grammatematic equation was not morphematic.

As an example in which neither condition is satisfied, but in which we should nevertheless suspect that the grammatematic equation was morphematic, we may take the (English) abstract suffix *-head* in *godhead*, *maidenhead*. The series on the left-hand side of the equation is neither large nor can be indefinitely extended at will; further the differences involved are a constant difference in phonemes, since they merely consist in the "suffixing" of the unit *-head*. Hence neither condition is satisfied. But we should nevertheless suspect that the grammatematic equation was morphematic.

M. KURYŁOWICZ: A definition of the morpheme should not include negative elements, if it ought to enable us to recognize semantemes by opposition. A division of formal differences should be made on the base of the complexes in which they are inherent. E. g. the accent is not a "modification", but a quality of the word, and the raising intonation of a question, a quality of the sentence. Thus the difference between *deep* and *keep* is one in phonemes, but that between *increase* and *increase*, a difference of structure of the word.

M. LINDROTH: Aus dem Schema des Résumés ist nicht zu ersehen, wo der Vortragende die Präpositionskasus unterbringen möchte. Er kann sie doch nicht zu den « differences between phonemes » zählen? (Mit Präpositionskasus meine ich die Fälle, wo die Präposition ihre Eigenbedeutung verloren hat.)

M. BRÖNDAL: 1° acknowledges the importance of the problem.

2° The mathematical method is of doubtful value because: (a) the term on the left side (the external form) is not necessarily constant, (b) the equation itself is not between identical terms.

3° Semantemes and morphemes should not be regarded as exclusive of one another, because a form always expresses a semanteme.

M. VACHEK: There is another criterion not mentioned by Mr. Ross, but an

important one for the mutual delimitation of words and morphemes, viz. that of separability (thus the preposition *to* can be separated from the substantive to which it belongs by adjectives, articles etc., which is impossible in the case of the corresponding Finnish morphemes).

M. Ross: In so short a time I can only deal with a few of the points raised.

As to Professor Bröndal's remarks:

1° The right-hand sides of grammatic equations (such as = 'village') are intended purely schematologically and not as representing the 'meaning' (a difficult concept) directly.

2° I regard the left-hand sides of grammatic equations such as that for the Latin 'genitiv singular' *domini/ mensae* as imaginary quantities forming symbols comparable to and as useful as the *i* of mathematics.

As to Professor Kurylowicz's remarks:

1° I naturally regard my criteria as "reliable" within the limits laid down.

2° The object of my discussion was expressly not the 'grammateme' but the grammatic equation; in my (relativist) view of language the "atoms" of language may be described concisely as the mutual oppositions of the grammatic equations within their whole "array".

3° Surely a definition of the type 'A is all that is not B (where B is all that is not C)' is permissible, providing of course that (as here) A and C are 'mutually exclusive'.

2. — COMMUNICATION DE M. A. BELIĆ

Sur la valeur linguistique des désinences¹.

1.

Les désinences des langues indoeuropéennes ont un caractère difficile à déterminer. Il serait sans doute bien aisé de dire que chaque désinence comporte une signification unique qui donne naissance à beaucoup d'autres significations dans les syntagmes où s'emploie le nom avec cette désinence. Mais on sait bien que tous les essais de déterminer les significations générales des cas ont échoué. « La valeur des cas ne peut être exprimée par des formules abstraites; elle se définit surtout par les types de phrases dans lesquels on emploie tel ou tel cas. Ces valeurs sont souvent complexes, et les mêmes cas figurent dans des groupements qu'il est difficile de ramener à une formule unique, si vague qu'on la fasse » (A. Meillet, Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes, 1934, 342). Mais est-il possible tout de même d'aborder ce problème de plus près?

On peut sans nul doute supposer qu'au moment où se sont formés les cas, la signification a dû être unique pour chacun d'eux, et qu'elle était la même pour le même moyen casuel. Mais pour plusieurs cas de l'indoeuropéen on ne peut même pas déterminer les désinences communes. Pour l'instrumental les désinences divergent d'une langue à l'autre (Meillet, op. cit. 294), au locatif la désinence *-i alterne avec la désinence zéro, etc.

Pour les langues plus récentes, comme par ex. pour le slave commun, on a par ex. au gén. sing. toute une série de désinences: -a: -y: -ę: -u: -e (raba: ryby: doušę: synu: paťi: matere). Pour toutes ces formes différentes

¹ N'ayant à ma disposition que quelques pages, je n'ai pu donner de ma conférence qu'un extrait.

il n'y a qu'un moment commun: ce sont les syntagmes. Dans *les mêmes* syntagmes toutes ces formes à désinences différentes ont une même signification. Or, il est clair que ce sont les syntagmes (« types de phrases » de A. Meillet) qui sont les porteurs de la même signification casuelle. Ce sont les syntagmes qui unissent par la même signification les formes à désinences différentes.

D'ici découle une conséquence très importante: les désinences peuvent varier, elles peuvent se confondre (syncrétisme), elles peuvent même disparaître (perte de la déclinaison), mais la signification casuelle ne varie pas, si les syntagmes restent les mêmes. Et c'est seulement dans le cas où les syntagmes par tous leurs membres deviennent égaux, que la langue pourvoie par un nouveau moyen casuel, pour leur donner une différenciation nouvelle (v. ci-dessous).

2.

Il est évident que pour les cas indoeuropéens les syntagmes sont le fait essentiel: les désinences ont un rôle secondaire. Dans l'époque de l'évolution des langues indoeuropéennes elles, les désinences, n'ont pu avoir qu'une fonction différentielle. Mais même cette fonction n'était qu'accessoire, les syntagmes eux-mêmes ayant une fonction non seulement significative, mais aussi différentielle.

On peut poser la question: d'où vient la même signification des mêmes syntagmes possédant les formes casuelles à désinences différentes? On peut répondre que ce sont *les mêmes moyens désinentiels qui ont dû amener aux mêmes syntagmes*. D'ici il s'ensuit que toutes les différentes désinences du même cas en slave commun (-a, -y, -ę, -i, -u, -e, par ex. au génitif sing.) ont dû avoir (en idée) le même moyen, qui a disparu après ou changé, et qui a mis leurs formes dans les mêmes syntagmes. Aussitôt mis dans les mêmes syntagmes, le même moyen casuel n'était plus indispensable, parce que c'était maintenant le syntagme qui était le porteur de la signification casuelle. Voilà les conditions dans lesquelles ont surgi la plupart des désinences différentes pour le même syntagme, en se rangeant dans les systèmes casuels, d'après différents critères: thèmes, nombres, etc.

On ne pourrait mieux expliquer le caractère libre et mobile de toutes les désinences que par le fait qu'elles étaient à l'époque dont je parle totalement privées de la fonction significative. Ce ne sont que les langues conservatrices, comme les langues baltiques ou slaves, qui ont encore longtemps conservé les désinences comme les signes différentiels des syntagmes casuels. Mais que chacune d'elles procédât librement dans la formation de leurs systèmes casuels, c'est connu. Examinons cela d'un peu plus près.

Peut-on affirmer que la différenciation formelle entre le génitif et le locatif, entre le datif et l'instrumental existât en slave commun, quand on sait bien que le duel ne les distinguait pas (comp. *roku* loc. gen., *rokama* dat. instrumental)? Peut-on dire que la différenciation entre le datif, l'instrumental et le locatif en serbocroate fût indispensable, quand on sait que tous ces trois cas ont au pluriel dans certains dialectes toujours la même désinence *-ma*, quoique dans le dialecte čakavien, qui est très proche du

štokavien, tous ces trois cas se distinguent par leurs formes? Le štokavien est-il moins capable de les exprimer que le čakavien? Non, bien sûr que non! Et le tchécoslovaque? Le paradigme *pani* (et bien d'autres encore) n'a qu'une seule forme pour tous les cas — c'est la forme du nominatif *pani*. Par le substantif *pani* on n'exprime pas moins bien toutes les significations casuelles que par le paradigme du nom *žena* qui distingue tous les sept cas. Or, où se trouve dans toutes ces occasions le sens très sensible de la différence significative des cas?

3.

D'ici il résulte avec évidence que si on voulait parler d'une signification générale d'un cas, on ne saurait parler que des *significations générales des syntagmes casuels* qui s'opposent les uns aux autres. Il est bien possible que quelques cas se prêtent à cette explication mieux que les autres (par ex. le datif, l'accusatif, l'instrumental et le locatif mieux que le génitif); mais il me semble évident que l'évolution des significations des différents cas n'est que l'évolution des syntagmes casuels qui vont toujours à un amenuisement toujours croissant des significations. On a par ex. en serbo-croate au génitif (avec les prépositions) une signification locale aussi bien qu'à l'instrumental, quoiqu'il soit sûr que ces significations ne proviennent pas de prépositions mais de l'évolution des syntagmes dans la phrase. Par ex. *vrh brda je stajao* (il était au sommet de la colline) avec le génitif, ou *nad rekom su bile vrbe* (au bord de la rivière il y avait des saules) avec l'instrumental. Il est évident que dans le premier exemple nous avons un génitif-ablatif de comparaison, qui — par rapport au verbe — obtenait une signification locale secondaire, devenue après coup sa signification principale. Dans le second exemple, nous avons d'un mot pouvant indiquer le lieu un instrumental de mesure, qui — mis en relation avec le verbe — indiquait le lieu; ce qui remportait après sur la première signification¹. On a toujours à faire à des procédés pareils.

Aussitôt que la signification casuelle se concentrait dans les syntagmes, le chemin était ouvert à un développement très large.

Peut-être que par des reconstructions ingénieuses on parviendra à rétablir des significations syntagmatiques générales; mais évidemment elles n'auront vraisemblablement dans plusieurs cas qu'une valeur théorique ou historique.

4.

J'ai déduit de la totalité des procédés qui se groupent autour de la provenance des cas la signification principale des syntagmes dans la question sur la valeur linguistique des désinences. On ne peut pas nier que le syncrétisme ne soit un des traits les plus remarquables de la déclinaison; sans supposer la concentration de la signification casuelle dans les syntagmes, on ne pourrait pas le comprendre; il en est de même des change-

¹ [V. A. Belić, *Sur le développement des syntagmes adverbiaux*, Mélanges H. Pedersen, 406—409.]

ments continuels des désinences, voire même de leur perte. Mais néanmoins j'ai dû supposer qu'au moment de la formation de ces syntagmes, il a dû exister un moyen casuel commun pour tous les substantifs dans chacun des cas, qui réunissait, soudait de la même manière les membres d'un syntagme casuel.

Ce moyen casuel — je ne veux pas lui donner pour l'indoeuropéen commun une dénomination grammaticale, parce que nous ne le connaissons pas. Mais même si on pouvait supposer avec assurance que c'était une postposition, un adverbe ou une particule, voire même un mot vide qui séparait seulement les syntagmes les uns des autres, je dois dire qu'aussitôt après la formation des formes casuelles ce moyen — quel qu'il soit — a dû perdre sa signification individuelle, comme il a perdu son autonomie, et il a dû la transmettre au syntagme. Sans cela la composition formelle (c'est-à-dire la forme elle-même) serait incompréhensible.

L'unité significative de ce moyen casuel devait être remise au syntagme. Mais la découvrir aujourd'hui dans les langues indoeuropéennes est très difficile, étant donné que depuis ce temps éloigné les syntagmes, ainsi que les désinences, ont eu un long développement. En tout cas si on peut la trouver aujourd'hui, cette unité de signification pour chacun des cas, on la trouvera seulement dans les syntagmes casuels et non pas dans les désinences.

5.

On a beaucoup parlé du synthétisme et de l'analytisme des langues qui ont eu une flexion à désinences. Quoique je pense qu'il n'y a aucun procédé analytique dans le second cas, on peut garder ces dénominations comme indications des divers moments du développement de la déclinaison indoeuropéenne.

Un des traits caractéristiques du développement de la déclinaison indoeuropéenne est aussi la perte des désinences. Mais il y a un moment qu'il faut retenir: cette perte se fait dans quelques cas sans aucun dédommagement, tandis que dans les autres elle doit être remplacée par un autre moyen linguistique. Cela dépend de la nature des syntagmes casuels, ou mieux, de la nature du rapport de leurs membres.

Il y a deux sortes de syntagmes casuels: 1) les syntagmes dont les membres peuvent se déterminer, par ex. les syntagmes avec un objet ou avec des membres ayant une fonction attributive ou adverbiale; 2) les syntagmes dans lesquels les mots sont indépendants par leur signification et peuvent entrer dans différents rapports. Pour ces derniers il est indispensable qu'un mot intermédiaire, quel qu'il soit, indique leur rapport.

Il est évident que dans le premier cas des rapports, les mots peuvent être employés sans aucun moyen intermédiaire. Si le P. W. Schmidt (dans son livre « Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde », 1926) pense qu'il est très important dans quelques-uns de ces cas de savoir quelle place ont les membres des syntagmes employés l'un envers l'autre, il est évident que cela représente déjà un moyen morphologique qui s'est formé au cours du développement d'une langue, mais qui n'est pas indispensable.

Ce cas serait un cas à détermination intérieure, d'après W. Wundt (die Kasus der inneren Determination).

Dans le second cas les mots intermédiaires sont indispensables. Ces moyens intermédiaires donnent ordinairement origine aux prépositions ou postpositions, aux morphèmes des langues agglutinantes ou enfin aux désinences. Ce sont les cas à détermination extérieure (die Kasus der äusseren Determination).

Si dans ce deuxième cas les désinences se perdent et les membres des syntagmes restent sans indication nécessaire du rapport, la langue doit y pourvoir, comme nous l'avons vu, par un moyen linguistique quelconque.

Il est tout naturel qu'il y ait des langues, comme le bochimán ou d'autres, qui pourraient fournir, même dans leur état actuel, une documentation complète de ces deux catégories de syntagmes casuels, découlant de la nature de mots de toutes les langues (voir P. Meriggi, Sur la structure des langues « groupantes », Journal de psychologie, 1933, 215).

Mais il est aussi clair que cette constatation peut nous être utile à comprendre la possibilité générale de la création différente des moyens casuels dans ces deux groupes de cas dans les différentes langues. Je n'en parle pas ici parce que cette question n'entre pas dans le cadre de cette conférence.

Discussion: voir p. 164.

3. — COMMUNICATION DE M. J. KURYLOWICZ

Dérivation lexicale et dérivation syntaxique. Contribution à la théorie des parties du discours.

(Résumé.)

Depuis quelque temps il devient de plus en plus clair (grâce surtout à MM. Sloty, Bröndal, Bühler) qu'il est essentiel de distinguer entre les fonctions lexicales et les fonctions syntaxiques des formes linguistiques et que les unes varient indépendamment des autres. Entre l'adjectif-épithète (p. e. dans *un crayon rouge*) et l'adjectif anaphorique (*le rouge* se rapportant à un substantif mentionné ou sous-entendu) il n'y a qu'une différence de fonction syntaxique. Entre l'adjectif anaphorique (*le rouge*) et le substantif (*le rouge* au sens concret ou abstrait) il y a une différence lexicale. Les parties du discours sont des catégories qui réunissent une fonction lexicale primaire à une fonction syntaxique primaire. P. e. l'adjectif désigne la qualité et fonctionne comme épithète. Les emplois de l'adjectif comme attribut ou comme support de détermination sont des fonctions syntaxiques secondaires. On s'en aperçoit vite quand il y a différence de forme accompagnant les différences d'emploi syntaxique. Ainsi si l'on prend l'exemple germanique *blinda-: blindan-* (différence d'emploi syntaxique), c'est *blindan-* qui est dérivé de *blinda-* et non pas inversement. C.-à.-d. quand il y a différence de forme entre l'adjectif-épithète et l'adjectif

anaphorique, c'est le second qui est dérivé du premier. On peut donc poser: à l'intérieur de la catégorie lexicale « qualité » il existe un procès de dérivation *déterminant (épithète) > support de détermination (adjectif anaphorique)*; à l'intérieur de la catégorie lexicale « qualité » la fonction syntaxique comme épithète est la fonction-base ou la fonction primaire, tandis que la fonction anaphorique est la fonction dérivée, secondaire. Les formes correspondantes peuvent aussi être appelées immotivée ou non-caractérisée d'une part, motivée ou caractérisée de l'autre. Des considérations analogues valent pour les autres parties du discours. On verra aussi que dans le cas où la fonction syntaxique primaire et la fonction syntaxique secondaire d'une partie du discours sont rendues par une seule et même forme, l'évolution consiste à éliminer cette forme, dans sa fonction syntaxique secondaire, par une partie du discours, dont cette fonction est la fonction primaire. P. e. le type germanique *blinda-* remplacé par le type *blindan-* (substantif en indoeuropéen) dans sa fonction de support de détermination (f. anaphorique).

La communication de M. Kuryłowicz a été publiée dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XXXVII, p. 79—92.

M. HJELMSLEV: 1° Il convient d'opérer une distinction plus rigoureuse entre la dérivation et la flexion. Parmi les faits invoqués par M. Kuryłowicz il en est qui paraissent être flexionnels plutôt que dérivatifs. Ainsi la forme russe *bel* par opposition à *belyj* est un *casus praedicativus* analogue à celui de l'allemand *weiss* par opposition à *weisser/weisse*. Si *franchement* peut être qualifié d'adjectif lexical et *ici* d'adverbe lexical, c'est que *franchement* est le *casus adverbialis* d'un adjectif présentant un paradigme casuel développé, tandis que *ici* est un locatif appartenant à un schéma casuel défectif; cf. lat. *hic* pronom et *hic* adverbe.

2° Il convient de ne pas tenir pour un morphème ce qui a les caractères d'un sémantème. De ce point de vue français *sur* n'est pas essentiellement différent de *après*; cf. des composés tels que *surmonter*, *surveiller*, où *sur* ne saurait être conçu comme un morphème flexionnel.

M. JAKOBSON: Dans les langues sans copule, p. ex. dans le russe populaire, la prédication est la fonction « secondaire » (marquée, *merkmalhaltig*), tandis que la « fonction syntaxique comme épithète » est la fonction « primaire » (non marquée, *merkmallos*), et il n'y a pas de formes spécifiques, désignant l'épithète en opposition au prédicat.

M. MUKAŘOVSKÝ: La communication de M. Kuryłowicz, établissant une distinction nette entre les fonctions primaires des parties du discours et les fonctions secondaires, représente un effort important non seulement du point de vue de la linguistique, mais aussi de celui de la sémiologie générale. M. Kuryłowicz a fait lui-même, au cours de sa communication, une allusion à la possibilité d'établir une liaison nécessaire entre les parties du discours, au moins dans leur fonction primaire, et la réalité signifiée. C'est que sa communication apporte une prémisse importante à la solution d'un des problèmes les plus urgents de la sémiologie, à savoir de la question du rapport nécessaire du langage à la réalité signifiée. Cette relation, qui reste nécessairement contingente, tant qu'on la regarde sous l'aspect du mot — unité lexicale, dévoile sa nécessité essentielle, dès qu'on la regarde, avec M. Kuryłowicz, sous l'aspect abstrait et général des parties du discours. L'effort du linguiste qu'est M. K. facilitera aux philosophes l'analyse détaillée et la définition précise de ce que M. Bühler a désigné par le terme ingénieux de « *relationstreue Beziehung* » entre le signe et le signifié; dès maintenant il semble que cette relation, regardée du point de vue abstrait des parties

du discours, apparaîtra non pas comme ontologiquement stable et invariable, mais — sans aucune enfreinte à sa nécessité essentielle — sujette à des variations systématiques à travers le temps.

M. BELIĆ: Il faut distinguer deux catégories de mots: les mots lexicaux et les mots syntaxiques. Mais je voudrais souligner mon point de vue: je trouve aussi qu'il y a deux catégories de mots: les mots indépendants qui peuvent exister en dehors de la phrase, et les mots dépendants se formant seulement dans la phrase. (Je dois remarquer que le verbe fini est une phrase totale et qu'il n'entre pas dans ces deux catégories.) Je veux seulement encore une fois souligner que les mots lexicaux sont les substantifs et que tous les autres mots sont syntaxiques, et quoiqu'ils soient indiqués dans les vocabulaires ils ne sont pas des mots lexicaux, parce qu'ils n'ont leur signification et leur fonction que dans la phrase.

M. VACHEK: Im Englischen gibt es Übergänge von Wörtern zwischen den Wortarten, und zwar Übergänge, die sehr leicht zustande kommen. Wie ist hier die syntaktische Funktion in der wortartlichen Funktion gegeben? Es scheint, dass im Englischen einzelne Wörter erst im Rahmen eines Satzes ihre wortartige Funktion bekommen.

4. — COMMUNICATION DE M. LOUIS HJELMSLEV

Essai d'une théorie des morphèmes.

La langue est une forme organisée entre deux substances¹, dont l'une lui sert de *contenu* et l'autre d'*expression*. Les éléments de cette forme, ou *glossèmes*, sont donc, d'une part, les éléments servant à former le contenu, ou *plérématèmes* (de πλήρης: qui peuvent être remplis d'un contenu), et, de l'autre, les éléments servant à former l'expression, ou *cénématèmes* (de κενός: qui ne peuvent pas être remplis d'un contenu). Les deux *plans* de la langue qui sont ainsi constitués, le plan plérématique et le plan cénématique, offrent dans leur structure une analogie parfaite.

On sait que le mécanisme de la langue² est établi par un réseau de rapports syntagmatiques et paradigmatiques³ qui se conditionnent mutuellement; soit en cénématique:

l ū d ō

c

n

s

et en plérématique:

<i>p u e r-</i>	<i>ī</i>		<i>l ū d-</i>	<i>u n t</i>					
= 'puer'	'nom.'	'plur.'	'lūd'	'3 ^e pers.'	'actif'	'prés.'	'plur.'	'indic.'	
'domin'	'acc.'	'sing.'	'curr'	'1 ^{re} p.'	'passif'	'impf.'	'sing.'	'subj.'	
.	.	.	.	.	.	.	.	.	.
.	.	.	.	.	.	.	.	.	.

¹ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, p. 155—169. (2^e éd., Paris 1922.)

² F. de Saussure, *op. cit.*, p. 176—184.

³ F. de Saussure, *op. cit.*, p. 170—175. C'est pour éviter le psychologisme adopté dans le *Cours* de F. de Saussure que je substitue le terme de « rapport paradigmatique » à celui de « rapport associatif ».

Chacun des glossèmes et chacune de leurs catégories est défini par sa *fonction*, c.-à-d. par ses rapports syntagmatiques possibles; la fonction peut être hétéroplane (fonction d'un plan à l'autre¹) ou homoplane (ayant lieu à l'intérieur d'un seul et même plan de la langue). Les glossèmes ayant une même fonction homoplane constituent une *catégorie*, ce qui veut dire un paradigme fonctionnel. Le rapport paradigmatique entre les membres d'une catégorie peut être appelé *corrélation*. C'est ce rapport qui est à la base du système linguistique. Tout glossème est défini par le fait d'appartenir à une catégorie donnée, c'est-à-dire par sa place dans le système.

Les catégories les plus larges et les plus simples sont les deux plans, définis par une fonction hétéroplane². En descendant à l'intérieur de chacune de ces deux catégories on passe successivement par des catégories à la fois de plus en plus restreintes et de plus en plus complexes. Mais la structure de cette hiérarchie est dans les deux plans exactement la même.

Pour pouvoir évaluer d'une façon efficace le rendement des diverses fonctions définissant les catégories, il faut procéder d'abord à une *catalyse*, c'est-à-dire à une opération par laquelle la chaîne syntagmatique est complétée de façon à satisfaire à toutes les fonctions conditionnant la forme de la chaîne. Une chaîne telle que *lūdunt* se fait catalyser ou bien en *puerī lūdunt* ou bien en *liberī meī lūdunt*, puisque c'est la fonction entre le « sujet » et le « verbe » qui est responsable du nombre et de la personne de *lūdunt*. Puisque les « mots » introduits par la catalyse renferment le plus souvent certains éléments qui restent sans importance pour la fonction considérée (puisque p. ex. le choix entre *puer-* et *liber-* n'est pas pertinent pour le choix de la personne et du nombre de *lūdunt*), la catalyse dépend non seulement des faits de fonction, mais aussi de la situation dans laquelle la chaîne est actualisée (c'est-à-dire de l'ensemble du « contexte » dans le sens élargi de ce terme). Pour que la catalyse soit admissible, deux conditions doivent être remplies: la chaîne établie par la catalyse doit être linguistiquement possible (dans l'usage considéré), et la catalyse ne doit entraîner aucune altération du sens. Ainsi il serait inadmissible de catalyser *lūdō* en *ego lūdō*, puisque cet élargissement entraînerait une altération du sens (introduction d'un élément emphatique). On se rend compte de la différence méthodique qui sépare la catalyse de la théorie classique du « sous-entendu », qui donnait libre chemin à l'arbitraire.

Dans la hiérarchie des catégories, on distingue d'abord, dans les deux plans, la catégorie des *exposants* et celle des *constituants*. L'espèce de fonction qui entre ici en ligne de compte est la *direction*, que nous allons définir.

Les fonctions sont de diverses espèces. Sans vouloir aborder encore la classification complète des fonctions possibles, signalons la distinction évidente entre les fonctions *facultatives* et les fonctions *obligatoires*. Dans toute fonction il y a deux catégories qui s'appellent mutuellement; or cet appel peut être nécessaire ou non. Si l'appel n'est pas nécessaire, ni de l'un

¹ C'est cette sorte de fonction qui se révèle par la « commutation ». Voir *Studi baltici* VI, p. 9; l'auteur, *Die Beziehungen der Phonetik zur Sprachwissenschaft*, dans *Archiv für vergleichende Phonetik* II, juillet 1938; l'auteur, *Neue Wege der Experimentalphonetik*, dans *Nordisk Tidsskrift for Tale og Stemme* II, p. 153 sv.

² Plus exactement: par une combinaison hétéroplane. Voir plus loin.

ni de l'autre côté, la fonction est facultative. Si l'une des deux catégories entrant dans la fonction appelle nécessairement l'autre, et/ou inversement, il y a fonction obligatoire. En laissant de côté au préalable les faits de défectivité et de simplification (fonction conditionnant les syncrétismes), la fonction facultative peut recevoir le nom de *combinaison*, et la fonction obligatoire celui de *détermination*. Il y a combinaison cénématique p. ex. entre les consonnes *f* et *l* du français: elles peuvent entrer en fonction mutuelle en constituant un groupe (cf. *fleur*), mais *f* peut être là sans *l* (cf. *faire*) et *l* sans *f* (cf. *leur*). Il y a combinaison plérématique entre les mots-bases d'une chaîne (d'ordinaire le choix et le groupement des mots sont libres du point de vue de la langue, et réglés seulement par des considérations de logique et de réalité). Dans une langue qui n'admet que les syllabes fermées il y aura détermination cénématique entre le point vocalique et le consonantisme final. Il y a d'ordinaire détermination plérématique entre le mot-base et le morphème flexionnel, et encore dans tous les cas ordinaires de « rection »¹.

D'un autre point de vue, il faut distinguer la fonction *homosyntagmatique* (ayant lieu à l'intérieur d'un seul et même syntagme) et la fonction *hétérosyntagmatique* (fonction entre des éléments appartenant à des syntagmes différents). En plérématique, le rapport du mot-base aux morphèmes qui lui appartiennent est un fait de fonction homosyntagmatique, alors que dans la plupart des langues les faits connus sous le terme classique de « rection » sont des faits de fonction hétérosyntagmatique (puisque dans la plupart des langues le « mot » correspond au syntagme minimal).

Le groupement libre des mots-bases dans la chaîne est un fait de combinaison hétérosyntagmatique. La combinaison homosyntagmatique se trouve dans quelques types de composés. Si en latin la catégorie des cas et celle des genres² sont toujours coexistants dans un syntagme, on est en présence d'une détermination (bilatérale) homosyntagmatique. Dans un exemple tel que *liberī meī*, par contre, il y a détermination hétérosyntagmatique entre cas, genre et nombre dans *liberī* et les mêmes catégories dans *meī*. C'est la détermination hétérosyntagmatique que, pour plus de brièveté, j'appelle *direction*.

Or c'est la direction qui définit l'exposant par opposition au constituant. Ces paradigmes dont des membres peuvent entrer dans un rapport de direction, sont des paradigmes d'*exposants*. Les paradigmes qui ne présentent pas cette particularité sont des paradigmes de *constituants*. En cénématique, les exposants sont les prosodèmes (dont les unités sont les accents et les modulations), et les constituants sont les cénèmes (dont les unités sont les voyelles et les consonnes). En plérématique, les exposants sont les morphèmes, et les constituants sont les plérèmes (dont les unités peuvent être divisées en radicaux et dérivatifs³, correspondant à la division céné-

¹ J'évite le terme classique de « rection » qui est mal défini et prête souvent à l'équivoque, surtout lorsqu'il s'agit de constater lequel des termes est « régi » et lequel est « régissant ».

² Pour être exact il faut ajouter: fondamentaux. Voir plus loin.

³ Il serait illicite d'assimiler les dérivatifs aux morphèmes, comme on l'a fait d'habitude jusqu'ici.

matique en voyelles et consonnes). Les *morphèmes*, qui font l'objet de ma communication, sont donc les exposants plérématiques et correspondent aux prosodèmes en cénématique.

Si, en des conditions déterminées, un exposant fait partie d'un paradigme dont aucun membre ne peut être dirigé, l'exposant est dit *converti*¹. La base d'un pronom renferme souvent des morphèmes convertis². Si, en des conditions déterminées, un exposant fait partie d'un paradigme dont des membres peuvent être dirigés, l'exposant est dit *fondamental*. Le morphème (flexionnel) ordinaire est un morphème fondamental.

La distinction opérée entre exposants et constituants permet de définir le *syntagme*: Est syntagme une unité composée d'un thème et des exposants fondamentaux qui le caractérisent et qui peuvent être appelés la *caractéristique* du syntagme.

Les exposants fondamentaux se divisent en deux catégories définies par la fonction homosyntagmatique. Les exposants *extenses* sont ceux qui peuvent caractériser un énoncé catalysé; les exposants *intenses* sont ceux qui ne possèdent pas cette faculté. Les prosodèmes extenses fournissent les modulations; les prosodèmes intenses fournissent les accents. A grossièrement parler, les morphèmes extenses sont les morphèmes « verbaux », les morphèmes intenses sont les morphèmes « nominaux » (voir le tableau synoptique, p. 145). Un syntagme dont la caractéristique est une unité minimale d'exposants intenses est dit *syntagmatème*; c'est en cénématique la *syllabe*, en plérématique le *nom* ordinaire³. Un syntagme dont la caractéristique est une unité minimale d'exposants extenses est dit *nexus*; en plérématique le nexus renferme souvent un noyau sur lequel la caractéristique extense tend à se concentrer: c'est le *verbe*. Mais elle ne cesse pas pour cela de pouvoir caractériser l'ensemble de l'énoncé catalysé. Dans *nōs lūdīmus*, la 1^{re} personne caractérise l'ensemble de l'énoncé. Dans *Caesar uicit Gallōs* et dans *Gallī a Caesare uictī sunt*, c'est tout ce qui est énoncé qui est conçu à l'actif ou au passif. Il en est de même de l'aspect et du mode: le plus souvent c'est l'ensemble de l'énoncé qui est teint d'une certaine conception temporelle, aspectuelle, modale. L'emphase enfin peut servir à mettre en relief un énoncé complet par opposition à un autre.

Ensuite, chacune des deux grandes catégories que nous venons d'établir, les intenses et les extenses, se divisent en 4 catégories possibles selon les faits de direction. Pour cette distinction c'est la direction *nexique* qui décide.

C'est un fait connu que les syntagmes peuvent se grouper ensemble en des unités plus larges: plusieurs nexus (grossièrement: « phrases »), dont les caractéristiques (extenses) contractent un rapport de direction, constituent une *nexie* (grossièrement: « période »); plusieurs syntagmatèmes, dont les caractéristiques (intenses) contractent un rapport de direction, constituent une *syntagmatie*. De ce point de vue un énoncé catalysé consistant d'un seul nexus est une *nexie simplexe*, et un syntagmatème

¹ Voir *Studi baltici* VI, p. 41.

² Voir l'auteur, *La nature du pronom. Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Jacq. van Ginneken*, Paris 1937, p. 51 sv.

³ Voir l'auteur, *La syllabation en slave. Beličev Zbornik*, Belgrade 1937, p. 315 sv.

qui dans un énoncé catalysé ne contracte pas de direction avec d'autres syntagmatèmes est une *syntagmatie simplexe*. On comprend par *direction nexique* une direction qui sert à établir une nexie; des exemples évidents sont fournis par le rapport du « sujet » au « prédicat » ou par le rapport, p. ex. modal, entre le verbe de la « proposition principale » et le verbe de la « subordonnée ». Une direction qui ne sert pas à établir une nexie peut être dénommée *direction jonctionnelle*, et la syntagmatie établie par elle peut recevoir le nom de *jonction*¹.

La catégorie intense des CAS et la catégorie extensive de PERSONNE et de DIATHÈSE sont définies par le caractère *homonexuel* de la direction nexique qu'elles contractent, celle-ci ne pouvant jamais dépasser les frontières d'un seul nexus.

CAS: Un cas peut être dirigé d'un cas (fait de concordance) ou d'une préposition (c.-à-d. d'un cas converti), ce qui assure son caractère de morphème fondamental. D'autre part ces espèces de direction, décisives pour la distinction des cas fondamentaux et convertis, sont pour la plupart des directions jonctionnelles et n'entrent pas en ligne de compte lorsqu'il s'agit de définir la catégorie des cas par opposition aux autres catégories morphématiques. Les seules directions nexiques contractées d'ordinaire par les cas sont celle entre cas et diathèse et celle entre le cas du « sujet » et celui du « prédicat ». Or les unités contractant ces directions appartiennent toujours à un seul et même nexus. Dans les nexus *Caesar uicit Gallōs* et *Galli uicti sunt*, les cas nominatif et accusatif doivent leur présence à des rapports de direction (entre cas et cas et entre cas et diathèse) purement *homonexuels*.

PERSONNE: La personne du verbe peut être dirigée par un pronom personnel sujet (personne convertie), ce qui assure son caractère de morphème fondamental. De plus, cette direction est de caractère nexique et sert à définir la personne comme catégorie à direction nexique *homonexuelle*; dans *nōs uicimus*, la personne fondamentale de *uicimus* est dirigée par la personne convertie de *nōs* qui appartient au même nexus. D'autre part, si la personne peut contracter une direction *hétéronexuelle*, cette direction est toujours de caractère jonctionnel. Dans la nexie *moi, qui ne suis pas marié, fais souvent moi-même le ménage*, la 1^{re} personne du verbe *suis* repose sur une direction *hétéronexuelle*; mais elle dépend uniquement d'un seul membre du nexus voisin, à savoir de *moi* (il n'y a pas de direction de personne entre *fais* et *suis*; cf. *c'est moi qui l'ai fait*, tournure qui montre que la concordance en personne entre les verbes n'est pas obligatoire). Par conséquent cette sorte de direction n'entre pas en ligne de compte lorsqu'il s'agit de définir la catégorie des personnes par opposition aux autres catégories morphématiques, et ne compromet pas la définition de la personne comme une catégorie de morphèmes extenses à direction nexique purement *homonexuelle*.

DIATHÈSE: D'ordinaire les diathèses ne contractent des directions qu'avec

¹ Les concepts de « nexus » et de « jonction » ainsi définis ne correspondent que grosso modo au « nexus » et à la « jonction » de M. Jespersen. Ils en diffèrent par le fait d'être définis du point de vue de la forme et non de celui de la substance (plérématique).

Tableau synoptique		Catégories intenses, objectives	Catégories extenses, subjectives
Relation (direction nexique homosexuelle; catégorie dyna- mique)	1 ^{re} dim. (dynamique): direc- tion (rapprochement — éloignement) 2 ^{me} dim. (statique): cohé- rence — incohérence 3 ^{me} dim. (subjective): sub- jectivité — objectivité	<i>cas</i>	<i>personne et diathèse</i>
Intensité (direction nexique hétéronexuelle; catégorie statique et dynamique)	Dimension: intensité forte — intensité faible	<i>comparaison</i>	<i>emphase</i>
Consistance (direction nexique homosexuelle et hétéronexuelle; catégorie statique)	1 ^{re} dim. (statique): état discret — état compact 2 ^{me} dim. (dynamique): ex- pansion — concentration 3 ^{me} dim. (subjective): massif — ponctuel	<i>nombre et genre</i>	<i>aspect (temps y compris)</i>
Réalité (direction nexique homosexuelle ou hétéronexuelle; catégorie ni statique ni dynamique)	1 ^{re} dim. (statique): non- réalité — réalité 2 ^{me} dim. (subjective): réali- sation désirée — négation de réalisation désirée 3 ^{me} dim. (dynamique): non- réalisation — réalisation	<i>article</i>	<i>mode</i>

les cas (on l'a vu déjà en parlant des cas). En latin par exemple, *uenītur* 'on vient' fait voir qu'une diathèse peut être présente sans la coexistence d'un nominatif sujet; c'est dire que c'est le cas qui appelle obligatoirement la diathèse, et non inversement: la diathèse est dirigée par le cas et non inversement, ce qui suffit pour définir la diathèse comme fondamentale. De plus, cette direction est nexique et invariablement homonexuelle.

La catégorie intense de la COMPARAISON et la catégorie extensive de l'EMPHASE sont définies par le caractère *hétéronexuel* de la direction nexique qu'elles contractent, celle-ci dépassant toujours nécessairement les frontières d'un seul nexus.

COMPARAISON: L'énoncé *Pierre chante mieux que Paul* doit être d'abord catalysé en *Pierre chante mieux que Paul (ne) chante*, chaîne qui consiste dès maintenant de deux nexus. Or c'est la présence du nexus voisin, comportant la conjonction *que*, qui est responsable de la présence du comparatif; le comparatif est ici dirigé, donc fondamental, et la direction est d'ordre nexique et de caractère hétéronexuel.

EMPHASE: Dans *c'est Pierre, ce n'est pas Paul*, l'emphase du terme *Paul* dirige celle du terme *Pierre*. L'emphase peut donc être dirigée et est par conséquent fondamentale. La direction est hétéronexuelle et peut être nexique (cf. aussi: *il crie, il ne chante pas*). Une emphase à un terme peut être catalysée en une emphase à deux termes hétéronexuels.

La catégorie intense du NOMBRE et du GENRE et la catégorie extensive de l'ASPECT (et du TEMPS) sont définies par le caractère *simultanément homonexuel et hétéronexuel* de la direction nexique qu'elles contractent.

NOMBRE et GENRE: Dans la nexie catalysée *cum Caesar ad Gallōs uēnisset, ū sē eī trādiderunt*, il y a direction nexique entre le sujet et le verbe de chacun des deux nexus, et direction nexique entre les deux nexus. Le caractère fondamental du genre et du nombre du sujet est évident; dans le verbe (genre et) nombre est le plus souvent converti. Il va de soi que pour démontrer le caractère simultanément homonexuel et hétéronexuel de la direction nexique il faut choisir une nexie complexe. Dans une nexie simplexe la faculté du nombre et du genre de contracter une direction nexique simultanément homonexuelle et hétéronexuelle ne peut pas être exploitée; d'ailleurs tout morphème peut exister en dehors des directions; les fonctions sont, comme tous les faits du système linguistique, de pures possibilités qui peuvent être utilisées ou non selon les circonstances.

ASPECT (et TEMPS): L'aspect du verbe peut être dirigé par une conjonction (qui par conséquent renferme un morphème converti), cf. en latin *dum* suivi du présent; c'est une direction nexique homonexuelle. De plus l'aspect du verbe peut dans une « subordonnée » être dirigé par l'aspect de la « proposition principale », selon la règle de la *consecutio temporum*; c'est là une direction nexique hétéronexuelle. Or ces deux sortes de direction, qui prises à part ne constituent qu'une situation où toutes les possibilités ne sont pas utilisées à la fois, peuvent se combiner¹.

La catégorie intense des ARTICLES et la catégorie extensive des MODES sont

¹ Cp. Stolz & Schmalz, *Lateinische Grammatik*, 5^e éd. par M. Leumann & J. B. Hofmann, Munich 1928, p. 702.

définies par le caractère *alternativement homonexuel et hétéronexuel* de la direction nexique qu'elles contractent.

ARTICLE: Dans οὗτος ὁ ἄνθρωπος, l'article converti de οὗτος dirige l'article de ὁ ἄνθρωπος; ce fait élémentaire est un exemple de direction jonctionnelle, qui par conséquent ne compte pas lorsqu'il s'agit de définir la catégorie des articles par opposition aux autres catégories morphématiques, mais qui d'autre part suffit déjà pour assurer le caractère fondamental (souvent contesté) de l'article dans le syntagmatème ὁ ἄνθρωπος. La direction nexique se trouve sous sa forme homonexuelle dans le rapport entre sujet et prédicat; puisque le sujet peut rester sans prédicat mais non inversement (en tenant compte de la catalyse), c'est ici l'article du prédicat qui dirige l'article (d'ordinaire c'est l'ensemble de la catégorie des articles) dans le sujet; p. ex. danois *mand-en er gammel*-0 'l'homme est vieux', *en-mand er gammel*-0 'un homme est vieux', avec l'« article zéro » dans le prédicat. (Si au contraire on dit *mand-en er den gaml-e* 'l'homme est le vieux, l'ancien', l'article « défini » du prédicat doit son existence à la force dirigeante d'un terme hétéronexuel qui peut le plus souvent être révélé par la catalyse.) D'autre part on sait que l'article « défini » sert souvent à indiquer ce qui est connu à l'interlocuteur: *l'homme*, c'est l'homme que vous savez, l'homme dont je vous ai parlé déjà, donc c'est souvent l'homme dont il a été fait mention dans un nexus précédent. Cf. p. ex.: *Il y avait un homme dans la pièce; l'homme avait un couteau à la main*. Il y a ici direction nexique hétéronexuelle. Donc la catégorie des articles admet indifféremment la direction nexique homonexuelle et hétéronexuelle, mais à la différence de la catégorie du nombre et du genre elle n'en admet pas la combinaison.

MODE: Dans *uolō (ut) pueri lūdant*, le mode subjonctif est dirigé par une unité hétéronexuelle, *uolō* (qui comporte un mode converti, cas ordinaire pour les verbes dits modaux). Dans *utinam lūdant*, le subjonctif est dirigé par une conjonction homonexuelle (et qui comporte, elle aussi, un mode converti). A la différence des aspects, les modes n'admettent pas la combinaison des deux procédés.

— En descendant encore plus loin dans la hiérarchie des catégories, chacune des catégories morphématiques qu'on vient d'établir se divise en *dimensions*¹. Les dimensions sont définies par une détermination bilatérale. Par exemple, un morphème de personne et un morphème de diathèse s'accompagnent toujours, abstraction faite de la personne convertie du pronom, et un morphème de nombre et un morphème de genre s'accompagnent toujours, abstraction faite du nombre converti du verbe.

— Somme toute, il semble qu'on a réussi à définir chacune des catégories morphématiques par des critères purement fonctionnels et purement formels, sans tenir compte de la substance du contenu, c'est-à-dire des « significations ». Ce sont de telles définitions qui seules assurent à la linguistique une méthode objective². C'est en se fondant sur ces définitions

¹ Voir l'auteur, *La catégorie des cas* I (*Acta Jutlandica* VII, 1, Aarhus-Copenhague 1935), p. 95 sv., 127 sv.

² Voir l'auteur, *Principes de grammaire générale* (*Det Kgl. Danske Videnskabsbernes Selskab, Historisk-filologiske Meddelelser* XVI, 1), Copenhague 1928, surtout p. 28.

purement morphologiques qu'on peut procéder à l'examen, non moins indispensable à la linguistique, de la substance du contenu, qui est en elle-même amorphe, mais qui se fait décrire à travers les démarcations fixes posées par la forme linguistique.

Entre forme et substance il n'y a aucun lien nécessaire, le signe linguistique restant en principe arbitraire; cela n'empêche pas d'autre part qu'il puisse y avoir un lien possible. C'est ainsi que, sans qu'il y ait conformité absolue entre les catégories que nous venons d'établir et certaines catégories notionnelles, il y a toutefois une certaine *affinité*, qui fait qu'une catégorie notionnelle se prête avec une facilité particulière à être formée dans une catégorie morphologique donnée, et que l'on peut prévoir un optimum où cette affinité aboutit à une harmonie absolue entre forme et substance.

C'est cet optimum — souvent réalisé d'ailleurs — qui est envisagé dans le tableau synoptique où j'ai esquissé les significations fondamentales qu'il paraît possible d'établir pour chacune des catégories, en descendant de la catégorie intense et de la catégorie extense jusqu'aux dimensions. Il va de soi que ces définitions sémantiques doivent être d'un tel degré d'abstraction qu'elles permettent d'expliquer, par une simple déduction, toutes les *variantes* (significations particulières) manifestées et toutes les variantes possibles. Il est évident a priori que la conception traditionnelle, selon laquelle le nombre indique la quantité, le genre indique le sexe, et l'aspect indique le temps, est une erreur fondamentale. Ces faits ne constituent que des variantes qui se manifestent assez souvent il est vrai, mais qui par ailleurs ne se manifestent pas sans exceptions, et qui ne constituent qu'une seule des possibilités renfermées en germe dans la signification générale ou valeur des morphèmes en question.

Dans le tableau synoptique les dimensions ont été rangées arbitrairement dans l'ordre qui s'observe dans les catégories intenses. Dans ces catégories, la dimension qui a été désignée comme la première est celle qui a le plus de résistance, celle qui est toujours présente si la catégorie est réalisée. Dans les catégories extenses, les dimensions sont *subverties*: la hiérarchie des dimensions se déroule dans l'ordre inverse. La valeur de la personne grammaticale est celle de subjectivité-objectivité; la valeur principale des diathèses est celle de cohérence-incohérence (par exemple au moyen il y a cohérence entre le sujet et le verbe). Dans l'aspect, la dimension la plus résistante est celle du massif et du ponctuel. Dans les modes, la dimension la plus résistante est celle de non-réalisation—réalisation (signification dubitative ou assertive, exprimée dans beaucoup de langues par les intonations, p. ex. dans l'interrogation), et la deuxième dimension est celle de réalisation désirée et de sa négation (il y a par exemple réalisation désirée dans l'impératif). La troisième dimension — la moins résistante — sous le mode est celle de non-réalité—réalité (connue p. ex. de la conjugaison négative de quelques langues); elle est en même temps la première dimension sous l'article, l'article « défini » servant à désigner la réalité psychologique (mais objective) d'un concept.

La différence entre les dimensions appartenant à une même catégorie se résume en une différence entre le point de vue subjectif (évaluation

purement subjective de la part du sujet parlant) et le point de vue objectif, et à l'intérieur du point de vue objectif, en une différence entre le point de vue dynamique et le point de vue statique. En tenant compte de la hiérarchie des dimensions et de la subversion des catégories, les catégories intenses deviennent des catégories objectives, c'est-à-dire des catégories dans lesquelles les dimensions les plus résistantes sont celles qui comportent le point de vue objectif, et les catégories extenses deviennent des catégories subjectives, c'est-à-dire des catégories dans lesquelles les dimensions les plus résistantes sont celles qui comportent le point de vue subjectif. Mais cette distinction absolue tend à s'effacer en descendant par l'axe vertical; c'est ainsi que sous l'article et sous sa subvertie, le mode, la dimension subjective occupe la position médiane.

Les catégories à direction nexique homonexuelle sont celles dont la première dimension met au premier plan le point de vue dynamique. Les catégories à direction nexique hétéronexuelle sont simultanément statiques et dynamiques. Les catégories qui admettent simultanément la direction nexique homonexuelle et hétéronexuelle sont celles dont la première dimension met au premier plan le point de vue statique. Les catégories enfin dont la direction nexique est alternativement homonexuelle et hétéronexuelle, peuvent être définies comme étant ni nettement statiques ni nettement dynamiques. — On se demande si on est ici en face de l'optimum véritable, et si cette répartition asymétrique ne relève pas plutôt d'un accident statistique. En tout état de cause la situation décrite est celle qui s'observe d'ordinaire.

Les catégories morphologiques que nous avons énumérées sont *générales*, elles ne sont pas *universelles*. Elles ne sont pas réalisées dans le système de n'importe quel état de langue, mais elles résident dans le système du langage à titre de *possibilités*¹. Ces catégories sont mutuellement *autonomes*, non *complémentaires*, c'est-à-dire même si les catégories ne se réalisent pas toutes dans une langue donnée, on peut déterminer celles des catégories qui s'y réalisent; même si, au cas extrême, une seule catégorie se réalise, on peut en constater l'existence et identifier la catégorie réalisée par rapport au système du langage. Par là les catégories dont nous parlons s'opposent aux simples *plérématèmes*, qui ne sont pas autonomes mais complémentaires; c'est pourquoi par exemple un système à 3 genres s'organisera autrement qu'un système à 2 genres; c'est aussi pourquoi on ne saurait envisager une langue possédant un seul genre grammatical; si le nombre de genres passe sous le chiffre 2, les genres disparaissent. Il est vrai que les *dimensions*, qui sont les catégories générales minimales, occupent à l'égard de cette distinction une situation à part: l'existence d'une seule dimension peut être constatée, mais du point de vue morphologique on ne saurait l'identifier par rapport aux autres dimensions de la même catégorie; ce ne sont que les faits de signification qui en permettent l'identification.

Les catégories ou corrélations dont nous avons parlé jusqu'ici sont donc les catégories ou corrélations *préétablies* du langage, *préexistant* à la langue, générales et réalisables. Ce sont les combinaisons et les déterminations

¹ Voir l'auteur, *Principes de grammaire générale*, p. 271.

qui les réalisent dans une langue donnée. Mais à l'intérieur de chaque dimension il peut y avoir des catégories ou corrélations plus petites constituées par les syncrétismes et quelques faits analogues. Ces catégories et corrélations sont d'une nature différente. Sans préexister dans le langage, elles s'établissent dans chaque langue prise à part. Ce sont les défektivations et les simplifications qui les établissent dans une langue donnée.

Ceci nous permet de procéder à la classification complète et définitive des *fonctions*:

- 1° *Sélection* = fonction qui réalise une corrélation. Les membres d'une telle corrélation sont autonomes.
 - a) *Combinaison* = sélection facultative.
 - b) *Détermination* = sélection obligatoire (unilatérale ou bilatérale).
- 2° *Dominance* = fonction qui établit une corrélation. Les membres d'une telle corrélation sont complémentaires.
 - α) *Défektivation*.
 - β) *Simplification*.

Ajoutons qu'il est justifié de dire que les catégories établies par la dominance sont des corrélations. On peut montrer que les *syncrétismes*, résultantes de la simplification, ne peuvent avoir lieu qu'entre un terme intensif et un terme extensif. Dans le système que j'ai établi autre part¹, et que je suis obligé de me dispenser de répéter ici, les termes intensifs sont α β γ, les termes extensifs A B Γ. Pour donner un exemple, citons le genre en latin. C'est une dimension comprenant trois termes: le féminin, le masculin et le neutre: *ea is id*. Dans *bonam bonum* il y a syncrétisme entre le masculin et le neutre. Dans *gravis graue* il y a syncrétisme entre le féminin et le masculin. Jamais il n'y a syncrétisme particulier entre le féminin et le neutre. La raison est que le féminin et le neutre sont intensifs tous deux. Les syncrétismes exigent donc le système

β f. B m. γ n.,

système qui est en effet en conformité avec les significations.

Dire que chacun des syncrétismes et chacune des corrélations établies par la simplification ne préexiste pas dans le langage n'est donc pas nier la présidence d'un principe structural.

— La théorie ici essayée, qui constitue une synthèse intégrale dont on n'a pu esquisser que les contours², aura, si je vois juste, des conséquences à la fois pour la linguistique et pour la philosophie. En dernier lieu je tiens à insister sur les conséquences philosophiques. En résumant les dimensions à l'intérieur de chaque catégorie, on a abouti à une table de quatre catégories aprioriques et fondamentales: celle de la *relation*, celle de l'*intensité*, celle de la *consistance* et celle de la *réalité*. Les faits du langage nous ont conduits aux faits de la pensée.

¹ La catégorie des cas I, p. 112 sv.

² L'ensemble de la théorie sera développé dans Louis Hjelmslev & H. J. Uldall, *An Outline of Glossematics (Humanistisk Samfunds Skrifter I)*, Aarhus-Copenhague-Londres 1938.

La langue est la forme par laquelle nous concevons le monde. Il n'y a pas de théorie de la connaissance, objective et définitive, sans recours aux faits de langue.

Il n'y a pas de philosophie sans linguistique.

Discussion: voir p. 164 sv.

Mardi, 1^{er} septembre, 14—16 h. 30.

Président: M. M. BARTOLI.

Secrétaire: M. V. J. A. KIPARSKY.

1. — COMMUNICATION DE M. B. HAVRÁNEK

Zum Problem der Norm in der heutigen Sprachwissenschaft und Sprachkultur.

Ist überhaupt die Sprachnorm, die Normierung der Schriftsprache und die Sprachkultur ein Thema der Linguistik, gehört dies zu ihren wissenschaftlichen Aufgaben? Soll der Sprachforscher nur Beobachter bleiben oder kann er selbst eingreifen?

Lange Zeit wurden alle diese Probleme nicht als zulässiges Thema der sprachwissenschaftlichen Arbeit angesehen, doch soll gerade hier hervorgehoben werden, daß es eben die skandinavischen Sprachforscher sind, die diese Probleme von neuem wissenschaftlich in Angriff genommen haben¹. Es ist der Präsident dieses Kongresses selbst, der vor mehr als zwanzig Jahren treffend geschrieben hat: «Die energetische Betrachtungsweise hat aber nicht nur Bedeutung für die theoretische Sprachforschung, auch in dem praktischen Sprachleben kann sie uns vom größten Nutzen sein. Meiner Ansicht nach hat die ältere Generation der Sprachforscher durch ihre vornehme Haltung den praktischen Sprachfragen gegenüber eine ganze Menge von außerordentlich wichtigen Sachen vernachlässigt. Aufgaben, die sie zu lösen berufen wären, haben sie in der Tat den nichtkundigen Dilettanten überlassen und haben dadurch dem Sprachleben und den dazu geknüpften höheren geistigen Interessen vielfach geschadet». (*Scientia* 1914, S. 228 f.)

Doch war diese Vernachlässigung nicht zufällig. Die damaligen Methoden der linguistischen Arbeit, die nur danach fragten, woraus etwas in der Sprache entsteht, aber nicht wozu es geschieht, gaben keine wissenschaftliche Grundlage einer solchen Betrachtung an die Hand. — Erst als die Frage nach der Zweckmäßigkeit in der Sprache gestellt wurde — und man weiß allgemein, wie große Verdienste in dieser Hinsicht Prof. Jespersen erworben hat, dessen energetische Betrachtungsweise der funktionellen Auffassung unserer Prager Schule doch so nahe steht —, erst

¹ S. besonders O. Jespersen, *Mankind, nation and individual from a linguistic point of view* (Institutet for sammenlignende kulturforskning, Serie A: IV, Oslo 1925), S. 84 ff.

als man die Sprache als Mittel zu einem Zweck; als Werkzeug zu betrachten begann, als man streng unterschied zwischen der Sprechhandlung und dem Sprachwerk, zwischen den Sprechakten und dem Sprachgebilde, erst da war es möglich, an die wissenschaftliche Lösung dieser Fragen heranzutreten.

Ich möchte in meinem Referate das Verhältnis des Sprachforschers zur Norm der Schriftsprache skizzieren.

Im voraus soll bemerkt werden: was man gewöhnlich « Sprachnorm » nennt, ist nicht identisch mit dem, was ich unter dem Begriffe Sprachnorm verstehen möchte. Man muß meiner Ansicht nach wohl unterscheiden zwischen einer — besseren oder schlechteren — Kodifikation der Sprachnorm einerseits und andererseits der Sprachnorm selbst. Eine solche Kodifikation, gewöhnlich in Schulgrammatiken oder anderen Kompendien, hält man oft für die Sprachnorm selbst, aber danach würde die Sprachnorm eine außersprachliche Erscheinung darstellen. Ich möchte dagegen die Sprachnorm als eine rein innersprachliche Erscheinung betrachten. Unter Sprachnorm verstehe ich das, was von einem Standpunkt aus als Sprachwerk (*ergon*), von einem anderen aus als Sprachgebilde (*energeia*) bezeichnet wird, diesmal aber vom Standpunkt der Verbindlichkeit aus — einer Verbindlichkeit in der Sphäre des *ergon*, um in der Sphäre der *energeia* das Beabsichtigte und Gemäße zu erzielen. (Es ist fast gleichgültig, ob man dies nun Sprachnorm oder Standard nennt.)

In diesem Sinne des Wortes besitzt jede Sprachgemeinschaft, sowohl die territoriale als auch die soziale, ihre eigene Sprachnorm. Die Sprachnorm ist überhaupt kein der Schriftsprache eigentümlicher Begriff, sondern jedes Mitglied einer Gemeinschaft richtet sein Sprechen nach seiner Gemeinschaft, nach ihrer Sprachnorm ein, die ihm also direkt und indirekt, unter dem Zwang des sozialen Miteinanderlebens, auferlegt wird: so kann man in diesem Sinne mit Recht von Sprachnorm sprechen. In diesem Sinne ist die Sprachnorm nicht auf die Schriftsprache beschränkt; die Existenz einer Norm kann nicht als besonderes Merkmal der Schriftsprache angeführt werden.

Die Sprachnorm der Schriftsprache unterscheidet sich von der Sprachnorm im allgemeinen nicht der Art, sondern dem Grad nach, nicht qualitativ, sondern quantitativ. Die schriftsprachliche Norm unterscheidet sich von der Volkssprache erstens in gleicher Weise wie die Schriftsprache selbst von der Volkssprache: d. h. durch eine viel größere funktionelle und stilistische Differenzierung (Schichtung); zweitens durch ein erhöhtes Normbewußtsein und eine gesteigerte Verbindlichkeit, die mit einer nachdrücklichen Forderung nach Stabilität (Stabilitätstendenz) verbunden ist.

Bei der Schichtung der Schriftsprache denken wir hauptsächlich an die verschiedenen Funktionen der Mitteilung, d. h. vor allem die kommunikative, die fachlich-praktische und die fachlich-theoretische (wissenschaftliche), sowie an die ästhetische Funktion. Mit diesen Funktionen verändert sich sowohl das gegenseitige Verhältnis des thematischen und sprachlichen Planes, als auch die Struktur des sprachlichen Planes selbst, und zwar besonders mit Rücksicht auf Vollständigkeit und Klarheit der Äußerungen (schematisch dargestellt: die Äußerung der kommunikativen Funktion ist

unvollständig und verständlich, die der fachlich-praktischen vollständiger und bestimmt und die der fachlich-theoretischen soll vollständig und genau sein; die maximale Genauigkeit deckt sich nicht mit Allgemeinverständlichkeit). Zu dieser grundsätzlichen funktionellen Differenzierung kommt noch eine weitere, stilistische Differenzierung je nach den konkreten Zielen und Formen (z. B. schriftliche oder mündliche Äußerung usw.) hinzu.

Diese reiche Schichtung der Schriftsprache muß sich natürlich auch in der schriftsprachlichen Norm spiegeln. Die schriftsprachliche Norm verlangt, daß jeder einzelnen Schicht der Schriftsprache zum Teil verschiedene Mittel des phonologischen, des grammatischen und des lexikalischen Planes (die größtenteils der Intellektualisierung der Schriftsprache zu dienen haben) zur Verfügung stehen; sie verlangt auch deren verschiedene Ausnützung, namentlich im Sinne verschiedener Automatisierung und Aktualisierung. — Es wird noch darüber zu sprechen sein, daß man sehr oft bei der theoretischen oder praktischen Beurteilung der schriftsprachlichen Norm auf diese Notwendigkeit einer vielfältigen Schichtung nicht achtet und sie stark und einseitig nivelliert.

Zweitens ist, wie wir schon gesagt haben, die schriftsprachliche Norm durch ein erhöhtes Normbewußtsein und eine größere Verbindlichkeit gekennzeichnet. Zum Unterschied von der Gemeinsprache kommt diese Verbindlichkeit hier nicht nur indirekt, sondern auch direkt zur Geltung, ihr Zwang ist nicht nur negativ, sondern auch positiv zu fühlen, d. h., die Sprache verläuft nicht außerhalb der Aufmerksamkeit der Sprechenden. Je mehr sich die Forderungen der Sprachpädagogik, der Sprachkritik und Sprachpolitik steigern, umsomehr erhöhen sich auch diese absichtlichen Komponenten in der Sprache, genauer in den Sprechakten, die unter Bewußtseinskontrolle, unter einer auf die Sprachnorm gerichteten Kontrolle stehen. Es ist für uns zunächst nicht von Belang, wie weit eine solche Kontrolle vom Sprechenden selbst oder von anderen, Fachleuten oder Laien, geübt wird; uns interessiert hier nur die Tatsache des Vorhandenseins einer solchen Kontrolle. Diese Kontrolle betrifft das Verhältnis des Sprechaktes zur Sprachnorm als Sprachgebilde; die Sprachnorm selbst gibt sich dabei, wie überhaupt jede Norm, als dauernd, ewigwährend aus — Stabilität ist immer immanentes Merkmal einer Norm.

Doch weiß man aus der Sprachgeschichte mit aller Deutlichkeit, daß die schriftsprachliche Norm sich in der Zeit ändert, daß sie der Entwicklung unterworfen ist. Es gibt keine erstarrte Sprachnorm, solange noch eine Schriftsprache lebendig ist; aber jede schriftsprachliche Norm hat ihre eigene Entwicklung, die niemals der Entwicklung einer Mundart gleicht.

Zumeist werden die außersprachlichen Bedingungen einer schriftsprachlichen Entwicklung in Betracht gezogen¹. Ich will aber hier die grundlegenden Tendenzen, die sich an die eigentümlichen Bedürfnisse einer Schriftsprache knüpfen, in Kürze skizzieren.

Der Schriftsprache als Trägerin und Vermittlerin von Kultur und Zivilisation ist eine mögliche weite Ausdehnung des Verbreitungsgebietes von

¹ Vgl. darüber z. B. V. Žirmunskij, *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty* (Leningrad 1936) — mit zahlreichen Literaturangaben.

Nutzen. Dieser Tendenz paßt sich auch die Struktur der Schriftsprache an; oft dringen in ihr gerade solche Sprachelemente durch, die der Expansion, d. h. der Ausbreitung in einem möglichst großen Gebiet fähig sind. — Zugleich hat die Schriftsprache in Verfolgung dieser Aufgabe das Bestreben, sich von der Volkssprache zu distanzieren; dies geschieht einerseits aus inneren Sprachgründen, z. B. aus dem Bedürfnis nach eindeutigen Ausdrücken, andererseits aus äußeren Gründen. — Dieser Tendenz stellt sich die Forderung nach Allgemeinverständlichkeit der Schriftsprache, die womöglich allen zugänglich werden soll, entgegen, und diese Forderung schränkt wieder den Geltungsumfang des als Schriftsprache gebrauchten Ausdruckssystems ein und bremst deren Absonderung von der Volkssprache.

Dabei sieht man: je dünner und exklusiver die gesellschaftlichen Schichten waren, die überhaupt einer Schriftsprache bedurften, umso größer konnte das Ausdehnungsgebiet der Schriftsprache und deren Gegensatz zur Volkssprache sein, besonders solange noch die Schriftsprache kein Attribut des Nationalbewußtseins geworden war (vgl. z. B. das Verbreitungsgebiet des mittelalterlichen Lateins, des Kirchenslavischen, später des Französischen, im Süden und Osten die Ausbreitung der arabischen Sprache oder chinesischen Schrift). — Sobald jedoch die Kenntnis der Schriftsprache, wenigstens deren passive Kenntnis, in immer weitere Schichten eindringt, schränkt diese Tatsache sowie der nationale Charakter der Schriftsprache deren Ausdehnungsumfang mehr ein und bringt sie den Volkssprachen näher.

Der Widerstreit zwischen diesen beiden Tendenzen berührt nicht nur die Schriftsprache als Ganzes, sondern auch deren einzelne Bestandteile, die Fachterminologien wie auch die sog. lexikalischen und phraseologischen Europäismen. Da stehen sich einerseits die internationale und die exklusive Tendenz, andererseits das Streben nach einer oft mit Purismus verbundenen Nationalisierung und einer Annäherung an die Volkssprache gegenüber.

Ein anderes Paar entgegengesetzter Tendenzen: die Bedürfnisse und Aufgaben der Schriftsprache, welche sich sowohl immer mehr ausbreiten und steigern, als auch spezialisieren und funktionell differenzieren, führen zur Umbildung der tradierten schriftsprachlichen Norm. Diese erfolgt durch die Bildung von neuen Sprachmitteln oder durch eine andere Ausnützung der vorhandenen Mittel, und zwar insbesondere durch Intellektualisierung des Wortschatzes und der grammatischen Struktur, durch neue Sprachautomatisierungen und Aktualisierungen, durch neue Fachausdrücke usw. — Dagegen zwingt die Forderung nach Verständlichkeit zur Erhaltung der tradierten Norm, der allgemein bekannten und verständlichen Sprachmittel.

So stellen sich nun wieder entgegengesetzte Tendenzen gegenüber; einerseits die mit Fachexklusivität verbundene Umbildung der bisherigen Norm, andererseits das mit dem Volkstümlichwerden der Schriftsprache verbundene Streben nach Erhaltung der bisherigen Norm.

Aus diesen verschiedenen einander widerstreitenden Tendenzen entsteht und ändert sich also die schriftsprachliche Norm; schon deshalb kann diese Norm niemals definitiv sein.

Die einzelnen Tendenzen kommen in verschiedenen Perioden stärker oder schwächer zur Geltung. Wie schon oben bemerkt, folgen diese Tendenzen aus den Aufgaben der Schriftsprache; doch hängt ihre Stärke davon ab, ob die Zeit diesen oder jenen schriftsprachlichen Bedürfnissen Nachdruck verleiht; das ist nicht nur durch inner-, sondern auch durch außersprachliche Motive¹ bedingt. So z. B. kann die Exklusivität, welche die Schriftsprache als solche kennzeichnet, durch das Streben nach Klassenexklusivität — sofern die Schriftsprache Klassenmerkmal ist — unterstützt werden; oder der Purismus kann durch nationale Abwehr, durch die Furcht vor Entnationalisierung gefördert werden usw.

Was bedeutet nun dies alles? Man kann nicht von einer plan- und absichtslosen Entwicklung der Schriftsprache reden. Die inner- und außersprachlichen Motive der schriftsprachlichen Bedürfnisse bedingen eine zielbewußte Entwicklung, und der wechselnd starke Nachdruck, der auf die eine oder die andere Tendenz gelegt wird, bedeutet doch ein absichtliches Eingreifen in diese Entwicklung. Ich will hier nicht auf die überwiegend außersprachlichen Motive eingehen, die den Laien veranlassen, Neuerungen oder Änderungen in der Schriftsprache zu fordern oder sich ihnen entgegenzusetzen, sondern ich wende mich noch kurz dem Problem des Eingreifens der Fachleute zu, d. h. dem Eingreifen der Sprachforscher in die schriftsprachliche Norm. Wenn es ein durch die innersprachlichen Bedürfnisse begründetes Eingreifen gibt, so wäre es unsinnig, gerade die Sprachforscher, die doch solche Bedürfnisse am besten kennen dürften, von jedem solchen Eingreifen auszuschließen oder abzuhalten. Dies hat auch schon Jespersen mit vollem Recht in den zu Anfang zitierten Worten hervorgehoben. Ein solches *laissez-faire* von seiten der Sprachforscher konnte nur solange vorwalten, als die wissenschaftliche Sprachbetrachtung überhaupt nichts von einer zielbewußten Entwicklung der Sprache zum entscheidenden Gesichtspunkt erhob. In der Praxis pflegten aber doch die Sprachforscher, meistens freilich nur die Sprachlehrer, in die schriftsprachliche Norm einzugreifen, sowohl durch Neuerungen oder durch Kritik derselben als auch durch eine mehr oder weniger gute Kodifikation, aber dies geschah ohne notwendige methodologische Grundlage. Sobald die Sprachkritik nur konservierend, erhaltend wirken will — wie es meist der Fall ist —, gelangt sie in Widerspruch mit den Bedürfnissen der Schriftsprache; aber auch eine Forderung der Fortschrittstendenzen ohne Rücksicht auf die innersprachlichen Bedürfnisse wäre eine einseitige Lösung.

Der in die Normierung der Schriftsprache eingreifende Sprachforscher darf nun nicht einfach vom Standpunkt der Erhaltung der tradierten schriftsprachlichen Norm oder deren Fortschritte ausgehen, sondern er muß jedesmal die speziellen Aufgaben in Betracht ziehen und die planmäßige Lösung dieser Aufgaben unterstützen — natürlich mit Rücksicht auf die notwendige Stabilität der Schriftsprache und ihrer Norm. Doch darf diese Rücksicht nicht zu Nivellierung oder Erstarrung führen. Hier bietet nun allein die funktionelle Betrachtungsweise eine befriedigende Grundlage. Doch auch die strukturelle Betrachtungsweise ist für eine solche Behandlung nicht nur nützlich, sondern beinahe notwendig. Sonst wird es immer

¹ S. darüber V. Žirmunskij op. cit.

wieder geschehen — obwohl die von Noreen literargeschichtlich genannte Einstellung zur schriftsprachlichen Norm bereits längst der Vergangenheit angehört — daß doch gerade die Sprachtheorie über die Kodifizierung der schriftsprachlichen Norm weitgehend zur Konservierung vieler archaischen Züge beiträgt. Dies geschieht nämlich aus folgenden Gründen: man betrachtet Spracherscheinungen, z. B. die morphologischen, vorwiegend vom Standpunkt ihrer Entwicklung und damit vom Standpunkt eines in der Vergangenheit geltenden Systems aus. So kodifiziert man einerseits nicht nur viele archaische Züge — das wäre noch nicht so schlimm —, sondern auch gerade solche Erscheinungen, die aus dem jeweils geltenden Sprachsystem herausfallen und somit dieses System verhüllen; andererseits versucht man manchmal solche Erscheinungen, die durch die synchronischen Strukturzusammenhänge der betreffenden Sprache bedingt sind, von jenem geschichtlichen Standpunkt aus zu unterdrücken. Dadurch belastet man die schriftsprachliche Norm mit antistrukturellen Elementen und schädigt damit die rationelle Klarheit der sprachlichen Struktur. Die Enthüllung der tatsächlich in der Sprachnorm gegebenen Struktur ist eine notwendige, wenn auch nicht leichte Aufgabe der Sprachforschung, aber jede Kodifizierung der Sprachnorm, die Sprachpädagogik und schließlich die schriftsprachliche Norm selbst werden daraus den größten Nutzen ziehen.

Auf die anfangs gestellte Frage, ob der Sprachforscher bei der Entwicklung und Normierung der Schriftsprache nur Beobachter sein soll oder auch selbst eingreifen kann, antworte ich also mit Überzeugung: meiner Ansicht nach kann er nicht nur, sondern soll er eingreifen, aber er muß dabei eine planmäßige Befriedigung der innersprachlichen Bedürfnisse unterstützen und darf sie nicht geradezu verhindern. Und ich glaube, daß die funktionelle und strukturelle Sprachbetrachtung der Lösung einer solchen Aufgabe fähig ist.

Anm. Die Publikation *«Spisovná čeština a jazyková kultura»* (Die tschechische Schriftsprache und die Sprachkultur), die vom Prager linguistischen Zirkel (Cercle linguistique de Prague) im J. 1932 bei Melantrich (Prag) herausgegeben worden ist, behandelt etwas ausführlicher diese Probleme (s. bes. meinen Artikel *«Úkoly spisovného jazyka a jeho kultura»* — Aufgaben der Schriftsprache und Sprachkultur, S. 32—84) und die Zeitschrift *«Slovo a slovesnost»* (Wort und Schrifttum), die der Prager lingu. Zirkel vom J. 1935 an in demselben Verlag herausgibt, entwickelt sie weiter und versucht unsere Lösung in die Praxis umzusetzen. Vgl. auch meine Arbeit *«Vývoj spisovného jazyka českého»* (Entwicklung der tschechischen Schriftsprache) in *Československá vlastivěda, ř. II «Spisovný jazyk český a slovenský»*, Prag, Verlag «Sfinx», 1936, S. 1—144), die diese Entwicklung vom funktionellen Standpunkt aus schildert.

M. VANČURA: Professor Havránek's idea that not only the literary language but also the language of each territorial or social community possesses its own linguistic norm, is of a great importance for the study of special languages (Sondersprachen, Fachsprachen). It has been applied to the study of the language of commerce (Wirtschaftssprache); a research in this line is going on at the Commercial College in Prague.

2. — COMMUNICATION DE M. A. PENTTILÄ

Einige Bemerkungen über die Unterscheidung von Sprache und Rede.

Wie allgemein bekannt, bringt F. DE SAUSSURE in seinem berühmten Werke *Cours de linguistique générale* (1916) u. a. eine Distinktion, die bei den späteren Linguisten viel Anerkennung gefunden hat. *Saussure* hat Folgendes gegeneinander abzugrenzen und zu definieren versucht: zuerst gibt es in der sprachlichen Betätigung der Menschen etwas, was er *parole* nennt, ferner gibt es nach *Saussure* einen *langage* und schliesslich eine *langue*. Es ist m. E. unnötig, hier näher auf diese Einteilung einzugehen und zu referieren, was *Saussure* mit *parole*, *langue* und *langage* gemeint hat. Wenn ein solches Referat übrigens klar werden sollte, würde es ausserdem auf grosse Schwierigkeiten stossen, da die *Saussuresche* Darstellung schwer verständlich ist, sogar an inneren Widersprüchen leidet. Aber ich will mich hier weder an ein Referat der *Saussureschen* Ansichten wagen, noch ist es meine Absicht, eine eingehendere Kritik an ihnen auszuüben. Ich will nur meine ganz anspruchslosen Bemerkungen, die ich zu der Frage von Sprache und Rede zu machen habe, zunächst an die Darstellung dieses wohlbekannten Forschers anknüpfen und zwar im besonderen an solche Anschauungen, die in weiten Kreisen Widerhall gefunden haben.

Ich habe drei Bemerkungen zu machen. Erstens: es ist in der linguistischen Literatur heutzutage häufig die Auffassung anzutreffen, dass die Verschiedenheit zwischen Sprache und Rede darin bestehe, dass die Sprache nur einen bestimmten Teil der menschlichen Rede ausmache, dass es also in der menschlichen Rede der betreffenden Sprachgemeinschaft vieles gebe, was nicht zur Sprache gehöre. Eine solche Auffassung hat wohl ihre Quelle bei *Saussure*, der z. B. sagt (die Lommelsche Übersetzung S. 11): « Was aber ist die Sprache? Für uns fliesst sie keineswegs mit der menschlichen Rede zusammen; sie ist nur ein bestimmter, allerdings wesentlicher Teil davon » oder (S. 17) « Sie [nämlich die Sprache] ist der soziale Teil der menschlichen Rede ».

Wie ich die Sache ansehe, ist eine solche Auffassung kaum zutreffend, ich sage nicht dass sie falsch wäre. Zur näheren Betrachtung der Frage wollen wir einmal aus der Rede einer Menschengruppe (oder ebenso gut aus Texten) alle sozialen Ausdrücke, oder mit anderen Worten alle jene Ausdrücke, die wenigstens, sagen wir, zwei Personen gemeinsam sind, zusammenlesen. Wenn wir hierbei als gemeinschaftlich und zur Sprache gehörig nur solche Ausdrücke ansehen zu können glauben, die einander völlig gleich sind, so fällt unsere Ausbeute natürlich klein aus, denn wenigstens geringe Unterschiede kommen in der Rede verschiedener Individuen (ebenso wie in der Schrift) beinahe stets vor. Im allgemeinen ist man auch der Ansicht, dass Ausdrücke, die man für sozial, vielen gemeinsam, erklären will, nicht völlig gleich zu sein brauchen, sondern dass es genügt, wenn sie einander ähnlich sind. Wenn wir dann also so verfahren, dass wir aus der Vielfältigkeit der Ausdrücke die sozialen, mehr als einmal auf-

tretenden ähnlichen Ausdrücke absondern, so bekommen wir natürlich eine reale, konkrete Gruppe von Ausdrücken (vgl. *Saussure* o. c. S. 18 «Die Sprache ist nicht weniger als das Sprechen ein Gegenstand konkreter Art . . . »). Die nennen wir also Sprache, eine Gruppe, die sich von der ursprünglichen nur darin unterscheidet, dass wir in ihr von jedem Ausdruck mindestens zwei aus verschiedenen Quellen stammende Exemplare antreffen, in der ursprünglichen dagegen neben solche auch von einer einzigen Person stammende Ausdrücke. Wie ich schon sagte, kann man ohne einen Fehler zu begehen, so tun, und die erste Gruppe Sprache nennen und die zweite Rede, aber ich glaube, dass damit nicht viel gewonnen ist. Der Unterschied zwischen Sprache und Rede ist m. E. viel steiler als der genannte. Wir müssen beachten, dass das soziale Moment, die Gemeinschaftlichkeit ein *Ordnungsbegriff*, also kein schroff klassifizierender Begriff ist, d. h. das soziale Moment ist eine Eigenschaft, die in grösserem oder kleinerem Maasse den Gegenständen zukommen kann, z. B. die Wörter können mehr oder weniger sozial sein, und den Grenzfall stellt immer der Fall dar, wo das soziale Moment gleich Null ist. So könnten wir uns ja gut eine Sprache vorstellen, die ganz unsozial wäre, einen Fall, wo die Rede und die Sprache sozusagen zusammenfliessen. Ich glaube also, dass es ausschlaggebendere Eigenschaften gibt, die die Unterscheidung von Sprache und Rede begründen, als das soziale Moment.

Aber vielleicht ist die Sache nicht genau so gemeint, obwohl man Sätze, die dazu angetan sind, eine derartige Auffassung zu vermitteln, verschiedentlich antrifft. Es könnte nämlich aber auch gemeint sein, dass nur der sozial gemeinsame *Teil aus* den Graphemen (= aus den geschriebenen Zeichen, die ich vielleicht sprachlich nicht ganz einwandfrei Grapheme nenne) oder Phonemen (in der alten Bedeutung zu verstehen) die Sprache ausmacht, also alle solche Bestandteile der Grapheme und Phoneme, die untereinander sozial gleich sind, gehören zu der konkreten Menge, die die Sprache bildet. Aber ich glaube, dass doch niemand die Sache sich ernst so vorstellt, denn mit dieser Methode bekommen wir ja nur eine Gruppe von verstümmelten Wörtern oder ähnlichen Dingen, und das ist wohl nicht die Sprache.

Aber, wie gesagt, am Ende ist mit dem soeben Angeführten gar nicht die richtige Meinung *Saussures* und anderer getroffen, obgleich sich wörtlich genommen die von mir dargelegte Auffassung verteidigen liesse. Es ist nämlich vielfach in Verbindung mit einem derartigen Gedankengang die Vorstellung anzutreffen, dass zur Sprache diejenigen Bestandteile der menschlichen Rede zu rechnen sind, die einer gewissen Norm oder gewissen Normen entsprechen, und dass die Sprache selbst dieses Normensystem ist. «Die Sprache ist ein Normensystem» ist ja eine ganz gebräuchliche Behauptung, z. B. schon H. PAUL sagt (Prinzipien der Sprachgeschichte, S. 404): «Die Gemeinsprache ist natürlich erst recht eine Abstraktion. Sie ist nicht ein Komplex von realen Tatsachen, realen Kräften, sondern nichts als eine ideale Norm, die ergibt, wie gesprochen werden soll. Sie verhält sich zu der wirklichen Sprachtätigkeit etwa wie ein Gesetzbuch zu der Gesamtheit des Rechtslebens . . . ». Auf diese Art entstünde ein deutlicher Unterschied zwischen Sprache und Rede, auf der einen Seite das Normensystem, die Sprache, auf der anderen Seite entsprechende reale Ausdrücke,

die Rede. In diesem Zusammenhang ist es vielleicht gut, sich daran zu erinnern, dass alles das, was nicht bestimmten Normen entsprechend ist, doch stets irgendwelchen anderen Normen entsprechend sein kann, so dass also alle realen Ausdrücke auf Seiten der Rede bleiben, alle Normensysteme auf Seiten der Sprache. Zu dieser Theorie habe ich zu bemerken, dass unter einer Norm eigentlich eine Regel verstanden wird, die bestimmt, wie etwas sein soll, oder die ein so oder so beschaffenes Verfahren erlaubt. Falls die Norm so verstanden wird, oder falls also eigentliche Normen in Frage stehen, so ist es nach meiner Meinung ziemlich klar, dass die Sprache kein Normensystem ist. Die sog. Normen der Schriftsprache, der Mundarten usw. sagen nämlich nicht: dieses Wort muss so und so lauten, dieses Wort so usw., sondern: wenn man die betreffende Schriftsprache, die betreffende Mundart usw. *sprechen* will, so muss man *so und so sagen oder schreiben*. Die sprachlichen Normen können wohl überhaupt nur das *Verhalten der Menschen*, ihre Sprech- oder Schreibtätigkeit, berühren. So kann man sich z. B. das Sprechen des Menschen in Abhängigkeit von vielen sozialen Normen vorsichtigehend vorstellen, aber nicht das akustische Resultat, das die Folge des Redens ist, oder das optische Resultat, das die Folge des Schreibens ist. Es ist möglicherweise vollkommen sinnvoll, von den Normen des Sprechens, des Schreibens usw. zu reden, deren sog. Realisation das *Sprechen* und das *Schreiben* ist, dagegen aber nicht von Normen, deren Realisation die Rede und die Schrift wäre. Das Sprechen ist natürlich etwas anderes als die Rede und das Schreiben eine ganz andere Sache als die Schrift, so dass wir einen Fehler begehen, wenn wir Begriffsbestimmungen eines Normensystems, das in Gedanken an das Sprechen und das Schreiben entstanden ist, auf die Rede und die Schrift anwenden. Mir fällt es also schwer, eine positive Lösung in den eben von mir referierten Versuchen zu sehen.

Ich komme nun auf meine zweite Bemerkung zu sprechen, dass die Sprache ein System von Zeichen sei. Diese Auffassung ist z. B. bei *Saussure* wiederholt anzutreffen, überhaupt ist sie als eine gebräuchliche Anschauung auch in der übrigen sprachwissenschaftlichen Literatur verbreitet. Dieser m. E. sehr wichtige Gedanke hat sich in letzter Zeit besonders in der Lehre von der Sprache als Lexikon plus Syntax gezeigt, die beide für das Sprachsystem charakteristisch sind.

Meiner Ansicht nach sind wir, wenn wir an eine solche oder eine ähnlichgeartete Lösung denken, auf einem Wege, der zu einem dauernden Resultat führen kann. In einigen Punkten bedarf die Sache wohl noch sorgfältiger weiterer Analysen, und solange diese noch nicht unternommen worden sind, kann man des Endresultates noch nicht ganz sicher sein, auch kann man noch nicht einmal die angeführte Definition mit vollem Verständnis beherrschen. Um dieses zu zeigen will ich auf ein Detail eingehen. — Eine derartige Behauptung wie « Die Sprache ist ein System von Zeichen und zwar Wörtern », setzt u. a. voraus, dass das, was man unter dem Worte « Wort » versteht, in diesem Zusammenhang ohne weiteres klar ist. So verhält es sich aber durchaus nicht.

Was eigentlich *Wort* zu nennen ist, ist, wie bekannt, vielfach besprochen worden. Bei Behandlung dieser Frage ist jedoch nicht immer der wesentliche Umstand in Betracht gezogen worden, dass das Wort *Wort* in der

sprachwissenschaftlichen Literatur tatsächlich viele verschiedene Bedeutungen hat. Die Diskussion über den Charakter des Wortes bewegt sich leicht auf schwankendem Boden, wenn man diesen Umstand nicht in Betracht zieht. In einer Untersuchung « Einige grundlegende Tatsachen der Worttheorie », die 1934 in der Zeitschrift « Erkenntnis » erschienen ist, habe ich zusammen mit Dr. UUNO SAARNIO über einige beachtenswerte Bedeutungen des Wortes *Wort* berichtet. Noch eingehender ist die Sache später in der Schrift « Untersuchungen zur symbolischen Logik » (1935) von Dr. *Saarnio* behandelt. Aus diesen Untersuchungen ist zu ersehen, dass das Wort *Wort* in der wissenschaftlichen Literatur elf von einander vollständig klar getrennte Bedeutungen hat. Ich will hier nur einige nennen und namentlich solche, die für die Definition der Sprache und der Rede von Bedeutung sein können.

Zunächst kann man *Wort* nennen — und nennt auch tatsächlich so — jedes selbständige Laut- oder Schriftgebilde, das als Vorbereich der Symbolrelation steht oder gestanden hat. Hinsichtlich der Symbolrelation kann ich hier nur auf die Untersuchungen von Dr. *Saarnio* hinweisen. Dort sind die formalen Eigenschaften dieser Relation (Intransitivität, Asymmetrie usw.) dargelegt und ist dieselbe wissenschaftlich brauchbar gemacht. Populär gesprochen nenne ich also erstens *Wort* jedes selbständige Laut- oder Schriftgebilde, das eine Bedeutung hat oder gehabt hat, mit dem etwas bezeichnet wird oder bezeichnet worden ist. Alle solche Wörter sind physische Realitäten, man kann sie hören oder sehen. Um diese physischen Gegenstände von allen anderen mit dem Wort *Wort* bezeichneten zu unterscheiden, soll eine neue Bezeichnung in Benutzung genommen werden. Weil diese konkreten Gegenstände in der logischen Hierarchie den ersten Typus repräsentieren, so kann man die Bezeichnung *Wort t 1* vorteilhaft wählen. Dieses Zeichen gebrauche ich also, wenn ich irgendein reales Wort meine, z. B. solche wie *Tisch*, *Wort* usw. Und analog, wenn ich auf die Tafel irgendein Wort (z. B. « *Tisch* ») schreibe und dann gerade über dieses Wort sprechen will, so wende ich das Symbol *Tisch 1 t* an. Wenn ich z. B. genau sagen will, dass *Tisch ein kurzes Wort ist*, muss ich sagen *Tisch 1 t ist ein kurzes Wort*. (In dem Typenzeichen sind die Nummer und das *t* in *Tisch 1 t* in anderer Reihenfolge als in *Wort t 1*, um zu zeigen, dass die Bedeutung dieses Zeichens dasselbe Wort ist wie das in seiner Bezeichnung vorkommende Wort. *Tisch 1 t* bedeutet also ein konkretes Wort *Tisch*, dagegen bedeutet *Tisch t 1* einen bestimmten Gegenstand. Die Bedeutung von *Wort t 1* umfasst solche Wörter vom ersten Typus wie *Tisch*, *Wort*, *stehen* usw., *Wort 1 t* nur solche wie *Wort* hier, *Wort* dort usw.).

Aber nicht alle sog. Wörter sind solche realen Gegenstände. Ich schreibe auf die Tafel z. B. *Tisch Tisch Wort Wort*. Nun kann man behaupten, dass sich auf der Tafel vier Wörter befänden. Bei einer solchen Behauptung gebrauchen wir das Wort *Wörter* in dem soeben dargelegten Sinne. Also auf der Tafel sind vier reale Gegenstände, vier Wörter, vier Exemplare von *Wort* vom ersten Typus. Aber ich kann auch sagen, dass hier auf der Tafel nur zwei Wörter stünden. Das erstere *Tisch 1 t* ist dasselbe Wort wie das letztere *Tisch 1 t*. Hier ist das Wort *Wort* in einer ganz anderen Bedeutung gebraucht als in der ersten Behauptung, die aussagte, dass auf

der Tafel vier Wörter seien. Es ist klar, dass der Ausdruck *Wort* hier keine realen Grapheme, keinen realen Gegenstand bezeichnen kann, denn unbedingt gibt es auf der Tafel vier verschiedene reale Gegenstände. Diese neue Bedeutung ist keine Norm. Wenn ich sage: das erstere *Tisch 1 t* ist dasselbe *Wort* wie das zweite *Tisch 1 t*, so meine ich mit dem *Worte Wort* die Klasse bestimmter Graphemwörter vom ersten Typus, oder vielleicht könnte man wieder populär sagen, dass sie ein Begriff ist, der aus solchen Fällen wie *Tisch* hier, *Tisch* dort usw. abstrahiert ist. Darum können wir sagen: das erstere *Tisch 1 t* ist dasselbe *Wort* wie das letztere *Tisch 1 t*. Dasselbesein bedeutet in eine und dieselbe Klasse gehören. Alle Grapheme *Tisch 1 t* haben einige gemeinsame Eigenschaften, so z. B. folgen in ihnen die Buchstaben T I S C H einander in dieser Reihenfolge. Daher können wir eine Klasse dieser sog. Graphemwörter bilden, deren sog. Elemente alle realen Wörter *Tisch* sind, also Worte vom ersten Typus. Wie mit dem *Tisch*, so verhält es sich mit den Graphemen *Wort*. Auch sie haben gemeinsame Eigenschaften und gehören als Elemente in dieselbe Klasse, populär gesprochen: sie gehören in den Begriff «Graphem *Wort* im allgemeinen». Diese Bedeutung des Wortes *Wort* ist etwas ganz anderes als ein reales *Wort*, das im vorigen Fall als Bedeutung vorkam, denn ebenso wenig wie ein Mensch im allgemeinen oder besser gesagt die Klasse aller Menschen ein Mensch ist, ebenso wenig sind auch bestimmte Klassen der Wörter vom ersten Typus mehr Wörter vom ersten Typus. Ein solches *Wort Tisch*, wie das hier in Rede stehende, also eine Klasse, deren Elemente alle *Tisch 1 t* Grapheme sind, bezeichnen wir mit «*Tisch 2 t*». Es ist ein *Wort* vom zweiten Typus. Desgleichen haben alle Grapheme *Wort* einige gemeinsame Merkmale, so dass die Klasse, deren Elemente alle *Wort 1 t* sind, entsteht. Diese Klasse bezeichnen wir mit «*Wort 2 t*». Als eine der Eigenschaften der Wörter vom zweiten Typus ist besonders hervorzuheben, dass sie nichts bezeichnen. Sie können keine Bedeutungen haben. Wie könnten sie auch Bedeutungen haben, da sie keine realen Gegenstände sind? Nur Wörter vom ersten Typus können eine Bedeutung haben, d. h. als Vorbereich der Symbolrelation stehen.

Wir können hier noch ein wenig weiter gehen. Ich schreibe auf die Tafel: *Tisch Tisches Tische Tischen*. Nun kann ich sagen, dass auf der Tafel vier Wörter stehen, nämlich *Tisch*, dann *Tisches*, dann *Tische*, dann *Tischen*. Ich kann sie sehen und zählen. Aber ich kann ebenso widerspruchlos sagen: dort auf der Tafel steht *dasselbe Wort* viermal. Die Bedeutung des Wortes *Wörter* in der ersten Behauptung ist bereits gut bekannt. Seine Bedeutung umfasst Wörter vom ersten Typus, diese vier realen Gegenstände. In der zweiten Behauptung habe ich augenscheinlich mit dem *Wort Wort* etwas anderes bezeichnet. Diese Bedeutung des Wortes *Wort* ist keine der von mir zuvor besprochenen, sondern ich habe eine *Klasse bestimmter Wortklassen* bezeichnet, eine Klasse, deren Elemente diejenigen Klassen sind, die man mit *Tisch 2 t*, *Tisches 2 t*, *Tische 2 t*, *Tischen 2 t* bezeichnet. Die Klassen *Tisch 2 t* usw. haben gemeinsame Merkmale, und ausserdem bemerkt man, wenn man ihre Elemente vergleicht, eine systematische Variation, die in unzähligen anderen Wörtern anzutreffen ist. Die Klassen *Tisch 2 t*, *Tisches 2 t*, *Tische 2 t*, *Tischen 2 t* können daher

als Elemente in eine Klasse von höherem Typus gehören, die wir mit «*Tisch 3 t*» bezeichnen. Ein solches Wort nennt man ein Wort vom dritten Typus. Wenn ich von der Klasse der Wörter *Tisch 2 t*, *Tisches 2 t* usw. spreche oder schreibe, kann ich also das Symbol «*Tisch 3 t*» anwenden. Dieses *Tisch 3 t* ist gemeint, wenn ich sage, dass dort auf der Tafel *dasselbe Wort* viermal sei. Dasselbesein bedeutet, wie früher schon bemerkt, in eine und dieselbe Klasse gehören; die da stehenden realen Grapheme gehören je in eine der Klassen *Tisch 2 t* usw., diese vier Klassen ihrerseits in die Klasse *Tisch 3 t*. Hierin liegt ihre Gleichheit. Es ist wohl kaum vonnöten zu sagen, dass auch diese Wörter vom dritten Typus nichts bedeuten können. Wir können sie weder sehen noch hören, sie sind begriffliche Gebilde, prinzipiell gleiche Klassen von Klassen wie sie z. B. in der Mathematik üblich sind. Unter den Eigenschaften dieser Wörter ist z. B. die Flektierbarkeit zu nennen. Nur diese Wörter können konjugiert oder dekliniert werden oder können unflektierbar sein. Es ist einleuchtend, dass kein einziges reales Wort flektiert werden kann, es ist was es ist auf dem Papier oder ähnlichem Material oder als Tonschwingungen in der Luft, denen wir keinerlei sinnvolle grammatische Flexion geben können. Ebenso wenig sind auch die Wörter des zweiten Typus flektierbar, z. B. *Tisch 2 t*, dessen sämtliche Elemente *Tisch 1 t* sind, und für welches es also keine Deklination gibt.

Aber es mag hier an einer Klarlegung dieser drei Bedeutungen genug sein. Wie ich erwähnte, gibt es noch weitere acht. Ich fasse nochmals kurz die drei näher erläuterten Bedeutungen zusammen. Wir haben: erstens die Bedeutungen, die vom ersten Typus sind, Gegenstände, die wir zu sehen, zu hören, zu lesen, zu schreiben imstande sind, die wir messen können usw. Diese Wörter und nur sie können etwas bedeuten, und nur unter ihnen können verschiedene syntaktische Gesetzmässigkeiten herrschen. Zweitens die Wörter vom zweiten Typus, die Klassen bestimmter Grapheme und Phoneme. So z. B. gehören zwei Grapheme *Tisch* in dieselbe Klasse, in eine Klasse vom zweiten Typus, in die Klasse *Tisch 2 t*. Solche Wörter können wir weder hören noch sehen. Sie haben keine Bedeutung. Drittens haben wir Klassen, deren Elemente solche Klassen wie *Tisch 2 t*, *Tisches 2 t*, *Tische 2 t*, *Tischen 2 t* sind, nämlich Wörter vom dritten Typus, z. B. *Tisch 3 t*. Diese Wörter sind flektierbar.

Nach diesem Seitensprung kehren wir zurück zu der Frage von der Sprache als Lexikon plus Syntax. Bei der Definition der Sprache und ebenfalls der Rede ist es unbedingt nötig, wenn in der Definition das Wort *Wort* vorkommt, genau zu sagen, was für ein Wort unter den vielen Wörtern *Wort* gemeint ist. Meines Erachtens gehören z. B. die Wörter vom zweiten und dritten Typus nicht mehr in die Sprache, denn sie sind nur linguistische Begriffe. In der Untersuchung «*Einige grundlegende Tatsachen der Worttheorie*» habe ich zusammen mit Dr. *Saarnio* eine solche Unterscheidung zwischen Rede und Sprache vorgeschlagen, dass die Rede einerseits die konkrete Kollektion der Wörter vom ersten Typus, die Gesamtheit aller realen Wörter, ist (ebenso wie die Schrift die Kollektion aller geschriebenen Grapheme vom ersten Typus), und andererseits die Sprache die syntaktisch geordnete Klasse der Wörter vom ersten Typus ist, d. h. das System, dessen Glieder die realen Wörter, alle *Wort 1*, sind, zwischen welchen bestimmte

syntaktische Beziehungen bestehen können. Kurz geschrieben sähe diese Definition so aus: $\{Wort, t\}$, wo der Index s die syntaktische Ordnung darstellen soll. Innerhalb dieser Klasse können wir durch Vermehrung der Kennzeichen Teilklassen abtrennen, z. B. die verschiedenen Nationalsprachen, die Dialekte, Individualsprachen usw. Eine Individualsprache z. B. wäre also die syntaktisch geordnete Klasse aller realen von diesem Individuum produzierten Wörter. Alles dieses nenne ich hier nur andeutungsweise ohne nähere Begründung. Meine Absicht ist ja hier nur, einige verbreitete Auffassungen mit Randbemerkungen zu versehen.

Und nun zum Schluss die dritte Bemerkung. Es ist eine sehr gewöhnliche Behauptung, dass die Sprache ein überindividuelles Dasein führe, ein von dem Individuum unabhängiges Gebilde sei. So sagt z. B. *Saussure* (S. 17): « Sie [die Sprache] ist der soziale Teil der menschlichen Rede und ist unabhängig vom Einzelnen, welcher für sich allein sie weder schaffen noch umgestalten kann », (S. 22) « [die Sprache ist] ihrer Wesenheit nach sozial und unabhängig vom Individuum » und (S. 23) « Sie [die Sprache] ist also etwas, das in jedem Einzelnen von ihnen vorhanden, zugleich aber auch allen gemeinsam ist und unabhängig von dem Willen der Aufbewahrer ».

Diese Behauptung kann wieder verschieden verstanden werden, und je nachdem kann man sich dazu entweder zustimmend oder ablehnend verhalten. Wenn eine Sprache eine geordnete Klasse von bestimmten Wörtern vom ersten Typus ist, so ist sie natürlich vollständig überindividuell. Dies ist auch nicht im geringsten Maasse davon abhängig, wie in der Sprachgemeinschaft gesprochen oder geschrieben wird, denn die Phoneme oder Grapheme, die die Eigenschaften der Glieder des definierten Systems besitzen, gehören in dieses System, aber diejenigen, die besagte Eigenschaften nicht besitzen, gehören nicht dorthin. Die letztgenannten wirken also auch nicht in dem geringsten Maasse auf die Beschaffenheit der definierten Sprache ein. In dieser Meinung ist also jede Sprache überindividuell und vom Individuum unabhängig. Dagegen ist aber das, was geschrieben oder gesprochen wird, was sozial verbreitet wird, in besonders hohem Maasse von den Individuen abhängig. Gewöhnlich wird die geordnete Klasse, d. h. das System Sprache, gerade durch solche Bestandteile als seine Glieder gebildet, die allgemein sind. Wenn wir diese Seite in Betracht ziehen, können wir mit einer gewissen Berechtigung sagen, dass die Sprache nicht vom Individuum unabhängig ist, wobei natürlich gemeint sein muss, dass wir jede Sprache stets in der Form definieren, in der ihre Glieder als von den Individuen sehr abhängige Gebilde in der Realität auftreten.

M. OTTO: Bei de Saussure liegt nicht eine Dreiteilung vor, sondern le langage umfasst als übergeordneter Begriff die beiden koordinierten Begriffe la langue und la parole. Sozial (bzw. individuell) ist bei de Saussure ganz anders gemeint; allerdings ist es ein Fehler, la parole als individuellen Akt auffassen zu wollen: das wäre eine der alten Abstraktionen, denn la parole kann nur als Sprechakt in einer bestimmten Sprechsituation aufgefasst werden; hier sind auch die Ausführungen de Saussures alles andere als klar. Es ist kennzeichnend, dass sich die Einsprüche gegen de Saussures Scheidung von la langue und la parole in jüngster Zeit sehr bedenklich häufen.

M. KOŘÍNEK: Hinweis auf seinen eigenen Beitrag zum Problem « langue — parole » in den Travaux du Cercle linguistique de Prague VI.

Mardi, 1^{er} septembre, 15 h.—16 h. 30.

Président: M. ROMAN JAKOBSON.

Secrétaire: M. ANDRÉ MARTINET.

DISCUSSION SUR LES COMMUNICATIONS DE MM. BELIĆ ET HJELMSLEV

(de Lundi, 31 août; plus haut p. 134—138, 140—151).

Communication de M. Belić.

M. JAKOBSON: Wäre nicht eine Gesamtbedeutung des Kasus vorhanden, so würde er in homonyme Einzelformen zerfallen; die einzelnen satzbedingten (kombinatorischen) Sonderbedeutungen eines Kasus enthalten stets seine Gesamtbedeutung; sie ist in der sprachlichen Synchronie objektiv gegeben.

M. TRUBETZKOY: Jede Form muss eine Bedeutung besitzen. Die allgemeine Bedeutung der Kasus lässt sich gut bestimmen, wenn man nicht von den einzelnen Kasus, sondern vom kasuellen Gegensatz ausgeht, wie R. Jakobson dies gezeigt hat.

M. BRÖNDAL: 1° reconnaît l'importance de la variabilité (notamment syntaxique) des formes grammaticales comme par exemple les cas.

2° critique la notion de variabilité totale: la forme ne peut, d'après sa nature, que rester constante.

3° Ce qu'on trouve dans la réalité immédiate, est toujours de double nature: une forme constante (et nécessairement assez abstraite) et une position ou situation actuelle.

M. BELIĆ: Il me semble que le temps qui nous est à la disposition ne suffit pas pour pouvoir donner toutes les preuves possibles pour la justesse de mes thèses.

M. Trubetzkoy pense qu'il y a « Gegensätze » entre les formes qui nous donnent la possibilité de déduire la pluralité des significations possibles d'un cas d'une signification fondamentale commune. Je ne suis pas de son avis. Il est vrai que les relations existent entre les formes des différents cas, je les ai constatées aussi, mais les significations se trouvent dans les syntagmes d'un cas, séparées par la forme casuelle des autres syntagmes. Autrement je ne pourrais comprendre ni l'évolution des significations du même cas ni les syncrétismes qui se produisent toujours. Les formes des désinences ne sont que les notions différentielles des syntagmes. Là il n'y a pas d'atomisme des anciens grammairiens, mais seulement le sens de ces catégories qui est présent à la conscience des sujets parlants.

Quant à l'article de M. Jakobson, cité par M. Trubetzkoy, on peut y trouver l'indication pour les significations casuelles générales. Mais ce sont des constructions savantes et non pas les réalités linguistiques dont je parle. Je suis d'accord avec MM. Trubetzkoy et Jakobson qu'il y a eu autrefois, dans la partie différentielle des mots, pour chacun des cas une signification générale, mais cette signification était remise au syntagme au moment même de la formation des formes casuelles. C'est leur condition de formation. Et tout le développement des significations casuelles s'effectuait dans les cadres des syntagmes casuels.

L'argumentation de M. Jakobson, avec le travail duquel mon exposé a plusieurs points de contact, n'a aucunement apporté de preuves sûres qui puissent me faire penser autrement. Mais, comme je le dis, le temps me manque pour pouvoir déployer la documentation possible dans toute son ampleur.

Communication de M. Hjelmslev.

M. LINDROTH: De quel instrument est-ce que vous vous servez pour arriver à vos résultats, à vos notions et à vos termes?

Est-ce un monde d'objets ou bien des notions logiques, ou bien autre chose?

Pour pouvoir bien apprécier la valeur de vos explications, il aurait fallu nous donner un *texte*, soit un texte d'un auteur, soit un texte que vous aviez composé vous-même, pour nous montrer si les notions que vous employez ont des *correspondances réelles dans la vie de la langue*.

Vous avez dit d'un exemple comme *Pierre chante mieux que Paul* que *Paul* est le reste d'une phrase dont le verbe serait supprimé. Comment le savez-vous? En danois on dit: *han synger bedre end jeg*, mais dans la langue vulgaire *han synger bedre end mig*, ce qui montre que *jeg* n'est pas maintenant pour le sens linguistique un sujet; *end* est plutôt quelque chose comme une préposition. Tout ça du point de vue synchronique, qu'il faut employer dans ce cas.

M. COHEN: Un exemple de difficulté pour la théorie générale des langues: comment classer le comparatif? En latin, désinence spéciale (accompagnée d'un usage casuel déterminé); en français phrases comparatives, avec mots invariables qu'il est difficile de classer soit comme conjonction soit comme préposition. Dans les langues sémitiques, en amharique, *phrases* comparatives où le mot *ka-* indique seulement le point de référence de la comparaison; en arabe, le même *ka-* employé au sens de 'comme', avec le même rôle qu'une préposition quelconque (accompagnée du cas prépositionnel).

M. BENVENISTE demande si la doctrine de M. Hjelmslev permet d'atteindre plus qu'un système d'organisation des faits et de quelle nature sont les problèmes susceptibles de s'y former; en un mot, si cette doctrine se présente comme un système ou comme une méthode.

M. HJELMSLEV: La méthode employée est strictement linguistique et s'en tient uniquement aux faits de langue. — Les moyens par lesquels un énoncé non-catalysé est présenté sous un aspect fermé sont limités, et il faut en tenir compte sans abandonner pour cela la catalyse, qui en ce cas spécial consiste à remplacer l'énoncé fermé (p. ex. danois *han synger bedre end mig*) par l'énoncé ouvert qui y correspond (*han synger bedre end jeg*). — La méthode interdit de considérer comme catégorie morphologique ce qui n'est pas formé dans un morphème (en adoptant la définition du morphème proposée); ainsi les locutions qui dans les langues sémitiques servent à rendre notre comparatif ne constituent pas un comparatif. — La théorie est un système, mais elle est en même temps une méthode; elle permettra d'expliquer les faits évolutifs selon des lois générales.

SECTION II
(descriptive)

QUESTIONS DE GRAMMAIRE ET DE
STYLISTIQUE

Jeudi, 27 août, 14 h. 30—17 h.

Président: M. ALBERT DEBRUNNER.

Secrétaire: M. AD. STENDER-PETERSEN.

1. — COMMUNICATION DE M. IORGU IORDAN

Mots savants et mots populaires.

(Résumé.)

En étudiant un nombre de faits de la phonétique roumaine, l'auteur constate que le traitement des 'mots savants', c'est-à-dire des néologismes, empruntés, surtout au français, dès le commencement du XIX^e siècle, dépend de diverses circonstances, parmi lesquelles la nature des 'lois phonétiques' respectives, la culture des sujets parlants et l'emploi des mots en question jouent un rôle décisif. On peut grouper les modifications phonétiques du roumain en trois catégories: 1. les unes se sont produites une fois pour toutes dans l'époque la plus reculée, telles que *l* intervocalique > *r*, *á* + *n* ou *m* suivi de consonne > *í*, etc.; 2. d'autres, comme l'alternance de *e* et *i*, de *o* et *u* non accentués, dont l'action, très ancienne d'ailleurs, car elle apparaît déjà en latin vulgaire, s'est manifestée et se manifeste toujours; 3. d'autres enfin, qui jouissent, du moins à présent et dans le dialecte moldave, d'une application générale, p. ex. le changement de *e* en *ă* et de *i* en *î* après des sifflantes et des chuintantes. Les premières laissent intacts les emprunts, indépendamment de leur âge, de leur extension et de la culture des sujets parlants. Les autres, au contraire, s'attaquent à tous les mots étrangers, vieux ou récents, mais dans des conditions très variables d'un cas à l'autre. En général, les gens cultivés respectent la forme des néologismes dont le prototype leur est bien connu et exerce, par conséquent, un certain contrôle sur le mot roumain. Cependant, les Moldaves sont enclins à se soumettre aux tendances de leur dialecte, notamment quand il s'agit de l'influence des sifflantes et des chuintantes sur les voyelles prépalatales suivantes, et, dans un cas spécial, à savoir les mots français en *-ion*, qui partiellement ont été empruntés à deux reprises, d'abord par l'intermédiaire

du russe, puis directement à leur langue originaire, ce qui explique les finales doubles: *-ie* et *-iune*; la première de ces variantes présente régulièrement, même chez les Moldaves les plus instruits, le passage de *i* à *î*. Le langage populaire ne fait aucune distinction de cette espèce. Il obéit sans réserve aux normes phonétiques consacrées par l'usage. Bien plus. Quant à l'alternance *e—i* et *o—u* non accentués, les néologismes la connaissent dans une mesure de beaucoup plus large que les autres mots. Car, tandis que de nombreux emprunts anciens conservent telles quelles leurs voyelles, une foule de 'mots savants' les modifient très volontiers. Un détail intéressant, c'est que les étrangers qui parlent le roumain, mais ne le possèdent pas parfaitement, appliquent à peu près sans exception la règle de l'alternance *o—u* (et moins celle de *e—i*) non accentués: au point de vue psychologique leur position est identique à celle des Roumains non cultivés qui emploient des néologismes.

Toutes ces constatations se réfèrent au daco-roumain. Dans les autres dialectes la situation est différente. On peut dire, en général, que les Roumains balkaniques et ceux de l'Istrie, qui sont, pour la plupart, bilingues, se comportent envers les emprunts plus ou moins récents de la même manière que les Dacoroumains instruits envers les néologismes.

La communication de M. Iordan a été publiée dans le *Bulletin linguistique* publ. par A. Rosetti IV, p. 5—14.

M. MAROUZEAU rend hommage à la finesse d'analyse avec laquelle M. Iordan a fait apparaître la complexité du problème; cette complexité est encore plus grande qu'il n'apparaît d'abord, du fait que pour l'homme cultivé et pour l'homme du peuple le point de départ est différent; l'un partant du mot entendu à l'étranger, l'autre du mot déjà emprunté; il y a différence non seulement entre les problèmes, mais entre les données des problèmes.

M. JABERG: Die Bedingungen der lehnwörtlichen Assimilation variieren von Land zu Land je nach dem Bildungsgrad der Bewohner. Wo die Schulbildung allgemein ist, verwischt sich der Unterschied zwischen « Gebildeten » und « Ungebildeten », und entscheidend wird die Frage, ob ein unmittelbarer Kontakt mit der gebenden Sprache besteht oder nicht. Beispiel: *parfö* in Bern, *parfüm* in Zürich.

M. DEBRUNNER: In Bern geht das Bestreben, Lehnwörter im berndeutschen Dialekt gut französisch auszusprechen, so weit, dass man « hyperkorrekt » *telefö* mit Nasalvokal spricht.

M. BARBEAU: La question se présente peut-être d'une façon un peu différente en roumain et dans d'autres langues. En roumain, d'après ce que nous fait savoir M. Iordan, l'homme du peuple ne reçoit pas les mots savants par les livres, mais uniquement en les entendant dans la bouche des gens instruits. Or, ceux-ci, paraît-il, conservent autant que possible la prononciation de la langue originelle. Dans d'autres pays, l'homme cultivé adopte souvent au contraire une prononciation intermédiaire, d'abord pour être compris, ensuite pour ne pas paraître pédant. C'est donc un mot déjà partiellement adopté qu'entend l'homme du peuple, et le point de départ est pour lui avancé d'une étape.

M. WEERENBECK: Je crois qu'il ne faut pas parler de tous les mots savants empruntés à d'autres langues d'une même façon. Il y en a qui sont toujours des mots étrangers, comme *high life* en français. D'autres sont devenus d'un usage plus ou moins général. D'autres encore ont droit de cité, peut-on dire, comme les mots de la langue elle-même.

M. WHARTON: En polonais l'accent est sur la pénultième, mais dans les grammaires on enseigne de prononcer les mots empruntés selon l'accent originel. On peut douter de quelques cas; les paysans prononcent tous même les six exceptions polonaises avec l'accent polonais. J'ai entendu un paysan qui prononça des mots allemands et français avec l'accent polonais.

2. — COMMUNICATION DE M. V. KIPARSKY

Sur le rapprochement artificiel des langues littéraires apparentées.

(Résumé.)

Une langue à tradition littéraire n'est susceptible de changements et, par conséquent, ne peut être rapprochée ou éloignée d'une autre langue qu'au point de vue du vocabulaire, qui est toujours en fonction des choses à exprimer, c'est à dire en fonction de l'état de civilisation atteint par la langue en question. On a signalé depuis longtemps le fait que les langues récemment devenues littéraires (il a été toujours question des langues slaves, mais il en est de même pour n'importe quel groupe de langues apparentées) ont développé des terminologies scientifiques fort différentes, tandis que leurs vocabulaires « primitifs » concordent, abstraction faite des différences phonétiques.

J'ai démontré (en 1931—33) à l'aide de tableaux statistiques que les efforts accomplis par les patriotes tchèques en vue de rapprocher artificiellement leur vocabulaire scientifique du vocabulaire polonais, n'ont eu pour résultat que d'augmenter la divergence, tant que les créateurs de mots se sont tenus au procédé de calque et de néologismes; par contre, un rapprochement des terminologies respectives a eu lieu aussitôt qu'on a commencé à se servir des « mots communs de l'Europe ».

En étudiant au même point de vue les vocabulaires scientifiques des groupes letto-lituanien et finno-estonien, j'ai constaté le même phénomène paradoxal: le groupe finno-estonien, où la tendance à rapprocher mutuellement les vocabulaires a été très forte et où l'on se servait, pour atteindre ce but, du procédé de calque et de néologismes, se trouve maintenant en possession de terminologies *moins* concordantes que le groupe letto-lituanien, adoptant par préférence les « mots communs de l'Europe » sans trop se soucier du rapprochement mutuel.

Les raisons en sont les suivantes:

- 1) Un « mot commun de l'Europe » n'a que rarement des significations différentes dans deux langues apparentées, comme le sont les langues sus-nommées. Il s'impose facilement à n'importe quelle langue européenne.
- 2) Vu qu'il n'existe pas d'« état-major linguistique », il faut un hasard favorable, pour qu'un tel mot (le plus souvent gréco-latin) soit calqué exactement de la même façon dans deux langues, parlées par deux peuples, le plus souvent dans des états différents. D'ordinaire, les calques sont unilatéraux et, parfois, impossibles à imiter (par exemple le néologisme finnois *valtio* 'état' à l'égard de l'estonien, à cause des lois phonétiques).

3) Les cas où le même « mot commun de l'Europe » est remplacé par un calque ou un néologisme de même formation dans les deux langues, ne contribuent en rien au rapprochement des vocabulaires, car une identité y est remplacée par une autre (ainsi, par exemple finn. *ylloppilas* ~ est. *üliõpilane* remplaçant l'ancien *studentti* ~ *student* 'étudiant').

4) Les cas où les deux langues adoptent le même calque ou néologisme pour remplacer deux mots différents (par exemple lett. *laikraksts* ~ lit. *laikraštis* au lieu du lett. *avīze* ~ lit. *ceitunga* 'journal' ou lit. *virtuvė* > lett. *virtuve* au lieu du lett. *kēķe* 'cuisine') sont les seuls où le procédé de calque contribue au rapprochement des vocabulaires; ces cas sont en minorité.

La communication de M. Kiparsky a été publiée dans les *Neuphilologische Mitteilungen* hrsg. vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors XXXVII, p. 305 sv.

M. TROUBETZKOY: Man muss zwischen inneren und äusseren Bedingungen des Kampfes gegen Fremdwörter unterscheiden. Sehr oft erfordert die phonologische Struktur einer Sprache die Einschränkung des Gebrauches von internationalen Fremdwörtern.

M. HAVRÁNEK: 1° Die Annäherung der Schriftsprachen der lautlichen und morphologischen Seite nach kann man nicht ganz ausschliessen; gerade die Geschichte der slavischen Schriftsprachen bietet einige Beispiele dazu. 2° Herr Kollege Kiparsky hat ganz recht mit seiner Annahme, dass die Übersetzungen der lexikalischen Europeismen die Schriftsprachen von einander entfernen, aber die puristische Tendenz der tschechischen Kultursprache zu Anfang des XIX. Jhts. kann nicht für den Misserfolg der Tendenz zu ihrer Annäherung zu den anderen slavischen Sprachen verantwortlich gemacht werden, sondern es handelt sich um zwei parallele Tendenzen. Es ist wahr, dass die Tendenz zur Annäherung in der Praxis schwächer war als in der Theorie, aber doch nicht so schwach, wie es nach den Arbeiten Kiparskys über die tschechische philosophische Terminologie erscheinen könnte.

3. — COMMUNICATION DE M. OTAKAR VOČADLO

Some Observations on Mixed Languages¹.

Comparative philology has established the existence of several families of languages on the basis of *genealogical* affinity and general *morphological* development. From the *psychological* point of view various types have been analysed (Finck went so far as to point out certain similarities between German and Hebrew!). *Syntactic* peculiarities are being critically examined and various modes of *stylistic* expression have been used for characterization of languages. Recently attempts have also been made to group languages according to their *phonological* characteristics.

¹ My observations refer to literary or standard languages. Transition dialects or slang or the chaotic and ephemeral jargon of European immigrants in America are not considered here.

For the classification of modern languages yet another principle could be suggested. Languages may be classified according to their *lexical* composition. Vocabulary cannot be considered as spontaneous growth. The intellectual part of it, the higher terminology, is on the whole artificial or, at any rate, on a different level from what has been called *langage transmis*, the common language of daily use. Having to express new ideas — for Western Europe the new learning of the Renaissance was an important landmark — languages had recourse to three¹ methods:

1) Languages which we might roughly call **HOMOGENEOUS**, such as, among those of the Indo-European stock, the Teutonic, Celtic, and Slavonic languages (though Russian seems a special case) depended on their own resources to express new ideas. In many cases, however, such new words are mere replicas (calques) of their foreign models.

2) Languages which we venture to name **AMALGAMATE**, like the Neo-Sanskrit or Neo-Latin groups, Modern Greek, and, in a way, also Russian, drew their learned words from classical parent tongues.

3) Languages like English, Roumanian, or Persian have to be placed in a different class. They are **HETEROGENEOUS**. Their structure reflects the clash of different civilizations. They are distinguished by wholesale importations of foreign terms.

*

In homogeneous languages foreign words are avoided. In forming their terminology the Slavs depend mainly on derivation, while the Teutonic languages favour composition. Among the latter the most extreme case is that of the Icelandic language. It contains an exceedingly small number of foreign expressions; this may be explained partly by the island isolation, partly by the glorious literary tradition to build upon. Deliberate attempts to banish and keep out foreign words in nations which are in close geographical and cultural contact with their neighbours are due however to political and patriotic considerations. The German 'Sprachreinigung' policy is sufficiently familiar. The results of the totalitarian principle applied to vocabulary are especially noticeable when national sentiments run high (as during the Great War and again apparently after 1933). Dutch used to be hospitable towards French words but as a reaction to the flood one finds some rather extreme cases of deliberate purism (*wijsgeer* — philosopher etc.). It is obvious that puristic zealots confuse unnecessary foreign words with international terms which belong to the common stock of our civilization.

To fix the correct proportion of foreign words for a homogeneous language is not easy. But there is something to be said for the practice in Czech where foreign words are used "democratically". Scientific papers are full of them while in popular books they are practically absent. There

¹ Our criterion is *receptivity*, capacity of absorbing words of *foreign* origin. Kindred loan-words from neighbouring lands (Norse in Early English, German in Danish, Czech in Polish etc.) which are hardly distinguished from the native stock could not disturb the homogeneous character of the language.

is no prejudice against international words. *Radio* alternates with *rozhlás* (like *radio* and *broadcasting* in English). Foreign words are used in specialised meanings. Thus *společný* has a general sense while *sociální* has a restricted, technical function. *Renaissance* is used in the restricted sense of the Renaissance, while revival is *obrození*. In the Polish sister language there seems to be no system in this matter. For example, *socjalny* or *społeczny* is used without discrimination. Polish *instytucja społeczna* corresponds to Czech *sociální instituce* (*společenský* applies in Czech generally to society circles). Some texts are teeming with foreign words which obviously cause difficulties to the less educated part of the population. In a learned Polish grammar native terminology is found, while in a juvenile story from peasant life we find e. g. *z ferworem* instead of *z zapalem* or *zakonkludował* instead of *zakończył*. Such international words as *state*, *automobile*, *republic* and even *renaissance* (*odrodzenie*, but the adjective is *renesancowy*!) and occasionally *university* (*wszechnica*) are translated, where the Czechs always use international words. On the whole, the Czechs are following the policy of moderation as it was formulated by the two Moravian bishop-philologists, Blahoslav and Comenius, that a language should be self-sufficient and increased by its own derivations, but, as the latter has said, "there is no need to be too superstitious about it"¹. Their broad-minded principles were only infringed in the period of cultural decay when literary tradition was dissevered and unreasonable purism (through German example) asserted itself. This stage however belongs to the past. While international terms are freely used, it is, no doubt, true that the Czechs are rather sensitive to Germanisms², and that words of German origin are felt to be slangy. That is why such Polish words as *gatunek*, *druk*, *smak* or such Russian borrowings as *kamerdiner*, *galstuk* etc. seem offensive to the Czech taste. Moderate purism³ as we find it in Czech or in Danish seems to be the best solution. It is a relief for a Czech who reads a Danish book to come across the same derivatives from Greek, Latin and French. When one has a reading knowledge of the language such words are welcome *points d'appui*, while in languages where purism has become a fetish the reader has often to stop to decipher arbitrary concoctions.

There are, however, languages in Europe where even exaggerated purism may be justified. I am thinking of non-Indo-European languages which are trying to exclude words that do not suit their structure. Magyar is rendering most international words by native elements, while Turkish is shaking off Arabic and Persian words. The Hungarians who in mediaeval

¹ Cf. Comenius' *Linguarum Methodus novissima*, cap. XX: *De linguis gentium vernaculis Latinae ductu melius colendis*. Blahoslav's attitude was dictated by aesthetic considerations. He translated the New Testament from the Greek (published in 1564).

² To John Hus it was a question of morals! Cf. Erben's edition of his Works, I 133.

³ Cf. my essay *Czech Neologisms* (MNHMA, Prague 1926). V. Kiparsky in his paper *Über Neologismen im Tschechischen* (*Slavia* X. 1931) agrees with my main thesis, but otherwise his statistical evidence is not conclusive, being based on insufficient data.

times absorbed hundreds of civilized terms from the Slavs¹ — concepts connected with a well-regulated life, such as names of days, meals, offices, institutions — are now so jealous of the purity of their tongue that even such common words as university and professor are translated. The Turkish campaign is well-known. It is a part of the regeneration of the Osman Turks. It has to be granted that just as Arabic script was absurdly inadequate for the Turkish phonetic system, the Arabic words and phrases were equally in conflict with the general character of the Turkish language with its well-developed vowel harmony. And the same might be pleaded in the case of Magyar, though there the vowel harmony is less consistently preserved. *Egyetem* and *tanár* certainly correspond better to the vowel scheme where *universitas* or *professor* would break the rule. On this ground even *zongora* instead of piano seems justified. However, once the neologizing tendency is started and fed by nationalistic slogans, it is hard to stop it. In Hungarian even personal names are being officially Magyarized, which is likely to create confusion. And if so far the Japanese have not resorted to the same policy to get rid of their Chinese loan-words, the obvious explanation seems to be that some three fifths of their vocabulary is borrowed from China, so that no philosophical or scientific books could be written without Chinese characters. We can however foresee a Japanese language of the future 'pure and undefiled' with a complete apparatus for the expression of scientific and abstract terms. But this avoidance of extraneous help would involve an enormous amount of labour for whole generations to come, since practically all Japanese civilization came from China.

Amalgamate languages derive their higher terminology from the great carriers of culture, languages of great religions and profound philosophical thought. The development of the Romance languages which superseded Latin is too well known. The Neo-Sanskrit languages offer a close parallel. Their parent languages form a practically inexhaustible storehouse of learned words to draw from. Classic Greek and "pure Arabic" exercise an equally potent influence on the vocabulary of their descendants. The welcome supply of lexical resources from classic tongues would seem a great advantage. Indeed we find in this group some of the most refined European languages. But there are drawbacks. To the outside observer French seems a wonderfully unified language, but some French linguists² deplore the co-existence of living and dead forms in their language. At the same time they point out the harmonious whole which Old French had been before it was transformed by the invasion of *mots savants*. The critics speak of "*deux idiomes étrangers*" and consider it a serious matter that such a large portion of the vocabulary has to be rather laboriously learned if it is to be understood at all. It is certainly a curious misunderstanding, an analogy of

¹ Slavonic loan-words being of daily occurrence were taken direct from the spoken language and were modified in conformity to the phonological system of Magyar with its vocalic harmony and avoidance of initial consonant groups. Thus *britva* became *beretva* or, still better, *borotva*, *stol* became *asztal* etc. Such changes were hardly possible when a word was adopted through the medium of literature.

² Cf. esp. the ideas of V. Henry and A. Darmesteter.

which is found in modern India. What was more natural than that the modern cultivators of vernacular languages, having to express more elaborate ideas, should resort to the classical and polished tongue whose help they badly needed and which had all the prestige that learning and religion can give. Again we find complaints against an artificial and unintelligible amalgamation and against the selfish practice of pundits displaying their learning especially in the case of Bengali. (But it is striking that it was Bengali that has produced the greatest Indian poet of our time!) As in Romance languages (cf. *vert-viridité*, *verre-vitrer*, *chanter-cantatrice* etc.), the vocabulary may be divided into *tadbhava* and *tatsama* forms, the latter being pure Sanskrit technical terms in a thin vernacular disguise. But there is always the danger that for the sake of elegance the sanskritists¹ who have fallen under the spell of the sacred tongue will affect a very artificial style of writing not intelligible to the masses. It is a question of balance.

Russian alone among Slavonic languages offers a parallel to this type without its complications. Its vocabulary is the result of an amalgamation of Old Slavonic, a highly developed ecclesiastical language, with the vernacular. The higher and poetic language is based on Old Slavonic. There are two different lexical strata, which serve different stylistic purposes. In normal Russian for example mouth is *рот*, cheek *щека*, eye *глаз* etc., to which correspond archaic *уста*, *лапуста*, *око*. Delightful nuances and subtly humorous effects may be achieved by Russian writers by means of a dexterous choice of slavonisms in or out of place. They are also important in the formation of special terminology.

The three most important families of languages in Europe have produced two heterogeneous or composite languages, English and Roumanian, which link up the Teutonic group with Latin and Latin with Slavonic respectively. Among the Near East languages Persian again is a link between the languages of the Indo-European and Semitic stocks. In the East the hybrid type is quite common. In Mahommedan countries Arabic and Persian terms have their definite functions. For domestic relations and feelings the vernacular words are sufficient.

Writers in these composite languages are not, as a rule, committed to any set stock of expressions, but have a practically limitless treasury to draw on. Learned English writers make use of a highly Latinized language. Sir Thomas Browne's style, for instance, is certainly remarkable, and Johnson's Latinity has profoundly affected English usage. A similar blend of native and foreign elements is found in Persian writers, in whose works Arabic terms supplanted a large part of the native vocabulary. Apart from the social, political and psychological factors much is due to the choice of individual writers. Extensive borrowing was facilitated by religious influences. In some extreme cases the language is only nominally Persian, being interlarded with countless Arabic locutions.

Round the vernacular nucleus words of another origin have accumulated,

¹ Excessive Sanskritization of Indian vernacular languages has been often criticized by European grammarians. For a discussion of *tatsamas* and *tadbhavas* see J. Beames' *Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages*, E. Greaves' *Grammar of Modern Hindi*, and others.

which are far in excess of the native element¹. Thus, according to Cihac, one fifth only of Roumanian words are of native Latin origin. According to Tiktin original Latin words amount to one fourth of the total. In English the proportion of Anglo-Saxon words is sometimes also estimated at one fourth, while in Persian Arabic words are supposed to form a full half of the classic thesaurus and even more. Nevertheless the fact of a numerical preponderance of the Slavonic element does not mean that Roumanian should be considered a Slavonic language any more than the predominance of Latin words in English makes of it a Romance language. What matters is not the contents of the whole dictionary but the actual use in simple speech. Hasdeu in his *Principii de lingvistică* emphasized the importance of the principle of circulation. According to this test the Slavonic element in Roumanian popular literature² like the Latin element in Shakespeare³ amounts to some ten per cent, and this proportion seems to correspond to current use.

The vast and varied resources of the English language make it hard for the man in the street to master his own mother tongue. (Hence frequent misuse of polysyllabic words and 'malapropisms' for comic writers to exploit.) The poet however is well satisfied with the number of vague exotic words at his disposal. Their suggestive quality and the aesthetic value of strangeness is his gain.

The heterogeneous type abounds in synonyms which impart remarkable variety to a writer's style. Identical synonyms are rare⁴. In well developed languages the process of desynonymization is going on resulting in subtle shades of meaning⁵. Mistaken attempts have been repeatedly made to 'purify' even heterogeneous languages. Lexical purism, which may be justified in the homogeneous type, would however ruin the very texture of the composite languages.

In recent times the general tendency even in business English⁶ and in parliamentary oratory has been to use simple Saxon words in preference to those of Latin origin. But pure Saxon English can be used only within

¹ In Pashto the vernacular element seems to be almost submerged by foreign importations, a natural consequence of the peculiar situation of the Afghan borderland. The same applies to Sindhi, where original words seem to form no more than 15 per cent.

² Cf. also S. Pușcariu's interesting paper *Locul limbii Române între limbile romanice*, 1920.

³ E. Ekwall in his valuable study of the etymological elements of Shakespeare's vocabulary (Upsala Universitets Årsskrift, 1903) also stressed the relative value of each element.

⁴ But intelligent speakers of Sindhi have assured me there is absolutely no difference between the three words for water in that language.

⁵ In English consciousness *childlike* is not the same as *infantile*, an *egoist* is not the same as a *selfish* man, a *dramatist* is more than a mere *playwright*, *liberty* is differentiated from *freedom* etc. The process was foreseen by Șăineanu in the case of Roumanian. Thus *vreme* is felt to be somewhat more tangible than *timp*, etc.

⁶ For a humorous reaction against formality and pompous diction cf. A. P. Herbert, *What a Word!* 1935. — With the advent of the Labour Party elaborate Asquithian rhetorics had to give way to plain Anglo-Saxon speech. Cf. the present writer's note in *The Listener*, Vol. VI, No. 144, p. 627.

certain limits. Thus a poem from Anglo-Saxon times has been written by an American poet¹, in which words of Latin derivation are carefully avoided. The archaic style seems perfectly suitable to the subject. But generally speaking any attempt by nationalists at a thorough remodelling of the traditional lexical system of a mixed language would result in pedantic affectation.

Much mischief has been done in Roumanian by stigmatizing Slavonic words, which (like Norman words in English) have become an organic part of the language, as 'foreign', and replacing them by Italian, French and Latin neologisms with little regard to the genius of the language. The patriotic idea that the Roumanians were the Eastern outpost of the Roman world was responsible for regarding Slavonic elements as undesirable and even 'degrading' (Eliad). There was, of course, nothing to be ashamed of. The ecclesiastical Slavonic language was the Latin of Eastern Europe. The Roumanians living in closest contact with the Slavs naturally came within the orbit of Slavonic civilization. The result of the romantic efforts of the Latin school would be a monotonous language, a poor substitute for the racy, colourful diction of full-blooded Roumanian. No doubt L. Șăineanu was right in arguing² that a rich and beautiful language could not be reformed and opposing the rigid dogmatism of the purist³. Another prominent opponent of de-Slavonization, T. Maiorescu, rejected the narrow theoretical formalism of the purists as mistaken and utopian⁴. He feared the danger of the literary language becoming artificially differentiated from the popular speech⁴.

It would be equally regrettable if Persian purists overemphasized the Aryan character of their tongue, thus destroying the traditional structure of the language of Sa'di and Hāfiz.

While it would be invidious to discuss the comparative merits of different lexical systems, it cannot be denied that the mixed languages — even Yiddish and Malay — have a more international character than the rest. For that very reason Hindustani has become the *lingua franca* of India, and the eligibility of English as an international vehicle has likewise to be admitted. It is significant that constructed auxiliary languages such as

¹ Edna St. Vincent Millay's play *The King's Henchman*, 1927. Sixteen English friends who were shown the book did not notice that the text was — except for two or three slips — entirely free from any admixture of words of Latin pedigree. This is certainly a tribute to the author's art and ingenuity.

² Cf. his *Istoria filologiei române*, Bucharest 1895 (2nd ed.). In his *Incarcare asupra semasiologiei limbii române*, Bucharest 1887, he pointed out the vigour of the Old Slavonic element and its emotional associations (which are admitted even by Eliad). A criticism of the "chauvinistic school" is contained in I. Bogdan's treatise on the cultural intercourse between Roumanians and Bulgarians (Bucharest 1895).

³ Cf. his *Critice* 1866—1907, Bucharest 1908 (esp. *Direcția nouă and Neologismele*).

⁴ For example, *don* was to displace *dar*. He preferred *roditor* to *fertil*, *obiceiu* to *abitudine*, but he was not so sure about *nădejde* in place of *speranță* etc., leaving such cases to the author's instinct and to the verdict of posterity. He shows how Vasile Alexandri understands to weave racy Slavonic words into his verse with remarkable effect. In his opinion it would be a sacrilege to try to replace such poetic words with Latin ones!

Esperanto or Novial follow the same principle. Though the partisans of unmixed languages regard the composite ones as 'bastard' and 'corrupt', they are in no way inferior¹. Have not English and Persian given to the world what is perhaps the most remarkable body of poetry? And though Roumanians have never had much chance for quiet development their folk songs have a unique charm.

But for practical purposes the vocabularies of the composite languages are overstocked. The wealth of English synonyms is overwhelming especially for Eastern races. Selective vocabularies have been devised, in which superfluous words have been eliminated. Systematic grading of the vocabulary based on psychological and 'orthological' research² open up new possibilities for the teaching of languages. Linguists should not neglect these stimulating experiments.

Note. This paper is presented not to prove or disprove a theory. These are facts that confront every intelligent stylist. Vocabularies are not as a rule controlled by competent grammarians and by educated opinion, but frequently by self-imposed dictators. There is considerable confusion of thought regarding these problems, and linguists are often invoked as arbiters. Hence the necessity of *comparative lexicology*.

M. KIPARSKY: Die Fähigkeit der sog. « homogenen » Sprachen, Entlehnungen (mots communs de l'Europe) aufzunehmen, hängt *nicht* von der linguistischen Struktur der Sprache, sondern von der politisch-sozialen Einstellung der Sprecher ab.

M. COHEN: Dans la période actuelle il apparaît que l'attention des linguistes est de plus en plus portée sur la question du « mélange de langues », dont l'hétérogénéité des vocabulaires, le traitement des emprunts etc. sont des aspects particuliers. Les questions se présentent généralement comme des « antinomies linguistiques », par exemple: « nationalisme-internationalisme », qui peuvent s'opposer entre deux langages voisins, deux périodes de développement d'un même langage, deux parties du vocabulaire dans un même langage. L'intérêt étant excité sur ces points, il faut souhaiter beaucoup d'études précises (monographies, statistiques) qui permettront de futures synthèses.

¹ The heterogeneous type has to be recognized and judged on its own merits. A 'mot savant' in Roumanian is obviously in another category than in an amalgamate language, since the competition of naturalized Slavonic words has to be taken into account.

² The Orthological Institute of Cambridge has been responsible for the "Basic" system in which the principles established by C. K. Ogden and I. A. Richards in their *Meaning of Meaning* have been applied to an ingenious simplification of the English language.

Vendredi, 28 août, 13 h. 30—16 h. 30.

Président: M. CARL MEINHOF.

Secrétaire: M. E. ZYHLARZ.

1. — COMMUNICATION DE M. CHARLES B. MILLER

Duration as a Semantic Element in the Bankon Language.

(Résumé.)

Duration, one of the four fundamental characteristics of a speech sound, is shown to have a semantic significance. The study is an examination of a list of paired words which are identical as to speech-quality and sequence of sound, pitch and stress, and whose only difference is in the duration of the particular vowel observed. The list permitted a comparison of the vowels *a*, *e*, *ɛ*, *ɔ*, *o*, and *u*. The procedure consisted in establishing the tonal pattern of each sound to justify a comparison. In the course of the examination it became evident that: 1° the rising-tone, falling-tone and medium-tone are not adequate to represent the tonal structure of this language. A vowel shows little tendency to rise or fall, but rather to remain constant to its initial pitch, save where it has two distinct tones; 2° the terms low, medium and high are relative, and a careful comparison of the records shows that they may be invalidated from one word to the next; 3° there are indications of intermediate tones; 4° in contrast to this variability, where both the medium and high tones were assigned to the same vowel, the difference was always between a third and a fourth; 5° in repeating the long vowel after the short vowel, the subject tends to return to within a half-interval of the previous pitch; 6° the lengthening of a vowel is not necessarily accompanied by a change in quality: wherever the quality remains constant, the instance should be noted as it permits comparison with only one variable element.

La communication de M. Miller a été publiée dans les *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*.

2. — COMMUNICATION DE M. ANDRÉ BASSET

Présentation des premières cartes d'un Atlas Linguistique — en cours de réalisation — des parlers du Sahara et du Soudan.

M. André Basset présente plusieurs cartes, presque achevées, d'un atlas linguistique, en préparation, des parlers berbères du Sahara et du Soudan. Les matériaux, réunis depuis 1931, doivent être complétés cet hiver par ceux du Mزاب et du Gourara. Des deux vocabulaires utilisés, le plus court a été demandé à plus de 150 informateurs déjà, soit en moyenne une fois par deux mille individus.

A défaut des cartes mêmes, on trouvera ici, à titre d'exemple, trois croquis que l'on pourra comparer aux cartons partiels publiés dans les tomes XVII-1934 et XVIII-1935 du *Bulletin du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française* et interpréter, sous réserve de corrections et d'additions, à l'aide des deux notes *Le nom du coq en berbère* et *Sur quelques termes berbères concernant la basse-cour parues*, la première dans les *Mélanges Vendryes* et la seconde dans le *Mémorial Henri Basset*.

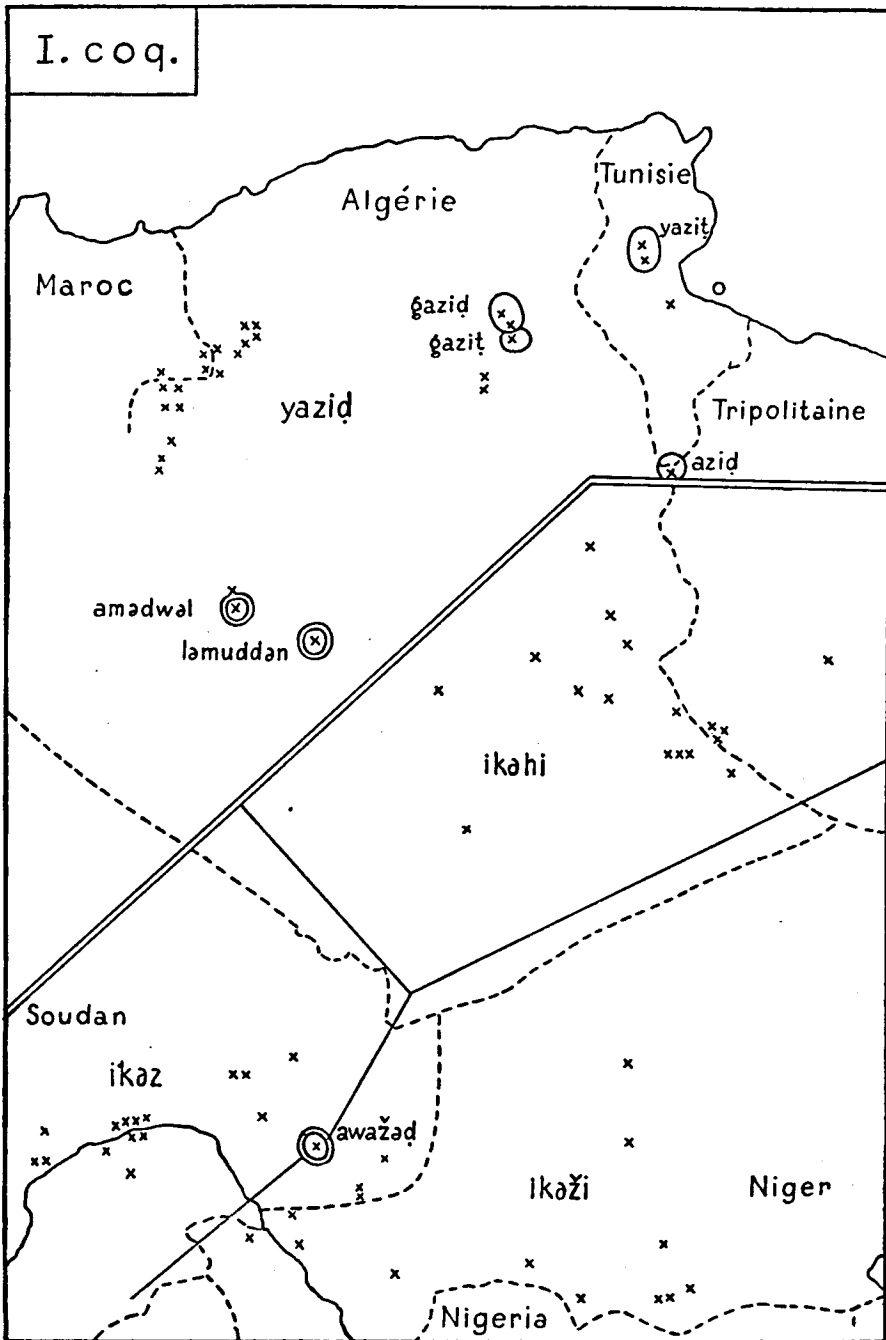
Il suffira aujourd'hui d'attirer l'attention sur les points suivants:

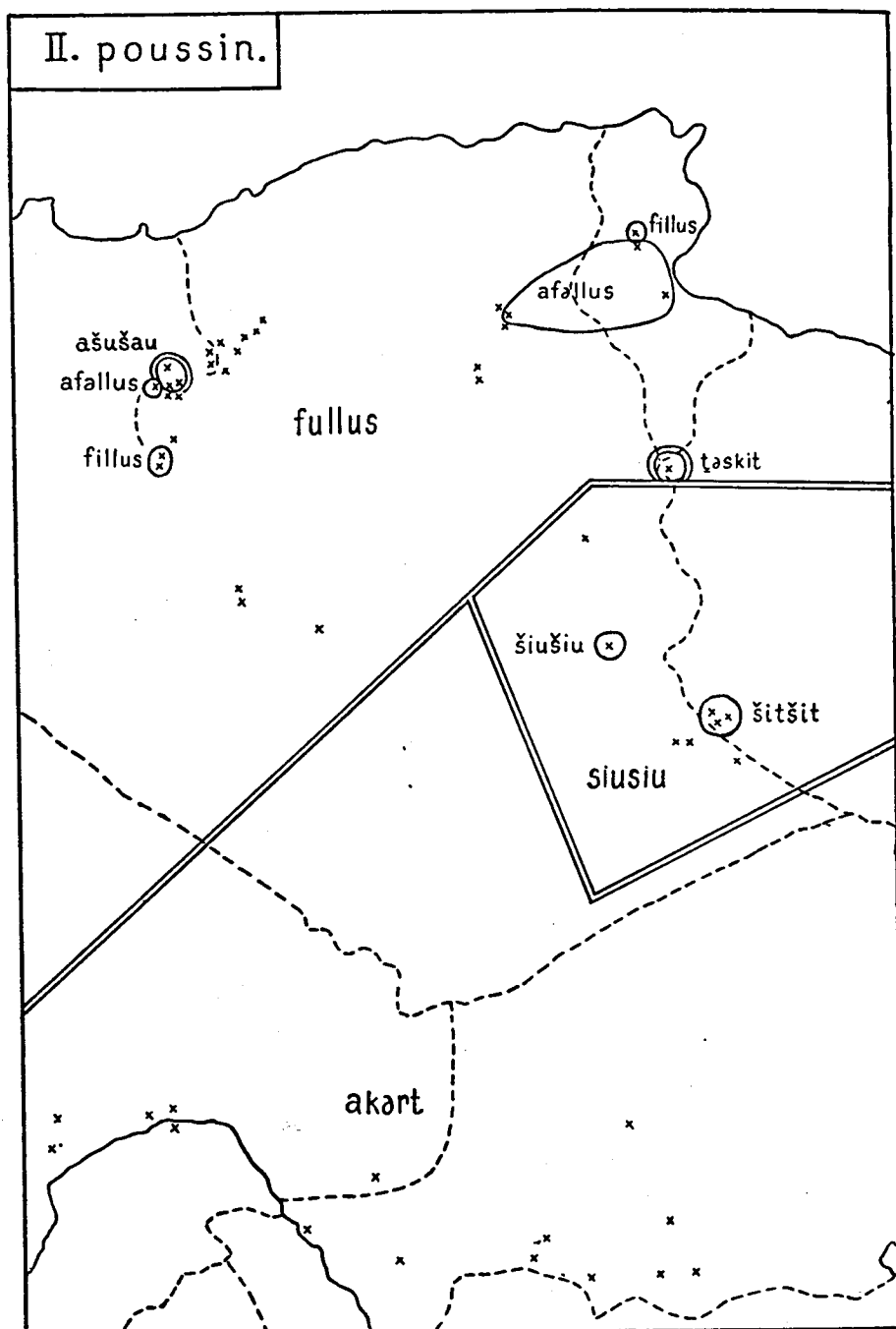
Le trait fondamental est la distinction de deux zones, l'une de sédentaires au nord-ouest, l'autre de nomades au sud-est, et les croquis, si différents par ailleurs, portent tous trois la marque de cette distinction, avec affrontement de termes pour les deux premiers, de structure syllabique pour le troisième.

Si la langue des Touaregs, au sud-est, constitue une unité dialectale à l'intérieur de la langue berbère, cette unité dialectale est elle-même morcelée en sous-dialectes et les trois croquis réunissent à cet égard cinq des limites les plus usuelles.

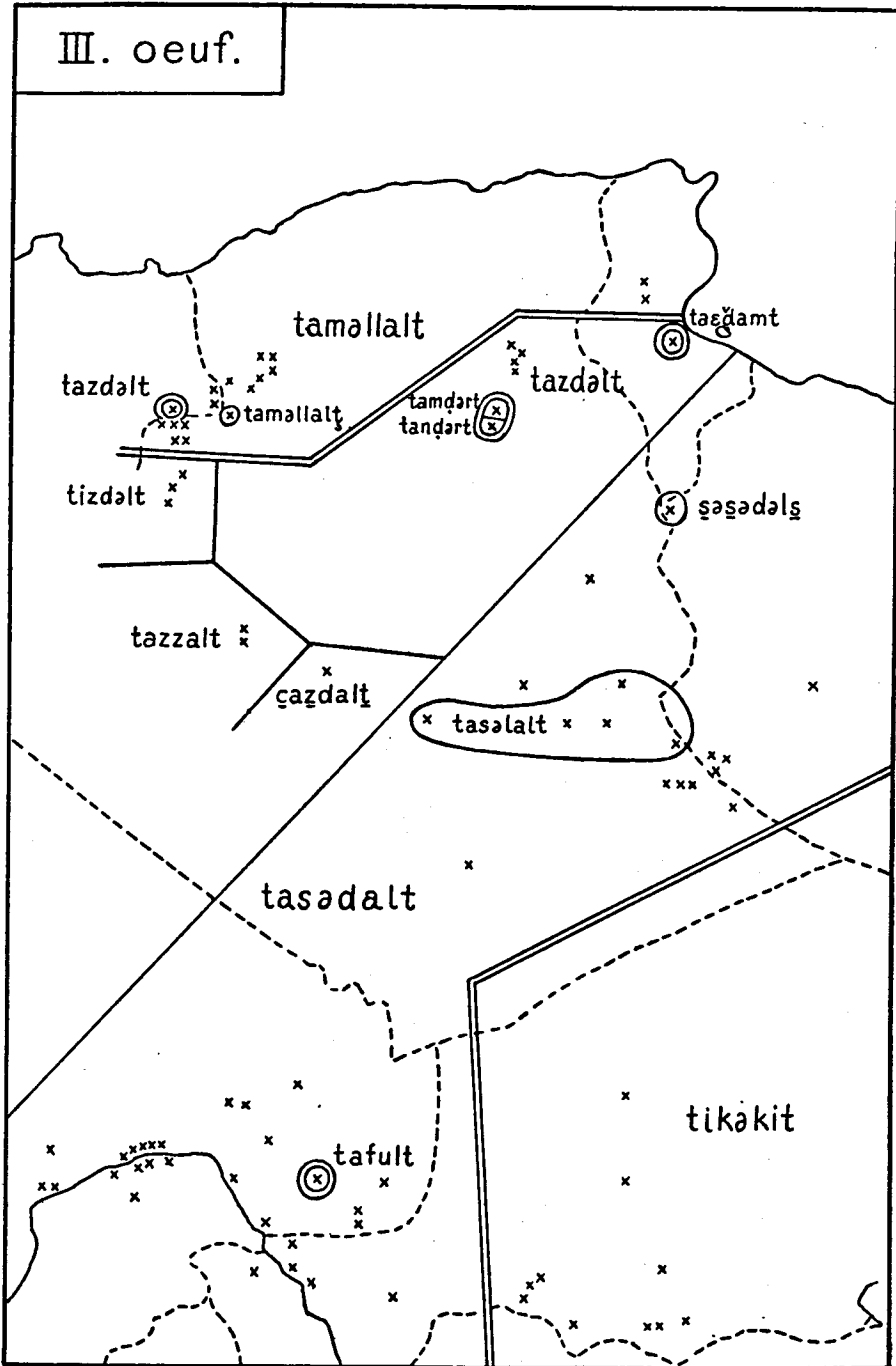
A l'occasion du coq apparaissent deux faits capitaux de phonétique propres au touareg: 1) la chute de *i* en finale absolue au sud-ouest (*ikəz*; avec maintien de *-z* dans une région où normalement *z* passe à *š*); 2) le traitement de *z* qui passe à *ž* au sud-est (*ikəži*) et à *h* au nord (*ikəhi*).

Enfin, observation riche d'intérêt au point de vue historique, en pleine zone d'**ikəzi*, le curieux groupement des Daussak a, pour le coq, *awažəḍ* qui se superpose exactement à (*a*)*yaziḍ*.





III. oeuf.



M. ZYHLARZ: Die präzise phonetische Abgrenzung des berberischen Dialektgebietes durch Basset lässt uns hoffen, auf diesem Wege genauere Umriss der auf dem (heute einheitlichen) Sprachgebiet des Berberischen unterlagernden vorgeschichtlichen Völkerverbreitung zu erhalten.

M. LUKAS: Welche sind nach der Auffassung des Vortragenden die Gründe des Unterschiedes zwischen der Phonetik der Tuareg und der der nördlichen Berber?

3. — COMMUNICATION DU P. JEAN SIMON

L'aire et la durée des dialectes coptes.

A mesure que de nouveaux textes coptes ont été publiés et étudiés, les problèmes concernant l'aire de diffusion et la durée d'existence des principaux dialectes coptes (sahidique, achmimique, subachmimique, fayoumique, bohaïrique), dont aucun n'est plus parlé à présent, loin de se simplifier et de se clarifier, sont devenus de plus en plus complexes. Le but de cette communication, qui relève exclusivement de la géographie et de l'histoire linguistiques, est 1° de rappeler comment ces problèmes se sont posés et compliqués, et quelles ont été les principales théories émises jadis; 2° de montrer où en sont actuellement les conjectures touchant ces questions et combien elles sont encore incertaines et divergentes; 3° de signaler, au sujet de la durée des dialectes, quelques données trop négligées jusqu'à présent et qui doivent entrer en ligne de compte¹.

C'est surtout en ces dernières années que ces problèmes, qui ne se laissent pas entièrement dissocier, ont attiré spécialement l'attention. Voir, par exemple: M. CHAÎNE, *Éléments de grammaire dialectale copte* (1933) XVIII—XIX; *Les dialectes coptes assioutiques A*² (1934) 1—25; W. H. WORELL, *Coptic Sounds* (1934) 63—82. Les maîtres des études coptes, notamment C. SCHMIDT (*ZntW.* 24 [1934] 220—232; *DLZ.* 49 [1928] 1701—1707; *Mani-Fund* [1932] 7, 9—11), W. E. CRUM (*Monast. Epiph.* 1 [1926] 233—256; *WZKM.* 39 [1932] 146—147; *JEA.* 19 [1933] 197) et L. TH. LEFORT (*Muséon* 44 [1931] 115—135; *Chron. d'Égypte* 12 [1931] 315—323; *Muséon* 46 [1933] 1—33; 48 [1935] 55—73) sont loin de partager les mêmes opinions surtout en ce qui concerne l'aire d'origine et de diffusion des dialectes. Ils s'accordent tous du moins à reconnaître qu'aucune théorie ne peut se présenter comme définitive dans l'état actuel des dossiers de la littérature copte et de nos connaissances historiques.

Il faut commencer par rassembler et classer méthodiquement toutes les données qui peuvent servir à former des conjectures, après les avoir soumises à la critique, sans idées préconçues. Une opinion traditionnelle ou une nouvelle hypothèse de travail ne devient-elle pas vraiment funeste dès qu'inconsciemment on l'a transformée en semi-certitude, alors que les preuves sont insuffisantes? On s'hypnotise sur certains détails, en oubliant ou ignorant qu'il en est d'autres qui ne peuvent pas s'accorder avec la

¹ Seule la troisième partie de la communication est résumée ici. Nombre de données et de références ont dû être omises.

thèse adoptée. Je crois donc utile de signaler ici quelques données dont il importe de tenir compte.

Il n'est nullement certain, tout d'abord, que l'arabisation de l'Égypte se soit effectuée très rapidement dès le début. On ne peut pas omettre de consulter spécialement à ce sujet l'article *Kibī* (avec de nombreuses références), rédigé par G. WIET, dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (2 [1927] 1048—1061) et son esquisse *L'Égypte musulmane* dans le *Précis de l'histoire d'Égypte* (2 [1932] 107 sqq.). L'armée d'invasion, qui pénétra dans le Nord de l'Égypte, en 639/40, ne comptait guère que 12.000 à 15.000 hommes. Elle fut répartie entre Fustât, Alexandrie et un certain nombre de postes, dispersés sur le littoral méditerranéen, sur les frontières désertiques du Delta et sur les confins nubiens. Le nombre des soldats, étant insuffisant, ne tarda pas à être augmenté, mais ils ne se mêlèrent pas, au début, à la population indigène. Sous le préfet 'Abd al-'Azīz ibn Marwān (685—705), il y eut en tout environ 30.000 soldats musulmans. L'Égypte comptait alors certainement plus de 10 millions de chrétiens. Les musulmans ne constituaient qu'une très petite minorité et le copte n'était donc pas encore sérieusement menacé par l'arabe. Il y a lieu de remarquer ensuite que le début de l'occupation arabe en Égypte ne changea presque rien à la vie de l'ensemble de la population ou plutôt qu'il favorisa le copte au détriment du grec, la langue officielle de ceux qui venaient d'être chassés du pays. Dans l'administration, seuls les postes les plus importants furent confiés à des Arabes; les fonctionnaires provinciaux, surtout dans le département des finances, étaient presque tous des chrétiens, comme le prouvent les papyrus et les auteurs, jusqu'à la fin de la période omayyade, soit pendant 100 années d'occupation. Ces fonctionnaires subalternes étaient, en somme, les seuls chrétiens qui étaient pratiquement obligés de chercher à apprendre l'arabe. Il est à noter que, par mesure de prudence, l'entrée à l'armée était alors interdite aux Coptes. Le commerce avec l'armée devait toutefois encourager la connaissance de l'arabe, mais seulement dans les régions où les troupes étaient cantonnées. L'ensemble de la population n'était pas encore dans la nécessité d'apprendre la langue du Coran. L'an 87 de l'hégire (705/706 A. D.), le préfet 'Abd-Allāh ibn 'Abd al-Malik imposa l'emploi de l'arabe dans les pièces officielles, qui jusqu'alors étaient rédigées habituellement, non pas en copte, notons-le bien, mais en grec. Il faut toutefois se garder d'exagérer l'importance immédiate de cet édit, au point de vue de la diffusion de l'arabe. Nombre de fonctionnaires subalternes connaissaient probablement déjà assez l'arabe pour rédiger une pièce administrative, mais ces chrétiens savaient encore suffisamment le copte, et par conséquent leurs compatriotes pouvaient continuer à traiter avec eux dans leur langue. Ce n'est pas ce décret qui put rendre, en peu de temps, l'arabe indispensable aux millions de chrétiens d'Égypte. On peut se demander d'ailleurs si cette ordonnance a été fidèlement observée dès le début, car on sait que plusieurs autres édits ont dû être renouvelés plusieurs fois avant de sortir leurs effets. Des documents postérieurs justifient ce doute. Et en tout cas, c'est avant tout au grec, et non pas au copte, que le coup était porté directement. Ce ne fut qu'à la fin du VII^e siècle que les Arabes prirent les premières mesures anti-chrétiennes. A certaines périodes, par exemple lors de la

tragique équipée de Marwān II (745—750), il y eut des apostasies en masse. Tous ces transfuges étaient, évidemment, obligés d'apprendre la langue du Coran. Les progrès de l'arabe suivirent le rythme des conversions à l'Islam. Ce fut surtout en Basse-Égypte et dans le Fayoum, particulièrement dans les villes, que l'arabe prit de plus en plus de l'importance. Mais la majeure partie de la population, étant composée de fellahs illettrés, qui avaient peu de relations directes avec les centres, pouvait encore se passer de l'arabe. Le copte résistera surtout dans le Sa'īd. Aux témoignages cités habituellement, il y a lieu d'ajouter, entre autres, celui de l'« Apocalypse de Samuel de Kalamon » (ROC. 2^e sér. 10 [1915—17] 374—407), qui a été rédigée, en copte, selon toute vraisemblance vers la fin du VIII^e siècle ou le début du siècle suivant. Lors de son séjour en Égypte, en 832, le calife al-Ma'mūn dut se faire accompagner d'un interprète et recourir de fait à son intermédiaire (MAQRĪZĪ, éd. WIET, I, 1 [1911] 340). Le nombre des apostasies ne cessant de croître, les chrétiens perdirent, en Égypte, la majorité numérique vers le milieu du IX^e siècle, c'est-à-dire environ 200 ans après l'invasion arabe. Mais cela n'implique pas la disparition du copte, comme langue parlée, ni même sa condamnation à mort. On peut citer, entre autres preuves, un intéressant épisode de la vie du 52^e patriarche jacobite d'Alexandrie, Joseph (831—849) (PO. 10 [1915] 524—526), des colophons fayoumiques dans des manuscrits sahidiques du IX^e et X^e siècle (cf. *infra*), des lettres sahidiques du XI^e siècle (cf. *infra*) et le témoignage irrécusable d'Athanase de Qūs à la même époque (cf. *infra*, et *Mélanges Univ. Beyrouth* 1 [1906] 115). Du fait qu'au X^e siècle des écrivains ecclésiastiques, comme Eutychius (Sa'īd ibn al-Baṭriq) et Sévère d'Ašmūnāin, ont écrit en arabe, parce qu'ils ne savaient pas le copte, on doit se garder de déduire que l'ancienne langue du pays était déjà morte. En disant que la plupart des habitants de l'Égypte ignorent le copte et le grec, Sévère (PO. 1 [1903] 115) atteste la survie de la langue populaire au moins en certains endroits. Comment aurait-elle pu, d'ailleurs, disparaître si rapidement dans les classes illettrées, notamment chez les fellahs, qui vivaient entre eux et ne fréquentaient pas les écoles. Ce n'est certes pas la liturgie, où le copte était encore en honneur, qui les aurait portés à mépriser la vieille langue chrétienne et à adopter celle du Coran. Le clergé ne les encourageait certainement pas à apprendre la langue dont se servaient les musulmans pour recruter de nouveaux adeptes. Vu l'impossibilité d'obtenir des conversions au christianisme, il n'y avait pas de raison, à ce point de vue, de faire des versions arabes des Livres Saints, et le respect des traditions contribua à retarder le plus longtemps possible cette innovation, qui pouvait paraître presque sacrilège, tant qu'une nécessité absolue ne se faisait pas sentir. Ce n'est probablement qu'au XII^e siècle, sous Gabriel II, 70^e patriarche jacobite (1131—1145), que l'arabe reçoit officiellement droit de cité dans l'Église copte et que l'ère des traducteurs ecclésiastiques s'ouvre définitivement (*Muséon* 46 [1933] 44; *Orient. Christ. Period.* 1 [1935] 19; GRAF, *Reform-versuch* [1923] 27, 33). Le coup de grâce est porté au copte. Le XIII^e siècle est bien l'âge d'or de la littérature arabe-chrétienne d'Égypte. Mais le siècle suivant est, pour l'Église alexandrine, le plus désastreux de tous, à tout point de vue. Les chrétiens ne forment plus alors qu'environ le dixième de

la population totale de l'Égypte, et la plupart sont illettrés. Toutes les « oasis » du copte, sans exception, finiront par disparaître dans la suite.

La vraie langue littéraire des Coptes fut le sahidique. Aucun doute à ce sujet. Mais cela ne veut nullement dire que, comme dialecte parlé, le sahidique ait fini aussi par supplanter les autres dans leur propre zone. L'histoire des dialectes dans les pays les plus divers peut nous éclairer à ce sujet.

Voici quelques remarques sur le dossier respectif des différents dialectes, au point de vue de notre problème. Il y a lieu de faire toujours une distinction entre les textes littéraires proprement dits et ceux de la « *Kleine Literatur* » ou textes non littéraires; seuls ces derniers sont des témoins sûrs du dialecte parlé.

Sahidique. — Un texte littéraire qui ne doit pas être oublié est la Vie de Barsauma le Nu, mort au Caire en 1317 (*PSBA.* 29 [1907] 192—195). Quant aux deux feuillets, contenant des prières liturgiques, publiés par G. P. SOBHY, dans les *Mélanges Maspero* (2 [1934] 245—250), ils sont, à mon avis, d'après les critères paléographiques, non pas du XV^e—XVI^e siècle, mais certainement antérieurs de plusieurs siècles. En fait de textes non littéraires, je crois bien faire d'attirer l'attention sur des lettres de particuliers datant du X^e, XI^e, XI^e—XII^e siècle (*CRUM, Catal. Copt. MSS. J. Ryl. Libr.* [1909] v. gr. nos 290, 306, 309, 337, 348, 364, 368, 373). Il ne faut pas omettre non plus de verser au dossier les textes magiques. Plusieurs datent du XI^e siècle (*CRUM, op. cit.*, v. gr. nos 102, 104; *STEGEMANN, Kopt. Zaubertexte Wien* [1934] nos 14, 22, 32, 35—38, 40, 51).

Achmimique. — Des manuscrits de textes littéraires un des derniers en date est le papyrus de la 1^{ère} Épître de Clément, à Strasbourg (éd. RÖSCH, 1910). D'après C. SCHMIDT, il serait du VI^e—VII^e siècle (*TLZ.* 36 [1911] 10). Pas de textes non littéraires postérieurs au V^e siècle.

Subachmimique. — Aucun papyrus postérieur aux fragments des « *Acta Pauli* », de Heidelberg (éd. C. SCHMIDT, 1905 et 1909), qui sont du VI^e siècle. Jusqu'à présent, aucun texte non littéraire.

Fayoumique. — Les derniers manuscrits de textes littéraires, au point de vue de l'âge, sont probablement le codex Pierp. Morg. M. 614 (« Livre de l'investiture de S. Michel »), du IX^e siècle (*HYVERNAT, Check List* [1919] 8), les fragments bibliques Borgia (*Muséon* 35 [1922] 8). Parmi les textes non littéraires, plusieurs textes magiques, notamment de Vienne, sont du X^e—XI^e siècle (*STEGEMANN, op. cit.*, nos 10, 15, 27, 43, 53). Le « *Kyprian-Buch* » de Heidelberg (*BILABEL-GROHMANN, Griech., kopt. u. arab. Texte* [1934] n° 122) serait du XI^e siècle. Notre attention doit être retenue spécialement, au point de vue du problème traité, par les colophons fayoumiques des manuscrits sahidiques provenant de la bibliothèque du couvent de Saint-Michel à Sôpehes (Fayoum), dans le fonds Pierpont Morgan (New-York). La plupart de ces colophons sont du IX^e siècle; deux au moins datent certainement du début du X^e siècle (*VAN LANTSCHOOT, Recueil des colophons I*, 1 [1929] nos 7, 31). Si le fayoumique n'était plus parlé à cette époque, comment expliquer que des moines de ce couvent, dont la bibliothèque est sahidique, aient écrit certaines notes en fayoumique? Et si l'arabe, comme langue vulgaire, avait vraiment envahi, déjà à cette époque,

même les couvents, comment se fait-il que nous n'en ayons pas ici quelque preuve manifeste?

Bohaïrique. — Au XI^e siècle, Athanase de Qūs atteste formellement que le bohaïrique est encore parlé de son temps, et il dit dans quelle région. Le passage en question, extrait de l'introduction arabe de sa grammaire bohaïrique, a été publié et traduit, il y a de longues années déjà, par L. STERN (ÄZ. 16 [1878] 23): « Und du wisse, dass die koptische Sprache in drei Sprachen eingetheilt wird; erstens das ägyptische Koptische d. h. das Sahidische, welches jetzt von Munyet abi Qais oder Munyet beni Chusaib bis an die Grenze von Aswan gebraucht wird; zweitens die bohairische Sprache, welche in Bohairah gesprochen wird und jetzt auch der Dialect von Alt- und Neu-Cairo ist; drittens die buschmurische Sprache, welche im Gebiet von Buschmur gebraucht wurde; jetzt aber ist sie ausgestorben, so dass nur noch das sahidische und bohairische Koptische gebraucht werden. »

Je crois devoir faire ressortir, en terminant, quelques raisons qui nous imposent une extrême prudence dans nos conjectures actuelles touchant le sujet en question. La principale est, évidemment, l'état présent de nos dossiers. Ils sont encore trop insuffisants, non pas seulement pour tel ou tel dialecte, mais pour tous. Heureusement, ils ne cessent de s'accroître. Les importantes découvertes de manuscrits faites en Égypte, presque toutes par hasard, en ces vingt dernières années, nous autorisent certainement à en attendre d'autres, non moins intéressantes, surtout si l'on décidait d'entreprendre des fouilles méthodiques à l'emplacement des anciens centres monastiques.

M. KUENTZ confirme les vues du conférencier sur la géographie et la chronologie des dialectes coptes et aussi sur les faits nouveaux qu'il a présentés.

4. — COMMUNICATION DE M. J. LUKAS

Neue Aussichten zur sprachlichen Gliederung des Sudan.¹

Es war ein wesentlicher Fortschritt gewesen, als vor wenigen Jahrzehnten die deutsche Afrikanistik daran ging, eine neue Einteilung der afrikanischen Sprachen vorzunehmen. Die grosse Einteilung Hamitisch für die Sprachen des Nordens, Sudanisch für die südlich davon gesprochenen und Bantu für die im zentralen und südlichen Teil gesprochenen Sprachen hat später mancherlei Widerspruch erfahren, allein den grossen und nicht mehr wegzuleugnenden Vorzug gegenüber älteren Einteilungssystemen, dass die afrikanische Sprachwissenschaft mit dem Terminus « Sudanisch » einen Begriff gewonnen hat, den sie dem Begriff des Hamitischen als etwas gänzlich Unhamitisches gegenüberstellen kann. Mit der neuen Einteilung waren zwei Welten scharf voneinander geschieden worden, die nun einmal

¹ Literaturangaben s. in dem auf S. 190 zitierten Aufsatz über « Hamitisches Sprachgut im Sudan ».

nie und nimmer zusammengehören. Auf der einen Seite stand die hamitische Sprachenwelt, die mit ihren Verwandten in Vorderasien zusammenhing, auf der anderen Seite lag das schwarze Afrika. Was in beiden Komplexen ähnlich war, sah man nunmehr als das Ergebnis der gegenseitigen Beeinflussung zweier ursprünglich fremder Nachbarn an. Hamitentum und sudanische Welt, das waren zwei Pole, die man bewusst einander gegenübergestellt hatte. Hiermit hat aber in grossen Zügen der Jahrtausende ausfüllende Kampf zwischen Weiss und Schwarz in Afrika sein Abbild in der sprachlichen Einteilung gefunden.

Als die deutsche Afrikanistik es unternahm, eine Skizze von den Sudansprachen zu entwerfen und die Charakteristika aufzuzeigen, die sie kennzeichneten, da ging sie von einem bestimmten Komplex der Sudansprachen aus, der ihr am nächsten lag und den sie am besten kannte, nämlich von den Sprachen der Guineaküste und im Besonderen vom Ewe, das in Togo gesprochen wird. Es kann keinem Zweifel unterliegen, dass die Einteilung, die wir den afrikanischen Sprachen gaben, wesentlich durch die deutsche Kolonialgeschichte beeinflusst worden ist, denn hätten wir nicht Kolonien an der Guineaküste, sondern etwa im zentralen Sudan gehabt und dessen Sprachen genauer studiert, so wäre unsere Aufmerksamkeit von ganz anderen Erscheinungen abgelenkt worden. Aber die Tatsache, dass die geschichtliche Entwicklung Westermann dazu verhalf, besonders das Ewe meisterhaft zu studieren, war für die Einteilung der afrikanischen Sprachwissenschaft segensreich, da sie gestattete, dem afrikanischen Norden eine Sprachform gegenüberzustellen, auf den die revolutionierende Kraft des Hamitentums keinen Einfluss mehr ausüben konnte; die Hand hamitischer Eroberer reichte nicht so weit. Es war im Ewe und seinen Verwandten etwas gänzlich Unhamitisches erfasst worden, dem man nun Anderes in stärkerem oder geringerem Masse beordnen konnte.

Es zeigte sich aber bei zunehmender Kenntnis immer mehr, dass die Sprachen des Sudan grosse Verschiedenheiten voneinander aufwiesen. Entfernte man sich von dem Ausgangspunkt der Betrachtungen, also vom Ewe, so kam man meist zu immer grösseren Abweichungen, und wichtige Züge wollten im äussersten Osten des Sudan, aber auch im Westen nicht mit dem aufgestellten Grundtypus übereinstimmen. Daher war der nächste Wunsch der nach einer Gliederung der Sudansprachen, einer Gliederung, die zu Gruppen zusammenfasste und die Gruppen als selbständige Einheiten einander beordnete. Bei dieser nun ins Detail gehenden Gliederung kam mehr als früher der Mangel an Kenntnissen zutage, den wir über gewisse Gebiete hatten. Dieser Mangel trat besonders in einem Punkte krass hervor, und dieser Punkt war der zentrale Sudan. Die Gebiete nördlich und östlich des Tschadsees lagen in einem ganz besonderen Dunkel, ja, ich muss es vorweg nehmen, sie liegen heute noch zu einem grossen Teil im Dunkel, und wenn ich auch nicht umhin kann zu erwähnen, dass gewiss manche in diesen Gebieten tätige Persönlichkeiten der Mission oder des politischen Lebens sich grosse Sprachkenntnisse erworben haben, so sind doch diese Kenntnisse kaum verarbeitet und der wissenschaftlichen Welt unzugänglich. Der zentrale Sudan ist uns tatsächlich durch Jahrzehnte hindurch ein Buch mit sieben Siegeln geblieben, und es ist wie ein Ver-

hängnis, dass selbst die von G. Nachtigal in den 70er Jahren des vorigen Jahrhunderts geleistete sprachliche Arbeit im zentralen Sudan unveröffentlicht geblieben ist. Spärliche, für wissenschaftliche Zwecke unbrauchbare Wörterverzeichnisse haben uns nicht weitergeholfen. Als also 1928 Westermann eine Gliederung der Sudansprachen unternahm, konnte er in seinen « Westlichen Sudansprachen » nur die eine Hälfte der Sudansprachen gliedern, und die andere Hälfte des Sudan musste unberücksichtigt bleiben.

Es war also eines klar: wenn man zu einem Fortschritt in der Gliederung der Sudansprachen kommen wollte, so musste man zunächst neues Material herbeischleppen, u. zw. Material aus dem zentralen Sudan vor allem. Ich hatte mir diese Aufgabe gestellt und nahm sie unter den Auspizien des Internationalen Instituts für Afrikanische Sprachen und Kulturen in Angriff. Bevor ich jedoch die Ergebnisse meiner Forschungen im neuen Gebiet streife, möchte ich noch auf ein paar allgemeine Erwägungen eingehen, die mir im Hinblick auf die folgende Einführung einer neuen Sprachgruppe der Ergänzung unseres Sprachbildes vom Sudan dienlich zu sein scheint.

Meines Erachtens ist es wichtig festzustellen, dass wir wenigstens vom rein typologischen Standpunkt aus im Sudan zwei gegensätzliche Sprachtypen zu unterscheiden haben. Es ist allgemein bekannt, dass die grosse Familie der Bantusprachen im zentralen und südlichen Afrika zu einem Sprachtypus gehört, den man als Klassensprachen bezeichnet. Diese Klassensprachen kennen eine Einteilung der Nomina in verschiedene Klassen; auch ist in der Mehrzahl der Klassensprachen mit der Klasseneinteilung der Nomina eine Konkordanz anderer Redeteile verbunden. Blosser Ansätze zu einer Gruppierung von Wörtern durch gemeinsame Affixe dagegen kommen in vielen Sprachen vor, ohne einen Sprachtypus zu schaffen, den wir als Klassentypus bezeichnen können; zum Wesen der Klassensprachen aber gehört es, dass die Klasseneinteilung durchgeführt ist, und dass die Einteilung in Klassen nach bestimmten Gesichtspunkten getroffen wird. Im Sudan sind die Klassensprachen sehr verbreitet. Eine derjenigen Klassensprachen, die am längsten bekannt sind, ist das Ful im westlichen Sudan, und Westermann hat in einer ausgezeichneten Arbeit über das Gola in Liberien einen weiteren Typus einer echten Klassensprache vor Augen geführt. Auch die Mossi-Gruppe im westlichen Sudan gehört zum Klassentypus, wenn auch eine Konkordanz hier nicht mehr besteht, und schliesslich hat Meinhof gezeigt, dass Klassensprachen in Kordofan gesprochen werden, so dass wir also den Klassentypus sich über ein sehr weites Gebiet erstrecken sehen.

Um eine — wie gesagt wenigstens vom typologischen Standpunkt aus notwendig erscheinende — Trennung der im Sudan gesprochenen Klassensprachen von dem Ewe-Typus zu erreichen, wollen wir die zur letztgenannten Sprache gehörigen Sprachen als die eigentlichen Sudansprachen bezeichnen, wenn wir uns auch der Unzulänglichkeit eines solchen Ausdrucks bewusst sind. Es ist von Westermann in seinen grundlegenden Arbeiten über die Sudansprachen hinlänglich gezeigt worden, dass dort, wo die Klassensprachen und die eigentlichen Sudansprachen zusammenstossen, sich Mischtypen gebildet haben, die eine Zuteilung zur einen oder

anderen Gruppe erschweren. So viel ich sehe, treten aber diese Mischtypen auf den Grenzscheiden der Sprachgebiete auf, indem z. B. der Klassentypus unter fremder Beeinflussung ins Wanken gerät, die Anzahl der Klassen eine Reduktion erfährt, die Konkordanz anderer Redeteile aufgegeben wird, oder sonst eine mannigfache Durchschichtung in formeller und vokabularischer Hinsicht eintritt. Dass es unter solchen Umständen oft schwer wird, eine tragende Sprachschicht zu erkennen, ist leicht einzusehen, und in diesem Sinn sind Westermanns Bestrebungen besonders wertvoll, durch den zusammenfassenden Terminus «Sudansprachen» die durch Durchschichtung entstandene Nachbarsverwandtschaft zum Ausdruck bringen zu können, die aus historischer Gemeinschaft erwachsen ist. Je weiter wir uns aber vom Zentrum solcher Mischungen entfernen, desto weniger scheinen wir den zusammenfassenden Ausdruck zu benötigen, und desto schärfer entfernen sich die Typen voneinander. Die beiden Pole aber sind die Klassensprachen und die eigentlichen Sudansprachen.

Es erhebt sich nun die Frage, ob wir bei der Betrachtung der Sprachverhältnisse des zentralen Sudan mit diesen beiden Sprachtypen auskommen oder in diesem Rahmen nicht alle Sprachen unterbringen können. Es kann keinem Zweifel unterliegen, dass sich die letzte Annahme bestätigt. Ich will mich hier nicht viel über die Existenz einer Sprachgruppe verbreiten, die ihren Mittelpunkt im Hochland von Tibesti hat, und die ich nach ihrem bekanntesten Vertreter im Tschadseegebiet als Kanuri-Gruppe bezeichne. Diese Gruppe, zu der das Teda, die Sprache der Teda in Tibesti, das Dazza, und das Kanuri in Bornu gehört, hat z. B. zahlreiche Wörter, deren Affixe sicher einst lebendige Klassenaffixe gewesen sind. Ich möchte aber nie und nimmer behauptet wissen, dass das Kanuri eine Klassensprache sei, und man kann auch nicht sagen, dass es früher eine gewesen sei, man muss vielmehr feststellen, dass die sprachliche Individualität, die wir als Kanuri bezeichnen, keine Klassensprache ist, da das Klassensystem erstorben und die Konkordanz nur in zwei leblosen und unverstandenen Resten erhalten ist. Das Klassengut ist hier offenbar von einer fremden Schicht absorbiert worden und wird nur als tote Materie mitgeschleppt. Es ist aber auch nicht zu übersehen, dass das Kanuri stark von hamitischer Seite beeinflusst worden ist, besonders in seinem Verbalsystem, es wäre jedoch eine völlige Unmöglichkeit, das Kanuri als hamitisch zu bezeichnen, da es in seinen Grundzügen dem Hamitischen fremd ist. Wenn auch manche, vielleicht besonders vokabularische und syntaktische Eigentümlichkeiten an die eigentlichen Sudansprachen erinnern, so ist doch einer Zuteilung des Kanuri zu den Sprachen der Guineaküste wenig Wert beizumessen, denn die Abweichungen sind zahllos und die Einzelsprachen stehen einander gegenüber wie Tag und Nacht. So scheint es uns, als würden wir bei der Betrachtung des Kanuri auf einen tragenden Kern stossen, der von allem, was wir bisher kennen gelernt haben, recht verschieden ist.

Allein, als die Kanuri vor vielleicht bald 1000 Jahren in ihre heutigen Wohnsitze einzuziehen begannen, da stiessen sie im nördlichen Nigerien auf eine Schicht, die eine von den genannten Sprachtypen abweichende Sprache sprachen, eine Schicht, die sich heute noch im Süden des Tschadsees erhalten hat, und die wir daher in ihren wesentlichen Zügen ganz gut

erfassen können. Es kann in den nachfolgenden Ausführungen nicht meine Aufgabe sein, auf Einzelheiten über die Sprachen einzugehen; ich habe bereits a. a. O.¹ Richtlinien zur Orientierung gegeben, die ich hier nicht wiederholen will. Es handelt sich darum, dass wir in den in Rede stehenden Sprachen abermals einen hamitischen Einfluss feststellen können, aber einen hamitischen Einfluss viel nachhaltiger und entscheidender Art, als wir ihn in der Kanuri-Gruppe festgestellt haben. Dieser hamitische Einfluss kommt auch sicher aus einer ganz anderen Richtung als im letzten Fall, d. h. die kuschitischen Einwirkungen aus Nordostafrika sind unverkennbar. Ich glaube nicht, dass wir fehlgehen, wenn wir uns die Sachlage überhaupt so vorstellen, dass es sich in diesen Sprachen um hamitische Sprachen handelt, die durch fremde Beeinflussung mannigfache Veränderungen erfahren haben, nicht um nigrithische Sprachen, die unter dem sprachlichen Einfluss hamitischer Völkerschaften gestanden haben. Wir können dies auch so ausdrücken, dass wir sagen, die tragende Schicht dieser Sprachen sei hamitisch, wogegen wir die tragende Schicht des Kanuri als sicher nichthamitisch bezeichnen können. Oder, um ein anderes Bild zu gebrauchen, inmitten der nigrithischen Welt des zentralen Sudan stehen hamitische Felsen von verschiedener Höhe, die in den Völkerstürmen der Zeiten angebröckelt und verwittert wurden, aber ungebrochen emporragen.

Es war notwendig gewesen, die in Rede stehenden Sprachen unter einem vorläufigen Terminus zusammenzufassen, und so habe ich ihnen den Namen *tschadohamitische Sprachen* gegeben, in der Ueberzeugung, dass geläufige geographische Bezeichnungen am ehesten Anklang finden können. Zu diesen tschadohamitischen Sprachen lassen sich eine Anzahl von Idiomen rechnen, die sich vom Hausa-Sprachgebiet im nördlichen Nigerien angefangen bis nach Wadai hinein erstrecken. Wir können diese Sprachengruppe in drei Untergruppen einteilen, von denen die erste eine Reihe von Sprachen meist heidnischer Völkerschaften im westlichen Bornu umfasst, die mittlere durch die Kotoko-Gruppe im Süden des Tschadsees dargestellt ist, und die östlichste in der Mubi-Sprache und ihren Verwandten in Wadai zu finden ist. Die Sprachengruppe hat also eine grosse Ausdehnung, jedoch sind uns die zugehörigen Glieder noch lange nicht alle bekannt, und die Ausdehnung nach Süden und Osten bedarf vor allem noch der Klärung.

Die Aufrollung des tschadohamitischen Problems schafft für die Afrikanistik ebenso wichtige wie interessante Zukunftsaufgaben. Wir erhoffen von ihm eine vertiefte Einsicht in die im Sudan wirkenden sprachlichen Kräfte und einen entscheidenden Beitrag zu einer zukünftigen Gliederung der im Sudan gesprochenen Sprachen. Aber zugleich ist die Wissenschaft, die sich mit den im Sudan gesprochenen Sprachen beschäftigt, über den Wirkungskreis des zünftigen Afrikanisten hinausgehoben und zu einem Arbeitsfeld geworden, an dem sich von nun ab, das hoffen wir sehr, auch Semitisten und Hamitisten betätigen werden.

¹ Hamitisches Sprachgut im Sudan. Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft Bd. 90, S. 579.

M. POHL: Die Verwandtschaft einer Sprache wie Kanuri mit dem Akkadischen beweist doch wohl eine frühgeschichtliche semitische Einwanderung aus dem Norden oder Osten.

M^{lle} HOMBURGER: Les travaux de M. Lukas tendent à démontrer que le groupe dit soudanais se réduit de plus en plus et que l'influence chamitique s'étend de plus en plus.

M. WILS: 1° Wichtig ist das Ergebnis, dass es um den Tschadsee herum einen selbständigen Sprachtypus gibt. 2° Alle Sprachen vom Hamito-Tschadtypus sind aber nicht auf einer Linie zu stellen. 3° Ich glaube, Typus Kanuri hat sich gemischt mit dem alten Sudantypus Westermanns. 4° Die Klassensprachen entstanden daraus. 5° Nur so haben Wert (a) Verschiedenheiten der Typen, (b) ihre Ähnlichkeiten.

Samedi, 29 août, 14 h.—16 h. 30.

Président: M. KARL JABERG.

Secrétaire: M. ALF LOMBARD.

1. — COMMUNICATION DE M. MATTEO BARTOLI

Caratteri fondamentali della lingua e dei dialetti italiani.

(Résumé.)

La storia della nostra lingua nazionale e dei nostri dialetti è ben diversa della storia del latino: il latino parte da uno stadio molto conservativo (da un ario-europeo con rare innovazioni proethniche) e giunge ad una fase addirittura rivoluzionaria; e l'italiano fa in certo modo il contrario.

La lingua e i dialetti italiani sono i più rivoluzionari e insieme i più conservativi fra i linguaggi neolatini: i più rivoluzionari perchè i più ricchi di innovazioni già attestate in latino, e i più conservativi perchè i meno alterati da innovazioni più tardive. Queste, cioè le innovazioni neolatine, sono in gran parte echi di *superstrati* (germanici, arabi, slavi), molto più che di *substrati* preromani (celtici, iberici ecc.).

La storia di quei *superstrati* e di questi *substrati* è, in massima parte, la storia delle lingue neolatine e dei loro dialetti. Storia dei linguaggi, siano lingue o dialetti, vuol dire in sostanza storia delle *innovazioni*, e storia delle innovazioni vuol dire spesso storia dei *substrati* e anche più spesso storia dei *superstrati*: di *superstrati* di maggior *prestigio*.

In questa breve comunicazione mi propongo di aggiungere diversi esempi a quelli raccolti e ordinati in una mia recente pubblicazione, sui « Caratteri fondamentali della lingua nazionale italiana e delle lingue sorelle » (in *Miscellanea* della Facoltà di lettere della R. Università di Torino, 1936). Nel quale saggio mi sono limitato alle traduzioni dialettali neolatine della Parabola dei Figliol Prodigo, e alle voci e forme corrispondenti che figurano negli atlanti linguistici neolatini. Nella presente comunicazione mi concederò un respiro più largo, accogliendo esempi che escano da quei « confini » convenzionali.

Voir M. BARTOLI, *Caratteri fondamentali delle lingue neolatine*, *Archivio glottologico italiano* XXVIII, p. 97—133.

M. TERRACINI voudrait savoir si M. Bartoli a choisi ses exemples d'après certains principes ou bien au hasard.

M. PUŞCARIU: M. Bartoli considère-t-il comme innovations aussi les innovations savantes?

Mgr. SCHRIJNEN félicite M. Bartoli de ses belles investigations. Il s'informe si réellement en roumain le *c* latin dénote le caractère guttural devant les voyelles palatales, comme dans le mot dérivant de *cerebrum*.

M. PUŞCARIU: Dans *cerebrum*, le premier *e* s'est perdu avant la palatalisation du *c*- en roumain: c'est ce qui explique roum. *cr*-.

M. JABERG trouve l'idée fondamentale de l'exposé de M. Bartoli originale et féconde. Elle comporterait des développements que la brièveté du temps n'a pas permis au conférencier. Ainsi il y aurait à distinguer entre l'Italie centrale et méridionale d'un côté et l'Italie septentrionale de l'autre. La constatation de M. Bartoli s'applique plus à celles-là qu'à celle-ci: l'Italie septentrionale, à l'époque romane, est plus novatrice que le reste de l'Italie. Ainsi p. ex. pour l'article *partitif*, innovation galloromane qui s'est communiquée à l'Italie, mais qui n'a pas encore atteint l'Italie méridionale: il y a des écrivains du Midi qui ne l'emploient jamais. *Ille flōs*, qui représente une phase ancienne dans l'Italie centrale et méridionale, est une innovation dans l'Italie du Nord, puisque au moyen âge on y a dit *illa flōs*, forme qui d'ailleurs y a été conservée partiellement. — Les exemples cités par M. Bartoli à l'appui de sa thèse sont fort bien choisis, mais il y aurait peut-être lieu de faire certaines distinctions. Ainsi p. ex. pour désigner l'idée de « fleuve », la France a été novatrice au même degré que l'Italie, puisqu'elle ne possède pas plus que celle-ci l'ancien *amnīs*. Somme toute, les faits que M. Bartoli a été obligé de simplifier pour la clarté de l'exposé sont infiniment complexes.

M. BARTOLI: Ringrazio anzitutto gli egregi colleghi Schrijnen e Jaberg, e gli amici Terracini e Puşcariu, dei loro benevoli giudizi.

Alla domanda del Terracini e insieme a una analoga osservazione del Jaberg, che « les exemples cités par M. B. sont fort bien choisis », rispondo che non si tratta né di esempi né di scelta: si tratta di tutte le innovazioni attestate in latino che finora ho raccolte e ordinate, senza scelta alcuna e senza limiti convenzionali. Per contro, nella citata pubblicazione sui *Caratteri* e in altre [cfr. *Archivio glottologico italiano* XXI 1 e 2, XXVII 207, nn. 34 e 35 bis] mi sono imposto diversi limiti, che ho indicati ed erano necessari per quelle ampie raccolte.

Alla domanda del Puşcariu rispondo affermativamente. Egli sa, del resto, che le innovazioni raccolte e ordinate in questa comunicazione sono tutte ben radicate. Più esattamente: ciascuna è diffusa nella maggior parte del territorio di almeno una delle quattro grandi aree dell'Europa neolatina. Molto meno diffuse sono le innovazioni che sono chiamate di origine « letteraria ». Nel caso nostro, come in tanti altri, la distinzione fra l'origine « popolare » e la « letteraria » [cfr. *ibidem*, XXVI 33, 34 e 153] e quella fra il latino « volgare » e il « classico » sono completamente e fortunatamente superflue.

Le cortesi obiezioni del collega Jaberg quanto alle fasi *flōs ille* e *amnīs*, e alle rispettive innovazioni *flōs illa* e *flūmen*, non infirmano la mia tesi: le fasi *flōs ille* e *flūmen* sono di gran lunga più diffuse nell'Italia che nelle tre altre regioni menzionate, o mancano in queste. Questa e le altre constatazioni che ho fatte sono precise anche se nell'Italia si comprendono, come vi comprendo io, le aree ladina, sarda e dalmatica. — L'« articolo partitivo » non l'ho menzionato, e non c'entra in nessuno dei gruppi menzionati.

Ma sono lieto di accordarmi, in sostanza, con l'egregio collega in due altri punti fondamentali. Io sono sempre convinto, e da tempo [cfr. *ibid.* XXVI 129], che nella storia della lingua e dei dialetti italiani l'Italia settentrionale differisce dall'Italia centrale, molto più che questa non differisca dalla meridionale. E sono altrettanto convinto che i fatti linguistici sono « infinitamente complessi » [cfr. *Studi albanesi* II 19 (I)].

2. — COMMUNICATION DE M. SEXTIL PUȘCARIU

L'Atlas linguistique roumain.

L'idéal pour un Atlas linguistique serait qu'un *seul* enquêteur opérât un questionnaire aussi *riche* que possible, dans le *minimum* de temps, sur le *maximum* de points. Cet idéal est malheureusement irréalisable, car les conditions qu'il implique s'excluent réciproquement: aussi la valeur d'un Atlas dépendra-t-elle dans une grande mesure de la façon dont l'organisateur aura su se rapprocher de cet idéal.

Nous avons résolu le problème, en profitant de l'expérience des autres et en tenant compte des conditions spéciales du roumain, de la façon suivante:

Nous nous sommes mis à la tâche avec deux enquêteurs qui opèrent *simultanément*, mais chacun *avec un autre questionnaire* et *dans d'autres localités*. Travailler avec plusieurs enquêteurs et avec le même questionnaire ou dans les mêmes localités, ce serait risquer — par leur manière de poser les questions et d'entendre les réponses — d'enregistrer des formes différentes; or la valeur d'un Atlas dépend en grande partie de la comparabilité de ses cartes.

Nous avons à proprement parler *deux* Atlas, qui se complètent l'un l'autre, et comprennent à eux deux le nombre considérable de 7.000 questions. Les enquêtes ont lieu sur 380 points, c'est-à-dire environ dans une commune par 774 kmq et 52.000 habitants (à côté de 830 kmq et 64.000 habitants dans l'ALF).

Les deux enquêtes diffèrent aussi au point de vue de la méthode.

La première, que M. Sever Pop vient de terminer, a été menée avec un questionnaire « normal » de 2200 mots choisis parmi les plus usuels; la plupart d'entre eux figurent aussi dans les Atlas des autres langues romanes. La densité du réseau est de 35 à 40 km de point à point. Les enquêtes ont duré en moyenne trois jours sur chaque point.

La seconde enquête, encore en cours, est menée par M. Emil Petrovici avec un questionnaire « développé » de 4800 demandes, qui embrassent aussi des mots rares et des termes spéciaux appartenant aux branches les plus diverses de l'activité humaine. La densité du réseau est de 90 à 100 km de point à point. Le temps consacré à une enquête est de huit à dix jours.

A la différence de M. Pop, qui n'a jamais interrogé qu'un seul sujet, ayant eu pour but de donner une sorte d'*instantané* de la langue individuelle dans 300 communes, M. Petrovici interroge plusieurs sujets, différant par le sexe, l'âge et la situation sociale: il arrive ainsi à donner une image *collective* du parler dans chacune de 80 communes étudiées.

L'ALR est par excellence un atlas *paysan*. Notre attention s'est concentrée sur le parler de la campagne, car la population rurale de langue roumaine constitue une énorme majorité à l'égard de la population urbaine (plus de 80 %). Toutefois, afin d'avoir aussi des documents de la langue littéraire, M. Pop a questionné trois des prosateurs roumains les plus représentatifs, appartenant aux principales provinces de la Roumanie. Lui et surtout M. Petrovici ont étendu leurs enquêtes aussi aux minoritaires, de

sorte que l'ALR donne *les premières cartes linguistiques serbes, bulgares, ruthènes, hongroises, tsiganes et des patois saxons de la Transylvanie*.

Il y a dans chaque langue des mots en concurrence avec d'autres et présentant d'innombrables variantes de forme. Ceux-là doivent être cartographiés. Mais il y en a d'autres qui sont répandus presque partout avec la même forme, ou avec des différences insignifiantes. Dresser une carte pour eux est un luxe. Le nombre de ces mots est particulièrement grand en roumain. Pour ces mots qui n'ont pas été cartographiés, nous donnons une description exacte. Si quelqu'un tient spécialement à avoir l'image géographique d'un de ces mots, il pourra la composer lui-même avec facilité, sur une des cartes muettes que nous annexons à chaque volume.

Nous avons cru utile d'épargner même cette peine au lecteur: aussi imprimons-nous sur des cartes de petit format, en couleur, les aires lexicales ou les aires de certains phénomènes linguistiques intéressants. De pareilles cartes synthétiques nous permettent souvent de procéder à des déductions fort intéressantes. Elles prouvent par exemple combien M. Bartoli avait raison en soutenant que les aires isolées et latérales conservent les phases antérieures.

Ainsi un coup d'œil jeté sur les cartes pour les mots signifiant « sable », « neige », « ail », « jeune », « berger », « communier » et « Saint Démètre » nous montre que les mots d'origine latine ARENA, NIVEM, ALIUM, JUVENIS, PECORARIUS, COMMUNICARE et SANCTUS DEMETRIUS se sont conservés dans les aires latérales et là seulement. Les cartes pour SANCTUS NICOLAS, CITHERA, PEDESTER, COLICLU, COTEM prouvent que ces mots latins ne sont restés dans la bouche des Roumains que dans l'Ouest du territoire daco-roumain. C'était, au temps de la domination romaine, justement le territoire le plus intensément romanisé de la Dacie de Trajan. Il serait vraiment bien étrange que les Roumains, s'ils étaient venus au moyen-âge de la péninsule balkanique, comme certains le prétendent, eussent apporté avec eux ces éléments latins qu'on ne trouve pas au sud du Danube, et les eussent rapportés précisément dans les régions qui jadis avaient le plus grand nombre de colons romains.

D'autre part, si nous examinons les mots qui remplacent les anciens termes, nous voyons qu'ils sont venus du sud du Danube: ainsi VIRIDIA au lieu de COLICLU, innovation du latin vulgaire venue d'Italie dans la péninsule balkanique; le grec ζέμα — mot d'emprunt ancien dans l'Empire d'Orient — au lieu de MURIA; l'albanais *gëresë* o lieu de COTEM, l'osmanli *çoban* au lieu de PECORARIUS etc.

Le fait que, en venant du sud, ces ondes d'innovation se sont heurtées à un mur derrière lequel se conservaient des vieux termes latins prouve encore qu'une population romane continuait à vivre à gauche du Danube; cette population romane conservait plus fidèlement que celle de la péninsule balkanique les anciens éléments linguistiques, en raison de sa position périphérique, latérale et isolée.

L'ALR ne fait d'ailleurs que confirmer ce qu'on peut induire d'une multitude d'autres archaïsmes du domaine de la phonologie et de la morphologie.

M. BARTOLI: In primo luogo i miei più fervidi rallegramenti e auguri per l'Atlante linguistico romeno. Auguri e rallegramenti all'amico caro e molto valoroso Sextil Pușcariu e a' suoi collaboratori Emil Petrovici e Sever Pop, ai quali l'Atlante linguistico romeno tanto deve quanto l'italiano ai colleghi Ugo Pellis e Giuseppe Vidossi. — A Paris et à Vienne, M. Pușcariu et moi, nous avons eu les mêmes maîtres, et quels maîtres! Voilà pourquoi les principes d'où sont partis nos deux Atlas sont au fond les mêmes. Leurs bases sont, d'ailleurs, très semblables à celles de presque tous les Atlas linguistiques et ethnographiques, comme par ex. celui des éminents collègues Karl Jaberg et Jacob Jud. — Una sola osservazione o proposta mi permetterà di fare all'amico P., e ne parlerò a suo luogo più chiaramente che non possa farlo ora: nel *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*.

M. ROMANSKY: In dem angenommenen Abstand können sich zwischen zwei Punkten mit derselben Mundart Ortschaften mit einer anderen Mundart finden, die deshalb Berücksichtigung finden müssen. Das Verfahren darf deswegen nicht immer, wie Prof. Bartoli empfiehlt, ein «mechanisches» sein.

M. BARTOLI: Das habe ich nie empfohlen. Il chiaro collega Romansky vede le aree linguistiche in una luce diversa da quella in cui la vediamo noi: il Pușcariu ed io e tanti altri.

M. PUȘCARIU: Man kann nie voraussehen, wo eine interessante Mundart liegt. Aber wo man interessante Mundarten zu finden glaubt, nimmt man die Punkte dichter, sogar 15 Km. statt der normalen 35 Km. — Dank an Prof. Bartoli für seinen Vorschlag.

M. ROMANSKY: Das Zentrum des heutigen Rumänentums nördlich der Donau liegt im Nordwesten, jenseits der Karpathen, in Siebenbürgen. Geschichtlich genommen ist also dieser Teil eigentlich nicht «lateral», sondern *zentral*, da die Rumänen sich erst in den letzten Jahrhunderten des Mittelalters nach dem Süden und dem Osten, in die Walachei und die Moldau, erstreckt haben.

M. TERRACINI voudrait savoir selon quels principes M. Pușcariu a rédigé ses questionnaires.

M. PUȘCARIU: Unser Questionnaire ist teils nach dem ALF und dem AIS, teils nach speziell rumänischen Normen aufgestellt. Nur *direkte*, möglichst *einfache* Fragen wurden gestellt. Doch hat Pop in seiner (nordsiebenbürgischen) Mundart Sätze gefragt, die vom Gewährsmann übersetzt worden sind, ohne dass eine Suggestion stattgefunden hätte, wie dies bei Übersetzung aus der Schriftsprache der Fall gewesen wäre.

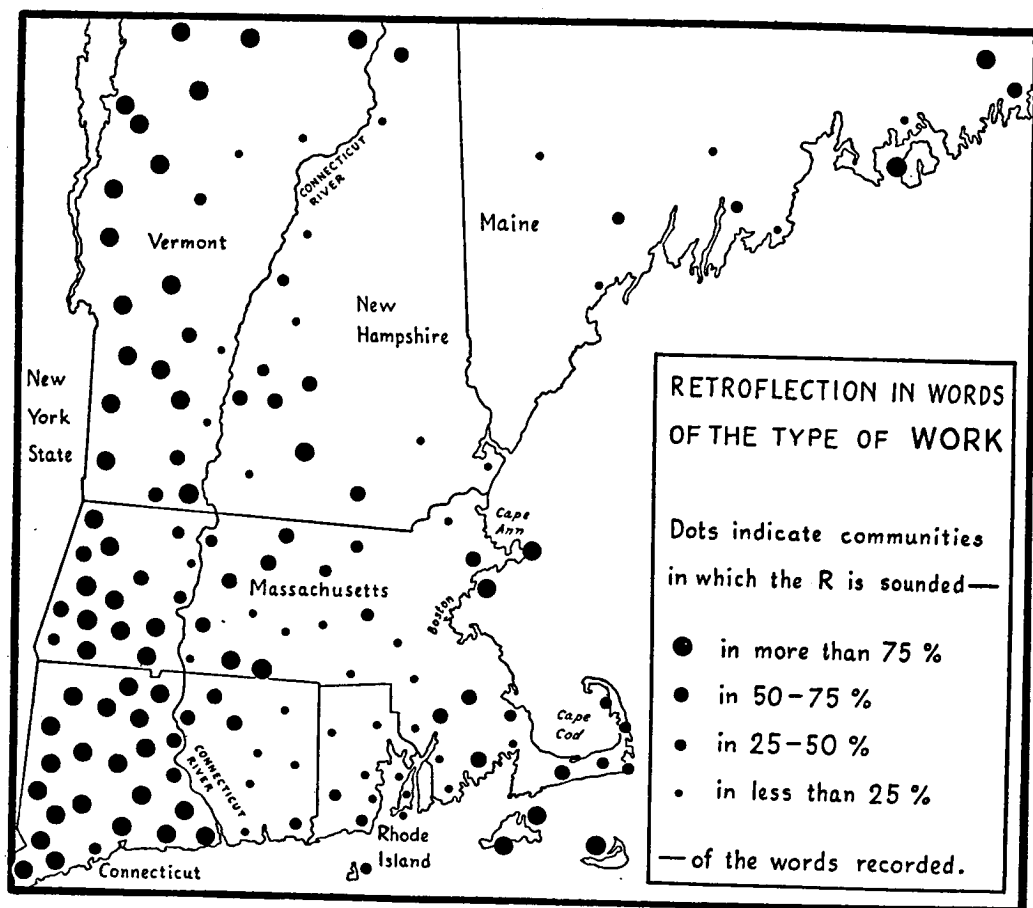
M. JABERG clôt la discussion, faute de temps, et termine en exprimant ses meilleurs souhaits pour la réussite de l'Atlas roumain.

3. — COMMUNICATION DE M. BERNARD BLOCH

Postvocalic *r* in New England Speech, a Study in American Dialect Geography.

(With projections.)

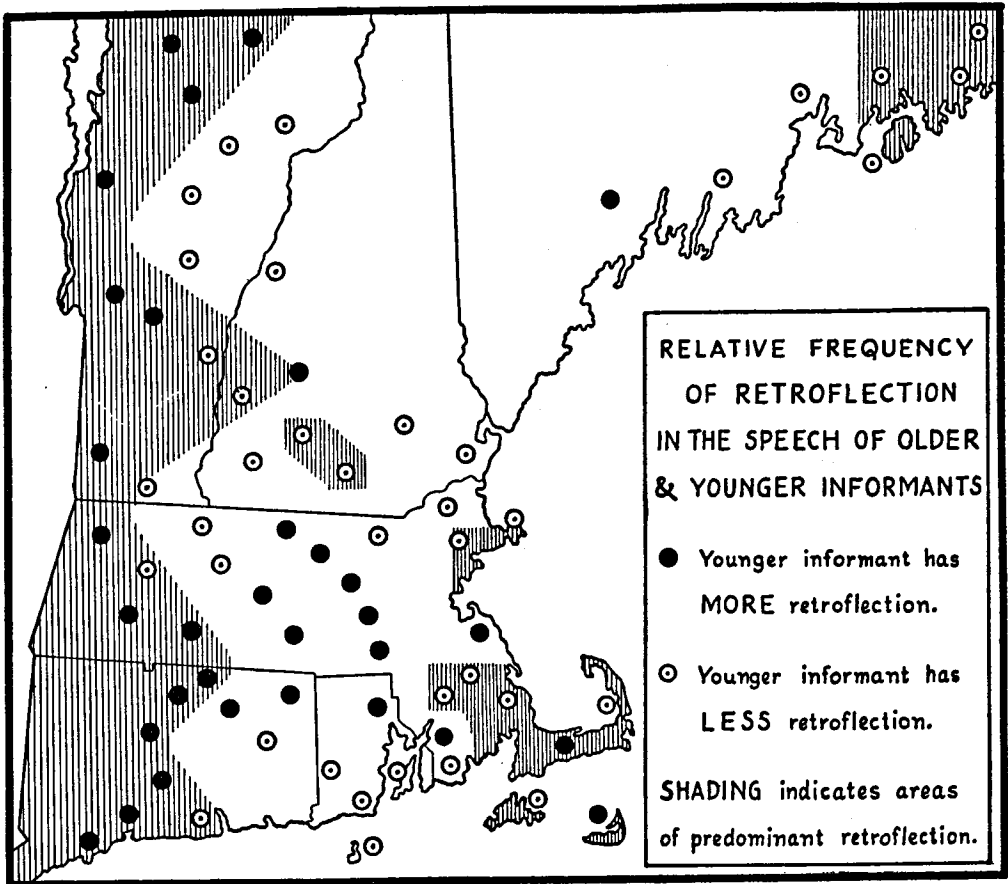
One of the features which distinguish the so-called Eastern type of American English from the Western or General American type is the pronunciation of the *r* in words like *work*, *first*, *girl*. Such words are pronounced in most of the northern United States with an *r*-colored or retroflex vowel, but in a large part of New England without any retroflexion. In this paper I shall sketch first the distribution of forms with and without *r* in present-day N. E. speech, and then, as my chief point, the observable



drifts in the local dialects of the region¹. The material for this study is taken from the records of the Linguistic Atlas of New England, which will soon be ready for publication².

¹ The sound in question is the reflex of Early ModE *ær* from ME *ir* (*er*), *ur*, *ür*. For a detailed treatment of the entire problem see my doctoral dissertation, *Postvocalic R in New England Speech* (Brown University 1935), to be published in the Language Dissertations series of the Linguistic Society of America. (The original form of the present paper, as read in Copenhagen, included separate treatment of the *r* in words like *work* and in words like *father*; a sketch of N.E. settlement history; a historical interpretation of the linguistic material; and a reconstruction of the dialects of the original N.E. colonies. The paper was illustrated by seven lantern slides, of which two are reproduced here.)

² Cf. Hans Kurath, *The Linguistic Atlas of the United States and Canada*, in *Essai de Bibliographie de Géographie Linguistique Générale*, edited by Jos. Schrijnen for the Comité International Permanent des Linguistes, Nimègue 1933; id., *The Linguistic Atlas of New England*, in *Proceedings of the American Philosophical Society* 74.3 (1934); Bernard Bloch, *Interviewing for the Linguistic Atlas*, in *American Speech* 10.1 (1935).



From the geographical distribution of the *r* in words like *work* (see the accompanying chart) three facts are obvious. 1st, that N.E. cannot be regarded as a single homogeneous dialect area, since western N.E., where the pronunciation with *r* is predominant, differs in at least this one important respect from eastern N.E., where the *r* is usually silent. 2d, that no clear boundary can be drawn between the two sections. And 3d, that in both sections, but especially in central and southeastern N.E., the usage of many individual speakers is inconsistent.

The area of predominant retroflexion, where the pronunciation with *r* is the prevailing type, includes approximately the western third of the territory. Outside this area, in central and eastern N.E., there are several "speech islands" where the treatment of *r* is at variance with the practice of the section as a whole. These are Marthas Vineyard and Nantucket, two islands off the coast of Cape Cod; Cape Cod itself, and Cape Ann, till recently two of the most self-contained corners of Massachusetts; a small section in the hill country of south-central New Hampshire; and a cluster of

isolated villages along the sparsely settled coast of eastern Maine. In addition to these definite speech islands there is also a rather heavy scattering of exceptional or sporadic forms with *r* turning up in the speech of persons who usually pronounce words of this type without retroflexion. Only in the immediate neighborhood of Boston and in the greater part of New Hampshire and Maine is the so-called Eastern pronunciation universal.

The surest guide to the drifts in the spoken language of a region is the difference between older and younger speakers. If we find that in a cluster of several communities or in a whole section the speech of most of the older people differs in the same way from that of most of the younger ones, we may safely infer that the dialect of the region is in process of change. The Linguistic Atlas of N.E. provides a firm basis for such inferences. Nearly all the communities investigated for the Atlas are represented by two informants: one of seventy years or more, the other of middle age.

Mapping the distribution of communities where the two speakers disagree in their pronunciation of words like *work* (see the second chart), we observe that in several distinct areas there is a constant difference between the speech of the two generations. (Isolated and exceptional cases cannot be considered here.) In the area of predominant retroflexion the pronunciation with *r* is growing still more general; and at the same time it is gaining ground in a large part of the southern Connecticut Valley, which has always been a zone of divided usage.

The opposite type is also active. Throughout the northern Connecticut Valley there is a clustering of communities where the disagreement between older and younger speakers points to a gradual disappearance of the *r*. Similar clusters occur in eastern Maine, in northeastern Massachusetts and the adjoining part of New Hampshire, on Cape Cod and in southern Rhode Island. Note that in nearly all the speech islands along the N.E. coast where the pronunciation with *r* has been preserved until the present day, retroflexion is now giving way to the prevailing type.

Two contrasting dialectal types, then, are spreading vigorously from opposite centers. The focal point for the spreading of the type with silent *r* is clearly the city of Boston and its neighborhood. This is not a new force in the shaping of N.E. speech; for since the dawn of American history the old Massachusetts Bay Colony and its chief city, Boston, have been the most important center of influence in N.E.

The pronunciation with a retroflex vowel, on the other hand, seems to be spreading from the southwestern corner of our territory. Economically and socially, western Connecticut is intimately related to the Hudson Valley and to the vast and populous area beyond; and its speech agrees in many features (including the pronunciation of postvocalic *r*) with that spoken by the majority of Americans in the northern states. For this reason, western Connecticut has come to serve as a kind of "passage area" through which the speech forms of the north-central U. S. filter into the Connecticut Valley. We may say, therefore, that the eastward extension of the pronunciation with *r* reflects not merely the spreading of a single feature from

southwestern N.E. but a gradual victory of the chief type of American English over a specifically provincial dialect.

There is no reason to suppose that these drifts will change their direction. The pronunciation with *r* will doubtless grow still more common in western and central N.E.; while in eastern N.E. the forces now at work will continue, finally effecting the complete loss of postvocalic *r* at least in the coastal area. If the spreading of the General American type should then continue as vigorously as at present, it is at least possible that some day the *r* in words like *work* will be reintroduced even in those parts of N.E. from which it is now disappearing.

M. JABERG: Herr Bloch hat die sprachgeographischen Fragen aus anderen Gesichtspunkten betrachtet, als es unter den Romanisten üblich ist. Die von ihm erörterten Probleme erinnern an die, die in Ostdeutschland begehren.

Lundi, 31 août, 14 h.—16 h.

Président: M. WILLIAM THALBITZER.

Secrétaire: M. L. L. HAMMERICH.

1. — COMMUNICATION DE M. FERD. HESTERMANN

Die Schmidtsche Kulturkreistheorie und Sprachwissenschaft in Südamerika.

So sehr die Auffassungen Schmidts zuerst verblüffen mußten, sie haben nicht jene Achtung gefunden, die eine solche Theorie hätte finden sollen. Weder die ablehnende noch die zusagende Kritik ist aufgetreten. Und was wirklich erschienen ist, ist so unbedeutend geblieben, daß wir es auf sich beruhen lassen können. Wir wollen gern zugeben — wir hatten das schon einmal geäußert (*Folia ethno-glossica* 1 1925 1—10) —, daß das ganze Problem stark die Kräfte eines einzelnen übersteigt, weswegen sich auch wohl ein Herantreten an die Probleme nicht besonders empfahl. Das zeigt sich ja auch schon darin, daß nicht Alle das Problem richtig gesehen haben, wie es denn Indogermanisten einfiel, das Genitivgesetz Schmidts anzugreifen, was vielleicht mehr aus stilistischen als aus linguistischen Gründen geschah.

Man stand im Anfang der Kulturkreistheorie skeptisch gegenüber, man sah sich die Sache an und begann ihr mehr und mehr zuzustimmen. Man mußte aber dieser neuen Theorie einer Kongruenz von Linguistik und Kulturkreistheorie noch viel skeptischer gegenüberstehen. Aber man konnte auch hier mit gutem Willen zur Annäherung kommen. Und da ich schon länger auf dem Wege war, die gesamte Linguistik Südamerikas aufzurollen, so war es nur zu selbstverständlich, daß ich hier ebenfalls in Schmidts Spuren zu gehen versuchen mußte.

Ist mir nun auch manches dabei aufgefallen, das wohl einer Aufbes-

serung, auch gelegentlich wohl einer Korrektur bedarf, so muß ich doch gestehen, meine gesamte Skepsis dabei über Bord geworfen zu haben, und ich sehe mich verpflichtet, meine theoretische Zustimmung zur These Schmidts, wenigstens für Südamerika, einmal offen zu proklamieren.

Es versteht sich von selbst, daß das nur möglich ist, überzeugend wenigstens, indem ich den Spuren Schmidts nachgehe und so zeige, daß Schmidt in der Aufstellung seiner Thesen recht hat. Aber ich ziehe doch vor, im großen und ganzen meine Zustimmung vorauszusetzen und voraussetzen zu lassen und lieber zu zeigen, wie und in welcher Weise die Anschauung Schmidts in dieser Frage nur noch vervollkommen werden kann. Denn schon diese meine Auffassung, nämlich von der Verbesserungsfähigkeit der Schmidtschen Theorie für Südamerika, muß deutlich erkennen lassen, wie viel wert ich die Theorie halte, daß es an der Zeit zu sein scheint, sich ihr anzuschließen oder wenigstens sich energischer mit ihr zu beschäftigen.

Und hat man einmal diesen inneren Anschluß gewonnen, dann häufen sich auch die Gründe, weswegen man um so mehr sich dieser Arbeit widmen sollte. Denn es ist uns allen nicht unbekannt, wieviel Arbeit und Mühe auf das Suchen verwandt wurde, das uns schneller die Verwandtschaft aller Sprachen der Welt erkennen ließe. Nun kann man der Indogermanistik oder auch der Semitistik nicht gerade wunderbare Schnelligkeit in der Forschung nachrühmen, auch die Linguistik anderer großer Gruppen hat ihre Zeit gedauert, wenn sie nicht wieder eingeschlafen ist, da einige ja sogar der Indogermanistik vorausgingen, aber am Ende von ihr überholt wurden. Und da nun die beiden Hauptgruppen eigentlich nur einen kleinen Bruchteil der Sprachen der Welt umfassen, so mag uns eine Methode sehr gelegen kommen, die uns methodisch schneller zu jenem Ziele führt, das das große einheitliche Ziel der gesamten Linguistik bleiben wird. Aber auch diesem Ziele sind wir mit diesem System nähergekommen. Und gerade, weil dieses Ziel in jenem System so deutlich wurde, habe ich auf dem Gebiete, das mich eben beschäftigte, auch dieses neue System herangezogen, und ich kann nur über den Nutzen staunen, den es der Forschung bietet.

Aber auch die Sprachpsychologie wird dabei gewinnen — und diese wohl am meisten. Und es ist nicht einmal ausgemacht, ob nicht am Ende Vergleichende Sprachwissenschaft, Allgemeine Linguistik und Sprachpsychologie doch vielleicht ein und dasselbe sind, da sie eben ein und dasselbe geworden sind. Dann wird auch die große Korrektur wie von selber erstehen, deren wir benötigen, was denn überhaupt Sprachverwandtschaft bedeutet. So unsicher dieser Ausgang auch noch ist, der nämlich über das Wesen der Sprachvergleichung und Sprachverwandtschaft, eines scheint sich immer deutlicher herauszustellen, daß selbst die so wunderbar fein ausziselierte Indogermanistik am Ende doch nicht allein recht hat, sich ein Urteil über Sprachverwandtschaft zu erlauben. Und damit wäre ebenfalls viel gewonnen.

Und wenn wir nun übergehen, das System Schmidts zu beobachten und zu prüfen, so betonen wir noch einmal, daß uns mehr um die Aufbesserung und Erweiterung als um die Kritik schlechthin zu tun ist, denn das Negative einer Kritik hat ohne das Positive eines Aufbaus wenig Wert, und so wenden wir uns unmittelbar dem von Schmidt vorgelegten Schema zu.

Gleich bei der Beobachtung vom Umlaut kann einem nur der Gedanke kommen, daß man doch zuerst wissen müßte, ob es sich um erkennbare Induktion handelt oder nicht. Aber man vergißt, daß man durch solche Fragestellung das System, um das es sich hier handeln soll, wieder illusorisch macht, denn der Weg der puren Beobachtung des Vorkommens soll ja den Historizismus im reflexiven Sinne ersetzen, indem eben hier ein anderer Historizismus eingeführt wird. Verblüffend ist, daß Schmidt gerade schon hier zeigt, daß die Karibensprachen für die Erscheinung in ganz Südamerika verantwortlich gemacht werden müssen. Sie nehmen dort auch so überhand, daß schon dieses erdrückende Vorkommen leicht zu jenem Schluß führen mußte. Wenn aber diese Umlauterscheinungen hier bei primitiven Sprachen vorkommen, so sehen wir doch deutlich bei ihnen das Berühren mit Gebieten, die dem karibischen Einfluß unterliegen. Und selbst wenn man auf Ursprachen zurückkommen müßte, so brauchte uns der Apriorismus von Primitivem im Lautsystem nicht zu hindern.

Auffällig ist mir bei Schmidt geblieben, daß er die Diphthonge in sein System nicht einbezieht. Haben wir doch Sprachen mit wahrem Horror vor Diphthongisierung. Und nun erst die Extravaganz dieser Erscheinung in der Linguistik Südamerikas! Hat doch das Köggaba ein volles Dutzend und mehr Diphthonge, steigende und fallende, einfache und umgelautete, während das Botokudische die Anwendung meidet. So das Colorado, während das Yamana drei fallende Diphthonge hat und so mit dem Arowakischen parallel geht. Festlandkariben sind ohne Diphthong, Inselkariben haben drei fallende. Diphthonge sind überhaupt seltener als daß sie vorhanden sind. Freilich würde auch hier gleich die Frage von der Spontaneität oder Induziertheit auftauchen, wozu immer wieder zu sagen ist: wissen wir es schon, ist es gut, wissen wir es nicht, ist es auch gut, dann kanns noch kommen, daß wir es wissen.

Ebenso charakteristisch sind die Nasalen. Sie fehlen im Arowakischen, im Festlandkaribischen, sind aber im Inselkaribischen vorhanden, und zwar reichlich, so *a*, *e*, *i*, *o* und *u* mit Nasal, aber nie tritt Umlaut nasaliert auf. So im Guarani-Tupi, Kiriri, Chiquitos, Botokudischen. Die Köggaba nasalisieren nur *i* und *u*. Für diese Erscheinung sind übrigens die grammatischen Angaben meist exakter. Und vor allem tritt hier garnicht die Frage der Induktion auf. Kein Grund hindert uns, sie in der Urzeit schon anzunehmen. Wir mögen zwischen induzierter und spontaner Stellung unterscheiden; können wir das, ists gut, können wir es nicht — es ist ja meist leichter als bei den vorhergehenden — kann die Untersuchung noch kommen.

Das Gebiet der Vokaltöne ist bisher unbekannt, wenn man sich auch die Frage ernstlich stellen muß, wie wir denn in Afrika auch Jahrhunderte lang ohne Vokalmelodie ausgekommen sind.

Für tönend und tonlos muß unterstrichen werden, daß oft genug ein und dieselbe Sprache dieselben Laute der eine Dialekt tönend, der andere tonlos spricht. Wie bei den Konsonanten so bei den Vokalen muß unterschieden werden, ob wir ein funktionelles Vorkommen oder solche Stellung erkennen können. Über die Priorität der einen oder anderen Reihe zu urteilen, will mir nicht nur als zu früh erscheinen, sondern kommt mir auch wie ein Ausfall aus dem System vor.



Ganz bedeutsam erscheint mir die Frage der Aspiration, die Schmidt übersehen hat. Jedenfalls deuten die reichen Listen von verschiedenen Hauchlauten auf die Notwendigkeit hin, darüber sich klar zu werden. Vier Kategorien sind überhaupt beobachtet worden, es gibt Sprachen mit drei, mit einem, aber nur einmal eine mit zwei Vertretern. Nur dreimal kommen Sonderbarkeiten vor, die aus der Reihe fallen, während wir durchlaufend nur zwei Reihen sehen, die etwa als x und h auftreten können. Ich halte es für wichtig, diese Unterschiede zu markieren, da gerade primitive Sprachen stark mit diesen Erscheinungen behaftet sind — wir sprechen immer nur über Südamerika.

Die Erscheinung von r und l weist eine Kompliziertheit in Südamerika auf, daß man das ganze Material von neuem durchzugehen sich gezwungen sieht, so differenziert steht es vor einem. Und gerade hier wissen wir von Priorität ebenfalls nichts und es mag gut sein, daß wir noch nichts wissen, um so die Forschung nicht zu lähmen. Die Erscheinungen sind ebenso reichhaltig, daß ich auf diese Verschiedenheit im Vorkommen nicht eingehen kann, es bedürfte einer kleinen Sonderstudie.

Nachdem wir nun die einfachen Laute vorgenommen haben, tritt das Vorkommen in Gruppen auf. Hier scheint für den ersten Blick das System zu versagen, da man glaubt, kaum eines eingehenderen Studiums über die Silbe und ihren Bau dabei entraten zu können. Aber auch hier mögen wir uns nur selber ein *macte virtute!* zurufen, es wird uns ebenso wie beim Einzellaute ergehen. Wir könnten getrost auch von der Silbe ausgehen, sie im einfachsten Bau und dann das Wort in einfachster Struktur und im Wortbau schlechthin verfolgen. Vielleicht würde dann dabei allerdings für die konsonantische Gruppierung ein gutes plus herauskommen. Jedenfalls habe ich es so gemacht und glaube dabei nicht fehl gefahren zu sein. So wäre denn auch meinerseits gerade für diese Gruppen am meisten Gegenständliches zu sagen, das ich gern als Ergänzung gesehen hätte, was aber für den Augenblick zu weit führen würde. Vor allem ist Priorität des Vorkommens hier eine wichtige Fragestellung, über die man aprioristisch anderer Meinung sein kann, als wenn man eine Reihe Dinge einer strengerer Beobachtung unterzogen hat. Freilich weiß ich wohl, daß auch diese meine Auffassung nur noch mehr für Schmidts Theorie spricht, als daß sie hätte eine Instanz dagegen sein können. Nein, wir steigern nur die Vergleichskomplexe und damit die wissenschaftliche Tragfähigkeit des Systems.

Wir kommen zu den Systemen der Klassen und Kategorien. Hier ist eine viel vollkommnere Übereinstimmung zwischen uns beiden möglich, so daß kaum ein weiteres Wort darüber zu verlieren ist. Vielleicht hat hier Royens System schon mitgewirkt, wie denn auch im Zahlssystem Schmidts eigene Verarbeitung des Stoffes deutlich zutage tritt.

Zu diesen beiden Behandlungen möchte ich nun eine neue Beobachtung bringen, die wohl einige Aufmerksamkeit verdiente und ebenfalls leicht zur Korrektur der Verwandtschaftstheorie bei Sprachen überhaupt von ausschlaggebendem Wert werden könnte. Wie Schmidt die Zahlwörter als eine Kategorie ansieht, die zwischen Lexikon und Grammatik steht, so enthalten die Sprachen, wie auch die Kategorien, die wir eben nannten, ganze Bereiche, die in sich gesondert besondere Aufmerksamkeit verdienen.

ten. So könnten wir die Pronomina ganz aus der Grammatik herausheben, so die Verwandtschaftsnamen, so die gesamten Benennungen für Tiere und Pflanzen, und diese wieder gesondert, ob sie dem Menschen näherstehen oder nicht. So kommen wir wissenschaftlich in das Gebiet, das wir als eine Summe von *termini technici* in Gebieten ansprechen müssen, die bisher als solche noch nicht gesehen worden sind. Ich hatte mir immer gedacht, daß das Gebiet »Wörter und Sachen« dahinein gehörte.

Selbstverständlich sollen diese Sammlungen nicht grammatisch vergleichende Studien ersetzen. Aber sie können uns auf dem Wege der sprachlichen Verwandtschaftserkenntnis sehr fördern, und eine Umschau innerhalb der Geschichte der Vergleichenden Sprachwissenschaft würde uns zeigen, daß mehr als einmal vorher solche Versuche gemacht worden sind. Einer der Bahnbrecher ist auf diesem Gebiete sicher unser Schweinfurth gewesen. Und v. d. Steinen war in seiner Südamerikaforschung nicht weniger glücklich im Blick für solche Ideen. Und noch einmal gesagt, alle Aufsätze von »Wörter und Sachen« müßten wie notgedrungen auf dieses Thema zu sprechen kommen.

Zudem würde kaum ein Gebiet der Sprachwissenschaft so unmittelbar die Kulturkreistheorie berühren wie gerade dieses. So würde m. E. eine Verlängerung in diese Gebiete auch das System von Schmidt, das er eben in seiner Darlegung der Theorie von kulturkreislicher und linguistischer Kongruenz hat vorlegen wollen, nur noch mehr stützen und vor allem — indem man gleich der Kulturkreistheorie Ketten aus dem System machte — auch viel weiter in Sprachzusammenhänge hineinleuchten, als das bei systemlosem oder geradezu wüstem Vergleichen nur möglich ist.

Nur ein Hindernis ist dabei. Es ist dasselbe, das wir auf der ganzen Linie der Linguistik bedauern müssen: der Stoff reicht für solche Dinge kaum genügend hin. Aber wenn man einmal diese Dinge theoretisch verträte, dann würde allmählich auch die Feldforschung der Linguistik uns solche Arbeiten zeitigen, die der ganzen Linie eines solchen wirklich fruchtbaren Systems förderlich wären. Und so schließe ich mit dem Danke an Schmidt, daß er den so grandiosen Versuch gemacht hat, der, gäbe es Forscher mit Energien wie die Schmidts, auf diesem Wege den Gang mit ihm oder nach ihm aufnehmen würden. Mir hat es sich gezeigt, daß solch ein Weg sich lohnt.

M. de GOEJE: fragt ob Dr. Hestermann vielleicht etwas über seine Resultate mitteilen kann.

M. HESTERMANN: Die Resultate sind auf der Sprachkarte Schmidts zu seinem Vortrag über Südamerika in Berlin und in seinem Sprachatlas dargestellt.

2. — COMMUNICATION DE M. ERNST LEWY

Das Kičé (Quiché) in Guatemala in sprachtypischer Hinsicht.

Die Sprache der Quiché, wie sie heute ist, kennen wir durch das grossartige Buch des Geographen L. Schultze, Jena, Indiana I, Leben, Glauben und Sprache der Quiché von Guatemala (Jena, Gustav Fischer 1933). Auf

ihm beruht das folgende durchaus; Verweise in (). (Die unten angeführten Gruppen von Beispielen sind numeriert.) —

Wenn wir den Bau einer Sprache kurz, scharf erfassen wollen, fragen wir: wie ist in ihr das Wort, der Satz, die Periode beschaffen?

Den Stamm des Wortes hier beschreiben wir negativ so: kein Ablaut verbindet es mit anderen Worten zu einer formalen oder anschaulichen Reihe, kein Umlaut, kein Wechsel des Tones, kein Anlauts- oder Inlautswechsel, keine Suffixveränderung. Nur einige Vokalassimilationen (305), Vereinfachungen und Kontraktionen (295), einiges individuelle Schwanken (286) und Übergang von *x* vor *ik* in *š* (301) und eines Konsonanten in den Stoss (284), sowie Schwund eines Auslautkonsonanten (301) kommt vor. Sonst ist der Wortstamm fest, unveränderlich, grammatisch isoliert, da er keinerlei Kongruenz erfordert. Nur die übrigens seltene Bildung des nominalen Plurals verlangt bei verschiedenen Wörtern verschiedene Suffixe (*wuinak-il*, Mensch-en, *išok-ip* Frau-en). Doch ist ein vorgestelltes *estax*, (*s*)*tax* häufiger (= einige). Lautliche Vorgänge im Worte schaffen nicht neue und verwandte Worte, sondern grösseren Nachdruck: 1. *čē* ist grosser Baum, *čē* der gewöhnliche; *la kató* du, hör zu, *la kató* hast du verstanden? Demgemäss spielt die Länge etymologisch selten eine Rolle (wie *bāts* Faden neben *bāts* Affe). Ähnlich wirkt der Stoss oft emphatisch (284—5): *are* Demonstrativum, *are* dies ist prädikativ, als Satzeinleitung, gekürzt *re* auch an Verben und Personalpronomina demonstratives Suffix. Ähnlich erhält das andere Demonstrativ *wua* als verstärkendes Suffix den Stoss (292). Der Lautabsatz ersetzt einen Konsonanten bei «schwächerer» Bedeutung: 2. *rač'il*, *rač'il* zusammen mit, und *~r-ačibil* (sein) Gefährte (285). Sonst haben die Laute der Sprache keinen besonderen grammatischen Wert, auch nicht die eigentümlichen «Krepanten» (287—9). — Aus dem unveränderlichen Stamme des Verbs werden die verbalen Worte durch Präfixe: Tempus- und Modus- (hauptsächlich *k-* etwa Zeichen des Präsens, *š-* des Präteritums, *č-* des Imperativs; häufig vor der Verbalform ein *mi*) und Personal-Zeichen, und durch Suffixe, deren Bedeutung z. T. man wohl mit der der Aspekte vergleichen darf (305—8), und die z. T. gradezu in die Verbalstambildung gehören (319—25), geschaffen. Zwei Postfixe nuancieren den Begriff: *wui* das Äusserste einer Person oder Sache: Oberfläche, Decke; Wipfel, Haupthaar . . . (389b): 3. *bē* gehen *~k-iš-bē-wui* macht fort, *ta* fragen *~š-a-ta-wui* du hast angefragt, *bi(x)* reden *~k-im-bix-wui* ich plaudere aus, verrate (301); und *čē* < *či* *aré* wegen dessen, an ihn, das die Bedeutung des Verbs weniger ändert: 4. *k-im¹-bix²-m-pi³-čē⁴* ich¹ komme² darüber³ Bescheid-zu-sagen⁴ (290). — Die Elemente, die vom Worte die weiteren Worte ableiten, sind, entsprechend starr wie die Wurzeln, nur locker mit ihm verbunden. Wir finden also Lockerheit der präfixalen Elemente in der Konjugation: 5. *ko-ox+bék ču xuyúp*, +*č'a-bēx-ná ri nim alšik* Präsenszeichen-wir+gehen auf-den Berg, +rufen-an den grossen Alschik (doch kommen auch sonst flexionslose Wurzeln vor; regelmässig im negativen Imperativ: 6. *ma yá yabil* nicht schicke Krankheit), und entsprechend Fähigkeit zur Wurzelkombination: 7. *k-ox-ki-toro+pe* Präsenszeichen-unsie-befreien+kommen (u. 28). Zur Vereinigung dieser Verbwurzeln wird oft ein Nasal angewandt: *š-ox-bē+n+k^xama-wui*. (Hier besonders Kürzun-

gen: *k-i-bi-mā* ihr geht holen = *bin* einhergehen + *k^xam* nehmen). Da wir, gemäss dem Mangel an nominalen Kategorien, absolute Uniformierung haben, giebt es nichts, was wir Kongruenz nennen könnten, nur eine Voraussetzung von Subjekt oder Objekt: 8. *k-at-y-č'abēx xun ači* -dich-er-um-wirbt ein Mann, *š-i-ki-tá čē ri k^xal-k^xual* -ihn-sie-fragten ihren Sohn.

Die Struktur des Wortes ergiebt die Struktur des Satzes, wie die letzten Beispiele schon gezeigt haben. Wir erwarten, dass die Nebeneinanderstellung zweier Nomina Gleichsetzung oder Unterordnung bedeutet (Nominalsatz): 9. *in á wuaškil* ich (bin) deine Frau, *at aláx* du (warst) klein, wenn nicht ein Parallelkompositum (u. 22). Die Trennung des Verbalsatzes in zwei Arten, je nachdem es sich um einen intransitiven, objektlosen Vorgang oder um eine transitive, ein Objekt betreffende Handlung handelt, ist am Verbum durchgeführt. Zwei Reihen von pronominalen Elementen bestehen, 1.) die personale, 2.) die possessive: 10.

- 1.) *in at a ox iš e, i, ye* (293, 303);
- 2.) *nu a u*, vor Vokal: *r ka i ki*, vor Vokal: *r* (293).

Die 1.) personale bildet das intransitive Verb; die 2.) possessive das transitive; nur wird da auch das reelle Objekt, und zwar in der Form der 1.) Reihe dem reellen Subjekt, das also in possessiver Form auftritt, vorausgestellt. Intransitiv: 11. *k-im-bék* ich mache mich auf, *k-at-bé* du gehst. Transitiv: 12. *š-in-a-yá* du gabst mich, etwa = ich-dein-geb-; *k-at-u-toó* er hilft dir, etwa = du-sein-helf; *k-ox-r-il* sie sehen uns, etwa = wir-ihr-seh(en). Aber die beiden Reihen gehen oft durcheinander. In der 2. und 3. Sing. und in der 2. Plur. treten in der intransitiven Bedeutung auch die possessiven Elemente auf: 13. neben *k-iš-bék* ihr geht so auch *k-i-bék* (die 3. Sing. auch oft ohne Personenbezeichnung: *k-bē*). Ebenso findet sich transitiv, objektiv neben 14. *k-iš-in-kulbá* ich lade euch ein auch *k-iš-nu-sik^xix* ich rufe euch, d. h. ihr-ich-lade ein und ihr-mein-ruf(en). Worauf diese Übergänge der beiden Reihen in einander beruhen, vermag ich nicht zu sagen. Die Stellung aber der Elemente einer Verbalform ist ganz fest; Subjekt und Objekt des Satzes werden nur so bezeichnet, nicht etwa sonst noch. Die Verbalform enthält aber nicht nur die subjektiv-objektiven Beziehungen, sondern auch mehr lokale, was durch die Bedeutungen von *či* deutlich wird: aus — in — vor — mit — an, das aber auch schon an den Dativ grenzt. — Die possessive Reihe spielt weiter eine Rolle 1. bei einigen Verhältniswörtern (Raumwörtern, Präpositionen): *uk^x* mit, *wu-eč* für (Anteil), *či*, *č-* + *ix* hinter (im + Rücken), die mit diesen Elementen besondere Verbindungen eingehen; da hier in der 1. Person kein Nasal erscheint: (*w*)*uk^x* mit mir, *č-u-wuē ~ čuē* mir, *wu-eč* für mich, *č-u-ix* hinter mir, haben wir hier einen Ansatz zur Formenvariation und zur Flexion; 2. beim Ausdruck des Genetivverhältnisses: 16. *r-u bī ri né* der-sein Name das Kind d. h. der Name des Kindes (das aber auch durch blosser Nachstellung geschaffen werden kann: *tao-balré wualáx k^xix* Bittgabe der kleinen Sonne); 3. bei einer partizipialen Fügung: 18. *u rik-óm wua yabil* sein erreicht die Krankheit; wo wir allerdings auch die personale Reihe finden: 19. *in mo wuil-om táx wuá xun yabil* ich nicht gesehen eine Krankheit (*mo*, *mi* +

t(ax) 'ne pas'). — Das Nomen entbehrt der Flexion, wird gestützt durch zwei häufige Demonstrativa, die auch am Verbum und am Personalpronomen emphatisch auftreten: *are* und *wua*, jenes auch *re*, *r*, *e*, *i*, dieses *wue*, beide auch mit dem Stoss (o. 1.). *r* im Wechsel mit *u* (20. *is r-at², is u mām* ihr seine Ahnfrauen, ihr seine Ahnherren; *k-in-r-iló* er sieht mich ~ *k-in-u-toró* er befreit mich) verbindet die Demonstrativa, die der personalen Reihe nahestehen, mit den possessiven Elementen. Schliesslich spielen diese 4. eine Rolle bei der Wortverbindung: *ačibíl* (Plur. *ačibiláx*) Gefährte, mit dem Possessivpräfix der 3. Sing. und geschwächt (o. 2): *rači'il* ist « und »: 21. *č-ox-yiká wua mésa rači'il wua padre eterno* wir-holen den Tisch mit dem ewigen Vater. Doch giebt es noch ein seltenes « und » anderen Ursprungs: 22. *mubanó kiép ri k^xuš ku wua nimá* nicht-macht zwiefach eure Seele und Herzen; und zwei einfach nebeneinander gestellte Nomina bedürfen keines Bindeworts: *k_xix sákx* « Sonne + Helle » = 'Leben, Welt', *ik^x č'umil* 'Mond-Sternenhimmel'. Dass es die Fügung: « wir mit » = « ich und » auch hier giebt, wo der Ausdruck gleichordnender Wortverbindung noch schwach ist, ist fast selbstverständlich: 23. *mi š-ox-pi-wuá ruk^x wua tatá* « wir kamen mit dem Alten » = « ich kam mit dem Alten ».

rači'il « sein Genosse » kann auch — selten — einen Satz an einen anderen anschliessen; es ist dann aber wohl mehr « auch » als « und » (die sich allerdings sehr nahe stehen). Im allgemeinen wird ein verbales Satzglied an ein zweites parataktisch-parallelisierend angeschlossen: 24. *k-u-petik k-u-č'axá* « sie-kommt sie-wäscht » = « sie kommt und wäscht », « sie kommt, (um zu) waschen »; auch mit wechselndem Tempus: *mi š-im-pitik mi k-in-koxó* « ich bin gekommen, bringe dar »; auch etwa « sie will nicht, (dass) sie stirbt, sie will nicht sterben » *mi k-a-r-ax tax k-a-kamik*. Dass da Konjunktionen wenig Platz haben, ist klar; ebensowenig Relativzeichen: 25. *š-i-wuiló ri kots'x, š-in-yaó čiwué* 'ihr seht die Blumen (die) ich-dargebracht-habe euch'. Doch wird der Relativsatz auch durch ein Demonstrativum eingeleitet: 26. *mi šintó wua xu páx, wua šabix, úts šintó* ich-habe-verstanden das eine Stück, das du-gesagt-hast, gut habe-ich-verstanden. Die vorhandenen Konjunktionen zeigen z. T. schon durch ihre Bedeutung (*mawui²* 359 a dem ungeachtet, trotzdem, aber, dennoch, obschon; *xampá* 335 a wann? . . . zur Zeit da, während, als, als bis, für den Fall dass), dass sie wenig für die Scheidung von Haupt- und Nebensatz bedeuten; oft leitet den Nebensatz ein *reč* « dafür » (= « sein Anteil »): 27. *la mi k^xó-t kunubál reč kinya čé xun išók* ob nicht ist (ein) Mittel (vorhanden) dafür, (dass es) ich -gebe zu einer Frau. *wue* (388—9) « wenn . . . ; da, weil, . . . vielleicht, dass . . . ob » ist vielleicht das Demonstrativum *wua* (o. 1. 19.); wie *la* « ob etwa » (358 a) das Demonstrativum *la* (358 a): *wue ša kuyá ri diós, čabimbéx pa ri k_xix sákx* wenn nur es giebt Gott, gehe los in die Welt. — Absolute Partizipialkonstruktionen kann es, da Kasus fehlen, nicht geben; Gerundia existieren nicht; Partizipia sind selten. Die verbalen Formen sind meist finit, und auch die Infinitiv genannte häufige Form auf *-ik* erscheint meist mit den pronominalen Präfixen. Vorgang zu Vorgang, Verbum zu Verbum wird näher gefügt durch die Vereinigung zweier verbalen Wurzeln (o. 4. 7.): 28. *š-ok-pi-ré* er ist eingetreten, *k-i-pit-ók* sie kommen herzu, aus den beiden gleichen Verben gebildet: *ok* eintreten +

pi(t) kommen. Damit geraten wir aus dem Gebiete der Periode zurück in das der Verbalbildung; manche suffigierte Verba erleiden eine Schwächung der Bedeutung, z. B. *bik_x* schlucken = allmählich: 29. *k-at-iñ-k^xam-bik_x* ich bringe dich allmählich. — Der grosse und vielsagende Wortkomplex, der eine Periode umschliesst, ist häufig genug: *koxkitoropé* (o. 7.) wir kommen und befreien; kommen, um zu befreien; ist gesteigert in den imperativischen Gebilden, in denen 3, 4 verbale Stämme vereint sind: 30. *xa-tá* lauf und frag, *xa-ta-pé* « los, frag, komm » = lauf, hol Bescheid, *x-ok-la-m-pé* « gehen-wir-sehen-(Verbindung o. 7.)-kommen » = gehen wir zu sehen, *xi-béx-la-pé* läuft, geht, späht, kommt (302). Die Vereinigung mehrerer verbalen Stämme ist eine eigenartige, tief in der Struktur des Wortes, der Formen, des Satzes begründete Ausdrucksform; die uns gewohnten Kategorien: untergeordneter Infinitiv, Relativ- und Konjunktionalsatz, Partizipialkonstruktion, Gerundium müssen fehlen.

Wie haben wir diese Sprache, die möglichst objektiv zu erfassen ich mich bemühte, typologisch einzuordnen?

Die zuletzt angeführten vielsagenden Gebilde erinnern zweifellos an eskimoische Bildungen, die man, wohl mit Recht, als den Gipfel der Einverleibung und so des amerikanischen Typus angesehen hat. Aber sonst macht diese Sprache durchaus nicht den Eindruck, dass man sie ohne weiteres dem inkorporierenden Typus zuzählen möchte. — Die Existenz der zuletzt von F. N. Finck so eindringlich geschilderten Typen bestritt der grösste Forscher, weil ihn die Erkenntnis des « sowohl — als auch » an der des « entweder — oder » hinderte. Dass es keine reinen Typen giebt, ist kein Grund dafür, dass es keine giebt; was überwiegt, bleibt bezeichnend. Allerdings haben die Forscher die mittleren und Misch-typen vernachlässigt, die exzessiven, schärfst ausgeprägten und gesteigerten, so erfassbareren Typen bevorzugt und vielleicht auch nicht deutlich gemacht, dass sie nicht nur eine sprachtheoretische, charakterisierende, klassifizierende Bedeutung haben, sondern auch eine geographische und historische. Mit den Namen: isolierend, agglutinierend, flektierend, inkorporierend (die oft von den Gegnern der Typenlehre, die nichts von der da geleisteten Arbeit wissen, zitiert werden), war die charakterisierende Terminologie schon vor 50 Jahren nicht abgeschlossen: die Termini: wurzel- und stamm-isolierend (wofür ich: isolierend und überordnend wagen möchte) wurden nötig; agglutinierend gewann den bezeichnenden Namen: unterordnend; flektierend wurde in wurzel-, stamm-, gruppen-flektierend glücklich zerlegt; und der anreihende Typus erkannt als ein Gebilde eigener Art. Da diese Namen auch die grossen Sprachstämme der alten Welt bezeichnen, haben sie auch eine geographisch-historische Bedeutung. Die Typen und ihre Sprachstämme liegen in Gebieten der Erde, die nicht bis an ihren äussersten Rand reichen: jenseits jener Sprachstämme und ihrer Typen liegen isolierte Sprachen anderer Typik, an den Rändern der Erde und in den höchsten Gebirgen: weder das Baskische, noch die Sprachen der Hottentotten und Buschmänner, noch die Sprachen der Andamanen und Australiens, noch die Sprachstämme der Tschuktschenhalbinsel kann man, soviel ich sehe, jenen exzessiven Typen zuzählen, und ebensowenig die nordwest- und die nordost-kaukasischen Sprachen und das Burushaski. Stellen diese eine

ältere Typik dar? Erinnern sie nicht an verschiedene jener Haupttypen? — Wie mögen die Dinge in Amerika liegen? Wer kann sich rühmen, das unendliche Material, das das prächtige Handbook zu ordnen unternimmt, zu beherrschen? Inkorporierende Züge hat man wohl überall auf amerikanischem Boden gefunden; aber eine wirkliche typische Durcharbeitung braucht Zeit. Und zu viel fehlt uns für diese Arbeit. Wir haben weder eine Übersicht über die grammatischen Kategorien, noch gar eine über ihre Verbreitung. Wir haben auch wenig durchgeführte, von innen heraus geschaffene Schilderungen einzelner Typen, die uns den Zusammenhang der einzelnen Sprachzüge evident machen. Wir sehen zwar, dass in der Sprache der Kičé die Selbständigkeit und Starrheit der verbalen Wurzel und aller Elemente mit der Präfigierung der temporalen und personalen Zeichen zu einer Präfixlockerheit beim Verbum führen muss, — wie es anderswo zu einer Suffixlockerheit am Nomen gekommen ist. Aber nur wenige Züge der Grammatik vermögen wir schon systematisch mit anderen zu verbinden. Schliesslich fehlen uns schildernde Termini, die abstrakt und bezeichnend sind, die unseren machen noch vielfach den Eindruck individueller — Willkür.

Die Sprache der Kičé scheint mir zunächst keinen exzessiven Typus darzustellen. Die Starrheit der Wortwurzel erinnert an die isolierenden Typen; die Stellung des Genetivs und des Relativs und der reiche Gebrauch der Demonstrativa besonders an den stammisolisten; die Schärfe, in der das Verb den Ausdruck für Subjekt und Objekt umfasst, an den gruppenflektierenden. Dem unterordnenden, der oft als die Vorstufe des einverleibenden erscheint, rückt der Mangel an Verbalnomina und die Präfixlockerheit diese Sprache fern; wenn auch die Wichtigkeit des Possessivums und die objektive Konjugation an ugrische Verhältnisse erinnern. Aber das sind doch wohl nur einzelne Züge; entscheidend ist keiner, wenn nicht doch die Wortstruktur. Wir dürfen vielleicht sagen, dass wir kaum an den anreihenden, an den wurzel- und den stammflektierenden Typus erinnert wurden, weniger, als ich wenigstens erwartete, an den unterordnenden. Dagegen erscheinen uns der stammisolistische Typus und der einverleibende (sowie der gruppenflektierende) in manchem typisch verwandt. Diese Eindrücke können ja rein subjektiv, Irrtümer sein; es kann aber auch eine Tatsache sein, dass die dem zentralen Gürtel der Erde angehörige Sprache wirklich da ihre Gestalt gewonnen hat und nach NW und SO mit der einverleibenden geographischen Provinz, nach SW mit der stammisolisten verbunden ist. Das typische Verhältnis zu dem für die Typenforschung so wichtigen Mexikanischen wird erst die Zukunft klären.

Diese sehr knappen Ausführungen hatten allzu viele Ziele. Auf eine herrliche Quelle, die den Sprachwissenschaftler angeht, sollte hingewiesen und dabei durch wenige Beispiele ein Sprachbau, der oft an bekannte Sprachformen erinnert, aber doch ein sehr eigenartiges Gebilde darstellt, veranschaulicht werden, das vielleicht — geographisch, wie typisch — zwischen die isolierenden und den inkorporierenden Typus einzuordnen ist. Diese Feststellung ist schwierig und zweifelhaft; auch «nach vieljährigem Ringen» bleibt in der Lehre von den Sprachtypen und ihrer Verteilung über die Erde noch sehr vieles dunkel, weil dem notwendigerweise

sehr mangelhaften Urteil und Wissen des Einzelnen unterworfen. — Es war für mich eine hohe Freude hier von dem so unabgeschlossenen Gebiete der sprachlichen Typenforschung sprechen zu dürfen; grade 100 Jahre nach dem Erscheinen des Buches, das in Deutschland die Typenforschung begründet hat; das erste Mal, soviel ich weiss, vor dem Kongress der LINGUISTEN. Vielleicht ist's mir gelungen ein wenig Teilnahme für dies Gebiet der Sprachwissenschaft zu erwecken, nachdem ich selbst ein Menschenalter auf ihm gearbeitet habe und mich bemüht habe, diese Lehre zu überliefern und weiterzubilden.

Voir *Anthropos* XXXII, p. 929—958.

M. ROSENFELD: 1° Da die Nominalsätze nach der Darstellung des Systems im Gegensatz zu der sehr konsequenten Durchführung im Verbalsatz keine Tempusunterscheidung haben, ist es auffällig, dass bei der Übersetzung der Nominalsätze eine Unterscheidung gemacht ist. Liegt hier die Kennzeichnung im Ton oder in der Situation?

2° Geht der allgemeine adverbelle Gebrauch so vieler Verba auf eine bestimmte Situation zurück (z. B. *schlucken* in der Bedeutung 'allmählich' aus einer Wendung wie *trinken u. schlucken* = 'allmählich trinken')?

M. DEETERS: fragt ob eine Form wie 14. *kišinkulbá*, die zwei subjektive Personalpräfexe enthält, anders erklärt werden kann, als durch eine Verwilderung der Sprache, indem das Bewusstsein für die beiden Reihen geschwunden ist.

M. THALBITZER: drückt seine Dankbarkeit für derartige monographisch-typologische Beschreibungen aus, wodurch die Vergleichsmöglichkeit der vielen noch wenig bekannten Sprachen gefördert wird. Die sprachtypologische Wissenschaft ist überhaupt noch ganz unreif oder im Heranwachsen, und besonders die südamerikanischen Sprachen bedürfen vieler derartigen Untersuchungen, ehe man an die typologische Anordnung derselben denken kann. Verallgemeinernde Ausdrücke wie «einverleibende», «inkorporierende», «agglutinierende» Sprachen scheinen nicht mehr genügend.

M. HAMMERICH: verweist darauf, dass auch das Eskimoische ähnliche Parallelreihen der Pronominalpräfexe besitzt und auch nicht ganz folgerichtig durchgeführt.

M. de GOEJE: sagt, dass es auch im Arawak (Südamerika) zwei Reihen von Pronominalaffixen gibt, die deutlich desselben Ursprungs sind; — sagt ferner, dass es Formen im Eskimo gibt, die jenen Formen des Arawak entsprechen.

Réponse de M. LEWY.

Mardi, 1^{er} septembre, 14 h.—16 h. 30.

Président: M. KURT WULFF.

Secrétaire: M. KAJ BARR.

1. — COMMUNICATION DE M. HENRI MASPÉRO

L'aspect dans la langue chinoise parlée.

L'auteur n'a pas pu envoyer de résumé.

2. — COMMUNICATION DE M. INSUB JUNG

Romanization of Korean.

Professor Insub Jung gave a description, supported by records, of the peculiar articulation of the different series of Korean plosives, and pointed out the various difficulties met with by the phonetician in rendering the Korean sounds by means of the available systems of phonetic transcription based on the Latin alphabet. For practical purposes the Korean phonetic writing already adopted by the main authorities of the country ought to be further developed and improved, especially as far as the rendering of foreign sounds is concerned. Still it would be important to have a convenient Romanization of the Korean alphabet for international use. Systems of Romanization of Korean, of Koreanization of foreign sounds and a scheme of an International phonetic transcription of Korean sounds have been worked out by the speaker in his capacity as a member of a committee appointed for that purpose. Typewritten specimens of these systems were presented to the members of the Congress, who were invited to give their opinions on the subject.

Voir la motion du C. I. P. L. approuvée par le Congrès, plus loin, p. 297.

3. — COMMUNICATION DE M. JAN SAFAREWICZ

L'aspect verbal en vieux-lituanien.

L'étude s'appuie sur le dépouillement d'une partie considérable de trois textes vieux-lituanien, c'est-à-dire de la Postille de Dauksza, de la Postille de 1600 et des Punkty de Szyrwid. La méthode de l'étude consistait en une comparaison exacte du texte lituanien avec le texte polonais correspondant. Les résultats ainsi obtenus ont été comparés avec le système d'aspects du slave et du grec ancien.

On accepte généralement aujourd'hui comme certain que les sujets parlant lituanien ont le sentiment de l'opposition qui existe dans les langues slaves, et en particulier en polonais et en russe, entre l'aspect perfectif et imperfectif. Il s'agit par conséquent de rechercher comment cette opposition de perfectif et d'imperfectif s'exprime dans la langue. Car les différences de signification auxquelles ne correspondent pas certaines différences dans la forme de l'expression linguistique échappent à l'étude objective.

On est d'accord que les verbes simples, quelle que soit leur structure morphologique, sont indifférents par rapport à l'aspect, ce qui veut dire que chaque verbe lituanien, s'il n'est pas muni de préfixe, peut traduire aussi bien une forme slave perfective qu'imperfective. C'est l'opinion exprimée par Fortunatov, Razbor p. 78, Endzelin, L. Gr. p. 737, Koschmieder, Nauka o aspektach p. 182. Les exceptions sont rares et, du reste, bien con-

nues déjà (surtout grâce à l'ouvrage monumental de M. Endzelin): c'est surtout le type en *-inėti* qui traduit presque toujours les verbes slaves imperfectifs. Étant donné que tous les verbes lituanien composés ont, en règle générale, la même structure morphologique du thème que les verbes simples correspondants, on arrive à la conclusion que la structure morphologique du thème ne sert pas, en lituanien, à exprimer l'aspect.

Il ne reste par conséquent qu'à examiner la composition. Uljanov et Fortunatov étaient d'avis qu'il faut distinguer deux sortes de préverbes: ceux qui changent le sens concret du verbe et ceux qui ne modifient pas le sens du verbe simple. Les premiers (d'après leur opinion) ne rendent pas les verbes perfectifs, tandis que le rôle des seconds est justement de marquer l'aspect perfectif. M. Endzelin (Łat. Predk. II, 106; L. Gr. 739) a changé cette théorie en ce qu'il attribue la force perfectivisante à tous les préfixes, à ceux qui ont le sens concret aussi bien qu'à ceux qui en sont dénués. Cette théorie a été soumise à la critique de M. Koschmieder, qui, dans son livre Nauka o aspektach, a montré que, du point de vue théorique, on devrait s'attendre à ce que les verbes composés du premier groupe aient la faculté d'exprimer aussi bien la perfectivité que l'imperfectivité. En effet, dans les textes vieux-lituanien on trouve en grand nombre les exemples pour l'emploi imperfectif des verbes composés dont le préfixe modifie le sens concret. En voici quelques-uns tirés de Dauksza:

101, 7: *bēt' tūiēu kaip' iūs padėssi rākosę ēlgetū žmoniū, tad' tūiēu rōžemis ir ziedāis tampa, kuriē ir žaizdās nūg erszkęciū padarītas paswėikina, ir stėbūklīgu kwapū tawė papildžia . . .* — Wujek, p. 102: ale skoro ie położysz w rękach ubogich ludzi, tedy się natychmiast w róże y w kwiatki przemieniaią, ktore y rany od ciernia podięte uzdrawiaią, y dziwną wonnością ciebie napełniaią.

104, 20: *kodrinag tad pasiūtėtie žmones, boditės ir pardawinėtetę Diėwą, kaip' plākėsnį, o nieczistąę nūdeme, aprėkate, ir prākėletę qnt io kaip' kę gerėsnio?* — W. 105: Czemuż tedy, szaleni ludzie, odbywacie y przedawacie Boga, iako podleyszego: a nieczysty grzech obieracie, y przekładacie nadeń iako co lepszego?

107, 22: *Padūs' mūmus bažnīcia tą sirōpq . . .* — W. 108: Podaie nam Kościół ten syrop . . .

157, 31: *O Wieszpatie Jėzu Christe . . . taw nu wissi už kėlinius ir saitinius passidūme, kūno, pasaūlo wėlino ir nūdeme(s) wissōkios uzsizadāmę tawę paties už Wieszpatį turėt nōrimę, ir taw pacziam tarnaut nōrimę.* — W. 163: O Panie Jezu Chryste . . . tobie się dziś wszyscy za więźnie podawamy, ciała, świata, czarta y grzechu się wszelkiego zarzekamy, ciebie samego za Pana mieć chcemy, y tobie samemu służyć wolą mamy.

413, 3 (Év.): *Tasāig yra ansāi mōkitinis, kuris lūdiimq iždūs' ape tūs dāiktus.* — W. 427: Tenci iest on uczeń, ktory świadectwo wydawa o tych rzeczach.

M. Endzelin avait pourtant raison d'attirer l'attention sur le fait que, dans la plupart des cas, les verbes composés traduisent, en effet, les verbes perfectifs du slave. La cause consiste sans doute en ceci que les verbes composés sont pour la plupart déterminés, tandis que les verbes simples

sont le plus souvent indéterminés. Le préfixe, qui marque souvent le point de départ de l'action, ou bien son terme, introduit la détermination du verbe. Cette manière d'envisager les faits est confirmée par le fait que les verbes simples, tout en conservant la faculté d'exprimer les deux aspects, dans la plupart des cas traduisent les verbes slaves imperfectifs. Mais il y a certains verbes, qui, même à l'état simple, sont employés plus souvent comme perfectifs. Ainsi *duoti*, *imti*, *rasti*, *stotis*, *tapti*, *tiktis* sont employés, dans la grande majorité des cas, pour traduire les verbes slaves perfectifs. En voici les exemples:

D. 378, 35: *Téipağ wel' wiéną kártą dawe zuwinikamus o letiémus mókslą tóbułą bę žmógaus imbúdiimo*. — W. 392: Tak też raz dał rybitwom a prostakom naukę doskonałą bez ludzkiego ćwiczenia.

D. 383, 28: *Tai wissa dūsiu, iei pūlēs dūsi man' pagerbimą*. — W. 397: Toć wszystko da m, iesli upadzy dasz mi cześć.

D. 388, 33: *ir wissi eme nūg io tūlas dōwanas, dūszios, kūno, ir wirszutiniūs*. — W. 402: y wszyscy wzięli od niego rozmaite dary, duszne, cielesne, y zwierchowne.

D. 437, 35: *ir rāsime atilsį dūziomus mūsą*. — W. 453: a naydzie my odpoczynienie duszam naszym.

D. 401, 37—38: *beł' wienók' bę abeioimo, stóios tatái izğ ipaczio prazwelgimo apweizdėimo Wieszpatis*. — W. 415: Ale iednak bez wątpienia sstało się to z osobliwego przeżyźnienia opatrności Pańskiey.

D. 397, 21: *norėdamas tapt' žmógumi*. — W. 411: chcąc się sstać człowiekiem.

D. 392, 9: *kazğ dabar tiksiš mėdziui piktām?* — W. 405: coż się dopiero sstanie drzewu szkodliwemu?

Par conséquent, la détermination ou l'indétermination est sans doute le facteur qui règle l'emploi perfectif ou imperfectif des verbes simples. D'autre part, les verbes en *-inėti*, qui à l'état simple servent presque toujours à traduire les imperfectifs slaves, restent imperfectifs en composition également, ce qui indique que leur structure morphologique, caractérisant l'indétermination, prend le dessus sur le préfixe qui pourrait entraîner la détermination.

Les composés à préfixe ne modifiant pas le sens concret du verbe présentent cette particularité que leur forme du présent de l'indic. n'exprime jamais (ou presque) un véritable présent (c'est-à-dire, ils ne répondent jamais à la question: que fais-tu?). L'emploi assez fréquent de la forme du présent de ces verbes est limité aux situations où, en général, un moment concret du temps n'est pas envisagé. Dans ce sens — et seulement dans ce sens — on peut parler de la valeur perfective des composés de ce genre. Dans tous les autres emplois, les verbes composés sont indifférents par rapport à l'aspect, ce qui veut dire qu'on peut trouver des exemples où la même forme du verbe composé traduit tantôt le perfectif polonais, tantôt l'imperfectif.

Voici la série d'exemples.

Nous commençons par l'emploi des verbes préfixés par *pa-* au présent (on sait que le préverbe *pa-* change le moins le sens concret du verbe):

D. 162, 41—43: *Nes' ant' kuriū W. Jėzus pažwilgi tū budū tiė pāsizišta*,

tiė nūg piktūiū draugės tėjūs pabėga. — W. 168: Bo na ktore P. Jezus weyżrzy tym sposobem, ci się uznawaia, ci od złych towarzystwa tudzież uciekaia.

D. 385, 11: *tokiūsė wėikalūsė, kurie drin' paėszkoimo dūsių pámąsi tinkaš tularópi priepūlei*. — W. 399: w takowych sprawach, ktore się dla zyskow dusznych podeymuia, trafiaia się rozmaite przygody.

Sz. 35, 11—16: *Nes kas tarnuy kieno giedu daro, tasay pačiam Wieszpat io daro, kayp priesz, kad tarnuy parodžia gieru noru pačiam Wieszpat parodžia*. — Bo kto słudze czyiemu despekt czyni, ten samemu panu czyni: iako przeciwnym obyczaiem, kiedy słudze dobrą chęć pokazuie samemu ią panu pokazuie.

Sz. 107, 25—28: *Smertis, kuri wisas ligas, darbus, sielawartus to trumpo pagiwenimo pabagyia*. — Śmierć ktora wszystkie choroby, prace frasunki tego krotkiego życia kończy.

Sz. 183, 24—28: *Tuosgi nusideieius kayp pelus ughin ne azugisiuncion unt umžino deginimo patogius sawisp paszaukia*. — Tychże grzesznych ludzi iako plewy w ogień nie gasnący na wieczne palenie sposobnych do siebie powoływa.

Dans ces exemples, il s'agit d'une vérité générale, ou de la simple possibilité, non pas d'un fait situé dans un moment concret du temps.

Nous passons au second groupe d'exemples, c'est-à-dire à l'emploi des verbes préfixés par *pa-*, aux temps autres que le présent, pour traduire un verbe slave imperfectif:

D. 409, 43—45: *Ir ne būkimę teip nemeilīgumis kaip būwo žydai, kurie szitai Pranaszus ir Apástalus š. pámusze, krizewoio, pláke, ir persakioio nūg miėsto ing miėstą*. — W. 424: A nie bądzmy tak niewdzięcznymi, iako byli Żydzi, ktorzy oto Proroki y Apostoły święte zabijali, krzyżowali, biczowali, y prześladowali od miasta do miasta.

D. 379, 15—18: *beł' ioğ tassai tįnkłs didumū ne gerū žuwū apsųkintas, turėio būt izdraskitas, tad' reike ir tų kitų, kuriė iğ wel' patáisitų ir suwarzitų, tai yra, kuriė mókslą Ewangelios S. per Hėretikūs ir piktūsius krikščioniš pagadintą wel' pataisitų*. — W. 393: Ale iż ta sieć wielkością nie dobrych ryb obciążona, miała być podrapana, tedy było y tych drugich trzeba, ktorzyby ią zaś oprawiali: to iest, ktorzyby naukę Ewangeliey ś. przez heretyki y złe Chrześcijany popsowaną zasię naprawiali.

D. 389, 7—8: *ir siłās kūno dawe, idánt' tū wissū ir patis saw, ir artimiėmus paszelptūmbime*. — W. 403: y siły cielesne dał: abysmy tym wszystkim y samych siebie, y bliźnich wspomagali.

D. 436, 47: *beł' wel' iamė páskui to užrakinaš idánt' pamusztumbime ir wálą po paktusnumū io prisákimo*. — W. 452: ale się też w nim potym zawiera, abysmy zniewalali y wolą pod posłuszeństwo iego przykazania.

D. 388, 47—49: *Tatái mes pawartódami . . . penįgais, tarnáwimu, wiresnibė, mįnėiimu, pamókslų ir kū nórint gálimę, artimiėmus pászėtpkime*. — W. 402: To my uważaiac . . . pieniėdzmi, posługą, zwierchnością, poradą, nauką, y czymkolwiek możemy, bliźnich wspomagamy.

D. 392, 21—23: *Ir kursai ik' tam' mėti būwo piktū ir ne ižtikimtu tarnū*,

ir izbārste gēra Wieszpātiēs sawó, tassái ik' kólei mētą túri, te patái-sais... — W. 406: A który dotychczas był złym a niewiernym sługą, y rospaszał dobra Pana swego, ten się poki czas ma, niechay poprawie...

D. 416, 22—24: *Teip wel' ir mēs ant' krutū io glūdot' tūrimē, tatái gra, iū patimi parēmtiś, ant' io kaip' qnt' gerēusio gēro atilsētis, iop' patiēsp' wissosē mūsū sūkibese passitēkēt'.* — W. 430: Tak też y my na pier-siach iego odpoczywać mamy: to iest, na nim się samym wspiąć, na nim iako na nawyższym dobrym odpoczywać, do niego samego we wszystkich naszych ciężkościach uciekać się.

D. 390, 44—45: *anóii linxmībe gáto ne turés, bet' túri patēkt' ant' amziū amžiniū.* — W. 404: ono wesele końca mieć nie będzie, ale ma trwać na wieki wieków.

D. 379, 19: *O szitie wel' kuriē tūs tiktūs gerái pawarzit' túri, tad' tur turēt' téwq su sawimi áldiioie.* — W. 393: A ci lepak, którzy te sieci dobrze naprawować mają, tedy muszą mieć z sobą oyca w łodzi.

Post. 7 v. 32—33: *Weyzdekig mietas brotau o imk po akimis sawo tās bāysibes, kurios tenay káip girdi, qnt' newiernu pásirodisis.* — Rej 15: Patrzayże miły bracie a weźmi przed oczy swe ty srogości ktore tam, iako słyszysz, nad niewiernymi okazać się będą.

On arrive ainsi à déterminer les traits caractéristiques du système de l'aspect verbal en vieux-lituanien, en l'opposant au système slave d'une part, et au système du grec ancien de l'autre.

En slave, l'opposition du perfectif et de l'imperfectif domine toutes les formes flexionnelles du verbe, et le flottement dans l'emploi, dans les situations qui envisagent un moment concret du temps, est limité à l'impératif et aux constructions à négation. En grec, l'opposition du perfectif et de l'imperfectif est limitée aux formes du thème du présent (qui est imperfectif) et de l'aoriste (qui est perfectif). Le futur est indifférent, on le sait, par rapport à l'aspect. — En lituanien, enfin, toutes les formes de tous les verbes servent à exprimer aussi bien l'aspect perfectif qu'imperfectif, à une exception près: c'est que les verbes composés, dont le préverbe ne modifie pas le sens concret du simple, ne se prêtent pas à exprimer un véritable présent à l'indicatif (ils peuvent pourtant exprimer l'imperfectivité au futur, au passé, aux formes modales et impersonnelles).

Si l'observation de M. Senn (*Studi Baltici* 3, 80—92) est juste, il faut supposer que, aujourd'hui, une tendance s'accuse à éviter les formes de verbes composés qui sont en désaccord avec le système d'aspects réglé d'après le principe posé par M. Endzelin, c'est-à-dire que les verbes composés n'expriment que la perfectivité. Peut-être pourrait-on attribuer cette tendance à l'influence slave qui s'exerçait durant des siècles. D'ailleurs c'est une question qui ne peut être résolue qu'après une étude détaillée des dialectes lituaniens. Un coup d'œil rapide sur des textes modernes, à savoir sur les journaux lituaniens, nous porte à conclure que l'emploi des formes de verbes composés ne diffère pas essentiellement de ce qu'on a pu constater dans les textes des XVI^e et XVII^e siècles.

M. KURYŁOWICZ demande si l'on peut constater, en vieux lituanien, une opposition des modes d'action déterminé : indéterminé, exprimée de manière grammaticale.

M. HERMANN: Die 6 angeführten litauischen Verben: *duoti, imti, rasti, stotis, tapti, tiktis*, die keinen Unterschied zwischen ipf. und perf. kennen, also auch perf. verwandt werden, sind auffälligerweise alle nicht durativ. Sind die alt-litauischen Übersetzungen sprachlich einwandfrei?

M. SAFAREWICZ tient à souligner qu'il comprend l'opposition entre le déterminé et l'indéterminé comme une différence *objective*, c'est-à-dire, qui est impliquée dans le sens même du verbe. Les verbes *duoti, imti, rasti, stotis, tapti, tiktis* sont considérés comme déterminés, car les verbes slaves correspondants le sont également.

4. — COMMUNICATION DE M. STOJAN ROMANSKY

Le rôle fonctionnel de l'accent (se basant sur les faits des langues slaves).

(Résumé.)

L'accentuation d'un mot est liée inséparablement à sa forme. Dans le cas où cette dernière est insuffisante à déterminer le fonctionnement du mot dans la phrase, voire même sa signification concrète, c'est l'accent qui apparaît comme signe unique à faire concevoir son sens *intérieur*. Cela n'importe, naturellement, que pour les langues comportant une accentuation mobile: dans ce cas-là l'accent assume le rôle de marquer la distinction entre les formes identiques d'un même mot dans la phrase (les formes des cas des noms et les diverses formes des verbes), aussi bien que les homonymes.

Ce rôle fonctionnel de l'accent comme phénomène linguistique, déjà connu dans les langues comme le grec, l'anglais et l'allemand, peut être très bien observé aussi dans le domaine des langues slaves, notamment dans le russe, le bulgare, le serbo-croate et le slovène, qui possèdent une accentuation mobile. Lesdites langues offrent assez de données qui contribuent à l'éclaircissement de ce phénomène linguistique et qui montrent que l'accent est aujourd'hui même un facteur vivant dans l'organisme des langues.

Naturellement, c'est l'accent qui permet de distinguer dans la prononciation des homonymes apparents: en russe *vólna* « laine » — *volná* « vague », tout à fait comme en bulgare *válna* « laine » — *válná* « vague »; en russe *múka* « tourment », « supplice » — *muká* « farine », comme en scr. *mūka* — *múka*, slov. *moka* — *môka* (Miklosich EW.; comp. en tchèque *muka* — *mouka*); en russe *propást'* « se perdre », « disparaître », v. perf., — *própast'* « précipice », n. s., comme en scr. *pomóci* « aider » — *pòmoći* « du secours », gén. sing.; en bulgare *treská* « éclat de bois » — *tréska* « fièvre ». (Comp. en tchèque *úhel* [= *ühel*] « angle » — *uhel* « charbon ».) L'accent joue aussi un rôle considérable dans la morphologie. Il est bien connu que c'est par l'accentuation qu'on fait en russe une distinction audible du gén. sing. et du nom. acc. pl. de quelques catégories de noms comme *teká* « rivière »

(*řeki*, gén. sing., *řéki*, n. acc. pl.; l'ancienneté de cette distinction est prouvée par le scr. *rijěkē*, gén. sing., — *řijeke*, n. acc. pl.), *okno* «fenêtre» (*okná* — *ókna*), *d'ětevo* «arbre» (*d'ěteva* — *d'ětevá*), *b'ěreg* «rive» (*b'ěrega* — *b'ěregá*), etc. Les exceptions, très rares d'ailleurs, sont liées très souvent à un changement de la signification: *obraz* «image sainte» — *obrazá* «images saintes», mais *obrazy* «formes», «figures», «manières». Par l'accent aussi on distingue l'aspect imperfectif de l'aspect perfectif d'une quantité de verbes préverbiaux du type *na-padáť*, imperf., — *na-pádat'*, perf. (à l'état simple *pádat'* «tomber»), ou dans des verbes simples comme *voróčat'sa* «se tourner d'un côté à l'autre», imperf., — *voročát'sa* «revenir», perf. (pop.) Du domaine du serbo-croate on peut noter le verbe imperfectif *kúpiti*, *kupím* «auflesen, colligo» qui a aussi la signification «aufkaufen, zusammenkaufen (von Schweinen, Fellen etc.)» (Vuk) et de cette façon ne se distingue que par l'accentuation du verbe perfectif *kúpiti*, *kupím*, «kaufen», qui est en effet son homonyme. Au surplus, il y a eu en russe des formes d'un même verbe qui ne se distinguent que par l'accentuation: l'impératif *chval'ite* «louez» — le présent *chvál'ite* «vous louez». De même on distingue en bulgare par exemple le présent *něma* «il n'y a pas» de l'aoriste *němá* «il n'y eut pas». De plus, on ne distingue en bulgare, dans la 1ère personne, l'aoriste de l'imparfait d'une quantité de verbes thématiques en *-a-*, *-(u)va-* et *-ě-* que par l'accentuation: *němach* «je n'eus pas» — *němach* «je n'avais pas», *kupuvách* «j'achetai» — *kupúvach* «j'achetais», *davách* «je donnai» — *dávach* «je donnais», *kazvách* «je dis» — *kázvach* «je disais», *viděch* «je vis» — *viděch* «je voyais» perf., etc.

En dehors de ce rôle purement grammatical de l'accent, il existe aussi une tendance dans les mêmes langues de faire une différence des diverses significations d'un même mot au moyen de l'accentuation: en russe *dučki* «les esprits» et *dučki* «les parfums» (nom. plur. de *duch* «souffle», «haleine», «esprit», «odeur»); en slovène *práv* «recht; gar, sehr» (adv.) et *práv* «recht; richtig» (adj.); en bulg. *sámo* «seulement» (adv.) et *samó* «seul» (adj. n.), *účen* «érudit» (adj.) et *učén* «savant» (subst.), *vódnik* «étagère pour les chaudrons d'eau» et *vodnik* «lavabo» (Gerov) etc. Ainsi on distingue en russe les adverbes *úerchóm* «à cheval», *b'égóm* «en courant», *krugóm* «autour», «entièrement» etc. par l'accent des formes correspondantes pour l'instr. sing. *úerchom*, *b'égom*, *krúgom* (de *úerch* «sommet», *b'eg* «course», *krug* «cercle»), identiques d'après l'origine. Par la même tendance on doit expliquer, en russe, ainsi qu'en bulgare, le transfert de l'accent sur la préposition dans un grand nombre d'adverbes ou locutions adverbiales: en russe *dósyta* «jusqu'à satiété», *póprosti* «tout simplement», *náskoro* «à la hâte», même *zá-muž* (*vyjít'i zámuž* «se marier») etc., ou en bulg. *náprěko* «à travers», *óvreme* «à temps», *záludo* «pour rien», «en vain», *nádvečer* «sur le soir» etc. Mais les plus illustres exemples de cette tendance tout à fait vive, on les trouve dans les noms de lieux bulgares qui ne se distinguent des noms, substantifs ou adjectifs, dont ils proviennent, que par l'accent qui est déplacé en avant: *Kótel*, petite ville de la Bulgarie de l'Est, mais *koťel* «chaudron»; *Sámokov*, ville près de Sofia, mais *samokóv* «usine», «forge»; *Pěštera*, ville au sud-ouest de

Plovdiv, mais *pešterá* «grotte», «caverne»; *Lóveč*, ville au nord du Balkan, mais en vieux bulgare *lovčī*, adj. de *lovčī* «chasseur» (en bulgare moderne *lovéc*); *Lěskovec*, petite ville près de Tărnovo, mais *lěskóv*, adj. de *lěská* «noisetier» (comp. le nom d'un village *Lěskóvec* dans l'arrondissement d'Orěchovo au bord du Danube). On trouve ce déplacement de l'accent aussi dans des noms d'origine étrangère, spécialement turques: *Chármanli* au lieu de *Charmanli*, *Gěbedže* au lieu de *Gebedže*, *Káspičan* au lieu de *Kaspičan*; comp. encore *Provádija* — *Provadija*, *Kóstenec* — *Kosténec* etc. C'est pourquoi une ville dans la Bulgarie du Nord-Ouest, nommée d'après le nom de *Ferdinánd*, prince (plus tard roi) de Bulgarie, s'appelle *Fěrdinánd*, tout à fait comme le nom de *Rádomir*, une petite ville près de Sofia, se distingue par l'accent du nom de personne *Radomir*, d'où il provient. C'est pour cette raison que le nom de la capitale bulgare se prononce *Sófia*, accentué sur la première syllabe, et non *Sofia*, comme se prononce en bulgare le nom correspondant de personne, malgré les efforts des puristes de rétablir l'ancienne prononciation du nom de la ville *Sofia*. Il est à noter que dans le dialecte des environs de Sofia, qui ne connaît pas le nom de personne *Sofia* (Sophie), l'ancienne accentuation du nom de la ville s'est conservée jusqu'aujourd'hui.

Dans les langues slaves d'accentuation mobile, spécialement en russe et en bulgare, l'accent est donc un facteur puissant qui joue aujourd'hui encore un rôle important dans leur vie actuelle.

M. van WIJK: Il est désirable de distinguer bien les cas russes et bulgares d'un côté de ceux du serbo-croate et du slovène de l'autre. En bulgare et en russe on a affaire à la place de l'accent d'intensité, dans les exemples slovènes et serbo-croates la distinction est opérée par les quantités et les intonations.

M. ROMANSKY: Es ist richtig, dass der Akzent im Serbokroatischen und Slovenischen anderer Art ist, als im Russischen und Bulgarischen; trotzdem kann man sie in diesem Falle wegen der parallelen Entwicklung in der Funktion zusammen behandeln. Es ist auch bekannt, dass man im Russischen auch bei Eigennamen auf *-óv* contra *-ov* einen Unterschied macht: *Ivánov* kommt als Name einer angesehenen Person als *Ivánov* vor.

SECTION III A
(historique)

HISTOIRE D'UNE SEULE LANGUE

Jeudi, 27 août, 14 h. 30—17 h.

Président: M. GERHARD DEETERS.

Secrétaire: M. K. GRØNBECH.

1. — COMMUNICATION DE M. W. FR. TWADDELL

A Phonological Analysis of Intervocalic Consonant Clusters
in German*.

We are familiar with the convention of listing forms in dictionaries and indexes according to an alphabetical sequence; accordingly, we are accustomed to see groups of forms with similar initial consonant clusters, and the structural laws which govern the nature of initial consonant clusters are fairly easy to recognize. Similarly, a knowledge of the morphological and suffixal structure of a given language at least suggests some of the important characteristics of final consonant clusters. It is the purpose of this paper to attempt a sketch of the structure of the intervocalic clusters of modern German.

The material upon which this analysis is based consists of about 37,500 modern German words of one and two syllables. The forms were collected from the 1934 edition of Duden *Wörterverzeichnis*, checked against the 1930 edition of Siebs' *Aussprachewörterbuch*. Foreign forms were included if they were to be found in both Duden and Siebs; all morphological variants of one or two syllables have been included.

The problem which faces this investigation may be put as follows: Are the intervocalic consonant clusters mere random combinations of final clusters plus initial clusters, like the combinations which occur at the boundary of forms in connected discourse? Can any final cluster combine with any initial cluster to form an intervocalic cluster within a form? Or are the intervocalic clusters restricted to certain structural types? If so, what are those types? Do intervocalic clusters present positive peculiarities not to be found at the word boundary?

The initial cluster can be regarded as consisting primarily of one of

* Supported in part through a grant in aid from the Research Committee of the University of Wisconsin.

those simple consonants which can begin a stressed syllable at the beginning of an utterance. They are the 'initials' [p t k b d g pf ts f s ʃ v z j h m n r l]. Some of these consonants may be followed in initial clusters by [v m n r l], which we may call 'post-initials', following Bloomfield's terminology. Voiceless stops may also be preceded by [ʃ], to a lesser extent by [s], which may be called 'pre-initials'. This relatively simple formulation accounts for nearly 99.9 % of the total number of forms. A similar procedure is possible for the final clusters, after stressed vowel. Here we find a group of 'finals' [p t k b d g' pf ts f s ʃ x m n ŋ r l]. These finals may be preceded by the 'prefinals' [m n ŋ r l], and followed by the 'post-finals' [s] and/or [t], with [ʃ] as a secondary post-final. The post-finals are not merely morphological endings; cf. *Kunst, Axt, Herbst*.

With the principal outlines of the initial and final cluster systems thus determined, let us analyze the intervocalic clusters which occur after stressed vowels — i. e. in words stressed on the first syllable. (Clusters in words accented on the second syllable show roughly comparable relations; they cannot be here presented on account of restricted space.) Let us consider the various a priori possibilities for the analysis of our clusters: The cluster might be either integral or decomposable: it may consist of a single phonetic unit, like [p ʃ ŋ]; or it may consist of several phonetic units, like [nft ps rɔstl]. An integral cluster, a single unit, might be assignable as the close of a preceding syllable, as the beginning of a following syllable, or as ambisyllabic. A decomposable cluster might require or merely permit decomposition. Thus, a cluster like [tl] requires decomposition, since the cluster [tl] does not occur as the beginning or as the end of any form in German. A cluster like [ft] permits decomposition, into [f-t], but does not require it, since [ft] occurs at the beginning and also at the end of German forms. Finally, a cluster which requires decomposition may have a single unique possibility of decomposition, like [ptl], which must be analyzed as [pt-l]; or there may be several possible methods of decomposition, as for [mpr], which could be analyzed as either [m-pr] or [mp-r].

The only clusters which are necessarily integral, the simple consonants, might be assignable to either the preceding or the following syllable, or they might be regarded as ambisyllabic.

There are some cases which are unambiguous. Thus [ŋ] must be regarded as the close of a preceding syllable, since [ŋ] does not occur initially in any German form. Similarly, [ʒ j h] must be regarded as the beginning of a following syllable, since these consonants do not occur finally in any German form. This, the criterion of positional character, is of the greatest importance in assigning an intervocalic consonant to a preceding or a following syllable.

Another criterion of considerable importance, though not so conclusive, is the classification of the preceding stressed vowel. The German stressed vowels may be divided into two groups, characterized by certain physical phonetic peculiarities, and sharply differentiated in their structural function. These groups may be called the short or 'checked' vowels and the

¹ These are the sounds which Siebs (31) describes as 'stimmlose, schwach eingesetzte und stark abgesetzte Verschlusslaute'.

long or 'free' vowels, including diphthongs. In German the short vowels do not occur finally; any of these short vowels must be followed in the form by a consonant. This criterion agrees with the one cited earlier: [ŋ], which must be regarded as the final consonant of a preceding syllable, occurs 99.5 % after short vowels. [ʒ j h], which must be regarded as the initial consonant of a following syllable, occur 100 % after long vowels. This correlation indicates that we may accept as a working procedure, then, the principle that if a consonant occurs after a short vowel, it must be regarded as belonging in the same syllable as that vowel, from the phonological point of view. We may apply this criterion quantitatively. If we arrange the simple consonants in order, according to the proportion of occurrences after long vowels to the total number of occurrences, we find the following percentage sequence: [ʒ] 100, [j] 100, [h] 100, [v] 100, [z] 100, [d] 95, [g] 93, [b] 84, [r] 75, [n] 55, [l] 54, [t] 54, [x] 49, [f] 46, [m] 44, [s] 43, [p] 23, [ʃ] 23, [k] 21, [ts] 21, [ŋ] 0.5, [pf] 0.

We find a group of simple consonants (group I)¹, which occur regularly initially but not finally, and which, when intervocalic, occur only after long vowels. It is interesting that these three consonants occur only seldom before [ə], and then only in recent loan-words. They usually occur before a vowel with at least a secondary stress. It appears proper to conclude, therefore, that these consonants occur intervocalically for the greater part in forms which are phonological compounds, and that these consonants must be regarded as the beginnings of following syllables.

Next we find a group of consonants (group II)¹, which occur predominantly, though not exclusively, after long vowels: [d] 95 %, [g] 93 %, [b] 84 %. But these consonants occur after short vowels as well; although the percentages are small, the actual number of occurrences is too large to be dismissed as anomalous: [d] 35, [g] 55, [b] 129. Further, these consonants occur primarily before [ə] — more than 90 % of their occurrences — and therefore cannot be regarded as the beginnings of the second elements of phonological compounds. Much the same relation is found for [z], 100 % after long vowels, 90 % before [ə], and to a lesser extent for [v], 100 % after long vowels, 44 % before [ə]. Further, these consonants also occur as the first elements of decomposable compounds, like [gv dl bn], which cannot possibly be regarded as unitary or as initial. Such clusters must be decomposed; but in decomposing them, it is necessary to assign [b d g v z] to the preceding syllable. It is thus clearly out of the question to regard intervocalic simple [b d g v z] as the beginnings of following syllables. Yet these consonants do not regularly occur as finals; and the fact of their occurring after long vowels in over five-sixths of the total occurrences must not be disregarded. There are accordingly cogent reasons against the assignment of intervocalic [b d g v z] exclusively to either the following or the preceding syllable. It is accordingly proposed to regard them as the ambisyllabic consonants.

The other simple consonants (group III)¹ are best to be regarded as final. As we shall see later, the decomposable clusters are such that they may or must be so decomposed that they belong at least in part with the

¹ See the list at the end of the paper.

preceding syllable; and that part is analogous to a final cluster. Considerations of symmetry would then dictate that the assignment of an intervocalic consonant to the preceding syllable is preferable. For all these simple consonants of Group III, there are no reasons which would dictate the assignment as initial, and many which would dictate the assignment as final. [r n l t] occur after short vowels in 25—50 % of their occurrences; all the others in more than half. In all occurrences after short vowels, the consonant must be regarded as final, belonging to the preceding syllable. Further, all these consonants occur as actual finals in German forms.

In attacking the decomposable clusters, it appears best to begin with those clusters which can be analyzed in only one way. There are 168 such clusters. With two exceptions, to be noted later, all these clusters (group IV)¹ must be so decomposed that they consist of two parts: the first portion is identical with a regular final cluster, the second portion consists of a single phonetic unit. So far as this group (IV) of clusters is concerned, the intervocalic cluster consists of a regular final cluster, plus one sound, which may be called 'post-intervocalic'. The post-intervocalics appear in the following distribution: [l] 38, [b] 25, [z] 21, [n] 17, [v] 13, [r] 10, [ts] 7, [d] 6, [k] 6, [g] 6, [m] 5, and eleven scattering. This is sufficiently consistent to justify the assumption that we are here dealing with a structural regularity of the language.

This is a determination of considerable usefulness. These clusters comprise nearly half of the intervocalic clusters after stressed vowel. This group must be decomposed, and can be decomposed in only one way. Accordingly, the results arrived at here are in a sense inevitable, and can be trusted as revealing significant aspects of the general structural principles which apply to intervocalic clusters. Since these principles are coherent and consistent, revealing in every case a regular final cluster plus a single consonant, the factor of consistency is also in favor of the interpretation.

With the results thus gained, we may proceed to the groups of clusters for which decomposition is permitted, though not required. There are 124 such clusters which may be decomposed, but do not necessarily have to be, such as [ks ft fr]. Let us first classify these clusters according to their analogues if they are *not* decomposed, i. e. if they were to be treated as units. Of the 124, we find 105 (group V) which look like final clusters, 3 (group VI) which look like both initial and final clusters, and 16 (group VII) which look like initial clusters.¹

Since those that look like final clusters are in the overwhelming majority, let us attend to them first. These 105 clusters of Group V not only look like final clusters, they act like them. Continuing to use the criterion of combinability with preceding vowels, we find that only 37 occur intervocalically after long vowels, and that of these 33 occur finally after long vowels. If we include in these figures the three clusters of Group VI, we find that of the 108 presumably final clusters, 40 occur intervocalically after long vowels, and of these 36 also occur finally after long vowels.

¹ See the list at the end of the paper.

The question remains whether these 'permissibly decomposable' clusters should be decomposed, or treated as unitary blocks, i. e. as final clusters. Two considerations appear to be pertinent: The 166 clusters of Group IV demand a unique decomposition, and they display a structure of final cluster plus one consonant. If possible, it is desirable to extend the principles derived from the inevitable analysis of Group IV to the optional analysis of Groups V and VI. The simplest such extension is to regard the clusters of Groups V and VI as final clusters, without any post-intervocalic. A second consideration is this: If we apply any consistent method of decomposition to these 'doubtful' clusters, the results are a disorganized group of elements, with nothing approaching the symmetry which emerged inevitably from the analysis of the clusters of Group IV.

This leaves 16 clusters (group VII)¹ which might be regarded as looking like initial clusters. [Six others, which might be included either here or in Group IX, are placed in the latter group, since IX is a structurally inevitable grouping.] Of these 16 clusters of Group VII, all but one [spl] patently belong with those clusters which must be analyzed into final cluster plus regular post-intervocalic.

There are 37 clusters (group VIII)¹ which must be analyzed, but which can be decomposed in two ways, such as [lpl], which might be either [lp-l] or [l-pl]. All of these can be readily analyzed as consisting of regular final cluster plus post-intervocalic: [r] 19, [l] 15, [ʃ] 3. But for all these clusters an alternative decomposition as single consonant plus initial cluster is always theoretically possible, and in some cases seems more probable. Such cases are those which involve phonological compounds. Thus we find for [nfl], for instance, that all four occurrences are before some stressed or semi-stressed vowel. All such cases are to be interpreted as phonological compounds, and the clusters involved are to be analyzed according to the structure of the separate components. Of the 37 clusters of the group (VIII), 10² occur only before [ə], 10³ occur predominantly before [ə], 5⁴ occur an equal number of times before [ə] and other vowels, 3⁵ occur predominantly before other vowels, and 9⁶ occur only before other vowels. The proper procedure for the clusters which occur before stressed or semi-stressed vowels appears to require an analysis of obvious compounds according to their component forms; for all the others, the regular procedure of analyzing the cluster into final plus post-intervocalic is possible and preferable.

There are 35 clusters (group IX)¹ which present serious difficulties. These are the clusters which include as one of the consonants an ambisyllabic [b d g v z]. For 19 of these, there is a theoretical possibility of analysis as consonant plus initial. For instance, [rgr] occurs 6 times, never before [ə]; in such cases, we are obviously dealing with compounds, and the indicated analysis is clear. But 16 of the clusters cannot be regarded

¹ See the list at the end of the paper.

² tsl lpl tʃr ksr xtr mstr nsr lftr rtf ltf.

³ tʃl ⁴/₁, ksl ¹⁴/₁, mpl ¹⁰/₆, ŋkl ¹⁷/₅, rkl ⁵/₂, rfl ⁵/₁, mpr ⁴/₁, ŋkr ⁰/₁, ltr ¹⁰/₃, lstr ²/₁.

⁴ psl ¹/₁, nʃl ¹/₁, ftr ¹/₁, rtr ²/₂, lpr ²/₂.

⁵ ktr ²/₈, ntr ⁵/₆, lfr ²/₃.

⁶ nfl rpl rʃl lkl lʃl kstr nfr nʃr ntʃ.

as initial, e. g. [dl zr gm]. And of the others there are several which, although theoretically divisible into consonant plus initial cluster, occur only before [ə]: [mbr rdr ldr]. Further, the actual number of occurrences of clusters of Group IX before stressed or semi-stressed vowels is significantly small: The 35 clusters of the group represent 499 occurrences. The 19 which might theoretically be divided into single consonant plus initial cluster amount to 306 occurrences. Of these, 251 are before [ə], only 55 before other vowels. The phonological compounds represent, accordingly, only 11 % of the total occurrences.

The remaining cases, 89 % of the total, demand an analysis which reveals the last element of the cluster, [l r n m] as a regular post-intervocalic. But this interpretation would then leave such consonants as [d mb nz g] as final — an interpretation which would be anomalous. These consonants, as we have seen, must be treated as ambisyllabic, and require a following vowel. Consistency appears thus to demand that the post-intervocalic [l r n m] in this group be regarded as sonantic, and as representing the presence of an additional phonological (though not phonetic) syllable.

It is interesting that, of the entire group of post-intervocalics, only [l r n m] are represented. This restriction is reminiscent of a passage in Trubetzkoy's *Anleitung zu phonologischen Beschreibungen* (16): 'Im Deutschen kommen silbische *l, m, n* nur in unbetonten Silben vor Konsonanten oder im Auslaute vor, die Lautverbindungen *əl, əm, ən* dagegen — nur in unbetonten Silben vor Vokalen. Daher werden die deutschen silbischen *l, m, n* als Realisierungen der Phonemverbindungen *əl, əm, ən* gewertet.'

If we regard such clusters as [ndl bn] as consisting of ambisyllabic [d b] plus sonantic post-intervocalic [l n], the proper phonological, though not phonetic, interpretation demands the treatment of [ndl] as [ndəl], of [bn] as [bən]. And, as a matter of historical fact, the required additional syllable is to be found in actual forms not too many centuries ago: *handlung, ebener*. We find here, accordingly, an instance in which a purely synchronic analysis leads to an interpretation as to the past stages of a language, in which a phonological system appears to have been more stable and conservative than the actual phonetic system.

The procedure so far has not been adequate to take into account all intervocalic clusters after stressed vowel; at several points exceptions have been noted. These exceptions represent 11 clusters out of 394 (3 %) and 30 occurrences out of 27,253 (0.1 %). These are the clusters of Group X¹. The clusters [kʃn gfr gv nhl ndʒ nskr ldh] never occur before [ə], and thus fall into the category of the phonological compounds. Thus only four clusters are genuine exceptions: [spt spr skst spl]. The 21 occurrences represented can be treated in two ways: they may be regarded as simply anomalous, or they may be disposed of by the postulation of a pre-final [s] before final voiceless stops. (This second interpretation would absorb some of the anomalous final clusters.)

We may accordingly set up a system for the intervocalic clusters after stressed vowels. The clusters involved in phonological compounds can be

¹ See the list at the end of the paper.

left out of account. Such clusters by definition do not display the characteristic features of structure in the interior of a form, with which we are concerned. The cluster in *Kindheit* is analogous to that in *Kind hat*. All the phenomena discoverable in the suture of compounds can also be discovered in the sandhi sutures of forms in connected speech.

Aside from the compounds, then, we may formulate the structure of the intervocalic clusters after stressed vowel as follows: First, there is a structure, a system with a considerable congruence and coherence. Second, the clusters after stressed vowels are most closely related to the final clusters after stressed vowels. So far as German is concerned, the stressed vowel may be regarded as very closely associated with following consonants. Third, the intervocalic clusters have their own characteristic laws of combinatory structure, distinct from and additional to the laws for final clusters, in that the systems of post-intervocalics and ambisyllabics prevail only in the intervocalic clusters.

One general observation of interest which emerges is the relatively restricted exploitation of the theoretical possibilities for constructing consonant clusters. There are 193 regular final clusters which occur after stressed vowels; there are 47 initial clusters which occur before unstressed vowels. Since an intervocalic cluster as studied here occurs after a stressed and before an unstressed vowel, we might in theory be prepared to find that any of the 193 final clusters might be combined with any of the 47 initial clusters to form a composite intervocalic cluster. By multiplying the two numbers, we would obtain the figure of 9,071 as the number of theoretically possible intervocalic clusters. To be sure, there would be some overlapping: the combination of [mp-r] would coincide with [m-pr]. But even carrying caution to extremes and reducing our number of theoretical possibilities by a half, we might still expect to find over 4500 different intervocalic clusters. Actually, there are only 394 different clusters in lexically simple forms. This fairly rigorous economy in the exploitation of possible intervocalic clusters points toward the operation of strict laws of restriction. Many combinations of consonants which can occur at the junction of forms cannot occur at the junction of syllables within a form. Putting the matter otherwise, the intervocalic clusters of German constitute a phonological system, with its own principles of organization.

394 intervocalic clusters [27,253 occurrences] after stressed vowel.

[I] 3 clusters [32 occurrences]: ʒ j h.

[II] 5 clusters [3,035 occurrences]: b d g v z.

[III] 14 clusters [10,796 occurrences]: p t k pf ts f s ʃ x m n ŋ r l.

[IV] 166 clusters [2,604 occurrences]: ptl pstl tl bl dl gdl gl pfl tsl ftl stl xtl xl mtl mdl ml ntl ndl ntsl nftl nstl nl ʔktl ʔl rtl rstl rbl rdl rgl rtstl rstl rxl rml rnl ltl lgl lstl lxl kd gd md nd rd ld pfr tsr sr xr mr ntsr nr ʔr rmr lr tb kb gb gpb tsb ffb fb stb sb xtb xb mb nb ndb nsb ʔkb ʔb rkb rb rxtb rmb rnb ltb lb lgb tn bn en fn sn ʃn xn mpn mn ntn ʔn rtn rfn rxn ltn lkn lxn tz kz bz dz gz tsz xtz xz mz nz ʔkz ʔz rkz rbz rgz rxtz rxz rz ltz ldz lgz lz tʃg tsg ng ʔg rg lg sp np pv tv dv fv sv ntʃ

ndv nv ʔv rdv rgv rv lv tm km stm xm nm pk tk tsk sk ʃk mk kts ksts bts fts sts xts nfts nj lj nh rʃh sf ʔf rʒ tx rpf.

[V] 105 clusters [8,396 occurrences]: pt ps pst pʃ ts tʃt kt ks kst nt bs bst gt gʊ gst pft tst ft ftst fst xt xtst xst mp mpt mps mpst mt mpf mpft mpfst mf ms mst mʃ mʃt nt nts ntst nf nft ns nst nʃ nʃt nx nxt ʔt ʔk ʔkt ʔks ʔkst ʔst rp rpt rps rt rts rk rkt rks rkst rbt rbst rgt rgst rf rft rfst rs rst rʃ rʃt rx rxt rm rmt rmst rn rnt rnst rl rlt lp lpt lps lpst lt lk lkt lbt lbst lgt lts ltst lf lft lst lʃ lʃt lx lxt lm lmt ln.

[VI] 3 clusters [1,220 occurrences]: tʃ st ʃt.

[VII] 16 clusters [458 occurrences]: pl kl fl spl sl ʃl pr tr kr fr str ʃr kn kv sm ʃm.

[VIII] 37 clusters [190 occurrences]: psl tsl tʃl ksl mpl nfl nʃl ʔkl rpl rkl rfl rʃl lpl lkl lʃl tʃr ktr kstr ksr ftr xtr mpr mstr ntr nʃr nsr nʃr ʔkr rtr lpr ltr lftr lfr lstr ntʃ rtʃ ltʃ.

[IX] 35 clusters [499 occurrences]: bl dl gl zl ndl ngl nzl rbl rdl rgl lbl ldl br dr gr zr mbr nbr ndr ngr rdr rgr lbr ldr lgr bn gn dn ndn nzn rdn ldn lzn dm gm.

[X] 11 clusters [30 occurrences]: kʃn gʃr gv spt spr spl skst nkl ndʒ nskr ldh.

2. — COMMUNICATION DE M. KONRAD NIELSEN

Die türkische Sprachreform.

(Résumé.)

Die osmanische Mischsprache mit ihrer arabischen Schreibweise stellte die neue Türkei vor die Notwendigkeit einer gründlichen Sprachreform. Die doppelte Aufgabe. Der entscheidende Schritt: Übergang von den arabischen zu den lateinischen Buchstaben, im Jahre 1928. Gleichzeitige Lösung von orthographischen Problemen. Die fruchtbare Reformperiode, bis im vorigen Jahre eine Stockung eintrat.

Die jetzige Lage der Dinge. Wird in nicht all zu ferner Zukunft eine Abklärung zu erwarten sein?

Die Bedeutung des schon durchgeführten Teiles des Reformprogrammes von linguistischem Gesichtspunkte aus.

La communication de M. Nielsen a été publiée dans la *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap* VIII, p. 443—459.

A propos de la communication de M. NIELSEN, M. ÖZ-DOĞANCI BEHDJETT a lu un rapport sur l'activité de la Société de la langue turque.

3. — COMMUNICATION DE M. MAX WEINREICH

Yiddish als Gegenstand der allgemeinen Sprachwissenschaft.

(Résumé.)

Yiddish studies which have started more than 400 years ago — the crop, for the time being, consists of several thousand books and papers — were, subsequently, the domain of Hebraists, of missionaries, of unmaskers of Jewish perfidy, of students of thieves' Latin, of German dialectologists and, finally, of Jews themselves interested in the development of their vernacular for their own cultural needs. It is my contention that there is at least one more aspect of Yiddish studies: it is worth while to analyze the contribution that Yiddish can offer when viewed by the general linguist. Of course, this paper is not to exhaust the matter, it merely points out some avenues of research.

1. Yiddish being an amalgamation of Germanic, Semitic, and Slavonic elements in all domains of grammar and vocabulary, light is thrown by its study upon the general question of what a *mixed language* is and how it comes into existence.

2. Though arisen out of the German popular dialects of the Middle Ages, Yiddish has cleared into a new and consistent dialectal system of its own, all transitional stages being represented within the language itself. Thus, theories concerning time and ways of *dialect formation* can here be put under scrutiny.

3. The proportion between *form* (including the sum total of all phenomena related to phonology, flexion, and word formation) and *psychic function* (comprising the meaning and the "overtones") is a high point of general linguistics. Now, due allowance made for deviations, Yiddish as to form essentially shows a submission of non-Germanic vocabulary to German patterns. Just the opposite holds good as to the psychic function: the nearer to our times, the more 'German' or 'Germanized' words are being made subservient to Jewish psychic ends.

4. Why? Because Yiddish has been for at least seven centuries the medium of un-German patterns of acting and thinking; it was rabbinical Judaism that moulded Jewish life and speech. Hence, a new weighty problem: the impact of *religion* upon language.

5. However, a stream of secular interests, observable from the very outset, has been considerably growing since the end of the 18th century. It is instructive to follow up this process of *secularization* which transforms terms of piety into an instrumentality of worldly life and labour.

6. At the end of the 18th century, also the linguistic assimilation of the upper classes set in. Yet within the last two generations one can see the *language of the 'bas peuple'* growing up into a tool that does serve fiction and journalism as well as philosophy or natural science.

7. Since Yiddish people live as a minority in a non-Jewish surrounding, they are bilingual all along the line. This makes for a *frontier position* which the language as a whole is placed on. Moreover, for centuries Hebrew

was the object of higher learning and the medium of higher writing; this, in addition, has led to a kind of *inner bilingualism*.

8. While the written language has reached, in spite of the particular pressure pointed to under 6 and 7, a remarkable degree of uniformity, a common spoken *Hochsprache* is yet at its beginnings. Here it can be studied almost under laboratory conditions how and under which stimuli the *unification* has been taking place in the absence of any state supported by authorities and in the situation of an unprecedented territorial extension (in 1936, e. g. more than 400 Yiddish newspapers and periodicals are being published in all five parts of the world).

The student will find his work facilitated by the circumstance that monuments of Yiddish are available from the Middle Ages down to our times. Thus, the whole history of the language, as it were, lies before us, and the evidence afforded by to-day material can be time and again confirmed by facts of the past.

La communication de M. Weinreich a été lue en langue allemande.

Voir MAX WEINREICH, *Le yiddish comme objet de la linguistique générale*. Communication au IV^e Congrès international de linguistes. Wilno (Yidišer Visnšaftlexer Institut) 1937.

Vendredi, 28 août, 14 h.—16 h. 30.

Président: M. KEMP MALONE.

Secrétaire: M. ALFRED BOLBJERG.

1. — COMMUNICATION DE MME HALLFRID CHRISTIANSEN

Phonetische Reaktionsphänomene.

(Résumé.)

Nach Grammonts Traité de Phonétique (1933) sollte man glauben, dass alle phonetischen Reaktionsphänomene, die nicht als Dissimilation definiert werden können, Differentiation sein müssten. Dies ist jedoch nicht der Fall. Man muss die Reaktionsphänomene ausscheiden, die weder mit der Definition Grammonts (Traité) noch mit der Meillet's (MSL XII) gedeckt werden.

Zu diesen Phänomenen gehören in erster Linie diejenigen, die von Millardet Segmentationen genannt worden sind (Études de dialectologie landaise, S. 47 f.). Durch Segmentation wird ein neues Phonem zwischen zwei Nachbarphonemen entwickelt, während die letzteren Phoneme selbst ungeändert bleiben, z. B. *sr* > *str*, vgl. skr. *srāvati* : lett. *strāve*, slav. *ostrovŭ*. Durch Differentiation dagegen wird das eine von zwei teilweise homorganen Nachbarphonemen verändert, während das zweite unverändert bleibt, z. B. *ft* > *kt*, vgl. anorw. *ælykti* neben *ælyfti*.

Ausserdem müssen noch zwei Phänomene, die bisher als Differentiationen aufgefasst worden sind, ausgeschieden werden:

1. Ein Phonem wird durch die allgemeine Entwicklung des Systems dem Zusammenfall mit einem anderen Phonem ausgesetzt, und das erstere entgeht dem Zusammenfall durch Veränderung der Artikulation, jedoch so, dass die Veränderung unabhängig von der Stellung des bedrohten Phonems dem zweiten Phonem gegenüber stattfindet. Beispiel: In einer Reihe norwegischer Mundarten sind die alten langen Dentale palatalisiert worden, während die alten kurzen, die später verlängert worden sind, sich als reine Dentale erhalten haben. Dies hat bei dem Übergang vom alten zum modernen Quantitätssystem stattgefunden, um Zusammenfall der alten Längen mit den neuen zu verhindern. Dies Reaktionsphänomen ist von einer ganz anderen Art als das der Differentiation, und ich möchte dafür die Benennung *phonologische Emanzipation* vorschlagen.

2. Ein Phonem fällt mit einem anderen im System dadurch zusammen, dass das erstere die Artikulation des letzteren annimmt, ohne dass irgendeine Verbindung zwischen den beiden Phonemen im Wort oder im Satz vorhanden ist. Beispiel: Anorw. anlautendes *b* wurde isoliert und geriet ausserhalb des Systems, nachdem *b* und sein stimmhaftes Korrelat *ð* inlautend durch die gewöhnlichen evolutionsphonetischen Änderungen dentale Okklusive geworden waren. Man vermochte zuletzt dies anlautende *b* nicht mehr von *t* zu unterscheiden, und das erstere Phonem wurde bald durch das letztere ersetzt. Dies Phänomen ist der Gegensatz der Emanzipation, und hier möchte ich die Benennung *phonologische Attraktion* vorschlagen.

Die Emanzipation wird unter die Reaktionsphänomene, die Attraktion unter die Nivellierungsphänomene aufzunehmen sein.

La communication de M^{me} Christiansen sera publiée dans la *Norsk tidsskrift for sprogvidenskap*, t. IX.

M. HAMMERICH: reconnaît an, dass glücklich dargetan worden ist, dass eine nähere Analyse des Begriffes « différenciation » notwendig sein wird. Glaubt aber nicht, dass das Verschwinden aus einer einseitig aufgefassten Korrelation Bedeutung habe. Warum verschwindet das *s* nicht gleichzeitig mit dem *æ*? Warum wahrt das Dänische *ð* nach dem Verschwinden von *b*?

2. — COMMUNICATION DE M. PAUL VERRIER

Hérédité, héritage, diffusion.

L'hérédité se manifeste jusque dans les détails les plus surprenants. Il est naturel de penser qu'elle joue aussi un rôle dans le langage: une structure spéciale des organes de la parole peut passer d'un individu à ses descendants, être l'apanage d'une « race »; telles habitudes linguistiques, en s'imprégnant dans le cerveau, peuvent figurer au nombre des caractères acquis et transmissibles. Malheureusement, la preuve ne peut se faire que dans le premier de ces deux cas. Quant au second, il ne faut pas l'invoquer

avant d'avoir essayé toutes les autres explications possibles. Il importe surtout de vérifier s'il n'y a pas des raisons qui empêchent de l'admettre. Il en est ainsi de deux faits qu'on a présentés, non seulement comme exemples, mais en outre comme preuves de l'hérédité linguistique.

Le premier est l'aspiration de *p*, *t*, *k* dans les langues germaniques (excepté le néerlandais). Il ne peut être question d'hérédité. J'ai connu bien des enfants qui avaient pour parents des Scandinaves, des Anglais ou des Allemands, mais qui avaient été élevés en France et qui n'aspiraient nullement lesdites occlusives. Je puis même citer une petite Danoise qui était venue de Copenhague en France à l'âge de cinq ans: elle prononçait alors correctement sa langue maternelle; au bout de six mois, il était impossible de lui faire aspirer un *p*, un *t* ou un *k*. Il ne s'agit donc point d'hérédité, mais d'une habitude contractée par un groupe linguistique et transmise par l'influence du milieu aux générations suivantes. C'est un simple héritage, au sens large du mot.

Le second fait est l'*umlaut* germanique. Il n'apparaît dans les divers dialectes qu'après la séparation des peuplades qui les parlaient. D'où l'on conclut à l'hérédité, à une tendance physio-psychologique, qui se serait déjà déclarée dans la langue primitive des Germains et qu'ils auraient conservée en adoptant l'indo-européen. C'est là une hypothèse inadmissible. En Danemark, par exemple, il n'y a pas eu invasion véritable, pas de révolution culturelle, depuis l'âge néolithique, après l'arrivée de la « race » qui entre autres coutumes a introduit les *enkeltgrave* (monotaphes), environ 2000 av. J.-C. Voilà qui correspond assez bien à l'antiquité assignée à certains noms de lieu par tels archéologues ou linguistes scandinaves. D'aucuns opineront sans doute que c'est remonter bien trop haut. Personne, en tout cas, ne descendra plus bas qu'entre 1000 et 500 av. J.-C. pour l'apparition de l'indo-européen en Scandinavie. Or, il n'y a trace d'*umlaut* en Scandinavie qu'à partir au plus tôt du IV^e ou du V^e siècle pour la série *e* (+ *i*) > *i*, *i* (+ *a*) > *e*, *u* (+ *a*) > *o*, à partir du VII^e pour la série *a* (+ *i*) > *e*, *a* (+ *u*) > *ø*, etc. On peut en dire autant, ou à peu près, de l'anglo-saxon et de l'allemand. Qu'est ce qu'une hérédité qui ne se manifeste qu'au bout de quarante générations au bas mot et qui n'agit plus du tout depuis environ huit siècles? L'*umlaut* germanique ne peut-il s'expliquer autrement? Remarquons d'abord qu'il n'est attesté qu'en germanique septentrional et en germanique occidental. Nous sommes tous plus ou moins portés à anticiper l'articulation de certaines voyelles, *i* par exemple, ou *u*. La réalisation de cette tendance s'est au moins amorcée dans une région où ces deux grands dialectes, alors peu distincts encore, se trouvaient en contact. Cette région n'est autre que le Jutland: Charudes, Jutes, Angles, Saxons « anglicisés » et Saxons plus ou moins soumis aux Angles, Chauques enfin, ces ancêtres probables des Francs, y vivaient les uns auprès des autres et formaient pour la plupart, en tant qu'Ingvéons, un groupement religieux et culturel. La première série de l'*umlaut* a même pu exister chez ces peuplades avant leur séparation. La seconde était certainement amorcée à cette date. Le mouvement ainsi commencé s'est propagé par diffusion et à des degrés différents dans tout le monde germanique du nord et de l'ouest. Il a atteint son plus grand développement, et c'est là un fait significatif, en des contrées

où avaient émigré en bonne partie certaines des peuplades que je viens de nommer: pour le germanique septentrional, dans le sud-ouest de la Norvège, — par exemple en *Hjørðaland*, « pays des Charudes » (cf. *Harthæsysæl*) — et dans les îles qui en ont reçu en nombre des colons (Islande, etc.); pour le germanique occidental, en Grande-Bretagne, qui fut occupée par les Anglo-Saxons. Nous constatons des phénomènes analogues chez des émigrés de date beaucoup plus récente: le nasillement, local et peu sensible en Angleterre, s'est exagéré et généralisé en Amérique; le *cockney*, en Nouvelle-Zélande. On voit, en tout cas, qu'il n'est pas nécessaire de recourir à l'hérédité, inadmissible ici, pour expliquer le phénomène de l'*umlaut* germanique: il n'y a rien d'autre que la propagation d'isoglosses dans les dialectes alors peu différenciés d'une même langue, isoglosses qui perpétuent ensuite par simple héritage.

M. HAMMERICH attire l'attention sur l'étude de M. K. N. Bock sur le bas-allemand d'Anglie, parlé sur substrat danois, mais sans aucune influence vérifiable de l'hérédité sur les sons. — Attire aussi l'attention sur l'étude importante de M. Erik Rooth sur l'*umlaut* dans l'*Årsbok* de l'université de Lund. — Ne croit pas que la propagation par isoglosses suffise pour expliquer le changement du système des voyelles qui est le résultat de l'*umlaut*. Recommande la comparaison avec les changements d'articulation etc. survenus dans le balkanique.

M. ZACHRISSON: I think Professor Verrier is quite right in denying that *heredity* plays any part in the appearance of sound-changes in areas occupied by peoples that once lived together but were then geographically separated. Other explanations are certainly preferable. The nasal delivery common in America is nowadays found principally in the Eastern English dialects and among Cockneys. This tendency may have been brought over to America by the first English settlers, many of whom hailed from the Eastern parts of England. Cockney pronunciation may have been introduced to New Zealand by sailors and immigrants at a comparatively recent date, especially as certain Cockney features, e. g. [ai] for [ei] and [au] for [ou] do not seem to have existed even at the time of Dickens. — Sometimes the same sound-changes take place at about the same time in different geographical areas, f. i. the *diphthongization* of *i* and *ū* in England and certain parts of Germany. — The later Germanic *i-mutation* may however be due to tendencies which already existed in *nuce* long before the 8th century. Anyhow *heredity* is out of the question.

3. — COMMUNICATION DE M. IVAR LINDQUIST

Contamination of a word with an etymological doublet as a source of diphthongs.

(Résumé.)

When two word forms that differ only in a vowel attract each other on account of synonymy before the utterance of one of them, the effect may be a hybrid that absorbs in a diphthong — rising or falling — something of the characteristic of each one's vocalism. The effect is independent of time, but has not been shown in other languages than the Germanic ones, as far as I know. Hitherto only very few separate instances have been observed. The phenomenon has greater range than generally acknowledged.

Here a list of the instances discussed. OSax. *munstun* × *monstun* > *muonstun*, OIcel. *skúr* × *skór* > *skuór*, Norw. dial. *nest* × *nisti* > *neiste*, Nlcel. *goð* × *guð* > [gvøð], Swed. dial. *orre* × *urre* > *vur*, *sori* × *suri* > *svur*, Engl. [o'n] × [ʌn] > [wʌn] (*one*), Germ. *en* × *in* > *ein*, OS cand. *gægnom* × *gagnom* > *giagnom*, *gagnom* × *gægnom* > **gaignom* (Swed. *genom*), ONorw. *ærendi* × *øryndi* > *øyrendi*, OIcel. *þó* × *þi* > *þui*, *i gær* × *i gár* > *i giár*, OSwed. *ællivu* × *ællovo* > *ælliuvu*, *ællipte* × *ællofte* > *ælliufte*, ONorw. *millim* × *millom* > *milliom*, OS cand. *þó* × *þú* > *þau*, Goth. **wala* × **wila* > *waila*.

M. ZACHRISSON: In establishing that diphthongs are due to contamination of a word with an etymological doublet, it is very important that the examples are safe and admit of no other explanation than sound-contamination. — The English pronunciation [wʌn] cannot be due to contamination between [o:n] and [ʌn], for the latter pronunciation is not on record, and *won* occurs frequently in early N. E. records long before such a theoretical pronunciation as [ʌn] could have existed. A kind of epenthetic [w] occurs in many words of a similar phonetic type and is perhaps to be compared with the epenthetic [j] which appears before front vowels in such words as *ease*, *evening*, *ale*, etc. Forms that only occur in the written language may be due to scribal confusion. That the forms in question are limited to Germanic languages is a weakness, and the theory should not be applied unless other explanations fail.

Samedi, 29 août, 14 h.—17 h.

Président: M. JÖRAN SAHLGREN.

Secrétaire: M. KR. HALD.

1. — COMMUNICATION DE M. R. E. ZACHRISSON

The Non-Germanic Element in Old English Place-Names.

The subject I have chosen will practically be a discussion of the extent to which Keltic or rather British elements occur in OE. place-names, for in spite of a good many tentative suggestions, the existence of pre-Keltic elements in OE. place-nomenclature has not been proved. Even British loan-words in OE. are extremely scarce. Prof. Jespersen, while quoting Max Förster, our foremost authority on the subject, maintains that only about a dozen words passed over into English from the British aborigines, f. i. 'ass', 'bannock', 'binn', 'brock'.

With regard to place-names it has been assumed by some writers from Edmund Mc Clure to Eilert Ekwall that thousands of English place-names and local names, especially river names, contain Keltic elements. In a recent review in ZONF. 10, 249 f. I called attention to the extreme scarcity of Keltic place-names in Devonshire, and concluded that our views on the Keltic element in English place-names would have to be entirely revised.

In carrying out this revision I will first discuss a number of topographical words which for no convincing reasons have been looked upon

as Keltic, namely *cumb*, *torr*, *funt(e)*, *pull*, *poll*, *pyll*, *brēo*, *brīw*, **ciet*, and **crīc*. Then I will pass on to the question of Keltic elements in Devonshire place-names and in a definite group of river names.

OE. *cumb*, valley, is found all over England, also in Kent, although, for topographical reasons, it is most usual in the south-western parts. It is always compounded with English elements and existed as an independent word in early OE. (cf. in *cumb* c. 770 CS. 204), although it is not registered as such, until the year 1578. I identify *cumb*, valley, with OE. *cumb*, dial. E. *coomb*, 'vessel, tub, vat', which like numerous words with a similar meaning, such as M. Du. *com*, *comme*, cup, vessel, valley, OE. *cietel*, kettle, *cuppe*, cup, L. G. *kump*, vessel, etc. came to be used topographically with the sense of valley, hollow. Cognate words representing an O. T. *kummo-*, *kumbo-*, *kumpo-* are G. *Kumme*, LG. *kumm*, *kümme*, a deep vessel, M. Du. *comme*, *com* (supra). *Cumb* also occurs in the early Continental name *Cumbingascura* 8 in Flanders. What also tells against Keltic origin is the *i*-mutated variant *cymbe*, as in *on alercymbe* CS. 764, also used as a river name, Kyme Eau, Li (*Chime* DB., *Kimbe* 1202 etc.). Moreover, as is pointed out in the Devonshire volume of EPNS., the place-names in *-combe* in Cornwall are almost all to be found in the east of the country, and in every case either uncompounded or with an English first element. In Brittany the word does not occur in place-names. In Wales names containing *cwm* are common, and on the Keltic border, e. g. in Cumberland and Herefordshire, there are several that may contain the Welsh word *cwm*. Hence OE. *cumb* may to some extent owe its popularity to the corresponding Keltic word, as is suggested by NED.

OE. *torr*, 'a high rock, a pile of rocks, generally on the top of a hill', dial. E. *torr*, 'rock, hill, wet, rocky land', is for topographical reasons most common in Cornwall, Devon, and Derbyshire, but occurs sporadically as far east as Sussex. The local distribution of *torr*, the absence of variants with *u*, and the fact that it is always compounded with native words, tell against derivation from W. *twr*, O. Cy. *Twrr*, *torr*, 'heap, pile', W. *tor*, 'bulge, belly, boss', Gael. *torr*, 'hill, eminence, mound', found also in Welsh and Scotch place-names (v. NED.: *tor*, E. St. 54, 108 f., Watson 145). I identify *torr* in OE. place-names with the Latin loan-word *torr*, tower. The semantic change from 'tower' to 'hill' has taken place in OE. *heahtorr*, 'a high rock or mountain', which cannot be etymologically separated from *mere-torr*, 'towering wall of the (Red) sea', *torrian*, 'to tower' (cf. also Gaelic *tòrr*, 'mound', E. Ir. *tor*, 'tower', dial. E. *tour*, 'a small heap', *tourock*, 'a small tower, a little heap' (from O. Fr. *tour*)). All the *torrs* I have seen look like towers of granite standing out prominently above the green fields or moors.

OE. *funt(e)* (cf. E. St. 54, 100 ff.), supposed to mean 'spring', 'brook', can for phonetic reasons not be derived from O. Bret. *funton*, OCo. *funten*, W. *fynnon* from Latin *fontana*. The word occurs independently in the river name *Funt*, and in a considerable number of compounds with native words. Nearly all the place-names in question are situated in the parts of England that were settled before or immediately after the battle of Mons Badonicus (c. 500). I explain *funt(e)* as a *t*-derivative of an OE. **fun*,

cognate with OE. *fyne*, 'moisture', *fynith*, 'fenny', related by gradation to and with very much the same meaning as OE. *fenn*, 'mud', 'fen', 'marsh', 'moor'. This meaning fits all the places I have seen personally, f. i. Havant, Hants, Funtington, Suss, Fontmell Brook, Dors, in a marshy area near a chalk down (*mell* being a top. word for sandy and chalky places, related to OE. *mealu* in pl-n's and to ON. *melr*, sandbank, sandhill). OE. **fun* has been preserved in the Cornish word *fun*, a small kind of rush, i.e. a plant growing in wet places. Continental cognates are *Funninga* 10 in Holland, the river-name *Funne* in Westphalia, and a spring called *Funteneud* (Fö).

In a paper in the Ernst Kock Celebration Volume I have shown that OE. *pull*, ME. *poll*, 'creek, pool, stream', and the *i*-mutated variant OE. *pyll*, e. NE. *pill*, are not Keltic loan-words but OE. words related to dial. Norw. *paul*, *pull*, 'water-whirl', N. Icel. *pollr*, pool, pit, OE. **poler* ME. *polder* MDu. *polre*, *polder*, 'marshland'. The same opinion is held by EPNS. VII, where attention is called to dial. E. *pell* (Kent and Sussex), 'a deep place or hole in a river', 'a broad shallow piece of water'.

Welsh *pen*, 'head, the chief, a summit, an end', is supposed to occur in a great many pl-n's, some of which are situated as far east as Buckinghamshire (*Penna* 1188) and Surrey (*penceat* 1067). I will not deny that W. *pen* in the sense of 'hill, knoll' may occur in some English pl-n's on the Keltic border, though in early borrowings we should expect K. *penno-* to have been rendered with OE. *pinn-*, rather than with *penn*, *pænn*, as in OE. *Wintanceaster* for OBR. *Venta*. In the majority of cases we are, however, concerned with an OE. word *penn*, an equivalent to *pinn*, peg, recorded once in a charter, *usque la pinne vel penne*, CS. 279 A, and as the name for a disease in the eye characterized by a spot like a pin's head (OE. *penn*, e. NE. *pynne*). The word has been preserved in dial. E. *pen*, hill, and *peen*, *pane*, 'the sharp point of a hammer'. In LG. we find *penne* *pen* by the side of *pinne* *pin* in MDu. *penne*, Du. *pen*, peg, pin. In English pl-n's *pinn* and *penn* have the meaning of 'ridge'. Not one of the half dozen English places containing *penn* which I have examined is an isolated hill or knoll. They are all ridges. Moreover *penn* is only compounded with native words as in Inkpen, Hackpen Hill, Pennwortham etc. In LG. territory occur *Pentorpe* (Kö) and a form with the typically Saxon suffix *-ithe*, *Pennethe* now *Pente* in Hanover (Fö).

W. *bre*, 'hill', OBr. *briga*, is supposed to be contained in Bredon, Worc, Breedon on the Hill, Leic, Brill, Bucks, and Brewood, Staff. I cannot see how this derivation can be reconciled with such early forms as *Briu-*, *Breodun*, *Bri-*, *Brudone*, *Briwhille*, *Bryhille*. I take the first element in all these names to be OE. *brīw*, *brīg*, 'porridge', ME. *bri(e)*, *bre*, 'broth' but also 'water, the sea', dial. E. *bree*, *brew*, *brie*, 'liquor, juice, broth' in the topographical sense of 'wet ground, marshland'. Semantically we may compare words for a fat substance, such as OE. *lifer*, *smeoru*, *scite*, *scearn*, *gall*, used topographically about wet sod or marshy ground. OE. *brīw* is also contained in the English r-n. *Brue*, Som., running through low-lying country. The corresponding German word OHG. *brio*, MLG. *brig*, *bri* occurs in the LG. pl-n's *Brio* and *Briham*. Neither is W. *bre* likely to be contained in Kinver, Staff., where all early forms except *Cynibre* CS. 154, which I

look upon as an erroneous spelling for *Cynifere*, point to OE. *cynefær* with the same meaning as *cynestræt*, 'public road'.

An OE. **cīet*, *cēt* (v. Angl. Bbl. 1925, 129 f.) has been deduced from R. Br. *Etoceto*, *Lectoceto* supposed to be Lichfield, Staff., and according to Bradley, etymologically identical with a *Caer Luit-coit*, 'the gray forest', mentioned by Nennius and a *Caer Lwydgoed* in an old Welsh poem. To this can be objected that neither the early forms of Lichfield (*Lic(c)idfeld*) nor the topography suit this derivation. Lichfield stands on a morass, which in ancient times must have been most uninviting and certainly uncultivable. OE. *lic(c)id* is a derivative related to OE. *licc* (of OE. *nimed*, pasture etc., O. Du. *nimid*, related to O. Gaul. *nemeton*), as in OE. *Beoferlic*, Beverley, which has the same meaning as OE. *læcc*, dial. E. *lache*, 'a watercourse, a swamp, a quagmire'. Lychett, two small places in Dorset, have similar early forms and the same topography. It is, moreover, by no means certain that Gaulish **kēto* indicates a reduction of *ai* in *-kaito*, wood, to *ē* long. It is more likely that *e* is a Latin spelling for *ai*, as in the Ravenna Geographer's *Cetobriccia*, by the side of Ptolemy's *Kaitobrix*. Dottin gives several instances of graphic confusion between *ae* and *e* in Gaulish inscriptions. An OE. *cīet* ought to give ME. *chet* and *chit*. According to Prof. Ekwall, the word enters not only into a few pl-n's with this phonetic structure, such as Chetwood, Bucks., and Cheetham, Lancs., but also in a great number of names with constant ME. *chatt* from OE. *ceat*, *ceatte*. Several of these, f. i. Chetney Marshes (ME. *Chatteneae*), Chatham and Chattenden are situated in Kent where a British *kēt* cannot possibly have been rendered with *cēt* with open long *e*, considering Kentish *cēse* with *e* close long as opposed to WS. *cīese*. OE. **cīet*, wood, is a bogus-word which will have to be dissolved into a number of native words, such as OE. *cīete*, *cēte*, *cȳt(wer)*, ME. *chete*, 'hut, fishtrap', perhaps also 'hollow, pool', like the corresponding Norw. *kyta*; OE. *ceat*, e. NE. *chat*, 'twig', 'brushwood?', perhaps also marshland. A semantic parallel is E. dial. *chag*, branch, OE. *ceagge*, 'brushwood' in pl-n's. Both *penceat* in Surrey and Chute in Wilts. (*Ceat* 1110) are near marshland areas.

British *croukā*, Cornish *cruc*, W. *crug*, 'hill, barrow', is supposed by Prof. E. to occur in OE. *crȳcbeorh*, now Creeckbarrow Hill, OE. *crūc*, now Crook Hill, and in numerous other pl-n's with such ME. forms as *-cruch*, *-crich*, *-crick*, *Cruke*, *Crouk*, *crokke*. This derivation is not phonologically admissible. Just as *Donatus* appears in the Welsh form *Dinot* in Bede, Br. *croukā* must have become *crīc* in OE. with a long *i* and a hard *k*. There is no reason why this hard *k* should have been rendered with [ʃ], for at the time when the southwestern counties were settled, the sound-combination [īk] was common in such words as *dic*, *wīc*, *lic*. Neither can such forms as *crȳc*, with *y* long, *crūc*, with *u* long, or *crok*, with *o* short, have originated from OW. *crik*. According to my views, all these words for hills are etymologically related to English words for pots, jars, and vessels, namely OE. *cruce*, ME. *crouke*, OE. **crȳc*, d. E. *crutch*, *critch*, OE. *crocca*, Mod. E. *crook*, from G. **creuk*- 'to bend'.

Moreover, I do not think Penkridge Staff. (OE. *Pencric*) is identical with *Pennocrucium*, but is named after the river on which it is situated,

recorded as early as 996 from OE. *penn*, ridge, and *cric*, E. dial. *crick*, *critch*, 'crevice, hole, water-dike', in USA also 'streamlet'. Pentrich, Derb., and Pentridge, Dors., with early forms in *pent-* not *penk-*, should be kept etymologically apart from Penkridge.

In Devonshire which was not settled till the 8th or late 7th century we might expect an abundance of Keltic pl-n's. The two volumes of EPNS. deal with more than 2.700 names and of these only about fifty are set down as Keltic by the editors. One half of these are hybrids. Even this moderate estimate is much too high. The Keltic etymologies suggested for Aunk, Kemel, Charles, Crook, Duvale, Dowland and many others are impossible for phonetic reasons. Yawl from OE. *zeall*, gall, dial. E. *gall*, 'wet spongy land', has nothing to do with W. *ial*, 'fertile region'. Morchard is made up of OE. *mōr*, 'moorland' and **ceard*, with the same meaning as *ceart*, 'wild, common land'. The only names which with some certainty can be set down as Keltic are those of half a dozen small places, such as Penquit (*Pencoyt* 1238), Penrose (*Penrose* 1294), Trelick (*Trevelak* 1249), Landkey (*Landechei* 1166), Rose Moor and Rosedown (*Rosdone* 1279) corresponding to places with identical names in Cornwall and transferred to Devon by Cornish settlers at a comparatively late date. Only one of them — Landkey — is a parish name. These names have originated in the same way as French Montgomery, Beaudesert, Meaux etc. introduced into England by French settlers. If the estimate of the Keltic element in English place-names which I have now criticized were correct, there would be almost as many British names in England as Scandinavian, for *cumb* and *torr* are about as frequent as *by* and *thorpe*. Moreover, Anglo-Keltic hybrids would be much more common than Anglo-Scandinavian hybrids, which are extremely rare, and, as a rule, quite late. It should be noticed that Cymr. and Corn. *nant*, 'valley', which certainly is a Keltic word, never occurs in compounds with English elements.

Considering the absence of safe instances of old British place-names in Devon, great caution is needed in assigning Keltic origin even to English river names. According to my views, the vast majority of English river names are formed from Anglo-Saxon words denoting the configuration of the country or the quality of the soil through which the river flows. Words denoting a valley, a tub or vessel, such as OE. *cumb*, *cymbe*, 'valley, vessel', *denu*, and *hop*, 'valley', *pyll*, dial. E. *pill*, 'pitcher, stream', or a ridge, such as OE. *bræg*, brow, ridge, are often used as river names. But still more common as river names are words with the original meaning of 'pool', 'puddle', 'a muddy or grass-covered area'. Such river names are Wiske from OE. *wisce*, 'meadow', Me. *Wise*, corresponding to G. *Wiese*, 'meadow', Ouse Brook, Me. *Wose* from OE. *Wāse*, mud, ME. *Was*, *Wasse* from OE. *wæs*, *wasse*, 'wet, grassy piece of land', *Pidde* and *Nimed* from OE. equivalents to M. Du. *pedel*, 'marsh, fenland' and O. Du. *nimid*, 'pasture ground'. The interchangeable meanings of 'valley', 'brook', occur in dial. E. *gill*, 'valley, glen, rivulet, ditch', *slade*, 'valley, brook, boggy land', etc. That such meanings as 'water', 'sea', 'hollow', 'pool', 'marshland', 'meadow', 'river' are interchangeable appears from OE. *brōc*, brook, dial. E. *brook*, 'a water-meadow', OE. *sēap*, 'hole, pit, well, lake',

OE. *mere*, 'sea, pool', dial. E. *mere*, 'marsh', OE. *lacu*, 'stream, pool, pond', dial. E. *slack*, 'hollow, morass', OE. *læcc*, dial. E. *lache*, 'water-course, swamp, quagmire' etc.

In a well-known work Prof. Ekwall deals under the letter W (pp. 430—470) with circa 75 river names, and with due regard taken to corrections in his Concise Dictionary, he explains about one third of these as Keltic. Apart from the fact that very few equivalents are adduced from the Keltic parts of England, nearly all these 'Keltic' river names have equivalents in Scandinavian or Low German territory where Keltic origin is out of the question.

I derive *Winfrith*, Dors., and *Winford*, Dors. and Som., from OE. *Winnford*, *Winnfyrd*, 'the ford near the pasture ground', which suits the topography of these places. The many Welsh rivers called *Gwenffrwd* adduced as parallels are all spelt *-frut*, never *-frod* or *-frid* in Liber Land. *Wimpole*, Dev., I derive from OE. *winn*, 'pasture ground', and *poll*, 'stream'. Wellow, Wilts., OE. *on welewe*, I connect with an OE. **welwian* (cf. OE. *welung*, ME. *welu*- 3—4, *welwyn* 5 NED.), *wealwian*, 'to roll'. OE. *Wæg*, *Wæge* as the name of several considerable rivers (Wey, Wye) is likely to be etymologically related to OE. *wæg*, water, flood. The German equivalent *wāg* is common in German place-names, and occurs also as a river name, Die Waag (*Wag* 1056), a tributary of the Danube.

Professor E. derives the river-names OE. *Werne*, *Warned* and the place-name *Werneth* from O. Br. *uerno*, 'alder-tree', *Vernet*, 'collection of alder trees'. But it is very doubtful if *t* in *Vernet* could appear as *ð* or *d* in OE. *Donatus* is *Dinot* in Bede, *Cunetio* is *Cynwit* in Asser, and *W. coed* appears regularly as *coit* in Asser, Liber Landavensis and later sources. I derive *Werne* from an OT. **warinōn* formed from OE. *wær*, 'sea', topographically, 'a wet place', a sense development which is also seen in OE. *mere*, 'sea', dial. E. *mere*, 'pool, marsh'. Continental parallels are OG. *Werina* 1014, Die Werre, a tributary of the Main, and *Werna* 1060, Die Werre in Thuringia. The element *wær*, *war* is found in numerous English, Scandinavian, and German place-names and river names, such as *Wæringwicum* (Warwick) and River Waring in England, Waren, Waresjön and Värlinge in Sweden, *Wara*, *Waraha* and *Waarbeke* in Germany. The same word extended with an *n*-suffix occurs in Swedish Varnasjön, Lake Värnen and in OG. *Warnavia* 12 (Hennegau), Die Warnow (*Warnou* 12) etc. In Germanic dialects *werna*, *warn*, *were*, *ware* only means boil, hardness of the skin, but in topographical use *warn*, 'boil', is likely to have the same meaning as OE. *wenn*, *wem*, 'boil, blemish', but also 'wet soil, marshland', a meaning which anyhow occurs for *gwern* in Breton and Welsh. *Werneth* and *Warned* are formations with the suffixes *-ep* and *-od* (IG. *ētum*, *ātum*) from *uarn-* in this sense. For Cont. parallels, see Mansion, 80 f., Carnoy, 72.

OE. *Widma*, the Witham, does not go back to Ptolemy's *Sidu*, *Eidumanios*, but has a parallel in OE. *bi weoduman* CS. 416, a small river in Worcestershire and in the O. Sw. lake name *Widhme*. G. *Wida* 9, Altwied on the Wied (Rhen. Prov.) may also be compared. The etymology is obscure.

Weaver, Chesh., ME. *Wevre*, *Uiure*, is best derived from an OE. *Wæfre* related to OHG. *weibon*, 'to sway', and Norw. *weivra*, 'to move about in an aimless way'. The forms with *i* point to a variant *wifer* related to OE. *wifel*, G. *Wibele* 7, with the same meanings as its semantic equivalents, dial. E. *waver*, 'pond', LG. *waver*, 'soft, spongy ground'.

Wynd Brook, Worc., OE. *Wenbrōc*, cannot be a compound of the W. feminine form *gwen*, 'white', and OE. *brōc*, brook. The first element is OE. *wenn*, 'tumour', ME. *wen*, 'stain', e. NE. *wan*, *wen*, 'bruise, protuberance', which, like its semantic equivalent, OE. *wem*, 'stain', ME. and NE. *wem*, 'wound, protuberance', could have the topographical meaning of 'wet or marshy ground'. Related words are the OE. stream names *Wicwana* or *Wigwenna*, *Beadewan* or *Badewenna*, *Wanoting brōc* etc. Likewise OE. *wana*, 'lack, want', MLG. *wone*, 'hole in the ice', Sw. dial. *vana*, 'passage cut through the ice', Bavar. *wane*, 'tumour', probably also Sanskrit *vanam*, 'water', and OSw. *Wænir*, Lake Wänern. Continental equivalents are such German river names as *Wanabach*, *Wanbeke*, *Wantbake*, *Wanion* and *Wanninga*. A form extended with *-ric*, as in OE. *Sciteric*, is in all probability River Windrush, OE. *Wænric* and *Wænisc*, with substitution of *risc*, 'rush', for *ric*. Went (Yo.), ME. *Wenet* is a formation with the suffix *-itja*. Wendover contains OE. **dofer*, valley, E. dial. *dover*, 'a sandy place of waste ground near the sea', found also in Dovercourt, Essex, and related to O. Norw. *Dofrar*, valleys, OHG. *tobal*, a narrow valley.

OE. *wilig* in River Wiley and *wil* in Wilton I look upon as topographical words related to OE. *wil*, trick, deceit. The basis *wil* (and *wil?*), 'something bent, crooked, yielding' is well represented in LG. territory, especially in river names (v. Fö 1336). As an *i* appears in the earliest spellings of all these names (Wiehl, Weilburg on the Weil, Wielsbecke, Wieldrecht, *Wilflit*, *Wilsele* etc.), it is tempting to identify OE. *wil(ig)* with MDu. *wiel*, 'pool, morass', dial. Dutch *wiel*, 'pool', in Zeeland also 'a winding ditch'. According to Schönfeld, long *i* is not diphthongized in West Flanders and Zeeland. In ME. *wilt* also means 'wile, trick', but in Eastern E. dialects *wilt* means 'rush, sedge', which may presuppose an earlier meaning, 'marshland', as in the English place-name *Wilting* (near a low, wet area) and the OG. river name *Wiltis*, now die Wilz (Luxemburg). An extension with the suffix *-ud*, *-od*, occurs in *Weolud*, *Weolod*, now R. Welland, from *Wilud* with short *i* = 'bend', 'a winding river'? (cf. OE. *wioluc*, 'whelk', lit. 'something winding').

Not even the time-honoured derivation of River Wear, Durh., from a Keltic **Wisura* is quite certain. There are no safe instances of the loss of medial *s* in any English place-name of Keltic origin, and **Wi(s)ura* ought to have given OE. *Wiur*, *Weor*, not *Wir* by the side of *Wiur*, as is now the case.

Of the 'Keltic' river names under W now only remain Worm Brook, Wheelock, Chesh. and Wharfe, Yo. But the early forms of Worm Brook (*Wurm*-, *Werm*-, *Wirm*-) point to an OE. base *wyrm*-, not *wurm*-, to Wheelock there is no Keltic parallel, and Prof. E. admits that the word-group to which he refers Wharfe is not represented in Keltic languages.

OE. *Weorf* may be etymologically related to the Belgian river name Werchter, which Carnoy connects with M.Du. *Werf*, 'willow'.

From this survey the conclusion might be drawn that we should as a rule try to explain English river names not found in R-Br. sources from Germanic words.

From archaeological investigations we know there were at least 500 Roman villas and 700 Keltic villages in Ancient Britain. Not one name of these has survived to the present day. There were circa 50 Roman towns, one half of which have had their names preserved. Of river names in Romano-British sources about a dozen have been handed down to our times.

As I have attempted to show in my book 'Romans, Kelts, and Saxons in Ancient Britain', the scarcity of Keltic names is due to the mode of conquest. The Anglo-Saxons adopted the same tactics as the Romans in Gaul. The Britons were forced to abandon their hill top settlements, were made to cultivate the ground in the English manner, and adopt the English mode of living. They were not exterminated but absorbed by their Saxon conquerors. Their civilisation and their language vanished, but the race remained. As has been pointed out by Prof. Jespersen, there was nothing to induce the ruling Saxon classes to learn the language of the inferior natives. On the other hand, the Kelt would have to learn the language of his masters, and if the first generation did not learn good English, the second or third would, while the influence they themselves exercised on English would be infinitesimal. As I have endeavoured to show in my lecture this applies not only to common words but also to place-names.

M. van HAMEL: It may be true that students of place-names, both in England and in other parts of Western Europe, have sometimes gone too far in asserting the Celtic origin of a number of geographical names, but we should avoid the error of denying its existence altogether. In those countries where a Celtic population has been succeeded by conquerors of Teutonic descent, Celtic and Germanic names occur along with one another, often in a very strange succession. Why should this not be the case in England, even in the East? The elements referred to by Prof. Zachrisson and explained by him from Old English are in themselves very common Celtic words, occurring over and over again in Wales, Cumberland, Ireland, Brittany, etc. It would seem necessary to connect the study of the place-names of England with that of those regions that have retained a Celtic tongue up to the present day.

M. SMITH: It is suggested that Dr. van Hamel's impression of Northern English place-names is hardly correct. Place-names there which bear even slightest resemblance of being Celtic are very infrequent. In the North Riding they have been shown to be almost non-existent (v. PNNR 4 passim), and in the East Riding which is just being surveyed they are equally rare. But the problem of Celtic name survivals is difficult, and there are at least two aspects not touched upon in the previous remarks. One is that certain Celtic place-names have survived, and these are mainly the names of old Roman stations; it is not improbable that these were known by the English before they invaded England. In some of these names the evolution of the forms is startling; thus, in York the Old English form is *Eofoforwic*, an adaptation of *Eburacum*. *Eofoforwic* is in point of fact made up of intelligible etymons, OE. *eofofor* 'wild bear' and *wic* 'farm'. But for the fortuitous survival of pre-English spellings we might well have been content to leave the etymology at that. We may ask whether in other cases some of our place-

names not recorded at such an early date might not as a matter of fact be adaptations of older British names. The other problem is raised by names which contain significant words such as *foss* etc. supposed to be of British or British-Latin origin. Names which contain these elements cannot really be thought of as Celtic, for, I am sure, such elements were part of the common wordstock of the Anglo-Saxons. The best proof of this is in a name like *Fangfoss* (ER 4) which contains a Scandinavian first element (either *Fangulf* a personal name, or *fang* 'fishing' or the like). Such names do not affect the problem of local settlement.

M. ZACHRISSON: What Prof. van Hamel said in favour of an extensive Keltic element in English place-names was nothing but conjectures and vague impressions.

Four important general facts tell against Keltic origin for the words I have discussed:

(1) They are all compounded with English words, and it is inconceivable that there should be hundreds of Anglo-Keltic hybrid names in Old English. The occurrence of such hybrids presupposes an intimate fusion of two related languages existing side by side for generations. There are few Anglo-Scandinavian hybrid place-names and hardly any Anglo-French. A word that is really Keltic such as *nant* 'valley' is never combined with English words.

(2) None of these so-called Keltic words are confined to the Keltic border but are also found in the Eastern part of England where we do not expect Keltic survivals.

(3) Such Old English forms as *cymbe*, *pyll*, *funte*, *briw*, *brēo*, *crȳc*, *crūc*, *croc*, Kentish *ceat* cannot be derived from Keltic *cwm*, *pwll*, *bre*, *criic*, **kēto*, and the Welsh form *fwrr* never occurs by the side of *forr*.

(4) There are Scandinavian or Low-German parallels to all the words I have explained as Old English.

2. — COMMUNICATION DE M. A. GRIERA

Toponimia y Homonimia.

En l'absence de l'auteur, la communication est lue par M. PIERRE FOUCHÉ.

Los lingüistas que deben métodos a las investigaciones de las lenguas clásicas es posible que hayan dado una importancia excesiva a la crítica textual, a la lengua de los textos literarios, que antes es una construcción que no una realidad. Y la experiencia nos enseña que muchas de las reconstrucciones realizadas por la crítica textual, las de los himnos, por ejemplo, mas que depuraciones de textos, han venido a ser mutilaciones y profanaciones.

Las investigaciones lingüísticas, gracias a las actividades de Ascoli primero y de Gilliéron después, pasaron del documento al dialecto, de operar sobre un elemento muerto a trabajar sobre un cuerpo vivo.

Las consecuencias de esta nueva orientación en el campo de la Lingüística romance fué la Dialectología, dedicada a establecer fronteras dialectales y a escribir monografías de dialectos, cuyos caracteres de ambos buscaba explicar por razones de carácter histórico, geográfico, político y económico.

La fecundidad de los estudios dialectales ha sido grande; ella daba origen a los atlas lingüísticos que con el *Atlas linguistique de la France* (1902 ss.) ha renovado los estudios de la Lingüística románica.

Los Atlas han tenido sus defensores y sus detractores. Hay quién niega toda importancia al atlas para darla al diccionario dialectal. En cambio Gilliéron creía con fe ciega en el valor apodíctico de las investigaciones dialectales a base de los atlas lingüísticos.

Es evidente que los problemas que encierra una carta del atlas difícilmente acierta a verlos quién no esté familiarizado con las investigaciones de una lengua que vive. Emperó hay que tener en cuenta que el diccionario dialectal tiene también su importancia extraordinaria. Creo haber acertado en esta contienda al publicar un *Atlas lingüístic de Catalunya*¹ y un *Tresor de la Llengua de les Tradicions i de la Cultura popular*² que contendrá todo el vocabulario, los refranes y tradiciones populares de los dominios de la lengua catalana.

Por medio del atlas podemos conocer las diferentes estratificaciones de la lengua; podemos establecer el área geográfica de una palabra y podemos asistir a la lucha que se entabla entre diferentes vocablos, que a veces dura siglos y que no tiene otro objeto que facilitar la inteligencia entre los hombres.

Gilliéron con sus estudios al rededor de su atlas nos ha descubierto un factor importantísimo que ha de tenerse en cuenta en la Lingüística, que es la HOMONIMIA.

En cambio el Diccionario dialectal nos permite conocer la irradiación de una palabra (una palabra extranjera en la lengua no tiene derivados); nos explica cual ha sido su fuerza creadora en el alma y en el cuerpo de la palabra; es decir, señala la filiación de significados y reúne los derivados de cada palabra que son las mas de las veces creaciones por la homonimia.

Todavía tenemos un tercer factor en el estudio de la lengua, de tanta importancia como los atlas y los diccionarios dialectales. Son los diccionarios y colecciones de nombres de lugar. El investigación de estos nombres no solo sirve para reconstruir la historia de la colonización de un país, los orígenes de un pueblo o la propagación del culto cristiano por medio de los santos patronos y titulares de las parroquias, verdaderos hogares de la civilización; la Toponimia ofrece un campo magnífico de experiencias para comprobar la eficacia de la homonimia.

La facultad creadora del hombre es muy limitada en el lenguaje, aunque recree una palabra, cada vez que la pronuncia de nuevo. Podemos observar en la Toponimia que cuando comparecen las mismas disposiciones del suelo, la misma configuración de las montañas, o la colonización tiene el mismo origen, comparecen los mismos nombres de lugar, o las mismas raíces. Y entonces hay resolver el conflicto que crean los homónimos toponímicos por medio de la creación de palabras nuevas que tengan la misma raíz.

Algunos ejemplos:

Los nombres de las localidades del alto valle pirenaico de la Cerdaña son casi todos monosílabos y de origen prerromano: Alp, Bar, Bor, Das,

¹ 1923, ss. Se han publicado cuatro volúmenes; los cuatro que falta publicar aparecerán pronto.

² 1935; van publicados cinco volúmenes de los doce que hay previstos.

Lles, Nas, etc. Entre estos figura el nombre prerromano Urg cuyo significado originario puede ser 'llanura', 'rio'. Ya en la época romana en una llanura distante unos cuarenta kilómetros, a la ribera del Segre que procede de la Cerdaña, comparece *Urgelli*, que es el *Urgelli* de la Edad Media, capital de la diócesis del mismo nombre y también de un condado. Este *Urgelli* romano y medioeval es una creación para distinguirlo del Urg de le Cerdaña. Y todavía hay mas. Cuando los condes de Urgel en los siglos diez y once conquistan parte del llano de Lérida, este toma el nombre de *Urgell* (Pla), en tanto que la ciudad y región originaria toman el nombre de *Urgellet*.

Una ciudad antigua que por su situación adquirió gran apogeo en la época romana es la ciudad de *Tarragona*, la antigua TARRACO. Esta ciudad fué, a la vez, capital de una provincia romana: la *Tarraconense*. Como la división romana se conservó hasta la Edad Media, especialmente en las demarcaciones diocesanas, la antigua provincia de Tarraco, que comprendía todas las regiones de los afluentes del Ebro conservó el nombre de la metrópoli en el nombre del reino de *Aragó*, suprimiendo la T inicial de Tarraco, que, seguramente se interpretaría como artículo; compáranse los nombres de lugar: *Tibi* y *Ibi* (Alicante), *Eivissa* (Isla) y *Tivissa* (Tarragona).

Es conocida la villa de *Ripoll* de los Pirineos catalanes, por su antigua abadía benedictina, por su portal maravilloso, por su claustro y, sobretudo por su cultura, que culminó con las ilustraciones de la Biblia del año 1000, su cultura comparable a la de las abadías de Saint Gall, de Reichenau, de Cluny. Los documentos anteriores al año 1000 ya conocen esta localidad por *Rivipulli*, cuyo origen no es muy claro. Las armas o escudo de esta localidad son un gallo con las patas entre dos ríos. Hay quien quiere que *Ripoll* tenga su origen en *Rivus pollens* 'rio fecundo'. Confirmaría esta improbable etimología el nombre de la localidad vecina *Vallfogona* proveniente de un *Vallefecunda*. A mi modo de ver, *Ripoll* que se encuentra en la confluencia de dos ríos:

« com la vila de Ripoll
entremig de dues aigües »

como canta la canción popular, entre los ríos Ter y Freser, debe su origen a un RIVICUPLUM que por metátesis pasó a *RIVIPUCLUM y de aquí a *Ripoll*. En vasco tenemos el verbo *culuegin* que significa 'confluir' cuyo primer elemento es seguramente un CUPLU.

Si esta etimología puede ser interesante, lo que de *Ripoll* tiene sugestión para nuestro caso es el hecho de encontrarse cerca de Barcelona en la región del Vallés una localidad llamada *Ripollet* situada también a la confluencia de dos ríos. Este diminutivo, a mi manera de ver, no lo es de *Riupoll* 'rio pequeño', sino una forma creada para distinguir esta localidad del *Ripoll* de los Pirineos.

He citado antes el nombre del alto valle pirenaico la Cerdaña, la CERITANIA de la época romana. Es un hecho típico el que la población de los Pirineos, durante la Edad Media, pobló las llanuras de las dos

vertientes, la española debido esencialmente a la reconquista. Seguramente serían colonos procedentes de este alto valle los que poblarían la *Villa cerdaniola* del mismo Pirineo en la vertiente española, que ya comparece en el año 839; una segunda *Cerdaniola*, muy cercana a Barcelona (Sardanyola) que ya comparece en el año 975; y una tercera *Cerdaniola* de la parte de Tarragona citada en documentos del año 1150. Y debe advertirse que estas tres localidades que llevan el nombre de *Cerdaniola* han podido subsistir porque 'mutuamente ignoraban su existencia'.

Las poblaciones marítimas de la Costa oriental catalana (Costa de Llevant) son dobles. Tienen un núcleo de población a la playa (población moderna) y un núcleo de población cerca la montaña vecina al mar (población antigua). La necesidad de distinguir los dos núcleos de población nos enseña como aquí ha operado la homonimia. *Arenys*, localidades situadas cerca de arenales, distingue los dos núcleos desdoblado el nombre: *Arenys de Munt* y *Arenys de Mar*. Cerca de esta población tenemos *Caldes de Estrac* (Aquis Calidis) cuya población marítima moderna, mucho más importante que la antigua, ha tomado el nombre de *Caldes*; y lo mismo sucede con *Vilassar de Dalt* y *Vilassar de Mar*, *Premià de Dalt* y *Premià de Baix*. Y Barcelona que coloniza en el siglo 14 la ciudad de Alguero en la Cerdaña le da el nombre de *Barceloneta*, nombre que reaparece en Francia cerca de Niza para designar una localidad fundada por el conde Berenguer de Barcelona al siglo X o XI. Además en Barcelona mismo el barrio marítimo que, cincuenta años atrás estaba separado de la ciudad por la muralla era conocido por *Barceloneta*.

La pequeña república de Andorra enclavada en un valle perfectamente delimitado, con personalidad histórica típica desde la Edad Media y con administración peculiar desde esta época proporciona una serie de ejemplos curiosos que nos confirman la manera como la Homonimia opera en la Toponimia.

En Andorra la palabra *call* 'paso' ha creado en la misma localidad el *callissons* y las *callisoles*, nombres de diferentes pasos.

Clos 'prado cerrado', por necesidad de distinción ha creado los *closos*, la *closa* y la *closella* en Ordino.

La palabra CUMBA, fósil celta incrustado en los Pirineos da *coma*; además de haber dado origen a un gran número de nombres de prados de la alta montaña ha creado las *comes* y las *comelles* a Massana y *comabella* a Sant Julià.

En Andorra algunos campos de cultivo se llaman la *creu*. En Ordino encontramos su desglosamiento con las *creus* y *creueta*.

El nombre de lugar de origen oscuro *Currubes* de Andorra se ha desentendido de su homónimo creando un *Currubell*. Y a Canillo la *devesassa* sirve para distinguir un prado de otro que se llama la *devesa*.

El latín HORTUS para señalar los jardines vecinos a la casa los distingue perfectamente creando el *hortal*, el *hortalet*, los *hortals* (Ordino), *Hortó*, *Hortafá* (Canillo).

Mata, nombre de origen ibérico que significa bosque ha podido crear un *matarulla*, bosque distinto de la *mata*.

El nombre de río *Riba* ha podido crear aquí *Ribalta* y *Riberola*.

Quer 'peñasco' que comparece a Ordino en el nombre de lugar *Quer de l'Hort* se ha desentendido de un homónimo creando la *Querola*.

La palabra *solá* 'cultivo de cara al sol' ha dado lugar a creaciones tan originales como *Solanelles* (Canillo), *Sorolla* (Ordino), *Solanyó* (Massana).

Turé, nombre de un cultivo de Ordino cuyo origen nos es desconocido, tiene un derivado en Massana *Turés*.

El nombre *vila*, originario de la VILLA romana, cuya área geográfica sería interesante conocer, ha creado en Andorra y en el dominio restante del catalán el *vilar* y en Ordino la *vilella*.

El cultivo de la vid en Andorra, conocido por la documentación medievoval es confirmado por el nombre de lugar *vinya* de Andorra que en la misma localidad creó un *vinyal*.

Y por último el nombre de *Andorra*, que significa sitio de pasturaje y que confirma la etimología que di en BDC, IV, 45, tiene sus creaciones provocadas por la homonimia en *Andorrana* de Massanes y *Andorranes* de Canillo.

Resumiendo:

La homonimia se ha producido en gran escala en la Toponimia, siempre que la proximidad de los lugares, por razón de la comunicación, ha podido producir confusión. La lengua tiene infinidad de recursos para desentenderse de los conflictos que la homonimia crea. Son estos: introducción de prefijos y sufijos que tengan vitalidad, cambios fonéticos o introducción de palabras distintivas.

Si en los estudios de Toponimia tenemos en cuenta este principio regulador de la formación de los nombres de lugar, podremos aclarar con él muchos problemas de carácter etimológico y etnográfico.

3. — COMMUNICATION DE M. MAX BATHE

Flurnamenforschung und Sprachwissenschaft.

(Résumé.)

Unter den volkskundlichen Forschungszweigen ist die rein wissenschaftliche Bearbeitung der Flurnamen am jüngsten. Es fehlt ebenso an einer klaren Zielsetzung wie an gleichmässiger Bearbeitungsweise. Die Abgrenzungen sind nicht geklärt, und das Material ist keineswegs deutlich zu übersehen. Methodische Linien fehlen, Ansichten über Herkunft und Entstehung sind verschieden; das Ganze bildete eher einen Tummelplatz für die Deutungs-lust Unberufener oder war ein in seiner Beweisfähigkeit nicht einwandfrei erkanntes Hilfsmittel anderer ausgebauter Wissenschaften. Die Forschung hat grundsätzlich vom Flurnamen selbst auszugehen; er selber muss Ziel der Erkenntnis sein, seiner Wesensart sind die Methoden anzupassen. Der bisherigen Übung nach bilden die Flurnamen nur einen Sonder- teil der geographischen Bezeichnungen. Es zeigen sich aber zahlreiche Über- gänge zu ihnen und den Ortsnamen, so dass eine genaue Scheidung niemals

möglich sein wird. Meist versteht man unter Flurnamen die geographischen Bezeichnungen, die noch keine literarische oder kartographische Festlegung erfahren haben. Es sind das, wie der Name glücklich sagt, die kleineren Benennungen des Bodens, der Fläche. Die Benennung kann je nach der Bereichsgrösse punktförmig (Baum, Mal), linear (Weg, Wasserlauf) und flächig (Wirtschaftsraum) sein. Einzubeziehen sind alle Namen, die innerhalb der Ortslagen vorkommen, zu beachten sind Ortsnamen und alle übrigen allgemeinen geographischen Bezeichnungen. Vergleicht man den Namen mit der Sachkunde oder der Vorgeschichte, dann ergibt sich, dass der Name zu allererst ein Sprachgebilde ist. Als Teil, als Ausfluss des Sprachlichen ist er speziell dem Wortschatz entnommen. Alter und Herkunft sind aber nicht einheitlich. Seiner Anwendung nach sagt er über ein bestimmtes Gebiet, den Boden, aus, er ist topographisch. Doch ist zu beobachten, dass eine Fülle anderer Wörter ihren Niederschlag als Bodenbenennung gefunden hat, wozu Einflussmöglichkeiten und Wege vielgestaltig waren. Dadurch wird die Aussagefähigkeit der Namen unendlich grösser. Die Verheftung mit dem Boden ist voller Unterschiede, demnach kann auch die Lösung vom Wortschatz nicht gleichmässig sein: Name und Wort sind nicht immer zu trennen. Zur Bildung können Eigen- und Gattungsnamen verwendet werden, sie treten zusammen oder stehen allein. Die Formen sind sehr verschieden. Da der Name ein Teil der Sprache ist, erweist er sich schon selber als Brücke zur Sprachwissenschaft, die sich mit der Sprache als Form und Mittel beschäftigt. Sie kann dem Namenforscher mannigfache Hilfe geben. Der Name kann im Laut, in der Wortform und in der Bedeutung untersucht werden, d. h. die formal-inhaltliche Gemeinsamkeit kann herausgestellt werden. Sprachgesetze und -regeln können angewendet werden, die Bedeutungsangaben der Wortsammlungen geben Auskunft. Wertvoll sind die Forschungsmethoden. Nur das Zersprechen der Namen ist nicht zu fassen. Die Möglichkeiten sind reichhaltig, die Bedeutungsforschung birgt zahlreiche Probleme in sich. Der Name ist aber auch im einzelnen aufschlussreich, er belohnt Lokal- und Kleinforschung. Die Verbreitungsforschung, zuerst erprobt als Sprachgeographie mit erstaunlichen Entdeckungen, angewendet auf zahlreiche andere Gebiete, vermag auch als Flurnamen-Geographie neue Aussagen zu machen. Herkunft und Alter der Namen, Ausstrahlung und Verdrängung, Richtung und Stosskraft, Bleiben und Wandern, Verändern und Beharren in Form, Bedeutung und Raum sind daraus zu erkennen. Die Anwendung lehrt aber auch den Unterschied sehen: Infolge der Bodenbindung wird die Boden-, also Sachforschung benötigt. Daraus erwachsene eigene Methode führt zur Eigenforschung. Jedes Vorkommen sagt aus, scheinbar Geringes, Wertloses wird wichtig. Nicht nur der Mensch in seinem Lebensgang erfährt neue Beleuchtung, nein, auch die Sprachforschung wird neu angeregt. Was die Flurnamenwelt aus verschiedener Quelle schöpfte: Altes Wortgut, Lautvorgänge, Ausdehnungsgebiete der Formen und Gesetze, sogar Verbreitung, Urheimat und Ausstrahlung der Sprachträger wird durch die Flurnamenforschung in neue Beleuchtung gerückt; denn der Flurname ist vielfältig in seiner Daseinsform. Zwischen Flurnamenforschung und Sprachwissenschaft wird gegen-

seitiges Geben und Nehmen sein, beide vermögen sich gegenseitig zu bereichern.

M. BATHE, répondant à une interpellation: Die Flurnamen können meinem Erachten nach sowohl sehr alt wie auch sehr jung sein, es gibt verschiedene Schichtungen.

M. SCHWYZER: Es besteht zwischen dem Vortrage Herrn Bathes und dem seines Vorgängers insofern eine Übereinstimmung, als beide Vorträge mehr die Homonymie der Namen, d. h. die häufige Wiederkehr gleicher Namen hervorgehoben haben. Das scheint auf eine gewisse Armseligkeit in der Benennung bei den Spaniern und den Deutschen hinzudeuten, wogegen der Vortrag von A. Heiermeier eine gewisse Reichhaltigkeit in der Namensgebung bei den Iren hervortreten lässt.

M. BATHE: Die Hervorhebung der Homonymie bei den deutschen Flurnamen geschah aus methodischen Gründen. Die Gleichartigkeit in der Benennung und die daraus hervorgehende zahlenmässig erfassbare Wiederkehr des gleichen Namens ermöglicht ja erst eine exakte Kartographie, auf die es mir zunächst ankommt. Die Möglichkeit einer solchen Arbeitsweise scheint aber auch bei den irischen Flurnamen gegeben zu sein, wenngleich aus der Fülle des Materials nur ein Gebiet, die Flussnamen, herausgegriffen seien.

Andererseits ist zu sagen, dass auch bei den deutschen Flurnamen eine so grosse Verschiedenheit nach Alter, Herkunft, Bedeutung, Form, Anwendung und Lagerung zu erkennen ist, dass deren Menge nicht kartographisch, sondern nur registermässig, lexikalisch zu gewinnen ist.

Zur näheren Ergänzung des Gesagten darf ich noch auf den im Vortrag erwähnten Aufsatz «Flurnamengeographie als Flurnamenforschung» hinweisen.

4. — COMMUNICATION DE M^{lle} ANNIE HEIERMEIER

Die irischen Flussnamen.

(Gekürzt.)

Wenn ich heute das gesamte Flussnamenmaterial Irlands, d. h. sowohl die Namen der grossen, kleinen als auch kleinsten *Flüsse, Bäche, Rinnsale* und *Wässer* annähernd erschöpfend beisammen habe, danke ich es in erster Linie jenen einzigartigen, vor mehr als 100 Jahren unter *John O'Donovans* umsichtiger Führung und einem über ganz Irland hin verzweigten Mitarbeiterstab zustande gekommenen NAMEBOOKS.

In diesen handgeschriebenen, z. Zt. vom ORDNANCE SURVEY OF THE IRISH FREESTATE DUBLIN sorglichst gehüteten Namenbüchern, welche zunächst alphabetisch nach den 32 irischen Counties (5: von Antrim bis Wicklow), alsdann innerhalb eines jeden County wiederum alphabetisch nach Parishes geordnet sind, finden sich sowohl die Namen der Townländer, Fluren, Äcker, Gemarkungen, der Wiesen, Wälder, Mulden, Täler, Hügel, Hänge, Höhenzüge, der *Flüsse, Bäche, Rinnsale*, Wasserfälle, Teiche, Seen, Moore, Sümpfe und Moraste als auch die Namen der Brücken, Stauwehre und Furten, alter Stammverbände, Siedlungen, Höfe, Dörfer, Städte, Grafschaften und Provinzen; sowie die Namen der aus irischer Vergangenheit stammenden Tumuli, Carne, Forts, Lis, Castelle, Standkreuze, Rundtürme usw. Kurzum alles, was Namen hatte oder hat, ist an Ort und Stelle

nachgeforscht und dann in den Namebooks unter Nennung der jeweils in Frage kommenden Autoritäten und lokalen Anhaltspunkte für den betreffenden Namen erfasst und mit allem Detail aufgezeichnet worden.

Während meiner Aufenthalte in Irland hatte ich mich durch eine Gesamtzahl von 4000 solcher Namebooks hindurch zu arbeiten, wobei es galt, aus ihrer fast erdrückenden Fülle von Namen aller Art und dem stets reichlich beigelegten geographisch-topographischen Detail lediglich die *Flussnamen* zu bergen.

Für jeden der 32 irischen Counties stand somit nach Beendigung dieser Wühlarbeit durch die Namebooks eine gewisse Anzahl von Flussnamen fest; diese Namensausbeute musste aber erst durch vergleichendes Kartenstudium grösserer Übersichts- und Anschauungskarten Irlands mit den Detailmaps der Counties, Baronies und Parishes, mit Flur-, Gemarkungs- und Lageplänen, dem CENSUS OF IRELAND und sonstigen, gleich noch zu nennenden Ortsnamenindices immer wieder verglichen und nachgeprüft werden, ehe ein jeder Name eindeutig in seiner lokal-geographischen Lage bestimmt war.

Bei dieser lokal-geographischen Kontrolle und Festlegung entdeckte ich auf den verschiedensten Karten und Lageplänen und in den genannten Indices noch eine Menge kleinerer Flüsse und deren Namen, die in den Namebooks überhaupt nicht erwähnt sind.

Auf ähnliche Ausbeute, Bereicherung und Sicherung der schon vorhandenen Sammelergebnisse lief die Durchmusterung desjenigen Flussnamenmaterials hinaus, das z. T. schon vor Inangriffnahme der Namebooksdurchforschung aus dem alt- und mittelirischen Schrifttum, aus literarischen und historischen Quellen (Ulster Annalen, Four Masters Annalen etc.), aus beschreibenden Werken geographischer und topographischer Natur, vor allem aus HOGANS *Onomasticon Goedelicum* und LEWIS' *Topographical Dictionary* gewonnen war.

Durch dieses stetige Vergleichen, Nachprüfen und Aneinandermessen des aus den verschiedensten Winkeln aufgestöberten Materials gelang mir *erstens*, eine möglichst reichhaltige, nahezu erschöpfende Sammlung der irischen Flussnamen zusammenzubringen; *zweitens* war es auf diese Weise möglich, die meisten der gesammelten Namen nicht nur genau örtlich zu fixieren, sondern sie auch im Zuge ihrer historischen Entwicklung zu verfolgen, d. h. auf Ursprung, Alter und die mannigfachen Umwandlungen und schichtenartigen Überlagerungen im Laut- und Schriftbild hin zu untersuchen. Vor allem aber sollte dieses reiche Namenmaterial dazu dienen, die Gesetze oder Prinzipien aufzudecken, nach denen sich die irische Flussnamenwahl überhaupt vollzogen hat.

Hand in Hand mit dieser Sammeltätigkeit und der lokal-geographischen Einordnung und Sichtung, lief natürlich die sprachliche Untersuchung im engeren Sinne mit der Tendenz, die Namen einzeln zu interpretieren und zu deuten, um alsdann auf Grund der erfassten Namenetymologie in der Lage zu sein, die ganze Materialsammlung nach typologischen d. h. Prinzipien-Gesichtspunkten in ein Klassen (Gruppen/Typen)-Schema aufzuteilen.

Hier ergaben sich insofern ziemliche Schwierigkeiten, als die irischen

Flussnamen (wie alle sonstigen irischen Ortsnamen) nicht in irischer Laut- und Schreibform überliefert sind, sondern im Laufe der Zeit durch den englischen Sprach- und Kultureinfluss derart verändert, umgewandelt, überschichtet und überlagert wurden, dass sie uns heute in dieser anglierten Schale wie fremdartige Gebilde anmuten. Es galt, sie zu analysieren, um die echte, vielleicht ursprüngliche irische Laut- und Schreibform fassen zu können.

Neben leichteren Fällen wie etwa:

<i>Finglas</i> River	= <i>fionn glaise</i>	« helles Wasser »
<i>Owroe</i> R.	= <i>abha ruadh</i>	« roter Fluss »
<i>Owenboy</i> R.	= <i>abhainn buidhe</i>	« gelber Fluss »,

die sich mit einiger Kenntnis der Gesetze, nach welchen sich die Anglisierungstechnik oder der Anglisierungsprozess vollzogen hat, leicht aus der fremden Schale lösen und auf eine irische Laut- und Schriftform zurückführen lassen, stehen schwierigere Fälle, bei denen die Anglisierungstechnik über das einfache phonetische und phonologische Normalisieren, über das automatische Gleichschalten ähnlich klingender Endungen hinaus bis zur vollkommenen Ineinanderverschmelzung *englischer* Laut- und Klanggebilde mit den phonetischen Gegebenheiten sowie dem gesamten Laut- und Schriftausdruck der *irischen* Sprache schritt. Dieses im Laufe der Zeit natürlich immer wieder umgewandelte sprachliche *Neugebilde* trotz nun heute entweder undurchdringlich-nichtssagend zunächst jeder Erklärung und Analyse, oder aber es ist in seinem äusseren Habitus einem englischen Worte bereits soweit nahe- und gleichgekommen, dass mit der Zeit auch *Sinn* und *Begriff* hinübergewechselt haben und somit heute eine Anzahl irischer Flussnamen ganz land- und zwangsläufig im *englischen* Sprachsinn volksetymologisch ausgedeutet wird.

So etwa:

<i>Golden</i> River	im Co. Tipperary als « goldener Fluss »; in Wirklichkeit steckt dahinter ir. <i>gabhailin</i> = « kleine Gabelung ».
<i>Honor</i> R.	hat mit dem engl. Worte <i>honor</i> nichts zu tun, sondern meint lediglich ir. <i>an uair</i> « der Kalte ».
<i>Phönix</i> R.	nicht nach dem antiken Phönix so genannt, sondern enthält ir. <i>finn uisce</i> « das helle Wasser ».

Unmittelbar mit dieser Analyse der anglierten Namen und dem Festlegen der endgültigen irischen Lautform — soweit es anging — waren Interpretation und etymologische Namendeutung verknüpft; und erst nachdem hier einigermaßen Klarheit bestand, konnte dazu geschritten werden, das Material — soweit es nun durchsichtig war — in eine typologische Ordnung hineinzubringen. Es ergab sich zunächst eine Grosseinteilung in 6 Klassen (A—F), die ich in dem zur Verfügung gestellten *Résumé* mehr oder weniger ausführlich gegeneinander abgrenzte. Ich möchte an dieser Stelle nun noch zwei Ersatzklassen nachholen, und zwar Klasse G, in welcher ich alle diejenigen Namen sich ansammeln lasse, die mir auf Grund ihrer sprachlichen Undurchsichtigkeit vor der Hand noch rätselhaft und

unklar sind und somit nicht unter dem straffen, breits ziemlich eindeutig bestimmten Klassen-Schema A—F eingezählt werden können. Alsdann Klasse H, welche alle diejenigen Namen aufgreift, die evtl. vorkeltisch sein könnten und aller Wahrscheinlichkeit nach nie mit abha/abhainn oder sonst einem Worte für Fluss/Wasser zusammengesetzt gewesen sind. (Shannon, Boyne, Lee, Liffey usw.)

Lediglich Klasse A ist bis jetzt weiter ausgebaut und bis in Einzelheiten spezifiziert worden. Und zwar ist sie zunächst aufgeteilt in 6 Hauptgruppen. Jede Gruppe gliedert sich in 6—7 Kategorien, und die Kategorie schliesslich enthält die einzelnen Typen als letzte Einheiten. (Vorbehaltlich Änderungen las ich während des Vortrags den Gesamtaufbau von Klasse A mit allen Beispielen und sonstigen Erklärungen vor.) Nach dem Muster von Klasse A sollen später die übrigen Klassen in gleicher Weise aufgeteilt werden.

Auf diesem straffen Klassen(Gruppen/Typen)-Schema will ich Teil I meiner Gesamtuntersuchung der irischen Flussnamen aufbauen, nämlich

Die sprachlich-typologische Sichtung und Deutung.

Jeder Namentyp wird für sich vorgenommen, innerhalb seiner zugehörigen typologischen Ordnung besprochen, alsdann im engeren Rahmen der irischen Sprache erklärt, darüber hinaus in den weiteren Rahmen der keltischen Sprachen gestellt und schliesslich sprachvergleichend (soweit zweckdienlich) untersucht.

Nach erfolgter Besprechung und Erklärung wird noch kurz angegeben, wie oft dieser gewisse Typus in Irland überhaupt vertreten ist und wie sich die Frequenz auf die einzelnen Counties (bezw. Provinzen) verteilt (z. B. Garrow R. = gearr abha «kurzer Fluss»; Gesamtz. 5; davon Kerry 2, Galway 1, Leitrim 1, Fermanagh 1).

In allerengster Zusammenwirkung mit der sprachlich-typologischen Deutungs- und Sichtungsarbeit entstand Teil II

Die historische und geographisch-topographische Untersuchung der irischen Flussnamen,

eine sowohl deskriptiv als streng schematisch ausgearbeitete Übersicht, bei welcher zunächst die vier irischen Provinzen (Munster, Connaught, Ulster und Leinster) und dann die jeweils einer Provinz zugehörigen Counties so scharf wie möglich gegeneinander abgegrenzt werden. Und nun wird das gesamte, in jedem County befindliche, bisher nur nach lokal-geographischen Gesichtspunkten geordnete Material nach dem in Teil I herausgearbeiteten Klassen (Typen)-Schema so umgeschichtet, dass Kl. A den Anfang macht und Kl. F bezw. H den Schluss.

Das Wesentliche dieser Übersichtsschau liegt in der historischen und topographischen Nachprüfung der für die einzelnen Namen in Betracht kommenden Quellen, Zeugnisse, Belege, Autoren und sonstiger schriftlicher, kartographischer oder an Ort und Stelle zu gewinnender Anhaltspunkte (Lokalstudien). Die wichtigsten dieser Quellen wären etwa: *Ptolemäus*, alt- und mittellirische *Heldensage*, *Cormacs Glossar*, *Four Masters*

Annalen, *Ulsterannalen*, *J. Smiths Geschichtswerke* von 1760, O'Dugans und O'Heerins *Topographical Poems*, die *Metrical Dinsenchas*, der *Census*, die *Namebooks*, ferner Übersichtskarten, County- und Barony Sketchmaps, Country-sheets, einfache Lagepläne u. a.

Ausser diesen soeben besprochenen Teilen I und II ist noch ein dritter Teil geplant:

Untersuchung der irischen Flussnamen auf ihre formal-sprachlichen Bildungstypen hin.

Nach Absonderung von ca. 20—30 Namen, die sich ausserordentlich schwer — vielleicht nie ganz zur Zufriedenheit — erklären lassen und höchstwahrscheinlich auf einer vorkeltischen Schicht basieren, verbleibt die grosse Menge von irischen Flussnamen, die vielleicht alle einmal mit abha/abhainn, glaise, srut, caol oder sonst einer Bezeichnung für Wasser dergl. zusammengesetzt waren. Hier werden voraussichtlich neben den Adjektiv-Verbindungen vor allem die nominalen Bildungstypen mit ihren kettenartigen Genetivzusammensetzungen ein weites Feld beanspruchen. — Unter diesen Teil III fallen auch die Ausführungen über Alter, Anwachsen oder Anschwellen der Namen durch Anfügen von (mitunter recht jungen) Suffixen, die Ausführungen über das Diminutivum, über die systematischen, meist auf irgendwelchen Analogien beruhenden Wandlungen und alle sonstigen im Zuge der Anglisierungstechnik auftretenden Umgestaltungen, Auswirkungen des Artikels, volksetymologische Umdeutungen usw.

Teil IV: Tabellenartig angelegter Nachschlageindex.

Er geht in alphabetischer Folge von dem Namenbild aus, das uns heute als Gangundgäbe-Form auf den Landkarten und sonstwo begegnet. Handelt es sich beispielsweise um GARROW R., so würden wir unter G im ganzen fünf GARROW R. entdecken; hinter jedem Garrow R. stünde die erschlossene irische Lautform = gearr abha. In den nächsten zwei Spalten deutsche und engl. Übersetzung, also «kurzer Fluss», «short river», dann genaue Lageangabe (z. B. Co. Kerry) und schliesslich entsprechende Hinweise auf die drei Hauptteile der Untersuchung.

M. ZACHRISSON: We shall be very grateful for a collection of Irish river-names, but it is important that such a collection is not a mere catalogue of modern forms but also includes the early forms and names that are not etymologically clear.

From an etymological point of view river-names are not distinct from other place-names, only they often contain words which at the time of the name-giving were quite as understandable as e. g. O. E. *ēa*, *brōc*, *burna* etc. There are no certain cases of pre-Keltic river-names in England.

M. HUSS: Bei der Methode der Namen-, namentlich auch Flussnamenerklärung ist man erfreulicherweise bereits zu der Beobachtung vorgedrungen, dass Völkerüberschichtungen nicht nur zu lautlicher Umgestaltung und Entstellung, sondern auch zu neuer Sinngebung geführt haben. Die Vortragende hat dies Prinzip der Übertünchung gut beobachtet und schält aus kaum mehr verständlichen Formen die primitive keltische Sinnform bei ihren Beispielen heraus. Ein Pendant aus Siebenbürgen: im sogenannten Alten Land (< Altland) der Flussname Alt, ungarisch *Aluta*, bei Ptolemaeus Ἀλοῦτα = mongol. *al* 'gelb' + *utu/uta* 'Wasser, Fluss'. Dies ein Zeichen vorhistorischer mongolischer Bevölkerung in

Siebenbürgen, der dann noch der asiatische Hunneneinbruch und die Einwanderung der Magyaren folgte.

Observations brèves de MM. POKORNY, WEISGERBER et IORDAN.

M. SCHWYZER: betont, dass ihm als Laien in der Ortsnamenforschung, aber Hörer sämtlicher Vorträge der Sektion die Einheit der Ortsnamenforschung, von der Herr Iordan sprach, in erfreulicher Weise entgegengetreten sei, und freut sich, dass ein Vortrag den anderen im Grunde beleuchtete. Die Mannigfaltigkeit der Flussnamen wird am Objekte liegen.

Lundi, 31 août, 14 h.—15 h.

Président: M. GEORG GERULLIS.

Secrétaire: M. GUNNAR GUNNARSSON.

COMMUNICATION DE M. ERNSTS BLESE

Le dialecte letton du sud-ouest aux XVI^e et XVII^e siècles.

Dans mon bref exposé que j'ai l'honneur de présenter à votre haute considération bienveillante, Mesdames et Messieurs, je voudrais vous faire voir quelques étapes caractéristiques d'une lutte linguistique d'autrefois entre deux tribus ethniques bien proches et parentes sur la côte orientale de la mer Baltique. C'était une lutte paisible, sans pertes de sang, et bien que son histoire n'ait été jamais écrite d'une manière précise, c'était tout de même une lutte qui durait de longs siècles et qui ne s'est terminée définitivement qu'à la fin du XVII^e ou au commencement du XVIII^e siècle. Les deux adversaires étaient d'un côté les anciens Couroniens (lett. *kurši*, autrefois aussi *kursi*, allem. *Kuren* ou *Churen*, lat. *Curones*, *Curetes*, *Corri*) et d'autre côté les Lettons. Ceux-ci ne possédaient autrefois que la Livonie, la province la plus septentrionale de l'ancienne Lettonie au nord de la Daugava, mais déjà vers le commencement du XIV^e siècle ils ont occupé d'une manière pacifique peu à peu la terre des Semigalliens — c'est à dire la Semigallie au sud de la Daugava, et puis ils n'ont pas tardé à pénétrer dans les régions les plus occidentales de la Lettonie actuelle — dans le domaine des Couroniens. Il est bien connu que la plupart des savants considèrent actuellement les Couroniens aussi comme une tribu balte, tandis que les savants de la fin du XIX^e siècle y voyaient une tribu finno-ougrienne, proche des Livoniens ou Lives, dont on trouve les restes encore aujourd'hui dans le nord extrême de la Kurzeme (la Courlande) actuelle. La situation linguistique des anciens Couroniens parmi les autres tribus et les autres langues baltes est de nos jours plus ou moins claire: bien qu'on accepte ordinairement qu'ils étaient une tribu intermédiaire entre les Lithuaniens et les Lettons, on ne peut pas nier leur forte proximité aux anciens Prussiens au point de vue de leur langue ainsi qu'au point de vue de leur culture matérielle. J'ai traité la question de la situation linguistique des anciens Couroniens dans un article intitulé « Die Kuren und ihre sprachliche Stel-

lung im Kreise der baltischen Volksstämme », qui est imprimé dans le recueil *Congressus secundus archaeologorum Balticorum*, 1930. Donc je ne veux plus revenir à cette question ici. Mon intention est de jeter ici un coup d'œil sur le procès même de la lutte susmentionnée des idiomes couronien et letton, bien que des faits plus exacts qui nous pourraient illustrer les étapes de cette lutte n'existent presque pas jusqu'au XVII^e siècle. Essayons tout de même d'examiner ici d'une manière conspécutive tous les faits les plus caractéristiques qui nous peuvent éclaircir les relations réciproques de ces deux idiomes aux XVI^e et XVII^e siècles.

On a de sûrs témoignages du fait qu'au XVI^e siècle les habitants des districts au sud et à l'est de la ville de Liepāja (actuellement la plus grande ville occidentale de la Courlande) se nommaient exclusivement Couroniens (lett. *kursi*, *kurši*, *kursinieki*) et non pas Lettons, c'est à dire qu'au point de vue de leur nationalité ils se reconnaissaient encore pour une unité ethnique particulière, différente des Lettons. Voici pourquoi nous retrouvons dans l'allemand de cette époque seulement les termes *Kuren* ou *Churen*, *kurisch* ou *churisch*, et il est bien connu que de l'année 1560 nous avons des indications bien importantes sur l'existence des traductions des passages des évangiles et du catéchisme à l'église de Sventāja, *alles in kurischer Sprache*. Malheureusement il est difficile de discerner et de préciser en quoi cette langue couronienne différait du letton de la même époque. Cependant les noms couroniens de cette époque portés par les habitants des régions du sud et de l'est de Liepāja peuvent jeter dans un certain sens de la lumière sur cette question. On retrouve ces noms dans les documents courlandais des Archives de l'État à Königsberg, consacrées aux événements de la seconde moitié du XVI^e siècle dans les régions courlandaises. Ces dernières étaient alors mises en gage pour une certaine période par le duc de Courlande au duc de Prusse. Un grand nombre de ces noms ont été déjà rassemblés par moi, mais jusqu'à présent mes collections restent encore inédites. Hélas, le caractère fragmentaire de ces noms ne nous permet pas des conclusions plus concrètes, plus précises et plus profondes. Quelques noms indiquent aussi que la langue couronienne de ces endroits et de l'époque nommée était assez proche de l'ancien prussien; par ex., une forêt près de Liepāja porte un nom directement prussien *Lapsemedien*, puis *Lapmežs*, *Lapsmežs* (c'est à dire des noms déjà lettons¹); un nom de famille *Wilkis* est identique au mot prussien *wilkis* « loup ». Mais les autres ont déjà un caractère letton, et bien qu'ils soient écrits d'une manière assez déformée, ils montrent qu'en général le couronien de cette époque-là était déjà assez proche du letton. Les noms de personnes rencontrés dans un document datant de l'année 1582, document provenant de la région de Piltene (plus au nord de Liepāja), possèdent déjà un caractère couronien plus archaïque. Ce document a été édité par M. le prof. Arbusow, et j'ai étudié les noms en question dans ma dissertation. Leur caractère général est assez original et bien différent des noms des Lettons de cette même époque (p. ex. des noms de famille à Riga aux XV^e et XVI^e siècles), et

¹ La forme *Lapsemedien* peut être une forme adaptée consciemment à la langue prussienne dans la chancellerie ducale, dont les fonctionnaires connaissaient le prussien.

Siebenbürgen, der dann noch der asiatische Hunneneinbruch und die Einwanderung der Magyaren folgte.

Observations brèves de MM. POKORNY, WEISGERBER et IORDAN.

M. SCHWYZER: betont, dass ihm als Laien in der Ortsnamenforschung, aber Hörer sämtlicher Vorträge der Sektion die Einheit der Ortsnamenforschung, von der Herr Iordan sprach, in erfreulicher Weise entgegengetreten sei, und freut sich, dass ein Vortrag den anderen im Grunde beleuchtete. Die Mannigfaltigkeit der Flussnamen wird am Objekte liegen.

Lundi, 31 août, 14 h.—15 h.

Président: M. GEORG GERULLIS.

Secrétaire: M. GUNNAR GUNNARSSON.

COMMUNICATION DE M. ERNSTS BLESE

Le dialecte letton du sud-ouest aux XVI^e et XVII^e siècles.

Dans mon bref exposé que j'ai l'honneur de présenter à votre haute considération bienveillante, Mesdames et Messieurs, je voudrais vous faire voir quelques étapes caractéristiques d'une lutte linguistique d'autrefois entre deux tribus ethniques bien proches et parentes sur la côte orientale de la mer Baltique. C'était une lutte paisible, sans pertes de sang, et bien que son histoire n'ait été jamais écrite d'une manière précise, c'était tout de même une lutte qui durait de longs siècles et qui ne s'est terminée définitivement qu'à la fin du XVII^e ou au commencement du XVIII^e siècle. Les deux adversaires étaient d'un côté les anciens Couroniens (lett. *kurši*, autrefois aussi *kursi*, allem. *Kuren* ou *Churen*, lat. *Curones*, *Curetes*, *Corri*) et d'autre côté les Lettons. Ceux-ci ne possédaient autrefois que la Livonie, la province la plus septentrionale de l'ancienne Lettonie au nord de la Daugava, mais déjà vers le commencement du XIV^e siècle ils ont occupé d'une manière pacifique peu à peu la terre des Semigalliens — c'est à dire la Semigallie au sud de la Daugava, et puis ils n'ont pas tardé à pénétrer dans les régions les plus occidentales de la Lettonie actuelle — dans le domaine des Couroniens. Il est bien connu que la plupart des savants considèrent actuellement les Couroniens aussi comme une tribu balte, tandis que les savants de la fin du XIX^e siècle y voyaient une tribu finno-ougrienne, proche des Livoniens ou Lives, dont on trouve les restes encore aujourd'hui dans le nord extrême de la Kurzeme (la Courlande) actuelle. La situation linguistique des anciens Couroniens parmi les autres tribus et les autres langues baltes est de nos jours plus ou moins claire: bien qu'on accepte ordinairement qu'ils étaient une tribu intermédiaire entre les Lithuaniens et les Lettons, on ne peut pas nier leur forte proximité aux anciens Prussiens au point de vue de leur langue ainsi qu'au point de vue de leur culture matérielle. J'ai traité la question de la situation linguistique des anciens Couroniens dans un article intitulé « Die Kuren und ihre sprachliche Stel-

lung im Kreise der baltischen Volksstämme », qui est imprimé dans le recueil *Congressus secundus archaeologorum Balticorum*, 1930. Donc je ne veux plus revenir à cette question ici. Mon intention est de jeter ici un coup d'œil sur le procès même de la lutte susmentionnée des idiomes couronien et letton, bien que des faits plus exacts qui nous pourraient illustrer les étapes de cette lutte n'existent presque pas jusqu'au XVII^e siècle. Essayons tout de même d'examiner ici d'une manière conspécutive tous les faits les plus caractéristiques qui nous peuvent éclaircir les relations réciproques de ces deux idiomes aux XVI^e et XVII^e siècles.

On a de sûrs témoignages du fait qu'au XVI^e siècle les habitants des districts au sud et à l'est de la ville de Liepāja (actuellement la plus grande ville occidentale de la Courlande) se nommaient exclusivement Couroniens (lett. *kursi*, *kurši*, *kursinieki*) et non pas Lettons, c'est à dire qu'au point de vue de leur nationalité ils se reconnaissaient encore pour une unité ethnique particulière, différente des Lettons. Voici pourquoi nous retrouvons dans l'allemand de cette époque seulement les termes *Kuren* ou *Churen*, *kurisch* ou *churisch*, et il est bien connu que de l'année 1560 nous avons des indications bien importantes sur l'existence des traductions des passages des évangiles et du catéchisme à l'église de Sventāja, *alles in kurischer Sprache*. Malheureusement il est difficile de discerner et de préciser en quoi cette langue couronienne différait du letton de la même époque. Cependant les noms couroniens de cette époque portés par les habitants des régions du sud et de l'est de Liepāja peuvent jeter dans un certain sens de la lumière sur cette question. On retrouve ces noms dans les documents courlandais des Archives de l'État à Königsberg, consacrées aux événements de la seconde moitié du XVI^e siècle dans les régions courlandaises. Ces dernières étaient alors mises en gage pour une certaine période par le duc de Courlande au duc de Prusse. Un grand nombre de ces noms ont été déjà rassemblés par moi, mais jusqu'à présent mes collections restent encore inédites. Hélas, le caractère fragmentaire de ces noms ne nous permet pas des conclusions plus concrètes, plus précises et plus profondes. Quelques noms indiquent aussi que la langue couronienne de ces endroits et de l'époque nommée était assez proche de l'ancien prussien; par ex., une forêt près de Liepāja porte un nom directement prussien *Lapsemedien*, puis *Lapmežs*, *Lapsmežs* (c'est à dire des noms déjà lettons¹); un nom de famille *Wilkis* est identique au mot prussien *wilkis* « loup ». Mais les autres ont déjà un caractère letton, et bien qu'ils soient écrits d'une manière assez déformée, ils montrent qu'en général le couronien de cette époque-là était déjà assez proche du letton. Les noms de personnes rencontrés dans un document datant de l'année 1582, document provenant de la région de Piltene (plus au nord de Liepāja), possèdent déjà un caractère couronien plus archaïque. Ce document a été édité par M. le prof. Arbusow, et j'ai étudié les noms en question dans ma dissertation. Leur caractère général est assez original et bien différent des noms des Lettons de cette même époque (p. ex. des noms de famille à Riga aux XV^e et XVI^e siècles), et

¹ La forme *Lapsemedien* peut être une forme adaptée consciemment à la langue prussienne dans la chancellerie ducale, dont les fonctionnaires connaissaient le prussien.

beaucoup d'eux coïncident lettre par lettre avec les noms de personnes prussiens. Hélas, même ceux-là ne nous permettent pas de tirer des conclusions concrètes sur le caractère exact de la langue couronienne parlée à cette époque¹.

Une impression plus exacte de la langue des environs de Liepāja ne nous est fournie qu'au cours du XVII^e siècle. Nous avons de la fin de ce siècle un vocabulaire letto-allemand terminé en 1685. C'est le célèbre vocabulaire de Jean Langius, pasteur des communes de Nīca (pron. Nītsa) et Bārta au sud de Liepāja. Jusqu'à présent il était seulement en manuscrit, mais actuellement je peux déjà vous présenter ici un exemplaire imprimé de ce vocabulaire². La conscience linguistique de Langius est encore plus couronienne que lettone. Bien qu'il emploie en allemand des noms comme *Letten* et *lettische Sprache*, il ne possède en letton que l'adjectif *latwisks*; on ne trouve pas chez lui le substantif moderne *latvietis* sauf sous une forme peu claire, *Latwissis*, et celle-ci même est expliquée entre parenthèses par le nom *Kursneeks* « un Couronien ». Le terme *Latwiska Seim'* « le pays letton » est traduit par *Lett* ou *Churlandt*, mais à côté de cela *in Churlandt* est traduit en letton par l'expression *Kursohs* « chez les Couroniens ». Dans la langue de Langius nous retrouvons beaucoup de couronismes, par ex. la diphtongue couronienne *ei* dans les mots archaïques *kleidis* « der herum-irrt », *weinads* « ziemlich » et ailleurs; au lieu de cette diphtongue on y trouve quelquefois une *e* qu'il faut lire comme *ē* (phénomène qui est caractéristique même des dialectes modernes de la Courlande, dans lesquels, par ex., un nom de fleuve comme *Leitīža* est prononcé aussi *Lētiža*; une commune rurale s'appelle *Kurseiši*, mais les habitants *Kursēšnieki*). De même nous trouvons un *ei* au lieu de *ai* moderne, ce qui est aussi un phénomène couronien, ainsi qu'un *ār*, *ēr* au lieu de *aī*, *ēī* du letton moderne (quoique l'emploi de tels groupes chez Langius ne soit pas sans exceptions). En ce qui concerne le consonantisme, nous avons souvent chez lui un *an*, *en*, *in*, *un* devant consonne dans des combinaisons tautosyllabiques (notamment dans la forme *apsendāhjus* « assise », qui rappelle beaucoup *sindats* « qui est assis » en ancien prussien).

Parmi les faits morphologiques il y a déjà peu de choses caractéristiques pour le couronien. Les substantifs et les adjectifs n'en possèdent rien; les nombres ordinaux sont caractérisés par un emploi plus répandu des formes à désinence indéterminée *peekts*, *sests* « le 5^e, le 6^e », etc., phénomène qui se retrouve parfois aussi en letton moderne, mais qui est ordinaire en lithuanien et en vieux-prussien. Dans les verbes, à cause de l'écriture insuffisante, quelques choses caractéristiques restent obscures. Le fait le

¹ Un caractère encore plus archaïque nous est présenté par les noms couroniens que nous trouvons dans le texte édité par M. A. Bauer et intitulé « Die Wartgutsteuerliste der Komturei Goldingen », publié en 1933 dans le recueil « Mitteilungen aus der livländischen Geschichte », XXV B., 1. Heft. Mais ces noms n'ont pas jusqu'à présent été explorés d'une manière suffisante, et c'est pourquoi je me borne ici à en signaler simplement l'existence.

² Paru sous le titre: Nīcas un Bārtas mācītāja Jāņa Langija 1685. gada latviskivāciska vārdnīca ar īsu latviešu gramatiku. — Pēc manuskripta fotokopijas izdevis E. Blese. Avec un résumé français: Jean Langius, sa vie, son œuvre, sa graphique et la langue de son vocabulaire. Riga, 1936.

plus intéressant est ici la forme de la 3^e personne du prés. *essi* « qu'il soit », qu'il faut comparer avec l'optatif lith. *tesiē* ou *teesiē*, et qui rappelle aussi la forme *bousei* en ancien prussien; les autres formes sont déjà letttones.

La langue de Langius caractérise, en s'exprimant figurativement, cette période dans l'histoire de la disparition du couronien du sud-ouest de la Courlande, où cette langue est déjà soumise et subordonnée au letton au point de s'être presque confondue déjà avec ce dernier. Pour ce qui concerne la nationalité et la provenance ethnique, les gens ne se reconnaissent pas encore totalement pour des Lettons, et à leur avis ils n'auraient pas encore parlé à cette époque le letton, mais le couronien, quoique le terme *latwisks* fût déjà assez connu; leur langue diffère encore assez beaucoup du letton, et par la phonétique et par la morphologie, et surtout par le vocabulaire.

Ma conclusion à l'égard de cette langue du sud-ouest de la Courlande aux XVI^e et XVII^e siècles peut être formulée comme suit.

L'ancienne langue couronienne existait encore au XVI^e siècle dans la conscience de la population indigène comme une langue tout à fait indépendante; tout de même celle-ci était devenue à cette époque par son développement historique dans sa structure linguistique générale déjà assez proche du letton, et les colons lettons, les nouveaux venus, la comprenaient sans difficulté, ainsi que les Couroniens comprenaient la langue des immigrants. En quelle mesure il y avait des différences entre le couronien et le letton à cette époque, est impossible à constater précisément, à défaut des matériaux suffisants. Il est bien possible que les textes de Sventāja de 1560 étaient l'œuvre d'un traducteur local, et que leur langue différait en effet assez fortement de la langue letttonne de Riga et de la Semigallie, d'où s'est développée plus tard la langue littéraire letttonne; en ce sens la dénomination « couronien », appliquée à la langue de ces textes par les historiens ecclésiastiques, a tout à fait sa raison d'être, parce que toutes les sources historiques de cette époque ne parlent que des Couroniens comme habitants des environs de Liepāja et de la langue couronienne comme leur langue. Si cette langue couronienne avait trouvé déjà au XVI^e siècle une certaine possibilité de se manifester dans les textes imprimés de l'époque en y laissant quelques traces, ou si nous avions au moins quelques textes en manuscrit datant même du début du XVII^e siècle, il faudrait constater que la différence entre ces textes-ci et les textes letttons ordinaires de la même époque serait encore assez grande. Malheureusement les conditions du développement n'étaient pas favorables au couronien: les textes de Sventāja ont disparu bientôt sans laisser de traces dans les textes postérieurs et sans créer une tradition littéraire couronienne. Quand au XVII^e siècle les hommes de lettres locaux firent la première fois attention à la langue parlée autour d'eux, il était déjà trop tard; une tradition linguistique nouvelle s'était déjà formée sur la base de la langue littéraire letttonne contemporaine, en comparaison de laquelle les faits caractéristiques de la langue du sud-ouest n'étaient que des éléments dialectaux, et cette langue locale ne pouvait plus mettre aucun espoir en un développement littéraire futur. Ainsi la formation du centre littéraire à Riga, au milieu et à la fin du XVI^e siècle, dont la langue devint bientôt le modèle pour les écrivains de Semigallie,

p. ex. pour Reimers à la fin du XVI^e siècle et pour les grands écrivains de Semigallie du XVII^e siècle — Mancelius et Fürecker et le grammairien Adolphi, a donné un coup mortel à la langue couronienne et a enlevé pour toujours à cette dernière l'espoir de devenir une langue littéraire, quoique restreinte et locale, bien qu'un certain fondement pour un tel développement fût posé déjà un siècle auparavant dans la langue des textes couroniens de Sventāja, malheureusement pas conservés.

La communication donne lieu à une discussion animée, à laquelle prennent part, outre le conférencier, MM. van WIJK, GERULLIS, KIPARSKY et STANG. Ces Messieurs n'étant pas d'accord avec M. Blese sur le dialecte letton du sud-ouest aux XVI^e et XVII^e siècles comme une langue particulière, présentent plusieurs arguments pour montrer que cette « langue couronienne », apparentée au vieux-prussien, ne peut pas être considérée que comme un dialecte du letton.

Mardi, 1^{er} septembre, 15 h.—16 h.

Président: M. ERNST FRAENKEL.

Secrétaire: M. HJALMAR FRISK.

COMMUNICATION DE M. WILLIAM THALBITZER

Is Eskimo a Primitive Language?

The terms 'primitive people', 'primitive language' were coined by the evolutionists of the 19th century. To them a primitive language merely meant the language of a primitive people, partaking of the (presumed) simplicity of old times. Already then linguists were familiar with the fact that the number of seemingly unrelated languages spoken on this globe is enormous, but I do not think they understood the significance of this fact. In spite of several attempts to reduce the number of disunited families of languages by pointing out supposed traces or symptoms of an early kinship between some of them, continued researches in the field only added to the number of irreducible languages. Nowadays we have hundreds and hundreds of unrelated languages before us, hundreds of linguistic systems, which will probably never be genetically reduced. No single human brain will ever be able to study all of them or to include them in his comparisons. Admittedly, up to now only a small number of the so-called primitive languages have been closely examined by experts. One of them is Eskimo.

If 'primitive' is taken in the sense of what is simple, or regular and uniform, Eskimo is far from being a primitive language.

In few parts of the world are the native languages less simple in structure and forms than in the American arctic and subarctic regions. This is especially true of the languages spoken in the Northwest Territory of Canada, on both sides of the Sea Alps and the Rocky Mountains. The Indian languages spoken there by the Thlinkit, Tsimshian, Haida, Kwakiutl

and Athapascan Indians are highly complex. So are the Iroquois and Caddoan languages once spoken in the center and south of the northern continent — and even more so, *Eskimo* along the shores of the Arctic Ocean. Though unrelated in substance all these languages belong to a *polysynthetic* type. According to the definition once given by a French linguist, Eskimo is characterized by its innate principle of a *dérivation à l'infini*¹. LUCIEN ADAM even regarded this feature as a proof that the Eskimo language does not belong to the family of the "Ural-Altaic" languages. Nor does it belong to any American language (as far as we know), in spite of a general similarity in structure to some few of them.

No doubt Eskimo forms a linguistic family of its own. It comprises several distinct dialects scattered along the arctic coasts from Greenland to Alaska (its southern boundary being near Mt. Elias). The islanders and the southern coast-dwellers of Bering Strait speak a highly deviating dialect. The Aleutian Islanders have an Eskimo substratum, as it were, in their own peculiar language. Further some probable loan-words from more distant languages (especially those of Siberia) occur, e. g. Esk. *qaiak* kayak (Turkish); *qajigi*, *qashge* communal festival house (Ainu?); *kamik*, *kamak* boot (Finno-Ugrian); *yayāq* shaman's drum (Koryak); *niviaq* unmarried woman (Tshuktsh, Koryak); *tūgra* familiar spirit (? Turkish, etc.); perhaps *pana* knife (? Melanesia, S. East Asia).

The long-continued discussion about the earlier migrations of this people tends in an ever increasing degree to prove that about 2000 years ago the coasts of Bering Strait were occupied by Eskimo tribes who used prototypes of the same hunting implements and tools, which we find to-day in the hands of the inhabitants. In those early ages the Alaskan Eskimo implements were even more refined than later on, splendidly wrought and adorned with unequalled ornamentation. It would seem that the Old Eskimo civilization of Bering Strait was originally in a flourishing condition but declined in later ages. — Our celebrated arctic explorer, the late KNUD RASMUSSEN, on his sledging journey along the coasts of Northern Alaska, discovered some remarkable myths among the inland Eskimos there². These testify to an early culture, an artistic intelligence superior to that of later times. His folkloristic results confirm our impression of E. W. Nelson's previous ethnologic description from the more southerly districts of Alaska.

In the dialects still extant on both shores of Bering Strait we hear the echo of an Old Eskimo language, which long ago, on the lips of an unknown nation, had reached the arctic shores from a more western or southern part of the world.

¹ LUCIEN ADAM, On the relation of the Greenland Eskimo language to other languages, at the Internat. Congress of Americanists, Copenhagen 1883 (pp. 337—353).

² Knud Rasmussen published these myths in Danish (in *Festens Gave*, edit. Gyldendal, 1929) after his return from the 5th Thule Expedition. English translation by Isobel Hutchison and German by Annie Schmücker.

Eskimo is a highly derivational and constructive language. The great bulk of its words are marked by their regular conglomeration and perspicuous etymology.

But the polysynthesism — as emphasized in the French characterization cited above (Adam) — must not be taken too literally¹. There is no lack of short words in Eskimo. In ordinary speech short and long words alternate, although the long ones (consisting of from four to eight syllables, rarely of more) are in the majority. E. g.

<i>ko'p sikusimanerane</i>	<i>tasiŋ'uaq imertarfigissarparput</i>
river [gen.] while (being) in its state of ice	little lake (as) water fetch(ing) place we have it usually our

i. e.
as long as the river is frozen we usually fetch water from the little lake.

<i>ukioq man'a sujornanit</i>	<i>ajorssarnaq'in'eruwoq</i>
winter this last year from	suffering (hunger) is (was) none (or not) more (than)

i. e.
this winter people suffer(ed) less want than last year.

The Greenland dictionary is divided into two sections: I comprising the initial (basal) stems, and II comprising the suffixes (or infix-like syllables). Both stems and suffixes may naturally be grouped in the same classes of words (*partes orationis*). The classic dictionaries (Egede; Fabricius; S. Kleinschmidt), consistently applying a genetic principle, arrange all derivations under the heading of the stem-word (root).

We may reckon that the number of independent initial bases (stems) of the Greenland language amounts to about 1000 (or 1100) as opposed to about 700 subordinate suffixes and formatives. Besides the latter there is one prefix *ta-*, which is only applicable to the demonstrative pronouns, e. g. *man'a* 'this one' > *taman'a* 'the one I have just mentioned'. The prefix (*ta-*) is a kind of (relative) reminder, serving to make the pronoun retro-active.

One suffix may be linked to another in a long tail after the initial word stem (noun or verb). In this way the fundamental notion of the first word (whether a nominal or verbal stem) is gradually enriched and specialized. A whole sentence may be expressed in one word, a sentence unit; for instance, in order to express the following sentence:

"I should indeed (otherwise) have been willing (ready), as usual, to hasten to build a large new house": *ighlo* house *-ta'q* (new) *-(r)ssuaq* (large) *-lior* (make, build) *-asuar* (hasten) *-niar* (strive) *-uma* (will, shall) *-(g)aluar* (otherwise, indeed) *-poŋa* (verb ending, indicative 1. p.)

¹ In modern Greenlandish literary style (after the first printing of Eskimo books) it has become the custom of authors to produce long words or sentence-units in order to meet the demands of foreign ideas. There may be in this a kind of cultivation of the old tendency (which is incontestable) of the Eskimo language to comprise many notions in single words (word-sentences) by means of derivative suffixes. But the artificial style often leads to exaggeration.

-a'sit (as usual) — all of which separate elements combine in the following formation, pronounced without any hesitation:

ighluta'rssualiorasuarniarumagaluarpuŋa'sit, easily and at once understood and perhaps the next moment twisted to this invitation:

ighluta'rssualiulerasuarniarta in the hortative 1. p. plur.: "large new house let us *-(r)ta* hasten to begin *-(ler)* to build".

The suffixes (affixes, infixes) are never used as independent words, but have to be linked together, according to certain rules. They are, as it were, fragments of words, used merely as included or final elements.

Besides such long words isolated words also occur, even (though rarely) monosyllabic words (*ku'k* river), and quite frequently dissyllabic ones, both groups representing different classes of words such as nouns, verbs, adjectives, interjections, adverb-like particles, personal or indefinite pronouns (self, alone, whole) etc. The regular alternation of short and long words is one of the conspicuous features of Eskimo speech. But apart from the most cumbersome of the long formations the diction, or current of speech, flows easily, often (especially from the mouth of men) slowly and quietly, generally without stuttering.

The distinction drawn in the vocabulary between independent words, which are semantically distinct and important, and merely qualifying suffixes, makes the whole structure of the language highly sensitive and expressive. Each sentence unit is like a mental photo containing the elements within a selected field of vision. But at the same time the long sentence-like words will often impede the speech, acting as drift timber in the current, or they will cause a good deal of rigidity in the constructions.

This may have been felt as an inconvenience and given rise to a counter-action. Therefore people seized upon the initial stem word *pe-*, which means something like 'thing' or 'some' and is perhaps the most empty semanteme in the world. To this stem all kinds of suffixes may be attached; it completely subserves the meaning of any suffix attached to it. E. g. if you add a possessive suffix, as my or his, *pe* acquires the meaning of 'possession', e. g. *pi-ga* 'my thing or possession', *pi-a* 'his ditto'; if you add the verb ending *-voq*, *pi-voq* will mean: 'it happens', 'it (he) does', 'he gets, goes', etc.; *pi-lerpoq* 'begins'; *pi-ga* 'it is his, he owns it'; *pi-so'q* 'one who is rich'; *pe'p'oq* (*pe'ip'oq*) 'he has nothing, is poor'; *pi-ŋ'orpoq* 'he becomes something, comes into existence'; *pi-saq* 'what he has got'; *pi-soq* 'a fact' or 'one who has done something'; *pi-liortoq* 'one who makes something'; *pe-qarpoq* 'there is something' or 'he has (got) something'; *pe-re'rpoq* 'it is finished' or 'he has finished, has already done with it' etc. — *pe-* is like a saviour to all the subordinate semantic elements imprisoned in suffixes; by adopting them he makes independent words of them, opening the door for them to liberty. — In the vocabulary nearly fifteen pages are filled with *pe*-derivations, to be translated as nouns, verbs or adjectives. *pe-* has almost the character of a prefix.

They have no adverb of pure negation (like *not*, *non*, *nicht*, *ikke* etc.), but they express the negation by infixing *-ŋŋi-* [*-ŋi*] or *-ŋŋila-* [*-ŋila*] in the verb, e. g.

ajorpoq 'is unable, bad, ill; cannot —'
ajog'ilaq, ajog'itsoq '(is) good, able to, can'.

A great many verbs belong to a class of negative semantemes, i. e. they are formally positive, but their meaning (σῆμα, ἔρμηνον) is negative, e. g.: *ajorpoq* 'is bad, good for nothing, incapable'; *saperpoq* 'can not possibly'; *artorpoq* 'does not manage or master, is impotent'; *naluwoq* 'does not know, ignores'. The corresponding positive meanings of being "able, good, capable, mastering, knowing" are formed by contradiction of the opposite as in *ajog'ilaq* 'is not bad', *sapij'ilaq, artog'ilaq* 'is not unable, not impotent', *nalog'ilaq* 'does not ignore', with the effect of producing the common affirmatives. That is the procedure for a good many similar notions, for which there are merely stem-words of a negative signification.

This tendency in the style of the words (semantemes) seems to point to a fundamentally modest attitude, an age old feeling of dependence and impotence, perhaps inferiority, in relation to the environment. Here, indeed, a fundamental note of human simplicity may be perceived.

There is an apparent simplicity in the formation of the plural (and dual) and throughout the inflection and conjugation, owing to the consistent use of the formatives (final sounds), e. g. the plural *-t* is regularly added, and so was originally the dual *-k*, the "relative" *-p* (= the genitive case of nouns), e. g.

singular	plural	relative	1. p. possessive
<i>qarssog</i> arrow	<i>qarssut</i>	<i>qarssup</i>	<i>qarssora</i> my arrow
<i>atorpoq</i> is used	<i>atorput</i>	(o)	<i>atorpara</i> I use it.

But here the simplicity vanishes on close inspection. In the majority of the nouns the plural ending (*-t*) is added to a more or less altered stem, e. g. *qajaq* is in the plur. *qajin'ät*; *ateq* (a name): *arqit*; *uneq* (armpit): *ornit* etc. More than half of the nouns show irregular plural forms. Add to this that there are other ways of forming the plural, e. g. for a certain class of words the plural mark is *-ko* (or *-kut*) instead of *-t*; and the relative aspect ends (instead of in *-p*) in *-a* or *-ma*, namely in a series of situative and interrogative pronouns, e. g.

singular	plural	relative
<i>una</i> he there	<i>uk'o</i>	<i>o'ma</i>
<i>kina</i> who	<i>kik'ut</i>	<i>kia</i> .

Observe also the interior changes in the inflection of these and similar words!

It is evident that there is no lack of irregularities or exceptions in the Eskimo grammar side by side with certain simple and consistent rules; no lack of contrasts and contradistinctions in the syntax and structure of this language; and quite different boundaries to the word classes than those which hold good within the nostratic languages.

Here I have only been able to submit some fragments. Elsewhere I have tried to describe the Eskimo type of language more fully. When I

first presented a linguistic appreciation of it (at the Inter-Scandinavian *Filologmödet* at Stockholm in 1903) I defined Eskimo as a "primitive language". Carelessly I employed such a conventional term usually applied to all exotic languages. Now I should prefer to express a doubt as to whether Eskimo is really a primitive language at all.

In what measure does this language resemble other beginnings of human life? In childishness? Is ethnic and linguistic primariness related to the mental behaviour of children? Or do these things really belong together, primitiveness, childishness, and simplicity?

Simplicity or lack of simplicity?

I will remind the reader of a theory put forward by our great philosopher HARALD HØFFDING (*Den menneskelige Tanke*, p. 271), who wrote: "The principle of simplicity and the desire for unity are, in the last resort, founded on the synthetic nature of our consciousness. What is joined together is always simpler than what is disjointed, chaotic. In so far our thinking is, by its very nature, economical; and on this assumption only will it be understandable from a biological point of view that intelligent beings have been able to survive in the struggle for existence." Might we not, according to this, expect the Eskimo language to be marked by a tendency towards unity (uniformity and plainness) because it is nearer to the source of origin, or to show some traces of that simplicity which is said to be at the bottom of all human psychic activity? How comes it that a "simplifying synthetic nature" can give rise, at an early stage of development, to such a formidable grammatical structure? Is there not here another unexpected paradox in the natural evolution?

O. JESPERSEN has characterized an ideal language (such as his own Novial) by qualities which we should ascribe to a primitive one, viz. easiness, plainness, regularity, in short: simplicity. In his *Language* (1922, p. 324) he defines it thus: "That language ranks highest which goes farthest in the art of accomplishing much with little means, or, in other words, which is able to express the greatest amount of meaning with the simplest mechanism."

Eskimo is not lacking in expressiveness. If we do not go so far as to demand of it our own ideals of beauty and philosophy, the Eskimo vocabulary is rich in descriptive and expressive words which reveal, in a very vivid and characteristic way, the reactions of the hearts and brains of the people. And as for the effort of acquiring it, I think an Eskimo child will learn to use his own language in about the same time as we take to learn ours, and without any greater exertion. The grown-ups are as a rule communicative, often eloquent; many of the women are talkative, even voluble (almost without effort, I think). Men, women, children, all — easily, so it would seem — master that formidable system of suffixes, rules, and irregularities. And this highly complicated grammar has been maintained for hundreds or thousands of years by an illiterate people and is "still going strong".

Our justification for calling them "primitive" is not to be found in the innate qualities of their language, but rather in the fact that, confined within their own boundaries, they have known nothing outside their own

area, and have been unable to understand their own situation in the world. But actually their culture is admirably adapted to their environment, and this is true of their language as well.

Our pioneer predecessors misunderstood the universality of mankind. The modern French school has emphasized the problem of mutual understanding. In his books LÉVY-BRUHL has shown us how remote we are from "die Naturvölker", the so-called primitive exotics. We have each of us followed our own path through time and space from some unknown center of origin, till the present diffusion of the peoples has been attained. There is, after all, nothing to warrant the supposition that there is a direct (synchronic) path of communication between our consciousnesses. The way to mutual understanding is long and full of pitfalls. For we do not understand without some kind of translation — but can we translate what we do not understand? Is it not still a problem how far there is a common measure for all types of human mentality, or how far our colloquies are mutually fallacious? Or only superficially understood?

Literature.

- Adam, Lucien, see page 255 (foot-note).
 Birket-Smith, K.: The Question of the Origin of Eskimo Culture. A Rejoinder. — *American Anthropologist*, vol. 32 (no. 4). 1930.
 Bloomfield, Leonard: *Language*. New York 1933.
 Boas, Franz: Classification of American Indian Languages. *Language*, vol. 5. 1929.
Introduction to Handbook of American Indian Languages (Bureau of American Ethnology, Bulletin 40). Washington 1911.
 Bogoras, Wladimir: Ideas of Space and Time in the Conception of Primitive Religion. — *Amer. Anthropologist*, vol. 27. 1925.
 Brøndal, Viggo: Ordklasserne. Partes orationis. Studier over de sproglige Kategorier. København 1928.
 Morfologi og Syntax. — *Festskrift Københavns Universitet*. 1932.
 Collins, H. B.: Prehistoric Art of the Alaskan Eskimo. *Smithson. Miscell. Collections*, vol. 81 (no. 14). Washington 1929.
 Prehistoric Eskimo Culture on St. Lawrence Island. — *The Geogr. Review*, vol. 22 (no. 1). N. York 1932.
 Archeology of the Bering Sea Region. *Smithson. Report* 1933. Wash. 1935.
 Finck, F. N.: Die Sprachstämme des Erdkreises. — *Aus Natur u. Geisteswelt*, vol. 267. Leipzig 1909.
 Die Haupttypen des Sprachbaus. — *Ibidem* 1910.
 Ginneken, J. van: Untersuchung über die Typologie der Sprachen. — *Anthropos*, vol. 2. 1907.
 Goddard, P. E.: *Indians of the Northwest Coast*. New York 1924.
 Hammerich, L. L.: *Tysk Fonetik*. København 1934.
 Personalendungen und Verbalsystem im Eskimoischen. — *Kgl. Danske Videnskabernes Selskab (hist.-filol. Medd.)*, vol. 23, no. 2). København 1936.
 Hatt, Gudmund: North American and Eurasian Culture Connections. — *Proceedings 5th Pacific Science Congress. Canada* 1933, vol. 4. (University Toronto Press. 1934.)
 Hjelmslev, Louis: *Principes de Grammaire Générale*. — *Kgl. D. Vidensk. Selskab (Histor.-filol. Medd.)*, vol. 16.) København 1928.
 La Catégorie des Cas. *Etude de Grammaire Générale (I Partie)*. *Acta Jutlandica*, vol. 7. Aarhus 1935.
 Humboldt, Wilhelm v.: *Sprachphilosophische Werke* (ed. H. Steinthal). Berlin 1884.

- Jenness, Diamond: *Comparative Vocabulary of the Western Eskimo Dialects*. — *Rep. Canad. Arctic Expedition 1913—18*. Vol. 15: *Eskimo Language and Technology* (Pt. A). Ottawa 1928.
 Ethnological Problems of Arctic America. — *Problems of Polar Research*. Amer. Geograph. Society Spec. Publ., no. 7. New York 1928.
 Jespersen, Otto: *Progress in Language*. London 1894.
 Language, its Nature, Development and Origin. London 1922.
 The Philosophy of Grammar. London 1924.
 Menneskehed, Nasjon og Individ i Sproget. Oslo 1925.
 The System of Grammar. London-Copenhagen 1933.
 Analytic Syntax. Copenhagen 1937.
 Kieckers, Ernst: *Die Sprachstämme der Erde*. Heidelberg 1931.
 Kleinschmidt, Samuel: *Grammatik der grönländischen Sprache*. Berlin 1851.
 Den Grønlandske Ordbog (ed. H. F. Jørgensen). København 1871.
 Kroeber, A. L. and Waterman: *Source Book in Anthropology*. New York 1931.
 Lévy-Bruhl: *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*. Paris 1918.
 La mentalité primitive. Paris 1922.
 L'âme primitive. Paris 1927.
 Morceaux choisis (Gallimard). Paris 1936.
 Mathiassen, Therkel: The Question of the Origin of Eskimo Culture. — *Amer. Anthropologist*, vol. 32 (no. 4). 1930.
 Misteli, see Steinthal.
 Pedersen, Holger: *Sprogvidenskaben i det 19. århundrede. Metoder og resultater*. København 1924.
 Indledning til *Rasmus Rask*, Udvalgte Afhandlinger (ed. Louis Hjelmslev, I—III). København 1932.
 Zur Frage nach der Urverwandtschaft des Indoeuropäischen mit dem Ugro-finnischen. — *Mém. Soc. Finno-Ougrienne*, vol. 67. Helsinki 1934.
 Rasmussen, Knud: Report of the Fifth Thule Expedition 1921—24 (esp. vol. 7—9). København 1929—1932.
 Rink, H.: Dialectes de la langue esquimaude. — *Compte-rendu du congrès internat. des Américanistes*, Copenhague 1883. (København) 1884.
 The Eskimo Tribes. — *Medd. om Grønland*, vol. 10. Copenhagen 1891.
 Sapir, Edward: *Language and Environment*. *Amer. Anthropologist* 1912.
 Sound Patterns in Language. — *Language* 1925.
 Sauvageot, A.: *Eskimo et Ouralien*. Paris 1924.
 Schultz-Lorentzen, C. W.: *Dictionary of the West Greenland Eskimo Language*. Copenhagen 1927.
 Det vestgrønlandske Sprog i grammatisk Fremstilling. København 1930.
 Steinthal, H. (ed. F. Misteli): *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues* (1860). Berlin 1893.
 Thalbitzer, William: *Studiet av et primitivt sprog (eskimoisk)*. — VI. Nordiska Filologmötet. Upsala 1902.
 A Phonetic Study of the Eskimo Language, based on observations made on a journey in North Greenland 1900—1901 (etc.). — *Medd. om Grønland*, vol. 31. København 1904.
 Eskimo Dialects and Wanderings. — XIV. Int. Amerikanisten-Kongress. Stuttgart 1904 (ed. 1906).
 The Eskimo Numerals. — *Journal Finno-ougrienne*, vol. 25. Helsingfors (Helsinki) 1908.
 Eskimo, an Illustrative Sketch. — *Handbook Amer. Indian Languages* (Bull. Bur. Amer. Ethnology, vol. 40 Part I). Washington 1911.
 The Ammassalik Eskimo. First Part 1914. — Second Part 1923. — *Medd. om Grønland*, vol. 39—40. København 1914—23.
 The Aleutian Language compared with Greenlandic. A Manuscript by Rasmus Rask, etc. — *Int. Journal Amer. Linguistics*, vol. 2. New York 1923 (Danish in *Kgl. Danske Videnskabernes Selskab, Oversigt*. København 1916).

Parallels within the Culture of the Arctic Peoples. — Annaes do XX Congresso Internacional do Americanistas, vol. I. Rio de Janeiro 1924.

(Danish in Forhandl. 16. Skandinav. Naturforskermøde. Kristiania (Oslo) 1916.)

Die kultischen Gottheiten der Eskimos. — Archiv f. Religionswissenschaft, vol. 26. Berlin 1928.

(Danish in Studier for Sprog- og Oldtidsforskning (no. 143). København 1926.)

Is there any connection between the Eskimo language and the Uralian? — Atti d. XXII Congresso Int. degli Americanisti (vol. 2). Roma 1926 (ed. 1928).

Eskimo as a Linguistic Type. — Proceed. XXIIIth Internat. Congress of Americanists. New York 1928 (ed. 1930).

The Absolute and the Relative in Eskimo (in O. Jespersen Anniversary: A Grammatical Miscellany). Copenhagen 1930.

Knud Rasmussen *in memoriam*. — Amer. Anthropologist, vol. 36. USA. 1934. Uhlenbeck, C. C.: Ontwerp van ene vergelijkende Vormleer der Eskimotalen. Amsterdam 1908.

Eskimo en Oer-Indogermanisch. — Medd. der K. Akademie, Afd. Letterk. 77, no. 6. Amsterdam 1935.

Opmerkingen over het Eskimo-Problem. — Jaarboek der K. Akademie 1935 —36.

M. HAMMERICH: It is of some importance to point out that the stem is inalterable; there are no infixes.

M. LÉVY-BRUHL: asks whether the special Angakok language given in some of Rasmussen's works could possibly be considered as really different (as very archaic) from the ordinary one, and thus help for the study of the development or evolution of the Eskimo language.

M. THALBITZER: The "sacred language" of the angákut, which is inherited only by oral tradition, consists mostly of obsolete (archaic) words of purely Eskimo origin. The greater part of them are words of a figurative or transcriptive kind (e. g. 'his father' is called "his origin"; 'water' is "the soft matter"; 'reindeer' are "the lice of the earth"), and such words, of course, belong wholly to the Eskimo language, and therefore unfortunately do not teach us much about the earlier stages of it or about its relation with foreign languages. Perhaps there is a single word of this kind which may point to an East Siberian language, namely that meaning 'drum' (*iajdq*).

SECTION III B (historique)

RAPPORT ENTRE PLUSIEURS LANGUES

Jeudi, 27 août, 14 h. 30—17 h.

Président: M. EDUARD SCHWYZER.

Secrétaire: M. ANTOINE GHILAIN.

1. — COMMUNICATION DE M. ERNST FRAENKEL

Die indogermanischen -l-Stämme.

(Résumé.)

Dieser Vortrag erscheint mit ausführlicher Begründung in KZ 63, H. 3/4.

Die -l-Stämme spielen im Idg. zwar nicht eine so grosse Rolle wie die -r-Stämme, sind aber doch durch einige Beispiele vertreten. In anderen Fällen sind sie im Sonderleben der Einzelsprachen durch Erweiterungen umgestaltet worden.

Der Vortragende behandelt zunächst das alte -l/-n- Neutrum av. *hvarə*, Gen. *xvəng* «Sonne» und seine Repräsentanten in den europäischen idg. Sprachen, wobei er auf Reste des neutralen Geschlechts im Italischen (*Iuve Zal* «Iovem Solem» in Picenum), ferner auf das Verhältnis von got. *sauil*: *sunno* (eig. «die mit Glanz Versehene», mit nochmals angetretenem -n-Suffix wie in anderen Gestirnbezeichnungen) sowie auf abg. *slŭnice* (Kombination von -l- und -n-St.) ausführlich eingeht.

Dann wendet sich der Vortragende zu den Ausdrücken für «Apfel» und «Apfelbaum» in den europäischen Sprachen und verweist auf Reste der kons. Flexion im Baltischen (lit. dial. Gen. sg. *obelis* etc.). Wie lit. *obuolys*, *óbuolas*, so sind auch abg. *jablŭko* «Apfel», ačech. *jablo* dass., preuss. *wobalne*, slav. **jabolnĭ* (poln. *jabłoń* etc.) «Apfelbaum» verschiedenartige Erweiterungen eines -l-Stamms. Lit. *obuolys*, lett. *ābuolis* waren ursprünglich Neutra und stellen ehemals auf den Nom. Acc. beschränkte -i-Erweiterungen dar wie lit. *debesys*, *debesis* und andere von J. Schmidt aufgehellte Fälle. Lit. *obelis* «Apfelbaum» ist altes Femininum (vom Acc. sg. pl. aus in die -i-Dekl. eingelenkt) und steht der neutralen Fruchtbezeichnung in derselben Weise gegenüber wie die aus dem Lateinischen bekannten *pirus*, *pomus* (fem. Baumbezeichnung) den *pirum*, *pomum* (neutrale Fruchtbezeichnung) etc. Abg. *jablŭka* neben *jablŭko* ist ebenso wie preuss. *woble* «Apfel» sekundär von dem alten Fem. slav. **jabolnĭ*, preuss. *wobalne* «Ap-

felbaum » im Genus beeinflusst. Im Germanischen zeigt der Ausdruck für den Apfel noch in den skandinavischen Sprachen (an. *epli* etc.) das ursprüngliche neutrale Geschlecht (-iō-St., der vom -i des Nom. Acc. sg. seinen Ausgang genommen hat, wie in slav. *morje* « Meer » gegenüber lat. *mare*, got. *mari* (*saiws*) etc.).

Der Vortragende betrachtet auch griech. *ἔδωλον* (bei Homer ausser dieser Form fast nur die an sich doppeldeutigen *ἔδωλα*, -ων bezeugt) als altes -l-Neutrum, das wie aëch. *jablo*, lit. *óbuolas* in die -o-Dekl. eingelenkt ist. *ἔδωλον* und *εἰδάλιμος* (der parallele -n-St. enthalten in *ἰδανός*, *εἰδήνατο*) stehen zu einander im Ablautsverhältnis.

Deutliche -l-Stämme sind noch griech. *Πίλαες* (Gen. sg. *Πεῖταλος*) und *Ὀμφαλές*, beides epirotische Ethnika. Mit dem ersteren vgl. *πιαλ-έος* (neben -n-St. *πίων*), mit dem letzteren griech. *ὀμφαλός*, das sich zu lat. *umbo* (-n-St.) verhält wie griech. *ἀγκάλη* zu *ἀγκών*; ahd. *himil*: ae. *heofon* etc. Zu erwähnen ist noch das Nebeneinander von griech. *πέταλσι* (Lyr.): *πέταλον*: *πατάνη*; *δαμάλης*: ved. *damanyat*: griech. *δάμνημι*.

Zum Schluss äussert sich der Vortragende über die griech. Adj. des Typus *μαινόλης*, -ίς (von Meillet mit ai. wie *patayālū*- verglichen und ebenfalls als Fortsetzungen von -l-St. gefasst), über lat. *assec(u)la*, *pugil*, *mugil*, *vigil*, *sterila*: *sterilis*, die hethitischen Nom. act. und instr. auf -ul, die slav. Nom. ag. auf -tel, über lat. Adj. wie *nobilis*, *mirabilis*, die Meillet richtig als Fortsetzungen von -dhl-St. ansieht. Wie die -l-, so ist auch die von Holger Pedersen erklärte -ē-Dekl. im Idg. verhältnismässig wenig verbreitet.

M. POKORNY ajoute aux considérations formulées sur les expressions pour 'pomme' et 'pommier' le cas de v.-irl. *uball* 'pomme', neutre < **ablu-* ou **abulo-* vis-à-vis de *aball* 'pommier', féminin < **abelnā* ou **abalnā*.

M. LINDQUIST apporte l'exemple de v.-isl. *apaldr* qui confirmerait l'existence d'un ancien thème consonantique **apal-* avec suffixe -d.

M. BENVENISTE se déclare d'accord sur les principaux points de la communication de M. Fraenkel ainsi que sur l'importance des neutres dans l'état ancien de l'indo-européen. Il fait seulement une réserve sur la possibilité de considérer **swens* et **dems* comme génitifs authentiques des thèmes consonantiques.

2. — COMMUNICATION DE M. ÉMILE BENVENISTE

Le problème du **p* indo-européen.

(Résumé.)

Examen des correspondances du type de gr. *tekt-*: skr. *takṣ-* et discussion des hypothèses émises sur la nature du son représenté communément par **p*.

Considération de ce phonème par rapport à la structure des racines et des thèmes où il apparaît et en tant que pseudo-élément de formation.

Nature du groupe **kp* jugée en liaison avec la théorie générale des gutturales. Révision de cette théorie.

Conséquences au point de vue phonétique et morphologique, ainsi que pour la connaissance des antiquités et du vocabulaire indo-européens.

La communication de M. Benveniste a été publiée dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, XXXVIII, p. 139—147.

M. VENDRYES souligne que le brillant exposé de M. Benveniste et sa lumineuse explication du nom de l'ours avec les conséquences qu'il en tire ne sont que le corollaire et l'application des principes posés par lui dans sa thèse de doctorat. Il approuve pleinement l'idée que le groupe *κτ* du grec, *kṣ* du sanskrit soit issu d'un ancien son unique, une gutturale d'une espèce particulière. Il regrette que M. Benveniste ait passé trop vite sur la question de la sonore correspondante. Le rapprochement de *ἄρκτος*, skr. *ṛkṣa-* et d'irl. *art* (gall. *arth*) prouve qu'en celtique c'est par l'occlusive dentale sourde que cette gutturale particulière est représentée. Or c'est une occlusive dentale sonore que possède l'irlandais dans *dú*, *don* 'terre' et -*dé* 'hier' en face de *χθών*, *kṣam-* et de *χθές*, *hyah*. M. Vendryes aimerait à savoir comment M. Benveniste interprète ces rapprochements.

M. KURYLOWICZ est d'avis que dans les exemples de correspondance skr. *kṣ* = gr. *κτ*, etc., il peut très bien s'agir d'anciens groupes. Pour un grand nombre d'exemples il faut admettre la fixation dès l'époque indo-européenne de groupes consonantiques initiaux ou finaux. Dès l'époque indo-européenne il existe des complexes à groupe initial ou à groupe final qui sont traités morphologiquement comme des racines.

M. CUNY note que l'hypothèse de skr. *kṣ*, etc. considéré comme un phonème unique a été faite dès 1917 dans le tome III de la Revue de phonétique. Cette hypothèse a été agréée en partie par Mgr. Schrijnen et par M. Holger Pedersen qui a dit que ses doutes au sujet du **p* indo-européen en étaient désormais confirmés et renforcés.

M. DILLON fait une observation d'ordre phonétique. Il attire l'attention de M. Benveniste sur des exemples de changement de *t* en *k* en irlandais moderne chez certains individus là où il s'agit du *t* palatal. Les positions du *k* palatal et du *t* palatal sont très proches. S'agirait-il d'une série de gutturales très palatales qui se prêtait à changement en sifflante (*kṣ*) ou en dentale (*κτ*), le *k* se maintenant par résistance? Seulement il reste l'objection de M. Vendryes que le **p* indo-européen paraît toujours comme simple dentale.

Le P. van GINNEKEN: Il n'est pas nécessaire d'aller en Irlande pour entendre ces palatalisations d'un *k*. L'atlas linguistique de Gilliéron nous donne plusieurs cas de *kⁱ*: *kⁱ*: *kṣ*; voir p. ex. la carte de 'cuir'.

M. FRAENKEL: vergleicht den Übergang von lett. mouilliertem *k* (*k*) in mouilliertes *t*, z. B. *puķe* 'Blume' ausgesprochen *puṭe*, als Stütze der Theorie über *kp*.

Observations de Mme WILLMAN-GRABOWSKA.

M. SCHWYZER: steht der vorgeschlagenen Lösung wegen ihrer Einfachheit sympathisch gegenüber, findet aber eine Schwäche in der besonderen Stellung des Wortes für 'Erde'. Für das Phonetische könnte man auch das dänische *t* von *Tivoli* usw. heranziehen.

M. BENVENISTE regrette de n'avoir pas connu l'article de M. Cuny. Répondant à M. Kuryłowicz, il conteste l'existence de racines indo-européennes à groupe consonantique initial ou final. A propos de l'observation faite par M. Vendryes et par M. Schwyzler au sujet de gr. *χθών*, il indique que le problème, modifié par l'intervention des formes hittites et tokhariennes, ne paraît pas encore tranché de manière décisive et peut d'ailleurs rester sans dommage en suspens pour ce qui touche au **p*.

3. — COMMUNICATION DE M. JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN

La formation des noms en avestique.

(Résumé partiel.)

1. Rôle du suffixe *-ka-*. a) Suff. de composition. Ce suff. était i.-ir.: v.-p. *anāmaka-*, skr. id.; mais il n'a fait fortune que dans l'Inde, au cours du développement skr.; le RV. n'en a que deux exemples. L'av. reflète l'état ancien, avec son ex. unique *humayaka-*, n. pr., en face de *humāya-* « béni ». — b) Suff. péjoratif. Edgerton, *k-Suff. of I.-Ir.*, p. 67 sq., constate que plus de 20 ex. RV. ont cette valeur, tandis que l'av. n'en aurait qu'un petit nombre: deux seulement d'étymologie sûre: *ə-varəzikā-* et *zairimiyāka-*. L'écart entre ces deux chiffres, qui contredit tout ce que l'on sait de la correspondance étroite entre la langue du Vēda et celle de l'Avesta, est fortement réduit par l'addition de 4 ex. av.: *apaxraosaka-*, *apaskaraka-*, *nivayaka-*, *nipašnaka-*. — c) Suff. explétif dans v.-p. *vaz-ra-ka-* (sic Henning, NGGW, 1932, p. 224) et dans av. *nivaš-ta-ka-* (en 1^{er} terme). — d) Il n'y a pas de suff. *-ka-* dans *urunyō.vāidimiskā-*.

2. Fréquence du suff. de comp. *-a-*. L'existence de ce suff. en av. a été établie par H. Frisk, *Zur i.-ir. Nominalbild.*, 1934. Mais il est abusif d'en déduire qu'un cp. qui en est dépourvu est, par le fait même, douteux: *upa.pad-*, ou qu'une forme ambiguë, *āvō.pādam*, doit être interprétée vraisemblablement comme thémat. En effet, la formation sans suff. est beaucoup plus fréquente que celle à suff. *-a-*. Statistique.

3. Élargissement *-t-*, suffixe *-ti-*. On enseigne, mais sans preuve décisive, que le suff. *-ti-* se compose de *t+i*. Un argument en faveur de cette thèse se tire de l'étude des formations avest. On sait, depuis les travaux de Meillet et de M. Wackernagel, que la form. en *-ti-* est, à date ancienne, réservée à la composition. Or, sur les 19 cas de form. en *-t-* que connaît l'av., 16 sont, de même, réservés à la cp. — La relation entre les deux formations se remarque à un 2^d fait: les 4 rac. *dā*, *dā(y)*, *stā* et *spā* donnent des cp. en **dātay-* etc., dont l'*ā* irrégulier paraît dû à l'influence des cp. en **dāt-* etc.

4. Meillet enseigne que **poti-* « maître » est réservé au simple et que les cp. de date i.-e. sont en **pot-*: lat. *compos*, lit. *vėš-pat-*. L'étude des faits av. montre qu'il n'y a même pas de cp. en *pati-* de date i.-ir.: la seule correspondance entre l'ind. et l'iran. est av. *vis-patay-*, skr. *viç-pati-*. Or, le mot av. n'est jamais attesté métriquement. Au seul endroit où il semble l'être, il faut lire, avec les mss., *visō patim*. — Le caractère de réfection des cp. en *pati-* ressort de l'étude de skr. *dāmpati-*. — On part d'un cp. i.-e. en **pot-* dont témoignent gr. *δεσπότης*, *δεσπότης*. Le 1^{er} t. *δεσ-* ne peut plus passer pour un gén. depuis que M. Benveniste, *Origines de la formation des noms en i.-e.*, I, p. 66, a montré que le seul gén. attendu serait **dmes*. Par conséquent, **dems* doit être un thème pur. Ainsi disparaît l'unique exemple qu'on eût à date ancienne d'un juxtaposé à désinence casuelle au 1^{er} t. — Mais, un cp. **dempot-* ne pouvait donner en skr. que **damspat-*, en ir. que **dqspat-*. Donc skr. *dāmpati-* est refait à partir des thèmes *dam-* et *pati-*; gâth. *dāng* est extrait artificiellement de *dqspat-* et accouplé au simple *patay-*.

Voir *Études de morphologie iranienne I, Les composés de l'avesta* par JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN, *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège LXXIV*, 1936 (Paris, E. Droz).

M. SCHWYZER souligne l'importance de cette étude pour la linguistique indo-européenne.

Vendredi, 28 août, 14 h.—16 h. 30.

Présidents: MM. G. E. K. BRAUNHOLTZ et W. E. COLLINSON.

Secrétaire: M. HEINRICH BACH.

1. — COMMUNICATION DE M. JOSHUA WHATMOUGH

The Development of the Indo-European Labiovelars.

(Résumé.)

It is commonly said that Keltic falls into labializing and non-labializing dialects. But this subdivision holds good only for the breathed labio-velar plosive (together with *k̥*), whereas the voiced labio-velar plosive became *b* in Irish as well as in Welsh. Again Greek often has *β* where *δ* would be expected (and *φ* where *θ* would be expected). Moreover Lepontic has *b* (probably not *μ-*) for *g̥*, and Ligurian, which has *qu* or *c* for *q̥*, likewise has *b* for *g̥*, though Lepontic (like Umbrian) seems to show *p* for *q̥*, but not for *k̥*. Now it has been plausibly suggested that the I.Eu. labio-velars were truly such—that is, there was closure both at the back and at the front of the mouth, a true single consonant, not a velar plus a rounding. Necessarily such a true labio-velar would be unstable, and often the release (as distinguished from the closure) did produce back plosives. But in the case of the more sonorous voiced plosive (and similarly also in part the so-called voiced aspirates) the labial release more readily prevailed—hence Irish *b*, Ligurian *b*, and the “irregular” Greek *β* (before *ε*, *ι*). In other words, in all the dialects which show labialization at all, the phenomenon seems to have begun, and was more thoroughly established, in the voiced series. The Greek *π, τ, κ: β, δ, γ: φ, θ, χ* seems to be the result of compromise in dealing with unstable labio-velar (*k/p*) sounds.

Voir JOSHUA WHATMOUGH, *The development of the Indo-European labio-velars with special reference to the dialects of ancient Italy*. Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen = Acta Jutlandica IX 1, Aarhus-Copenhague 1937, p. 45—56.

M. POKORNY: Owing to the fact that Ligurian can be shown as identical with Illyrian, where *g̥h* becomes *g* (*Germa-*), it seems unlikely that *g̥h* became *b* in Ligurian. Hence I take *borm-* from **bhorm-*, lat. *ferveo* etc.

M. LEUMANN: Die Theorie von Kurylowicz einer jungen Entwicklung der Labiovelare aus Gutturalen vor palatalen Vokalen stösst sich an Beispielen wie *ἀγνός*, *agnus* oder *πέμπτος*, *quinctus* neben *πέντε*, wo der Labiovelar bereits im Indogermanischen vor Konsonant gestanden haben muss.

Observations de MM. ROSS, CUNY et G. E. K. BRAUNHOLTZ.

Réponse de M. WHATMOUGH.

2. — COMMUNICATION DE MGR. JOS. SCHRIJNEN

La relation préhistorique entre le grec et le latin.

(Résumé.)

Dans cette conférence je tâche de concilier l'opinion de ceux qui admettent entre le grec et le latin des relations préhistoriques intimes, et de ceux qui nient toute parenté plus proche qu'avec d'autres groupes. En me basant sur un discours que j'ai prononcé à l'Académie royale d'Amsterdam: « Het Latijn en de theorie van de Indo-Europeesche randtalen » (Mededeelingen der Konkl. Akad. van Wetensch., Afdeel. Letterkunde, Deel 75, Serie A. No. 3), je crois pouvoir démontrer que les divergences doivent être attribuées au fait que l'italique appartient au groupe i.-e. conservateur, tandis que le grec a innové avec les langues du sud-est. Les concordances, par contre, reposent sur des innovations communes postérieures au groupement des langues i.-e. en langues *centum* et langues *satem*.

La communication de Mgr. Schrijnen été publiée dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* XXXVII, p. 125—140.

M. SCHWYZER: betont, dass es sich bei den vorbildlich klaren Darlegungen von Herrn Schrijnen nicht um eine blosse Wiederaufnahme der alten gräkoitalischen Hypothese handle, sondern um neue anregende Betrachtungsweise. Einzelheiten, wie die Frage der femininen o-Stämme scheinen ihm freilich bestreitbar.

M. DEBRUNNER: 1° Allgemein ist zu sagen, dass eine Hypothese, die sich die Beziehungen der idg. Völker *kompliziert* vorstellt, viel wahrscheinliches hat.

2° Das Verbum im Griechischen und im Altindischen macht doch den Eindruck grösserer Altertümlichkeit als das reduzierte System der westlichen und nördlichen idg. Sprachen.

3. — COMMUNICATION DE M. HELMUT ARNTZ

Gemeingermanisch.

Kritik des Urgermanischen.

Bei der Bewertung des Verhältnisses zwischen Indogermanisch und Germanisch muß man berücksichtigen, daß die germanischen Sprachdenkmäler erst zu verhältnismäßig später Zeit einsetzen. Während es auf griechischem und arischem Boden möglich ist, mit gesicherten Denkmälern bis ins 8. Jh. v. Chr. zu gelangen, schweigt Germanien bis mindestens 200 v. Chr.; und auch dann bleibt der Sprachstoff ganz spärlich und — angesichts seiner Ueberlieferung in fremdem Munde — vielfach mehrdeutig. Erst um 200 n. Chr., d. h. rund ein Jahrtausend später als auf anderm Boden, gewinnen wir durch die Runeninschriften gesicherten Stoff.

Diese Tatsache hätte man bei der Beurteilung der Altertümlichkeit des Germanischen mehr berücksichtigen sollen. Denn die Kluft, die das Griechische Homers von der Koine des 3. Jh., die Sprache der Foruminschrift

vom Vulgärlatein und das Vedische vom Prakrit trennt, ist so erheblich, daß es nicht verwunderlich erscheint, wenn auch das Germanische des 3. Jh. sich vom Indogermanischen entfernt hat. Die Schlüsse, die man aus dieser Tatsache auf die Heimat der Indogermanen und auf ein fremdes Substrat im Germanischen hat ziehen wollen, sind also von vornherein verdächtig.

Es scheint auch, als habe man zu leicht « Germanisch » mit « Gotisch » gleichgesetzt. Denn das Gotische liefert uns durch die wulfilanische Bibelübersetzung den ersten größern Text (um 350); und es läßt sich nicht leugnen, daß die hier erreichte Sprachstufe bereits in vielen Punkten den Zerfall des indogermanischen Sprachsystems zeigt. Andererseits weisen aber die Runeninschriften noch zu Anfang des 5. Jh. Formen auf, die gegenüber dem Indogermanischen kaum verändert sind; und es ist auch sonst Sitte, zur Beurteilung der Altertümlichkeit Dialekte heranzuziehen, die nicht unter Sonderbedingungen gestanden haben.

Diese sind jedoch für das Gotische nicht abzustreiten. Das Gotenvolk zieht früh aus der alten Heimat ab; es ist südlicher Kultur aufgeschlossen und erbaut sich sein Reich auf neuem Grund, an der Grenze und in unmittelbarer Berührung — freundlich wie feindlich — mit Ostrom. Und wie es politisch und kirchlich den Germanen in der alten Heimat um Jahrhunderte vorausseilt, so führt auch die Sprache mit revolutionärem Schwung Neuerungen durch, die an anderer Stelle erst viel später zum Durchbruch gelangen. Um festzustellen, was zu jener Zeit eigentlich germanische Entwicklungsstufe ist, wenden wir uns also nicht zu den Kolonialmundarten, sondern zu den Runendenkmälern in der alten Heimat. Wir befragen überdies die Lehnwörter im Finnischen (und Lappischen), die der konservative Sprachgeist dieser Völker fast unverändert erhielt, seit die ersten vor nunmehr zweieinhalb Jahrtausenden aufgenommen wurden.

Zwischen das durch Vergleichung der Einzelsprachen erschlossene Indogermanische und das Germanische der Texte geschichtlicher Zeit hat man die Sprachstufe « Urgermanisch » eingeschoben. Unter diesem Namen hat man nach Ausweis der zahlreichen Darstellungen des Urgermanischen (ich nenne die Grammatiken von Streitberg, Kluge und das Handbuch meines Lehrers Herman Hirt) sowohl den Wandel von *schwa* zu *a* gefaßt, der allen europäischen Indogermanen gemeinsam ist, als auch die « westgerm. Konsonantendehnung » und die « hochdeutsche Lautverschiebung ». Ueber die Frage hinaus, ob zwischen all den Vorgängen, die von den genannten umschlossen werden, wirklich ein innerer Zusammenhang besteht, der ihre gemeinsame Behandlung rechtfertigt, ist vielleicht auch jene berechtigt: ob die Einführung einer Unbekannten von den Ausmaßen, die das « Urgermanische » bei seinen Darstellern gewonnen hat, nicht sowohl der Erschließung des Indogermanischen wie dem Verständnis des Germanischen abträglich ist.

Eine Untersuchung dieser Tatbestände muß sich davor hüten, die zwischen Griechisch und Arisch oder auch zwischen andern Sprachzweigen festgestellten Uebereinstimmungen vorbehaltlos dem Indogermanischen zuzuweisen. Die indogermanischen Verwandtschaftsverhältnisse sind im großen wie im einzelnen noch so wenig erforscht, daß die Annahme einer

besonders engen griechisch-arischen Sprachgemeinschaft, die viele Züge neu ausgebildet hätte, umso möglicher erscheint, seit wir nicht mehr an die Trennung des Indogermanischen in eine *centum*- und eine *satem*-Gruppe zu glauben vermögen. Gleichwohl scheint das Indogermanische in seinen Wesenszügen genau genug erforscht, um auch bei der Untersuchung von Einzelsprachen die Feststellung zu ermöglichen, ob es sich um Bewahrung oder artgemäße Fortbildung von altem — oder aber um ein Ausbrechen aus dem ursprünglichen Sprachtyp handelt.

Nach unserer Kenntnis ist die indogerm. Sprach- und Völkergemeinschaft spätestens um 2000 v. Chr. aufgelöst worden. Die tiefe Kluft, die sich bis zum Eintreten der Quellen zwischen dem Germanischen und seinen nächsten Nachbarn — Kelten wie Baltoslawen — gebildet hat, bezeichnet große Völkerverschiebungen, Kriege, Wanderungen, Auslöschungen von Zwischengliedern und Uebergängen — Ereignisse, die wir auch aus den vorgeschichtlichen Bodenfunden abzulesen vermögen. Wenn nun um 200 n. Chr. die germ. Denkmäler einsetzen, liegt zwischen diesem und dem obigen Zeitpunkt, selbst wenn wir an Hand der finnischen Lehnwörter noch ein paar Jahrhunderte zurückgehn, ein Zeitraum von rund zwei Jahrtausenden. Erwägen wir aber, welche Veränderungen etwa unsere eigene Sprache seit 2000 Jahren erfahren hat, dann werden wir sogar aus tiefgreifenden Unterschieden zwischen Germanisch und Indogermanisch noch keine Schlüsse zu ziehen wagen wie jenen, daß die Germanen nicht auf dem Boden altheimisch sein könnten, den sie in geschichtlicher Zeit besiedeln.

Es scheint mir aber, als seien die «tiefgreifenden Unterschiede» mehr das Ergebnis unserer Grammatiken und verdankten ihr Dasein der Konstruktion eben jenes «Urgermanischen», als daß sie in Wirklichkeit vorhanden wären. Denn weder der germ. Vokalismus noch der Konsonantismus noch auch Syntax oder Wortschatz zeigen jenes «Ausbrechen aus dem artgemäßen indogermanischen System», das allein weitere Schlüsse zuließe. Ich muß für die Einzelheiten auf meine ausführliche Darstellung in der Hirt-Festschrift «Germanen und Indogermanen» (II, 1936, S. 429 ff.) verweisen und kann hier nur mit wenigen Worten die Ergebnisse wiedergeben.

Die ältesten germ. Sprachquellen, in Sonderheit die Lehnwörter im Finnischen, zeigen gegenüber der erschlossenen Sprachstufe vor der Trennung der Indogermanen so geringe Veränderungen, daß man bei den ältesten fast noch von «indogerm. Lehnwörtern» sprechen könnte. Wir sehen *o* in End- und Kompositionssilben (später *a*) in die historische Zeit hineinreichen, *e* vor *i* und *j* erhalten, ebenso vor Nasalverbindung und in Mittelsilben. Vom Wirken der Auslautgesetze sind noch die Runendkmm. um 400 n. Chr. frei. Die erste Lautverschiebung läßt sich in ihrem Vollzug an den finnischen Lehnwörtern noch verfolgen; und bei Verners Gesetz weicht das Gotische so aus, daß man hier nicht einmal mehr von «gemeingermanischer» Entwicklung reden kann.

Denn der Begriff des «Urgermanischen» ist nur solange sinnvoll, als er auf Erscheinungen angewandt wird, die vor der Ueberlieferung durchgeführt sind. Können wir, lange nachdem die Germanen sich in große Stämme aufgespalten und über ein weites Gebiet ausgebreitet haben, das

Auftreten sprachlicher Veränderungen an einem bestimmten Punkt verfolgen und sie nun bei ihrer langsamen Durchführung auf den übrigen germanischen Sprachgebieten begleiten, dann ist der Begriff der «Ursprache» sinnlos. Sind «urgermanisch» also die Veränderungen, die vor Einsetzen der Quellen bereits vollzogen waren, so sind jene späteren «gemeingermanisch»; selbst dann, wenn es ihnen nicht mehr gelang, das ganze germanische Gebiet zu erfassen.

Wenn mein Ergebnis in krasser Form lautet, daß es in Laut- und Formenlehre, Syntax und Wortstellung des Germanischen keinen «urgermanischen» Zug gebe, daß sich vielmehr stets das in historischer Zeit und oft spät Auftretende mühelos aus indogermanischen Anlagen erklären lasse, so möchte ich damit nur dem falsch konstruierten «Urgermanischen» ein Ende bereiten — und gleichzeitig jenen Schlüssen, die man aus der angeblichen starken Sonderentwicklung des Germanischen gezogen hat. Unberührt bleibt davon die Erkenntnis, daß Sprachen sich allmählich verändern, und daß auch jene zwei Jahrtausende nicht spurlos vorübergegangen sind. Jede neue Geisteshaltung schuf sich ihre Ausdrucksform, jede Weltanschauung ihre gemäße Sprache. Wenn uns das Germanische gleichwohl nach zwei Jahrtausenden noch so «indogermanisch» entgegentritt, obgleich es größte Schicksale erlebt und vielfache Gelegenheit hatte, das sprachliche Kleid zu wandeln — dann wird man sich kaum dem Schluß entziehen können, daß es den Germanen durch besonders günstige Umstände möglich war, ihren Sprachtypus zu erhalten. Ich rechne dahin vor allem das Verbleiben in der alten Heimat, während alle andern Indogermanen — mit Ausnahme der (gleichfalls höchst konservativen) Baltoslawen — abwanderten und in der Auseinandersetzung mit andern Rassen und Kulturen sprachliche Wandlungen oft tiefster Art erfuhren.

Hätten wir germanische Quellen aus der Zeit des Veda oder der homerischen Gedichte, so würde uns die Altertümlichkeit der Sprache noch in viel deutlicherer Form entgegentreten als an den kärglichen Denkmälern vor der Völkerwanderungszeit. Nicht an einer einzigen Stelle sind Indogermanisch und Germanisch durch eine scharfe Kluft geschieden. Fließend, unmerklich und gesetzmäßig im Sinne indogermanischer Sprachentwicklung sind die Uebergänge.

Und doch hat sich nach dem Einsetzen der Quellen das Germanische in immer schnellerer Entwicklung zwar nicht vom indogermanischen Sprachtyp, aber doch von der indogerm. Sprachstufe entfernt. Und vielleicht liegt auch darin nur eine Wiederholung frühindogermanischer Zustände. Denn die Gebilde, die der quantitative Ablaut im Indogerm. erzeugt hat, und deren Verständnis wir Herman Hirt verdanken, setzen in gleicher Weise unreduzierte Formen voraus wie *Hlegest* einen *Hlewagastiz*. So werden wir auch die gleiche treibende Kraft in beiden wiederfinden dürfen: den dynamischen Akzent. Seit dieser über den musikalischen Ton, der bei der Auflösung der Indogermania geherrscht hat, das Uebergewicht gewonnen hat, vollzieht sich unaufhaltsam das Schicksal der viel-silbigen und hochtonigen Formen: alles, was nicht haupttonig ist, wird reduziert, verstümmelt bis zur Unkenntlichkeit. Die Restgebilde genügen nicht mehr, die in ihnen enthaltenen Vorstellungen auszudrücken; das

Streben nach anschaulicher Ausdrucksweise, aus dem Indogermanischen in starken Ansätzen ererbt, setzt sich durch und zerstört die synthetische Sprachform.

So steht am Ende jahrtausendelanger Entwicklung in den germanischen Einzelsprachen eine Ausdrucksform vor uns, die vom gewohnten Bild des Indogermanischen weit verschieden scheint, die aber in Wirklichkeit den indogermanischen Sprachtyp folgerichtig und gesetzmäßig fortführt.

Samedi, 29 août, 13 h. 30—17 h.

Président: M. ANDRÉ BASSET.

Secrétaire: M. J. LUKAS.

1. — COMMUNICATION DE M. CHARLES KUENTZ

L'égyptien avait-il deux *l*, ou un seul, ou aucun?

(Résumé.)

1. Le problème.

L'écriture égyptienne ne possède pas originairement de signe pour *l*, comme elle en a pour *n* et pour *r*. Mais d'une part le chamito-sémitique commun avait sûrement un *l*, et d'autre part le copte en avait un également. Qu'est donc devenu, en égyptien, l'*l* originel et quel est, en égyptien aussi, le point de départ de l'*l* copte?

2. Les faits.

Les faits sont complexes. Il faut d'abord mettre à part les cas où il y a eu permutation entre *n*, *r* et *l*, par suite de dissimilation, d'assimilation ou pour d'autres causes. Il y a lieu d'écarter aussi deux évolutions de l'*l* primitif qui ont eu pour résultat de le confondre avec d'autres phonèmes: *i* et *3* (ce dernier représentant une étape mal définie de l'amuïssement de *r* et de *l*). Ces cas exclus, on constate que *n* et *r* égyptiens, dans les rapports étymologiques, correspondent respectivement à *n* et *r* cham.-sém. et coptes, mais parfois semblent bien correspondre l'un et l'autre à *l* cham.-sém. et copte.

3. Les théories.

Ces faits ont été diversement interprétés et on peut, en omettant certaines variantes, réduire à trois les hypothèses émises:

a) l'égypt. avait deux *l*, le signe N servant à écrire à la fois *n* et *l*₁, le signe R à la fois *r* et *l*₂, et ces deux *l*, primitivement distincts, s'étant confondus en un seul à l'époque copte;

b) l'ég. avait un seul *l*, écrit tantôt par N, tantôt par R, qui avaient, outre leurs valeurs propres, *n* et *r*, une valeur occasionnelle commune, *l*;

c) l'ég. n'avait aucun *l*, mais seulement *n* et *r*, l'*l* cham.-sém. étant passé à *n* ou à *r* suivant les cas, et l'*l* copte étant le résultat d'une évolution particulière et récente soit de *n* soit de *r* égyptiens.

4. Discussion.

On a trop longtemps négligé de suivre les étymologies sur lesquelles on travaille depuis le stade cham.-sém. jusqu'au stade copte. Or les quatre séries qu'on peut distinguer sont significatives:

a) cham.-sém. *n* > ég. N > copte *n*;

b) — *r* > — R > — *r*;

c) — *l* > — N > — *l*;

d) — *l* > — R > — *l*.

Dans les deux dernières séries, le point de départ et le point d'arrivée sont identiques. Comme il est peu vraisemblable que l'*l* primitif se soit différencié, en ég., en deux sons distincts lesquels se seraient de nouveau confondus en copte, il faut donc admettre que ces deux séries n'en font qu'une au point de vue phonétique, et que la double graphie, par N et par R, représente un son unique, *l*.

M. SIMON félicite vivement M. Kuentz pour la méthode et la clarté de sa discussion, qui a le mérite de recourir à l'examen des étymologies depuis le stade primitif (chamito-sémitique) jusqu'au stade final (copte). Il profite de l'occasion pour interroger M. Kuentz sur le *l* caractéristique du dialecte fayoumique.

2. — COMMUNICATION DE M. CARL MEINHOF

Die Entstehung des grammatischen Geschlechts.

(Résumé.)

So lange die Sprachwissenschaft sich vorwiegend mit den flektierenden Sprachen beschäftigte, lag es nahe, dass sie das grammatische Geschlecht auf das natürliche zurückführte. Seitdem sie aber begonnen hat, sich auch anderen Formen menschlicher Sprache mehr und mehr zuzuwenden, ergab sich, dass die Ableitung des grammatischen Geschlechts vom natürlichen keineswegs so selbstverständlich ist, wie man zuerst glaubte, weil hier andere Unterscheidungen der Substantiva und Pronomina im Gebrauche waren. Man kann freilich in allen Sprachen der Welt das natürliche Geschlecht bezeichnen, indem man besondere Wörter für Mann und Frau, männliche und weibliche Tiere, gebraucht. Aber man denkt nicht daran, diese Unterscheidung auf beliebige geschlechtslose Dinge anzuwenden. Dagegen werden in vielen dieser Sprachen Person und Sache, oder auch Belebtes und Unbelebtes unterschieden, und dieser Unterschied verquickt sich sehr häufig mit dem von gross und klein, wozu dann noch die Unterscheidung von Subjekt und Objekt treten kann. Hier sind wohl die Anfänge des grammatischen Geschlechts zu suchen. Dazu kommt dann die reiche Entwicklung einer Gruppierung der Begriffe, die wir in den Klassensprachen finden. Der merkwürdige Wechsel des Genus, wie er besonders in den Hamiten- und Semitensprachen beim Wechsel des Numerus vorkommt, erklärt sich am einfachsten aus diesen Klassensprachen, in denen ausser den Singularen auch die Plurale in besondere Klassen geteilt sind,

und wo regelmässig ein Wort bei der Pluralbildung in eine andere Klasse eintritt.

La communication de M. Meinhof a été publiée dans la *Zeitschrift für Eingeborenen Sprachen* XXVII, p. 81 sv.

M. LUNDELL: Ich war schon lange der Überzeugung, dass das grammatische Geschlecht der indoeuropäischen Sprachen ein Spezialfall der Klassenunterscheidung sei, die z. B. in den Bantusprachen vorliegt. Es stammt wahrscheinlich aus einer Urzeit, die weit vor dem Sprachzustand liegt, welchen uns die Vergleichung der bekannten ie. Sprachstämme ergibt. Die spätere, noch immer ursprachliche Entwicklung hängt wohl mit der Stammbildung der Substantiva und den verschiedenen Themaendungen zusammen. Ein Überbleibsel aus dieser entlegenen Urzeit könnten vielleicht die *r*-Stämme der Verwandtschaftsnamen darstellen, ein anderes die Neutra; diese haben ja eigentlich keinen Nominativ, wahrscheinlich weil sie Gegenstände bezeichnen, die nicht als Subjekt auftreten können. Wo die formalen Unterschiede der Flexion schwinden, geht auch das grammatische Geschlecht verloren. So schwindet z. B. in den skandinavischen Literatursprachen der Unterschied zwischen Mask. und Fem., seitdem die « bestimmten » Formen zusammengefallen sind: schwedisch *dag-en* und *bok-en*, während die Volksmundarten noch *dag-en* und *bok-a* oder *bok-an* und demnach auch Mask. und Fem. unterscheiden. Die Neutra bilden in den skandinavischen Sprachen noch eine besondere Klasse mit der « bestimmten » Form auf *-et*: *huset*, *riket*.

M. van RONKEL demande si la publication récente de M. Nieuwenhuis dans « Internationales Archiv für Völkerkunde », intitulée « Der Dualismus bei einigen Völkern Nord-, Mittel- und Südamerikas », est connue à M. Meinhof, et si, en ce cas, il est d'accord avec la théorie de M. N. concernant la possibilité d'éclaircir le problème des sexes grammaticaux aucunement philologiquement mais ethnologiquement, de sorte que la question serait d'un caractère purement ethnologique.

M. ROSS: Is it not possible that the opposition 'mature: immature' also plays a part in such questions as the neuter gender of females such as German *Mädchen*? Cf. the position of Lak *čikuri* 'girl' in the inanimate category (Journal of English and Germanic Philology 1936).

M. HESTERMANN: akklamiert Meinhofs Theorie, nicht nur aus Afrika besonders, sondern aus allen Teilen der Welt. Die Meinhofsche Theorie wird allmählich auch in der Lage sein, die idg. Theorie zu ändern.

M. WEISGERBER: Für das Problem der Genera im Urindogermanischen sind die vom Vortragenden erwähnten Sprachen von besonderem Interesse, die eine Zwischenstufe zwischen Klassenbildung und grammatischem Genus aufweisen. Man würde im Uridg. von der Formenlehre des Nomens allein aus kaum zur Feststellung der drei Genera kommen; diese ist vielmehr vor allem darin verankert, dass das Pronomen und das Adjektiv in weitem Umfange drei Formen aufweist, die zu den Nomina zugeordnet werden. Die Zwischenstufe zwischen Klassenbildung und Genus wird sicher vor allem dadurch geklärt werden können, dass man die Entwicklung zu den drei Formen beim Pronomen und Adjektiv aufhellt.

M. ROYEN: Die drei Genera findet man nicht nur in den sogenannten Mittelmeersprachen, sondern auch in vielen Sprachen Australiens, Amerikas, mit anderen Worten auch in nicht-flektierenden Sprachen.

Terminologisch ist es unrichtig, von grammatischem Geschlecht: natürlichem Geschlecht zu sprechen; so gebraucht man Geschlecht einerseits = 'Genus' (Klasse), andererseits = 'Sexus'. Auch ist es irreführend, wenn man Mask.: Fem. durcheinander in verschiedenem Sinne verwendet. Also ist es nicht wunderbar, wenn ein weibliches Wesen in die sogenannte « männliche » Klasse gehört, denn dieses « männlich » ist nicht in sexuellem Sinne gebraucht, usw.

M. WILS: Die Frage ist m. E. nicht anzufassen entweder vom Gegensatz Person: Sache oder vom Gegensatz männlich: weiblich, wie Herr Professor

Meinhof vorgeschlagen hat, sondern von diesen beiden zugleich und noch von verschiedenen anderen Wertunterscheidungen mehr. In fast allen Sprachen, die sich etwas weiter entwickelt haben, ist aber das System der Wertunterscheidungen, die zusammen das grammatische Geschlecht bilden, nicht einheitlich.

Das Genussystem der heutigen kuschitischen Sprachen scheint sich entwickelt zu haben unter starkem Einfluss der Klassensprachen, die in ganz Nordostafrika das Substrat bilden und sich vielleicht einst bis ans Rote Meer und an das Mittelmeer ausgedehnt haben. Ausgangspunkt und Grundlage des ganzen Systems war dabei der sexuelle Gegensatz männlich: weiblich, der für die aus Asien hereinwandernden viehzüchtenden Nomaden natürlich eine besondere Bedeutung hatte. Die sogenannte Polarität aus dem Somali, Bedaue usw., wobei das nominale Geschlecht scheinbar willkürlich mit dem Numerus wechselt (im Singular männlich, aber im Plural weiblich, im Singular weiblich, aber im Plural männlich!), ist m. E. nichts anderes als eine mechanische Nachwirkung einer Sprachgewohnheit aus der Mischkomponente der Klassensprachen, wo ja immer die Nomina mit dem Numerus auch die Klasse « wechseln ». Sie beweist daher nichts gegen den ursprünglichen grundlegenden Gegensatz männlich: weiblich, wohl aber natürlich, dass das nominale Geschlecht in diesen Sprachen allmählich erstarrt ist, wie das z. B. auch in den meisten heutigen europäischen Sprachen der Fall ist.

M. MEINHOF: bedauert, dass von Herrn Ronkel angeführte Werk nicht gelesen zu haben, weist aber darauf hin, dass eine Teilung der Begriffe in zwei Gruppen in manchen Sprachen tatsächlich nachweisbar ist. Die Beziehungen der afrikanischen Klassensprachen zu den Klassensprachen des Kaukasus sind noch so wenig untersucht, dass er sich versagen muss, bei dieser Gelegenheit darauf einzugehen.

Den Ausführungen von Herrn Dr. Wils hat er nicht folgen können, weil er zu wenig davon gehört hat, und schlägt vor, bei anderer Gelegenheit mit ihm sich weiter auszusprechen.

Herrn Prof. Weisgerber dankt er ganz besonders für seine Anregung und gibt Beispiele, wie das sehr reiche Pronominalsystem des Bantu, wie es z. B. im Herero heute noch vorliegt, in manchen Sprachen, z. B. im Suaheli vereinfacht ist aus lautlichen und auch aus semantischen Gründen.

Herrn Prof. Royen möchte er erwidern, dass das natürliche Geschlecht ja überall irgendwie bezeichnet wird. Das grammatische Geschlecht aber liegt doch nur dann vor, wenn Substantiva, bei denen das natürliche Geschlecht nicht in Frage kommt, doch in Mask. und Fem. unterschieden werden. Das ist aber in afrikanischen Sprachen nicht anders als z. B. im Französischen, und deshalb wäre die Anwendung des Begriffs 'Klasse' hierauf nicht zu empfehlen, da die Afrikanisten damit etwas völlig anderes bezeichnen. Dass das feminine *t* in den Semitensprachen und in vielen Hamitensprachen keine Postposition ist, liegt ja auf der Hand, aber in einigen Hamitensprachen ist *t* Postposition, und im Bedaue ist es Objektzeichen.

3. — COMMUNICATION DE M^{LE} L. HOMBURGER

Le genre et les classes nominales des langues négro-africaines.

La théorie que les classes nominales africaines, ou genres asexuels, représentent un système nominal ancien est encore très répandue, malgré les difficultés qu'elle présente et les critiques qu'elle a suscitées.

Nous avons montré au Congrès des Orientalistes de Rome de 1935, que le traitement des initiales des substantifs communs dans le groupe nilotique, était en fonction du genre masculin ou féminin des dits noms en massai ou en teso; ces langues du Sud ont, en effet, deux articles, répondant à des démonstratifs et à des pronoms relatifs distincts, alors que les langues

du Centre et du Nord ne différencient pas de catégorie nominale (cf. aussi notre mémoire dans les compte-rendus du Congrès d'Anthropologie de Bruxelles 1935). Toutefois, si les faits exposés démontrent l'élimination du genre dans le groupe nilotique, ils n'éclairent guère le problème des genres asexuels multiples.

Dans un mémoire paru dans les Mémoires de la Société de Linguistique t. 37, pp. 58 et ss. nous avons montré que le peul est apparenté au massai et que le traitement des initiales peules répond, soit à une opposition en massai, de masc. *ol*, fém. *en*, soit à une opposition d'un préfixe de dérivation et d'une forme nominale sans préfixe. Mais en peul, les classes nominales sont différenciées par les suffixes des noms, et les africanisants qui considèrent le peul comme une langue chamitique, sont tout disposés à admettre que le peul a perdu la notion du genre. Ces travaux éclairent donc certains faits, mais ne modifient pas les données apparentes du problème.

Celles-ci peuvent être exposées ainsi: certaines langues négro-africaines ne distinguent pas les êtres de sexe différent au moyen de démonstratifs ou de pronoms particuliers, mais elles emploient des formes pronominales distinctes pour les personnes et pour les animaux, pour les arbres et pour les fruits, pour les noms verbaux et pour les liquides, etc. A l'appui de cette affirmation on cite les formes peules *pulo o'o*, ce peul, — *wuro ngo'o* ce village, — *gertogal ngal*, cette poule, — *boggol ngol*, cette corde, — *bohère nde'e* ce fruit de baobab, — *bokki ki*, ce baobab, — *nyamdu ndu'u*, cette manière de manger, — *ndi'am dam*, cette eau. Nous avons montré ailleurs¹ que d'autres exemples infirment les conclusions que ceux-ci paraissent justifier et nous n'y reviendrons pas.

Il s'agit aujourd'hui non de discuter des théories, mais d'examiner les faits dans quatre langues sénégalaises dites à classes nominales: le sérère, le peul, le wolof et le dyola.

Les auteurs qui ont décrit le sérère ont reconnu que cette langue était apparentée au peul, mais jusqu'ici, ceux qui ont étudié les dialectes peuls ne semblent pas avoir cherché en sérère une explication des formes anormales du peul. Or, le sérère représente incontestablement un état archaïque du peul. La majorité des radicaux à consonnes géminées si fréquents en peul, répondent à des groupes de consonnes en sérère; ex. peul: *satt* «être difficile, dur» = sér. *sadku*; peul: *dyokk-ude* «allonger en ajoutant» = sérère: *dyigdand*; peul: *sopp-ude* «frapper des coups» = sérère: *sabinoh*; peul: *dyammi* «tamarinier» = sérère: *sob na*. De même, les *l* amuis dans les dialectes occidentaux du peul au singulier, dans certains mots, sont conservés en sérère, ex. peul: *wendu*, pl. *beli* = sér.: *mbel*, pl. *pel* «étang»; — peul: *bandu*, pl. *balli* = sér. *fo bal* «corps».

Les morphèmes de dérivation des verbes sont communs (toutefois le sérère en a davantage que le peul), ainsi que la majorité des radicaux; mais, si l'on s'en tient aux définitions, les formes nominales seraient différentes, car le peul n'a pas d'articles (sauf au Fouta Djallon) et différencie au moins 17 genres au singulier, alors que le sérère a des articles indéfinis préposés et des articles définis postposés qui permettent de différencier 8 ou 9 classes au singulier. Toutefois, dès qu'on compare les vocables on constate que

¹ Les préfixes nominaux dans les parlers peuls, haoussa et bantous. Paris 1928.

le peul a contracté l'article défini avec les formes nominales simples, et a employé comme démonstratifs des suffixes de dérivation (par analogie), d'où la multiplicité des classes. Ex.

sérère: <i>o mum ohe</i> «le muet»	—	peul: <i>mumo</i> «(un) muet»
pl. <i>mum ve</i>	—	<i>mumbe</i>
<i>a kar ale</i> «la venue»	—	<i>garal</i> «(la) venue»
<i>o dam ola</i> «la rate»	—	<i>damol</i> «rate»
<i>onyamod ola</i> «la manière de manger»	—	<i>nyamdu nduñ</i> (F. Djallon)
<i>bistin ne</i> «la chose aspergée»	—	<i>mbisdi ndiñ</i> (—).

Puisque les démonstratifs sérère: *oh*, *gal* = peul *-o'o*, *-ngol*, *ngal*, il n'y a pas lieu d'admettre que le sérère ait détaché les suffixes peuls; nous avons vu d'ailleurs qu'en ce qui concerne le vocabulaire, le sérère est nettement archaïque. La comparaison du sérère et du peul démontre donc que la majorité des classes peules sont de formation récente, puisqu'elles sont postérieures à la période d'unité peul-sérère, que l'on peut fixer approximativement au 8^e s. de notre ère¹. Ne pouvant nous étendre sur les formes communes, nous nous contenterons de signaler l'emploi en sérère, au pluriel, de: *ve* (*va*), comme démonstratif et article, lorsqu'il s'agit de personnes, et de *ke* ou *ake* (*ka*, *aka*) lorsqu'il ne s'agit pas de personnes; la voyelle différencie l'objet proche ou connu, de l'objet éloigné; par contre le sérère a un pronom unique à la 3^e personne, *de*, pl. *te*, qui explique l'opposition en peul du suffixe *-do* des formes participiales se rapportant à des personnes et du démonstratif *o'o* (pronom sujet *o*). Dans quelques dialectes de la Nigéria, *do* est employé comme démonstratif, mais normalement on a: peul *o'o* — sérère *ohe* «celui-ci»; l'emploi des démonstratifs comme pronoms est donc également une innovation peule.

Or, si nous comparons le dyola et le wolof on constate des faits analogues. Le wolof a une série de morphèmes qui peuvent être préposés comme article indéfini et qui sont postposés lorsque le nom est déterminé. Multiple au singulier, cette catégorie de morphèmes ne comprend que *ni* (employé avec deux mots) et *i* au pluriel; ex: *ag nit* «un homme», pl. *i nit*; *nit ku* «l'homme», pl. *nit ñi*; *ab bur* «un roi», pl. *i bur*; *bur bu*, «le roi», pl. *bur i*.

En dyola, le nom est toujours composé d'un préfixe qui indique le nombre et d'un thème; ex. *ka-ñen* «main» pl. *uñen*; *kañen aku* «la main» pl. *uñen au*; *hu-nak* «jour» pl. *ku-nak*, etc. *hunak ahu* «le jour» etc.

L'article défini postposé est formé de *a* + le préfixe du nom.

Le dyola a donc accolé l'article indéfini préposé, tout comme le peul a accolé l'article défini postposé. Certains morphèmes sont communs au dyola et au wolof; cf. dyola *amu*, wolof *mu*, article défini des noms de liquides; dyola *adyu*, wolof *su*, art. déf. des diminutifs.

Toutefois l'unité wolof-dyola est loin d'être aussi nette que celle du peul et du sérère; ces langues attestent une langue commune, mais les deux premières représentent plutôt deux dialectes ayant évolué parallèlement que des états successifs d'un même parler.

Si l'on s'en tient aux formes indéterminées dans les vocabulaires, on a

¹ Une étude détaillée du sérère-peul paraîtra dans le Journal des Africanistes.

l'impression que les différences sont assez marquées, mais celles-ci apparaissent moindres si l'on compare les noms au génitif ou accompagnés d'un qualificatif. Ex.

Peul: *ndiam beli* « l'eau des mares ».

Wolof: *ndoh mu ta* — — —

Dyola: *mumel mu-leñe* « eau pure ».

Ainsi le morphème *-m-* caractéristique des noms de liquides et de masse apparaît après le nom dans les trois langues dès que ce nom est déterminé par un complément; accolé à ce complément comme préfixe, il rappellerait nécessairement un antécédent employé avec *-m-*, suffixé il montrerait que le nom est déterminé.

On voit donc que les affixes inséparables aujourd'hui du dyola et du peul ne l'ont pas toujours été; d'autre part, il ne semble pas que la contraction soit très ancienne; enfin l'usage d'employer les compléments avec un préfixe représentant l'antécédent, explique des modifications de vocabulaire; cf. peul: *ndi'am* = wol.: *ndoh ma* « l'eau », mais dyola: *mu-mel*. Certains auteurs ont soutenu que les affixes de classe représentent d'anciens substantifs, mais s'il en était ainsi on ne constaterait pas un tel flottement dans leur emploi à l'intérieur d'un même sous-groupe linguistique. La distinction entre les notions « eau, lait, sang » est toujours nette, et rien ne justifie l'hypothèse que peul: *ndi'am* « eau », *kosam* « lait », *dyidyam* « sang », représentent des noms composés avec *am-* « eau ».

Quelles sont les oppositions exprimées par les morphèmes communs aujourd'hui dans le groupe sénégalais? Voilà la question qui s'impose au linguiste.

Une opposition sing. *l*, pl. *k* est attestée par sérère: *gola, gala, gila, gina*, pl. *ka, aka*; — peul: *gol, ol, gal (al), re, ri, ru, ngu, ngi, nga, nge, ngo*, pl. *dyi (i), dye (e)*; — wolof: *al*, pl. *i*.

D'autre part, en wolof, en dyola et en peul, *m* désigne une masse indéfinie en face d'une partie ou d'une pluralité:

cf. peul: *ndi'am* « eau » — *diye* « les eaux » (déterminées).

wolof: *ndoh mu* « l'eau » — *as ndoh* « un peu d'eau ».

Alors que *l* s'emploie surtout dans des formes définies ou pour désigner des noms d'unité nettement déterminés, *g* évoque l'idée d'un singulier, mais non pas celle d'une unité d'une collectivité:

sérère: *o* (ou *go*), *a* (ou *ga*), (*gi*) « un » (art. indéf.)

peul: *go'o* « un »

wolof: *ag nit* « un homme », *dyem ga* « l'essai ».

Nous avons donc en ce qui concerne les oppositions de morphèmes communs:

g: singulier

k: pluriel

l: nom d'unité déterminée

m: nom de masse

s: (-*ti*) diminutif.

Or, ces valeurs sont quantitatives et non qualitatives; des objets de même nature sont associés parce qu'on emploie pour les désigner un même morphème; ainsi en français on dit:

de l'eau, du lait (génitif singulier défini)

des pois, des haricots, des épinards (génitif pl. défini)

un marin, un soldat (sing. indéfini)

la Bourgogne, les Charentes (art. déf.).

L'expression « le soldat » est généralement un collectif et ne désigne guère une unité que suivi d'un nom propre et dans la bouche d'un militaire: « le soldat un tel ».

Nous n'avons pas essayé de déterminer la valeur de tous les morphèmes employés, mais les faits suivants nous paraissent établis:

1° — Les classes représentent des groupements de noms habituellement employés avec les mêmes morphèmes de la catégorie du nombre.

2° — Ces morphèmes opposent le singulier et le pluriel, un nom d'unité déterminé et un nom collectif, une notion de masse, de totalité.

3° — Les morphèmes de dérivation, préfixes ou suffixes, ont été assimilés dialectalement aux morphèmes de la catégorie du nombre; d'où multiplication de ces catégories.

4° — Il y a eu, dialectalement, contraction des morphèmes déterminants et des radicaux simples, contraction qui a eu comme suite la perte de la notion d'une opposition entre le nom défini et indéfini.

Pour ce qui concerne les morphèmes dont nous n'avons pas parlé, tels peul: *-ka, -ki*, etc., sérère: *fa-*, dyola: *ba-, bu-*, wolof: *ab*, nous estimons qu'il y a avantage à attendre que l'on puisse tenir compte d'autres langues africaines. Les articles définis *-t*, pl. *-k*, du nandi (nilotique) répondent à sénégalais: *l*, pl. *k*; les suffixes du singulier des langues nilotiques du Sud *-won, wo, ni*, etc. répondent aux morphèmes sénégalais: *go; gin*, etc. On peut donc être certain que la comparaison méthodique permettra d'expliquer les faits morphologiques africains, comme elle l'a permis pour ceux des langues indo-européennes; mais il faut procéder par étapes.

La constatation de la valeur quantitative primitive des morphèmes communs caractéristiques des classes nominales est une de ces étapes, et nous croyons devoir nous y arrêter aujourd'hui.

4. — COMMUNICATION DE M. ERNST ZYHLARZ

Die Methode der historischen Hamitistik.

Hamitische Sprachen heissen alle jene Sprachen Nord- und Nordost-Afrikas, welche aus der Epoche *frühsemitischer* Besiedelung daselbst bis herein in unsere Tage als letzte lebende Zeugen eines vorgeschichtlichen Völkerschicksals überleben. Es sind das in erster Linie Berberisch und seine älteren und jüngeren Ausläufer sowie die grosse Gruppe des Südhamitischen (Bedauye und die Familie der sogenannten hoch- und niederkuschitischen

Sprachen um und in Abyssinien und die Osthornländer). Alle diese Sprachen einigt der gemeinsame Besitz eines Verbal- und Wortbildungssystems, welches im Wesen den Beobachtungen folgt, wie wir sie am *Semitischen* kennen. Hamitisch und Semitisch gehören also sprachgeschichtlich zusammen und werden dereinst nur im gemeinsamen Rahmen zu betrachten sein.

Die ausserordentlich grosse innere Diskrepanz der als «Hamitisch» zusammengefassten Gruppe afrikanischer Frühsemitensprachen untereinander verrät hohes Alter und intensivste Sonderentwicklung der hierhergehörigen Einzelsprachen, so dass wir für das geschichtliche Entwicklungsbild der Gesamtgruppe in eine viele Jahrtausende zurückliegende Ausgangsepoche verwiesen werden, aus der uns bei dem illitteraten Charakter der meisten dieser Sprachen natürlich keinerlei sprachgeschichtliches Material zur Hand sein kann. Wir haben es vorwiegend mit jüngsten linguistischen Ausläufern zu tun, welche zudem heute unter vielfach jahrhundert-altem Einfluss hinzugetretener asiatischer Semitensprachen geraten sind (Nord- und Süd-Arabisch) und an vielen Stellen immer merkbarer vor den politisch aktiveren Einflüssen semitischen Sprachtums ins Weichen gelangen müssen. Die innere Wesensnähe von Semitisch und Hamitisch begünstigt zudem die zunehmende Durchdringung und trübt gleichzeitig dadurch das Sprachbild für den sprachgeschichtlichen Forscher ganz ausserordentlich.

Diese genannte scheinbar jede Klärung unmöglich machende Situation erfährt aber gegenwärtig eine aussichtsreiche Durchleuchtung mit der Erkenntnis, dass die tragende vorgeschichtliche Ausgangssprache des nachmaligen *Altägyptisch* zweifellos derselben historischen Grundschrift angehört hat, aus der sich in artgerechter Entwicklung das *Berberische* bis in unsere Zeit erhalten hat. Jene vorgeschichtliche Ausgangssprache ist bereits unter dem Namen «Libu-Hamitisch» sprachwissenschaftlich eingeführt, und deren spezieller Lokalableger der ägyptischen Vorzeit hat den Namen «Aegypto-Libysch» erhalten. In dem bis ans vierte vorchristliche Jahrtausend heranreichenden sonderentwickelten Altägyptisch hat sich reichliches Material für die sprachgeschichtliche Fundierung des «Hamitisch» genannten Frühsemitisch erhalten, so dass die spezielle Herausarbeitung der geschichtlichen Ausgangsphasen für die einzelnen Hamitensprachen lediglich eine Sache methodischer Betrachtung und Vergleichung geworden ist. Vorerst liegt die Hauptaufgabe in der Erfassung der für das «Aegypto-Libysch» genannte Grundfundament des Ägyptischen in Betracht kommenden Sprachgeschichtsmaterialien unter Bezugsetzung zu den im modernen Berberisch überlebenden Elementen dieser Art.

Die im Rahmen des Aegypto-Libyschen zusammenzufassenden Sprach-elemente und Komplexionen liefern uns demnach ein Mittel zu sprachgeschichtlicher Einsicht in die Ausgangsverhältnisse frühsemitischer Sprachgestalt und führen ihrerseits wieder hinüber und an den Sprachenkreis der asiatischen Semitensprachen heran, mit dem der Kreis der afrikanischen Frühsemitensprachen geschichtlich untrennbar zusammengehört. Die Methode aber, mittels der dieses Ziel allmählich greifbar werden soll und die uns in den Stand setzt, auf hamitologischem Gebiete regelrecht historisch zu arbeiten, diese ist es, die in Zukunft als «Die Methode der historischen

Hamitistik» den bereits bestehenden Methoden anderer Sprachgebiete zur Seite tritt.

Zur Veranschaulichung dessen, was auf obgenanntem Erkenntnisweg untersucht und gesucht wird, mögen nachfolgende Einzelergebnisse p. p. dienen.

Lautlich haben wir, wie Vergleich mit Altägyptisch lehrt, vielfach mit volleren Wortstämmen in der vorgeschichtlichen Grundsprache des Berberischen zu rechnen, wie im Falle des alten *h*, das im Silbenauslaut immer, im Silbenanlaut sehr häufig geschwunden ist, z. B.:

<i>ātem</i> «zur Seite gehen»	√ <i>h̄tm</i> cf. ägypt. <i>h̄tm</i> «vergehen, schwinden»
<i>ukan</i> «staunen»	√ <i>h̄kn</i> cf. ägypt. <i>h̄kn</i> «preisen»
<i>utab</i> «bedauern»	√ <i>h̄tb</i> cf. ägypt. <i>h̄tb</i> «trauern».

Modern-berberisches *ssu* «trinken» geht auf einen Altstamm *zur* zurück. Das moderne *imežzi* «Ohr» (Kabyl.) ist Ausläufer des antiken *m.sd'r* «Ohr». In *ddu* «gehen» steckt ein alter Stamm *ūd* «ausgehen» u. s. w. In andern Fällen hat sich nicht selten der ganze alte Lautkomplex erhalten, wie z. B. bei *ta-matart* «Zeichen», dem ein Stammverb *mtr* «zeigen» zu Grunde liegt. Das hängt eben mit der Natur der betreffenden Laute, ihrer Lage im Komplex sowie ihrer Umgebung zusammen.

Die historische Femininendung *-at* ist heute zu vokalischem Auslaut (meist *-a*) reduziert, wie *ta-irza* «Feldarbeit», alt: **kirz.at* «Graben»; *ta-ṣada* «Gang», alt: **ṣad'.at*, u. A. In den weitaus meisten Fällen jedoch hat sich am neuberberischen Feminin ein lauthaberes *-t* am Wortende erhalten. In diesem Falle muss ein das *t* vor Abfall schützendes Element vorhanden gewesen sein. Als solches kommt konform der semitischen und altägyptischen Sprachgeschichte ein vokalisches Statussuffix (*-u*, *-i*, *-a*) in Betracht. Obenerwähntes *-matart* «Zeichen» geht also auf eine alte Substantivform etwa: **matār.at-u* o. ä. zurück, wie *ta-urirt* «Hügel» auf altes **ṣarīr.at-u* u. s. w.

Die enge Bezugsetzung zum Altägyptischen rechtfertigt sich von selbst in der Beobachtung, wie sich nicht selten ägyptisch komplexe Worte durch Vergleich mit Berberisch als ursprünglich stammerweitert erweisen, wie z. B. ägypt. *srf* «Wärme», berb. *a-s.īref* «Erhitzung» vom Verbum *aref* «erhitzen». Besonders aber tritt das ins Licht, wenn sich berberische Wortstämme geradezu als ägyptisch komponierte Verwachsungen herausstellen. Solche historische Komplexe bestehen zum Beispiel aus Stamm + Objektspronomen, wie: berb. *s.enkes* «(Kind) säugen», alt: **s.in̄k s̄u* «ihn saugen lassen», oder berb. *mers* «(ein Tier) an der Leine führen», alt: **mr s̄u* «ihn fesseln». Andernfalls liegen Kompositionen aus Verbum + Objekt vor, wie z. B. berb. *eruel* «fliehen» aus **ir̄i ṣ̄r̄.t* «flüchten», berb. *ersem* «frisieren» aus **ir̄i zm̄* «Scheitel machen» u. ä. In ähnlicher Komplexraffung ist berb. *šax̄eṣ* «zaubern» aus einem Ausdruck wie **s̄ī ḥk̄.ṣ* «Kenner der Zauberei» hervorgegangen.

Die Erkenntnis solcher Vorgänge verhindert ein allzu einseitiges Verkrampfen in lautliche Zwangserklärungen, wie sie, um ein Beispiel zu nennen, den beiden nordberb. Synonymen *abšiš* und *abezid* «Harn» wider-

fahren sind. Beide besitzen ein gemeinsames Verbalelement *bsi* « hervorquellen » als ersten Bestandteil. Während aber *abšiš* auf ein altes **bsi* *yzš.t* « Hervorquellen des Harnes, Harnausfluss » zurückzuführen ist, stellt *abezid* eine berberische Parallele zu ägypt. *bsi* (*m*) *d.t* « Hervorquellen aus dem Leibe », aber im Sinne von « Leibesausfluss » dar. Beide berberische Ausdrücke sind demnach eng geraffte Komposita verschiedenen Zusammenwuchses.

Solche und ähnliche Erfahrungen und Beobachtungen in Konkordanz mit dem ägyptisch überlieferten Sprachgut zu sammeln ist die erste Aufgabe der historischen Hamitistik, über welche weitere Ausführungen in diesem engen Rahmen zu bringen unmöglich ist. Nur der zwischen Aegyptisch und Berberisch allein möglichen etymologischen Transposition (wie sie sonst zwischen Koptisch und der alten Sprache zu der neu-ägyptischen Struktur des Ersteren führt) soll noch gedacht werden. Hat sich doch auf diesem Wege die historische Identität von berb. *nta* « er » und ägypt. *nti* « derjenige, welcher » und *-nes* : *-nis* « seinig » mit ägypt. *ni* *su* « ihm gehörig » herausgestellt.

Die etymologische Transposition soll sichtbar machen, aus welchen historischen Gliedern und erstarrten Bindungskomplexen das moderne Berberisch herausgewachsen ist, als diese Redeteile noch — natürlich jeder für sich — im sprachlichen Rahmen der vorgeschichtlichen Grundsprache gelegen war. Etymologisch transponiert ergibt z. B. ein Satz « Nicht sagte ich zu ihr ein Wort » in berberisch-ägyptischer Konkordanz der Glieder nachstehendes Bild:

Berberisch: *ur enniy (h)as tefirt ijet*
 Transponiert: **u' ir kni-ku(i) ir hr-s t-pr.t u'it*

Der etymologische Wortsinn des Zweiten wäre demnach etwa: « Fern, dass ich rief zu ihrem Gesicht diese eine Aeusserung ». Analoge Geschraubtheiten erhalten wir ja auch bei Transposition von Französisch ins Lateinische. Allein der im Einzelnen erfolgte Ursprung der Phrase wird damit deutlich. Bestimmt gehört z. B. der Demonstrativartikel *t* nicht ins Sprachbild der geschichtlichen Ausgangssprache, so wenig wie im Aegyptischen. Auch mit « fern, dass » hat man sicher erst in einer späteren Epoche schlechthin zu negieren begonnen. Allein um zu zeigen, auf welch einen Sprachtyp die historische Hamitistik zurückzutasten bemüht ist, sei einmal als Kuriosum der Satz « Fern, dass ich zu ihr hin eine Aeusserung rief » versuchsweise in seiner vermutlichen urgeschichtlichen Vokalisation lautlich voll vor Augen geführt:

**u'a' er kinni-akū er hār.i-sī pirr.at-u u'it.at-a*

So oder ähnlich muss die Sprache ausgesehen haben, aus der sich sowohl Altägyptisch als auch das moderne Berberisch historisch entwickelt hatten. Es handelt sich also im Wesen um eine Art Semitisch, welches zeitlich noch vor dem sogenannten « Ursemitisch » liegt und einmal die Basis der theoretischen Untersuchungen im Rahmen der afrikanischen Hamiten-

sprachen bilden soll. Ihre Fundierung aber ist naturgemäss das Produkt weiterer und detaillierterer Beobachtungen am gemeinsamen Sprachgut des Aegyptischen und Berberischen unter steter Relation zur Semitistik.

M. KUENTZ: Malgré les difficultés inhérentes à toute recherche étymologique, et les réserves qu'appellent parfois les rapprochements de vocabulaires, ainsi que les analyses de mots, il faut louer très spécialement les efforts de M. Zyhlarz pour augmenter le stock des comparaisons lexicales et morphologiques, si nécessaires à l'élaboration d'une grammaire comparée chamito-sémitique.

M. COHEN: Le travail de comparaison chamito-sémitique est maintenant bien engagé et va pouvoir se poursuivre de manière précise, grâce à des travaux comme ceux de M. Zyhlarz, et malgré les difficultés de toutes sortes qui doivent nous rester présentes: par exemple définition du terme *chamitique*, difficulté de discrimination des anciens emprunts de sous-groupe à sous-groupe, etc. L'établissement d'un fonds de comparaisons étymologiques concernant tout le domaine devrait permettre dans un avenir rapproché de définir une phonétique comparative chamito-sémitique.

M. ZYHLARZ: Der Gedanke, das rein gefühlsmässige Abwägen der Details als ein Gefahrmoment zu betrachten, liegt durchaus auf dem Wege mit meinem eigenen Bestreben nach steter Nachkontrolle eigener Vermutungen, und eine verlässliche Reihe etymologischer Grundlagen muss stets aufs neue nachgeprüft werden.

Lundi, 31 août, 14 h.—16 h.

Président: M. N. VAN WIJK.

Secrétaire: M. HANS VOGT.

1. — COMMUNICATION DU P. JACQUES VAN GINNEKEN

Un substrat du vieux grec et des langues balkaniques.

Dans les langues balkaniques on peut distinguer avec Fr. Miklosich 1° les éléments hétérochtones: romans, slaves, illyriens et grecs, qui, tout en provenant de diverses familles linguistiques, sont tous de souche indo-européenne, et 2° de nombreux éléments autochtones ou particulièrement balkaniques, qui sont à peu près identiques en roumain, en bulgare, en albanais et en grec.

Pour expliquer ces éléments autochtones M. Sandfeld, le prince Troubetzkoy et la plupart des linguistes balkaniques invoquent à présent la symbiose ou la convergence. Mais Miklosich lui-même, Schuchardt et maintenant encore Weigand, Lewy et Haupt soutiennent que ces éléments autochtones proviennent d'un substrat vraisemblablement non-indo-européen.

Je crois que la vérité se trouve entre les deux partis, mais que le dernier parti s'en rapproche plus que le premier. Sans doute il y a dans chaque centre culturel des forces convergentes, mais aux Balkans l'histoire nous montre plus d'exemples de dispersion que de concentration. Du reste la tradition des mœurs antiques y est très prononcée. Est-ce que l'histoire des langues balkaniques n'en aurait pas gardé de traces?

M. Sandfeld dans un livre remarquable a énuméré tous les traits communs de deux, trois ou quatre langues balkaniques. Je les ai comptés, il y en a 150, dont une vingtaine surtout sont très importants. Eh bien, j'ai trouvé que ces 20 traits principaux se rencontrent tous, et que des 130 traits qui restent, au moins une centaine se retrouvent dans la langue-mère kharthwel, dont la vieille langue géorgienne, le mingrel, le laz et le swan sont les filles. J'en conclus que le vieux-kharthwel est un des substrats du grec et des autres langues balkaniques.

Mais comment prouver que le vieux-kharthwel a été parlé dans les Balkans dans les deux millénaires avant notre ère? Les documents classiques nous ont conservé un grand nombre de noms de personnes, quelques noms de villes et de rivières qui le prouvent. Jusqu'ici on a pensé que la langue thrace était une langue indo-européenne, et sans doute elle fourmille de noms et de mots empruntés à l'iranien et au grec. Mais la vieille langue géorgienne en a autant ou plus, sans être indo-européenne du tout. Le premier nom thrace, gardé par Homère, Θάμυρις B 595, le rival d'Orphée, est encore aujourd'hui un nom très connu au Caucase. En 1898 la Géorgie avait même un roi Theimuras. Or la correspondance de *a* : *ei* nous ouvre le chemin à identifier par la métathèse, qui en géorgien est très fréquente, le nom Θρακ- ou Θρηκ- à *Kharthwel*, dont la partie finale est un suffixe connu pour les noms ethniques. Les Thraces étaient donc des *Kharthwels*. Parmi les inscriptions d'un grec ou d'un latin barbare, il existe du moins une seule inscription thrace, sur l'anneau d'or d'Ezerovo, qui nous a gardé un petit texte de quatorze mots du 5^e siècle avant Jésus-Christ. Eh bien, chaque érudit géorgien y reconnaît immédiatement au moins six mots géorgiens, qui suffisent à comprendre la portée générale du contenu, qui correspond parfaitement avec ce que nous savons sur les mœurs et les idées du peuple thrace. Je crois donc avoir retrouvé la langue thrace, qui est le principal substrat des langues modernes balkaniques et du vieux grec aussi. Voilà donc un exemple pratique de la double généalogie linguistique, dont j'ai développé la théorie au congrès précédent.

Interprétation géorgienne de l'inscription thrace d'Ezerovo.

ΡΟΛΙΣΤΕΝΕΑΣΝ|ΕΡΕΝΕΑΤΙΑ|ΤΕΑΝΗΣΚΟΑ|ΡΑΖΕΑΔΟΜ|ΕΑΝΤΙΑΕ

ρoλi στενε ασνε ρενε(φ)α τιλ τε(φ)αν : ησχο αρα ζε αδομε αντιλε

Roli šthene azni irinewa thil řewan : eçqo || ara dze ndome anthili

ZY|ITTAMIHE|PAZ|HATA

ζυπt αμiηep αζηλτα

džuphth amiēer açēltha.

« Les restes de Roli, le Magnat, — il sauva son sort par l'abstinence: il a été le premier || à ne pas vouloir procréer de fils dans les entrailles de son épouse. »

Cela s'accorde parfaitement avec le pessimisme connu de la religion thrace. (Hérodote IV, 93 ss, Strabon VII, 3 ss, Plin VII, 131, Valère Maxime II, 6, 12.)

Roli. Dion Cassius 51 c. 24, 26: 'Ρώλης (roi des Gètes). C'est une forme abrégée de *Oroles* (roi des Daces), que Justin mentionne (32, 3, 16), d' Ὀρολος (vita Thuc.) et d' Ὀλορος (Hdt. IV, 39 et inscriptions thraces). Chaque Géorgien y reconnaît aussitôt le mot *oroli*, formé par dissimilation de or-or-i (or = 2), qui signifie: deux à deux. Čubinov nous a transmis l'ancienne application pratique de ce mot dans son article *horoli* = lance. M. G. Dumézil (Journal Asiatique t. 214, 1929 p. 237 ss) nous explique cette application par les saintes lances à deux branches d'une divinité géorgienne de l'orage. On les conserve encore en grand nombre dans les églises du Caucase, comme des reliques de St. Georges le Blanc, qui a succédé à cette divinité payenne. Roli n'est pas un Nominatif, mais un vieux Génitif, comme *Heleney* dans: çigni igi Heleney dedophlisa moçerili la lettre écrite de (la reine) Hélène. (Marr-Brière § 266 et § 76.)

šthene. šthenay est un nom d'action du verbe *šthomay*, *wšthebi* rester. L'y final a la signification de notre article déterminé: c'est pourquoi je traduis: les restes. (Zorell § 27.) L'ay du vieux-géorgien devient a ou e (kai: kethili bon, Deeters Caucasia 3 p. 63 ss).

azni, (cf. armén. azniw) le noble, le magnat. Le dérivé *aznauri* était le nom ordinaire des nobles géorgiens. Comme M. P. Kretschmer dans sa transcription (Glotta 7, p. 18) pour ε nous donne le choix entre e et i, *azni* est donc aussi un Génitif en congruence avec *Roli*. (Cf. Exod 1, 1. Iakobis thana mamisa, en union du Père Jacob, Jacobo cum patre.) Le cas oblique du pluriel *aznaurtha* se trouve dans Marc. 6, 21 (éd. Ben.) pour τοῖς πρώτοις τῆς Γαλιλαίας.

irinewa. 3^e pers. sing. de l'aoriste faible du verbe transitif *rinwa*, *warineb*: sauver, avec la voyelle caractéristique *i*, ce qui donne à la forme une nuance médiale. (Cf. Mc. 15, 30 gan-irine thawi šeni, sauve-toi toi-même.) Remarquer que cette forme en *-ewa* est justement ce que M. Marr et M. Deeters ont reconstruit comme la forme primitive des 3^{es} pers. sing. de l'aoriste faible en *-o* (irinewa; *irinwa : irino). (Marr: Grammaire vieux-géorgienne § 188, Marr-Brière § 176, Deeters: Das kharthwelische Verbum § 190, pour les voyelles caractéristiques voir Deeters, Chap. V.)

(a)thil (Meckelein in voce) portion, part (Abschnitt). C'est vraisemblablement le même mot que *čil(i)* qui signifie: part, sort, fois, au lieu de.

řewan. řewa est le nom d'action du verbe *řeweba*: *wuřeweb* laisser, abandonner. Je compare la forme en *-an* avec les adjectifs dérivés en *-ian*, *-osan* et *-owan*. Le *-n* doit être la désinence d'un vieux cas oblique que nous retrouvons dans le cas pronominal ergatif *man*, dans *gušin* etc.

eçqo se rencontre (*da-e-çqo*) à côté de *içqo*: il commença. C'est la 3^e pers. s. de l'aoriste du verbe *çqeba*, *wiçqeb*. J'ai traduit: il a été le premier à.

ara est la négation ordinaire en géorgien.

dze est le mot commun pour fils et enfant.

ndome. Je transcris ndome pour ađome, parce que les Grecs ont transformé la sonante *η* en *α* et que l'*α* était encore souvent senti comme telle. *Ndome* pour *ndomay* comme *šthene*. *Ndomay* est le nom d'action du verbe *neba*, *minda* vouloir.

anthili. Antheba signifie: allumer. Les noms d'action en *-eba* ont des variantes dialectales en *-ili* souvent avec une petite différence de significa-

tion p.e. *ṭqueba* (Ingiloi) tromper et *ṭquili* mentir; *ṭireba* pleurer et *ṭirili* les pleurs etc. Eh bien, en géorgien les idées d'allumer et de vivifier sont rendues aussi par la même racine verbale *cɔw*, dont le *w* se change en *l*, dans *ceɔleba* allumer et *cocɔleba* vivifier. De la même manière le pré-géorgien du Balkan a eu *antheba* = *y* mettre la flamme et *anthili* = *y* mettre la vie (E. Lewy: *Studi Etruschi* 7, p. 173—4).

džuphth: épouse, le couple d'époux, Mot emprunté aux Scythes iraniens — cf. av yuxta, phlw džuxt, nouv-pers. džuft: épouse, pareil, couple. Le mot est au cas indéfini, comme en v. géorgien: *ḡac mier* du côté de l'homme, qui se rencontre, quoique rarement, à côté de *ḡacis mier* (au Génitif).

mièer ne peut être autre chose que le vieux-géorgien *mier* = angl. from, mais le dissyllabe peut être allongé en trissyllabe pour imiter l'hexamètre classique. — Comme la distinction entre les 3 personnes démonstratives, que nous retrouvons en bulgare! en serbe! en grec! et en arménien (K. Brugmann: *Die Demonstrativpronomina* 1904) est très fréquente en géorgien, elle s'applique aussi à cet adverbe: 1^e pers. *amier*, de ce côté-ci, 2^e pers. *magier*, de ce côté, 3^e pers. *imier*, de ce côté-là.

amier. En écrivant *džuphth-amier* et non *džuphth-mier*, l'auteur de notre inscription y met donc modestement sa souscription. C'est l'épouse elle-même, qui bientôt allait être brûlée avec son mari, qui a fait graver cette inscription sur la plaque de l'anneau d'or de Roli.

(a)çèltha, le cas oblique du pluriel de *çel*, *çelni*, les reins ou les entrailles, cf. Marc. 1, 6. *sartqeli ṭqawisaj erṭqa çeltha mistha*: zona corii ei cincta erat in lumbis eius. L'a initial n'est pas clair. Peut-être il appartenait à *çel*, comme dans *çil*: *athil*. Mais c'est de nouveau un élément essentiel pour donner à ces derniers mots l'apparence d'un hexamètre grec.

Remarquer enfin que l'ordre, assez étrange, des mots dans notre inscription s'accorde parfaitement avec les règles de la syntaxe du vieux-géorgien.

1°. En règle générale le verbe ouvre la phrase. C'est clair pour *irinewa* et *eçqo* (Marr-Brière § 395, 3).

2°. La place de *ara* immédiatement avant *dze* se rencontre souvent en vieux-géorgien, p.e. *aramed ara umecar iqwnes*: mais *pas ignorants* ils étaient (Ibid. § 405).

3°. Comme nous l'avons déjà vu dans l'exemple *Iaḡobis thana mamisa* (Jacobo cum patre) le vieux géorgien aime à mettre le « regens » entre les deux substantifs qu'il régit. C'était donc: Roli ṡthene azni que nous devons attendre (Ibid. § 411).

4°. Le régime direct se trouve avant le régime indirect dans les deux cas. (Ibid. § 396, 1.) C'est parce que l'aoriste en vieux-géorgien a toujours la signification passive. Le régime direct apparent est donc le sujet réel, de sorte que la traduction littérale serait: « par lui a été sauvé (le) sort dans l'abstinence », et « par lui fut commencé le non vouloir procréer etc. » (Deeters § 164 ss.)

5°. Enfin l'addition du nom de partie du corps après *džuphth-amier* est tout à fait comme en vieux-géorgien, p.e. dans le vie de St. Grégoire: *ubraloy*

ṡelitha da çmiday gulitha: il était innocent selon la main et pur selon le coeur. Un autre exemple déjà cité ci-dessus est Marc. 1, 6 une ceinture de cuir lui était ceinte selon ses reins. Littéralement nous devrions donc traduire ces derniers mots: il ne voulait pas procréer de fils hors de (moi) son épouse selon les entrailles (Marr-Brière § 296).

M. CAPIDAN: Par sa situation géographique la Péninsule des Balkans appartient aussi bien à l'Europe qu'à l'Asie. Le passage des peuples d'un continent à l'autre a été très fréquent depuis la plus reculée antiquité, de sorte qu'une influence du géorgien exercée sur les parlers thraco-illyriens est très possible.

M. DEETERS: Trotz des aufgewandten Scharfsinns bin ich von dem georgischen Charakter der Inschrift nicht überzeugt worden. Zwanglos lässt sich allein die Gruppe APAIE als 'nicht Sohn' deuten, aber man kann in dieser Inschrift andere fünf aufeinanderfolgende Buchstaben finden, die in anderen Sprachen einen Sinn ergeben. Die übrigen angeblich georgischen Wörter sind teils im Georgischen überhaupt nicht vorhanden, teils sind es Formen, die der altgeorgischen Grammatik widersprechen.

2. — COMMUNICATION DE M. TH. CAPIDAN

La romanité balkanique.

(Résumé.)

Par la romanité balkanique j'entends la latinité orientale qui, avec le temps, reçut un aspect balkanique. Cet aspect part de certaines coïncidences dans la langue, dues à quelques influences réciproques, ainsi qu'à certaines tendances anciennes qui conduisent à des résultats identiques. Les premières sont claires et constituent la partie accessoire; les dernières, obscures, représentent la partie essentielle. Les deux se peuvent expliquer, si nous tenons compte de la réalité de la vie balkanique.

La partie accessoire s'explique par la configuration physique trop fragmentée de la péninsule balkanique, renforcée par certains événements historiques. A la suite de ces deux facteurs, eurent lieu dans les Balkans des dislocations de populations qui, dans leur isolement, se mêlèrent aux populations locales. De ce mélange résulta cette uniformité dans le type et la mentalité balkaniques qui conduisit à l'homogénéité linguistique des langues balkaniques.

La partie essentielle dans l'aspect balkanique de la romanité orientale présente un caractère spécial. Elle tient de la structure des langues balkaniques et part de tendances anciennes. Ces tendances ne peuvent être expliquées par l'influence de la langue grecque, pour plusieurs motifs, dont le principal est que, dans l'antiquité, des Grecs n'existaient pas dans l'intérieur des Balkans, comme du reste ils n'y existent pas encore aujourd'hui. Cette absence se peut prouver par le manque de mots grecs anciens chez les peuples balkaniques. Sous ce rapport, les inscriptions ne prouvent presque rien: aujourd'hui encore existent en Grèce des populations roumaines qui laissent graver leur épitaphes en langue grecque sans connaître cette langue. Mais en admettant qu'il eût existé des Grecs parmi les peuples

thraco-illyriens, la langue grecque n'eût quand même pu changer la structure de leur propre langue, car aujourd'hui même, après un passé deux fois millénaire, des Roumains existent parmi les Grecs sans que la structure de leur langue soit atteinte par la langue grecque.

Pour ces motifs, cette partie de l'aspect balkanique de la romanité orientale doit être éclaircie par des moyens internes, sur la base de l'élément autochtone. Une série de faits, pris dans la réalité de la vie balkanique chez les Roumains et les Albanais, nous obligent à conduire nos recherches dans le domaine albano-roumain.

3. — COMMUNICATION DE M. STEFAN MLADENOV

Eléments et traits communs aux langues indo-européennes, turques et mongoles.

(Sur l'hypothèse nostratique de M. H. Pedersen et l'hypothèse aryo-altaïque de H. Sweet.)

(Résumé.)

i.-e. = indo-européen, t. = turc, mg. = mongol, scr. = sanscrit.

1. Les mots i.-e., t. et mg. ont en général une structure à peu près identique; les éléments formatifs (« suffixes », flexions) sont agglutinés à la fin de la racine. Dans beaucoup de cas la racine seule sert comme impérat. (2^e p. sg.), p. ex. lat. *fer*: t. *ver* (*bir*) « donne » — gr. *φέρε*; lat. *ede*: mg. *ide* « mange! » etc. Les infixes sont en i.-e. très rares. Le t. et le mg. ne connaissent pas les infixes ni les préfixes. Mais les mots à préfixe ne sont qu'une catégorie de mots composés; et cette catégorie n'est pas inconnue au t. et au mg.

2. On a opposé aux racines flexibles i.-e. les racines quasi-invariables des langues « agglutinantes » pures — t. et mg. Mais on peut démontrer aujourd'hui que l'alternance vocalique des racines i.-e. se trouve aussi en t. et mg., p. ex. t. *el*(*ig*) « main »: *al*(*mak*) « prendre »; mg. *kerē* « corneille »: *kara* « noir »; cf. lat. *cornix*, *corvus*: scr. *kr̥ṣṇá-* « noir »...

3. Or on ne peut pas nier l'existence d'une longue série de correspondances phonétiques exactes entre l'i.-e. d'un côté et le t. et le mg. de l'autre. Les cinq voyelles i.-e. (*a, e, i, o, u*), les consonnes sonores (*m, n, r, l*), les occlusives et les spirantes i.-e. ont toutes à peu près les mêmes phonèmes comme correspondances en t. et en mg. Les déviations se laissent expliquer par des procédures bien connues, p. ex. mg. *o* en *mori*(*n*) « cheval » comme labialisation de l'*a* après *m*: v.-irl. *marc*, v.-h.allem. *marah*, allem. *Mähre* etc. L'aspiration des consonnes a disparu en t. et mg. comme dans beaucoup de langues i.-e.: mg. *dalai* « mer »: gr. *θάλασσα*. Il y a une « Lautverschiebung » et palatalisation au t. et mg. comme en allem., armén. etc., p. ex. mg. *tši* « tu », *tšini* « ton », t. *sen*, *senin*: i.-e. *tu*, *tuos*; gr. *σύ*, *σός*...

4. Les désinences communes aux cas et aux verbes sont assez nombreuses pour qu'on ne puisse parler d'un simple jeu du hasard. Et le plus

remarquable, c'est que les flexions verbales de la 1^e et la 2^e p. contiennent les mêmes phonèmes qu'on trouve dans les pronoms pers. correspondants: 1^e p. sg. du prés. et du passé en t. *-m* (*-men*), tong. aor. *-m*: pron. pers. 1^e p. t. *men* (*ben*), tong. *mi* « mon », mg. *bi* < **mi* « moi », gén. *mini*...; en i.-e. désin. verb. 1^e p. sg. *-m* (*-mi*): pron. pers. 1^e p. *me* (v. pers. *manā*, slave *mene*...); t. 2^e p. sg. du prés. *-sin*: pron. pers. 2^e p. *sen*, gén. *senin* « ton »; mg. *tši* « tu », gén. *tšini* « ton »...; cf. gr. *σύ*, scr. *tvám*... Tout emprunt est ici exclu! « Nous » est en t. *biz* < **miz*: « notre » *-miz*, tong. *miti* « nous », mg. *manai* « notre »; cf. i.-e. *-mes* (*-mos*, *-men*) comme désin. verbale de la 1^e p. plur., etc.

La désinence de l'abl. t. est *-den* (tchag. *menden* « de moi ») et en grec *-θεν*, c'est la désin. du gén. hom. *ἐμθεν*: il est bien connu que le génit. a pris la fonction de l'ablat. dans beaucoup de langues (scr., grec, slave...). En mg. *-ēs* (*-ōs*) dans l'abl., en i.-e. *-es* (*-os*) dans le gén. des thèmes consonantiques: mg. *gerēs* « de la maison »: lat. *memor-is*. En t. et mg. *-in* dans le gén., en i.-e. *-ens* (got. *-ins*) dans le génit. sg. des thèmes en *-ēn*.

5. Il y a une masse de pronoms et d'adverbes interrogatifs de racine commune: « qui? » = mg. *ken*, t. (osm., tchag.) *kim*; cf. lat. *quis*, scr. *ká-s* etc.; « combien » = mg. *kede(n)*, t. kachg. *kančā*, osm. *kač*...; « où? » = mg. *kaana*, *kaiči*..., t. (yak.) *kaana*, *kanton* « d'où? »; « quand » = mg. *kezē*, t. (tchag. kachg.) *kačan*..., etc.

6. D'autres pronoms: mg. *angi*, *ondo* « autre » — scr. *anya-*, *antara-*, allem. *ander* etc. t. *o(l)*, gén. *onun* « celui-ci, c-là », mg. *ene*; cf. slave *onъ*, *ona*, *ono*...

7. On doit noter, quant à la syntaxe, que le verbe se trouve toujours ou très souvent à la fin de la phrase, surtout en t., en mg., en lat. etc.

8. D'autre part dans la syntaxe de cas: le déterminant précède le déterminé, p. ex. gr. *Ἐκτοπος γυνή*, mg. *dalain ergi* « des Meeres Strand », t. osm. *evin* (gén.) *odalary* « les chambres de la maison »...

9. De la série de mots communs qui ne peuvent être empruntés: mg. *kōloi* « gorge »: lat. *collum*, allem. *Hals*...; t. *meme*, mg. *mōmō*: lat. *mamma*, *mammilla*, fr. *mamelle* etc. (« Lallwort »); mg. *gar* « main »: arm. *dzeřn*, gr. *χείρ*... < racine i.-e. alt. **g*(¹)*her-* « greifen »...; mg. *ide-* « manger », t. *jemek*: lat. *edo*, scr. *ádmi*...; mg. *maka* « viande »: scr. *māsa-*, slave *měso*, got. *mimz*...; mg. *oril-* « crier »: arm. *ořnal*, gr. *ἀρύει-βοῶ*...; mg. *kele(n)* « langue »: lit. *kalbā*, gr. *καλέω*; *κέλωρ-φωνή* Hés.; mg. *dobo* « colline », t. *tepe*: angl. *top*, *tip*...; mg. *köldō-* « geler »: lat. *gelu*, angl. *cold*...; avec *r* < i.-e. *l* comme en aryen: mg. *seriřn* « frais »: av. *sarāta-*, lett. *salna* « gelée blanche »...; mg. *tyrki* « enduire, graisser »: racine i.-e. *ter-* en lat. *tero*, *tergo*, bulg. *tārkam*, anglos. *brykkan* « presser » etc.; mg. *burtag* « bourbe »: gr. *βόρβορος*, slave *bara*, scr. *barburá-m* « eau », bret. *bér* « couler » etc....

La communication de M. Mladenov a été publiée sous le titre de *Gemeinsame Eigentümlichkeiten und Elemente der indogermanischen, türkischen und mongolischen Sprachen* dans le *Spisanie na bālg. akademija na naukitē*, LV, p. 149—196 (avec un résumé en bulgare).

Mardi, 1^{er} septembre, 14 h.—15 h.

Président: M. STANISŁAW SŁOŃSKI.

Secrétaire: M. JOSEF VACHEK.

COMMUNICATION DE M^{me} HÉLÈNE DE WILLMAN-GRABOWSKA

Les cas de la déclinaison indo-européenne.

(Résumé.)

Les paradigmes de la flexion nominale dans les langues indo-européennes manquent d'unité tant au point de vue de la forme qu'au point de vue de la valeur des formes que l'on considère comme étant identiques. Il est impossible de constituer avec rigueur un seul système de flexion valable pour tout l'indo-européen autant pour les « désinences » que pour leurs fonctions ou bien même pour la seule notion de « cas ». Sous ce dernier rapport, surtout, la « déclinaison » est le champ des généralisations vagues et des vues superficielles sur des relations qui peuvent avoir lieu entre les choses. Des catégories psychologiques n'ont souvent rien à faire avec ce qui veut leur servir d'expression grammaticale. Si certaines valeurs sont attribuées à telle ou autre désinence, ce fait n'est dû qu'aux hasards des associations qui s'y joignent. C'est le contexte qui a prêté à une forme sa valeur déterminée, particulière dans chaque cas particulier. A rencontrer plus ou moins souvent certains groupements d'éléments linguistiques qui paraissent exprimer plus heureusement que d'autres groupements pareils la pensée du sujet parlant, on finit par attacher au complexe linguistique (« mot », groupe de mots, etc.) des notions propres aux phénomènes qui accompagnaient le moment de son emploi ou, mieux, de sa perception. L'analyse se poursuivant, il apparaît qu'il n'est point aisé de découvrir dans quelle partie du groupement réside le facteur qui en fait varier le sens; on a alors attribué cette fonction d'agent à des éléments qui, pris seuls, semblent dénués de sens. On les a cru porteurs de caractères psychologiques auxquels ils étaient néanmoins tout étrangers. La simultanéité du phénomène physique (émission d'une série de sons) avec le mouvement psychique qui se produit dans le même sujet a conféré à certains complexes linguistiques un rôle nettement définissable, bien qu'il soit faux.

A les regarder de plus près, les désinences casuelles se ramènent à deux groupes: 1° celles où l'on peut découvrir d'anciens mots autonomes, mais dont l'usage s'est perdu et le sens s'est effacé, et 2° celles où l'on ne peut découvrir, le plus souvent faute de corps de ces éléments, aucune trace de notion particulière. Leur postposition à un groupe de sons, porteur déjà d'une idée, apporte du nouveau dans ce complexe. Tout ce qu'on peut dire sur ce « nouveau » est qu'il s'oppose au complexe précédent. Par conséquent son rôle est essentiellement déictif (de mettre en évidence), et sur cette fonction, la plus générale, se sont greffées, secondairement, des fonctions multiples et diverses qui tiennent plus ou moins vaguement au contexte, mais qui n'ont aucun rapport avec la « désinence » elle-même.

En somme, la flexion nominale est une sorte de composition nominale,

à cette différence près que, dans la vraie composition, c'est le premier terme qui détermine le second, porteur du sens principal, tandis que, dans la flexion, c'est le second terme juxtaposé qui détermine le premier et en change la notion, la restreint à un cas particulier. L'un et l'autre procédé sont sujets à des amuïssesments. A la perte des désinences, c'est-à-d. de la flexion, les langues remédient par une nouvelle composition, qui est la préposition des éléments additionnels au terme principal. La graphie seule maintient à ces complexes l'apparence de groupe.

SÉANCE DE CLÔTURE

SOUS LA PRÉSIDENTENCE DE

M. OTTO JESPERSEN,

LE MARDI 1^{ER} SEPTEMBRE À 16 HEURES 30,

SALLE DES FÊTES DE L'UNIVERSITÉ

La parole est donnée à M. VIGGO BRÖNDAL, secrétaire général du Congrès, pour la communication suivante.

Mesdames, Messieurs.

Parmi les membres du CIPL l'idée a surgi de donner à nos congrès un symbole figuré. Le comité de Copenhague l'a réalisé de sa façon.

Nous avons en effet chargé un artiste danois, le sculpteur William Larsen, de représenter, en bronze fondu, le lieu de nos assises et les plus grands de nos maîtres danois.

La médaille de commémoration qu'on vient de vous remettre, porte, sur l'une de ses faces, la ville de Copenhague, ville célèbre par ses nombreuses et belles tours, ville où est née une branche de notre science, où celle-ci a atteint une de ses culminations. Elle porte, sur l'autre face, en jeune génie tourmenté, *Rasmus Rask*, l'esprit réaliste de l'époque romantique, et, en sage vieillard, *Vilhelm Thomsen*, l'esprit universel de l'époque réaliste.

C'est ainsi que nous avons voulu commémorer notre Congrès. Au nom du Comité je vous prie donc d'accepter ce modeste cadeau comme un souvenir des journées de Copenhague, et de le garder comme un symbole de la science et en même temps de l'art de notre pays.

La parole est donnée au Prince N. TRUBETZKOY, qui prononce au nom des congressistes étrangers le discours suivant.

Hochansehnliche Versammlung.

Es obliegt mir die grosse Ehre und die angenehme Pflicht, dem Präsidium und dem Organisationskomitee im Namen der Kongressmitglieder zu danken.

Unser Kongress stand nicht nur unter dem Vorsitz unseres Präsidenten Otto Jespersen, sondern auch im Zeichen des Andenkens an die grossen dänischen Sprachforscher der Vergangenheit. Die meisten von uns sind zum ersten Male nach Dänemark gekommen und haben erst jetzt die Gelegenheit bekommen, nicht nur mit einzelnen dänischen Sprachforschern, sondern mit ihrer Gesamtheit in Berührung zu treten. Und nun erfüllt uns ein seltsames Gefühl der Bewunderung und des Erstaunens. Es ist merkwürdig, dass ein kleines Land wie Dänemark so viele hervorragende Sprachforscher besitzt. Noch merkwürdiger ist aber die Sinnesrichtung dieser Sprachforscher, der Geist der sie alle beseelt. Man pflegt sich die Einwohner eines kleinen Landes als Leute mit beschränktem geistigen Horizont vorzustellen, — und in vielen Fällen trifft diese Vorstellung zu. Bei den dänischen Sprachforschern ist dies aber nicht der Fall. Ganz im Gegenteil, — gerade der weite Blick ist es, was sie kennzeichnet. Bei den einen äussert sich dieser Zug darin, dass sie die entlegensten und verschiedensten Sprachen der Welt erforschen, bei den anderen darin, dass sie sich mit den Problemen der allgemeinen Sprachwissenschaft befassen, noch andere verbinden beides. Ob dieser weite Blick irgendwie mit dem dänischen Volkscharakter zusammenhängt, vermag ich nicht zu beurteilen, da ich Dänemark zu wenig kenne. Jedenfalls ist es aber nicht die Eigentümlichkeit einer einzelnen Generation. Denn dieselbe Eigenschaft ist sowohl für die grossen dänischen Sprachforscher der Vergangenheit, deren Namen während unseres Kongresses öfters genannt worden sind, als auch für unsere heutigen dänischen Kollegen charakteristisch, und zwar für die Vertreter der älteren, der mittleren und der jüngeren Generation. Diese Weite des Blickes, des geistigen Horizontes ist nicht nur an und für sich, sondern auch speziell für die Organisation eines internationalen Kongresses ausserordentlich wertvoll. Und dank dieser Eigenschaft ist es unseren dänischen Kollegen gelungen, die innere, wissenschaftliche Seite unseres Kongresses so glänzend vorzubereiten. Für die äussere Seite des Kongresses war eine andere Eigenschaft der dänischen Sprachforscher wichtig, die wahrscheinlich irgendwie mit dem dänischen Nationalcharakter und mit dem Charakter des Landes zusammenhängt. In diesem schönen Lande, in seiner herrlichen Hauptstadt und in seinen Bewohnern herrscht eine gewisse innere Ausgeglichenheit, eine innere Harmonie, welche die notwendigen Voraussetzungen für eine geistige Konzentration schafft. Dank dieser Eigenschaft haben unsere dänischen Kollegen den Kongress so schön organisiert, dass alles nach dem vorgesehenen Plane, ohne Störungen und ohne Hast abgelaufen ist, mit einer Selbstverständlichkeit, die den aussenstehenden Beobachter täuschen könnte: es war unmöglich zu erraten, wieviel Anstrengung und mühselige Arbeit dies alles gekostet hatte. Nur einen Mangel haben wir an diesem Kongresse bemerken können: die dänischen Sprachforscher sind viel zu wenig aufgetreten. Aus Gastfreundschaft und Höflichkeit haben sie sich in den Hintergrund zurückgezogen, um die Gäste reden zu lassen. Das ist begreiflich, aber trotzdem bedauerlich. Denn die wenigen Vorträge, die die dänischen Forscher uns geschenkt haben, waren für uns alle ein grosser Genuss. Daher glaube ich, im Namen aller Gäste den Wunsch aussprechen

zu dürfen, dass auf dem nächsten Kongress, der nicht mehr in Kopenhagen stattfinden wird, die dänischen Sprachforscher recht viele Vorträge halten werden.

Rapport général sur les travaux du congrès,

PRÉSENTÉ PAR M. VIGGO BRÖNDAL, *Secrétaire général.*

*Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs.*

Une tradition établie dès le Congrès de la Haye exige que le secrétaire général vous fasse un bref rapport sur les travaux que vous venez de finir.

En tâchant de remplir ce dernier devoir, je me demande si vraiment on peut établir dès maintenant le bilan scientifique du Congrès, si même le secrétaire le plus averti pourra indiquer les résultats auxquels nous sommes arrivés, les conclusions à tirer de nos délibérations.

Ce qu'on peut faire, c'est d'indiquer très simplement les principaux problèmes posés ici par vous ou par nous, la manière dont nous les avons groupés et l'esprit dans lequel vous les avez traités.

Vous savez que, sans procéder à une enquête ou consultation préalable, générale, nous avons demandé à un petit nombre de savants qualifiés des rapports sur tel ou tel problème que nous avons jugé d'une grande importance ou d'une actualité particulière. Les problèmes choisis ont été: 1° Le Rapport de la Linguistique avec la Psychologie et la Sociologie, 2° Formation et Caractère d'une Langue commune, 3° Symbiose des Langues, 4° La Reconstruction de l'Indo-européen. Les savants qui ont bien voulu se charger de ces rapports, sont MM. Benveniste, Jakobson, Kurylowicz, Lévy-Bruhl, Sandfeld, Sommerfelt, Weisgerber, auxquels a consenti de se joindre M. Lundell, vénérable Nestor de la linguistique suédoise.

Tous ces savants ont su faire ressortir l'importance de leur sujet. Ils l'ont traité bien différemment, se complétant souvent de manière saisissante; rien ne pourrait p. ex. être plus instructif que de voir le même sujet traité tour à tour par un disciple de l'idéalisme allemand et par un maître de la sociologie française, ou bien de voir comment fut envisagé le même problème par un ingénieur théoricien russe et par un fin observateur danois. Vous avez suivi les séances plénières avec une assiduité remarquable; je crois y voir un témoignage de l'intérêt qu'ont soulevé ces grands problèmes, de même que de la manière dont ils ont été posés et traités ici. Permettez-moi d'en remercier les rapporteurs en votre nom.

Pour des raisons techniques les communications de M. Menzerath (sur l'articulation des mots, qui d'ailleurs a été un des grands succès du Congrès) et celle du Père Pohl (sur l'écriture sumérienne) ont été présentées devant sections réunies. L'expérience a montré qu'elles s'y prêtaient particulièrement bien.

Les autres communications que notre Comité avait acceptées pour être présentées au Congrès, ont été distribuées en sections, à savoir:

Section I (ou section générale): consacrée aux problèmes de méthode et de principes.

Section II (ou section descriptive): où l'on a traité les questions de grammaire et de style ainsi que de géographie linguistique.

Section III (ou historique): destinée à étudier tout changement linguistique dans le temps: soit l'histoire d'une seule langue (et de ses dialectes), soit le rapport entre plusieurs langues (généalogique ou autre).

Cette division est sans aucune prétention logique, ce n'est que la solution, ou plutôt une des solutions possibles, d'un problème purement pratique. Elle a permis de grouper les communications à peu près selon leur affinité.

C'est ainsi qu'à l'intérieur de la première section, on a pu avoir des séances de sémantique générale, de stylistique et psychologie linguistique, de phonologie (surtout dans ses rapports avec la phonétique classique), de morphologie générale, et enfin une séance consacrée à la définition du concept de norme.

En deuxième section on a pu écouter un ensemble de communications sur les conditions et modalités de l'emprunt, sur l'organisation et la théorie de la géographie linguistique.

En troisième section A (einzelsprachliche Sektion) on a eu une séance de toponymie, théorie et application, en troisième B (la section comparative) deux séances ont été consacrées à l'histoire et la différenciation de l'indo-européen ancien, une au problème toujours brûlant des substrats. On peut y ajouter qu'à deux reprises on a traité des ensembles de problèmes soulevés par des langues africaines, dans deux séances on a réuni des contributions américanistes, dans une autre celles concernant les langues d'Extrême-Orient.

Cette distribution des travaux — imparfaite comme toute distribution possible — vous a permis des discussions souvent passionnantes, toujours cordiales et courtoises, discussions tantôt publiques devant président et secrétaire, tantôt particulières dans les salles, couloirs et vestibules, pendant les réceptions et excursions et même pendant les repas. J'ajoute le débat intérieur qui se poursuit, à l'heure qu'il est, dans chacun de nous et qui est peut-être le résultat le plus précieux de tout le Congrès.

Ces débats vous auront été une bonne occasion de *faire le point*. Vous avez dû faire avec vos confrères des *tours d'horizon* à la fois de vos études spéciales et de la linguistique en général.

Et vous avez pu constater que notre science est très vivante, très vigoureuse, qu'elle se trouve en pleine transformation au point de vue des principes. C'est pourquoi nous avons dû donner ici, comme à Genève, une place considérable à la linguistique générale.

Cette transformation est comparable, paraît-il, à ce qui se passe de nos jours dans les sciences exactes, c'est-à-dire physiques et mathématiques.

Vous savez que celles-ci ont été profondément transformées et qu'elles ont pris une importance philosophique exceptionnelle par l'invention des métagéométries (Lobatchevskij, Bolyai, Riemann), par la découverte des quanta (Planck), par l'avènement de la relativité généralisée (Einstein).

Eh bien, à la ruine définitive de l'impératif euclidien, correspond chez nous la reconnaissance de la possibilité de langues (et de types de langues)

radicalement différentes des nôtres, d'où la nécessité d'une *typologie générale* des langues (et j'ajoute avec M. Lévy-Bruhl: des mentalités).

L'importance du *discontinu*, autrement dit: la nécessité de voir les formes fixes à travers et derrière les faits toujours flottants, a été reconnu de notre phonologie et en général par notre *structuralisme* linguistique, aussi bien que par la physique contemporaine et par la *Gestaltpsychologie*.

Et enfin la solidarité entre l'instrument de mesure et l'objet à mesurer (point essentiel de la doctrine relativiste) est d'importance pour nous comme pour les physiciens. Dans notre science, comme ailleurs, on commence à entrevoir que rien n'est absolu, que tout est relatif, c'est-à-dire que les éléments les plus constants et les plus profonds (la véritable réalité à notre point de vue) ce sont les *rappports*, d'où la nécessité d'une doctrine générale des relations — seule base possible d'une sémantique générale — et en somme de toute la grammaire.

Il aura été le but de notre Congrès de poser de nouveau, de préciser ces grands problèmes, d'y appliquer tour à tour les méthodes les plus diverses, et en même temps de les discuter à propos des faits linguistiques de tous les pays et de toutes les époques, de réconcilier ainsi le positivisme ami des faits et l'idéalisme de la pensée pure.

On peut espérer d'arriver ainsi à une doctrine cohérente et féconde du langage, doctrine qui sera une contribution importante à la connaissance de l'homme, à la compréhension de la nature et de la variabilité de l'esprit humain.

La parole est donnée à Mgr. Jos. SCHRIJNEN, secrétaire général du C. I. P. L.:

C'est pour moi un devoir et un honneur de remercier au nom du Comité International Permanent de Linguistes le président de ce congrès et le comité local de tout ce qu'ils ont fait pour rendre fertiles et mémorables les beaux jours que nous venons de passer à la ville de Copenhague.

Comme secrétaire du Comité Permanent je dois encore m'acquitter d'un devoir. Le comité permanent vous propose pour des raisons spéciales de lire l'article 3 du règlement: « Le CIPL comprendra un secrétaire général et dix autres membres » de la façon suivante: « Le CIPL comprendra un secrétaire général et *au moins* dix autres membres. » En cas d'accord, il a décidé d'après l'article 2 d'assumer les membres suivants: MM. Sextil Pușcariu à Cluj, Alf Sommerfelt à Oslo et Joseph Vendryes à Paris. Il vous propose ensuite d'ajouter à l'article 5 *d* des mêmes statuts, après les mots: « le secrétaire général se tiendra à la disposition du comité local pour lui fournir les indications nécessaires en vue de l'unité et de la continuité des différents congrès », la précision: « Une délibération personnelle entre le secrétaire général du CIPL et le Comité local est de rigueur. » Ensuite d'ajouter à l'article 6 après les mots: « Le CIPL seul est compétent pour ce qui concerne les questions d'organisation générale des congrès » la précision: « tant scientifique que pratique ».

Dans mon rapport général j'ai dit déjà que, M. Lindroth ayant poursuivi ses investigations, en les élargissant, sur l'interponction, le temps paraît

être mûr pour motiver l'institution d'une commission spéciale. C'est en effet ce que le CIPL vous propose. Il soumet à l'approbation du congrès la nomination des membres suivants: MM. Hjalmar Lindroth (Gotembourg), C. A. Bodelsen (Copenhague), A. Jolivet (Paris), Eberhard Zwirner (Berlin). Le CIPL a émis le vœu que cette sous-commission s'occupera aussi des questions syntaxiques qui se rapportent à ce problème.

Un certain nombre de congressistes se sont adressés au CIPL en vue d'organiser internationalement, avec l'aide des universités, sociétés savantes etc., un répertoire des travaux linguistiques 1) projetés, 2) en cours d'exécution, 3) abandonnés après avoir été projetés. Il va de soi qu'on envisage ici surtout d'empêcher des doublures de sujets de thèses académiques. Le CIPL, persuadé de l'intérêt de la question, invite les souscripteurs de se mettre en relation avec le secrétaire général et de lui suggérer les mesures à prendre pour réaliser leur vœu.

Conformément au désir d'un autre nombre de souscripteurs, le CIPL invite le congrès d'émettre le vœu: « que les parlers basques soient recueillis le plus complètement possible, notamment par l'établissement d'un atlas linguistique avec l'encouragement et l'aide financière des gouvernements français et espagnols. »

Le CIPL invite encore le congrès d'exprimer sa sympathie pour le mouvement qui se fait jour actuellement en Corée pour la transcription scientifique des sons coréens à l'aide de l'alphabet de l'Association Phonétique Internationale; et aussi pour l'emploi des caractères latins dans l'écriture de la langue coréenne.

Enfin, en vertu de l'article 5 de nos statuts, le CIPL a désigné le pays et la ville où siégera le congrès suivant et a désigné le président. Cette décision vous sera communiquée par notre président, duquel nous ne nous congédions qu'à regret, en lui gardant le souvenir le plus sympathique et le plus reconnaissant, et en formant les meilleurs vœux pour sa prospérité dans l'intérêt de la linguistique et des linguistes.

Les motions présentées par le Secrétaire général du C. I. P. L. sont approuvées.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Il me reste encore de vous faire une communication importante, à savoir que nos confrères belges nous ont envoyé une invitation gracieuse à tenir le prochain congrès en 1939 à Bruxelles. Le C. I. P. L. pour sa part s'est joint à cette proposition, et je suis convaincu que tous les membres de notre congrès sont d'accord pour accepter avec un remerciement chaleureux cette invitation de la part des linguistes belges.

Le Président clôt le Congrès.

**Rapport général
sur l'activité du Comité International Permanent de Linguistes
depuis le Congrès de Rome,**

PRÉSENTÉ PAR MGR. JOS. SCHRIJNEN, *Secrétaire général*,

jeudi 27 août, à 14 heures, à la salle des fêtes de l'université, sous la
présidence de M. OTTO JESPERSEN.

C'est la quatrième fois que j'ai l'honneur de présenter à cette assemblée un rapport sur l'activité du Comité International Permanent de Linguistes: celui-ci, en effet, il a été dit à plusieurs reprises, n'est pas seulement une institution qui arrange et assigne date et lieu des congrès de linguistes, mais encore une organisation qui tâche, dans la mesure du possible, de développer et d'encourager les recherches linguistiques, et de coordonner toutes les actions utiles à l'avancement de notre science. La première fois, au Congrès de la Haye, en 1928, le rapport général se fusionnait avec les communications du secrétaire général à la séance de clôture. Et cependant il n'était pas le moins remarquable que, dans ces jours, par les bons soins de MM. Meillet et Uhlenbeck surtout, une grande œuvre: l'institution de notre Comité Permanent International de Linguistes, *CIPL*, venait d'être accomplie. Aux congrès de Genève (1931) et de Rome (1933) j'avais l'avantage de vous rapporter déjà maint accomplissement, ne fût-il que partiel, de vos vœux, et mainte initiative prise.

Parmi les membres de notre Comité il n'y a pas de pertes à déplorer. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, le *CIPL* adressa à un de ses membres les plus illustres, M. Paul Kretschmer, des félicitations un peu tardives. L'état de santé de l'éminent promoteur, je pourrais dire: père, de nos congrès, M. Antoine Meillet, dont nous regrettons vivement l'absence, reste inquiétant; il suit avec grand intérêt la marche de ce congrès, et nous continuons à former les meilleurs vœux, tant pour sa personne que pour les intérêts de la science. La Commission d'Enquête Linguistique, CEL, sous-commission du *CIPL*, a éprouvé une perte douloureuse par la mort de M. Kai Donner, professeur à Helsingfors, connaisseur renommé des langues ouraliennes, qui s'intéressa si vivement à nos investigations de linguistique géographique et même à nos besoins financiers. Notre confraternité de linguistes lui gardera un souvenir des plus sympathiques.

Le beau volume paru l'an passé par les bons soins de MM. Bruno Migliorini et Vittorio Pisani: *Atti del III Congresso internazionale dei linguisti*, nous a rappelé les beaux jours ravivés tant par la science que par l'hospitalité princière de la ville de Rome. Vous y aurez remarqué, Messieurs, la décision du Comité Permanent concernant la question de l'*interponction*. Il a émis le vœu que M. Lindroth poursuivrait, en les élargissant, ses investigations. Cela a été fait, de sorte que le temps paraît être mûr pour motiver l'institution d'une commission spéciale. Les questions de la *Lautsymbolik* et de la *terminologie* restent pour nous des objets d'intérêt et d'étude. L'Essai de bibliographie de géographie linguistique *spéciale* est sous presse; j'ai regretté beaucoup qu'il ne fût pas possible de le terminer avant

ce congrès. J'ai eu quantité de mésaventures pour trouver des collaborateurs capables, et le travail est immense. Par contre je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nos efforts pour arriver à une étude descriptive de langues en voie d'extinction et de langues peu connues sont arrivés à des résultats au moins provisoires: idéal de M. Meillet.

Il y a d'abord les langues négrito des Philippines, dans le nord du Luzon, sur lesquelles le Père van Overbergh a fait déjà quelques communications sommaires dans l'*Anthropos*, XX, 420; XXIV, 902. Ces langues appartiennent au groupe des langues indonésiennes; mais il n'en restent que des débris dans les chants récités aux cérémonies religieuses, et à certains endroits seulement. On croit que ce sont des survivances de la langue des aborigènes. La Commission d'Enquête linguistique s'est trouvée prête à appuyer des recherches dans la mesure du possible. La dépêche de notre subvention arriva à Manille au juste moment, où sous la présidence du Père Wilh. Schmidt on y tenait un conseil de guerre pacifique pour examiner la possibilité d'explorer cette langue. Grâce à notre subvention l'expédition a pu se mettre en route, au commencement de février, sous la direction du Père van Overbergh. Les résultats semblent être satisfaisants et seront publiés dans le troisième fascicule de la Série des Publications de la Commission d'Enquête Linguistique.

Un fait analogue se produit par rapport aux langues du Bornéo. La connaissance de la « langue d'Or », comme on l'appelle, variété de l'*Embaloe*, dont nous avons une belle étude du P. Nijhof, est exclusivement en usage chez des prêtresses. Une expédition dirigée par des missionnaires capucins tâchera de recueillir des matériaux pour une publication suivante.

Puis, un des membres les plus actifs de la CEL, M. D. L. Lorimer, qui dans les publications de l'Institut pour l'étude comparative de civilisation d'Oslo a publié en 1935 deux beaux volumes sur la langue burushaski, parlée dans quelques vallées perdues du district Gilgit au nord du Cachemir, puisera dans sa riche collection de matériaux et publiera dans notre série: d'abord une étude sur le *DUMAKI*, langue indo-européenne nulle part mentionnée, qui présente des affinités tant avec le *SHINA* qu'avec l'indien; ensuite une étude comparative des dialectes *SHINA*. Nous sommes bien redevables à notre éminent linguiste et explorateur anglais de cette belle entreprise.

Enfin nous sommes en possession d'un aperçu descriptif de la langue Ifugaw (Ifugao), langue d'un peuple de chasseurs de têtes habitant le nord du Luzon, et parlée surtout dans les provinces de Nueva Vizcaya et Isabel, comme nous renseigne le regretté Gabriel Ferrand. Cette étude du P. Frans Lambrecht sera imprimée incessamment.

Le P. Geurtjens, qui a publié dans les *Verhandelingen van het Koninkl. Bataviaasch Genootschap* une grammaire et un dictionnaire de la langue marindinaise — faisant partie des langues papoues qui se parlent aux îles Key — nous a envoyé des données intéressantes sur les langues qui environnent le marindinaise et en font ressortir la position autonome.

Dans la même catégorie rentre une communication de M. Tesnière, professeur à Strasbourg et membre de la CEL, que l'exploration des parlers de la Russie est en route. Ayant été chargé sur l'initiative de MM. Meillet et Boyer d'une mission en Russie à l'effet d'y étudier l'état des études dialect-

tologiques, il a pu constater que l'Institut de la Langue et de la Pensée auprès de l'Académie des Sciences de Leningrad a pris l'atlas de la Russie en main. Un questionnaire est déjà établi en 4 parties. Il en est de même pour l'Ukraine. En Russie Blanche il n'est pas question immédiatement d'un atlas linguistique, mais il y aura sous peu des publications de très nombreux matériaux.

Ajoutons que M. Bubrich est en train de procéder à l'établissement de divers atlas finno-ougriens. —

Le CIPL n'a pas manqué non plus de faire preuve de son intérêt dans la vie linguistique coopérative générale, surtout quand il s'agissait de commissions, avec lesquelles il entretient, d'après l'art. 14 de son règlement, des relations officielles. Telle l'*Indogermanische Gesellschaft* et la *Phonologische Arbeitsgemeinschaft*, qui se réuniront au cours de ce congrès même. Je suis très reconnaissant au président de l'*Arbeitsgemeinschaft*, notre excellent collègue et membre du CIPL, M. Vil. Mathesius, de ce que, consciencieusement, il tient toujours le secrétariat au courant du sort de cette association, fondée au Congrès de la Haye. En ces jours mêmes il m'annonça que le Comité du Cercle Linguistique de Prague a préparé un volume d'études linguistiques dédié au Congrès de Copenhague.

Au Congrès International des Sciences Phonétiques, tenu à Londres en 1935, le CIPL était officiellement représenté par M. Otto Jespersen; au Congrès des Orientalistes tenu à Rome la même année par M. Matteo Bartoli; au Congrès des Slavistes tenu à Varsovie en 1934, par M. N. van Wijk, qui me communiqua avec satisfaction que les Slavistes avaient imité notre exemple en instituant pour leurs congrès et leurs études un Comité Permanent. Ensuite j'ai l'avantage de vous annoncer que le CIPL a décidé d'entrer en relations officielles avec la Société d'Etudes Paléoméditerranéennes, récemment fondée, et dont M. Jean Przyluski a assumé la présidence.

Je voudrais vouer enfin quelques paroles à l'IALA. Au Congrès de Genève (Actes p. 245) le CIPL a constaté avec satisfaction que le congrès, par l'organe de M. Meillet, président de la séance, a exprimé son intérêt pour le travail que fait cette Association et l'a encouragée à persévérer dans cette voie. L'IALA, grâce surtout à l'active et dévouée Chairman of the Executive Committee, M^{me} Alice Morris, a fait mieux que cela. Elle s'est astreinte à élaborer un Plan for obtaining agreement on a world-language; elle a constitué un Committee for Agreement sous la Présidence de M. Albert Debrunner, et le 26 août elle a organisé ici même une séance très intéressante.

Au mois de novembre 1933 M. Anagnostopoulos, professeur à Athènes, me communiqua que l'Académie d'Athènes avait décidé en principe la confection d'un Atlas Linguistique de la Grèce. Conformément à son désir le CIPL a adressé une lettre de félicitation à l'Académie pour cette belle entreprise, en insistant sur l'importance internationale de cet Atlas et sur la nécessité urgente de sa préparation.

Grâce à une souscription ouverte par le Congrès de Genève sur la proposition de M. Coutinho, pour l'établissement d'une plaque à la mémoire de Ferdinand de Saussure, cette plaque put être posée le 11 février 1934 dans l'auditoire de la Faculté des Lettres, non loin d'un beau portrait du maître,

dont la pensée, comme dit le texte, a ouvert des voies nouvelles à la science du langage et donné naissance à l'école genevoise de linguistique. Cette plaque, ainsi que le grand nombre de nos membres qui ont contribué à honorer la mémoire du grand Trombetti dans le livre d'honneur récemment paru, montrent que notre Association tient à honorer ses grands devanciers. Dans leur souvenir nous continuerons à puiser la force de persister dans nos aspirations légitimes d'élargir le terrain scientifique par une coopération vraiment internationale.



RÉUNIONS, FÊTES, EXCURSIONS, EXPOSITIONS

Mercredi 26 août, 21 h.:

Réunion familière au Club, 1 Studiestræde.

Vendredi 28 août, 17 h.:

Réception offerte par la Municipalité de Copenhague, à l'Hôtel de Ville. M. ERNST KAPER, Maire de la Cité de Copenhague, a adressé des paroles de bienvenue aux congressistes. M. JOSEPH VENDRYES (Paris) a été l'interprète des sentiments de reconnaissance des membres du congrès.

Samedi 29 août, 20 h.:

Soirée de gala au Théâtre Royal.
Cavalleria rusticana, opéra. Coppelia, ballet.

Dimanche 30 août, 10—11 h. 45:

Visite de la Collection préhistorique du Musée National, sous la direction de M. JOHANNES BRØNDSTED, conservateur.

Dimanche 30 août, 11 h. 45—18 h. 45:

Excursion. Visite aux Châteaux de Frederiksborg et de Kronborg. Thé au Restaurant Sommariva. Avant le départ d'Elseneur, le Président du Congrès a reçu les congressistes chez lui, à Lundehave.

Lundi 31 août, 16 h. 15:

Réception à la Glyptothèque Ny-Carlsberg et visite des collections sous la direction de M. FREDERIK POULSEN, directeur. M. HELGE JACOBSEN a prononcé des paroles de bienvenue. M. J. ØSTRUP, vice-recteur de l'Université, a tenu une conférence sur la fondation de la Glyptothèque et sur la famille JACOBSEN. M. PAUL KRETSCHMER (Vienne) a pris la parole pour remercier la Glyptothèque au nom des membres du congrès.

Mardi 1^{er} septembre, 19 h.:

Banquet à l'Hôtel Bellevue, Klampenborg. M. GEORG GERULLIS (Kœnigsberg) a porté un toast aux organisateurs du congrès. Plusieurs autres discours ont été prononcés par divers membres du congrès.

Les dames du Congrès ont visité le Château de Rosenborg le samedi 29 août. Le Musée Thorvaldsen a été gratuitement ouvert aux congressistes.

Des publications et documents d'intérêt linguistique ont été exposés:

- 1° au vestibule de l'Université: Manuscrits iraniens et islandais de la Bibliothèque de l'Université et reproductions de ceux-ci. On les a visités immédiatement après la Séance d'Inauguration sous la direction de MM. ARTHUR CHRISTENSEN et JÓN HELGASON.
- 2° au vestibule de la Bibliothèque Royale: Manuscrits, publications et portraits de linguistes danois.
- 3° au Bureau: Publications récentes des membres du Congrès. — Un certain nombre de livres et de brochures ont été mis à la disposition des congressistes.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Membres des divers comités	7
Circulaire d'invitation	8
Liste des membres	11
Comptes rendus du congrès	23

SÉANCE D'INAUGURATION

Discours du Président	25
Discours du Secrétaire général du congrès	30
Discours du Secrétaire général du C. I. P. L.	31
Rapport général sur l'activité du Comité International Permanent de Linguistes depuis le Congrès de Rome, présenté par le Secrétaire général du C. I. P. L.	298

PREMIÈRE PARTIE: SÉANCES PLÉNIÈRES

Première séance: Rapport de la linguistique avec la psychologie et la sociologie	33
LEO WEISGERBER: Sprache und Begriffsbildung	33
L. LÉVY-BRUHL: Des rapports de la linguistique et de la sociologie	40
Deuxième séance: Formation et caractère d'une langue commune	42
ALF SOMMERFELT: Conditions de la formation d'une langue commune ..	42
J. A. LUNDELL: Caractère d'une langue nationale	48
Troisième séance: Symbiose des langues	48
ROMAN JAKOBSON: Sur la théorie des affinités phonologiques des langues	48
KR. SANDFELD: Problèmes d'interférences linguistiques	59
Discussion sur le rapport de M. Sandfeld	64
Quatrième séance: Reconstruction de l'indo-européen	62
ÉMILE BENVENISTE: Problèmes de morphologie indo-européenne	62
J. KURYŁOWICZ: Les problèmes de la phonétique indo-européenne	63

DEUXIÈME PARTIE: SÉANCES DE SECTIONS RÉUNIES

PAUL MENZERATH: Neue Untersuchungen zur Wortartikulation	67
ALFRED POHL: Schrift und Sprache in der Entwicklung des Sumerischen um das Jahr 4000 v. Chr.	75

TROISIÈME PARTIE: SÉANCES DE SECTIONS

Première section: Questions de principe et de méthode	83
EDUARD HERMANN: Die Sprache als Sinngebilde	83
H. J. POS: Les fondements de la sémantique	88
JOST TRIER: Über die Erforschung des menschenkundlichen Wortschatzes	92
JAN MUKAŘOVSKÝ: La dénomination poétique et la fonction esthétique de la langue	98
J. MAROUZEAU: Fait de langue et fait de style	105
MARCEL COHEN: Observations sur des compléments de phrase détachés par une ponctuation	106

	Pages
HJALMAR LINDROTH: Das Sprachgefühl, ein vernachlässigter Begriff	108
B. TERRACINI: Semantica evolutiva e la persona storica dell'individuo linguistico	110
N. TRUBETZKOY: Die Quantität als phonologisches Problem	117
BJÖRN COLLINDER: Lautlehre und phonologismus	122
ERNST OTTO: Phonologie und Phonetik	127
B. TRNKA: General Laws of Phonemic Combinations	129
ALAN S. C. ROSS: Prolegomena to a Definition of the Morpheme	130
A. BELIĆ: Sur la valeur linguistique des désinences	134
Discussion sur la communication de M. Belić	164
J. KURYLOWICZ: Dérivation lexicale et dérivation syntaxique. Contribution à la théorie des parties du discours	138
LOUIS HJELMSLEV: Essai d'une théorie des morphèmes	140
Discussion sur la communication de M. Hjelmslev	164
B. HAVRÁNEK: Zum Problem der Norm in der heutigen Sprachwissenschaft und Sprachkultur	151
A. PENTILÄ: Einige Bemerkungen über die Unterscheidung von Sprache und Rede	157
Deuxième section: Questions de grammaire et de stylistique	166
IORGU IORDAN: Mots savants et mots populaires	166
V. KIPARSKY: Sur le rapprochement artificiel des langues littéraires apparentées	168
OTAKAR VOČADLO: Some Observations on Mixed Languages	169
CHARLES B. MILLER: Duration as a Semantic Element in the Bankon Language	177
ANDRÉ BASSET: Présentation des premières cartes d'un Atlas Linguistique — en cours de réalisation — des parlers du Sahara et du Soudan ..	177
JEAN SIMON: L'aire et la durée des dialectes coptes	182
J. LUKAS: Neue Aussichten zur sprachlichen Gliederung des Sudan	186
MATEO BARTOLI: Caratteri fondamentali della lingua e dei dialetti italiani	191
SEXTIL PUȘCARIU: L'Atlas linguistique roumain	193
BERNARD BLOCH: Postvocalic <i>r</i> in New England Speech, a Study in American Dialect Geography	195
FERD. HESTERMANN: Die Schmidtsche Kulturkreistheorie und Sprachwissenschaft in Südamerika	199
ERNST LEWY: Das Kičé (Quiché) in Guatemala in sprachtypischer Hinsicht	203
HENRI MASPÉRO: L'aspect dans la langue chinoise parlée	209
INSUB JUNG: Romanization of Korean	210
JAN SAFAREWICZ: L'aspect verbal en vieux-lituanien	210
STOJAN ROMANSKY: Le rôle fonctionnel de l'accent (se basant sur les faits des langues slaves)	215
Troisième section A: Histoire d'une seule langue	218
W. FR. TWADDELL: A Phonological Analysis of Intervocalic Consonant Clusters in German	218
KONRAD NIELSEN: Die türkische Sprachreform	225
MAX WEINREICH: Yiddish als Gegenstand der allgemeinen Sprachwissenschaft	226
HALLFRID CHRISTIANSEN: Phonetische Reaktionsphänomene	227
PAUL VERRIER: Hérité, héritage, diffusion	228
IVAR LINDQUIST: Contamination of a word with an etymological doublet as a source of diphthongs	230
R. E. ZACHRISSON: The Non-Germanic Element in Old English Place-Names	231
A. GRIERA: Toponimia y Homonimia	239
MAX BATHE: Flurnamenforschung und Sprachwissenschaft	243
ANNIE HEIERMEIER: Die irischen Flussnamen	245

	Pages
ERNST BLESE: Le dialecte letton du sud-ouest aux XVI ^e et XVII ^e siècles	250
WILLIAM THALBITZER: Is Eskimo a Primitive Language?	254
Troisième section B: Rapport entre plusieurs langues	263
ERNST FRAENKEL: Die indogermanischen - <i>l</i> -Stämme	263
ÉMILE BENVENISTE: Le problème du * <i>b</i> indo-européen	264
JACQUES DUCHESNE-GUILLEMIN: La formation des noms en avestique	266
JOSHUA WHATMOUGH: The Development of the Indo-European Labiovelars	267
JOS. SCHRIJNEN: La relation préhistorique entre le grec et le latin	268
HELMUT ARNTZ: Gemeingermanisch. Kritik des Urgermanischen	268
CHARLES KUENTZ: L'égyptien avait-il deux <i>l</i> , ou un seul, ou aucun?	272
CARL MEINHOF: Die Entstehung des grammatischen Geschlechts	273
L. HOMBURGER: Le genre et les classes nominales des langues négro-africaines	275
ERNST ZYHLARZ: Die Methode der historischen Hamitistik	279
JACQUES VAN GINNEKEN: Un substrat du vieux grec et des langues balkaniques	283
TH. CAPIDAN: La romanité balkanique	287
STEFAN MLADENOV: Éléments et traits communs aux langues indo-européennes, turques et mongoles	288
HÉLÈNE de WILLMAN-GRABOWSKA: Les cas de la déclinaison indo-européenne	290

SÉANCE DE CLÔTURE

Discours du Secrétaire général du congrès	292
Discours du Prince N. Trubetzkoy	292
Rapport général sur les travaux du congrès, présenté par le Secrétaire général du congrès	294
Motions présentées par le Secrétaire général du C. I. P. L.	296
Allocution du Président	297
Réunions, fêtes, excursions, expositions	302